LACAN

Logique Du Fantasme

1966-67

Table des séances

Leçon 1 l6 Novembre l966
Leçon 2 23 Novembre l966
Leçon 3 30 Novembre l966

Leçon 4 07 Décembre l966
Leçon 5 l4 Décembre l966
Leçon 6 2l Décembre l966

Leçon 7 ll Janvier 1967
Leçon 8 l8 Janvier 1967
Leçon 9 25 Janvier 1967

Leçon 10 01 Février 1967
Leçon 11 l5 Février 1967
Leçon 12 22 Février 1967

Leçon 13 01 Mars 1967
Leçon 14 08 Mars 1967
Leçon 15 l5 Mars 1967

Leçon 16 l2 Avril 1967
Leçon 17 l9 Avril 1967
Leçon 18 26 Avril 1967

Leçon 19 l0 Mai 1967
Leçon 20 24 Mai 1967
Leçon 21 3l Mai 1967

Leçon 22 07 Juin 1967
Leçon 23 l4 Juin 1967
Leçon 24 2l Juin 1967

Ce document de travail a pour sources principales :

- *Logique du fantasme*, sténotypie au format p.d.f., disponible sur le site de l'E.L.P.
- *Logique du fantasme,* au format *h.t.m.l.* sur le site de Pascal GAONAC'H : Gaogoa.
- *Logique du fantasme,* document internet au format « Word 97 » sans indication d'origine.
- *Logique du fantasme,* reprographie au format « thèse » datée de 1981.

Les références bibliographiques privilégient les éditions les plus récentes. Les schémas sont refaits.

N.B.

- Ce qui s'inscrit entre crochets droits [ ] n'est pas de Jacques LACAN.
- Le texte de ce séminaire nécessite la *police de caractères* spécifique, dite « *Lacan* », disponible ici : http://fr.ffonts.net/LACAN.font.download (*placer le fichier* Lacan.ttf *dans le répertoire c:\windows\fonts*)

16 Novembre 1966 Table des séances

Je vais aujourd'hui jeter quelques points qui participeront plutôt de la promesse.

Logique du fantasme ai-je intitulé, cette année, ce que je compte pouvoir vous présenter de ce qui s'impose, au point où nous en sommes, d'un certain chemin. Chemin qui implique - je le rappellerai avec force aujourd'hui - cette sorte de *retour bien spécial* que nous avons vu déjà l'année dernière, inscrit dans la structure et qui est proprement, dans tout ce que découvre la pensée freudienne, fondamental. Ce *retour* s'appelle « *répétition* ».

Répéter ce n'est pas retrouver la même chose, comme nous l'articulerons tout à l'heure et contrairement à ce qu'on croit, ce n'est pas forcément répéter indéfiniment. Nous reviendrons donc à des thèmes que j'ai d'une certaine façon déjà situés depuis longtemps. C'est bien aussi, parce que nous sommes au temps de ce retour et de sa fonction, que j'ai cru ne pas pouvoir plus tarder à vous livrer réuni ce que jusqu'ici j'avais cru nécessaire comme pointage minimum de ce parcours, à savoir ce volume [*Écrits*, Seuil, 1966] que vous vous trouvez déjà avoir à votre portée.

Ce rapport à l'écrit, qu'après tout, d'une certaine façon, je m'efforçais jusqu'à présent sinon d'éviter, tout au moins de retarder, c'est parce que cette année il nous sera sans doute possible d'*en approfondir la fonction*, que là encore, j'ai cru pouvoir franchir ce pas.

Ces quelques points d'indication que je vais aujourd'hui énoncer devant vous, je les ai choisis *cinq*.

- *Le premier* consistant à vous rappeler le point où nous en sommes concernant l'articulation logique du fantasme, ce qui sera à proprement parler cette année, mon texte.

- *Le second*, au rappel du rapport de cette structure du fantasme, que je vous aurai d'abord rappelée, à la structure, comme telle, du signifiant.

- *Le troisième*, à quelque chose d'essentiel et de vraiment fondamental qu'il convient de rappeler, concernant ce que nous *pouvons*, ce que nous *devons appeler* cette année, si nous mettons au premier plan ce que j'ai appelé *la logique* en question, une remarque essentielle concernant l'*Univers du discours*.

- *Le quatrième point* : quelque indication relative à sa relation à l'écriture comme telle.

- *Enfin , je terminerai* sur le rappel de ce que nous indique FREUD d'une façon articulée, concernant ce qu'il en est du rapport de la pensée au langage et à l'inconscient.

Logique du fantasme donc, nous partirons de l'écriture que j'en ai déjà formée, à savoir de la formule : $(\$ \diamond a)$
S barré, poinçon, petit(a), ceci entre parenthèses.

Je rappelle ce que signifie le $\$$: le *S barré* représente, tient lieu dans cette formule de ce dont il retourne concernant *la division du sujet*, qui se trouve au principe de toute la découverte freudienne et qui consiste en ceci que le sujet est, pour une part, barré de ce qui le constitue proprement en tant que fonction de l'inconscient.

Cette formule établit quelque chose qui est un lien, une connexion entre ce sujet en tant qu'ainsi constitué et quelque chose d'autre qui s'appelle *petit(a)*. *Petit(a)* est un objet dont ce que j'appelle cette année « *faire la logique du fantasme* », consistera à déterminer le statut : le statut, précisément dans un rapport qui est un rapport logique à proprement parler.

Chose étrange sans doute et sur quoi vous me permettrez de ne pas m'étendre : je veux dire que ce que suggère de rapport à la *fantasia*, à l'imagination, le terme de *fantasme*, je ne me plairai pas, même un instant, à en marquer le contraste avec le terme de *logique* dont j'entends le *structurer*.

C'est sans doute que le fantasme, tel que nous prétendons en instaurer le statut, n'est pas *si foncièrement*, *si radicalement* antinomique qu'on peut au premier abord le penser, à cette *caractérisation logique* qui, à proprement parler, le dédaigne.

Aussi bien le trait *imaginaire* de ce qu'on appelle l'*objet(a)*, vous apparaîtra-t-il mieux encore, à mesure que nous marquerons ce qui permet de le caractériser comme *valeur logique,* être beaucoup moins apparenté, il me semble, au premier abord, avec *le domaine* de ce qui est, à proprement parler l'*imaginaire*. *L'imaginaire bien plutôt s'y accroche, l'entoure*, s'y accumule. *L'objet(a) est d'un autre statut.*

Assurément il est souhaitable que ceux qui m'écoutent cette année, en aient eu l'année dernière l'occasion d'en prendre quelque appréhension, quelque idée. Bien-sûr cet *objet(a)* n'est point quelque chose qui, encore si aisément…
pour tous et spécialement pour ceux pour qui c'est le centre de leur expérience : *les psychanalystes*
…ait encore, si je puis dire assez de familiarité, pour que ce soit, je dirais *sans crainte*, voire sans angoisse, qu'il leur soit présentifié.

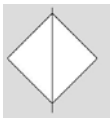
- « *Qu'avez-vous donc fait ?* - me disait l'un d'entre eux - *qu'aviez-vous besoin d'inventer cet objet petit(a) ?* »

Je pense, à la vérité, qu'à prendre les choses d'un horizon un peu plus ample, il était grand temps. Car sans cet *objet petit(a)*…
dont les incidences - me semble-t-il - se sont faites pour les gens de notre génération assez largement sentir
…il me semble que beaucoup de ce qui s'est fait comme analyses, tant de *la subjectivité* que de *l'histoire* et de son interprétation et nommément de ce que nous avons vécu comme histoire contemporaine et très précisément de ce que nous avons assez grossièrement baptisé du terme le plus impropre sous le nom de « *totalitarisme* ».

Chacun, qui après l'avoir comprise, pourra s'employer à y appliquer la fonction de la catégorie de l'*objet petit(a)*, verra peut-être s'éclairer de quoi il retournait dans ce sur quoi nous manquons encore, d'une manière surprenante, d'interprétations satisfaisantes.

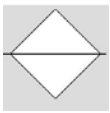
Le sujet barré, dans son rapport avec cet *objet petit(a),* est joint dans cette formule écrite au tableau ($\$ \lozenge a$) par ce *quelque chose*, qui se présente comme *un losange*, que j'ai appelé tout à l'heure *le poinçon,* et qui, à la vérité, est un signe forgé tout exprès pour conjoindre en lui ce qui peut s'en isoler, selon que vous le séparez d'un *trait vertical* ou d'un *trait horizontal.*

Séparé par un trait vertical :



il représente un double rapport qui peut se lire au premier abord comme plus grand (>) ou plus petit (<) :

- **S** plus petit ou – aussi bien – plus grand que grand A. [*lapsus de Lacan, en fait* : (a)]



- **S** inclus ou aussi bien exclu de grand A [*lapsus réitéré*].

Qu'est-ce à dire ? Sinon que ce qui se suggère au premier plan de cette conjonction, c'est quelque chose qui logiquement s'appelle la relation d'*inclusion* ou encore d'*implication*, à condition que nous la fassions réversible et qui s'articule…
je vais vite sans doute, mais nous aurons tout le temps de nous étendre et de reprendre ces choses :
aujourd'hui je vous l'indique, il suffit que nous posions quelques jalons suggestifs
…cette relation qui s'articule de l'articulation logique, qui s'appelle : « *si et si seulement* ».

S barré dans ce sens, à savoir : *le poinçon* étant divisé par *la barre verticale*, c'est le sujet barré à ce rapport de « *si et si seulement* » avec le *petit(a)* : ($\$ \lozenge a$)

Ceci nous arrête : il existe donc un sujet… Voilà ce que logiquement nous sommes forcés d'écrire au principe d'une telle formule. Quelque chose, là, à nous se propose qui est la division de *l'existence de fait* et de *l'existence logique.*

- *L'existence de fait* bien sûr nous reporte à l'existence d'|*êtres*| - entre deux barres le mot *êtres* - *êtres* - ou pas - *parlants.* Ceux-ci sont *en général vivants.* Je dis « *en général* », parce que ce n'est pas du tout forcé : nous avons *Le convive de pierre* qui n'existe pas seulement *dans la scène* où MOZART l'anime, il se promène parmi nous tout à fait couramment !
- *L'existence logique est autre chose* et comme telle, a son statut : *il y a du sujet à partir du moment où nous faisons de la logique, c'est à dire où nous avons à manier des signifiants.*

Ce qu'il en est de *l'existence de fait*, à savoir que quelque chose résulte de ce qu'il y a du sujet au niveau des êtres qui parlent, c'est quelque chose qui, comme toute *existence de fait*, nécessite que soit établie déjà une certaine articulation. Or, rien ne prouve que cette articulation se fasse en prise directe, que ce soit directement du fait qu'il y a des êtres vivants ou autres qui parlent, qu'ils soient pour autant et d'une façon immédiate, déterminés comme sujets.

Le « *si et si seulement* » est là pour nous le rappeler. Je vous redis ici des articulations par lesquelles nous aurons à repasser, mais elles sont en elles-mêmes assez inhabituelles, assez peu frayées, pour que je croie devoir vous indiquer la ligne générale de mon dessein dans ce que j'ai à expliquer devant vous.

Petit(a), résulte d'une opération de structure logique, elle, effectuée non pas *in vivo*, non pas même sur le vivant, non pas à proprement parler [sur le corps] au sens confus que garde pour nous le terme de « *corps* »…

ça n'est pas nécessairement la « *livre de chair* »[1], encore que cela puisse l'être
et qu'après tout, quand ça l'est, ça n'arrange pas si mal les choses

…mais enfin, il appert que dans cette entité si peu appréhendée du « *corps* », il y a quelque chose qui se prête à cette opération de structure logique, qu'il nous reste à déterminer. Vous savez : *le sein, le scybale, le regard, la voix*, ces pièces détachables et pourtant entièrement reliées au corps, voilà ce dont il s'agit dans *l'objet petit(a)*.

Pour faire du *(a)*, donc, limitons-nous, puisque nous nous obligerons à quelque rigueur logique, à signaler ici, qu'il faut du « *prêt à le fournir* » : ça peut, momentanément, nous suffire. Et *ça n'arrange rien* ! *Ça n'arrange rien* pour ce en quoi nous avons à nous avancer : pour faire du fantasme, il faut du « *prêt à le porter* ».

Vous me permettrez ici, d'articuler quelques thèses sous leur forme la plus provocante, puisque aussi bien ce dont il s'agit c'est de décoller ce domaine des champs de capture qui le font invinciblement revenir aux illusions les plus fondamentales : ce qu'on appelle l'expérience *psychologique*. Ce que je vais avancer c'est très précisément ce qu'étaiera, ce que fondera, ce dont montrera la consistance, tout ce que je vais cette année, pour vous, dérouler.

Dérouler, je l'ai déjà dit, il y a longtemps que c'est fait. Dans la quatrième année de mon séminaire, j'ai traité *La relation d'objet :* déjà concernant *l'objet petit(a)* tout est dit quant à *la structure du rapport du petit(a) à l'Autre*, tout à fait spécialement et très suffisamment amorcée dans l'indication que *c'est de l'imaginaire de la mère que va dépendre la structure subjective de l'enfant*. Assurément, ce qu'il s'agit ici pour nous d'indiquer, c'est *en quoi ce rapport s'articule en termes proprement logiques, c'est à dire relevant radicalement de la fonction du signifiant.*

Mais il est à noter que pour qui résumait alors ce que je pouvais indiquer dans ce sens, la moindre faute…

je veux dire : défaut concernant l'appartenance de chacun des termes de ces *trois fonctions* qui alors pouvaient
se désigner comme *sujet, objet - au sens d'objet d'amour* - et de l'au-delà de celui-ci, notre actuel *objet(a)*

…la moindre faute, à savoir la référence à « *l'imagination du sujet* », pouvait obscurcir *la relation* qu'il s'agissait là d'esquisser.

Ne pas situer au champ de l'Autre comme tel, la fonction de *l'objet(a)* [amène un tel à écrire ?] par exemple, que dans le statut du pervers, c'est à la fois la fonction, pour lui, du *phallus* et la théorie sadique du *coït* qui sont les *déterminants*. Alors qu'il n'en est rien, que c'est au niveau de la mère que ces deux incidences fonctionnent.

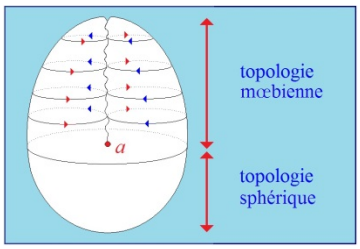
J'avance donc, dans ce qu'il s'agit ici d'énoncer : pour faire du fantasme, il faut du « *prêt à porter* ». Qu'est-ce que porte, *qu'est-ce qui porte le fantasme* ? *Ce qui porte le fantasme a deux noms*, ceux *qui concernent une seule et même substance*, si vous voulez bien - *ce terme* - le réduire à *cette fonction de la surface* telle que je l'ai, l'année dernière, articulée…

cette surface primordiale qu'il nous faut pour faire fonctionner notre articulation logique, vous en connaissez déjà quelques formes : ce sont des surfaces fermées, elles participent de *la bulle* à ceci près qu'elles ne sont pas sphériques.
Appelons-les « *la bulle* » et nous verrons ce qui motive, ce à quoi s'attache, l'existence de *bulles* dans le *réel*

…cette surface que j'appelle *bulle* a proprement deux noms : *le désir* et *la réalité*.

Il est bien inutile de se fatiguer à articuler « *la réalité du désir* » parce que primordialement *le désir et la réalité ont un rapport de texture sans coupure,* ils n'ont donc pas besoin de *couture*, ils n'ont pas besoin d'être *recousus*. Il n'y a pas plus de « *réalité du désir* » qu'il n'est juste de dire « *l'envers de l'endroit* » : il y a une seule et même étoffe qui a *un envers* et *un endroit*.

Encore cette étoffe est-elle *tissée* de telle sorte qu'on passe, sans s'en apercevoir, puisqu'elle est *sans coupure* et *sans couture,* de l'une à l'autre de ses faces et c'est pour cela que j'ai fait devant vous tellement état d'une structure comme celle dite du *plan projectif,* imagé au tableau dans ce qu'on appelle *la mitre* ou *le cross-cap*. Qu'on passe d'une face à l'autre sans s'en apercevoir, ceci dit bien *qu'il n'y en a qu'une* - j'entends : *qu'une face.*



1 Cf. Shakespeare : *Le marchand de Venise.*

Il n'en reste pas moins, comme dans *les surfaces* que je viens d'évoquer, dont une forme parcellaire est *la bande de Mœbius* : il y a *un endroit* et *un envers*. Ceci est nécessaire à poser, d'une façon originelle, pour rappeler comment se fonde cette distinction de *l'endroit* et de *l'envers* en tant que déjà là avant toute coupure.

Il est clair que *qui* - comme les *animalcules* dont font état les mathématiciens[2] concernant la fonction des surfaces - *y serait dans cette surface*, intégralement impliqué, ne verra, à cette distinction pourtant sûre de *l'endroit* et de *l'envers*, que goutte, autrement dit : absolument rien.

Tout ce qui se rapporte, dans les surfaces dont j'ai fait état devant vous, sériées depuis le *plan projectif* jusqu'à la *bouteille de Klein,* à ce qu'on peut appeler les propriétés extrinsèques, et qui vont fort loin : je veux dire que la plupart de *ce qui vous paraît le plus évident*, quand je vous image ces surfaces *ne sont pas des propriétés de la surface : c'est dans une troisième dimension que ça prend sa fonction.*

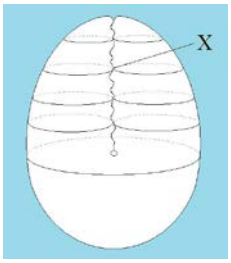
Même le trou qui est au milieu du tore ne croyez pas qu'un être purement torique s'aperçoit même de sa fonction ! Néanmoins, cette fonction n'est pas sans conséquence puisque c'est d'après elle que j'ai, il y a - mon Dieu - quelque chose comme presque six ans, déjà essayé d'articuler - pour ceux qui m'écoutaient alors, parmi lesquels j'en vois, au premier rang - d'articuler les rapports du sujet à l'Autre *dans la névrose.*

C'est en effet de cette troisième dimension, en elle, de l'Autre qu'il s'agit, comme tel. C'est par rapport à l'Autre et en tant qu'il y a là cet autre terme, qu'il peut s'agir de distinguer un endroit d'un envers, ce n'est pas encore distinguer *réalité* et *désir. Ce qui est endroit ou envers primitivement au lieu de l'Autre, dans le discours de l'Autre, se joue à pile ou face.* Ça ne concerne en rien le sujet, pour la raison qu'il n'y en a pas encore.

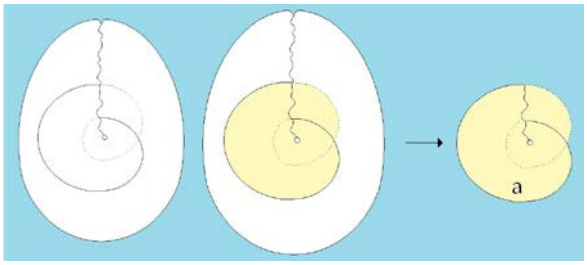
Le sujet commence avec la coupure.

Si nous prenons, de ces surfaces, la plus exemplaire parce que la plus simple à manier, à savoir celle que j'ai appelée tout à l'heure *cross–cap* ou *plan projectif*, une coupure mais pas n'importe laquelle, je veux dire…

je le rappelle pour ceux pour qui ces images ont encore quelque présence : si, je le répète, d'une façon purement imagée, mais dont l'image est nécessaire, à savoir sur cette *bulle* :



dont les parois (appelons-les antérieure et postérieure) viennent ici [X], en ce trait non moins imaginaire, se croiser.
C'est ainsi que nous représentons la structure de ce dont il s'agit
…toute découpe, toute coupe qui franchira cette ligne imaginaire, instaurera un changement total de la structure de la surface :



- à savoir que cette surface toute entière devienne ce que l'année dernière, nous avons appris à découper dans cette surface sous le nom d'*objet(a),*

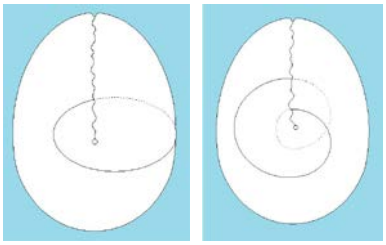
- à savoir que – toute entière – la surface devient un disque aplatissable, avec un endroit et un envers, dont on doit dire qu'on ne peut pas passer de l'un à l'autre, sauf à franchir un *bord.*

2 Poincaré : *La science et l'hypothèse*, Paris, Flammarion, 1968, 2e partie, chap. III, La géométrie de Riemann : « Imaginons un monde uniquement peuplé d'êtres dénués d'épaisseur ; et supposons que ces animaux « infiniment plats » soient tous dans un même plan et n'en puissent sortir. [...]Dans ce cas, ils n'attribueront certainement à l'espace que deux dimensions

Ce *bord* c'est précisément ce qui rend ce franchissement *impossible*, du moins pouvons–nous ainsi articuler sa fonction.
D'abord, *in initio,* la bulle - par cette première coupure riche d'une implication qui ne saute pas aux veux tout de suite –
par cette première coupure, devient un *objet(a)*. Cet *objet(a)* garde - parce que ce rapport il l'a dès l'origine, pour que quoi que ce soit puisse s'en expliquer, un rapport fondamental avec l'Autre.

En effet, le sujet n'est point encore apparu avec *la seule coupure* par où cette bulle…
qu'instaure le signifiant dans le réel
…laisse choir d'abord cet *objet étranger* qu'est l'*objet(a).*

Il faut et il suffit…
dans la structure ici indiquée
…qu'on s'aperçoive de ce qu'il en est de cette coupure, pour s'apercevoir aussi qu'elle a la propriété, en se redoublant simplement, de se rejoindre – autrement dit que c'est la même chose de faire une seule coupure ou d'en faire deux :



de considérer la béance de ce qu'il y a, ici, entre mes deux tours qui n'en font qu'un, comme l'équivalent de la première coupure, qui en effet :

- si je l'écarte c'est cette béance qui se réalise,
- *mais si je fais dans le tissu où il s'agit d'exercer cette coupure, une double coupure, j'en dégage, j'en restitue ce qui a été perdu dans la première coupure : à savoir une surface dont l'endroit se continue avec l'envers. Je restitue la non-séparation primitive de la réalité et du désir.*

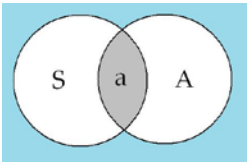
Comment – de par après – nous définirons « *réalité* » ce que j'ai appelé tout à l'heure le « *prêt à porter le fantasme* » c'est à dire ce qui fait son « *cadre* » et nous verrons alors :

- que *la réalité*, toute la réalité humaine, n'est rien d'autre que *montage du symbolique et de l'imaginaire*,

- que *le désir*, au centre de cet appareil, de ce cadre que nous appelons « *réalité* », c'est aussi bien,
  à proprement parler, ce qui couvre, comme je l'ai articulé depuis toujours, ce qu'il importe de distinguer de *la réalité humaine* et qui est à proprement parler *le réel,* qui n'est jamais *qu'entr'aperçu,* entr'aperçu quand le masque vacille, qui est celui du fantasme - à savoir la même chose que ce qu'a appréhendé SPINOZA, quand il a dit : « *Le désir, c'est l'essence de l'homme.* »

À la vérité ce mot « *homme* » est un terme de transition impossible à conserver dans un système athéologique, ce qui n'est pas le cas de SPINOZA. À cette formule spinozienne, nous avons à substituer simplement cette formule – cette formule dont la méconnaissance conduit la psychanalyse aux aberrations les plus grossières à savoir que : « *Le désir est l'essence de la réalité.* »

Mais, ce rapport [de *l'objet(a)*] à l'Autre - sans lequel rien ne peut être aperçu du jeu réel de ce rapport - c'est ce dont j'ai essayé de dessiner pour vous, en recourant au vieux support des *cercles d'Euler*, la relation comme fondamentale. Assurément elle est insuffisante cette représentation, mais si nous l'accompagnons de ce qu'elle supporte en logique, elle peut servir :
ce qui ressortit du rapport du sujet à *l'objet(a)* se définit comme un premier cercle, qu'un autre cercle, celui de l'Autre vient recouper, le *(a)* est leur intersection :



C'est par là qu'à jamais…
dans *cette relation d'un vel originalement structuré* qui est celui où j'ai essayé d'articuler pour vous, il y a déjà trois ans, *l'aliénation*
…le sujet ne saurait s'instituer que comme un rapport de *manque* à ce *(a)* qui est de l'Autre, sauf à vouloir se situer dans l'Autre, à ne l'avoir également qu'*amputé* de cet *objet(a)*. Le rapport du sujet à *l'objet(a)* comporte ce que *l'image d'Euler* prend comme sens quand elle est portée au niveau de simple représentation des deux opérations logiques qu'on appelle « *réunion* » et « *intersection* ».

La « *réunion* » nous dépeint la liaison du sujet à l'Autre et *l'intersection* nous définit *l'objet(a)*. L'ensemble de *ces deux opérations logiques* sont ces opérations-mêmes que j'ai mises originelles, en disant que le *(a)* est *le résultat effectué d'opérations logiques et qui doivent être deux.*

Qu'est-ce à dire ? Que c'est essentiellement dans *la représentation* d'un *manque*, en tant qu'il court, que s'institue *la structure fondamentale de la bulle* que nous avons appelée d'abord *l'étoffe du désir*. Ici, dans le plan du rapport *imaginaire*, s'instaure une relation exactement inversée de celle qui lie le *moi* à *l'image de l'autre*. Le *moi* est, nous le verrons, doublement illusoire :

- *illusoire* en ceci qu'*il est soumis aux avatars de l'image*, c'est à dire aussi bien livré à la fonction du déni ou du faux–semblant.
- Il est illusoire également en ceci qu'il instaure un ordre logique perverti dont nous verrons – *dans la théorie psychanalytique* – la formule, pour autant qu'elle franchit imprudemment cette frontière logique, qui suppose qu'à un moment quelconque donné, et qu'on suppose primordial de la structure, ce qui est rejeté peut s'appeler « *non-moi* ».

C'est très précisément ce que nous contestons !

L'ordre dont il s'agit, qui implique, sans qu'on le sache et en tout cas sans qu'on le dise, l'entrée en jeu du langage, n'admet d'aucune façon une telle complémentarité. Et c'est précisément ce qui nous fera mettre *au premier plan, cette année,* de notre articulation, la discussion de *la fonction de la négation*.

Chacun sait et pourra s'apercevoir dans ce recueil mis maintenant à votre portée, que la première année de mon séminaire à Sainte-Anne fut dominée par une discussion sur la *Verneinung* ou M. Jean HIPPOLYTE dont l'intervention est reproduite dans l'appendice de ce volume, scanda excellemment ce qu'était pour FREUD la *Verneinung*.

La secondarité de la *Verneinung* y est articulée assez puissamment pour que d'ores et déjà il ne puisse aucunement être admis qu'elle surviendrait d'emblée au niveau de cette première scission que nous appelons *plaisir* et *déplaisir*. C'est pourquoi dans ce *manque* instauré par la structure de *la bulle,* qui fait l'étoffe du sujet, il n'est aucunement question de nous limiter au terme, désormais désuet pour les confusions qu'il implique, de « *négativité* ».

Le signifiant ne saurait aucunement…
même si propédeutiquement il a fallu pendant un temps en seriner la fonction aux oreilles qui m'écoutent
…*le signifiant*…
et l'on pourra remarquer que je ne l'ai jamais proprement articulé comme tel
…*n'est pas seulement ce qui supporte ce qui n'est pas là* [3].

Le *fort-da,* en tant qu'il se rapporte à *la présence* ou à *l'absence* maternelle, n'est pas là l'articulation exhaustive de l'entrée en jeu du signifiant. *Ce qui n'est pas là, le signifiant ne le désigne pas, il l'engendre. Ce qui n'est pas là, à l'origine, c'est le sujet lui-même.* Autrement dit, *à l'origine il n'y a pas de Dasein sinon dans l'objet(a), c'est à dire sous une forme aliénée*, qui reste marquer jusqu'à son terme, toute énonciation concernant le *Dasein*. Est-il besoin de rappeler ici mes formules : *qu'il n'y a de sujet que par un signifiant et pour un autre signifiant.* C'est l'algorithme :

$$\frac{S}{\$} \cdots\!\!\rightarrow S'$$

S en tant qu'il *tient lieu* du sujet, ne fonctionne que *pour* un autre signifiant. *L'Urverdrängung* ou refoulement originaire c'est ceci : ce qu'un signifiant représente pour un autre signifiant. Ça ne mord sur rien, ça ne constitue absolument rien, ça s'accommode d'une absence absolue de *Dasein*.

Pendant environ seize siècles, au minimum, *les hiéroglyphes égyptiens sont restés solitaires autant qu'incompris dans le sable du désert*, il est clair et il a toujours été clair pour tout le monde, que ceci voulait dire que chacun des signifiants gravés dans la pierre, au minimum, représentait un sujet pour les autres signifiants. Si cela n'en était pas ainsi jamais personne n'aurait même pris ça pour une écriture ! *Il n'est nullement nécessaire qu'une écriture veuille dire quelque chose pour qui que ce soit, pour qu'elle soit une écriture et pour que, comme telle, elle manifeste que chaque signe représente un sujet pour celui qui le suit.*

Si nous appelons cela *Urverdrängung,* ça veut dire que nous admettons, qu'il nous parait conforme à l'expérience, de penser ce qui se passe, à savoir : *qu'un sujet émerge à l'état de sujet barré comme quelque chose qui vient*

- *d'un lieu où il est supposé inscrit,*
- *dans un autre lieu où il va s'inscrire à nouveau.*

À savoir exactement de la même façon quand je structurais autrefois la fonction de la métaphore, en tant qu'elle est le modèle de ce qui se passe quant au retour du refoulé :

$$\frac{S'}{S} \nearrow \frac{S}{s}$$

3 Cf. Frege : « *Les signes donnent présence à ce qui est absent, invisible, et le cas échéant inaccessible aux sens* », p. 63, in *Écrits logiques et philosophiques*, Seuil, Paris, 1971.

De même, c'est pour autant qu'à l'égard de ce *signifiant premier*, dont nous allons voir quel il est, le sujet barré [S] qu'il abolit vient à surgir à une place où nous allons pouvoir donner aujourd'hui une formule qui n'a pas encore été donnée : *le sujet barré*, comme tel, *c'est ce qui représente pour un signifiant* - ce signifiant d'ou il a surgi - *un sens*. J'entends par « *sens* » exactement ce que je vous ai fait entendre au début d'une année[4] sous la formule : « *Colourless green ideas sleep furiously.* » Ce qui peut se traduire en français *par ceci qui dépeint admirablement l'ordre ordinaire de vos cogitations* : « *Des idées vertement fuligineuses s'assoupissent avec fureur !* »

Ceci, précisément faute de savoir qu'elles s'adressent toutes à ce *signifiant du manque* du sujet que devient un certain *premier signifiant* dès que le sujet articule son discours. *À savoir ce dont quand même tous les psychanalystes se sont assez bien aperçus, encore qu'ils ne surent rien en dire qui vaille, à savoir l'objet(a)* qui à ce niveau remplit précisément la fonction que FREGE distingue du *sinn* sous le nom de *Bedeutung* [signification], *c'est la première Bedeutung l'objet(a), le premier référent, la première réalité*, la *Bedeutung* qui reste parce qu'elle est, après tout, tout ce qui reste de la pensée à la fin de tous les discours.

- *À savoir*, ce que le poète[5] peut écrire sans savoir ce qu'il dit quand il s'adresse à sa « *mère Intelligence chez qui la douceur coulait, quelle est cette négligence qui laisse tarir son lait ?* »

- *À savoir*, un regard *saisi* qui est celui qui se transmet à la naissance de la clinique.

- *À savoir*, ce qu'un de mes élèves, récemment, au Congrès de l'Université John HOPKINS[6], prit pour sujet en l'appelant « *La voix dans le mythe littéraire* ». [Guy Rosolato : *The voice and the literary myth*]

- *À savoir*, aussi ce qui reste de tant de pensées dépensées sous forme *d'un fatras pseudo-scientifique et qu'on peut aussi bien appeler par son nom*, comme je l'ai fait depuis longtemps *concernant une partie de la littérature analytique* et qu'on appelle : *de la merde.* De l'aveu, d'ailleurs, des auteurs ! Je veux dire qu'à une toute petite défaillance de raisonnement près, concernant la fonction de *l'objet(a)*, tel d'entre eux peut fort bien articuler qu'il n'y a d'autre support au *complexe de castration* que ce qu'on appelle pudiquement « *l'objet anal* ».

Ce n'est donc pas là un *épinglage* de pure et simple *appréciation*, mais bien plutôt la nécessité d'une articulation dont le seul énoncé doit retenir, puisque après tout il ne se formule pas des plumes les moins qualifiées et que ce sera aussi bien cette année notre méthode, formulant la *Logique du fantasme*, de montrer où dans la théorie analytique elle vient à trébucher. Je n'ai pas, après tout, nommé cet auteur que beaucoup connaissent. Qu'on entende bien que la faute de raisonnement encore est-elle raisonnée, c'est à dire arraisonnable, mais ce n'est pas obligatoire !

Et *l'objet(a)* en question peut, dans tel article, se montrer tout à fait nu et ne s'appréciant pas de lui-même. C'est ce que nous aurons l'occasion de montrer dans certains textes, après tout dont je ne vois pas pourquoi, à titre de travaux pratiques, je ne vous ferais pas bientôt une distribution assez générale, si j'en ai suffisamment - ce qui est à peu près le cas - à ma disposition.

Ceci viendra, au moment où nous aurons à attaquer certain registre et dès maintenant je veux tout de même marquer ce qui empêche d'admettre certaines interprétations qui ont été données de ma fonction de la métaphore…
je veux dire de celles dont je viens de vous donner l'exemple le moins ambigu
…de la confondre avec quoi que ce soit qui en fasse une sorte de *rapport proportionnel.*

Quand j'ai écrit que la substitution…
le fait d'*enter*[7] un signifiant substitué à un autre signifiant sur la chaîne signifiante
…c'est la source et l'origine de toute signification, ce que j'ai articulé s'interprète correctement sous la forme où, aujourd'hui, par le surgissement de ce *sujet barré* comme tel, je vous ai donné la formule.

Ce qui exige de nous la tâche de lui donner *son statut logique.*

---

4 Cf. Séminaire 1964-65 : *Problèmes cruciaux…*, séance du 02-12-1964 ; exemple extrait par Lacan de N. Chomsky : *Structures syntaxiques* Paris, Points Seuil, 1979.

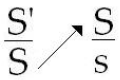
5 Paul Valéry (1871-1945)

...Par la surprise saisie,
Une bouche qui buvait
Au sein de la Poésie
En sépare son duvet :
- O ma mère Intelligence,
De qui la douceur coulait,
Quelle est cette négligence
Qui laisse tarir son lait !

6 18-21 Octobre 1966, Université John Hopkins, symposium international : *The Structuralist Controversy : The Languages of Criticism and The Sciences of Man.* John Hopkins University Press, Baltimore, 1970 (rééd. 2007) Guy Rosolato : *The voice and the literary myth*, p.201.

7 Enter : *Arboric.* placer une ente, une greffe dans l'ouverture préparée sur la tige ou tronc d'un végétal.
charpent. Assemblage par entailles de deux pièces de bois mises bout à bout.

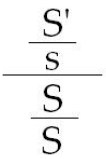
Mais pour vous montrer tout de suite l'exemple de l'urgence d'une telle tâche, ou seulement de sa nécessité, observez que la confusion fut faite de ce rapport à quatre :



le S', les deux S et le petit s du signifié, avec cette relation de proportion où un de mes interlocuteurs…

M. PERELMAN, l'auteur d'une théorie de l'argumentation, promouvant à nouveau une rhétorique abandonnée

…articule la métaphore, y voyant la fonction de l'analogie et que c'est du rapport d'un signifiant à un autre en tant qu'un troisième le reproduit en faisant surgir un signifié idéal, qu'il fonde la fonction de la métaphore. À quoi j'ai répondu, en son temps. C'est uniquement d'une telle métaphore que peut surgir la formule qui a été donnée, à savoir :



S' sur le petit s de la signification trônant au haut d'un premier registre d'inscription dont l'*Underdrawn,* dont l'*Unterdrückt,* dont l'autre registre substantifiant l'inconscient, serait constitué par ce rapport étrange d'un signifiant à un autre signifiant, dont on nous ajoute que c'est de là que le langage prendrait son lest.

Cette formule *dite du « langage réduit »*, je pense que vous le sentez maintenant, repose sur une erreur, qui est d'induire dans ce rapport à quatre, la structure d'une *proportionnalité.* On voit mal - aussi bien - ce qui peut en sortir, puisque aussi bien le rapport S/S devient alors plutôt difficile à interpréter. Mais nous ne voyons, dans cette référence à un « *langage réduit* », d'autre dessein - d'ailleurs avoué - que de réduire notre formule que « *l'inconscient est structuré comme un langage* », *laquelle*, plus que jamais, *est à prendre au pied de la lettre.*

Et puisque aujourd'hui, il s'avère que je ne remplirai pas les cinq points que je vous ai annoncés, je n'en arrive pas moins à pouvoir - pour vous - scander ce qui est ici à la clef de toute la structure et ce qui rend l'entreprise, qui s'est trouvée ainsi articulée : …

très précisément au début du petit recueil dont je vous parlais tout à l'heure, qui concerne *le tournant de mes rapports avec mon audience*, qu'a constitué le *Congrès de Bonneval*

…il est erroné de structurer ainsi, *sur un prétendu mythe de « langage réduit »*, aucune déduction de l'inconscient, pour la raison suivante : *il est de la nature de tout et d'aucun signifiant de ne pouvoir en aucun cas se signifier lui-même.*

L'heure est assez avancée pour que je ne vous impose pas, dans la hâte, l'écriture de ce point inaugural de toute *théorie des ensembles*, qui implique que cette théorie ne peut fonctionner qu'à partir d'un *axiome* dit *de spécification.* C'est à savoir qu'il n'y a d'intérêt à faire fonctionner *un ensemble* que s'il existe *un autre ensemble* qui puisse se définir par la définition de certains x dans le premier comme satisfaisant *librement* à une certaine proposition. « *Librement* » veut dire *indépendamment de toute quantification* : « *petit nombre* » ou « *tout* ».

Il en résulte - je commencerai ma prochaine leçon par ces formules - il en résulte qu'à poser un ensemble quelconque, en y définissant la proposition, que j'ai indiquée comme *y* spécifiant des *x,* comme étant simplement que *x n'est pas membre de lui-même* - ce qui, pour ce qui nous intéresse, à savoir pour ceci qui s'impose dès qu'on veut introduire le mythe d'un langage réduit, qu'il y a un langage qui ne l'est pas, c'est à dire qui constitue, par exemple, « *l'ensemble des signifiants* ».

Le propre de « *l'ensemble des signifiants* », je vous le montrerai en détail, comporte ceci de nécessaire…

si nous admettons seulement *que le signifiant ne saurait se signifier lui-même*

…comporte ceci de nécessaire : qu'*il y a quelque chose qui n'appartient pas à cet ensemble.* Il n'est pas possible de réduire le langage, simplement en raison de ceci que le langage ne saurait constituer un *ensemble fermé*, autrement dit : « *Il n'y a pas d'univers du discours* ».

Pour ceux qui auraient eu quelque peine à entendre ce que je viens de formuler, je rappellerai seulement ceci que j'ai déjà dit en son temps : que les vérités que je viens d'énoncer sont simplement celles qui sont apparues d'une façon confuse à la période naïve de l'instauration de la théorie des ensembles, sous la forme de ce qu'on appelle faussement « *le paradoxe de Russell* » - car ce n'est pas un paradoxe, c'est une image - le catalogue de tous les catalogues qui ne se contiennent pas eux-mêmes.

Qu'est–ce à dire ?

- Ou bien il se contient lui-même et il contredit à sa définition,
- ou bien il ne se contient pas lui-même et alors il manque à sa mission.

Ce n'est nullement un paradoxe. On n'a qu'à déclarer qu'*à faire un pareil catalogue, on ne peut pas le pousser jusqu'au bout*, et pour cause…

Mais, ce dont tout à l'heure je vous ai donné l'énoncé sous cette formule que : *dans l'univers du discours il n'est rien qui contienne tout*, voilà qui à proprement parler nous incite à y être tout spécialement prudents quant au maniement de ce qu'on appelle « *tout* » et « *partie* » et à exiger à l'origine, que nous distinguions ceci sévèrement - ce sera l'objet de mon prochain cours - l'*Un* de *la totalité*…

que justement je viens de réfuter, disant au niveau du discours qu'il n'y a pas d'Univers,

ce qui assurément laisse encore plus en suspens que nous puissions le supposer n'importe où ailleurs

…distinguer cet *Un* de l'1 *comptable* en tant que de sa nature, il se dérobe et glisse, pour ne pouvoir être l'1 qu'à se répéter au moins une fois et se refermant sur lui-même, instaurer à l'origine, le manque dont il s'agit : il s'agit d'instituer le sujet.

Je vais essayer de tracer à votre usage quelques relations essentielles, fondamentales, à assurer au départ de ce qui fait cette année notre sujet. J'espère que nul n'y fera l'objection d'abstraction pour la raison seulement que ce serait un terme impropre.

Comme vous allez le voir, rien de plus *concret* que ce que je vais avancer, même si le thème ne répond pas à la qualité d'épaisseur dont c'est la connotation pour beaucoup. Il s'agit de vous rendre sensible telle proposition comme celle que jusqu'ici je n'ai avancée que sous l'apparence d'une sorte d'aphorisme, qui eût joué à tel tournant de notre discours le rôle d'un axiome, tel que celui-ci :

« *Il n'y a pas de métalangage.* »

Formule qui a l'air d'aller proprement au contraire de tout ce qui est donné, sinon dans l'expérience, au moins dans les écrits de ceux qui s'essaient à fonder *la fonction du langage.* À tout le moins dans beaucoup de cas montrent-ils dans le langage quelques différenciations dont ils trouvent bon de partir, partant par exemple d'un *langage-objet* [Russell], pour sur cette base édifier un certain nombre de *différenciations.*

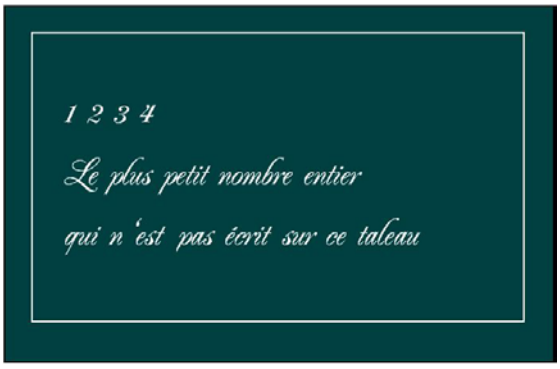
L'acte lui-même d'une telle opération semble bien impliquer que pour parler du langage on use de quelque chose qui n'en est pas, qui l'envelopperait d'un autre ordre que ce qui le fait fonctionner. La solution de ces contradictions apparentes, qui se manifestent dans le discours, dans ce qui se dit, est à trouver dans une fonction qu'il m'apparaît essentiel de dégager, au moins par le biais qui me permettra de l'inaugurer spécialement pour notre propos.

Car *la logique du fantasme* ne saurait d'aucune façon s'articuler sans la référence à ce dont il s'agit, à savoir quelque chose qu'au moins pour l'annoncer j'épingle sous ce terme : *l'écriture.*

Bien-sûr, n'est-ce pas dire pour autant que c'est ce que vous connaissez sous les connotations ordinaires de ce mot.
Mais si je le choisis, c'est bien qu'il doit avoir, avec ce que nous avons à énoncer, quelque rapport. Un point justement sur lequel nous allons avoir à jouer aujourd'hui sans cesse est celui-ci : *que ce n'est pas la même chose, après avoir dit quelque chose, de l'écrire ou bien d'écrire qu'on le dit.* La seconde opération essentielle est la fonction de *l'écriture*, sous l'angle où je veux en montrer l'importance, pour ce qui est de nos références les plus propres dans le sujet de cette année.

Ceci dès l'abord se présente avec des *conséquences paradoxales.* Après tout, pourquoi pas - pour vous mettre en éveil - repartir de ce que, par un biais, j'ai déjà présenté devant vous et sans que l'on puisse dire, je crois, que *je me répète.*

Il est assez dans la nature des choses qui s'agitent ici, qu'elles émergent…
sous quelque angle, sous quelque biais, sous quelque arête qui perce une surface où,
par le seul fait de parler, nous sommes obligés de nous tenir
…qu'elles apparaissent à quelque moment avant de prendre *une fonction.* Voici donc ce qu'un jour j'écrivis au tableau :



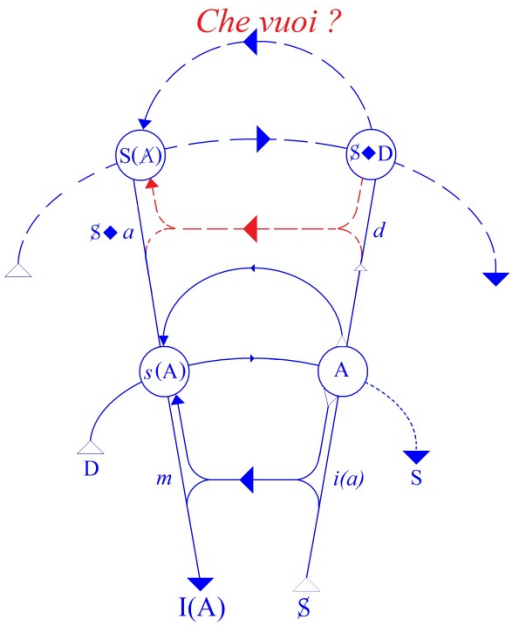
Ceci aurait pu être présenté sous la forme d'un petit personnage de la bouche duquel serait sorti ce qu'en bande dessinée on appelle une bulle, auquel cas vous seriez tous tombés d'accord, et je ne vous eusse point contredits, sur le nombre 5. Il est clair qu'à partir du moment où cette phrase est écrite : « *Le plus petit nombre entier qui n'est pas écrit sur ce tableau.* », le nombre 5 y étant *de ce fait-même* écrit, est exclu. Vous n'avez plus qu'à vous demander si le plus petit nombre recherché ne serait pas, par hasard, le nombre 6. Mais vous retomberez sur la même difficulté : dès que vous vous posez la question du nombre 6 au titre du « *plus petit nombre entier qui n'est pas écrit sur ce tableau* » Ce nombre 6 y est écrit. Et ainsi de suite…

Ceci, comme de nombreux paradoxes, n'a d'intérêt que pour ce que nous voulons en faire. La suite va vous montrer qu'il n'était peut-être pas inutile d'introduire *la fonction de l'écriture* par ce biais où elle peut présenter quelque *énigme*. *Énigme* à proprement parler *logique* : ce n'est pas une plus mauvaise façon qu'une autre de vous montrer le rapport étroit entre *l'appareil de l'écriture* et ce qu'on peut appeler *la logique*.

Dès le départ, ceci aussi mérite d'être rappelé…
au moment où la plupart de ceux qui sont ici en ont une notion suffisante,
et pour ceux qui n'en auraient aucune, ceci peut servir de point d'accrochage
…leur rappelant qu'en aucune façon des « *pas* » nouveaux, assurément nouveaux en ce sens qu'ils sont loin, ne peuvent se résorber dans le cadre d'une *logique classique* ou traditionnelle. *Les développements nouveaux de la logique sont entièrement liés à des jeux d'écriture.*

Posons ici une question. Depuis longtemps je parle de *la fonction du langage*. Pour articuler ce qu'il en est du sujet de l'inconscient, je construisis *le graphe*. Il me fallut le faire étage par étage, avec une audience dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle se faisait, à m'entendre, tirer l'oreille. Ce *graphe*, pour ordonner ce qui, dans *la fonction de la parole*, est défini par le champ que nécessite la structure du langage et que recquièrent les voies du discours ou ce que j'appelais « *les défilés du signifiant* ».

Quelque part dans ce graphe est inscrite la lettre grand A, à droite, sur la ligne inférieure.
Si quelqu'un peut effacer ceci, tout ce graphe je pourrais rapidement *le redessiner* pour ceux qui ne le connaissent pas.



Ce petit a [Lapsus de Lacan], qu'en un sens on peut identifier au lieu de l'Autre, qui aussi bien est le lieu où se produit tout ce qui peut s'appeler *énoncé*, au sens le plus large du terme, c'est-à-dire qui constitue ce que j'ai appelé incidemment « *le trésor du signifiant* », ce qui ne se limite pas, en principe, aux mots du dictionnaire.

Quand précisément, corrélativement de la construction de ce graphe, j'ai commencé de parler du *mot d'esprit*, prenant les choses par le biais, qui peut-être a paru le plus surprenant et le plus difficile à mes auditeurs d'alors, mais qui était précisément indispensable pour éviter toute confusion.

Le trait non-sensical…
non pas « insensé » mais proche de ce jeu que l'anglais définit fort bien, fait résonner sous le terme « *non sense* »
…*qu'il y a dans le mot d'esprit dont*, après tout pour faire entendre la dimension qu'il s'agissait d'y dégager, *j'ai montré alors la parenté*…
au moins au niveau de la réception, de la vibration tympanique
…*la parenté qu'il a avec* ce qui fut pour nous, dans un temps d'épreuve, *le message personnel. Le message personnel*, c'est-à-dire tout énoncé aussi bien, en tant qu'il se découpe *non-sensicalement*. J'y ai fait la dernière fois allusion, en rappelant le célèbre *Colourless green ideas, etc.*

L'ensemble donc, des énoncés - je ne dis pas : des propositions - fait aussi bien partie de cet *univers du discours* qui est situé dans A. La question qui se pose et qui est proprement une question de structure, celle qui donne son sens à ceci que je dis que *l'inconscient est structuré comme un langage,* ce qui est un pléonasme dans mon énonciation, puisque j'identifie *structure* à ce « *comme un langage* », dans la structure, précisément, que je vais essayer aujourd'hui de faire fonctionner devant vous.

Qu'en est-il de cet *univers du discours* en tant qu'il implique ce jeu du signifiant ? En tant qu'il définit ces deux dimensions de la métaphore : pour autant que la chaîne peut toujours se « *enter* » d'une autre chaîne par la voie de l'opération de la substitution. *En tant d'autre part que, par essence, elle signifie* ce glissement qui tient à ce *qu'aucun signifiant n'appartient en propre à aucune signification*.

Étant rappelée cette mouvance de *l'univers du discours* qui permet cette mer - *m, e, r* - de variations de ce qui constitue *les significations*, cet ordre essentiellement mouvant et transitoire où rien, comme je l'ai dit en son temps, ne s'assure que de la fonction de ce que j'ai appelé sous une forme métaphorique « *les points de capiton* » : c'est cela, aujourd'hui - cet *univers du discours* - qu'il s'agit d'interroger à partir de ce seul « *axiome* », dont il s'agit de savoir ce qu'à l'intérieur de cet *univers du discours* il peut spécifier.

Axiome qui est celui que j'ai avancé la dernière fois : que le signifiant…
ce signifiant que nous avons jusqu'ici défini de sa fonction de *représenter un sujet pour un autre signifiant*
…*ce signifiant, que représente-t-il en face de lui-même, de sa répétition d'unité signifiante* ? Ceci est défini par l'« *axiome* » : *qu'aucun signifiant*…
fut-il - *et très précisément quand il l'est* - réduit à sa forme minimale, celle que nous appelons *la lettre*
…*ne saurait se signifier lui-même*. L'usage mathématique qui tient précisément en ceci que quand nous avons quelque part - *et pas seulement, vous le savez, dans un exercice d'algèbre* - quand nous avons quelque part posé une lettre grand A, nous la reprenons ensuite comme si c'était, la deuxième fois que nous nous en servons, toujours la même.

Ne me faites pas cette objection, ça n'est pas aujourd'hui que j'ai à vous faire un cours de mathématiques, sachez simplement que toute énonciation correcte d'un usage quelconque des lettres - fut-ce précisément dans ce qui est le plus proche de nous aujourd'hui, par exemple *dans l'usage d'une chaîne de Markov* - nécessitera de tout enseignant, et c'est ce que faisait MARKOV lui-même, l'étape en quelque sorte propédeutique de bien faire sentir ce qu'il y a d'impasse, d'arbitraire, d'absolument *injustifiable*, dans cet emploi, la seconde fois, du grand A (toute apparente d'ailleurs) pour représenter le premier grand A comme si c'était *toujours le même*.

C'est une difficulté qui est au principe de l'usage mathématique de cette prétendue *identité*. Nous n'y avons pas expressément affaire ici aujourd'hui, puisque ce n'est pas de mathématique qu'il s'agit. Je veux simplement vous rappeler que le fondement que *le signifiant n'est point fondé à se signifier lui-même* est admis par ceux-là mêmes qui, à l'occasion, en peuvent faire *un usage contradictoire à ce principe*, du moins en apparence. Il serait facile de voir par quel truchement ceci est possible, mais je n'ai pas le temps de m'y égarer.

Je veux simplement poursuivre, et sans plus vous fatiguer, mon propos qui est donc celui-ci :

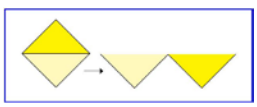
- *Quelle est la conséquence dans cet univers du discours de ce principe que « le signifiant ne saurait se signifier lui-même » ?*
- *Que spécifie cet axiome dans cet univers du discours* en tant qu'il est constitué en somme par tout ce qui peut se dire ?
- *Quelle est la sorte de spécification, et cette spécification* qui cet axiome détermine, *fait-elle partie de l'univers du discours* ?

Si elle n'en fait pas partie c'est assurément pour nous, un problème. Ce que spécifie, je le répète, l'énoncé axiomatique que « *le signifiant ne saurait se signifier lui-même* » aurait pour conséquence de spécifier *quelque chose* qui, comme tel, ne serait pas dans *l'univers du discours*, alors que précisément nous venons d'admettre en son sein, de dire qu'il englobe, tout ce qui peut se dire.

Nous trouverions-nous dans quelque *déduit* qui signifierait ceci : que ce qui, ainsi, ne peut faire partie de *l'univers du discours*, ne saurait se *dire* de quelque façon ? Et bien-sûr, il est clair que puisque nous en parlons de ceci que je vous amène, ce n'est évidemment pas pour vous dire que c'est l'ineffable thématique dont on sait que par pure cohérence et sans pour cela être de l'école de M. WITTGENSTEIN, je considère comme : « *qu'il est vain de parler* ».

Avant d'en arriver à une telle formule, dont après tout vous voyez bien que je ne vous ménage pas le relief ni l'impasse qu'il constitue, puisque aussi bien il va nous falloir y revenir…
je fais vraiment tout pour que les voies vous soient frayées dans ce en quoi j'essaie que vous me suiviez
…prenons d'abord le soin de mettre à l'épreuve ceci : c'est que *ce que spécifie l'axiome que « le signifiant ne saurait se signifier lui-même », reste partie de l'univers du discours*. Qu'avons-nous alors à poser ?

Ce dont il s'agit, ce que spécifie la relation que j'ai énoncée sous la forme que « *le signifiant ne saurait se signifier lui-même* »…
prenons arbitrairement l'usage d'un petit signe qui sert dans cette logique qui se fonde sur l'écriture, ce « W » auquel vous reconnaîtrez la forme - ces jeux ne sont peut–être pas purement accidentels - de mon *poinçon,* dont en quelque sorte on aurait basculé le chapeau, qu'on aurait ouvert comme une petite boite, et qui sert, ce W, à désigner dans la logique des ensembles, *l'exclusion.* Autrement dit, ce que désigne le « *ou* » latin, qui s'exprime par un « *aut* » : *l'un ou l'autre*



…le signifiant dans sa présentation répétée ne fonctionne qu'en tant que fonctionnant la première fois *ou* fonctionnant la seconde : entre l'une et l'autre il y a une béance radicale. Ceci est ce que veut dire que *le signifiant ne saurait se signifier lui-même* : (S) W (S).

Nous supposons, nous l'avons dit, que ce que détermine cet axiome comme spécification dans *l'univers du discours* et que nous allons désigner par un signifiant B, un signifiant essentiel dont vous remarquerez qu'il peut s'approprier à ceci que l'axiome précise : qu'il ne saurait, dans un certain rapport et d'un certain rapport, n'engendrer aucune signification. B est très précisément *ce signifiant* dont rien n'objecte qu'il soit *spécifié de ceci* : *qu'il marque*, si je puis dire, *cette stérilité.*

Le signifiant en lui-même étant justement caractérisé de ceci : qu'il n'y a rien d'obligatoire, qu'il est loin d'être de premier jet, qu'il engendre une signification. C'est ce qui me rend en droit de symboliser par le signifiant B ce trait : que le rapport du signifiant à soi-même n'engendre aucune signification : B◇B.

Mais partons pour commencer, de ceci qui après tout semble bien s'imposer : c'est que quelque chose que je suis en train de vous énoncer fait partie de *l'univers du discours,* voyons ce qui résulte de ceci.

C'est pourquoi je me sers momentanément, parce qu'après tout ça ne me semble pas inapproprié, de mon petit poinçon pour dire que B fait partie de A, qu'il a avec lui des rapports dont certainement j'aurai à faire jouer tout au long de cette année, pour vous, la richesse et dont je vous ai indiqué la dernière fois la complexité, en décomposant ce petit signe de toutes les façons binaires dont on peut le faire : B < A

Il s'agit alors de savoir s'il n'y a pas quelque contradiction qui en résulte, c'est à savoir si…

> de ce fait même que nous avons écrit que le signifiant ne saurait se signifier lui-même

…nous pourrons écrire que ce B, non pas se signifie lui-même, mais, faisant partie de *l'univers du discours*, peut être considéré comme quelque chose qui, sous le mode qui caractérise ce que nous avons appelé une spécification, peut s'écrire : B *fait partie de lui–même.* Il est clair que la question se pose : « B *fait-il partie de lui-même ?* »

Autrement dit ce qu'enracine la notion de spécification, à savoir ce que nous avons appris à distinguer en plusieurs variétés logiques, je veux dire que j'espère qu'il y en a assez ici qui savent que le fonctionnement de *l'ensemble* n'est pas strictement superposable à celui de *la classe*, mais qu'aussi bien tout ceci à l'origine, doit s'enraciner dans ce principe d'une spécification.

Ici, nous nous trouvons devant quelque chose dont aussi bien la parenté doit suffisamment résonner à vos oreilles de ce que j'ai rappelé la dernière fois, à savoir *le paradoxe de Russell*, en tant qu'à ce que j'énonce qu'ici, dans les termes qui nous intéressent, la fonction des ensembles…

> pour autant qu'elle fait quelque chose que je n'ai pas fait, moi, encore, car je ne suis pas ici pour l'introduire mais pour vous maintenir dans un champ qui logiquement est en deçà, mais introduisez quelque chose que c'est l'occasion à ce propos d'essayer de saisir : à savoir ce qui fonde la mise en jeu de l'appareil dit *théorie des ensembles,* qui aujourd'hui se présente comme tout à fait originelle, assurément, à tout énoncé mathématique et pour qui la logique n'est rien d'autre que ce que le symbolisme mathématique peut saisir

…cette fonction des *ensembles* sera aussi le principe, et c'est cela que je mets en question, de tout fondement de la logique.

S'il est une logique du fantasme, c'est bien qu'elle est *plus principielle* au regard de toute logique qui se coule dans les défilés formalisateurs où elle s'est révélée, je l'ai dit, dans l'époque moderne, si féconde. Essayons donc de voir ce que veut dire *le paradoxe de Russell*, quand il couvre quelque chose qui n'est pas loin de ce qui est là au tableau. Simplement, il promeut comme tout à fait enveloppant ce fait d'un type de signifiant, qu'il prend d'ailleurs pour *une classe*. Étrange erreur !

Dire par exemple, que le mot « *obsolète* » représente une *classe* où il serait compris lui-même, sous prétexte que le mot « *obsolète* » est obsolète, est assurément un petit *tour de passe-passe*, qui n'a strictement d'intérêt que de fonder comme *classe* les signifiants *qui ne se signifient pas eux-mêmes*. Alors que précisément *nous posons comme axiome*, ici, qu'en aucun cas « *le signifiant ne saurait se signifier lui-même* » et que c'est de là qu'il faut partir, de là qu'il faut se débrouiller, ne serait-ce que pour s'apercevoir qu'il faut expliquer autrement que le mot « *obsolète* » puisse être qualifié d'*obsolète*. Il est absolument indispensable d'y faire entrer ce qu'introduit *la division du sujet*.

Mais laissons « *obsolète* » et partons de l'opposition que met un RUSSELL à marquer quelque chose qui serait contradiction dans la formule qui s'énoncerait ainsi : B < A / (S) W (S). D'un *sous ensemble* B dont il serait *impossible d'assurer le statut*, à partir de ceci qu'il serait spécifié dans un autre *ensemble* A par une caractéristique telle qu'un *élément de* A ne se contiendrait pas lui-même. Y a-t-il quelque *sous-ensemble*, défini par cette proposition de l'existence des *éléments qui ne se contiennent pas eux-mêmes* ?

Il est assurément facile, dans cette condition, de montrer la contradiction qui existe dans ceci puisque nous n'avons qu'à prendre un élément y comme faisant partie de B, comme élément de B : y ∈ B [∈ : appartient à..., ∉ : n'appartient pas à...] pour nous apercevoir des conséquences qu'il y a dès lors à le faire *à la fois*, comme tel :

- faire partie, comme élément, de A : y ∈ B, y ∈ A,
- et n'étant pas élément de lui–même : y ∉ y.

La contradiction se révèle à mettre B à la place de y : B ∈ B, B ∈ A, B ∉ B, et à voir que la formule joue en ceci que chaque fois que nous faisons B élément de B, il en résulte, en raison de la solidarité de la formule, que puisque B fait partie de A, il ne doit pas faire partie de lui-même, si d'autre part - B étant mis, substitué, à la place de cet y - si d'autre part il ne fait pas partie de lui-même, satisfaisant à la parenthèse de droite de la formule, il fait donc partie de lui-même étant un de ces y qui sont éléments de B.

Telle est *la contradiction* devant quoi nous met *le paradoxe de Russell*.

Il s'agit de savoir si dans notre registre nous pouvons nous y arrêter, quitte - en passant - à nous apercevoir de ce que signifie la contradiction mise en valeur dans *la théorie des ensembles*, ce qui nous permettra peut-être de dire par quoi *la théorie des ensembles* se spécifie dans la logique, à savoir quel pas elle constitue par rapport à celle que nous essayons ici - plus radicale - d'instituer.

La contradiction dont il s'agit à ce niveau où s'articule *le paradoxe de Russell*, tient précisément, comme le seul usage des mots nous le livre, à ceci que je le *dis*. Car si je ne le *dis* pas, rien n'empêche cette formule - très précisément la seconde - de tenir comme telle, écrite, et rien ne dit que son usage s'arrêtera là.

Ce que je dis ici n'est nullement jeu de mots, car *la théorie des ensembles* en tant que telle, n'a absolument d'autre support sinon que j'écris comme tel : *que tout ce qui peut se dire d'une différence entre les éléments est exclu du jeu*. Écrire, manipuler le jeu littéral qui constitue *la théorie des ensembles,* consiste à écrire - comme tel - ce que je dis là, à savoir que *le premier ensemble* peut être formé à la fois de :

- la sympathique personne qui est en train aujourd'hui pour la première fois de taper mon discours,
- de la buée qui est sur cette vitre,
- et d'une idée qui à l'instant me passe par la tête,
-

…que ceci constitue un ensemble de par ceci : que je dis expressément que nulle autre différence n'existe que celle qui est constituée par le fait que je peux appliquer sur ces trois objets, que je viens de nommer, et dont vous voyez assez l'hétéroclite, un *trait unaire* sur chacun, et rien d'autre.

Voilà donc ce qui fait que puisque nous ne sommes pas au niveau d'une telle spécification, puisque ce que je mets en jeu c'est *l'univers du discours*, ma question ne rencontre pas *le paradoxe de Russell*, à savoir qu'il ne se déduit nulle impasse, nulle impossibilité à ceci, que B dont je ne sais pas, mais dont j'ai commencé de supposer, qu'il puisse faire partie de *l'univers du discours*, assurément lui…
quoique fait de la spécification que : « *le signifiant ne saurait se signifier lui–même* »
…*peut peut-être avoir avec lui-même cette sorte de rapport qui échappe au paradoxe de Russell* : à savoir nous démontrer quelque chose qui serait peut-être sa propre dimension, et à propos de quoi nous allons voir dans quel statut il fait ou non partie de *l'univers du discours*.

En effet, si j'ai pris soin de vous rappeler l'existence du *paradoxe de Russell*, c'est probablement que je vais pouvoir m'en servir pour vous faire sentir quelque chose. *Je vais vous le faire sentir d'abord de la façon la plus simple* et après cela d'une façon un petit peu plus riche.

Je vous le fais sentir *de la façon la plus simple*, parce que je suis prêt, depuis quelque temps, à toutes les concessions [Rires].
On veut que je dise des choses simples, eh bien, je dirai des choses simples ! Vous êtes déjà quand même assez formés à ceci, grâce à mes soins, de savoir que ce n'est pas une voie si directe que de comprendre. Peut–être, même si ce que je vous dis vous apparaît simple, vous restera-t-il quand même une méfiance…

Un *catalogue de catalogues* : voilà bien, au premier abord, en quoi il s'agit bien de signifiant. Qu'avons-nous à être surpris qu'il ne se contienne pas lui-même ? Bien-sûr puisque ceci - à nous - parait exigé au départ. Néanmoins, rien n'empêcherait que le catalogue de tous les catalogues qui ne se contiennent pas eux-mêmes, ne s'imprime lui-même en son intérieur !
À la vérité rien ne l'empêcherait, même pas *la contradiction* qu'en déduirait Lord RUSSELL !

Mais considérons justement cette possibilité qu'il y a, que pour ne pas se contredire il ne s'inscrive pas en lui-même.
Prenons le premier catalogue : il n'y a que *quatre catalogues*, jusque là, qui ne se contiennent pas eux–mêmes : A,B,C,D.
Supposons qu'il apparaisse un autre catalogue qui ne se contient pas lui-même, nous l'ajoutons : E.

Qu'y a-t-il d'inconcevable à penser qu'il y a un premier catalogue qui contient A,B,C,D, un second catalogue qui contient : B,C,D,E, et à ne pas nous étonner qu'à chacun *il manque cette lettre* qui est proprement celle qui le désignerait lui-même ? Mais à partir du moment où vous engendrez cette succession, vous n'avez qu'à la ranger sur le pourtour d'un disque et à vous apercevoir que ce n'est pas parce qu'à chaque catalogue il en manquera un, voire un plus grand nombre, que le cercle de ces catalogues ne fera pas quelque chose qui est précisément ce qui répond au catalogue de tous les catalogues qui ne se contiennent pas eux-mêmes.

Simplement ce que constituera cette chaîne aura cette propriété d'être *un signifiant en plus qui se constitue de la fermeture de la chaîne*.
Un signifiant incomptable et qui, justement de ce fait, pourra être désigné par un signifiant. Car *n'étant nulle part*, il n'y a aucun inconvénient à ce qu'un signifiant surgisse qui le désigne comme *le signifiant en plus* : celui qui ne se saisit pas dans la chaîne.

Je prends un autre exemple : les catalogues ne sont pas faits d'abord, pour cataloguer des catalogues, ils cataloguent des objets qui sont là à quelque *titre* : le mot « *titre* » y ayant toute son importance.

Il serait facile de s'engager dans cette voie pour rouvrir *la dialectique* du *catalogue de tous les catalogues*, mais je vais aller à une voie plus vivante, puisqu'il faut bien que je vous laisse quelques exercices pour votre propre imagination : le livre.
Nous rentrons avec le livre, apparemment, dans *l'univers du discours*.

Pourtant, dans la mesure où le livre a quelque référent et où lui aussi peut être un livre qui a à couvrir une certaine surface, au registre de quelque titre, le livre comprendra une bibliographie. Ce qui veut dire quelque chose qui se présente proprement pour nous imager ceci, de ce qui résulte pour autant que les catalogues vivent ou ne vivent pas dans *l'univers du discours* : si je fais le catalogue de tous les livres qui contiennent une bibliographie, naturellement ce n'est pas des bibliographies que je fais le catalogue !

Néanmoins, à cataloguer ces livres, pour autant que dans les bibliographies ils se renvoient les uns aux autres, je peux fort bien recouvrir l'ensemble de toutes les bibliographies. C'est bien là que peut se situer le fantasme qui est proprement le fantasme poétique par excellence, celui qui obsédait MALLARMÉ, du *Livre absolu*.

Il est à ce niveau où les choses se nouant au niveau de l'usage *non pas de pur signifiant, mais du signifiant purifié*, pour autant que je dis, et que j'écris que je dis, que le signifiant est ici articulé comme distinct de tout signifié et je vois alors se dessiner la possibilité de ce *Livre absolu,* dont le propre serait qu'il engloberait toute la chaîne signifiante, proprement en ceci : *qu'elle peut ne plus rien signifier.*

En ceci donc, il y a quelque chose qui s'avère comme fondé dans l'existence au niveau de *l'univers du discours*, mais dont nous avons à suspendre cette existence à la *logique propre* qui peut constituer celle *du fantasme*, car aussi bien, c'est la seule qui peut nous dire de quelle façon cette région *append à l'univers du discours*. Assurément, il n'est pas exclu qu'il y rentre. Mais d'autre part, il est bien certain qu'il s'y spécifie, non pas par cette *purification* dont j'ai parlé tout à l'heure, *car la purification n'est point possible de* ce qui est essentiel à *l'univers du discours*, à savoir *la signification*.

Et vous parlerais-je encore quatre heures de plus de ce *Livre absolu,* qu'il n'en resterait pas moins *que tout ce que je vous dis a un sens.*
Ce qui caractérise la structure de ce B…
en tant que nous ne savons où le situer dans *l'univers du discours* : dedans ou dehors
…c'est très précisément ce trait que je vous ai annoncé tout à l'heure, en vous faisant le cercle, seulement de cet A,B,C,D,E, pour autant qu'à simplement *fermer la chaîne*, *il en résulte que chaque groupe de quatre peut laisser aisément hors de lui le signifiant étranger qui peut servir à désigner le groupe*, pour la seule raison qu'il n'y est pas représenté, et que pourtant la chaîne totale se trouvera constituer l'ensemble de tous ces signifiants, *faisant surgir cette unité de plus, incomptable* comme telle, qui est *essentielle à toute une série de structures*, qui sont précisément celles sur lesquelles j'ai fondé, dès l'année 1960, toute mon opératoire de *L'identification* [Séminaire 1961-62].

À savoir : ce que vous en retrouverez, par exemple, dans *la structure du tore*, étant bien évident *qu'à boucler sur le tore un certain nombre de tours, à faire opérer une série de tours complets à une coupure* et à en faire le nombre qu'il vous plaira…
naturellement plus il y en a plus c'est satisfaisant mais plus c'est obscur
…il suffit d'en faire deux pour du même coup voir apparaître ce troisième, nécessité pour que ces deux se bouclent et, si je puis dire, pour que la ligne se morde la queue : ce sera ce troisième tour, qui est assuré par le bouclage autour du trou central, par lequel il est impossible de ne pas passer pour que les deux premières boucles se recoupent.

Si je ne fais pas aujourd'hui le dessin au tableau, c'est qu'à la vérité - à le dire - j'en dis assez pour que vous m'entendiez et aussi bien trop peu pour que je vous montre qu'il y a au moins deux chemins, à l'origine, par lesquels ceci peut s'effectuer et que le résultat n'est pas du tout le même quant au surgissement de cet *un en plus* dont je suis en train de vous parler.

Cette indication simplement suggestive n'a rien qui épuise la richesse de ce que nous fournit la moindre *étude topologique.*
Ce qu'il s'agit seulement aujourd'hui d'indiquer, c'est que *le spécifique de ce monde de l'écriture est justement de se distinguer du discours par le fait qu'il peut se fermer. Et, se fermant sur lui-même, c'est justement de là que surgit cette possibilité d'un* 1 *qui a un tout autre statut que celui de l'un qui unifie et qui englobe.*

Mais de cet « **1** » qui déjà, de la simple fermeture, sans qu'il soit besoin d'entrer dans le statut de la répétition, qui lui est pourtant lié étroitement, rien que de sa fermeture, il fait surgir ce qui a statut de *l'un en plus*, pour autant *qu'il ne se soutient que de l'écriture* et qu'il est pourtant ouvert dans sa possibilité, à *l'univers du discours*, puisqu'il suffit, comme je vous l'ai fait remarquer, que *j'écrive* - mais il est nécessaire que cette écriture ait lieu - *ce que je dis* de l'exclusion de cet « **1** », ceci suffit pour engendrer cet autre plan qui est celui où se déroule à proprement parler toute la fonction de la logique.

La chose nous étant suffisamment indiquée par la stimulation que la logique a reçue, de se soumettre au seul jeu de l'écriture, à ceci près, qu'il lui manque toujours de se souvenir que ceci ne repose que sur la fonction d'un *manque*, dans cela même qui est écrit et qui constitue le statut, comme tel, de la fonction de l'écriture.

Je vous dis aujourd'hui des *choses simples*, et peut-être ceci même risque de vous faire apparaître ce discours décevant. Pourtant, vous auriez tort de ne pas voir que ceci s'insère dans un registre de questions qui donnent dès lors à la fonction de l'écriture quelque chose, qui ne saurait que se répercuter jusqu'au plus profond de toute conception possible de la structure.

Car si l'écriture dont je parle ne se supporte que du retour, sur soi-même bouclé, d'une coupure, telle que je l'ai illustrée de la fonction du tore, nous voici portés à ceci : que les études précisément les plus fondamentales, liées aux progrès de l'analytique mathématique, nous ont mis à même d'en isoler *la fonction du bord*. Or, dès lors que nous parlons de *bord,* il n'y a rien qui puisse nous faire substantifier cette fonction, pour autant qu'ici vous en déduiriez indûment que cette *fonction de l'écriture* est de limiter ce mouvant dont je vous ai parlé tout à l'heure comme étant celui de nos pensées ou de *l'univers du discours*.

Bien loin de là ! S'il est quelque chose qui se structure comme *bord*, ce qu'il limite lui-même est en posture d'entrer à son tour dans la fonction bordante. Et c'est bien là ce à quoi nous allons avoir affaire. Ou bien alors, et c'est là l'autre face sur laquelle j'entends terminer, c'est le rappel de ce qui depuis toujours est connu de cette fonction du *trait unaire*.

Je terminerai en évoquant le *Verset 25* d'un livre dont je me suis déjà servi, dans un temps, pour commencer de faire entendre ce qu'il en est de la fonction du signifiant : le *Livre de Daniel* et à propos d'une histoire de *pantalon de zouave* qu'on y désigne d'un mot, qui reste ce qu'on appelle un *apax* et qu'il est impossible de traduire, à moins que ce ne soient *des socques* que portaient les personnages en question.

Au *Livre de Daniel* vous avez déjà la théorie, qui est celle que je vous expose, du sujet, et précisément surgissant à la limite de cet *univers du discours*. C'est la fameuse histoire du festin dramatique, dont nous ne retrouvons plus d'ailleurs la moindre trace dans les annales, mais qu'importe !

« *menê, menê*…
car c'est ainsi que s'exprime le *Verset* 25 [Ch. 5]
…*Menê, menê, tekêl, oufarsin.* »… וּפַרְסִין תְּקֵל, מְנֵא מְנֵא: רְשִׁים דִּי, כְּתָבָא וּדְנָה.
ce qui est transcrit d'habitude dans le fameux
…« *Mènè, thekel, pharès* ».

Il ne me paraît pas inutile de nous apercevoir que *Mènè,* qui veut dire « *compté* »…
comme le fait remarquer DANIEL l'interprétant au prince inquiet
…s'exprime deux fois, comme pour montrer la répétition la plus simple de ce que constitue le comptage : il suffit de compter jusqu'à deux pour que tout ce qu'il en est de cet *un en plus,* qui est la vraie racine de la fonction de la répétition dans FREUD, s'exerce et se marque en ceci : qu'à ceci près que, contrairement à ce qui est dans *la théorie des ensembles*, on ne le *dit* pas.

On ne dit pas ceci : *que ce que la répétition cherche à répéter c'est précisément ce qui échappe*, de par la fonction même de *la marque*, pour autant que *la marque* est originelle dans la fonction de la répétition. C'est pour cela que la répétition s'exerce de ceci, que se répète *la marque*, mais que pour que *la marque* provoque la répétition cherchée, il faut que sur ce qui est cherché de ce que *la marque marque la* 1ère *fois*, cette marque même s'efface au niveau de ce qu'elle a marqué, et que c'est là pourquoi ce qui dans la répétition est cherché, de par sa nature se dérobe, laisse se perdre ceci que la marque ne saurait se redoubler, qu'à effacer, sur ce qui est à répéter, *la marque première*, c'est-à-dire à le laisser glisser hors de portée.

Menê, menê… Quelque chose, dans ce qui est retrouvé, manque au poids : *Tekêl.* Le prophète DANIEL l'interprète, il l'interprète en disant au prince qu'il fut en effet pesé, mais que quelque chose y manque, ce qui se dit « *Oufarsin* ». Ce manque radical, ce manque premier qui découle de la fonction même du *compté* en tant que tel, cet *un en plus* qu'on ne peut pas compter, c'est cela qui constitue proprement ce *manque* là auquel il s'agit que nous donnions sa fonction logique, pour qu'elle assure ce dont il s'agit dans le « *pharès* » terminal, celui qui fait précisément éclater ce qu'il en est de *l'univers du discours*, de *la bulle*, de l'empire en question, de la suffisance de ce qui se ferme dans l'image du *tout* imaginaire.

Voilà exactement par quelle voie se porte l'effet de l'entrée de *ce qui structure le discours* au point le plus radical, qui est assurément…
comme je l'ai toujours dit et accentué, jusqu'à y employer les images les plus vulgaires
…la *lettre* dont il s'agit. Mais la *lettre* en tant qu'elle est exclue, qu'elle manque. C'est bien ce…
qu'aussi bien, puisque aujourd'hui je refais une irruption dans cette tradition juive
…sur quoi, à vrai dire, j'avais tant de choses préparées et jusqu'à m'être colleté à un petit exercice d'apprentissage de lecture massorétique[8], tout travail qui m'a été en quelque sorte rengainé *par le fait que je ne vous ai point pu faire la thématique que j'avais l'intention de développer autour du Nom du Père* et qu'aussi bien de tout ceci il en reste quelque chose et nommément qu'au niveau de l'histoire de *La Création* : [בְּרֵאשִׁית, בָּרָא אֱלֹהִים אֵת, הַשָּׁמַיִם אֵת וְאֵת, יְהֹוָאָךְ.] « *Béréchith Bârâ Elohim* » commence le Livre, c'est-à-dire par un *beth*.

8 Massorète, substantif masculin. Histoire des religions : Docteur juif qui a compilé et fixé la Massore, texte hébreu de la Bible.

Et il est dit que cette lettre même que nous avons employée aujourd'hui, le grand A, autrement dit l'*aleph*, n'était pas, à l'origine, parmi celles d'où sortit toute la création.

C'est bien là nous indiquer, mais d'une façon en quelque sorte repliée sur elle-même, que c'est pour autant *qu'une de ces lettres est absente* que les autres fonctionnent, mais que sans doute est-ce dans son manque-même que réside toute la fécondité de l'opération.

30 Novembre 1966 Table des séances

MILLER

LACAN

Aujourd'hui vous allez entendre, une communication de Jacques-Alain MILLER. Ceci…
dont je vous ai averti la dernière fois,
peut-être un peu tard, une partie de l'assemblée étant déjà dispersée au moment où j'en ai fait l'annonce
…marque que je désire que reste fondé ce nom curieux de *séminaire,* attaché à mon enseignement depuis Sainte-Anne où il s'est tenu pendant dix ans, comme vous le savez.

Pour ne parler que des deux années qui ont précédé ici, certains d'entre vous n'ignorent pas - à leur grand désagrément - que j'ai voulu que ce séminaire se tînt d'une façon effective, croyant que cette effectivité devait être liée à une certaine réduction de cette audience si nombreuse et si sympathique que vous me donnez par votre assiduité et votre attention.

Et - mon Dieu - tant d'assiduité, d'attention méritent bien des égards, lesquels m'ont rendu bien difficile ce que la réduction de l'audience nécessitait de triage. De sorte qu'au total votre nombre plus réduit, ne l'était pas tellement que, du point de vue de la quantité, qui joue un rôle si important dans la communication, les choses eussent à proprement parler changé d'échelle. Aussi laisserai-je en suspens, cette année, la solution de ce difficile problème. Jusqu'à nouvel ordre et sans m'y engager aucunement, je ne ferme aucun de ces mercredis qu'ils soient terminaux, semi-terminaux ou autres.

Je désirerais seulement que fut maintenu ce nom de *séminaire,* sous un mode plus marqué que nous le vîmes à Sainte–Anne, où jusque dans les toutes dernières années il y eut des réunions au cours desquelles je déléguais la parole à tel ou tel de ceux qui me suivaient alors.

Néanmoins quelque ambigüité demeure qui suspend cette appellation de *séminaire* entre l'usage propre d'une catégorie, un endroit où quelque chose doit s'échanger, où la transmission, la dissémination d'une doctrine doit se manifester comme telle, c'est-à-dire *en voie de véhiculation* , et je ne sais quel autre « usage », non point du *nom propre - car toute la discussion du nom propre pourrait s'engager là-dessus* - mais disons d'une « *nomination par excellence* » laquelle « *nomination par excellence* » deviendrait une « *nomination par ironie* ».

Dès lors, je crois que pour bien marquer que ce n'est pas l'état de choses où j'entends que se stabilise l'usage de cette appellation, vous verrez périodiquement intervenir un certain nombre de personnes qui s'y montreront disposées.

Assurément Jacques-Alain MILLER, pour en inaugurer la suite, a quelque titre cette année : il vous a fourni dans mon livre[9] cet *index raisonné des concepts* qui, d'après ce que j'entends, est fort bien venu pour beaucoup, qui trouvent *grand avantage* à ce *fil d'Ariane* qui leur permet de se promener à travers cette succession d'articles, où telle notion où tel concept, comme le terme est employé plus judicieusement, se retrouve à des étages divers.

Tout petit détail : je signale, pour répondre à une question qui m'a été posée, que dans cet index, les chiffres *italiques* marquent les passages essentiels et que les chiffres droits ou romains, marquent des passages où le concept est intéressé d'une façon plus « *en passant* ». Il arrive qu'à la page qui vous est désignée, ce qui est référé ainsi tient en une indication dans une ligne, c'est dire le soin avec lequel ce petit appareil si utilisable a été construit.

On m'annonce que le livre est - comme on dit en ce *franglais* que quant à moi je ne répudie pas - *out of print,* ce qui veut dire « *épuisé* ». Je trouve « *out of print* » plus gentil, « *épuisé* » [Rires] : on se demande ce qui lui est arrivé. J'espère que cet *out of print* ne durera pas trop longtemps. C'est ce qui s'appelle un succès, mais un succès *de vente* ! Ne préjugeons pas de l'*autre* succès, dont il reste tout à attendre et qui laisse ouverte la question.

On a pu remarquer que *c'est un livre que je ne me suis pas beaucoup pressé de mettre dans la circulation.* Si j'ai tellement tardé à le faire, on peut se poser la question « *Pourquoi maintenant. Qu'est-ce qu'il en attend ?* ». Il est bien clair que la réponse : « *Que ça vous serve !* » n'était pas moins valable il y a une année ou deux, et même bien avant. La question n'est donc pas simple, elle intéresse tout ce qu'il en est de mes rapports avec quelque chose qui joue là la fonction de base…
à savoir la psychanalyse sous sa forme *incarnée,* nous dirions vite, ou bien *assujettie*
…autrement dit : avec les psychanalystes eux-mêmes.

Plusieurs éléments m'ont paru motiver que ce que j'essayai de construire restât dans un champ réservé, permettant la sélection - qui s'est faite ! - de ceux qui voudraient bien se décider à reconnaître les conséquences qu'impliquait l'étude de FREUD dans leur pratique.

9 Jacques Lacan : Écrits, Le Seuil, Paris, 1966. Index raisonné des concepts majeurs, p.893.

Finalement les choses ne se passent jamais tout à fait de la façon calculée, en ces difficiles matières où *la résistance n'est pas localisée* à ce qu'il faut désigner - au sens étroit de ce terme - dans *la praxis analytique*, elle a une autre forme où le contexte social n'est point sans portée. Ce qui me rend délicat de m'en expliquer devant une aussi vaste audience.

C'est bien pourquoi, tout ce qui concerne ce que j'appellerais les *relations extérieures* de mon enseignement…
je n'envisage pas autrement tout ce qui peut se manifester de *brouhaha* et de *remue-ménage* autour de termes,
auxquels je ne me vois pas d'un très bon œil associé : ainsi du « *structuralisme* »
…je ne me sens nullement disposé, sauf à ce que j'y sois forcé par quelque incidence de ce que j'appelais tout à l'heure « le succès du livre » à mordre sur un temps mesuré.

Vous voyez ou sentez, par votre expérience de ces dernières années, que je n'ai pas de temps à perdre si je veux énoncer devant vous les choses au niveau de la construction que j'inaugurais dans son style par mon dernier séminaire et le point où j'ai entendu établir l'amorce de cette *logique* que j'ai à développer devant vous cette année.

Comme tout de même ce livre existe avec les premiers mouvements qu'il entraîne - *lesquels seront suivis d'autres* - et que les deux ou trois points que je viens de faire surgir en tant que principaux - mais il y en a d'autres - risquent de rester en suspens, je crois devoir vous avertir que vous en trouverez l'explication, au moins une explication suffisante telle qu'elle vous permette de répondre au moins en partie aux questions qui pour vous resteraient en suspens, dans deux *interviews* qui paraîtront cette semaine, si mon information est bonne, dans ces endroits qui n'ont rien d'une foire : *Le Figaro littéraire* [1966-12-01 : *Interview au Figaro Littéraire*] et *Les Lettres françaises.* [1966-11-26 : *Entretien avec Pierre Daix*] [Rires] Vous en saurez peut-être alors un peu plus long.

En outre ne pouvant m'empêcher, chaque fois que j'ai un de ces modes de *relations extérieures,* d'y mettre un petit peu de ce qui est en cours, il est possible que vous trouviez par-ci, par-là, quelque chose qui se rapporte à notre discours de cette année.

J'ai quelque scrupule - je le disais la dernière fois - à vous parler de la *répétition du trait unaire* comme s'instituant fondamentalement, de cette répétition dont on peut dire qu'elle n'arrive qu'une seule fois, ce qui signifie qu'elle est double, sans ça il n'y aurait pas de répétition. Ce qui d'emblée, pour quiconque veut un peu s'y arrêter, instaure dans son fondement le plus radical, *la division du sujet*.

Si j'énonçais cette notion devant vous, la dernière fois, presque en passant, alors qu'à ce congrès de John HOPKINS au mois d'Octobre, je l'ai mâché pendant environ *trois quarts d'heure*, c'est peut-être que je vous fais plus grand crédit qu'à mes auditeurs d'alors, certains échos reçus depuis m'ayant montré que *l'oreille structuraliste*, quels qu'en soient les tenants, *est capable de se montrer un peu dure de la feuille* ! [Rires] Dans des endroits plus inattendus encore, ou vous pourrez peut–être…

X dans la salle : « on n'entend pas ! »

LACAN

Quoi ? Qui est-ce qui n'entend pas ? Il y a combien de temps que vous n'entendez rien ? [Rires]

…Dans des endroits plus inattendus encore, vous pourrez peut-être trouver sur ces différents thèmes, jusques et y compris ces petites *indications-amorces* jamais trop tôt venues, sur certains thèmes que j'aurai à développer par la suite. Et par exemple sur la fonction du *préconscient* dont - chose curieuse - on ne semble pas s'occuper depuis *un bon bout de temps*...
depuis qu'on mêle tout, en croyant le maintenir distingué
...des fonctions que FREUD lui réservait. Le *préconscient* s'est glissé au passage dans un de ces entretiens, je ne sais plus lequel, auxquels il convient d'en ajouter deux autres, inattendus pour vous je pense : ils se tiendront à l'O.R.T.F.

L'un, vendredi prochain à 10H 45, heure de « grande écoute » m'a-t-on assuré [Rires]. Je veux bien le croire, mais je pense que vous serez tous à l'hôpital. Enfin… vous vous arrangerez comme vous pourrez et j'espère pouvoir en communiquer le texte, si la Radio veut bien m'en donner l'autorisation. Le deuxième entretien aura lieu lundi. On est pressé, vous le voyez.
Le premier c'est Georges CHARBONNIER qui a bien voulu m'en donner la place, et le second c'est M. Pierre DAIX grâce à qui vous aurez peut-être quelque chose de plus vivant que le premier, puisque ce sera un dialogue avec la personne la plus qualifiée pour le soutenir, nommément François WAHL - qui est ici - et qui a bien voulu se livrer avec moi à cet exercice.

X dans la salle : *à quelle heure ?*

Ça… je ne jure de rien ! Il paraît que c'est à partir de 6h 15, seulement on ne parle pas que de mon livre et je ne peux pas vous dire à quel rang ceci apparaîtra entre *six heures un quart* et *sept heures*, chacun ayant son quart d'heure… Qu'y a-t-il chère Irène ?

Irène PERRIER-ROUBLEF : *Est-ce à six heures du matin ?*

C'est une heure de grande écoute qui en général est accompagnée de mouvements de gymnastique. [Rires]
Voilà, enfin on verra la suite de tout ça…

Avant de donner la parole à Jacques-Alain MILLER, je veux vous faire connaître quelque chose de très amusant, qui m'a été apporté par un fidèle : la communication émanant d'une revue spécialisée, fait état tant des machines I.B.M. que de ce qu'on en fait à un niveau expérimental au *Massachusetts Institut of Technology - M.I.T. comme on dit communément* - et nous parle de l'usage d'une de ces machines de rang élevé comme il s'en fait maintenant, à laquelle a été donné - certainement pas pour rien - le nom d'*Elisa, elle s'appelle tout au moins Elisa pour l'usage qu'on fait et que je vais vous dire.*

Elisa est, dans une pièce bien connue : « *Pygmalion* » [10], la personne à qui on apprend le « *beau parler* »…
alors qu'elle est une petite vendeuse de bouquets de fleurs dans les rues les plus « *courantées* » de Londres
…et qu'il s'agit de dresser à pouvoir s'exprimer dans la meilleure société, sans qu'on puisse remarquer qu'elle n'en fait point partie.

Quelque chose de cet ordre surgit avec la dite machine. À la vérité ce n'est pas à proprement parler de cela qu'il s'agit. Qu'une machine soit capable de donner des *réponses articulées*, simplement quand on lui parle - *je ne dis pas quand on l'interroge* - s'avère maintenant un jeu, lequel met en question ce qui peut se produire : *d'obtenir ces réponses chez celui qui lui parle.*

La chose n'est pas articulée d'une façon qui satisfasse complètement à une situation pour nous si utilisable, nous donnant une référence si intéressante dans le discours poursuivi. Elle n'est pas énoncée d'une façon qui tienne compte du cadre où nous pourrions l'insérer. Néanmoins elle est fort intéressante parce qu'il y est en fin de compte suggéré quelque chose qui pourrait être considéré comme une fonction thérapeutique de la machine. Pour tout dire, *ce n'est rien moins que l'analogue d'un transfert,* qui pourrait se produire dans cette relation, dont la question est soulevée. Ceci, qui ne m'a pas déplu, n'est pas sans rapport avec tout ce que je laisse ouvert concernant la façon dont j'ai à manier la diffusion de ce que vous appelez mon *enseignement.*

Et je voudrais que vous trouviez là le maniement *d'une première chaîne symbolique dont il fallait que les psychanalystes conçussent la notion.* Notion à laquelle il convenait que leur esprit s'accommodât, pour se centrer convenablement sur *ce que* FREUD *appelle remémoration* , et qui leur donnât le modèle subjectif de la construction de cette chaîne symbolique, et de sa sorte de mémoire à elle.

Mémoire incontestablement consistante et même insistante, articulée dans ce qui vient maintenant dans ce livre, au second chapitre, au second temps : dans la position inversée où l'*Introduction à La lettre volée* qui précède, est fixée, c'est à dire juste après *La lettre volée.* Je rappelle à ceux qui m'entendaient alors, que cette construction, comme toutes les autres, fut faite devant eux et pour eux, pas à pas, et que je commençais par un examen, à partir d'un texte de POE, à savoir la façon dont l'esprit travaille sur ce thème : « *Peut-on gagner au jeu de pair ou impair ?* ».

Mon second pas avait été d'imaginer *une machine* de cette nature. Ce qui est effectivement produit aujourd'hui ne diffère en rien de ce que j'avais articulé alors, simplement *la machine* est supposée par le sujet être munie d'une *programmation* telle qu'elle tienne compte des gains et des pertes.

Partant de ceci [Cf. *La lettre volée, Écrits*]…
- que le sujet l'interrogerait - la dite machine - en jouant avec elle au *jeu de pair ou impair* ,
- et de *cette seule supposition*, qu'elle a au moins pendant un certain nombre de coups, *la mémoire de ses gains et de ses pertes*,

…on peut construire cette suite de +, +, –, +, –,... lesquels englobés, réunis dans une parenthèse d'une longueur type et qui se déplace d'un rang à chaque fois, nous permet d'établir ce trajet que j'ai construit, sur lequel je fonde ce premier type le plus élémentaire de modèle : « que nous n'avons pas besoin de considérer la mémoire sous le registre de l'impression physiologique, mais seulement du *mémorial symbolique* »

Et ce, à partir d'un jeu hypothétique avec ce qui n'était pas encore peut-être déjà en état de fonctionner alors à ce niveau, mais qui quand même existait comme tel, comme machine électronique, c'est à dire aussi bien comme quelque chose qui peut s'écrire sur le papier - c'est la définition moderne de la machine.

C'est à partir de là…
donc bien avant que cela vienne tout à fait à l'ordre du jour des préoccupations des ingénieurs, qui se consacrent à ces appareils, vous le savez, toujours en progrès, puisqu'on en attend rien de moins que la traduction automatique
…c'est à partir de là, qu'il y a quinze ans, j'ai construit *un premier modèle* à l'usage propre des psychanalystes, dans la fin de produire en leur *mind,* cette sorte de décollement nécessaire de l'idée que le fonctionnement du signifiant est forcément *la fleur de la conscience*, ce qui était alors à introduire d'un pas absolument sans précédent.

La parole est à Jacques-Alain MILLER

10 George Bernard Shaw : *Pygmalion*, L'Arche, 1997. Cf. aussi le film de Georges Cukor : « *My fair Lady* » (1964).

Jacques-Alain MILLER : *Les équations de la pensée.*

Pour KANT, ce qu'il y a d'impensable dans le système de SPINOZA, se résume dans cette proposition :

« *Le spinozisme parle de pensées qui se pensent elles-mêmes.* »

Qu'il y ait « *des pensées qui se pensent elles-mêmes.* », disons que c'est à l'accepter et à l'entendre, que la découverte de FREUD nous a convoqués.

Qu'il y ait « *des pensées qui se pensent elles-mêmes.* » reçoit de FICHTE le nom de « *postulat de la déraison* ». C'est là sans doute une expression qui doit nous retenir en ce qu'elle marque, sans équivoque, la limite de la philosophie de la subjectivité, dans son impossibilité à concevoir rien d'une pensée qui ne serait pas l'acte d'un sujet.

Au contraire, articuler « *les lois de la pensée qui se pense elle-même* » requiert de nous, de nous constituer des catégories incompatibles radicalement avec celles de la *pensée* pensée par le sujet. C'est pourquoi nous nous aiderons ici de ce qui a été élaboré dans un domaine de la science où il fut question, dès l'origine, des pensées qui se pensent elles-mêmes : qui s'articulent en l'absence d'un sujet qui les anime.

Ce domaine de la science, c'est *la logique mathématique*. Disons que nous devons tenir la logique mathématique comme logique pure, pour le jeu théorique où se réfléchissent « *les lois de la pensée qui se pense elle-même* » en dehors de la subjectivité du sujet.

Or, on doit noter que *la constitution du domaine de la logique mathématique s'est faite par l'exclusion*, progressivement assurée, *de la dimension psychologique*, où il semblait auparavant possible de dériver la genèse des éléments des catégories spécifiquement logiques. Rappelons qu'à nos yeux l'exclusion de la psychologie nous laisse libres de suivre, en ce champ, les traces où se marque ce qu'il faut nommer « *le passage du sujet* », dans une définition qui ne doit plus rien à la philosophie du *cogito* pour ce qu'elle rapporte le concept du sujet, non pas à sa subjectivité, mais à son *assujettissement*.

En quoi la logique mathématique s'avère-t-elle propre à notre lecture ? Eh bien, en ceci : que l'autonomie et la suffisance qu'elle s'efforce d'assurer à son symbolisme rendent d'autant plus manifestes les articulations où *achoppe* la marque de son fonctionnement. C'est donc très simplement en tant qu'elles articulent sans le savoir la suggestion de la subjectivité du sujet, que *les lois de la logique mathématique* peuvent nous retenir ici.

Voilà ce dont je m'autorise pour faire venir, de l'origine de la logique mathématique, une expression dont elle a depuis longtemps abandonné l'usage. Pour vous proposer cette expression comme mon sujet, je vais essayer de parler un peu, partiellement, des « *équations de la pensée* ».

Pour retrouver cette expression, nous devons pousser notre lecture *au-delà* de l'appareil formalisé de la logique moderne. Pour la retrouver exactement au premier fondateur de la logique mathématique - dont FREUD est seulement le second - remontons à la découverte de Georges BOOLE [1815–1864]: que *l'algèbre peut formuler des relations logiques*. La découverte est proprement théorique.

Parce que la formalisation algébrique se libère du champ des *nombres*, qui n'est plus alors qu'une de ses spécifications, elle libère la formalisation mathématique, pour énoncer que la symbolisation proprement dite n'est pas dépendante de l'interprétation des symboles, mais seulement des lois de leur combinaison.

Par-là, BOOLE s'efforce d'établir que les lois de la pensée sont soumises à une mathématique, au même titre que les conceptions quantitatives de l'espace et du temps, du nombre et de la grandeur. Pourtant, si la logique reconnaît bien *le premier livre de* BOOLE : *Analyse mathématique de la Logique* pour l'événement *inaugural* de son histoire, *le second livre de* BOOLE : *Investigation des lois de la pensée*[11] ne tient plus aucune place dans la mémoire de *la science logique*.

BOOLE, pour faire retour à ce que la logique délaisse de son histoire, nous fera connaître ce qu'elle méconnaît des conditions de son exercice, nous révélant par-là même certaines des lois de la logique qui en ces lieux opèrent. Logique qui, vous le savez, s'élève sur *la logique logicienne*. Cette logique, logique du signifiant, Jean-Claude MILNER et moi-même avons eu l'occasion d'en présenter, à propos du *Sophiste* de PLATON et des *Grundlagen*[12], quelques éléments.

11 George Boole : *Les lois de la pensée*, Vrin 1992.
12 Friedrich Ludwig Gottlob Frege : *Les Fondements de l'arithmétique* (*Die Grundlagen der Arithmetik*, 1884), Seuil, 1969.

Si j'en poursuis aujourd'hui la présentation, c'est sans doute que le sujet des leçons de cette année du Dr LACAN s'y prête, et aussi que *notre construction formelle s'est avérée*, pour le psychanalyste, *assez maniable* pour être interprétée librement dans le champ freudien. Qu'une telle interprétation soit possible justifie éminemment la constitution de notre symbolisme et la présentation que nous en avons faite, comme d'un *calcul du sujet*.

Passons à la doctrine de BOOLE, pour dire tout de suite qu'il n'innove pas, puisqu'il pense le langage comme le produit et l'instrument de la pensée, et qu'il donne le signe pour une marque arbitraire. C'est-à-dire que la signification est produite de la liaison *d'un mot et d'une idée*, ou bien *d'un mot et d'une chose*. Vous savez que ces deux possibilités ne sont pas du tout équivalentes. Pour BOOLE, elles sont équivalentes.

Ce qui veut dire que la communication est alors uniquement assurée par la permanence d'une association :
- rien là que de très classique,
- rien là qui excède la doctrine lockienne du langage.

Seulement, venons-en à la proposition qui fonde l'entreprise de BOOLE. Toutes les opérations du langage comme instrument du raisonnement peuvent être menées dans *un système de signes*. Bien sûr, toutes langues - les langues que nous parlons - sont *des systèmes de signes*. Mais ce que spécifie le signe qu'emploie l'algèbre, de la logique, c'est qu'il peut n'être qu'une lettre ou une simple marque. Et cela est autorisé par la théorie de *l'arbitraire du signe*. Mais c'est la première fois qu'on emploie proprement un signe.

Il faut maintenant apprendre - et cela peut se faire assez rapidement de façon élémentaire - le symbolisme de BOOLE. Disons qu'il y a *trois catégories de signes* à mettre en place :
- *primo* : *les lettres symboliques* qui ont pour fonction de représenter les choses comme objets de nos conceptions, qui marquent les choses comme objets de représentation.
- *secundo* : il y a les signes d'opération : le « + », le « - » le « X », qui ont pour fonction de représenter les opérations de l'entendement par lesquelles nos représentations sont combinées et reformées en de nouvelles représentations
- *tertio*, et ce n'est pas le moins important : *le signe de l'identité*.

1) Les lettres symboliques.

Disons que le signe X ou le signe Y représentent *une classe de choses* à laquelle un nom particulier, ou une propriété, peuvent être attribués. Donc, représentons-nous un cercle avec un certain nombre d'objets, d'un certain nom ou d'une certaine propriété. On nommera cette classe X.

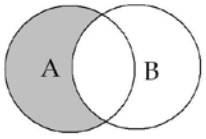
On dira que la combinaison X x Y - on peut écrire X.Y - représente la classe d'objets à laquelle les noms et les propriétés de X et Y sont simultanément applicables : l'intersection de X.Y.

On peut d'abord remarquer que l'ordre des symboles est indifférent. On peut écrire X.Y = Y.X, c'est-à-dire que les lettres symboliques sont commutatives. Mais BOOLE insiste sur ce qu'il s'agit d'une *loi de la pensée*, ici, et pas de la nature, et pas non plus d'une simple loi de l'arithmétique.

2) Les signes d'opération.

Ensuite on peut obtenir de BOOLE, un certain nombre d'autres lois, qui d'ailleurs ne sont pas éloignées des *lois de l'arithmétique*, mais qui les reprennent dans l'arc de la logique :
- on peut faire intervenir le signe (+) : ce sera le signe de *la classe* qui réunit, par exemple, les classes X et Y.
- on peut faire intervenir le signe (–), qui marquera qu'on enlève d'une classe une partie de ses éléments.

[Lacan illustre au tableau]



A - B (en gris)

Supposons que X et Y aient la même signification. Comme la combinaison des deux symboles exprime l'ensemble de la classe d'objets auxquels les noms ou les propriétés représentés par X et Y sont ensemble applicables, cette combinaison n'exprime rien de plus qu'un seul des deux symboles.

Ceci paraît très simple. Vous allez voir avec quelle ingéniosité BOOLE en tire une loi, qu'il dit fondamentale pour la pensée.

LACAN - Simplement, pour compléter la différence, qui n'est pas tout à fait ce que vous avez dans l'esprit. [Lacan explique l'illustration]

Jacques-Alain MILLER

Si les deux symboles ne disent rien de plus qu'un seul des deux : X . Y = X, comme Y a la même signification que X, on peut énoncer : X . X = X

C'est particulièrement simple. On peut encore écrire cela en appliquant une règle qui traduira un symbolisme.
On peut écrire cette loi tout à fait anodine : $X^2 = X$

Puisque tout cela est extraordinairement simple, il faut essayer - chaque fois - de ponctuer que c'est important.
Cette formule $X^2 = X$ est dans l'algèbre de la logique, donnée comme une loi majeure de la pensée. Ce que nous devons en dire c'est qu'elle régit en quelque façon tout ce qu'on peut définir comme appartenant à la dimension de la signification.

On doit d'abord rappeler que sont assujettis à cette loi tous les symboles qui doivent valoir, dans l'algèbre de la logique, comme représentation des lois de la pensée. S'il n'y a pas un sujet commun à la logique et à l'arithmétique, *il y a communauté des lois formelles*.
C'est là-dessus que l'algèbre de BOOLE part.

C'est pourquoi on doit chercher, une fois qu'on a cette formule, à l'interpréter par des nombres. Or, il est apparent aussitôt que deux nombres sont seuls capables d'interpréter cette formule d'une façon qui satisfasse à l'arithmétique. Il est bien évident que les deux seuls nombres qui puissent interpréter cette formule sont le 0 et le 1.

On ne doit pas croire pour autant que tous les X que l'on aura en logique, dans cette logique de la pensée, doivent être interprétés par le 0 et par le 1. Mais il faut dire, que seuls le 0 et le 1 répondent, dans la numération, à la loi boolléenne de la pensée, que nous avons dite « *loi de la signification* ». À partir de maintenant, disons que c'est l'arithmétique qui va guider la logique.

Examinons les propriétés arithmétiques du 0.

La plus simple : 0 . Y = 0, *quoi que ce soit qu'* Y *représente.*
Cela veut dire que *la classe* 0 multipliée par Y est identique à la classe représentée par 0.
Autrement dit, il y a une seule interprétation possible du 0 : le 0 ne représente rien, mais ce 0 qui ne représente rien est une *classe*.

Examinons maintenant la propriété arithmétique du 1 : 1 . Y = Y.

Le symbole 1 représente et ne peut représenter qu'*une classe telle que tous les individus - n'importe quelle classe* X *- soient aussi ses membres.*
Résultat : *cette classe ne peut être que l'univers, défini comme la classe dans laquelle sont compris tous les individus de n'importe quelle classe.*

Vous voyez ici apparaître la catégorie de *l'univers du discours* dont la fois dernière le Dr LACAN vous entretenait.
Vous la voyez ici, par BOOLE, déduite du symbolisme le plus élémentaire.

Poursuivons dans l'élaboration de BOOLE.

Soit maintenant X : n'importe quelle classe. Si 1 représente l'univers, il est clair que 1 – X est le *complément de* X : c'est la classe comportant les objets qui ne sont pas compris dans la classe X. Nous allons faire une très simple transformation de cette formule : $X^2 = X$. Il suffit de faire passer un des membres de cette équation de l'autre côté du signe « = ».

Vous allez avoir *deux possibilités*, BOOLE n'en choisit qu'*une*. On peut évidemment faire partir X du côté de X^2 ou le contraire.
[$X^2 = X \leftrightarrow X - X^2 = 0$, ou : $X^2 = X \leftrightarrow X^2 - X = 0$] BOOLE *ne choisit qu'une de ces deux possibilités. L'autre tombe : il n'en parlera plus jamais.*

$$X - X^2 = 0$$

Telle est la dérivation et transformation que choisit BOOLE. Et il en déduit une autre *formule*, toujours aussi simplement :

$$X . (1 - X) = 0$$

Il n'y a pas d'intersection entre 1 – X et X, ce qui veut donc dire, aussi simplement, *qu'il est impossible pour un être de posséder une qualité et de ne pas la posséder en même temps*.

À partir de cette loi : $X^2 = X$ on en dérive par cette interprétation l'énoncé du *principe de contradiction*, donné par BOOLE comme une conséquence de *« l'équation fondamentale de la pensée »*.

Autrement dit, dans cet ordre qu'il suit, la constitution de la pensée est antérieure à ce principe de contradiction.

On peut dire que ces X et ces Y ont été interprétés dans des *classes*, mais pourraient être interprétés autrement.
Dans ces conditions, la multiplication qui nous donne X^2, cette multiplication de X par lui-même, qu'est-elle d'autre que l'opération par laquelle une chose - toute chose - vient se signifier à elle-même, et par laquelle tout signe vient se signifier à lui-même ?

3) Le signe de l'identité.

Cette formule $X^2 = X$ est une forme plus élaborée qu'une formulation du principe de l'identité. Mais une formulation telle, qu'elle fait éclater ceci, qui ne doit pas nous être indifférent : que l'identité suppose la dualité de l'élément identique à soi dans l'opération de se signifier soi-même. Cela veut dire…
et pour ceux qui connaissent le système du Dr LACAN ce n'est pas une proposition sans écho
…il n'y a pas d'identité à soi sans altérité.

Autrement dit, quel est l'intérêt qu'on peut prendre à l'équation de BOOLE ? Celui-ci : qu'elle révèle, par sa formule : $X = X^2$, que la signification d'un élément, dans *l'univers du discours*, implique sa reduplication, et que son identité à soi n'est rien que la réduction de son double à lui-même.

Pour fixer les idées, disons - après BOOLE - que cette « *loi de la signification* », « *loi fondamentale de la pensée* » dit BOOLE, …est *une équation du second degré*. C'est évidemment la formulation la plus concise qu'on puisse donner d'un principe qui a en quelque sorte régi une bonne partie de la philosophie occidentale.

Que la pensée n'opère, dans la signification, que suivant cette *équation du second degré*, veut dire que la dichotomie est le procès de toute analyse dans la signification, d'où l'on pourrait déduire - nous ne le ferons pas ici, mais c'est assez simple – que *le binarisme* n'est pas *un avatar contemporain* de la réflexion, de l'analyse, mais qu'il est inscrit déjà dans cette *dualité*.

BOOLE refuse de faire une supposition, en disant qu'on ne peut pas concevoir une pensée qui serait régie ou exprimée par une équation du troisième degré. On ne peut même pas concevoir ce que cela serait. Pourquoi l'équation $X = X^3$, par exemple, n'est-elle pas interprétable dans l'algèbre de la logique ? Elle n'est pas interprétable parce que, de quelque façon qu'on transforme cette équation, elle met en cause deux termes qui ne sont pas interprétables dans l'algèbre de la logique :

- d'une part l'expression - et il faut noter le mot « expression » - « $1 + X$ »,
- d'autre part le symbole « $– 1$ »

Or, le symbole « -1 », *on peut déjà le faire apparaître un peu auparavant* dans la dérivation que BOOLE n'a pas faite à partir de sa formule. En effet, il a choisi de dire : $X – X^2 = 0$. S'il avait dit : $X^2 – X = 0$, on aurait eu : $X . (X –1) = 0$, le « -1 » eût été déjà présent, là.

Il a exclu une des deux transformations possibles qui pouvaient être !

C'est au niveau seulement de $X = X^3$ qu'il retrouve ce « -1 ». Pourquoi le symbole - je n'entends pas ici l'interprétation qu'on lui donne d'« *univers* » - pourquoi le symbole-même, « -1 », doit-il être exclu du champ de la logique ?

Tout simplement parce qu'il ne suit pas la loi $X^2 = X$. Autrement dit, pour tirer la conclusion la plus simple, la plus immédiate, du texte de BOOLE : *à l'origine de la logique mathématique*, au point même où elle se fonde, *est consommée l'exclusion du symbole « -1 »*.

Pourquoi ? D'après la loi : parce qu'il est le symbole même du *non identique à soi*, pour autant qu'il ne suit pas cette loi *de l'identité, de la non–contradiction* dans l'ordre de la signification.

Pourquoi l'expression « $1 + X$ » est–elle aussi exclue ? Elle est exclue parce que - dit BOOLE - on ne peut concevoir l'addition de rien à l'univers. Or, dans « $1 + X$ », le « 1 » représente l'univers, X étant l'élément qui vient en surcroît sur cet univers. En fait, dans la formule « $1 + X$ » , c'est X qui représente une unité, un élément unique.

Donc, ce que l'on ne peut pas accepter dans la logique mathématique, au point où elle se constitue vraiment, c'est l'excès d'un élément sur l'univers, l'excès de ce que l'on peut appeler un « + 1 », ou « *1 en plus* ».

Disons donc, aussi simplement que nous avons parlé auparavant de -1, qu'à l'origine de la logique mathématique est consommée l'exclusion du « + 1 » *symbole du hors signification, ou du hors signifié, et du non-représentable* pour autant qu'il excède la totalité de l'univers.

Or, il peut être manifeste que ces deux exclusions n'en font qu'une : c'est la même place qu'occupent le « 1 *par excès* » et le « 1 *par défaut* », par rapport aussi bien à la signification qu'à la réalité. C'est-à-dire aussi bien par rapport à *l'univers du discours* qu'à *l'univers des choses* qui lui répond.

On peut exprimer *la conjonction de ces deux exclusions*, leur unité, par cette formule : « *que dans l'ordre de la signification, l'en-plus manque.* ».

Sans aller vraiment plus loin, on peut développer ceci, disons une « *loi du signe* », comme élément de la signification.
Il suffit de dire que dans la signification, les signes doués de signification sont constitués de manière à obéir à la loi de BOOLE, mais que le signifiant, comme matière de signe, ou comme élément hors signifié, lui, n'y obéit pas.

On retrouve là un axiome finalement bien des fois répété ici « *que le signifiant ne se signifie pas lui-même* », qui est proprement le contre-pied de la loi de BOOLE, mais cela nous permet de comprendre que le signifiant n'est pas constitué à l'image de la signification qu'il supporte.

On peut avoir une formule tout à fait simple, pour s'en souvenir, puisque *la multiplication de* -1 *par lui-même ne redonne pas* -1.

Mais si l'on veut - BOOLE l'interprétait ainsi : -1(-1) = 1 + 1"- cette multiplication inverse le facteur, interprétons-le ainsi, *institue l'ordre du signifié comme inverse de l'ordre du signifiant*, en ceci que le signifiant se répète et ne peut que se répéter : -1, -1, -1,… tandis que la signification peut se multiplier, c'est-à-dire se redoubler.

Disons, pour fournir ce qui n'est plus une image peut-être - que la chaîne du signifiant doit être pensée comme constituée par une concaténation de -1, d'unités constituées comme des -1, des « caténations » mais disons que ce sont des *unités* pour généraliser le mot du Dr LACAN : « *des unités de type unaire* ».

Nous avons produit ou fait apparaître une catégorie qui est le + *ou* – 1. Il faut maintenant comprendre exactement par quelle voie il s'impose à l'ordre de la signification. Pour rejoindre ces deux lois, de la signification du signe et de la signification du signifiant, il faudrait montrer que le + *ou* – 1 est produit par toute signification en tant qu'elle suppose une opération de redoublement.

On peut partir, pour l'exposer, des rapports de la pensée à la conscience et, disons, de ce qu'est la *réflexion*.
Pour le comprendre, on peut d'abord aller chercher une définition mathématique de la *réflexion* ou *réflexivité*.
Empruntons-la à RUSSEL, dans l'*Introduction à la Philosophie Mathématique*.

Ce qu'il dit est simple : une classe…
il faut peut-être dire une collection, ou un ensemble
…est réflexive si c'est une classe semblable à une partie de soi-même, cela veut dire qu'une partie de cette collection peut faire miroir au tout, ou encore que la similitude entre ces deux ensembles, la partie et le tout, consiste dans la possibilité de joindre à tout élément du tout un élément de sa partie, de les mettre en correspondance bi-univoque. La réflexivité est une propriété d'une collection infinie. On peut l'exemplifier par l'infinité nombrable des « *touts* », des nombres naturels.

On peut joindre à tout nombre naturel les nombres pairs. *C'est-à-dire faire correspondre* à 1 : 2 , à 2 : 4, à 3 : 6, et ainsi de suite à l'infini.
On peut appliquer l'ensemble de tous les nombres pairs et impairs aux nombres pairs seulement. Il y a si l'on veut, le même nombre de *nombres pairs* d'une part, et *impairs* d'autre part. Cette propriété caractérise la collection infinie.

Disons que ce qui caractérise le nombre cardinal de cette collection, pour donner une caractéristique simple, est qu'il demeure inchangé par l'addition ou la soustraction d'une unité ou de plusieurs.

Prenons une unité : ce qui caractérise disons le nombre *n* d'une telle *collection*, c'est que n = n + 1 aussi bien que n = n - 1.
D'ailleurs, les deux propositions veulent dire exactement la même chose. Tout cela est élémentaire dans la théorie.
Je ne le rappelle que pour marquer et ponctuer ces +1 et -1.

S'il y a chez SPINOZA, *des pensées qui se pensent elles-mêmes dans l'entendement divin*, c'est précisément que *l'entendement divin* est infini.
De sorte qu'il y a autant d'*idées* qu'il y a d'*idées d'idées*, etc. De la même façon que les nombres pairs sont des *idées d'idées*, les nombres pairs et impairs sont la somme des *idées* et des *idées qui les réfléchissent*.

DIEU s'il a conscience de ses idées, n'a pas conscience de soi, c'est-à-dire qu'il n'est pas une personne.
Il a conscience de ses idées par la propriété de réflexion de cet ensemble infini de son entendement infini.
Pourtant, s'il y a quelque chose qu'on appelle un « *tout* » et quelque chose qu'on appelle une « *partie* », il faut au moins qu'il y ait une petite différence entre l'un et l'autre, la simple différence qui maintient l'opposition de la partie au tout.

Il faut bien que cet ensemble réponde à la loi : n = n – 1. Disons, pour plus de clarté, qu'il n'y a réflexion que si quelque chose du « tout » tombe en dehors de la réflexion - un élément du tout. C'est ce que l'on voit quand on met tous les nombres naturels en correspondance avec tous les nombres naturels -1.

Il faut nécessairement faire sauter *au moins un élément* au début pour qu'il y ait cette inflexion, pour qu'elle ait un sens.
Nous ne ferons pas état ici, de ceci : que souvent c'est le 0 de la suite qu'on met en correspondance avec le 1.
Ainsi, le 0 n'a plus réflexion. Il suffit de dire qu'un élément tombe. Et que représente-t-il, cet élément qui tombe ?
Il représente la différence du tout et de la partie. C'est dire qu'en quelque sorte le tout lui-même tombe, ou la totalité du tout.

Autrement dit, avoir conscience de ses idées sur le type spinosiste, implique qu'il n'y ait pas de conscience et qu'il y ait un entendement infini. Bien sûr, *cela repose sur ce type de réflexion que* SARTRE *nomme « l'exigence de la réflexion comme conscience positionnelle* ».
Ce qui suppose ce modèle d'une liaison bi-univoque d'une idée, et de la conscience de l'idée.
Ce qui suppose une liaison bi-univoque entre l'idée et l'idée de l'idée, sous le modèle de réflexion de SPINOZA.

Or, dans *L'Être et le Néant* - p. 8-19 - SARTRE demande qu'on évite ce qu'il appelle une « *régression à l'infini* ». Il n'a pas d'autre mot pour condamner cette « *régression à l'infini* », que le mot « absurde ».

> « *Il faut* - dit-il - *si nous voulons éviter la régression à l'infini, que la conscience de soi soit rapport immédiat et non cognitif de soi à soi.* »

On peut le formuler dans des termes qui ne sont pas tout à fait ceux de SARTRE et les décalent même nettement.

SARTRE dit : « *si nous voulons éviter...* ». Si l'on exclut la possibilité d'« *un entendement infini* » et si l'on veut obtenir « *la conscience de soi* », on doit produire de la réflexion : un élément tel qu'il se rapporte à soi sans se re-dupliquer. C'est, disait SARTRE, *la conscience non thétique de soi*, non positionnelle, sur le type à l'opposé du type *spinosiste*, qui ne suppose plus un élément ici et un élément là.

Et il écrit :

> « *Si la conscience première de conscience première…*
> ce qui est un peu, ici, mystérieux
> *…n'est pas positionnelle, c'est qu'elle ne fait qu'un avec la conscience dont elle est consciente.* »

En prenant avec brutalité ce texte, au pied de la lettre, en imposant à SARTRE un schéma qui n'est pas le sien, le schéma de l'univoque, si l'on essaie de penser le texte de SARTRE à partir de la liaison bi-univoque dans la réflexion, il faut dire que si l'élément appelé « *conscience de conscience* » ne fait qu'un avec la conscience dont il est conscient, si véritablement il y a possibilité d'unité de l'un et de l'autre, cet élément appelé « *conscience de conscience* », ou conscience non positionnelle de soi, est constitué comme un *moi*, un *moi* qui - disait SARTRE - prend ses déguisements de style de ce *qu'il manque à être*, autre formule que je n'ai pas relevée.

En même temps, si quelque chose comme « *une conscience de conscience* », se manifeste, il faut dire que dans le champ de la réflexion elle est un phénomène d'aberration, un impair ou un élément en trop venant rompre la correspondance bi-univoque des idées et des idées de l'idée.

Que dire de cet élément « *conscience de conscience* », sinon qu'il a la position d'un point de réflexion, tel qu'il a à supporter la différence du tout et de la partie à lui seul. À lui tout seul, il assume la propriété réflective de la collection infinie. Ce point est en quelque sorte, dans la pensée consciente, dans son espace, un point à l'infini. C'est là que vient s'écraser la collection infinie posée par SPINOZA.

Et les aberrations, et le manque de ce point, sont assez marqués par une catégorie que SARTRE emploie ici et là, à propos de la mauvaise foi, qui est la catégorie de l'évanescence. Ce point est évanescent…
Nous dirons plutôt que ce point, dans la réflexion, *vacille* nécessairement du +1 au -1.

Et que, dans cette *vacillation*, il faut reconnaître un être évidemment hétérogène, aussi bien à la réalité qu'à la réflexion, un être :
- toujours *de surcroît* sur la réalité et la réflexion lorsqu'il vient à s'identifier,
- toujours *en défaut* sur elle lorsqu'il s'en sépare.

Cet être hétérogène, disons que c'est l'être du sujet.

Il était de nos intentions de compléter un peu ceci en examinant le principe du cercle vicieux, ou l'on peut saisir, disons à l'état nu, la naissance de ce « + 1 », produit de cet « 1 *en trop* » produit par la signification. Pour aller très vite, disons que ce principe et tout ce qui se rapporte à l'ensemble d'une collection ne doit pas être un « élément de la collection ». Ce qui dispose l'ensemble d'une collection ne peut pas être intérieur à cette collection.

Ce qui veut dire :
- on ne peut prédiquer sur une collection sinon de son extérieur,
- ou encore, on ne peut penser l'unité d'une collection qu'en dehors de cette collection.

Saisir une collection comme un *ensemble* suppose qu'on la cerne. Ce cerne-même est l'unité de la collection.
Le cerne de toute collection est un élément produit en plus par toute prédication, tout discours sur la collection.
La collection ne peut être signifiée comme telle qu'à partir de « *l'un en plus* ».

Partant de cette formule, on peut obtenir aussi bien celle-ci :

> « *Que l'un en plus manque aux éléments de la collection pour que cette collection se ferme.* »

On peut l'interpréter comme un incomptable, un hors signifié, auquel la signification renvoie, pour autant qu'elle superpose un redoublement. Cela pour indiquer de quelle façon on doit démentir l'équation de BOOLE qui reste pourtant fondamentale.

Et on pourrait la compléter par un examen de *la théorie des types* de RUSSELL. Mais cet examen a déjà été fait en partie par le Dr LACAN sur le « *je mens* » qu'il verrait produit, par *la théorie des types* de RUSSELL, d'une division du sujet : le « *je mens* » peut être compris dans la vérité, dans l'élément de la vérité, à la condition de redoubler le « *je* ».

Cette division du sujet produite par la vérité, cette division du sujet qui répond dans un sens un peu infléchi à la formule de BACHELARD : « *Toute valeur divise le sujet valorisant*. »

Cette division du sujet, je crois en avoir dit assez pour qu'elle ne soit pas confondue - ceci importe à la théorie – avec la reduplication dans la signification.

LACAN

Je n'ajouterai pas de commentaire. Je considère le travail qui a été énoncé devant vous comme ce qui étaie, fonde, correspond, à ce que la dernière fois j'introduisais comme étant le point de départ absolument nécessaire à toute logique qui soit proprement celle qu'exige le terrain psychanalytique. Ce commentaire n'a nullement, d'ailleurs, la portée d'une reduplication.

Il vous a montré quelque chose, dans la confrontation avec le premier des groupes, au sens logico-mathématique du terme, le groupe de BOOLE apparemment plus homogène avec la logique classique. Vous avez vu que de ce groupe-même, il nous est permis de construire cette précédente logique, cette nécessité qui distingue radicalement le statut de la signification et son origine dans le signifiant. Vous avez eu là une démonstration fort élégante.

En même temps ceci constitue un temps qui était nécessaire pour l'assimilation, le complément, le contrôle, la configuration, de ce que, la dernière fois, j'ai réussi à apporter devant vous et dont vous aurez la prochaine fois la suite.

Vous avez pu, la dernière fois que nous nous sommes rencontrés ici, entendre ce que vous a proposé Jacques-Alain MILLER. Je n'ai pu y ajouter beaucoup d'observations en raison du temps.

Je pense que vous avez pu remarquer, dans cet exposé marqué d'une sûre connaissance de ce qui, à proprement parler, a été inauguré, nous pouvons dire, dans l'ensemble, comme logique moderne, par le travail et l'œuvre de BOOLE.

Il n'est peut-être pas indifférent de vous faire savoir que Jacques-Alain MILLER, qui n'avait pas été présent à mon dernier… cours, disons qui n'avait pu non plus en avoir communication, puisque moi-même je n'en ai eu le texte qu'il y a deux jours, se trouvait donc, de par la voie et l'exposé qu'il avait choisis… et vous avez pu aussi très bien sentir, je pense, au moment où je l'avais annoncé à mon dernier cours, *que je n'étais pas très fixé sur le sujet qu'il avait choisi.*

Ces remarques ont leur intérêt, précisément en raison de l'extraordinaire *convergence* disons, ou encore si vous voulez : *réapplication* de ce qu'il a pu énoncer devant vous, sans doute bien-sûr, en connaissance de cause, c'est-à-dire sachant quels sont *les principes* et si je puis dire, *les axiomes* autour desquels tourne pour l'instant mon développement.

Il est néanmoins frappant, qu'à l'aide de BOOLE…
chez qui, bien-sûr, est absente cette articulation majeure : « *qu'aucun signifiant ne saurait se signifier lui-même* »
…qu'en partant de la logique de BOOLE, c'est-à-dire de ce moment de virage où, en quelque sorte, on s'aperçoit, à avoir voulu formaliser *la logique classique*, que cette *formalisation* elle-même permet non seulement de lui apporter des *extensions* majeures, mais se révèle être *l'essence cachée* sur laquelle cette *logique* avait pu s'orienter et se construire, en croyant suivre quelque chose qui n'était pas vraiment son fondement - en croyant suivre ce que nous allons essayer de cerner aujourd'hui pour, en quelque sorte, l'écarter du champ où nous allons procéder, pour autant que nous l'avons annoncé *Logique du fantasme.*

La surprenante aisance avec laquelle, des champs en blanc de la logique de BOOLE, MILLER a retrouvé la situation, la place, où le signifiant dans sa fonction propre y est en quelque sorte élidé, dans ce fameux « -1 » dont il a admirablement détaché l'exclusion dans la logique de BOOLE.

La façon dont, par cette élision même, il indiquait la place où ce que j'essaie d'articuler ici se situe, est là quelque chose qui, je crois, a son importance - non pas du tout que je lui en fasse ici compliment - mais qui vous permet de saisir la cohérence, la droite ligne, dans laquelle s'insère cette logique que nous sommes obligés de fonder au nom des faits de l'inconscient et qui, comme il faut s'y attendre, *si nous sommes ce que nous sommes, c'est-à-dire rationalistes,* ce à quoi il faut s'attendre, c'est bien évidemment, non pas que la logique antérieure en soit en quelque sorte renversée, mais qu'elle ne fasse qu'y retrouver ses propres fondements.

Aussi bien vous avez vu, au passage, marquer qu'en ce point qui nécessite pour nous la mise en jeu d'un certain symbole, ce quelque chose qui correspond à ce « -1 » dont BOOLE n'use pas ou s'interdit l'usage, dont il n'est pas sûr que ce soit ce « -1 » qui soit le meilleur à l'usage.

Car le propre d'une logique, d'une logique formelle, c'est qu'elle opère, et ce que nous avons à dégager cette année, ce sont de nouveaux opérateurs dont l'ombre, en quelque sorte, déjà s'est profilée, dans ce qu'à la mesure des oreilles à qui je m'adressais, j'ai déjà essayé d'articuler d'une façon maniable - *maniable pour ce qu'il y avait à manier, qui n'était autre en l'occasion, que la praxis analytique* - mais ce que cette année nous portons sur ses limites, sur ses bords à proprement parler, nous contraint de donner des formulations plus rigoureuses pour cerner ce à quoi nous avons affaire et qui mérite sous certaines faces à être pris, entrepris, dans l'articulation la plus générale qui nous soit donnée pour l'instant en matière de logique, à savoir : ce qui se centre de la fonction des ensembles.

Je quitte ce sujet, de ce que MILLER a donc apporté la dernière fois, moins comme articulation à ce que je développe devant vous que comme confirmation, assurance, cadrage, en marge.

Il n'est pas inintéressant de vous pointer, qu'en désignant, chez SARTRE, sous l'appellation de la « *conscience thétique de soi* », la façon qu'il a en quelque sorte d'occuper la place où réside cette articulation logique, qui est notre tache cette année, il ne s'agit bien là que de ce qu'on appelle un « *tenant lieu* » - très proprement - à savoir : ce à quoi, ce dont nous n'avons à nous occuper, nous autres analystes, que d'une façon strictement équivalente à celle dont nous nous occupons des autres « *tenant lieu* », quand nous avons à manier ce qui est effet de l'inconscient.

C'est bien en quoi l'on peut dire que d'aucune façon ce que je peux énoncer sur *la structure* ne se situe par rapport à SARTRE, puisque ce point fondamental autour duquel tourne le privilège qu'il tente de maintenir du sujet, est proprement cette sorte de « *tenant lieu* » qui ne peut d'aucune façon m'intéresser, sinon dans le registre de son interprétation.

Logique, donc, *du fantasme*… Il faudrait presque aujourd'hui rappeler, mais nous ne pouvons le faire que très rapidement à la façon dont, touchant du bout du doigt une cloche, on la fait un instant vibrer, vous rappeler là-dessus la vacillation non éteinte de ce qui se rattache à la tradition, que le terme d'*universitaire* épinglera ici…

si nous donnons à ce sens non pas quoi que ce soit qui désigne ou honnisse un point géographique,
mais ce sens d'*Universitas litterarum* ou un *cursius classici* disons

…il n'est pas inutile au passage d'indiquer que, quels que soient les autres sens bien-sûr, beaucoup plus historiques, qu'on peut donner à ce terme « d'*université* », *il y a là quelque allusion à* ce que j'ai appelé *l'univers du discours.*

Du moins n'est–il pas vain de rapprocher les deux termes.

Or, il est clair que dans cette hésitation - rappelez-vous en la valse - que le professeur de philosophie...

dans l'année, vous y passâtes à peu près tous autant que vous êtes, je pense

…faisait autour de *la logique*, à savoir : de quoi s'agit-il ?

- Des lois de la pensée ou de ses normes ?
- De la façon dont ça fonctionne, et que nous allons extraire scientifiquement dirons-nous,
  ou de la façon dont il faut que ça soit conduit ?

Admettez que pour qu'on en soit encore à n'avoir pas tranché ce débat, peut–être un soupçon nous peut venir :
que la fonction de l'*Université*…

au sens où je l'articulais tout à l'heure

…est peut–être précisément d'en écarter la décision.

Tout ce que je veux dire c'est que cette décision, peut-être est plus intéressée - je parle de logique - dans ce qui se passe au Vietnam, par exemple, que ce qu'il en est de *la pensée*, si tant est qu'elle reste encore ainsi suspendue dans *ce dilemme entre ses lois*, qui dès lors nous laisse à nous interroger : si elle s'applique au « monde » comme on dit, disons plutôt au réel, autrement dit, si elle ne rêve pas ? Je ne perds pas ma corde psychanalytique, je parle de choses qui nous intéressent, nous analystes, parce qu'à nous analystes, de savoir si *l'homme qui pense* rêve, c'est une question qui a un sens des plus concrets.

Pour vous mettre en appétit, pour vous tenir en haleine, sachez que j'ai bien l'intention de poser la question cette année, de ce qu'il en est de l'éveil : norme de la pensée, à l'autre opposé, voilà bien qui nous intéresse aussi !

Et dans sa dimension non réduite par ce petit travail de ponçage par lequel généralement, le professeur…

quand il s'agit de logique dans la classe de philosophie

…finira par faire que *ces lois et ces normes*, ça finisse par se présenter avec le même « *lisse* » qui permette de filer du doigt de l'une sur l'autre, autrement dit *de manier tout ça à l'aveugle.*

Pour nous, n'a pas perdu son relief - *je dis : nous analystes - cette dimension* qui s'intitule celle *du vrai*, pour autant qu'après tout, *elle ne nécessite pas, n'implique pas, en elle-même le support de la pensée,* et que si à interroger ce que c'est le *vrai* dont il s'agit, à propos de quoi est suscité le fantasme d'une norme, *assurément, il apparaît bien d'origine que ce n'est pas immanent à la pensée.*

Si je me suis permis - toujours pour les oreilles qu'il fallait bien faire vibrer - d'écrire un jour, dressant une figure qu'il ne m'était pas d'ailleurs bien difficile de faire vivre, celle de « *La vérité sortant du puits* », comme on la peint depuis toujours, pour lui faire dire :

« *Moi, la vérité, je parle.* [13] »

c'est bien en effet pour pointer ce relief qu'il s'agit pour nous de maintenir, ce à quoi - à proprement parler - s'accroche notre expérience et qui est absolument impossible à exclure de l'articulation de FREUD. Car FREUD y est mis tout de suite *au pied du mur*, et on n'est pas forcé d'intervenir pour ça : il s'y était mis lui-même.

La question de la façon dont se présume le champ de l'interprétation, le mode sur lequel la technique de FREUD lui offre occasion, *l'association libre* autrement dit, nous porte au cœur de cette organisation formelle d'où s'ébauchent les premiers pas d'une *logique mathématique*, qui a un nom…

dont tout de même il n'est pas possible que le chatouillement ne soit pas venu à tous à vos oreilles

…qu'on appelle *réseau* - oui et l'on précise, mais ce n'est pas ma fonction aujourd'hui de préciser et de vous rappeler ce qu'on appelle *treillis* ou *lattice, transposition anglaise du mot treillis.*

C'est de ça qu'il s'agit, dans ce que FREUD, aussi bien dans ses premières esquisses d'une nouvelle psychologie, que dans la façon dont ensuite il organise le maniement de la séance analytique comme telle, c'est ça qu'il construit avant la lettre, si je puis dire.

13 *Écrits* : *La Chose freudienne*, p.409.

Et quand l'objection lui est faite, en un point précis de la *Traumdeutung*…
il se trouve que je n'ai pas apporté aujourd'hui l'exemplaire où je vous avais repéré la page
…il a à répondre à l'objection :

> « *Bien-sûr, avec votre façon de procéder, à tout carrefour vous aurez bien l'occasion de trouver un signifié qui fera le pont entre deux significations et avec cette façon d'organiser les ponts, vous irez toujours de quelque part à quelque part.* »

Ce n'est pas pour rien que j'avais mis la petite affichette extraite de l'ORUS APOLLO[14] …
comme par hasard, à savoir d'une interprétation au XVI[ème] siècle des hiéroglyphes égyptiens
…sur une revue maintenant vaporisée qui s'appelait *La Psychanalyse* : « *L'Oreille et le Pont* »

C'est de cela qu'il s'agit dans FREUD et chaque point de convergence de ce *réseau* ou *lattice*, où il nous apprend à fonder *la première interrogation*, c'est en effet un petit pont. C'est comme ça que ça fonctionne et ce qu'on lui objecte c'est qu'ainsi tout expliquera tout.

Autrement dit, ce qui s'oppose fondamentalement à l'interprétation psychanalytique, ce n'est aucune espèce de « *critique scientifique* » entre guillemets…
comme on l'imagine de ce qui est ordinairement le seul bagage que les esprits qui entrent dans le champ de la médecine ont encore de leur année de philosophie, à savoir que le scientifique ça se fonde sur l'expérience !
Bien entendu, on n'a pas ouvert Claude BERNARD, mais on connaît encore le titre
…ça n'est pas une *objection scientifique*, c'est une *objection* qui remonte à la tradition médiévale, où on savait ce que c'était que *la logique*. C'était beaucoup plus répandu que de notre temps, malgré les moyens de diffusion qui sont les nôtres.

Les choses en sont d'ailleurs au point que, ayant laissé glisser récemment dans une des interviews dont je vous ai parlé, *que mon goût du commentaire, je l'avais pris d'une vieille pratique des scolastiques, j'ai prié qu'on gratte ça*, Dieu sait ce que les gens en auraient déduit ! [Rires]

Enfin bref, au Moyen-âge on savait que : « *Ex falso sequitur quodlibet.* » Autrement dit qu'« *il est de la caractéristique du faux de rendre tout vrai* ». *La caractéristique du faux*, c'est qu'on en déduit du même pas, du même pied, le faux et le vrai. Il n'exclut pas le vrai. S'il excluait le vrai, ça serait trop facile de le reconnaître ! Seulement pour s'apercevoir de ça, il faut précisément avoir fait un petit nombre minimum d'exercices de logique, ce qui jusqu'à maintenant, que je sache, ne fait pas partie des études de médecine, et c'est bien regrettable !

Et il est clair que la façon dont FREUD répond, nous porte tout de suite sur le terrain de la structure du réseau.
Il ne l'exprime pas, bien-sûr, dans tous les détails, les précisions modernes que nous pourrons lui donner.
Il serait intéressant d'ailleurs de savoir *comment il a pu* ou *comment il n'a pas pu* profiter de l'enseignement de BRENTANO, qu'il n'ignorait sûrement pas, nous en avons la preuve dans son cursus universitaire.

La fonction de *la structure du réseau*, la façon dont les lignes, d'association précisément, viennent se recouvrir, se recouper, converger en des points élus d'où se font des re-départs électifs, voilà ce qui est indiqué par FREUD. On sait assez, par toute la suite de son œuvre, l'*inquiétude*, dirons-nous, le véritable souci pour être plus précis, qu'il avait de cette dimension qui est bien à proprement parler celle de *la vérité*.

Car du point de vue réalité, on est à l'aise ! Même à savoir que peut-être le *traumatisme* n'est que *fantasme*. D'une certaine façon, c'est même plus sûr, un fantasme, comme je suis en train de vous le montrer, c'est structural, mais ça ne laisse pas FREUD, qui était fort capable d'inventer ça aussi bien que moi, vous le pensez, ça ne le laisse pas plus tranquille.

Où est – demande-t-il - le critère de *vérité* ? Et il n'aurait pas écrit *L'homme au loups,* si ce n'était pas sur cette piste, sur cette exigence propre : est-ce que c'est vrai, ou pas ? « *Est-ce que c'est vrai ?* »

---

14 Cf. Orus Apollo Niliacus, ou Horapollo Niliacus, « *De la signification des notes hiéroglyphiques des Aegyptiens* », Paris : J. Kerver, 1543, traduict de grec en francoys par Jean Martin (secrétaire du cardinal de Lenoncourt), II, 23.
Cf. Les « *Hieroglyphica d'Horapollon* » cités par Freud (le « vautour ») dans « *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* ».
Cf. *The hieroglyphics of Horapollo*, Princeton University Press, 1993.

Il supporte ceci de ce qui se découvre à interroger la figure fondamentale qui se manifeste dans *le rêve à répétition de L'homme au loups.* Et « *Est-ce que c'est vrai ?* » ne se réduit pas à savoir si oui ou non, et à quel âge, il a vécu quelque chose qui a été reconstruit à l'aide de cette figure du rêve. L'essentiel - il suffit de lire FREUD pour que vous vous en aperceviez - c'est de savoir comment le sujet, *L'homme au loups,* a pu - cette scène - la vérifier, la vérifier de tout son être. C'est par son symptôme.

Ce qui veut dire - *car FREUD ne doute pas de la réalité de la scène originelle* - ce qui veut dire : comment il a pu l'articuler en termes proprement de signifiant ? Vous n'avez à vous rappeler que *la figure du cinq romain* par exemple, en tant qu'elle y est en cause, et qu'elle reparaît partout, dans les jambes écartées d'une femme, ou le battement d'ailes d'un papillon, pour savoir, pour comprendre que ce dont il s'agit c'est du maniement du signifiant.

Le rapport de *la vérité* au signifiant, le détour par où l'expérience analytique rejoint le procès le plus moderne de la logique, consiste justement en ceci : c'est que ce rapport du signifiant à *la vérité* peut court-circuiter toute pensée qui le supporte. Et de même qu'une sorte de visée se profile à l'horizon de la logique moderne qui est celui qui réduit la logique à un maniement correct de ce qui est seulement écriture, de même pour nous la question de la vérification, concernant ce à quoi nous avons affaire, passe par ce fil direct du jeu du signifiant, pour autant qu'à lui seul reste suspendu la question de *la vérité.*

Il n'est pas facile de mettre en avant un terme comme celui du *vrai*, sans faire résonner immédiatement tous les échos où viennent se glisser les « *intuitions* » - entre guillemets - les plus suspectes, sans aussitôt produire des objections : [c'est un] fait de vieille expérience, que ceux qui s'engagent dans ces terrains ne savent que trop qu'ils peuvent - chats échaudés - craindre l'eau froide.

Mais qui vous dit que, parce que je vous fais dire : « *Moi, la Vérité, je parle* », *que par là j'ouvre sa rentrée au thème de l'Être*, par exemple ? Regardons-y au moins - pour le savoir - à deux fois. Contentons-nous de ce *nœud très exprès* que je viens de faire entre la vérité…
et je n'ai indiqué par là nulle personne, sinon celle à qui j'ai fait dire ces mots : « *Moi, la Vérité, je parle* ».
Nulle personne, divine ou humaine, n'est intéressée en dehors de celle–là
…à savoir *le point d'origine des rapports entre le signifiant et la vérité.*

Quel rapport entre ceci et le point dont je suis parti tout à l'heure ? Qu'est-ce à dire : qu'à vous porter sur ce champ de la logique la plus formelle, j'aie oublié celui où se joue, *à mon dire de tout à l'heure*, le sort de la logique?

Il est tout à fait clair que M. Bertrand RUSSELL s'intéresse plus que M. Jacques MARITAIN à ce qui se passe au Vietnam. Ceci à soi tout seul, peut nous être une indication. Au reste, en évoquant ici *Le paysan de la Garonne - c'est son dernier habillement* – je ne prends pas une cible.

Vous ne savez pas que c'est paru, *Le paysan de la Garonne ?* Eh bien allez vous le procurer. [Rires]
C'est le dernier livre de Jacques MARITAIN, auteur qui s'est beaucoup occupé des auteurs *scolastiques* pour autant que s'y développe l'influence de la philosophie de Saint THOMAS, qui après tout n'a pas de raisons de ne pas être évoquée ici, dans la mesure où une certaine façon de poser les principes de l'être n'est tout de même pas sans incidence sur ce qu'on fait de la logique : on ne peut pas dire que ça empêche le maniement de la logique, mais ça peut à certains moments y faire obstacle.

En tout cas je tenais à préciser - je m'excuse de cette parenthèse - que si j'évoque ici Jacques MARITAIN, et si donc par conséquent, implicitement je vous incite à trouver, non pas que sa lecture est méprisable mais qu'elle est loin d'être sans intérêt, je vous prie tout de même de vous y reporter dans cet esprit : du paradoxe qui s'y démontre, du maintien chez cet auteur, *parvenu à son grand âge, comme il le souligne lui-même*, de cette sorte de rigueur qui permet d'y voir pousser vraiment jusqu'à une *impasse*…
une impasse caricaturale, dans un repère très exact de tout le relief du développement moderne de la pensée
…le maintien des espoirs les plus impensables concernant ce qui devrait se développer, soit à sa place, soit dans sa marge, et pour que pût se maintenir ce qui est son adhésion centrale à savoir ce qu'il appelle « *l'intuition de l'être* ».

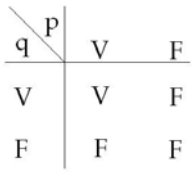
Il parle à ce propos « *d'Éros philosophique*» et à la vérité, je n'ai pas à répudier, avec ce que j'avance devant vous du « désir », l'usage d'un tel terme, mais son usage en cette occasion, à savoir, *au nom de la philosophie de l'être*, espérer la renaissance, corrélativement au développement de la science moderne, d'*une philosophie de la nature* participe d'un *éros*, me semble-t-il, qui ne peut se situer que dans le registre de *la comédie italienne !* [Rires]

Ceci n'empêche nullement bien sûr, qu'au passage, pour reprendre ses distances et pour les répudier, ne soient pointées quelques remarques - plus d'une, et à la vérité tout au long du livre - quelques remarques des plus pertinentes, concernant ce qu'il en est par exemple, de la structure de la science.

Qu'effectivement notre science ne comporte rien de commun avec la dimension de la connaissance, voilà qui en effet est fort juste, mais qui ne comporte pas en soi–même un espoir, une promesse, de cette renaissance de *la connaissance - connaissance antique* - rejetée, qui se conforte dans notre perspective.

Donc je reprends, après cette parenthèse, ce qu'il s'agit pour nous d'interroger. Nulle nécessité pour nous à reculer devant l'usage

de *ces tableaux de vérité par où les logiciens introduisent*, par exemple, *un certain nombre de fonctions fondamentales de la logique des propositions.*



Écrire que la conjonction de deux propositions implique…
un tableau, je vous le rappelle - je ne vais pas vous les faire tous - c'est à la portée de tout le monde de le voir
…implique que si des deux propositions nous mettions ici les valeurs, à savoir :

- de la proposition *p* : la valeur *vraie* et la valeur *fausse*, à savoir qu'elle peut être ou « *vraie* », ou « *fausse* ».
- et de la proposition *q*, la valeur *vraie* et la valeur *fausse*,

…et que dans ce cas, ce qu'on appelle « *conjonction* », à savoir ce qu'elles sont, réunies ensemble, ne sera vraie que si les deux sont vraies. Dans tous les autres cas, leur conjonction donnera un résultat faux.

Voilà le type de tableau dont il s'agit et que je n'ai pas à faire varier devant vous parce qu'il suffit que vous ouvriez le début de n'importe quel volume concernant *la logique moderne*, pour trouver comment se définira différemment, par exemple, la *disjonction*, ou encore l'*implication*, ou encore l'*équivalence*.

Et ceci peut être pour nous support, mais n'est que support et appui, à ce que nous avons à nous demander, à savoir : *est-il licite…*
ce que nous manions, si je puis dire, par la parole, ce que nous disons, à dire qu'il y a vérité
…est-il licite d'écrire ce que nous disons, pour autant que de l'écrire va être pour nous le fondement de notre manipulation ?

En effet, la logique - la logique *moderne*, je viens de le dire et de le répéter - entend s'instituer, je n'ai pas dit d'une convention, mais d'une *règle d'écriture*. Laquelle *règle d'écriture*, bien sûr, se fonde sur quoi ? Sur ce fait qu'au moment d'en constituer l'alphabet, nous avons posé un certain nombre de règles, appelées axiomes, concernant leur manipulation correcte et que ceci est en quelque sorte une parole qu'à nous-mêmes nous nous sommes donnée.

Avons-nous le droit d'inscrire dans les signifiants le V et le F du *vrai* et du *faux* comme quelque chose de maniable logiquement ? Il est sûr que, quelque soit le caractère en quelque sorte introductif, *prémissiel*, de ces « *tableaux de vérité* » dans les menus traités de logique qui peuvent vous tomber sous la main, il est sûr que tout l'effort du développement de *cette logique*, sera tel : *de construire la logique propositionnelle sans partir de ces tableaux*, *dût-on d'ailleurs*, après avoir construit autrement les règles de leur déductibilité, *y revenir*.

Mais nous, ce qui nous intéresse, c'est aussi de savoir - disons au moins - ce que ça voulait dire qu'on s'en soit servi, je dis ici, tout spécialement dans *la logique stoïcienne*. Tout à l'heure, j'ai fait allusion à l'« *Ex falso sequitur quodlibet* », c'est bien-sûr quelque chose qui a dû apparaître depuis fort longtemps, mais il est clair que *ça n'a été articulé avec une telle force, nulle part mieux que chez les stoïciens.*

Sur le vrai et le faux, les stoïciens se sont interrogés par cette voie logique :

- à savoir, qu'est-ce qu'il faut pour que le *vrai* et le *faux* aient un rapport avec la logique au sens propre où nous le plaçons ici,
- à savoir où *le fondement de la logique n'est pas à prendre ailleurs que dans l'articulation du langage, dans la chaîne signifiante. C'est pourquoi leur logique était une logique de propositions et non pas de classes.*

Pour qu'il y ait une *logique des propositions*, pour que ça puisse même opérer, comment faut-il que les propositions s'enchaînent au regard du *vrai* et du *faux* ?

- Ou cette logique n'a rien à faire avec le *vrai* et le *faux*,
- ou elle a à faire : le *vrai* doit engendrer le *vrai*.

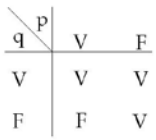
C'est ce qu'on appelle la relation d'implication au sens où elle ne fait rien intervenir d'autre que *deux temps propositionnels* :

- la « *protase* », je dis « *protase* » pour ne pas dire *hypothèse* qui va tout de suite éveiller chez vous l'idée qu'on se met à croire à quelque chose. Il ne s'agit pas de croire, ni de croire que c'est vrai, il s'agit de poser : « *protase* », c'est tout. C'est-à-dire *que ce qui est affirmé est affirmé comme vrai.*
- Et la seconde proposition « *apodose* ».

Nous définissons *l'implication* comme « *quelque chose qu'il peut y avoir* », rien de plus : une « *protase* » *vraie* et une « *apodose* » *vraie*.
Ceci ne peut donner que quelque chose que nous mettons entre parenthèses et qui constitue une liaison *vraie*.
Ça ne veut pas dire du tout qu'il ne puisse y avoir que ça ! Supposons la même « *protase* » *faux*, et l'« *apodose* » *vraie*,
eh bien les stoïciens vous diront que ceci est *vrai*, parce que très précisément « *Ex falso sequitur quodlibet* » : *du faux peut être impliqué aussi bien le vrai que le faux* et, par conséquent, si c'est le *vrai*, il n'y a pas là d'objection logique.

L'implication ne veut pas dire la cause. L'implication veut dire cette liaison où s'unissent, d'une certaine façon concernant le tableau de la vérité, la « *protase* » et l'« *apodose* ».

La seule chose qui ne peut pas aller, du moins est-ce la doctrine d'un nommé PHILON[15] qui jouait là un rôle éminent, c'est que la « *protase* » soit *vraie* et l'« *apodose* » *fausse*. Le vrai ne saurait impliquer le faux : c'est le fondement le plus radical de toute possibilité de manier, dans un certain rapport avec la vérité, la chaîne signifiante comme telle. Nous avons donc ici la possibilité d'un tableau qui, je vous le répète, se construit de cette façon : à savoir : quand la proposition p étant vraie, si la proposition q est fausse, alors la liaison d'implication est connotée de fausseté.



p / q	V	F
V	V	V
F	F	V

Qu'est-ce que ça veut dire ? Bien-sûr : les conditions d'existence les plus radicales d'une logique, vous ai-je dit. Le problème est tout à fait évident, c'est ce que nous avons nous à faire, quand nous avons ensuite à parler de ce qui est là écrit, en d'autres termes : quand *le sujet de l'énonciation* entre en jeu. Pour le mettre en valeur, nous n'avons qu'à observer ce qui se passe quand nous disons :

« *Qu'il est vrai qu'il est faux* »

Ça ne bouge pas, à savoir tout simplement le faux reprend peut-être je ne sais quoi de lustre, d'encadrement, qui le fait passer au faux rayonnant. Ça n'est pas rien, tout de même.

Dire : « *Qu'il est faux qu'il est vrai* » a le même résultat, je veux dire que nous fondons le faux. Mais, est-ce tout à fait la même chose ? Ne serait-ce pour n'indiquer que ceci que nous avons à marquer : que nous dirons plutôt « *il est faux qu'il soit vrai* ». L'emploi du subjonctif nous indique là qu'il se passe quelque chose.

Dire « *qu'il est vrai qu'il est vrai* » va bien aussi et nous laisse une vérité assurée, encore que tautologique.
Mais dire « *qu'il est faux qu'il soit faux* » n'assure pas sans doute le même ordre de vérité.
Dire « *ce n'est pas faux* » ça n'est pas pour autant dire : « *c'est vrai* ». Nous revoyons donc, avec la dimension de *l'énonciation, remis en suspens* quelque chose qui ne demandait qu'à fonctionner, d'une façon tout à fait automatique au niveau de *l'écriture*.

C'est pourquoi, il est tout à fait frappant de noter quel est le côté glissant de ce point où, le drame si je puis dire, surgit très exactement de cette *duplicité* du sujet, qui est celle que, je dois dire, je n'hésiterai pas à illustrer d'une petite histoire, à laquelle j'ai déjà plusieurs fois fait allusion parce qu'elle n'a pas été sans incidences - disons : la carrière de ma petite histoire - cette espèce de réclamation, voire d'exigence qui un jour surgissait justement de la gorge de quelqu'un de très séduit par ce que j'apportais comme premières articulations de mon enseignement, touchante jaculation lancée vers le Ciel :

– « *Pourquoi* - disait ce personnage - *pourquoi ne dit-il pas le vrai sur le vrai ?* »

Cette sorte d'urgence, voire d'inquiétude, trouverait déjà, je pense, suffisamment sa réponse à cette seule condition, de repasser au signifiant écrit. Le vrai sur le vrai ! Le V sur le V, le signifiant ne saurait se signifier lui-même, sauf justement à ce que ça ne soit pas lui qu'il signifie, c'est-à-dire qu'il use de la métaphore. Et rien n'empêche la métaphore, qui substitue un signifiant autre à ce V de la vérité, de faire à ce moment-là la vérité ressortir, avec l'effet ordinaire de la métaphore, à savoir : la création d'un signifié faux. Ça se produit même tout le temps.

Et à propos du discours, aussi rigoureux que je tente de le faire aujourd'hui, ça peut encore…
dans beaucoup de coins de ce qu'on appelle plus ou moins proprement vos cervelles [Rires]
…engendrer ces sortes de confusions, liées justement à la production du signifié dans la métaphore.

Certes, il n'est pas étonnant qu'il me revienne aux oreilles que de la même source donc d'où se produisait cette invocation nostalgique, un énoncé récent ait pris pour visée, concernant ce qu'enseigne FREUD, ce que, si élégamment cette bouche a articulé comme « *délayage conceptuel* ». Il y a là, en effet, une certaine sorte d'aveu, où précisément se désigne ceci : le rapport étroit qu'a, avec la structure du sujet, l'objet partiel.

---

15 Le stoïcien Philon de Mégare (IV-III^{ème} siècle avant J.-C.), dit « le Dialecticien », a conçu l'implication matérielle que l'on retrouve dans la logique symbolique contemporaine, tandis qu'un autre stoïcien, Chrysippe (280 av. J.-C. - 200), qui conçut l'implication stricte « s'il fait jour, il fait jour », le critiqua. Le stoïcien Diodore Kronos (IV^{ème} siècle av. J.-C.) avait conçu l'implication formelle. Cf. Jan Lukasiewicz : *Contribution à l'histoire de la logique des propositions*. Traduction française in Jean Largeault : *Logique mathématique* - Textes, pp. 9-25, éd. Armand Colin, coll. U, Paris, 1972. *Analyse de l'histoire du calcul propositionnel de Philon de Mégare à Frege.*

L'idéal ou même simplement le fait d'admettre qu'il est possible en quoi que ce soit de commenter un texte de FREUD en délayant ses concepts évoque invinciblement ce qui ne saurait d'aucune façon satisfaire à la fonction d'*objet partiel* : l'objet partiel doit pouvoir être tranché.

D'aucune façon, *le pot de moutarde*…*le pot de moutarde* que j'ai défini en son temps comme étant nécessairement vide - *vide de moutarde* - ne saurait être rempli d'une façon satisfaisante avec ce que le délayage évoque suffisamment, à savoir : *la merde molle*. [Rires]

Il est extrêmement essentiel de voir *la cohérence* précisément, qu'ont ces objets primordiaux avec tout maniement correct d'une dialectique, comme on dit, subjective. Pour reprendre ces premiers pas concernant l'implication, il est nécessaire de voir surgir ce joint entre la vérité et l'écrit, à savoir : *ce qui peut être écrit* et *ce qui ne le peut pas*. Que veut dire ce « *ne peut pas* » dont, à la limite, la définition reste entièrement arbitraire. La seule limite posée dans *la logique moderne* au fonctionnement d'un alphabet, dans un certain système, la seule limite étant celle de la parole donnée, *axiomatique* et *initiale*. Que veut dire le « *ne peut pas* » ?

Il a un sens dans la parole donnée, initiale, interdictive. Mais qu'est-ce qui peut s'en écrire ? Le problème de *la négation* est à poser au niveau de *l'écriture* en tant qu'elle la règle comme fonctionnement logique.

Ici tout de suite, bien sûr, nous apparaît-il la nécessité qui a fait surgir d'abord cet usage de la négation dans ces images intuitives, marquées par le premier dessin de ce qu'on ne savait point même encore être *un bord* : les images en quelque sorte d'une limite, celle où la logique première, celle introduite par ARISTOTE : logique du « *prédicat* », qui marque « *le champ* » où une classe se caractérise par un « *prédicat donné* » et « *l'hors champ* » comme désigné par « *non joint au prédicat* ».

Bien sûr il n'est pas aperçu, il n'est pas articulé au niveau d'ARISTOTE, que ceci comporte *l'unité de l'univers du discours*.

Que dire - comme je l'ai écrit quelque part à propos de l'inconscient, pour en faire sentir l'absurdité - « *qu'il y a le noir et puis… tout ce qui ne l'est pas* », que ceci a un sens, que c'est là le fondement de la logique des classes ou du prédicat.
C'est très précisément en raison de ce que ceci comporte déjà de suspect, sinon d'impasse, qu'on a tenté de fonder autre chose.

Ce n'est pas aujourd'hui, mais certainement dans les séances qui vont suivre, que je vais essayer pour vous de distinguer d'une façon complète, quels sont les niveaux logiques à proprement parler, ce qui s'impose, ce qui s'impose de l'écriture elle-même de distinguer concernant la négation.

C'est au moyen de petites lettres aussi claires, et aussi une fois fixées sur ce tableau noir, que je vous montrerai qu'il y a *quatre échelles différentes de négation, dont la négation classique*, celle qui invoque, et parait se fonder uniquement, sur *le principe de non-contradiction*, *dont la négation classique n'est qu'une d'entre elles*.

Cette distinction technique, je veux dire, ce qui peut se formuler strictement en logique formelle, sera assurément tout à fait essentielle pour nous permettre de mettre en question ce que FREUD dit - et que bien entendu, depuis qu'il l'a dit on répète sans qu'il y ait jamais eu le plus petit commencement d'examen ! - « *que l'inconscient ne connaît pas la contradiction* ».

Il est bien triste que certains propos soient lancés sous cette forme de flèche illuminante - car c'est vraiment nous mettre sur la piste des développements les plus radicaux - et soient restés en cet état suspendus. À tel point que même une dame qualifiée de ce titre, qu'elle avait en effet officiellement, de princesse, ait pu le répéter en croyant qu'elle disait quelque chose !

Ça c'est le danger de *la logique*, précisément : que la logique ne se supporte que là où on peut la manier dans l'usage de *l'écriture*, mais qu'à proprement parler, personne ne peut être assuré que quelqu'un qui en parle dise même quelque chose.
C'est bien ça qui l'a fait prendre en suspicion ! C'est aussi pour ça qu'il nous est si nécessaire de recourir à l'appareil de l'écriture.

Néanmoins, notre danger, notre risque à nous, c'est que nous devons nous apercevoir du mode sous lequel surgit, ailleurs que dans l'articulation écrite, cette négation. Où vient-elle, par exemple ? Où allons-nous pouvoir la saisir, où allons-nous devoir être forcés de l'écrire, avec les seuls appareils que j'ai déjà, ici, produits devant vous ?

Prenons cette implication : la proposition p implique la proposition q. Essayons, de voir ce qu'il en est en partant de q, à savoir ce que nous pouvons articuler de la proposition p si nous la mettons après la proposition q. Eh bien, nous devons écrire la négation *avant*, ou *à côté*, ou *au-dessus*, *quelque part* liée à q : p implique q indique que : *si non q, pas de p*.

Je répète : c'est un exemple, et l'un des plus sensibles, de la nécessité du surgissement *dans l'écrit* de quelque chose dont on aurait bien tort de croire que c'est le même qui *fonctionnait* tout à l'heure, au titre du complémentaire, par exemple à savoir qui de lui-même posait *l'univers du discours* comme *Un*. Les deux choses vont si peu ensemble qu'il suffit de le décréter pour les désarticuler l'une de l'autre, pour faire que l'un et l'autre fonctionnent distinctement.

Parmi *les variétés* donc *de cette négation*, qui pour nous se proposent comme à interroger de l'avant de ce qui peut être écrit, à savoir du point où s'élimine la duplicité du *sujet de l'énonciation* au *sujet de l'énoncé*, si vous voulez : du point où cette duplicité se maintient.

Nous aurons d'abord la fonction de la négation, pour autant qu'elle rejette de tout ordre du discours, en tant que le discours l'articule, ce dont elle parle.

Soit - je vous le ferai remarquer très précisément - ce que FREUD avance et ce qui est méconnu, quand il articule le premier pas de l'expérience, en tant qu'il est structuré par le principe du plaisir : « *comme s'ordonnant* - dit-il - *d'un « moi » et d'un « non-moi »* ».

On est si peu logicien qu'on ne s'aperçoit pas qu'à ce moment il ne saurait s'agir…
ceci avec une façon d'autant plus fautive, que dans le texte de FREUD, les deux étages sont distingués :
le *moi* et le *non-moi*, en tant qu'ils se définissent dans l'opposition *Lust-Unlust*
…et si peu à considérer comme de l'ordre de cette complémentarité imposée par *l'univers du discours*, que FREUD l'a distinguée en mettant à la première ligne : *Ich aussen welt,* qui n'est point du même registre.

Si *moi* et *non-moi* voulaient dire à ce moment « *saisie du monde dans un Univers du discours* »…
ce qui est à proprement parler ce qu'on évoque à considérer que *le narcissisme primaire peut intervenir dans la séance analytique*
…ceci voudrait dire que le sujet infantile, au point où FREUD le désigne, déjà dans le premier fonctionnement du *principe du plaisir*, est capable de faire de la logique.

Alors que ce dont il s'agit est proprement de *l'identification* du *moi* dans ce qui lui plaît, dans le *Lust* :
- ce qui veut dire que le *moi* du sujet ici s'aliène de façon imaginaire,
- ce qui veut dire que c'est précisément dans le *dehors* que ce qui plait est isolé comme *moi*.

Ce premier « non » qui est fondateur quant à *la structure narcissique,* pour autant que *dans la suite de* FREUD elle ne se développera dans rien de moins que dans cette sorte de *négation de l'amour*, à propos de laquelle quand on la trouvera, comme il s'est fait, *dans mon discours*, on ne dira pas que je dis *le vrai sur le vrai*, mais que je dis le vrai sur ce que dit FREUD.

Que tout amour soit fondé dans ce narcissisme premier, voilà un des termes d'où FREUD, partant, nous sollicite de savoir ce qu'il en est de cette fonction prétendue *universelle*, pour autant qu'elle vient donner la main à la fameuse « *intuition* » tout à l'heure dénoncée « *de l'être* ».

Voilà cette négation que nous appellerons le « *mé* » [μὴ] - de *méconnaissance* - qui déjà nous pose sa question et qui se distingue du complément, en tant que dans *univers du discours* il désigne - et peut-il désigner ? - la contrepartie, ce que nous appellerons, si vous voulez, ici « *le contre* », pour ne pas dire plus et l'appeler « *le contraire* » *qui en est parfaitement distinct*, et dans FREUD lui-même.

C'est ensuite ceci qui entrera plus loin, et plus maniable que ça l'est dans l'écriture logique…
ce à quoi j'ai fait allusion tout à l'heure dans l'implication
…pour autant qu'à la régler dans l'apparition de ces négations tout à fait opaques dans leur retournement, on peut l'appeler dans l'implication elle-même : le « *pas sans* », dans *l'implication* telle qu'elle est *définie par la tradition stoïcienne*, telle qu'elle ne peut être évitée, quels que soient ses paradoxes.

Car assurément, il y a quelque paradoxe à ce qu'elle soit constituée telle, que n'importe quelles propositions « p » et « q » constituent une implication si vous les conjoignez ensemble et qu'il est clair que de dire :

« *Si Madame Unetelle a les cheveux jaunes, alors les triangles équilatéraux ont telle proportion pour leur hauteur.* »

Sans doute, il y a quelque paradoxe à cet usage, mais ce qu'implique la position du retournement, à savoir que la condition devienne nécessaire de remonter de ce qui est la seconde proposition vers la première, c'est par ce côté de « *pas sans* » (ceci ne va *pas sans*). Madame *Unetelle* peut avoir les cheveux jaunes, ça n'a pas pour nous de liaison nécessaire avec ceci : que le triangle équilatéral doive avoir telle propriété. Néanmoins, il reste vrai que le fait qu'elle ait ou qu'elle n'ait pas les cheveux jaunes ne va pas sans la chose qui, de toute façon est vraie.

Autour du suspens de ce « *pas sans* » se profilent à la fois la place et le mode de surgissement de ce qu'on appelle la cause. Si nous pouvons donner un sens, une substance, à cet être fantomatique qu'on n'a jamais réussi à *exorciser* de ce joint, malgré que manifestement tout ce que développe la science tende toujours à l'éliminer et ne s'achève en perfection qu'à ce qu'on n'ait même plus à en parler, c'est la fonction de ce « *pas sans* » et la place qu'il occupe qui nous permettra de la débusquer.

Et pour terminer sur ce qui fera, en somme, tout l'objet et la question de notre prochaine rencontre :
qu'est-ce que veut dire le terme « non » ? Pouvons-nous même le faire surgir :
- en tant que forme du complémentaire,
- ni en tant que forme du « *mé* » [μὴ] de la *méconnaissance*,
- ni en terme de ce « *pas sans* », quand il viendra à s'appliquer aux termes les plus radicaux

sur lesquels j'ai fait tourner pour vous la question du fait de l'inconscient.

À savoir, peut-il même nous venir à l'idée que quand nous parlons du « *non-être* », il s'agisse de ce quelque chose qui serait en quelque sorte au pourtour de *la bulle de l'être* ?

Est-ce que le « *non-être* » c'est tout l'espace à l'extérieur ? Est-il même possible de suggérer que c'est ça ce que nous voulons dire quand nous parlons - à vrai dire fort confusément - de ce « *non-être* » que j'aimerais mieux dans l'occasion intituler de ce dont il s'agit et que l'inconscient met en question, à savoir : « *le lieu ou je ne suis pas* ».

Quant au « *ne pas penser* », qui ira à dire que c'est là quelque chose qui puisse d'aucune façon se saisir dans ce autour de quoi tourne, de toute la logique du prédicat, à savoir cette fameuse distinction - qui n'en est pas une - de l'*extension* et de la *compréhension* ?

Comme si la *compréhension* constituait la moindre antinomie au registre de l'*extension,* quand il est clair que *tout ce qu'on a fait de pas dans la logique*, dans le sens de la *compréhension, c'était toujours et uniquement quand on a pris les choses uniquement sous l'angle de d'extension.*

Est-ce une raison pour que *la négation*, ici, puisse même continuer d'être, sans un questionnement primordial, mise en usage, concernant ce dont il s'agit, si elle doit rester liée à l'*extension* ? Car il n'y a pas pour nous que ce « *ne pas être* », puisque aussi bien la sorte d'« *être* » qui nous importe concernant le sujet, est liée à la pensée. Alors, que veut dire ce « *ne pas penser* » *?*

J'entends : que veut-il dire au point que nous puissions l'écrire dans notre logique ?

C'est là la question autour de quoi, celle du « *je ne suis pas* » et du « *je ne pense pas* », je ferai porter notre prochain entretien.

En attendant cette craie dont je puis avoir besoin et qui j'espère ne va pas tarder à venir, alors parlons de… de petites nouvelles. C'est une chose curieuse et dont je ne crois pas étranger à ce qui nous réunit ici de parler : la façon dont ce livre est accueilli dans une certaine zone, justement celle que vous représentez, tous tant que vous êtes, qui êtes là.

Je veux dire qu'il est curieux par exemple que, dans des universités éloignées où je n'ai pas de raisons de penser que jusqu'ici ce que je me limitais à dire *dans* mes séminaires avait tant d'écho, eh bien je ne sais pas pourquoi, ce livre est demandé.

Alors comme ce à quoi je fais allusion, c'est la Belgique, je signale que ce soir à 22 heures, la troisième chaîne de « *Radio Bruxelles* »…
mais sur fréquence modulée : n'en pourront donc bénéficier que ceux qui habitent du côté de Lille,
mais je sais que j'ai aussi des auditeurs lillois
…eh bien, à 22 heures passera une petite réponse[16] que j'ai donnée à *une personne des plus sympathiques* qui est venue m'interviewer. Là-dessus il y en a d'autres, bien entendu, d'autres pays encore plus éloignés, où il n'est pas sûr que ça réussisse toujours si bien.

Mais enfin je vais partir, puisqu'il faut bien faire une transition, je vais partir d'une question idiote qui m'a été posée.

Ce que j'appelle une question idiote n'est pas ce qu'on pourrait croire, je veux dire : quelque chose qui d'aucune façon me déplairait – j'adore les questions idiotes – j'adore aussi les idiotes, j'adore aussi les idiots d'ailleurs, ce n'est pas un privilège du sexe.
Pour tout dire, ce que j'appelle *idiot*, est quelque chose, à l'occasion, de tout simplement *naturel et propre*. Un *idiotisme* c'est quelque chose qu'on confond trop vite avec la singularité, c'est quelque chose de *naturel, de simple*, et pour tout dire, de très souvent lié à la situation. La personne en question, par exemple, n'avait pas ouvert mon livre, elle m'a posé la question suivante :

« *Quel est le lien entre vos Écrits ?* »

Je dois dire que c'est une question qui ne me serait pas venue à l'idée, à moi tout seul. Bien sûr, je dois dire aussi que c'est une question dont il ne pouvait pas me venir à l'idée qu'elle viendrait à l'idée de personne. Mais c'est une question très intéressante à la vérité, à laquelle j'ai fait tous mes efforts pour répondre. Et répondre, eh bien mon Dieu, comme elle m'était posée.

C'est à dire que, comme elle m'était posée à moi-même pour la première fois, elle était pour moi *source véritable d'interrogations* et, pour aller vite, j'y ai répondu en ces termes : que ce qui me semblait en faire le lien…
je pense là non pas tellement à mon enseignement mais à mes *Écrits*
tels qu'ils peuvent se présenter à quelqu'un qui justement va les ouvrir
…eh bien, c'est ce à quoi, *de l'ordre de ce qu'on appelle « l'identité »*, chacun est en droit de se rapporter, pour se l'appliquer à soi-même.

Je veux dire que depuis *Le stade du miroir* jusqu'aux dernières notations que j'ai pu inscrire sous la rubrique de la *Subversion du sujet,* en fin de compte ce serait ça le lien. Et comme vous le savez, cette année…
je ne le rappelle que pour ceux qui viennent ici pour la première fois
…j'ai cru devoir - parlant, je le dis aussi pour ceux-là, de *La logique du fantasme* - partir de cette remarque qui, pour les familiers d'ici n'a rien de nouveau, mais est essentielle, que : « *Le signifiant ne saurait se signifier lui-même.* »

Ce n'est *pas tout à fait la même chose* que cette question portant sur la sorte d'identité, pour le sujet, qui pourrait lui être à soi-même applicable. Mais enfin, pour dire les choses de façon qu'elles résonnent, le départ, et qui reste un lien jusqu'au terme de ce recueil, est bien ce quelque chose de profondément discuté, c'est le moins qu'on puisse dire, tout au long de ces *Écrits* et qui s'exprime sous *cette formule, qui vient à tous* et qui s'y maintient, je dois dire, *avec une regrettable certitude*, et qui s'exprime ainsi : « *moi, je suis moi* » !

Je pense qu'il est peu d'entre vous qui n'aient pas à lutter pour mettre cette conviction en branle et quand même - d'ailleurs - l'auraient-ils rayée de leurs papiers, grands et petits, *il n'en resterait pas moins qu'elle est toujours fort dangereuse.*
En effet, ce qui s'engage tout de suite, la voie où l'on glisse est celle-ci, que j'ai re-signalée au début de cette année - vous voyez que la question, tout de suite, se pose et de la façon la plus naturelle - les mêmes chez qui est établie si fortement cette *certitude*, n'hésitent pas à trancher aussi légèrement de ce qui n'est pas d'eux : « *Ça c'est pas moi, je n'ai pas agi de la sorte* ».

Ce n'est pas le privilège des bébés de dire que « *ce n'est pas moi* » et même toute une théorie de la genèse du monde pour chacun, qui s'appelle *psychologique*, fera tout uniment ce départ : que les premiers pas de l'expérience seront…
pour celui qui la vit : l'être *« infans »,* puis ensuite infantile
…qu'il fera la distinction - dit le professeur de psychologie - entre le « *moi* » et le « *non-moi* ».

16 Jacques Lacan : *Interview à la R.T.B*, 14-12-1966. Publiée en 1982 dans *Quarto* n° 7 pages 7-11.

Une fois engagé dans cette voie, il est bien clair que la question ne saurait avancer d'un pas, puisque s'engager dans cette opposition comme si elle était considérée comme tranchable, entre le « *moi* » et le « *non-moi* », avec la seule limite d'une négation, comportant en plus *le tiers-exclu*, je suppose, il est tout à fait hors de champ, tout à fait hors de jeu que soit attaqué ce qui pourtant est la seule question importante, c'est à savoir si « *moi je suis moi* ».

Il est certain qu'à ouvrir mon livre, tout lecteur sera serré dans ce lien - et très vite - mais que ça n'est pas pour autant une raison pour qu'il s'y tienne, car ce qui est noué par ce lien, lui donne assez d'occasions, de s'occuper d'autres choses, des choses qui précisément s'éclairent d'être serrées dans ce lien, et donc de glisser encore hors de son champ. C'est ce qui est concevable en ceci : que ce n'est évidemment pas sur le terrain de *l'identification* elle-même, que la question peut être vraiment résolue.

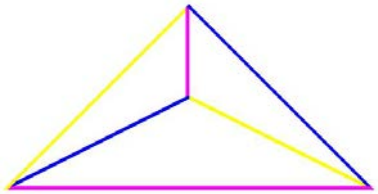
C'est justement à reporter, non seulement cette question mais tout ce qu'elle intéresse, en particulier la question de l'inconscient, qui présente, il faut le dire, des difficultés qui sautent beaucoup plus immédiatement aux yeux, quant à savoir à quoi il convient de l'identifier, c'est, portant sur cette question de *l'identification* - mais non pas simplement limitée à ce qui du sujet croit se saisir sous l'identification « *moi* » - que nous employons *la référence à la structure* et qu'il nous faut partir de quelque chose qui est externe à ce qui est donné immédiatement, intuitivement, dans ce champ de *l'identification*, à savoir par exemple la remarque que je ré-évoquais tout à l'heure, à savoir : « *Que nul signifiant ne saurait se signifier lui-même.* »

Alors, pour partir aujourd'hui de ce pourquoi j'ai demandé ces craies, puisqu'il s'agit de structure…

> quoique ici une des sources de mon embarras est quelquefois qu'*il faut que je fasse des détours assez longs* pour vous expliquer certains éléments, dont ce n'est certes pas de ma faute s'ils ne sont pas à votre portée, c'est à dire dans une circulation assez commune, *pour que*, si l'on peut dire, *des vérités premières soient considérées comme acquises* quand je vous parle

…je vais vous faire ici *le schéma de ce qu'on appelle un groupe*. J'ai fait plusieurs fois allusion à ce que signifie un groupe, en partant *par exemple de la théorie des ensembles*, je ne vais pas recommencer aujourd'hui, surtout étant donné le chemin que nous avons à parcourir. Il s'agit du *groupe de Klein,* pour autant que c'est un groupe défini par un certain nombre d'opérations.

Il n'y en a pas plus de trois. Ce qui résulte d'elles est défini par une série d'égalités très simples entre deux d'entre elles, et un résultat qui peut être obtenu autrement, c'est à dire par l'une des autres par exemple, l'une par *l'autre* des deux par exemple. Je ne dis point par l'une des autres, et vous allez voir pourquoi.



Ce groupe de KLEIN, nous allons le symboliser par les opérations en question, à condition qu'elles s'organisent en un réseau tel que chaque trait de couleur réponde à une de ces opérations et…

- la couleur rose, donc correspond *à une seule et même opération*,
- cette couleur bleue également,
- le trait de couleur jaune également

…vous voyez donc que chacune de ces opérations, que je peux laisser dans l'indétermination complète jusqu'à ce que j'en ai donné plus de précision, chacune de ces opérations se trouve à deux places différentes dans le réseau.

Nous définissons la relation entre ces opérations - en quoi elles sont fondées - comme *groupe de Klein*…

> c'est du même KLEIN qu'il s'agit, dont j'ai fait état à propos de *la bouteille*, dite du même nom

…une opération de ces trois, qui sont *a, b* et *c,* chacune, toutes ont ce caractère d'être des opérations qu'on appelle « *involutives* ».

La plus simple, pour représenter ce type d'opération, mais non pas la seule, c'est par exemple *la négation*. Vous niez quelque chose, vous mettez le signe de la négation sur quelque chose, qu'il s'agisse d'un prédicat ou d'une proposition : « *il n'est pas vrai que…* ». Vous refaites une négation sur ce que vous venez d'obtenir. L'important est de poser qu'il y a un usage de la négation où peut être admis ceci : *non pas, comme on vous l'enseigne, que deux négations valent une affirmation…*

> nous ne savons pas de quoi nous sommes partis, nous ne sommes peut-être pas partis d'une affirmation

…mais de quoi que ce soit que nous soyons partis, cette sorte d'opération dont je vous donne un exemple avec la négation, a pour résultat 0 : c'est comme si on n'avait rien fait. C'est cela que ça veut dire, que l'opération est *involutive*.

Donc nous pouvons écrire, si en faisant se succéder les lettres nous entendons que l'opération se répète que : *aa, bb, cc,* chacun est équivalent à 0. 0 par rapport à ce que nous avions avant, c'est à dire que si avant par exemple nous avions l, ça veut dire qu'après *aa* il y aura toujours l. Ceci vaut la peine d'être souligné.

$$\begin{array}{|lll|}\hline a & a & = 0 \\ b & b & = 0 \\ c & c & = 0 \\ \hline\end{array}$$

Mais il peut y avoir bien d'autres opérations que la négation qui ont ce résultat. Supposez qu'il s'agisse du *changement de signe, ce n'est pas pareil que la négation*. En ayant *l au début*, j'aurai -l puis, faisant fonctionner le *moins* sur le *moins* du -1, *j'aurai de nouveau l au départ*. Il n'en restera pas moins que ces deux opérations, quoique différentes, auront eu pour *même manifestation* d'être *involutives*, c'est à dire de parvenir à 0 comme résultat. Par contre, il vous suffit de considérer ce diagramme :

$$\begin{array}{|lll|}\hline a & b & = c \\ a & c & = b \\ b & c & = a \\ \hline\end{array}$$

…pour vous apercevoir

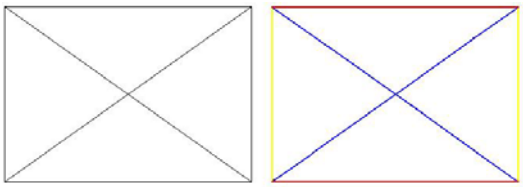
- que *a* auquel succède *b* a le même effet que *c*,
- que *b* auquel succède *c* a le même effet que *a*.

Voilà ce qu'on appelle le *groupe de Klein*.
Comme peut-être certaines exigences intuitives qui peuvent être les vôtres, aimeraient avoir là-dessus un peu plus à se mettre sous la dent, je peux vous signaler, par ce que là, c'est vraiment cette semaine à la portée de tout le monde, dans tous les kiosques, un numéro d'ailleurs assez mince, d'une revue[17] qui... - vous savez ce que je pense des revues déjà et ne vais pas me livrer aujourd'hui à la répétition de certains jeux de mots qui me sont habituels. Bref, dans cette revue où il n'y a pas grand chose, il y a un article sur la structure en mathématique qui évidemment pourrait être plus étendu mais qui, sur la courte surface qu'il a choisi, ma foi à juste titre, puisque c'est justement du *groupe de Klein* qu'il s'agit, vous mâche les choses avec, je dois dire, un soin extrême.

Pour ce que je viens de vous montrer là, qui est très simple, je crois qu'il y en a, eh bien ma foi… 24 pages, et où l'on procède, on peut le dire : pas à pas. Néanmoins cela peut être *un exercice très utile* - en tous cas pour ceux qui aiment les longueurs - *un exercice très utile*, qui peut fortement vous assouplir en ce qui concerne ce *groupe de Klein*. Si je le prends c'est parce que - et si je vous le présente dès l'abord - il va nous rendre, du moins je l'espère, quelques services.

Si nous repartons de la structure, vous vous souvenez de certains des pas autour desquels je l'ai fait tourner assez pour qu'il puisse vous venir à l'idée que le fonctionnement d'un groupe ainsi structuré, qui pour fonctionner, vous le voyez, peut se contenter de quatre éléments, lesquels sont représentés ici sur le réseau qui le supporte par les points sommets, autrement dit où se rencontrent les arêtes de cette petite figure que vous voyez ici inscrite. [Cf. *Écrits, La lettre volée* : α,β,γ,δ,]

Observez - *Ça va durer longtemps ?* [adressé à un perturbateur] - observez que cette figure n'a aucune différence avec *celle que je vous crayonne* ici rapidement à la craie blanche et qui présente également quatre sommets, chacun ayant la propriété d'être relié aux trois autres.



Du point de vue de la structure, c'est exactement la même. Mais nous n'aurons qu'à colorer les traits qui rejoignent les sommets, deux par deux de la façon suivante, pour que vous vous aperceviez que c'est exactement la même structure. En d'autres termes, le point médian dans ce réseau, dans cette figure, n'a aucun privilège. L'avantage de la représenter autrement est de marquer qu'il n'y a pas, à cet endroit, de privilège. Néanmoins, l'autre figure a encore un autre avantage, c'est de vous faire toucher du doigt qu'il y a là quelque chose entre autres, que la notion de relation proportionnelle peut recouvrir éventuellement.

Je veux dire que par exemple :

$$\frac{a}{b} = \frac{c}{d}$$

est quelque chose qui fonctionne, mais entre autres - entre autres nombreuses autres structures qui n'ont rien à faire avec la proportion - selon la loi du *groupe de Klein*.

17 *Les temps modernes*, N°246 , Nov. 1966. Marc Barbut : *Le sens du mot « structure » en mathématiques* , pp.791-815.

Il s'agit pour nous de savoir si la fonction que j'ai introduite sous les termes, comme par exemple celui de *la fonction de la métaphore*, telle que je l'ai représentée par la structure : S, un signifiant en tant qu'il se pose dans une certaine position qui est proprement *la position métaphorique,* ou de substitution, par rapport à un autre signifiant S' - S venant donc se substituer à S' - quelque chose se produit, pour autant que le lien de S' à S est conservé, comme possible à [...], il vient en résulter cet effet d'*une nouvelle signification,* autrement dit *un effet de signifié.*

Deux signifiants sont en cause, deux positions de l'un de ces signifiants, et un élément hétérogène : *le quart-élément* « s », *effet de signifié*, celui qui est le résultat de la métaphore et que j'écris ainsi :

$$\frac{S \text{ (signifiant)}}{S' \text{ (signifiant)}} \times \frac{S' \text{ (signifiant)}}{s \text{ (effet de signifié)}}$$

C'est que S, en tant qu'il est venu remplacer S', devient le facteur d'un S(1/s), qui est *ce que j'appelle l'effet métaphorique de signification* :

$$\frac{S}{S'} \cdot \frac{S'}{s} \rightarrow S\left(\frac{1}{s}\right)$$

Vous le savez, *je donne une grande importance à cette structure* pour autant qu'elle est *fondamentale pour expliquer la structure de l'inconscient.* C'est à savoir que, dans le moment considéré comme premier, original, de ce qui est le refoulement, il s'agit, dis-je - puisque c'est là le mode qui m'est propre de le présenter - *il s'agit*, dis-je, *d'un effet de substitution signifiante à l'origine*. Quand je dis *à l'origine, il s'agit d'une origine logique* et non point d'autre chose. Ce qui est substitué a un effet que les penchants de la langue si l'on peut dire, en français, peuvent nous permettre d'exprimer tout de suite d'une façon fort vive : *le substitut a pour effet de sub-situer ce à quoi il se substitue.*

Ce qui se trouve, du fait de cette substitution - dans la position que l'on croit, que l'on imagine, que l'on doctrine même, très à tort à l'occasion - être *effacé*, est simplement *sub-situé,* ce qui est la façon dont aujourd'hui je traduirai - parce qu'elle me semble particulièrement pratique - le *Unterdrückt* de FREUD. Qu'est-ce donc alors que *le refoulé* ?

Eh bien, si paradoxal que cela paraisse, *le refoulé* comme tel, au niveau de cette théorie *ne se supporte, n'est écrit, qu'au niveau de son retour.* C'est en tant que le signifiant extrait de la formule de *la métaphore*, vient en liaison, dans la chaîne, avec ce qui a constitué *le substitut*, que nous touchons du doigt *le refoulé*, autrement dit *le représentant de la représentation* première en tant qu'elle est liée au fait premier, *logique*, du refoulement. Est-ce que quelque chose - dont vous sentez tout à fait immédiatement le rapport avec la formule, non pas identique à celle-ci mais parallèle : que « *le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant* » - doit vous apparaître ?

Ici, *la métaphore* du fonctionnement de l'inconscient, le S en tant qu'il ressurgit pour permettre le retour du S' refoulé, le S se trouve représenter le sujet, *le sujet de l'inconscient*, au niveau de quelque chose d'autre, qui est là ce à quoi nous avons affaire et dont nous avons à déterminer l'effet comme *effet de signification* et qui s'appelle *le symptôme.*

$$\frac{S}{S'} \cdot \frac{S'}{s}$$

C'est à ceci que nous avons affaire et c'est, aussi bien, ce qui était nécessaire de rappeler pour autant que cette *formule à quatre termes*, *formule à quatre termes* qui est ici *la cellule*, *le noyau*, où nous apparaît la difficulté propre d'établir, du sujet, une logique primordiale comme telle, en tant que ceci vient rejoindre ce qui, d'autres horizons, par d'autres disciplines, parvenues à un point de rigueur très supérieure à la nôtre, notamment celle de la logique mathématique, s'exprime en ceci : qu'il n'est plus tenable maintenant de considérer qu'il y ait un *univers du discours.*

Il est clair que *dans le groupe de Klein rien n'y implique cette faille de l'univers du discours*, *mais rien n'implique non plus que cette faille n'y soit pas* ! Car le propre de *cette faille* dans *l'univers du discours*, c'est que si elle est manifestée en certains points de paradoxe, qui ne sont pas toujours si paradoxaux que cela, d'ailleurs je vous l'ai dit : le prétendu paradoxe de RUSSELL n'en est pas un et c'est autrement exprimé, qu'il faut désigner que *l'univers du discours* ne se ferme pas.

Rien n'indique donc, à l'avance, qu'une structure si fondamentale dans l'ordre des références structurantes, que le *groupe de Klein* ne nous permette pas - *à condition de saisir d'une façon appropriée nos opérations* - ne nous permette pas de supporter de quelque façon ce qu'il s'agit de supporter, c'est à dire en l'occasion, c'est là ma visée d'aujourd'hui, le rapport que nous pouvons donner à notre exigence de donner son statut structural à l'inconscient avec – avec quoi ? – avec le *cogito* cartésien.

Car il est bien certain que ce *cogito* cartésien, ce n'est même pas chose à dire que de remarquer que je ne l'ai pas choisi au hasard, c'est bien parce qu'il se présente comme une aporie, une contradiction radicale au statut de l'inconscient, que tant de débats ont déjà tourné autour de ce statut prétendu fondamental de la conscience de soi.

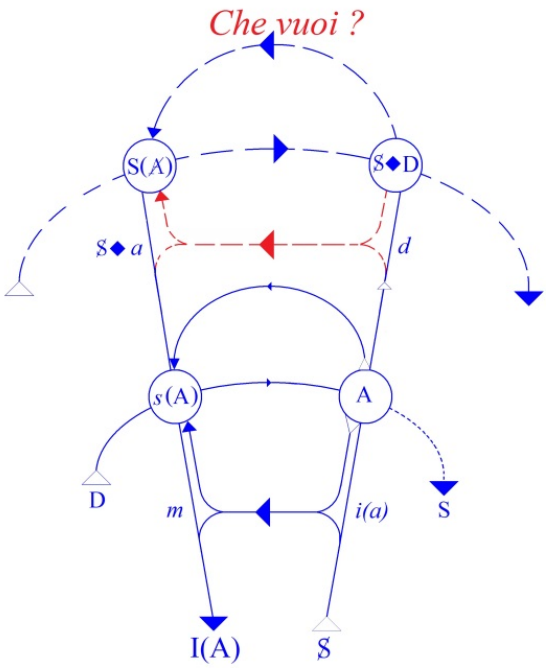
Mais s'il se trouvait après tout, que ce *cogito* se présente comme étant exactement *le meilleur envers* qu'on puisse trouver, d'un certain point de vue, au statut de l'inconscient, il y aurait peut-être quelque chose de gagné dont nous pouvons déjà présumer que ce n'est point invraisemblable, en ceci que je vous ai rappelé qu'il ne pouvait même se concevoir, je ne dis pas une formulation mais même une découverte, de ce qu'il en est de l'inconscient avant l'avènement, la promotion inaugurale du sujet du *cogito,* en tant que cette promotion est co-extensive de l'avènement de la science.

Il n'aurait su y avoir de psychanalyse hors de l'ère, structurante pour la pensée, que constitue l'avènement de notre science, c'est sur ce point que nous avons terminé, non pas l'année dernière, mais déjà l'année précédente. En effet, rappelez-vous le point dont je vous ai déjà signalé l'intérêt, de ce *graphe*…

de ce *graphe* que la plupart de vous connaissent et auquel vous pouvez maintenant aisément vous reporter dans mon livre

…nommément, tel qu'il est développé au niveau de l'article : *Subversion du sujet et dialectique du désir.*

Qu'est-ce que veut dire - il vaut peut-être la peine de le remarquer maintenant - ce qui se trouve au niveau de la chaîne supérieure et à gauche de ce petit *graphe* qui, dessiné, est fait comme ça :



Ici nous avons la marque, ou l'indice S(*A*), que je n'ai pas - depuis des années qu'il existe, qu'il est placé dans ce graphe - sur lequel je n'ai pas porté tellement de commentaires. En tout cas, certes pas assez pour qu'aujourd'hui je n'aie pas l'occasion là, de vous faire remarquer que ce dont il s'agit précisément à cette place du graphe : S(*A*), d'un signifiant en tant qu'il concernerait, qu'il serait l'équivalent en quelque chose de ceci : de la présence de ce que j'ai appelé l'« 1 *en trop* », qui est aussi ce qui manque, *ce qui manque dans la chaîne signifiante*, pour autant très précisément *qu'il n'y a pas d'univers du discours.*

« *Qu'il n'y a pas d'Univers du discours* » veut dire très exactement ceci : qu'au niveau du signifiant, cet « **1** *en trop* », qui est du même coup *le signifiant du manque*, est à proprement parler *ce dont il s'agit*…

et ce qui doit être maintenu, maintenu comme tout à fait essentiel, conservé à la fonction de la structure, pour autant qu'elle nous intéresse, bien entendu, si nous suivons la trace, où après tout, jusqu'à présent je vous ai tous plus ou moins emmenés, puisque vous êtes là

…que « *l'inconscient est structuré comme un langage* ».

Dans un certain lieu parait-il - on me l'a rapporté et je ne vois point pourquoi cette information ne serait pas juste - quelqu'un, dont il ne me déplairait pas qu'un jour il vint se présenter ici, commence ses cours sur l'inconscient en disant :

« *S'il y a ici quelqu'un pour qui l'inconscient est structuré comme un langage, il peut sortir tout de suite !* »

Nous pouvons un petit peu nous reposer. Je vais tout de même vous raconter *comment ces choses sont commentées au niveau des « bébés »* - parce que depuis que mon livre est paru, même les « bébés » lisent mon livre ! - au niveau des « bébés », on m'en a rapporté une que je ne peux me retenir de vous communiquer : on discute donc un peu *de ceci*, *de cela* et de ceux qui ne sont pas d'accord, il y en a un qui dit ceci, que j'aurais pas inventé en somme : « *Là comme ailleurs, il y a les* « *Afreud* » » ! [Rires]

Remarquez que cela ne tombe pas à côté, juste avant une interview - que je me suis laissé surprendre, à la Radio - juste avant moi, il y a quelqu'un, une voix je dois dire anonyme, de sorte que je ne dérangerai personne en la citant, à qui on a posé la question : « faut-il lire FREUD ? » .

- « *Lire Freud* - a répondu ce psychanalyste qu'on qualifiait d'éminent - *Lire Freud ? Que nenni ! Mais, pas nécessaire du tout ! Aucun besoin, aucun besoin… La technique simplement, la technique ! Mais Freud ce n'est pas du tout nécessaire de s'en occuper.* »

De sorte que je n'ai vraiment pas beaucoup de peine à me donner, pour démontrer qu'il y a des endroits où, « *Afreud* » ou pas, on ne s'occupe guère de FREUD.

Alors, reprenons : il s'agit donc, ce signifiant, ce signifiant de ceci : quelque chose qui concerne le « 1 *en trop* » nécessaire, de *la chaîne signifiante* comme telle, *en tant qu'écrite - je souligne - elle est pour nous le tenant-lieu de l'univers du discours*. Car c'est bien de ceci qu'il s'agit. Il s'agit là de ce qui est, pour le départ de cette année, notre fil conducteur : que c'est en tant que nous traitons *le langage et l'ordre* qu'il nous propose *comme structure*, par le moyen de l'écriture, que nous pouvons mettre en valeur qu'il en résulte la démonstration, au plan *écrit*, de la non-existence de cet *univers du discours*.

Si la logique - ce qu'on appelle... - n'avait pas pris les voies qu'elle a prises dans *la logique moderne*, c'est à dire de traiter les problèmes logiques en les *purifiant* jusqu'à la dernière limite de l'élément intuitif qui a pu pendant des siècles rendre si satisfaisante, par exemple, la logique d'ARISTOTE, qui incontestablement, de cet élément intuitif, retenait une grande part, le rendre si séduisant que pour KANT lui-même - qui n'était certes pas un idiot - que pour KANT lui-même il n'y avait rien à ajouter à cette logique d'ARISTOTE.

Alors qu'il a suffi de laisser passer quelques années pour voir qu'à traiter, à seulement être tenté de traiter, ces problèmes, par cette sorte de transformation qui résultait simplement de l'usage de l'écriture, telle que depuis - déjà alors - elle s'était répandue et nous avait rompus à ses formules par le moyen de l'algèbre, soudain, venait à pivoter et changer de sens dans la structure. C'est à dire à nous permettre de poser le problème de la logique tout autrement, en atteignant ce qui - loin de diminuer sa valeur, et précisément ce qui lui donne toute sa valeur - en atteignant ce qui en elle, comme telle, est *pure structure*. Ce qui veut dire « structure » : effet du langage. C'est donc de cela qu'il s'agit.

Et qu'est-ce que cela veut dire, ce grand S avec dans la parenthèse ce A barré : S(Ⱥ), si cela ne veut pas dire, au niveau où nous en sommes, la désignation par *un signifiant* de ce qu'il en est de l'« 1 *en trop* ».

Mais alors, allez-vous me dire - ou plutôt, je l'espère, allez-vous vous retenir de dire - car bien sûr puisque toujours nous sommes sur le fil, sur le tranchant de l'identification, de même que tout naturellement de la bouche de la personne naïve que vous commencez d'*endoctriner* : « *moi, j'suis pas moi* ? *Alors* - dit-elle - *qui est moi ?* », de même, autour de cette *invincible renaissance du mirage de l'identité du sujet*, pouvons-nous dire : est-ce qu'à faire fonctionner ce signifiant de l'« 1 *en trop* », nous n'opérons pas comme si l'obstacle, si je puis dire, était « *vincible* » et si nous laissions dans la circulation de la chaîne ce qui précisément ne saurait y entrer ? C'est à savoir *le catalogue de tous les catalogues qui ne se contiennent pas eux-mêmes* , *imprimé dans le catalogue*, et par conséquent, dévalorisant.

Or ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, car dans *la chaîne signifiante*, que nous pouvons considérer, par exemple, comme faite de toute la série des lettres qui existent en français, c'est pour autant qu'à chaque instant, pour qu'une quelconque de ces lettres puisse *tenir lieu* de toutes les autres, qu'il faut qu'elle s'y barre, que cette barre donc est tournante et virtuellement frappe chacune des lettres, que nous avons, insérée dans la chaîne, la fonction de l'« 1 *en trop* » parmi les signifiants.

Mais *ce signifiant en trop,* vous l'évoquez comme tel pour peu que, comme ici c'est indiqué, nous le mettions hors de la parenthèse où fonctionne la barre, toujours prête à suspendre l'usage de chaque signifiant quand il s'agit qu'il se signifie lui-même, l'indication signifiante de la fonction de « 1 *en trop* » comme tel, est possible. Non seulement est possible, mais est à proprement parler ce qui va se manifester comme possibilité d'une intervention directe sur la fonction du sujet.

En tant que *le signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant*, tout ce que nous ferons qui ressemble à ce S(Ⱥ) - et qui, vous le sentez bien, ne répond à rien de moins qu'à la fonction de *l'interprétation* - va se juger par quoi ?
Par - conformément au système de la métaphore - par l'intervention dans la chaîne, de *ce signifiant* qui lui est immanent comme « 1 *en plus* », et comme « 1 *en plus* » *susceptible* d'y produire cet *effet de métaphore*, qui va être ici quoi ?

Est-ce par un *effet de signifié*, comme semble l'indiquer la métaphore, que l'interprétation opère ?

Assurément - conformément à la formule - par un *effet de signification*, mais cet *effet de signification* est à préciser au niveau de sa structure logique, au sens technique du terme. Je veux dire que la suite de ce discours - de celui que je vous tiens - vous précisera les raisons pour lesquelles cet *effet de signification* se précise, se spécifie et doit en quelque sorte délimiter la fonction de l'interprétation dans son sens propre, dans l'analyse, comme un « *effet de vérité* ».

Mais aussi bien, ceci bien-sûr n'est que jalon sur la route, après quoi s'ouvre une parenthèse. Pour pouvoir là–dessus vous donner tous les motifs qui me permettent de préciser ainsi l'effet de l'interprétation.

Entendez bien que j'ai dit « *effet de vérité* », qu'il ne saurait d'aucune façon être préjugé de *la vérité de l'interprétation*…
je veux dire : si l'indice « *vrai* » ou « *faux* », jusqu'à nouvel ordre, peut être ou non affecté au signifiant de l'interprétation elle-même. Ce signifiant jusqu'ici n'était qu'un signifiant *en plus*, voire *en trop,* comme tel, jusqu'à ce qu'il vienne, *signifiant de quelque manque*, de quelque manque précisément comme manquant à *l'univers du discours*
…je n'ai dit qu'une chose, c'est que *l'effet va être un effet de vérité*.

Mais ce n'est pas non plus pour rien que certaines choses, je les avance comme je le peux, chacune à son tour, comme on pousse quelquefois un troupeau de moutons, et que si je vous ai fait la dernière fois la remarque, la remarque que dans l'ordre de l'implication, en tant qu'*implication matérielle*, c'est à dire en tant qu'il existe ce qu'on appelle *la conséquence* dans la chaîne signifiante, ce qui ne veut rien dire d'autre *qu'antécédent et conséquent : protase et apodose* - et que je vous ai fait remarquer qu'il n'y a aucun obstacle, pour que ce soit coté de l'indice *vérité*, *à ce qu'une prémisse soit fausse pourvu que sa conclusion soit vraie*. Donc, suspendez votre esprit sur ce que j'ai appelé « *effet de vérité* », avant que nous en sachions un peu plus long, que nous puissions en dire un peu plus sur ce qu'il en est de la fonction de l'interprétation.

Maintenant, nous allons être amenés simplement, aujourd'hui, à produire ceci qui concerne le *cogito*. Le *cogito* cartésien, dans le sens où vous le savez, ce n'est pas tout simple, puisque parmi les gens qui consacrent à l'œuvre de DESCARTES - ou qui ont consacré - leur existence, il reste sur ce qu'il en est de la façon dont il convient de l'interpréter et le commenter, de très larges *divergences*.

Vais-je ou fais-je jusqu'à présent quelque chose qui consisterait à m'immiscer, moi, spécialiste - *non spécialiste* ![Rires], ou spécialiste d'autre chose - à m'immiscer dans ces débats cartésiens ? Bien sûr, après tout y-ai-je autant de droits que tout le monde, je veux dire que le *Discours de la Méthode* ou les *Méditations* me sont aussi bien qu'à tout le monde, adressés, et qu'il m'est loisible sur quelque point qu'il s'en agisse, de m'interroger sur la fonction de l'« *ergo* » par exemple, dans le « *cogito, ergo sum* ».

Je veux dire qu'il m'est, autant qu'à tout le monde, permis de relever que, dans la traduction latine que DESCARTES donne du *Discours de la Méthode* [18], très précisément en l644, apparaît, comme traduction du « *Je pense, donc je suis* » : « *Ergo sum sive existo* ». Et d'autre part dans les *Méditations*, dans *la deuxième Méditation* et juste après qu'il se sent quelque enthousiasme, il compare au point d'ARCHIMÈDE, ce point dont on peut tellement attendre, nous dit-il :

« *Si je n'ai touché, je n'ai inventé (invenero), que celui-ci, minimum, qui comporte quelque chose de certain et d'inébranlable (certum sit & inconcussum)* »
[« *Nihil nisi punctum petebat Archimedes, quod esset firmum & immobile, ut integram terram loco dimoveret ; magna quoque speranda sunt, si vel minimum quid invenero quod certum sit & inconcussum.* » *Meditatio* II, 3]

…que c'est dans le même texte qu'il formule cette formule qui n'est pas absolument identique : *Ego sum, ego existo.*

[*Haud dubie igitur ego etiam sum, si me fallit ; & fallat quantum potest, nunquam tamen efficiet, ut nihil sim quamdiu me aliquid esse cogitabo. Adeo ut, omnibus satis superque pensitatis, denique statuendum sit hoc pronuntiatum, Ego sum, ego existo, quoties a me profertur, vel mente concipitur, necessario esse verum. Meditatio* II, 3]

Et qu'enfin dans les *Principes de la recherche de la vérité par la lumière naturelle*, c'est « *dubito ergo sum* », ce qui pour le psychanalyste, a une tout autre résonance, mais une résonnance où je n'essaierai pas aujourd'hui de m'engager, c'est un *terrain trop glissant*…
pour que, avec les coutumes actuelles, celles qui permettent de parler de M. ROBBE-GRILLET
en lui appliquant les grilles de la névrose obsessionnelle [Rires]
…qui présente pour les psychanalystes *trop de dangers d'achoppement*, voire de ridicule, pour que j'aille loin dans ce sens.

Mais par contre, je souligne que ce dont il s'agit pour nous est quelque chose qui nous offre un certain choix. Le choix que je fais, en l'occasion, est celui-ci : de laisser suspendu tout ce que le logicien peut soulever de questions autour du *cogito ergo sum*.
C'est à savoir : l'ordre d'implication dont il s'agit. Si c'est seulement de *l'implication matérielle*, vous voyez où cela nous conduit.

Si c'est de *l'implication matérielle*…
selon la formule que j'ai écrite la dernière fois au tableau et que je veux bien réécrire pour peu qu'on m'en redonne la place
…c'est uniquement dans la mesure où *de l'implication, en tant que le « donc » l'indiquerait*, la seconde proposition : « *je suis* », serait fausse, que le lien d'implication entre les deux termes pourrait être rejeté.

Autrement dit, seul importe de savoir si « *je suis* » est vrai, il n'y aurait aucun inconvénient à ce que ce « *je pense* » soit faux - je dis : pour que la formule soit recevable en tant qu'implication.

---

18 René Descartes : *De methodo* : « *Sed statim postea animadverti, me quia caetera omnia ut falsa sic rejiciebam, dubitare planè non posse quin ego ipse interim essem : Et quia videbam veritatem hujus pronuntiati ; Ego cogito, ergo sum sive existo, adeò certam esse atque evidentem, ut nulla tam enormis dubitandi causa à Scepticis fingi possit, à qua illa non eximatur, credidi me tutò illam posse, ut primum ejus, quam quaerebam, Philosophiae fundamentum admittere.* »

« *Je pense* » : *c'est moi qui le dis*. Après tout, *il se peut que je croie que je pense, mais que je ne pense pas. Ça arrive même tous les jours et à beaucoup*. Puisque l'implication qu'« *il est* » [i.e. « *donc je suis* »]- qui je vous le répète, dans l'implication pure et simple, celle qu'on appelle *implication matérielle* - n'exige qu'une chose : c'est que la conclusion soit vraie.

En d'autres termes, la logique comportant référence aux fonctions de vérité, en établissant le tableau dans un certain nombre de matrices, ne peut définir, pour rester cohérente avec elle-même, ne peut définir certaines opérations comme l'implication qu'à les admettre comme fonctions qui seraient encore mieux nommées : « *conséquences* ». *Conséquences* ne voulant par là dire que ceci : l'ampleur du champ dans lequel, dans une *chaîne signifiante*, nous pouvons mettre la connotation de *vérité* :
nous pouvons mettre la connotation de vérité sur la liaison d'un faux abord, d'un vrai ensuite, et non pas l'inverse.

Ceci, bien entendu - c'est certain - nous laisse loin de l'ordre de ce qu'il y a à dire du *cogito cartésien* comme tel, dans son ordre propre, qui sans doute implique, intéresse la constitution du sujet comme tel, c'est-à-dire complique ce qu'il en est de l'écriture en tant que réglant le fonctionnement de l'opération logique, le dépasse précisément, en ceci : que cette écriture même ne fait sans doute là que *représenter un fonctionnement plus primordial de quelque chose*, qui à ce titre mérite bien pour nous d'être posé en fonction d'écriture, en tant que c'est de là que dépend le véritable statut du sujet et non pas de son *intuition* d'être « *celui qui pense* ».

Intuition justifiée par quoi, si ce n'est par quelque chose qui lui est à ce moment-là profondément caché, à savoir : *qu'est-ce qu'il veut* en cherchant cette certitude sur ce terrain qui est celui de l'évacuation progressive, du nettoyage, du balayage de tout ce qui est mis à sa portée concernant la fonction du savoir ? Et puis, après tout, qu'est-ce que c'est que ce *cogito* ?

- *Ago* : je pousse - comme tout à l'heure, j'en parlais - mes moutons : ça fait partie de mon travail quand je suis ici, ce n'est pas forcément le même quand je suis tout seul ni non plus quand je suis dans mon fauteuil d'analyste,
- *Cogo* : je pousse ensemble,
- *Cogito* : tout ça, ça remue.

En fin de compte, s'il n'y avait pas ce désir de DESCARTES qui oriente de façon si décisive cette cogitation, le *cogito* nous pourrions le traduire, comme on peut le traduire après tout partout où ça cogite, on pourrait le traduire : je trifouille !
Pourquoi *cogito* et pas *puto*, par exemple, qui a aussi son sens en latin : cela veut même dire « *élaguer* », ce qui pour nous analystes, a de petites résonances... Enfin, *puto ergo sum* aurait peut-être un autre nerf, un autre style... peut-être d'autres conséquences.

On ne sait pas, s'il avait commencé par élaguer - vraiment au sens d'élaguer - il élaguerait peut-être Dieu, à la fin ! Tandis qu'avec *cogito* c'est autre chose. Et d'ailleurs *cogito*… *cogito* c'est écrit, d'abord si nous nous sommes aperçus que *cogito* ça pouvait s'écrire.

« *Cogito* : « *ergo sum* », c'est bien là que nous pouvons ressaisir l'intuition et faire saisir que [...] quelque [...] contenu, ce liquide qui remplit ce qui dérive de - proprement : *de structure, de l'appareil du langage*. N'oublions pas, concernant certaines fonctions, en tant peut-être…
je dis « peut-être» parce que je commence à l'amener et que j'aurai à y revenir
…en tant peut-être que ce sont celles où le sujet ne se trouve pas simplement en position de l'être-agent, mais en position de sujet, pour autant que le sujet est plus qu'intéressé, est foncièrement déterminé, par l'acte même dont il s'agit.

Les langues antiques avaient *un autre registre* : *diathèse - comme disent sur ce terrain ceux qui ont le vocabulaire - ça s'appelle la diathèse moyenne*, c'est pour ça que, concernant ce dont il s'agit et qui s'appelle le langage, pour autant qu'il détermine cette autre chose où le sujet se constitue comme être parlant, on dit : *loquor*.

Et puis, ce n'est pas d'hier que j'essaie d'expliquer toutes ces choses à ceux qui viennent m'entendre, quelles que soient les préoccupations qui les y rendent plus ou moins sourds. Qu'ils se souviennent du temps où je leur expliquais la différence de « *celui qui te suivrai* » et « *celui qui te suivra* ».

« *Je suis celui qui te suivrai* » *n'a pas le même sens que* « *Je suis celui qui te suivra* ». S'il y en a deux…
qui ne se reconnaissent qu'à cette *différence de temps*, après l'opacité du relatif et du celui qui désigne le sujet
…c'est parce qu'il n'y a pas de *voix moyenne* [19] en français, qu'on ne voit pas que « *suivre* » ne peut se dire que « *sequor* », pour autant que du seul fait de suivre, on n'est pas le même que de ne pas avoir suivi.

---

19 La voix moyenne est une troisième voix possible dans la conjugaison, à côté de la voix active et de la voix passive (qui n'existait pas en indo-européen). Le moyen est caractérisé par le fait que le sujet de l'action est plus affecté par celle-ci que l'objet, qui n'est en quelque sorte qu'une circonstance. La distinction entre *moyen* et *actif* sert parfois à exprimer deux aspects de la même action : en grec, l'actif *daneizô* signifie « *prêter* », tandis que le moyen *daneizomai* signifie « *emprunter* ». Exemple de verbes traditionnellement utilisés à la voix moyenne dans diverses langues indo-européennes : *se nourrir*, *suivre* (qui, en grec comme en allemand, est suivi du datif)... En latin, le moyen se traduit par les « déponents ». En français, le moyen a abouti soit à une construction à la voix active avec complément d'objet direct (*manger*), soit à un verbe réfléchi (*se nourrir*).

Ce ne sont pas des choses compliquées. Ce sont des choses qui nous intéressent concernant ce qu'on pourrait dire d'une pensée qui en serait une, une vraie de vraie, de pensée !

Comment cela se dirait en latin par la *voix moyenne* ? Ce qui serait préférable, ce serait d'en trouver une qui serait parmi ce qu'on appelle les *media tantum :* où le verbe n'existe qu'au *moyen,* comme les deux que je viens de vous citer. C'est une devinette ! Personne ne lève la main pour proposer quelque chose ? Je le regrette. Je vous le dirai.

Mais enfin ce serait peut-être aller un peu vite que de vous le dire maintenant. Peut-être que justement c'est à l'occasion de ce que fait le psychanalyste quand il interprète, que je serai amené à vous le dire. Mais enfin, il faut encore avancer, comme nous le faisons, pas à pas. Pour vous donner quand même, sur cette voix, une petite indication, je vous renvoie - vous comprenez que tout cela, je ne le tire pas de mon cru uniquement - à l'article de BENVENISTE[20], dans son recueil récent, aussi, qu'il a fait, lui.

Il recueille un article, qu'heureusement nous avons tous lu depuis très longtemps dans le *Journal de Psychologie,* sur *la voix active* et *la voix moyenne.* Il vous expliquera une chose qui, peut-être - j'y pense maintenant - peut vous ouvrir un peu les idées.
Il parait qu'en sanscrit on dit : « *Je sacrifie* » de deux façons. Ce n'est pas un verbe *media tantum*, ni *activa tantum*, il y a les deux, comme pour beaucoup de verbes d'ailleurs en latin. Mais enfin, on emploie *la voix active* quand, Pour le verbe « *sacrifier » ?*
Eh bien, c'est quand le prêtre fait le sacrifice au BRAHMA, ou à tout ce que vous voudrez - pour un client. Il lui dit :
« *Venez, il faut faire un sacrifice au Dieu.* - et le type : « *très bien, très bien...* », *il lui remet son machin et puis hop ! un sacrifice.* Ça, c'est actif !
Il y a une nuance : *on met la voix moyenne quand il officie en son nom.*

C'est un peu compliqué, que je vous avance ça maintenant, parce que ça ne fait pas simplement intervenir une faille qu'il faudrait mettre quelque part entre *le sujet de l'énonciation et le sujet de l'énoncé*, ce qui va tout de suite pour ce qui est de *loquor* - mais là c'est un petit peu plus compliqué, parce qu'il y a l'Autre : l'Autre, qu'avec le sacrifice, on prend au piège. *Ce n'est pas pareil de prendre l'Autre au piège en son nom ou si c'est plus simplement pour le client, qui a besoin d'avoir rendu un devoir à la divinité et qui va chercher le technicien.*

Une devinette - je sens que je vais de devinette en devinette - où sont les analogues, dans le rapport dit de la situation analytique ? Qu'est-ce qui officie et pour qui ? C'est une question qu'on peut se poser. Je ne la pose que pour vous faire sentir ceci : qu'il y a une fonction de la déchéance de la parole à l'intérieur de la technique analytique. Je veux dire que c'est un artifice technique qui soumet cette parole aux seules lois de la conséquence, on ne se fie à rien d'autre : cela doit s'enfiler, simplement.

Ce n'est pas tellement naturel, nous le savons par expérience : *les gens n'apprennent ce métier là*, comme dit quelqu'un, *pas tout de suite.* Ou bien il faut qu'ils aient vraiment l'envie d'officier. *Parce que cela ressemble beaucoup à un office*, justement, qu'on lui demande de faire, *comme doit le faire le brave bramine, quand il a un petit peu de métier, en dévidant ses petites prières ou en repensant à autre chose.*

Cogito ergo sum : Qu'est-ce qui « *sum* » dans ce *sum* là ? C'est ceci, qui est de nature à nous faire entendre que de toute façon, quelle que soit la juste place de nos réflexions quant à ce qui concerne le pas cartésien…

> qu'il ne s'agit bien entendu, pas du tout de réduire, vous savez que je lui fais sa suffisante place historique, pour qu'ici, vous le voyez bien, il ne s'agit que d'une utilisation mais d'une utilisation, d'ailleurs, qui reste pertinente.

À savoir que c'est à partir de là - dans ce cas là, si ce que je dis est vrai - c'est à partir du moment où on traite la pensée… c'est quelque chose la pensée, cela avait son passé, ses titres de noblesse. Je sais bien qu'avant on ne songeait pas - personne n'avait jamais songé - à faire tourner *le rapport au monde* autour de « *moi, je suis moi !* ». *La division du moi et du non-moi*, voilà une chose qui n'était jamais venue à l'idée de personne, avant quelque siècle récent ! C'est la rançon, c'est le prix qu'on paye - quoi ? - le fait d'avoir jeté la pensée à la poubelle, peut-être.

Cogito, après tout dans DESCARTES *c'est le déchet puisqu'il le met effectivement au panier, tout ce qu'il a examiné dans son cogito.*
Je pense que ceux qui me suivent voient un petit peu l'intérêt et le rapport que tout cela a avec ce que je suis en train d'avancer.

À partir de la formulation écrite de la nouvelle logique, on a énoncé un certain nombre de choses, qui n'étaient pas apparues avec évidence, et qui ont pourtant bien leur intérêt. Par exemple ceci : si vous voulez nier *a et b,* je mets la barre, et, par convention, c'est ça qui constitue la négation :

$$\overline{a \text{ et } b}$$

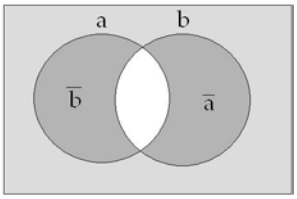
L'avantage de ces procédés écrits est bien connu : c'est qu'il faut que ça fonctionne comme une moulinette, pas besoin de réfléchir ! Ça consiste à écrire :
Non-a ou *non-b*, voilà c'est tout.

$$\overline{a \text{ et } b} = \overline{a} \text{ ou } \overline{b}$$

20 Émile Benveniste : *Actif et moyen dans le verbe*, Journal de psychologie, Janvier-Février 1950, PUF. Repris dans : Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale,* Gallimard, 1966, ch. XIV : pp. 168-173.

Vous irez chercher dans M. MORGAN, qui a trouvé la chose et dans M. BOOLE qui l'a retrouvée, à quoi ça correspond.
Bon, je vais quand-même - *à mon grand regret* - vous l'*imager*, parce que je sais qu'il y aurait des personnes qui seraient agacées si je ne le faisais pas. Mais je regrette, parce que *ces personnes vont probablement être satisfaites et croire qu'elles ont compris* quelque chose.
C'est d'ailleurs pour ça que je vais le leur montrer, mais à ce moment-là elles seront définitivement enfoncées dans l'erreur !

Néanmoins... Qu'est-ce que cela veut dire ?

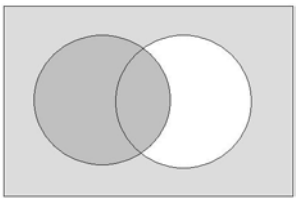


Voilà deux ensembles, *a* et *b* : ou l'un, ou l'autre. Ou *non-a* ou *non-b*, là-dedans. C'est naturellement exclu.
Ça [en gris foncé], c'est à dire ce qu'on appelle *la différence symétrique*, c'est ce qu'on appelle le complément dans cet ensemble.

C'est là, interprétée au niveau des ensembles, *la fonction de la négation*. La négation étant *ce qui n'est pas* cet *a et b*, ce sont les deux autres aires de ces deux ensembles - qui, comme vous le voyez, ont un secteur commun - ce sont les deux autres aires indifféremment – indifféremment, je dis : qui remplissent cette fonction.

Je vous annonce, aux fins - *puisqu'il est deux heures* - de le remettre pour la prochaine fois, *que nous examinerons toutes les façons que nous pouvons chercher, pour opérer sur ce* « *Je pense, donc je suis* », pour y définir des opérations qui nous permettraient de saisir son rapport - d'abord à sa mise en faux : « *Je pense et je ne suis pas* » - à une autre transformation, également, qui est possible et dont vous verrez l'intérêt brûlant, quand je vous dirai que c'est la position aristotélicienne : « *Je ne pense pas ou je suis* »

Et puis la quatrième qui recouvre très exactement celle-ci et qui s'inscrit ainsi :



Tous ces cercles symbolisant, puisque j'ai choisi de donner un support pour que vous en reteniez *aujourd'hui quelque chose de mon point de chute,* « *Ou je ne pense pas ou je ne suis pas* ». J'essaierai d'avancer un tel appareil comme étant la meilleure traduction que nous puissions donner à notre usage du *cogito* cartésien, pour servir de point de cristallisation au sujet de l'inconscient.

Cet inverse [du cogito]
et vous sentez bien que cet *inverse* n'est *négation* que par rapport à l'ensemble où nous le faisons fonctionner
…cet inverse que le « *ou je ne suis pas ou je ne pense pas* » réalise par rapport au *cogito*, il va s'agir pour nous de l'interroger d'une façon telle que nous découvrions :

- et le sens de ce *vel* [« ou »] qui l'unit,
- et la portée exacte que la négation ici peut prendre, pour nous rendre compte de ce qu'il en est du sujet de l'inconscient.

C'est ce que je ferai donc le 21 Décembre, c'est ce qui clora, je l'espère, finement - si je tiens jusque là - cette année,
ce qui nous permettra le juste départ, par la suite, de ce qu'il convient cette année que nous parcourions comme *Logique du fantasme.*

Je pense vous avoir donné la dernière fois la preuve que je peux supporter bien de petites épreuves : la lampe, comme ça, qui s'allume et qui s'éteint, hein ! Autrefois, dans les histoires de *croque-mitaine*, on vous expliquait par quoi on amenait les gens, dans certains coins, à leur autocritique. Ça servait à ça.

Enfin… C'était moins désagréable pour moi que pour vous, je dois dire, car moi, je l'avais au-dessus de moi et vous dans les yeux. Vous avez pu constater que ce ne sont pas ces sortes de menus inconvénients qui sont capables d'infléchir mon discours.

C'est bien pourquoi j'espère que vous n'essaierez pas de référer à aucun fait de vain chatouillement personnel, le fait qu'aujourd'hui ça ne sera pas la fête, malgré que ce soit l'époque. Je vous en avertis tout de suite : je ne ferai pas aujourd'hui le séminaire que j'avais préparé à votre intention.

Je m'en excuse, pour ceux qui, peut-être, auraient retardé quelque chose de leurs projets de vacances pour en bénéficier. À tout le moins, personne ne se sera dérangé absolument pour rien, puisque j'espère que vous avez chacun le petit exemplaire dont je vous fais hommage en cadeau de fin d'année. Je n'ai pas été jusqu'à vous mettre à chacun une dédicace, ignorant trop de vos noms, mais enfin ça peut toujours se faire !

Nous sommes arrivés au moment où je vais formuler sur l'inconscient des *formules* que je considère comme décisives, *formules logiques* dont vous avez vu la dernière fois apparaître sur le tableau noir l'inscrit, sous la forme de cet : « *ou je ne pense pas, ou je ne suis pas* »
Avec cette réserve que ce « *ou* » n'est :

- ni un *vel*, le *ou* de la réunion : *l'un, l'autre, ou tous les deux,*
- ni un *aut* : *au moins un, mais pas plus*, il faut choisir.

Ce n'est ni l'un ni l'autre.

Et ce me sera l'occasion d'introduire - je l'espère - d'une façon qui sera reçue dans le calcul logique, une autre fonction : celle qui, dans les tableaux de vérité, se caractériserait par cette opération qu'il faudrait appeler d'un terme nouveau, encore qu'il y en ait un dont je me sois déjà servi, mais qui pour avoir d'autres applications, peut faire ambiguïté - n'importe ! - j'en ferai le rapprochement.

Il ne s'agit de rien d'autre - je vous l'indique, je ne suis pas là pour jouer du mystère - que de ce que j'ai une fois ici indiqué sous le terme d'*aliénation,* mais qu'importe ! *Ce sera à vous de faire le choix.*

En attendant, appelons cette opération Ω [omega] et dans le tableau de vérité, caractérisons là par ceci : des propositions sur lesquelles elle opère, *si les deux sont vraies le résultat de l'opération est faux*. Vous consulterez les tableaux de vérité que vous avez à la portée de la main, et vous verrez qu'aucun de ceux qui sont jusqu'ici en usage, de la conjonction à la disjonction, à l'implication, ne remplit cette condition.Quand j'ai dit que la conjonction « *du vrai au vrai* » donne, par cette opération, le faux, je veux dire que toute autre conjonction y est vraie : celle « *du faux au faux* », « *du faux au vrai* », « *du vrai au faux* ».

Le rapport de ceci avec ce qu'il en est de la nature de l'inconscient, c'est ce que j'espère pouvoir articuler devant vous le 11 Janvier, où de toute façon, je vous donne là rendez-vous. *Vous pensez bien que si je ne le fais pas aujourd'hui* - là-dessus, je pense, vous me faites confiance... - *c'est que ma formulation n'est pas prête*, ni ce à quoi je pourrais aujourd'hui la limiter.

Néanmoins, si effectivement c'est d'une certaine crainte de l'avancer devant vous dans toute sa rigueur, un jour où je suis dans un certain embarras, qui fait que j'ai passé ces dernières heures à m'interroger sur quelque chose qui n'est rien de moins que l'opportunité ou non de la continuation de ceci : que nous sommes tous ensemble pour l'instant et qui s'appelle mon séminaire.

Si je me pose cette question, *c'est qu'elle vaut d'être posée.* Ce petit volume *Le langage et l'inconscient* [21] que je vous ai remis…

> et qui me semble devoir être rappelé à votre attention juste avant que j'apporte *une formule logique qui permette en quelque sorte d'assurer d'une façon ferme et certaine ce qu'il en est de la réaction du sujet pris dans cette réalité de l'inconscient*

…il n'est pas vain que ce volume vous témoigne de ce qu'il en est des difficultés de ce séjour, pour ceux dont c'est la praxis et la fonction que d'y être…

> peut-être est-ce faute de mesurer le rapport qu'il y a de cet « *y être* » à un certain « *n'y être pas* » nécessaire

…ce volume vous témoignera de ce qu'a été une rencontre autour de ce thème de l'inconscient.

---

21 « *Le langage et l'inconscient* », 2ème partie du *VIème colloque de Bonneval* (1960) : interventions de S. Leclaire et J. Laplanche : « *L'inconscient : une étude psychanalytique* », C. Stein : « *Langage et inconscient* » et un texte de Lacan (réécrit en 1964) résumant son intervention dans la discussion qui a suivi (pp. 159-170).
Cf. Henri Ey (dir.) : *L'inconscient*, Desclée de Brouwer, 1966.

Y ont participé et y avaient un rôle éminent deux de mes élèves, de ceux qui m'étaient [*sic*] les plus chers, d'autres encore…
tout y est, jusqu'aux marxistes du C.N.R.S.

Vous verrez *à la première page*, en tout petits caractères, *une très singulière manifestation*. Quiconque est ici analyste y reconnaîtra ce que l'on appelle techniquement, ce à quoi FREUD fait allusion en un point des cinq grandes psychanalyses…
je vous laisse le soin - ça vous permettra de les re-feuilleter un peu - de trouver ce point
…ce que FREUD et la police, d'une même voix, appellent « *le cadeau* » ou « *la carte de visite* ».

Si un jour, il vous arrive que votre appartement soit visité en votre absence, vous pourrez constater, peut-être, que la trace que peut laisser le visiteur est une petite merde. Nous sommes là sur le plan de *l'objet petit(a)*. Nulle surprise à ce que de telles choses se produisent dans les rapports avec des sujets que vous traquez par votre discours sur les voies de l'inconscient.

À la vérité, il y a de grandes et fortes excuses à la carence que démontrent les psychanalystes d'aujourd'hui à se tenir à la hauteur théorique qu'exige leur *praxis*. Pour eux, la fonction des résistances est quelque chose dont vous pourrez voir que…
les formules que je veux être aussi sûr de moi que possible, le jour où j'essaierai
de vous les donner dans leur essentielle et dans leur vraie instance
…vous verrez la nécessité qui s'attache à la résistance et qu'elle ne saurait d'aucune façon se limiter au non-psychanalysé.

Aussi bien, du schème que j'essaierai de vous donner du rapport, non pas du *non pensé* et du *non-être* - ne me croyez pas sur les pentes de la mystique - mais du « *je ne suis pas* » et du « *je ne pense pas* » qui permettront, pour la première fois je crois, et d'une façon sensible, de marquer non seulement la différence, *le non recouvrement* de ce qui s'appelle « *résistance* » et de ce qui s'appelle « *défense* », mais même de marquer d'une façon absolument essentielle, encore qu'elle soit jusqu'ici inédite, ce qu'il en est de « *la défense* », qui est proprement ce qui cerne et ce qui préserve exactement le « *je ne suis pas* ».

C'est faute de le savoir que tout est déplacé, décalé, dans la visée où chacun fantasme ce qu'il peut en être de *la réalité de l'inconscient*. Ce *quelque chose qui nous manque* et qui fait le scabreux de ce à quoi nous sommes affrontés non pas par quelque contingence, à savoir
- cette nouvelle conjonction de *l'être* et du *savoir*,
- cette approche distincte du terme de *la vérité*,

...fait de la découverte de FREUD quelque chose qui n'est d'aucune façon réductible et critiquable au moyen d'une réduction à quelque idéologie que ce soit.

Si le temps m'en est laissé, je prendrai ici… et si je vous l'annonce ce n'est pas pour la vanité de vous agiter quelque oripeau destiné à vous allécher en la circonstance, mais plutôt pour vous indiquer ce à quoi vous ne perdriez rien à rouvrir DESCARTES d'abord, puisque aussi bien c'est là le pivot autour de quoi je fais tourner *ce retour nécessaire aux origines du sujet*, grâce à quoi nous pouvons le reprendre, le reprendre en termes de sujet.

Pourquoi ? Parce que précisément, c'est en termes de sujet que FREUD articule son aphorisme, son aphorisme essentiel…
autour de quoi j'ai appris à tourner, non pas seulement à moi-même, mais à ceux qui m'écoutent
...le « *Wo es war, soll Ich werden* ».

Le « *Ich* », dans cette formule et à la date où elle a été articulée - *dans les Nouvelles Conférences, vous le savez* - ne saurait d'aucune façon être pris pour *la fonction* « *das Ich* » telle qu'elle est articulée dans *la seconde topique*, comme je l'ai traduite :

- « *Là où c'était, là dois-je...* - j'ai ajouté *comme sujet* mais c'est un pléonasme le « *Ich* » allemand, ici c'est le sujet - ...*advenir* ».

De même que j'ai ravivé devant vous le sens du *cogito, à mettre autour du « je suis » les guillemets qui l'éclairent,* [de même] j'irai dans l'aphorisme de FREUD.

Nous pouvons [graver ?] formule plus digne de la pierre que celle dont il avait rêvé : « *ici a été découvert le secret du rêve* », le « *Wo es war, soll Ich werden* »...
si vous le gravez, ne manquez pas de faire sauter la virgule
...c'est là, comme FREUD le souhaitait, que *doit advenir Ich* ».

Ce qui veut dire...
à la place où FREUD place cette formule, place terminale dans un de ses articles
...*ce qui veut dire*…
que ce dont il s'agit dans cette indication, n'est pas l'espoir que tout d'un coup, chez tous les êtres humains, comme on s'exprime dans un langage de vermine « le moi doit déloger le ça »
...*ce qui veut dire* que FREUD indique là, rien moins que cette révolution de la pensée que son œuvre nécessite.

Or, il est clair que c'est là un défi, et dangereux pour quiconque s'avance, comme c'est mon cas, pour le soutenir à sa place : « *Odiosum mundo me fecit logica.* ». Un certain ABÉLARD[22] - comme peut–être certains d'entre vous l'ont encore à l'oreille - écrivit un jour ces termes : « *La logique m'a fait odieux au monde* ». Et c'est sur ce terrain que j'entends porter des termes décisifs, qui ne permettent plus de confondre ce dont il s'agit quand il s'agit de l'inconscient. On verra - ou non - si quelqu'un peut articuler que là je glisse dehors, ou essaie d'en détourner…

Pour saisir ce qu'il en est de l'inconscient je veux *marquer*…
pour qu'en quelque sorte vous y puissiez préparer votre esprit par quelque exercice
…que *ce qui nous y est interdit*, c'est exactement cette sorte de mouvement de la pensée qui est proprement celui du *cogito*, qui tout autant que *l'analyse* nécessite l'*Autre* avec un grand A. Ce qui n'exige nullement la présence de quelque imbécile.

Quand DESCARTES publie son *cogito*, qu'il l'articule dans ce mouvement du *Discours de la méthode*, qu'il développe en écrit, *il s'adresse à quelqu'un*, il le mène sur les chemins d'une articulation toujours plus pressante. Et puis tout d'un coup, quelque chose se passe, qui consiste à décoller de ce chemin tracé, pour en faire surgir cet autre chose qui est le « *je suis* » .

Il y a là cette sorte de mouvement que j'essaierai pour vous de qualifier de façon plus précise, qui est celui que l'on ne trouve que quelquefois au cours de l'Histoire, que je pourrais vous désigner :

- le même au VII*ème* *Livre* d'EUCLIDE, dans la démonstration dont nous sommes encore serfs, car nous n'en avons pas trouvé d'autres, et elle est du même ordre très exactement : démontrer, quelle que soit la formule que vous pourriez - si ça se trouvait - donner de la genèse des nombres premiers, qu'il serait nécessaire - personne n'a encore trouvé cette formule, mais la trouverait-on... - qu'il se déduit nécessairement qu'il y en aurait d'autres que cette formule ne peut pas nommer.

- C'est cette sorte de *nœud* où se marque le point essentiel de ce qu'il en est *d'un certain rapport* qui est celui *du sujet à la pensée.* Si j'ai touché l'année dernière au pari pascalien, c'est dans le même dessein.

- Si vous vous référez à ce qui apparaît, dans les *mathématiques modernes*, comme ce qu'on appelle « *l'appréhension diagonale* », autrement dit ce qui permet à CANTOR d'instaurer *une différence entre les infinis*, vous avez toujours le même mouvement.

- Et plus simplement, si vous voulez bien d'ici la prochaine fois vous procurer sous cette forme ou sous une autre : *Fides quaerens intellectum* [« La foi cherche l'intelligence »] de Saint ANSELME, au *chapitre II* - pour que je ne sois pas forcé, moi, de vous le lire - vous lirez, dussiez-vous vous donner quelque mal pour vous procurer ce petit bouquin… ceci c'est la traduction de KOYRÉ, qui est parue chez VRIN, je ne sais pas s'il en reste, et assurément il n'en restera pas ! - vous lirez le *chapitre II*, pour reparcourir, à titre d'exercice, ce qu'il en est de ce que l'imbécillité universitaire a fait tomber dans le discrédit sous le nom d'« *argument ontologique* ». On croyait que Saint ANSELME ne savait pas que ce n'est pas parce qu'on peut *penser* le plus parfait qu'il existe. Vous verrez dans ce chapitre, qu'il le savait fort bien, mais que l'argument est d'une tout autre portée, est de la portée de cette démarche que j'essaie de vous désigner, qui consiste à conduire l'adversaire sur un chemin tel que ce soit de son brusque détachement que surgisse une dimension jusqu'alors inaperçue.

Telle est l'horreur de la relation à la dimension de l'inconscient que ce mouvement impossible : tout est permis à l'inconscient sauf d'articuler « *donc je suis* ». C'est ce qui nécessite d'autres abords, et proprement les abords logiques que j'essaierai de tracer devant vous, de ce qui rejette à son néant et à sa futilité tout ce qui a été articulé en termes vaseux de psychologue autour de l'auto-analyse.

Mais si assurément la difficulté que je puis avoir *à ranimer*, dans un champ dont la fonction s'affirme et se cristallise, justement des difficultés - appelons-les « *noétiques* », si cela vous convient - de l'abord théorique de l'inconscient, point trop compréhensible, qui n'exclut pas qu'à ce milieu, une jonction se fasse sur le plan de la technique et d'interrogations précises, c'est justement par exemple de pouvoir exiger que s'y rouvrent les termes dont se justifie la psychanalyse *didactique.*

Question, pour moi, qui peut se poser de ce qu'il en est des conséquences d'un discours, des circonstances et aussi bien le dessein pour moi d'user de leur détour, de celui que m'imposaient ces circonstances, d'ouvrir ce discours sur FREUD à un public plus large.

Le galant homme dont la signature est au bas de *ce que j'ai appelé le cadeau*, écrit

- « *Sied-il, sous prétexte de liberté, de tolérer que le forum se transforme en cirque ?* »

Si le cadeau m'est précieux, la vérité surgit, même de l'incontinence. Ce serait moi qui, précisément dans ce volume, substituerais « *le cirque* » au forum : Dieu me bénisse si j'avais vraiment réussi !

---

22 « *La logique m'a valu la haine du monde* », Cf. Pierre ABELARD : *Correspondance*, par R. Oberson, Hermann, Paris, 2007 .

Sûr ! Dans ce petit article sur l'inconscient, j'ai bien eu en effet, en le rédigeant, le sentiment que je m'exerçais à ce quelque chose d'à la fois rigoureux et crevant les limites, sinon celles du toit du *cirque* tout du moins celles de l'*acrobatie*, et pourquoi pas de la *clownerie* - si vous voulez - pour substituer quelque chose qui n'a en effet aucun rapport avec ce que j'ai pu dire dans ce forum de Bonneval[23], qui était comme tous les forums, une foire ! [*Lacan jette la brochure sur la table*]

La précision d'un exercice de cirque est d'autant moins donnée à tout le monde que ce que je suis en train de vous démontrer, quand je vous parle du *cogito*, c'est quelque chose qui, en effet, a la forme d'un cirque, à ceci près que le circuit ne se ferme pas, qu'il y a quelque part ce petit ressaut qui fait passer ce « *je pense* » à ce « *je suis* », qui fait aussi franchir, à telle ou telle date, combien rare des révolutions du sujet, un pas essentiel.

Celui que j'ai pris - *le dernier* - est celui de CANTOR. Sachez qu'on lui a, à lui, assez craché dessus [*Lacan jette encore la brochure sur la table*] pour qu'il ait fini sa vie dans un asile. Rassurez-vous, ce ne sera pas mon cas ! [Rires] Je suis un peu moins sensible que lui aux articulations des collègues et des autres. Mais la question que je me pose c'est de savoir si…

maintenant que j'articule dans une dimension qui est véhiculée par celle de la vente assez stupéfiante de ces Écrits, j'articule donc ce discours

…il va falloir - ou non ! - que je m'occupe de la foire.

Car bien entendu, je ne peux pas copier sur ceux dont c'est le métier de se faire valoir…

avec le happage, au passage, de n'importe quel petit truc qu'on accroche dans le discours de LACAN, ou dans le discours de quelqu'un d'autre

…pour faire un papier où « il » démontre son originalité.

Entre le congrès de Bonneval [30 oct.-02 nov. 1960] *et le moment où je suis passé ici* [E.N.S. rue d'Ulm, 15 janv. 1964], j'ai vécu au milieu d'une foire. Une foire où j'étais-là le *bestiau* : c'est moi qui était en vente sur le marché. Ça ne m'a pas dérangé. D'abord, parce que ces opérations ne me concernaient pas, je veux dire : dans mon discours, et qu'ensuite ça n'empêchait pas *les mêmes gens qui s'occupaient de ce « service »,* de venir à mon séminaire et *de gratter* tout ce que je disais - je veux dire *de l'écrire avec soin* - avec d'autant plus de soin qu'ils savaient très bien qu'il n'en avait plus pour longtemps, étant donné leurs propres desseins. *Donc ce n'est pas de n'importe quelle foire qu'il s'agit.*

Ce qui va venir maintenant sur la foire, ça va être toutes sortes d'autres choses, qui vont consister - *comme ça s'est déjà fait et déjà avant la parution de mes Écrits* - qui va consister à s'emparer de n'importe laquelle de mes formules pour la faire servir à Dieu sait quoi ! « On » devait me démontrer que je ne sais pas lire FREUD ! ...Depuis trente ans que je ne fais que ça !

[*Lacan jette pour la troisième fois la brochure sur la table*]

Alors, qu'est-ce qu'il va falloir ? Que je réponde ? Que je fasse répondre ? *Quel tintouin* ! Peut-être ai-je des choses plus utiles à faire ? Nommément de m'occuper du point où ces choses peuvent porter fruit, à savoir chez ceux qui me suivent *dans la praxis.* Quoiqu'il en soit, comme vous le voyez, cette question ne me laisse pas *indifférent.* C'est bien parce qu'elle ne me laisse pas *indifférent* que je me suis trouvé me la poser avec la plus grande acuité.

Je dois dire qu'une seule chose me retient de la trancher de la façon dont vous voyez qu'ici elle se dessine : c'est non pas *votre qualité,* Messieurs et Mesdames, encore que je suis loin de ne pas m'en sentir honoré, d'avoir parmi mes auditeurs, aujourd'hui ou d'autres, quelques-unes des personnes les plus formées et de celles pour lesquelles il n'est pour moi pas vain, de me proposer à *leur jugement.*

Néanmoins, cela tout seul suffirait-il à justifier ce qui, aussi bien, peut être transmis par la voie de l'écrit ? Malgré tout, au niveau de l'écrit il arrive que ce qui vaut quelque chose surnage, quoique bien entendu, dans une université comme l'Université française où depuis près de cent ans on est kantien, les responsables - *comme je vous l'ai déjà fait remarquer dans une de mes notes* - n'ont pas...

au cours des cent ans où ils ont marqué et poussé devant eux des foules d'étudiants

...n'ont trouvé moyen de faire sortir une *édition complète* de KANT.

Ce qui me fait hésiter, ce qui fait que peut-être - peut-être si ça me chante - je continuerai ce discours, ce n'est donc pas votre qualité mais *votre nombre.* Car après tout c'est ce qui me frappe. C'est ce pour quoi cette année, j'ai renoncé à cette *fermeture* du séminaire qu'il y a eu les années précédentes : un petit temps d'essai et l'occasion de manifester son inefficacité.

C'est à cause de ce *nombre*, de *ce quelque chose d'incroyable* qui fait que des gens, une bonne partie de ceux qui sont là, des gens…

que je salue puisque aussi bien ils sont là pour me prouver qu'il y a dans ce que je dis quelque chose qui *résonne,* qui résonne assez pour que ceux-là viennent m'entendre, plutôt que le discours de tel ou tel de leurs professeurs concernant des choses qui les intéressent, parce que ça fait partie de leur programme

…ils viennent m'entendre moi, qui n'en fais pas partie.

Ceci me donne quand même *le signe* qu'à travers ce que je dis, qui ne peut certes pas passer pour de la démagogie, il doit bien y avoir quelque chose où ils se sentent *intéressés.*

23 Les Actes du Congrès de Bonneval (30 oct. - 2 nov. 60) ont été publiés dans L'inconscient, Paris, Desclée de Brouwer, 1966, L'intervention de Lacan, pp.159-170, est reprise dans les Écrits, sous le titre « Position de l'inconscient » , pp. 829-850.

C'est par là qu'assurément je peux me justifier, si ça se trouve, de poursuivre ce discours public.
Ce discours certes, qui comme pendant les 15 ans qu'il a déjà duré, est un discours où assurément *tout n'est pas donné à l'avance.*
Ce que j'ai construit, et dont des parts entières restent encore éparses dans des mémoires qui en feront, ma foi, ce qu'elles voudront, il y a pourtant des parties qui mériteraient plus et mieux.

Je ferai référence au « *mot d'esprit* » dans ce que je vous dirai de la formule de ce que j'ai appelé tout à l'heure « *l'opération oméga* ».
Pendant 3 mois, devant des gens qui n'en croyaient pas leurs oreilles, qui se demandaient si je plaisantais, j'ai parlé du « *mot d'esprit* ».

Je vous invite, puisque vous allez être en vacances, à vous procurer, si par hasard c'est possible…
car on ne sait pas… les œuvres de FREUD, elles aussi, sont introuvables
…à vous procurer *Le mot d'esprit...*, et à vous en pénétrer. S'il m'arrive de devoir prendre des vacances, moi aussi,
c'est la première chose - de mes séminaires du passé - dont j'essaierai de donner par écrit un équivalent.

Là-dessus, vous voilà pourvus, pour ce temps intermédiaire, de ce que je voulais dire : ce n'est pas toujours « la fête ».
En tout cas, pas toujours pour moi. La dernière fois que j'ai fait allusion à la fête, c'était dans un petit écrit, qui n'était pas un écrit du tout, puisque j'ai tenu à ce qu'il restitue l'état du discours que j'ai émis devant un public médical assez large.
L'accueil de ce discours a été une des *expériences* de ma vie. Ce n'est pas d'ailleurs une expérience qui m'a surpris.

Si je ne la renouvelle pas plus, c'est que j'en connais bien d'avance les résultats. Je dois vous dire que je n'ai pas pu résister à y apporter une modification qui n'a vraiment rien à faire avec le discours : cette allusion à la fête, à la fête du *Banquet*… si c'était une allusion, le public reconnaîtra mieux dans le bulletin de ma petite École sans doute, que dans celui du Collège de Médecine où il sera d'autre part publié, l'allusion à la fête du *Banquet.*

Il s'agit de celle où viennent, qui en mendiant, qui en égarée, deux personnages, deux personnages *allégoriques*[24] que vous connaissez, qui s'appellent Πὸρος [Poros] et Πενία [Penia] . Entre le Πὸρος de la psychanalyse et la Πενία universitaire, je suis en train de m'interroger jusqu'où je peux laisser aller l'obscénité. Quel qu'en soit l'enjeu, la chose vaut qu'on y regarde à deux fois, je veux dire : même si l'enjeu est ce que « l'autre » appelle assez comiquement « *l'Éros philosophique* ».

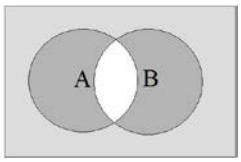
Bonnes fêtes !

24 Cf. Séminaire 1960-61 : *Le transfert*..., fin de séance du 18-01-1961.

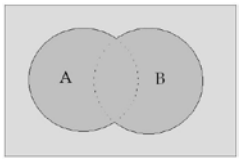
Je vous ai laissés à l'opération définie par moi « *aliénation* », si vous vous rappelez, sous la forme d'un choix forcé où elle s'image de porter sur une alternative qui se solde, par un manque essentiel. Du moins vous ai-je annoncé que cette *forme*, je la reprendrai à propos de l'alternative où je traduis le *cogito* cartésien et qui est celle-ci : « *Ou je ne pense pas, ou je ne suis pas.* »

Cette transformation, un logicien formé à la logique symbolique la reconnaîtra…
la reconnaîtra, de représenter la formule mise au jour dans le registre de cette logique symbolique,
pour la première fois par de MORGAN au milieu du siècle dernier
…pour autant que ce qu'elle énonçait, qui représentait une véritable découverte, qui n'avait jamais été mise au jour sous cette forme jusque-là, s'exprimait d'abord ainsi : que dans *le rapport propositionnel* qui consiste dans la *conjonction* de deux propositions…
ce qu'exprime, à droite et en haut de ces feuilles blanches, sur lesquelles j'ai écrit en noir pour que ce soit plus visible
…la *conjonction* de A et de B : $A \cap B$, si vous la niez en tant que *conjonction* : $\overline{A \cap B}$. Si vous dites qu'il n'est pas vrai, par exemple, que A et B soient ensemble tenables, ceci équivaut à *la réunion* : $\overline{A \cap B} = \overline{A} \cup \overline{B}$

La *réunion* veut dire autre chose que *l'intersection. L'intersection* c'est - si vous représentez, si vous imagez, le champ de ce qui est émis dans chacune de ces propositions par un cercle couvrant une aire - *l'intersection* c'est ceci [en blanc] :

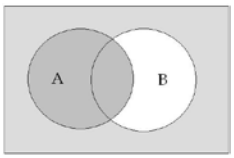


La réunion c'est ceci :

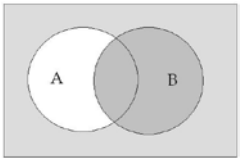


Comme vous le voyez ce n'est pas l'addition, car il peut y avoir, à chacun des deux champs, une partie commune.

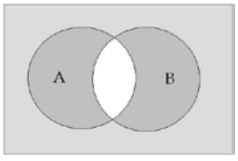
Eh bien, l'énoncé de MORGAN s'exprime ainsi : $\overline{A \cap B} = \overline{A} \cup \overline{B}$ que dans l'ensemble formé par ces deux champs, ici couverts par les deux propositions en cause, la négation de l'intersection, à savoir ce qu'il en est de ce que A et B soient ensemble, est représentée par *la réunion de la négation de* A : écrivons ici A : ce qui est sa négation c'est cette partie de B [en blanc] :



…*et de la négation de* B, c'est-à-dire de cette partie de A :



Vous voyez qu'il reste au milieu quelque chose qui est excepté :



…qui est le complément de la *réunion* de ces deux négations et correspond à proprement parler à ce qui est nié, c'est-à-dire au champ de *l'intersection* de A et de B.

Cette formule si simple s'est trouvé prendre une telle portée dans les développements de la logique symbolique, qu'elle y est considérée comme fondamentale au titre de ce qu'on appelle *le principe de dualité,* qui s'exprime ainsi sous sa forme la plus générale : c'est à savoir que, si nous portons les choses non pas à cette tentative de littéralisation du maniement de la logique propositionnelle, mais si nous la portons sur le plan de ce qui vient au fondement de la formulation du développement mathématique, à savoir *la théorie des ensembles*, *la théorie des ensembles* sous une forme masquée introduit quelque chose qui est justement ce qui permet d'en faire *le fondement* de ce qui est le développement de la pensée mathématique.

C'est que d'une façon masquée peut-on dire, *ce que je vous ai appris à distinguer du sujet de l'énoncé, comme étant le sujet de l'énonciation, se trouve* - dans les énoncés primaires, dans la définition de l'ensemble comme tel - *le sujet de l'énonciation s'y trouve en quelque sorte gelé…* il s'y manie, il y reste impliqué, pour autant, bien sûr, que *la théorie des ensembles* est ce qui permet, du développement de la pensée mathématique, de dérouler l'exposé, d'assurer la cohérence.

Autre chose bien sûr, est *le progrès d'invention*, la démarche propre du raisonnement mathématique, qui n'est pas celle d'*une tautologie*, quoi qu'on en dise, qui a sa fécondité propre, qui s'arrache au plan purement *déductif*, et par ce ressort qui lui est essentiel et qu'on appelle « *le raisonnement par récurrence* » ou encore, pour employer le terme de POINCARÉ, « *l'induction complète* ».

Ceci qui, pour être mis en valeur, exige le recours à *la temporalité,* à la démarche du raisonnement en tant qu'elle est scandée par ce quelque chose qui est proprement ce qui est constitutif du raisonnement par récurrence, se déroule comme fondé sur une démarche indéfiniment répétable. Mais au niveau de *la théorie des ensembles*, nous n'avons à chercher qu'un appareil qui nous permette de symboliser ce qui est assuré du développement mathématique et pour cela, ce qui dans l'acte de l'énonciation s'isole comme sujet : *sujet de l'énonciation* en tant qu'il est différent de cette pointe dans l'énoncé où nous pouvons le reconnaître.
C'est cela qui, dans la notion d'*ensemble*, et très précisément pour autant qu'elle se fonde sur la possibilité de l'*ensemble vide* comme tel, c'est cela où s'assure d'une façon voilée l'existence du *sujet de l'énonciation*.

Au niveau de *la théorie des ensembles* la transformation de MORGAN s'exprime ainsi : que dans toute formule où nous avons

- un ensemble, quelque ensemble,
- l'ensemble vide,
- le signe de la réunion,
- et le signe de l'intersection,

en les échangeant deux par deux, c'est-à-dire *en substituant* :

- à l'ensemble, l'ensemble vide,
- à l'ensemble vide, un ensemble,
- à la réunion, l'intersection,
- à l'intersection, une réunion,

…nous conservons la valeur de vérité qui a pu être établie dans la première formule.

Tel est, fondamentalement, ce que veut dire que nous substituons au « *Je pense, donc je suis* » ce quelque chose, qui exige que nous le regardions de plus près dans son maniement mais qui - tout brutalement, tout massivement, tout aveuglément, dirai-je - peut d'abord s'articuler comme quelque chose dont le « *ou* » de la réunion, est à regarder de plus près et qui unit un « *je ne pense pas* » avec un « *je ne suis pas* ».

Aussi bien ces deux « *ne... pas* » ne sont-ils pas bien *entendus* : à partir du moment où s'introduit cette dimension de l'ensemble vide…
pour autant qu'elle supporte ce quelque chose de défini par l'énonciation,
à quoi sans doute il se peut que rien ne réponde, mais qui est établi comme tel
…*cet ensemble vide en tant que représentant le sujet de l'énonciation, nous force à prendre sous une valeur qui est à examiner, la fonction de la négation*.

Prenons le « *je ne désire pas* ». *Il est clair que ce « je ne désire pas », à lui tout seul est fait pour nous faire nous demander sur quoi porte la négation* :

- *ce qui est un « je ne désire pas » transitif implique l'indésirable*, l'indésirable de mon fait : *il y a quelque chose d'exprès que je ne désire pas*,
- mais aussi bien, la négation peut vouloir dire que ce n'est pas moi qui désire, impliquant que je me décharge d'un désir qui peut aussi bien être ce qui me porte tout en n'étant pas moi,
- mais encore reste-t-il que cette négation peut vouloir dire qu'il n'est pas vrai que je désire, que « *le désir* », qu'il soit de moi ou de pas-moi, n'a rien à faire avec la question.

C'est vous dire que cette dialectique du sujet…
pour autant que nous essayons de l'ordonner, de la délinéer, entre *sujet de l'énoncé* et *sujet de l'énonciation*
…c'est là une œuvre bien utile et spécialement au niveau où nous reprenons aujourd'hui l'interrogation du *cogito* de DESCARTES, pour autant que c'est cela qui peut nous permettre de donner sens véritable, situation exacte,
à ce qui de par FREUD s'en modifie et, pour le dire tout de suite, qui se propose à nous sous ces deux formes trop facilement superposées et confondues, qui s'appellent respectivement l'*inconscient* et le *Ça*, et qui sont ce qu'il s'agit pour nous de distinguer à la lumière de cette interrogation que nous faisons partir de l'examen du *cogito*.

Que le *cogito* soit encore discuté, ceci est un fait dans le discours philosophique. C'est bien à la fois ce qui nous permet d'y entrer Nous-mêmes avec l'usage où nous entendons le faire servir, puisque, aussi bien, ce certain *flottement* qui peut y rester, est bien ce qui en lui témoigne de quelque chose où il devait se compléter. Si le *cogito*, *dans l'histoire de la philosophie*, est une base, pourquoi ?
C'est que, pour le dire assurément au minimum, il substitue au *rapport pathétique*, au rapport difficile qui avait fait toute *la tradition de l'interrogation philosophique*, qui n'était autre que celle du rapport *du penser à l'être*.

Allez ouvrir, non pas à travers les commentateurs mais directement… bien sûr, ce sera pour vous plus facile si vous savez le grec, si vous ne le savez pas *il y a de bonnes traductions*, des commentaires très suffisants *en langue anglaise*, de la *Métaphysique* d'ARISTOTE.
Il y a une traduction française, qui est celle de TRICOT [25], qui à la vérité n'est pas sans y apporter le voile et le masque d'un perpétuel commentaire thomiste.

Mais pour autant qu'à travers ces déformations vous pourrez essayer de rejoindre le mouvement originel de ce qu'ARISTOTE nous communique, vous vous apercevrez combien, mais après coup, *tout ce qui a pu s'accumuler de critiques ou d'exégèses autour de ce texte…*
dont tel ou tel scoliaste nous dit que tel passage est discutable, ou que l'ordre des livres a été bouleversé
…combien, pour une lecture première, toutes ces questions apparaissent vraiment secondaires auprès de je ne sais quoi de direct et de frais, qui fait de cette lecture, à cette seule condition que vous la sortiez de *l'atmosphère de l'école*, une chose qui vous frappe du registre de ce que j'ai appelé tout à l'heure le « *pathétique* ».

Quand vous verrez à tout instant se renouveler et rejaillir, dans quelque chose qui semble encore porter la trace du discours-même où il s'est formulé, *cette interrogation de ce qu'il en est du rapport de la pensée et de l'être*. Et quand vous verrez surgir tel terme, comme celui de τὸ σεμνὸν [to semnon], *ce qu'il y a de digne, la dignité, celle qui est à préserver du « penser »* au regard de ce qui doit la rendre à la hauteur de ce qu'il en est de ce que l'on veut saisir, à savoir : *ce n'est pas seulement « l'étant » ou « ce qui est » mais ce par où l'être s'y manifeste.*

Ce qu'on a traduit diversement « *L'être en tant qu'être* » a-t-on dit. Fort mauvaise traduction pour ces trois termes que j'ai pris soin de noter en haut à gauche de ce tableau, et qui sont proprement :

- Premièrement, le Τὸ τί ἐστι [to ti esti] qui ne veut rien dire d'autre que le « *qu'est-ce que c'est ?* ».
  Il me paraît que c'est une traduction aussi valable que celle du « *quid* » dans lequel on croit ordinairement devoir se limiter.

- le Τὸ τί ἦν εἶναι[26] [to ti en einai], qui est bien, ma foi, un des traits les plus saisissants de la vivacité de ce langage qui est celui d'ARISTOTE. Car ce n'est certes pas - ici encore bien moins - « *l'être en tant qu'être* » qui convient pour le traduire, puisque, *si peu que vous sachiez le grec*, vous pouvez lire cette chose qui est une tournure commune du grec, et pas seulement littéraire, qui est manifestement ce *trait d'origine* du verbe grec et qu'il a précisément en commun avec ce que l'imparfait veut dire en français - auquel si souvent je m'arrête au cours de ce dont j'ai pu laisser la trace dans mes écrits - ce « *c'était* », qui veut dire : « *ça vient de disparaître* », *tout en même temps que ça peut vouloir dire* : « *un peu plus ça allait être* ».

  Ce Τό τὶ ἦν εἶναι[27] [to ti en einai], qui est la même chose, que ce qui se dit dans l'*Hippolyte* d'EURIPIDE [Vers 359], quand on dit : Κύπρις οὐκ ἄρ'ἦν θεός *à savoir :* « *Cypris–Aphrodite, pour toi, n'était pas une déesse* ». Ce qui veut dire que :
  - pour s'être conduite comme elle vient de le faire, assurément ce qu'elle était nous fuit et nous échappe,
  - et qu'aussi bien il faut que nous remettions en question tout ce qu'il en est de ce que c'est qu'une déesse ou qu'un dieu.

  Ce Τό τὶ ἦν εἶναι le « *ce que c'était être* » : « *ce que c'était être* » quand ? Avant que j'en parle, à proprement parler.
  C'est cette espèce de sentiment qu'il y a, dans le langage même d'ARISTOTE, de « *l'être* » encore inviolé et pour autant que déjà il touchait, avec ce νοεῖν [noein], avec cette pensée, dont tout ce qui est agité c'est de savoir jusqu'à quel degré elle peut en être digne, *c'est-à-dire s'élever à la hauteur de l'être* [τὸ αὐτό νοεῖν καὶ εἶναι[28], (*to auto noein kai einai*) : « *le même, que de penser et être* »].

  Voilà dans quel tracé d'origine, dont vous ne pouvez pas ne pas sentir en quelque sorte la racine, de l'ordre du *sacré,* voilà où s'attache la première articulation du *philosophème* : au niveau de celui qu'il y a, à introduire - *on peut le dire* - le premier pas d'une science positive.

- Pour le Τὸ ὂν ᾗ ὄν[29] [to ôn hêi on] c'est bien en effet aussi - ce dernier terme - « *l'étant, par où il est étant* », c'est-à-dire encore ce quelque chose qui pointe vers l'être.

---

25 Aristote : *Métaphysique*, traduction Tricot, Vrin, 2002.
26 Aristote : *Métaphysique*, Livre VII, 1029 b.
27 Littéralement « *l'être ce que c'était* » (latin : *quod quid erat essè*).
28 Parménide, *Le poème*, par Marcel Conche, PUF, 1996. Cf. séminaire 1961-62 : *L'identification*, séance du 14-03-1962.
29 Aristote : Métaphysique, livre IV, 1023a.

Et chacun sait que le… libre mouvement de *la tradition philosophique* ne représente rien d'autre que le *progressif éloignement* de cette *source de trouvailles*, de cette *première invention*, qui a abouti, à travers les écoles qui se succèdent de plus en plus, à ne serrer qu'autour de l'articulation logique, ce qui peut être retenu de cette interrogation première. Or *le cogito* de DESCARTES à un sens :
c'est qu'*à ce rapport de la pensée et de l'être, il substitue purement et simplement* l'instauration de *l'être du « je »*.

Ce que je veux produire devant vous est ceci : c'est que pour autant que l'expérience, qui n'est qu'une expérience qui elle-même est suite et effet de ce franchissement de la pensée qui représente enfin quelque chose qui peut s'appeler « *refus de la question de l'Être* »…
et précisément pour autant que ce refus a engendré cette suite, cette levée nouvelle de l'abord sur le monde, qui s'appelle la science
…que si quelque chose, à l'intérieur des effets de ce franchissement, s'est produit qui s'appelle la découverte freudienne,
ou au niveau de celui qui l'y a introduite, ou encore sa pensée, voire sa pensée sur la pensée - le point essentiel c'est que ceci,
en aucun cas, ne veut dire « *un retour à la pensée de l'être* ».

Rien, dans ce qu'apporte FREUD, qu'il s'agisse de *l'inconscient* ou du *Ça,* ne fait retour à quelque chose qui, au niveau de la pensée, nous replace sur ce plan de *l'interrogation de l'être.* Ce n'est qu'à l'intérieur, et restant dans les suites de cette limite de franchissement, de cette cassure par quoi, à « *la question que la pensée pose à l'être* », est substituée, et sous le mode d'*un refus,* la seule *affirmation de l'être du « je »,* puisque c'est à l'intérieur de ceci que prend son sens ce qu'amène FREUD, tant du côté de *l'inconscient* que du côté du *Ça.*

C'est pour vous le montrer, vous montrer comment cela s'articule, que je m'avance cette année dans le domaine de la logique,
et qu'aussi bien nous poursuivons maintenant. Dans le *cogito* lui–même…
qui mérite à cet endroit d'être *une fois de plus reparcouru*
…nous allons trouver les amorces, les amorces du paradoxe qui est celui qu'introduit le recours à *la formule morganienne*
telle que je vous l'ai d'abord produite et qui est celle-ci : y a-t-il un être du « *je* » hors du discours ?

C'est bien la question que tranche le *cogito* cartésien, encore faut-il voir comment il le fait.

C'est pour en poser la question que nous avons introduit ces guillemets autour de l'« *ergo sum* » qui le subvertissent dans sa portée *naïve* si l'on peut dire, qui en font un « *ergo sum* » *cogité*, dont en somme le seul être tient dans cet « *ergo* » qui, lui, dans l'intérieur de la pensée, se présente pour DESCARTES comme le signe de ce qu'il articule lui-même à plusieurs reprises…
et aussi bien dans le *Discours de la méthode* que dans les *Méditations* ou dans les *Principes*
…c'est à savoir : comme un « *ergo* » de nécessité.

Mais si seulement cet « *ergo* » représente cette nécessité, est-ce que nous ne pouvons pas voir ce qui résulte de ceci :
que *« ergo sum » n'est que refus du dur chemin du « penser » à « l'être »*, et du savoir qui doit - ce chemin - le parcourir.
Il prend, cet « *ergo sum* »*, le raccourci d'être celui qui pense.*

Mais à penser qu'il n'est même pas besoin d'interroger *l'étant* sur le parcours où il tient son *être*, puisque déjà la question s'assure elle–même de sa propre existence, n'est–ce pas là se placer comme *ego,* hors de la prise dont l'être peut étreindre la pensée ?
Se poser *ego,* « *je pense* » comme pur « *pense–être* »*,* comme substitut subsistant d'être, le « *je* » d'un « *ne suis pas* » *local*, qui veut dire
« *Je ne suis qu'à ce que ta question de l'être soit élidée, je me passe d'être, je … ne suis pas* »…

- sauf *là où* nécessairement *je suis, de pouvoir le dire,*
- ou pour mieux dire : *où je suis, de pouvoir vous le faire dire,*
- ou plus exactement : *de le faire dire à l'Autre,*

…car c'est bien-là la démarche, quand vous la suivez de près dans le texte de DESCARTES.

C'est en ceci, au reste, que c'est une démarche féconde, et qui a… qu'elle a à proprement parler le même profil que celle du raisonnement par récurrence, qui est en quelque sorte ceci : de mener l'autre longtemps sur un chemin, sur un chemin qui est ici, à proprement parler, le chemin de renoncer à telle et telle, et bientôt à toutes les voies du savoir, et puis *à un tournant,* de *le surprendre* en cet aveu : *que là au moins*, de lui avoir fait parcourir ce chemin, *il faut bien que « je sois »* .

Mais *la dimension de cet Autre* y est si essentielle qu'on peut dire qu'elle est au nerf du *cogito,* et que c'est *elle* qui constitue proprement la limite de ce qui peut se définir et s'assurer, au mieux, comme *l'ensemble vide que constitue le « je suis »,* dans cette référence *où « je »*, en tant que « *je suis* », *se constitue* proprement de ceci : *de ne contenir aucun élément.*

Ce cadre ne vaut que pour autant que le « *je pense* »*,* je le pense, c'est-à-dire que *j'argumente le cogito avec l'Autre.*
« Ne suis pas » signifie qu'il n'y a pas d'élément de cet ensemble qui sous le terme de « je » existe : *Ego sum, sive ego cogito,* mais sans qu'il y ait rien qui le meuble. Cette rencontre rend clair que le « *je pense* » *n'est qu'un semblable habillement.*

Si ce n'est pas du niveau du « *je pense* » - qui prépare cet aveu d'un ensemble vide - qu'il s'agit, c'est du vidage d'un autre ensemble.

C'est après que DESCARTES ait fait la mise à l'épreuve de tous les accès au savoir, qu'il ait fondé cette pensée à proprement parler de *l'évidement de l'être*, pour n'être avide que de certitude, et qui résulte en ceci que nous avons déjà appelé « *vidage* » et qui - *ce terme* - par cette *interrogation* laisse à savoir si cette opération même, comme telle, ne suffit pas à donner de l'*ego* la seule véritable substance, c'est bien de là, et pour autant que nous en saisissons l'importance, que seulement devient pensable, comme par *un fil conducteur*, ce dont il va s'agir quand FREUD nous apporte… quoi ?

Quoi ? si ce n'est ce qui en résulte dans ce qu'il appelle, pour employer ses propres termes, non pas « le fonctionnement mental », comme on le traduit faussement quand on traduit l'allemand en anglais, mais le *psychische Geschehen, l'évènement psychique.*

Comme nous allons le voir, il ne reste rien - dans ce sur quoi FREUD s'interroge - de quelque chose qui puisse ranimer, raviver la pensée de *l'être* au-delà de ce que le *cogito* lui a désormais assigné comme limite. En fait, *l'être* est si bien exclu de tout ce dont il peut s'agir que, pour entrer dans cette explication, je pourrais dire, qu'à reprendre une de mes formules familières - celle de la *Verwerfung* - c'est bien en fait de *quelque chose* de cet ordre qu'il s'agit, *et si quelque chose s'articule de nos jours qui peut s'appeler la fin d'un humanisme...*
qui ne date pas bien sûr, ni d'hier ni d'avant-hier, ni du moment où M. Michel FOUCAULT
peut l'articuler, ni moi-même, ce qui est chose faite depuis longtemps.
...c'est très précisément en ceci que la dimension nous est ouverte, qui nous permet de découvrir comment joue, selon la formule que j'en ai donnée, cette *Verwerfung*, ce rejet de l'être :

« *Ce qui est rejeté du symbolique* - ai-je dit depuis le début de mon enseignement - *reparaît dans le réel.*

Si ce *quelque chose* qui s'appelle « *l'être de l'homme* » est en effet bien ce qui, à partir d'une certaine date, est rejeté, *nous le voyons reparaître dans le réel* et sous une forme tout à fait claire. « *L'être de l'homme* », pour autant qu'il est fondamental de notre anthropologie, il a un nom où le mot d'*être* se retrouve dans son milieu, où il suffit de le mettre entre parenthèses. [*d(être)itus*]

Et pour trouver ce nom, comme aussi bien ce qu'il désigne, il suffit de sortir de chez soi, un jour à la campagne, pour aller faire une promenade et, traversant la route, vous rencontrez un lieu de « *camping* », et sur le « *camping* », ou plus exactement tout autour, le marquant du cercle d'une écume, ce que vous rencontrez c'est cet « *être de l'homme* », en tant que *verworfen* il reparaît dans le *réel*, il a un nom : ceci s'appelle le « *d(être)itus* ».[Rires]

Ce n'est pas d'hier que nous savons que « *l'être de l'homme* », en tant que rejeté, c'est là ce qui reparaît sous la forme de ces menus cercles de fer tordus - dont on ne sait pas pourquoi c'est là autour du lieu habituel des campeurs - que nous en trouvons une certaine accumulation. Pour peu que nous soyons préhistoriens, ou archéologues, nous devons présumer que ce rejet de l'être doit avoir quelque chose, qui n'est pas apparu pour la première fois avec DESCARTES, ni avec l'origine de la science, mais peut-être y a marqué chacun des franchissements essentiels qui ont permis de constituer, sous des formes qui ont été périssables et toujours précaires, les étapes de l'humanité.

Et je n'ai pas besoin d'essayer de ré-articuler devant vous, dans une langue que je ne pratique pas et qui me le rend très *imprononçable*, ce qu'on désigne, ce qu'on épingle comme signal de telle ou telle phase de ce développement technologique, *sous la forme de ces amoncellements de coquillages qui se trouvent dans certaines aires*, dans certaines zones de ce qui nous reste de *ces civilisations préhistoriques*[30].

Le *détritus* c'est bien là le point à retenir, qui représente…
et pas seulement comme signal, mais comme quelque chose d'essentiel
…*ce autour de quoi pour nous va tourner* ce qu'il va en être maintenant, de ce que nous avons à interroger de *cette aliénation*.

L'*aliénation* a une face patente, qui n'est pas que nous sommes l'Autre, ou que « les autres » comme on dit, *en nous reprenant* nous défigurent ou nous déforment. *Le fait de l'aliénation n'est pas que nous soyons repris, refaits, représentés dans* l'Autre, mais il est *essentiellement* fondé au contraire sur le rejet de *l'Autre*, pour autant que cet *Autre*, celui que je signale d'un grand A, est ce qui est venu *à la place* de cette interrogation de l'*Être*, autour de quoi je fais tourner aujourd'hui essentiellement la limite, le franchissement du *cogito.*

Plût au Ciel donc, que l'*aliénation* consistât en ce que nous nous trouvions, au lieu de l'Autre, à l'aise ! Pour DESCARTES, c'est assurément ce qui lui permet l'allégresse de sa démarche. Et dans les premières *Regulae*, qui représentent *son œuvre originelle*, *son œuvre de jeunesse*, celle dont le manuscrit, plus tard, fut retrouvé - *et reste d'ailleurs toujours perdu* - dans les papiers de LEIBNIZ, le « *sum ergo Deus* » *est exactement le prolongement du* « *cogito ergo sum* ».

Bien sûr *l'opération* est avantageuse, qui *laisse tout entière à la charge d'un Autre* qui ne s'assure de rien d'autre que de *l'instauration de l'être comme étant l'être du* « *Je* » d'un Autre, que le Dieu de la tradition judéo–chrétienne facilite d'être Celui qui s'est présenté lui-même, d'être : « *Je suis ce que je suis* »

---

30 Cf. séminaire 1965-66 : « *L'objet de la psychanalyse* », séance du 08-12-65 : « *...ça porte un joli nom en danois mais je suis incapable de le prononcer - c'est un amas de détritus, alors, là nous avons l'objet (a) !* » [Kjökkenmödding : Amas coquiller résultant généralement de la consommation de mollusques sur une longue période par des populations mésolithiques et néolithiques, de la Baltique, de l'Écosse, de France, du Portugal, d'Amérique du Sud, etc.]

Mais assurément, ce fondement *fidéiste* qui reste si profondément ancré encore dans la pensée au niveau du XVII[ème] siècle, c'est celui-là précisément, qui n'est pas pour nous tellement soutenable, et c'est de ce qu'il soit rayé subjectivement, qui nous aliène réellement. Ce que j'ai déjà illustré de cette : « *La liberté ou la mort* »[31] Merveilleuse intimation sans doute…
Qui, dans cette intimation, ne refuserait en effet cet Autre par excellence qu'est la mort, moyennant quoi, comme je vous l'ai fait remarquer, il lui reste *la liberté de mourir* ? Il en est de même dans ce que, déjà *le stoïcien* formule dans le :

« *Et non propter vitam vivendi perdere causas* »[32]

Mais pour nous « *les perdre* », est-ce que vous allez perdre *la vie* ? Les choses ne se lisent, déjà ici, pas clairement. Mais pour nous ce dont il s'agit est de savoir ce qu'il va en être d'*entre* cet « *Ou je ne pense pas, ou je ne suis pas* », je veux dire : « *je* » comme « *ne suis pas* ». Quel va être le résultat ? Le résultat où *nous n'avons pas le choix* ! Nous n'avons pas le choix, à partir du moment où ce « *je* », comme instauration de l'être a été choisi, *nous n'avons pas le choix*, c'est le « *je ne pense pas* » vers quoi il nous faut aller.

Car cette instauration du « *je* » *comme seul et unique fondement de l'être* est très précisément ce qui dès lors met un terme - un terme, j'entends : un point final - à toute interrogation du νοεῖν [noein], à toute démarche qui ferait autre chose de la pensée, que ce que FREUD, avec son temps et avec la science, en fait.

Das Denken [la pensée], écrit-il dans les formulations sur le double principe de l'évènement psychique , ce n'est rien d'autre qu'une formule, *une formule d'essai* et en quelque sorte de frayage, qui est toujours à faire avec le moindre investissement psychique, qui nous permet d'interroger, de mesurer, de tracer aussi bien, la voie par où nous avons à trouver satisfaction de ce qui nous presse et nous stimule - par quelque démarche motrice - à tracer dans le *réel*.

Ce « *je ne pense pas* » essentiel, c'est là où nous avons à nous questionner : ce qui en résulte, concernant la perte résultant du choix, le « *je ne suis pas* » - bien sûr, en lui-même, tel que nous l'avons tout à l'heure fondé, à savoir comme essence du « *je* » lui-même – est-ce à ceci que se résume la perte de l'aliénation ? Certainement pas ! Précisément quelque chose apparaît qui est forme de *négation*, mais *cette négation qui ne porte pas sur l'être mais sur le « je » lui-même*, en tant que fondé dans « *ne suis pas* ».

Connexe au choix du « *je ne pense pas* » quelque chose surgit, dont l'essence est de n'être pas « *je* », à la place même de l'*ergo,* en tant qu'il est à mettre à l'intersection du « *je pense* » au « *je suis* », dans ce qui, seul, se supporte comme être de cogitation : cet *ergo* donc, à cette place même quelque chose apparaît, qui se sustente de n'être « *pas-je* ». Ce « *pas-je* » *si essentiel à articuler pour être ainsi dans son essence*, c'est ce que FREUD nous apporte au niveau du *second pas* de sa pensée *et ce qu'on appelle la seconde topique*, comme étant le *Ça*.

Mais c'est précisément là qu'est le plus grand danger d'erreur et qu'aussi bien à l'approcher moi-même - *dans la mesure où j'ai pu le faire, quand j'ai parlé du « wo es war... »,* je n'ai pas pu - faute de l'articulation logique qui lui permet de prendre sa véritable valeur - bien faire sentir où gît l'essence de ce « *pas-je* » qui constitue le *Ça* et qui rend *si ridicule* ce en quoi semble tomber infailliblement quiconque est sur ce sujet resté dans les sentiers psychologiques, c'est-à-dire en tant qu'ils héritent de la tradition de la philosophie antique : que de *l'âme* ou de la Ψυχή [psuché] ils font *quelque chose qui est*.

Le *Ça*, pour eux, sera toujours ce que tel imbécile m'a corné aux oreilles pendant 10 ans de voisinage que : « *le ça est un mauvais moi* ». Il ne saurait, d'aucune façon, être formulé quelque chose de semblable ! Et pour le concevoir, il est extrêmement important de s'apercevoir que ce *Ça*, dans cette étrange, anomalique, positivité qu'il prend d'être le « *pas* » de ce « *je* » [pas-je] qui par essence « *...ne suis pas* » [je ne suis pas], il faut savoir ce que cela peut vouloir dire, de quel étrange complément peut-il s'agir dans ce « *pas-je* ».

Eh bien, il faut savoir l'articuler et le dire, tel qu'effectivement toute *la délinéation*[33] de ce dont il s'agit dans le *Ça* nous l'articule.
Le *Ça* dont il s'agit n'est assurément, bien sûr, d'aucune façon la « *première personne* », comme c'est une véritable erreur…
à rejeter au rang du grotesque, il faut bien le dire, quel que soit le respect que nous portions, au nom de l'histoire, à son auteur [Rykman]
…d'avoir été amené à produire que la psychologie de FREUD était une psychologie en première personne.

Et que tel de mes élèves[34]…
au cours de ce petit rapport qui fait partie de l'opuscule que je vous ai distribué la dernière fois
…que tel de mes élèves se soit cru obligé d'en repasser par là, tenant pour un instant l'illusion que c'était même une voie par laquelle je vous aurais menés à [le] formuler - comme il est bien naturellement forcé, après m'avoir entendu, à formuler le contraire, n'est ce pas - est en soi-même une sorte de *bluff* et d'*escroquerie*, car ceci n'a rien à faire dans la question.

Le *Ça* n'est ni la première, ni la seconde personne, ni même la troisième, en tant que, pour suivre la définition qu'en donne BENVENISTE, la troisième serait celle dont on parle.

---

31 Cf. séminaire 1964 : *Les quatre concepts...*, Seuil, 1973, p.185 séance du 27-05-1964 et Séminaire 1965-66 : *L'objet...*, fin de séance du 08-12-1965.
32 Juvénal : Satire VIII.
33 Action de délinéer, de représenter un objet sous toutes ses formes et avec la précision qu'il requiert; figure, tracé résultant de cette action.
34 D. Lagache, dans son ouvrage sur *L'unité de la psychologie* (1949), parle de *psychologie en première personne* : celle de l'introspection, de *psychologie en deuxième personne* : celle de la psychologie clinique, de *psychologie à la troisième personne* : celle de l'étude expérimentale, reprenant ces distinctions au clinicien américain Rykman.

Le *Ça*, nous en approchons un peu plus, à des énoncés tels que le « *Ça brille* » ou le « *Ça pleut* », ou le « *Ça bouge* ».
Mais c'est encore tomber dans une erreur que de croire que ce *Ça*, ce serait ça en tant qu'il s'énonce de soi-même !
C'est encore quelque chose qui ne donne pas assez son relief à ce dont il s'agit.

Le *Ça* est à proprement parler ce qui, dans le discours, en tant que structure logique, est très exactement tout ce qui n'est pas « *je* », c'est–à–dire tout le reste
de la structure. Et quand je dis « *structure logique* », entendez-la *grammaticale.* Ce n'est pas rien, que le support même de ce dont il s'agit dans *la pulsion*, c'est-à-dire *le fantasme*, puisse s'exprimer ainsi : *Ein Kind ist geschlagen, Un enfant est battu.*

Aucun commentaire, aucun métalangage ne rendra compte de ce qui s'introduit au monde dans une telle formule !
Rien ne saurait le redoubler ni l'expliquer ! La structure de la phrase « *Un enfant est battu* » ne se *commente* pas, simplement : *elle se montre.* Il n'y a aucune φύσις [physis] qui puisse rendre compte qu'*un enfant… soit battu.* Il peut y avoir, dans la φύσις, quelque chose qui nécessite qu'il se cogne, mais qu'il *soit battu,* c'est autre chose !

Et *que ce fantasme soit quelque chose de si essentiel dans le fonctionnement de la pulsion*, c'est quelque chose qui ne fait simplement que nous rappeler ce que de *la pulsion* j'ai démontré devant vous, à propos de *la pulsion scoptophilique* ou à propos de la *pulsion Sado-masochique* : que c'est « *tracé* », que c'est « *montage-tracé* », montage *grammatical*, dont les inversions, les réversions, les complexifications, ne s'ordonnent pas autrement qu'en l'application diverse de divers renversements - *Verkehrung* - de *négations partielles et choisies*, qu'il n'y a d'autre façon de faire fonctionner la relation du « *je* » en tant qu'*être–au–monde*, qu'à en passer par *cette structure grammaticale*, qui n'est pas autre chose que l'*essence du Ça.*

Bien sûr, je ne vais pas *aujourd'hui* vous refaire cette leçon. J'ai un champ suffisant à parcourir pour qu'il faille que je me contente de marquer ce qui est *l'essence du Ça*, en tant qu'il n'est pas « *je* » : *c'est tout le reste de la structure grammaticale.*

Et il n'est pas hasard si FREUD remarque que - dans l'analyse de *Ein Kind ist geschlagen,* dans l'analyse d'*un enfant est battu* – jamais le sujet, le *Ich,* le « *Je* » qui pourtant y doit prendre place…
pour nous, dans la *reconstruction* que nous en faisons, dans la *Bedeutung* que nous allons lui donner,
dans *l'interprétation* nécessaire : à savoir qu'à un moment ce soit lui qui soit le battu
…mais dans l'énoncé du fantasme, nous dit FREUD, ce temps - et pour cause - n'est jamais avoué, car le « *je* » comme tel, est précisément exclu du fantasme. De ceci nous ne pouvons nous rendre compte, qu'à marquer la ligne de division de deux compléments tels le « *je bats* » ou le « *pas-je* » où bascule cet être qu'il est, comme refus de l'être, avec ce qui reste comme articulation de la pensée et qui est la structure grammaticale de la phrase.

Ceci bien sûr, ne prend sa portée et son intérêt que d'être rapproché de l'*autre élément* de l'alternative, à savoir : *ce qui va y être perdu. La vérité* de *l'aliénation* ne se montre que dans *la partie perdue*, qui n'est autre, si vous suivez mon articulation, que le « *je ne suis pas* ». Or, il est important de saisir que c'est bien-là l'essentiel de ce dont il s'agit dans l'inconscient. Car tout ce qui de l'inconscient relève, se caractérise *par ce que sans doute seul un disciple - un seul disciple* – de FREUD *a su maintenir comme un trait essentiel, à savoir par la surprise.*

Le fondement de cette *surprise*, tel qu'il apparaît au niveau de toute interprétation véritable, n'est rien d'autre que cette dimension du « *je ne suis pas* » et elle est essentielle à préserver comme caractère – *si l'on peut dire* – révélateur, dans cette phénoménologie.

C'est pour cela que le *mot d'esprit* est le plus révélateur et le plus caractéristique des effets de ce que j'ai appelé *les formations de l'inconscient* [35]. *Le rire* dont il s'agit se produit au niveau de ce « *je ne suis pas* ». Prenez-en n'importe quel exemple, et pour prendre le premier qui s'offre à l'ouverture du livre, celui du *famillionnaire,* est-ce qu'il n'est pas manifeste que l'effet de dérision de ce qu'y dit Hirsch–Hyacinthe, quand il dit qu'avec Salomon de ROTSCHILD il est dans une relation « *tout à fait famillionnaire* », résonne à la fois de l'inexistence de la position du riche, pour autant qu'elle n'est que de fiction, et de celle de ce quelque chose où celui qui parle - ou le sujet - se trouve dans cette inexistence même, réduit lui-même à une sorte d'être pour qui il n'y a de place nulle part ?

N'est-il pas manifeste que c'est là que réside l'effet de dérision de ce *famillionnaire* ? Mais là, tout au contraire, tout au contraire de ce qui se passe quand nous définissions le *Ça* et où vous avez pu reconnaître dans cette référence à la structure grammaticale qu'il s'agit d'un effet de *Sinn* ou de *sens*, nous avons affaire à la *Bedeutung*[36].

C'est-à-dire que là où « *je ne suis pas* », ce qui se passe, c'est quelque chose que nous avons à repérer de la même sorte d'inversion qui nous a guidés tout à l'heure. Le « *je* » du « *je ne pense pas* » s'inverse, s'aliène lui aussi en quelque chose qui est un « *pense-choses* ». C'est ceci qui donne son véritable sens à ce que FREUD dit de *l'inconscient* : qu'il est constitué par les *représentations de choses*, *Sachevorstellungen.* Ce n'est nullement un obstacle à ce que l'inconscient soit structuré comme un langage, car il ne s'agit pas de *Das Ding*, de *La Chose indicible*, mais de la partie parfaitement articulée, mais pour autant, en effet, qu'elle prend le pas - comme *Bedeutung* - sur quoi que ce soit qui puisse l'ordonner.

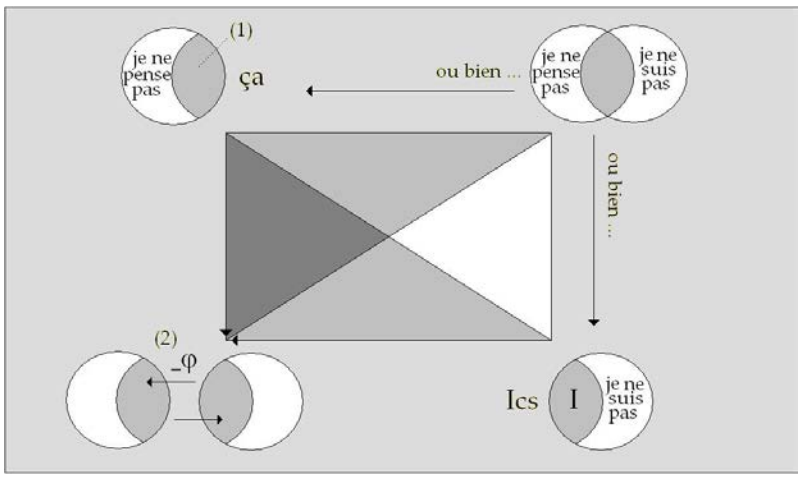
35 Séminaire 1957-58 : *Les formations de l'inconscient.*
36 Cf. Frege : *Sinn und Beddeutung, sens et dénotation*, in *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971.

Pour désigner ce qu'il en est de l'inconscient, quant au registre de *l'existence* et de son rapport avec le « *je* », je dirai que :

- de même que nous avons vu que le *Ça*, c'est une pensée mordue de quelque chose qui est non pas le retour de l'être, mais comme d'un « *désêtre* »,
- de même *l'inexistence* au niveau de l'inconscient, est quelque chose qui est mordu d'un « *je pense* » qui n'est pas « *je* ».

Et ce « *je pense* » qui n'est pas « *je* », et dont, à pouvoir un instant le réunir avec le *Ça,* je l'ai indiqué comme un « *Ça parle* », c'est pourtant là, vous allez le voir, un court-circuit et une erreur. Le modèle de l'inconscient, c'est d'un « *Ça parle* » sans doute, mais à condition qu'on s'aperçoive bien qu'il ne s'agit de nul *être*. C'est à savoir que l'inconscient n'a rien à faire avec ce que PLATON encore, et plus loin après lui, on a su conserver comme étant le niveau de « l'enthousiasme ». Il peut y avoir du dieu dans le « *Ça parle* », mais très précisément ce qui caractérise la fonction de l'inconscient, c'est qu'il n'y en a pas.

Si l'inconscient, pour nous, doit être cerné, situé et défini, c'est pour autant que la poésie de notre siècle n'a plus rien à faire avec celle qui fut la poésie, par exemple d'un PINDARE[37]. Si l'inconscient a joué un rôle de référence tel, dans tout ce qui s'est tracé *d'une nouvelle poésie*, c'est très précisément de cette relation d'une pensée qui n'est *rien* que de *n'être pas le* « *je* » du « *je ne pense pas* », pour autant qu'elle vient mordre sur le champ que définit le « *je* » en tant que « *je ne suis pas* ».



Et alors ? …Si je vous ai dit tout à l'heure que - le champ plein ici [(1)] du *Ça* - j'aurai pu, dans le « *Ça parle* » donner le sentiment qu'il a quelque chose qui recouvre *l'inconscient*, c'est très précisément ce sur quoi aujourd'hui je veux terminer : *c'est que justement ils ne se recouvrent pas*.

Si les deux cercles, les deux champs que nous venons d'opposer comme représentant les deux termes, dont un seul arrive à l'accès dans le réel de l'aliénation, si ces deux termes s'opposent comme constituant des rapports différents du « *je* » dans la pensée et l'existence, c'est pour qu'à regarder de plus près les cercles où ceci maintenant vient se cerner, vous voyiez que, dans un temps ultérieur, ce qui s'achève de cette opération, en un 4ème terme, terme *quadrique* qui va se situer ici [(2)], c'est que ce « *je ne pense pas* », en tant que corrélat du *Ça*, est appelé à se conjoindre au « *je ne suis pas* », en tant que corrélat de l'inconscient, mais en quelque sorte à ce qu'ils s'éclipsent, s'occultent l'un l'autre, en se recouvrant.

C'est à la place du « *je ne suis pas* » que le *Ça* va venir, bien entendu, le positivant en un « *je suis ça* » qui n'est que de pur impératif, d'un impératif qui est très proprement celui que FREUD a formulé dans le « *Wo es war, soll Ich werden* ». Si ce « *Wo es war* » est quelque chose, il est ce que nous avons dit tout à l'heure : mais si *Ich*, *soll* (*doit*) y *werden* - dirais-je : y *verdir* ? - c'est qu'il n'y est pas !

Et ce n'est pas pour rien que j'ai rappelé tout à l'heure le caractère exemplaire du sadomasochisme : soyez sûrs que l'année ne se passera pas sans que nous ayons à interroger de plus près ce qu'il en est de ce rapport du « *je* » comme essentiel à la structure du masochisme. Et je vous - simplement - rappelle ici *le rapprochement que j'ai fait de l'idéologie sadienne avec l'impératif de* KANT.

Ce « *soll Ich werden* » est peut–être aussi impraticable que le devoir kantien, justement de ce que « *je* » n'y soit pas, que le « *je* » est appelé, non pas comme on l'a écrit ridiculement - qu'au moins ici la référence nous serve ! - à « *déloger le ça* » - mais à s'y loger et, si vous me permettez cette équivoque, à se loger dans sa logique.

---

37 Pindare (*Pythiques*, VIII, 95): Ἐπάμεροί τί δέ τις ! [Epameroi ti dé tis : O êtres éphémères]
τί δ'οὔ τις ? [ti d'ou tis : qu'est-ce qu'être ? qu'est-ce que n'être pas ?]
σκιᾶς ὄναρ ἄνθρωπος. [skias onar anthrôpos : l'homme n'est que le rêve d'une ombre.]

Inversement, ce qui peut arriver aussi, c'est qu'ici au passage, le passage d'où un cercle est en quelque sorte *occulté, éclipsé par l'autre*, se produise en sens inverse et que l'inconscient dans son essence poétique et de *Bedeutung ,* vienne à la place de ce « *je ne pense pas* ». Ce qu'il nous révèle alors, c'est justement ce qui *dans la Bedeutung de l'inconscient est frappé de je ne sais quelle caducité dans la pensée.*

De même que dans le premier type d'occultation, ce que nous avions c'était, à la place du « *je ne suis pas* », la *révélation* de quelque chose qui est la vérité de la structure, et nous verrons quel est ce facteur, nous dirons ce qu'il est : c'est *l'objet(a)*…
De même, dans l'autre forme d'occultation, cette faille, ce défaut de la pensée, ce trou dans la *Bedeutung,* ceci à quoi nous n'avons pu accéder qu'après le chemin, entièrement tracé par FREUD, du procès de l'aliénation, son sens, sa révélation, c'est :
l'incapacité de toute Bedeutung à couvrir ce qu'il en est du sexe.

L'essence de la castration c'est ce qui, dans cet autre rapport d'occultation et d'éclipse, se manifeste en ceci : que la *différence sexuelle* ne se supporte que de la *Bedeutung* de quelque chose qui *manque,* sous l'aspect du *phallus.*

Je vous aurai donc aujourd'hui donné le tracé de l'appareil autour de quoi nous allons pouvoir reposer un certain nombre de questions. Puissiez-vous y avoir entrevu la part privilégiée qu'y joue, comme opérateur, *l'objet(a)*, seul élément resté encore caché dans l'explication d'aujourd'hui.

Je reviendrai aujourd'hui, pour l'articuler une fois encore et avec plus d'insistance, sur l'opération que j'ai la dernière fois introduite sous le terme d'*aliénation*. L'*aliénation* est dans ce que je vous expose le point-pivot…

et d'abord en ce sens que ce terme transforme l'usage qu'on en a fait jusqu'ici

…est le point-pivot grâce à quoi peut et doit être maintenue pour nous, la valeur de ce qu'on peut appeler sous l'angle du sujet l'*instauration freudienne*, le pas décisif : ce que la pensée de FREUD, et plus encore la *praxis* qui se maintient de son patronage sous le nom de psychanalyse, ont - une fois apportées à notre considération - de décisif.

Nous parlerons d'une pensée qui n'est pas « *je* », tel est - d'un premier abord flou - ce comme quoi se présente l'inconscient. La formule est certainement insuffisante, elle a ce prix, qu'elle met - au pivot de ce que FREUD produit pour nous de décisif - ce terme du « *je* ».

Bien sûr ce n'est pas là pour autant nous permettre de nous contenter de cette formule si vague, encore que *poétique*, qui d'ailleurs, n'est extraite de son contexte poétique que toujours avec un petit peu d'abus, *ce n'est pas tout dire que d'avancer que : « je est un autre »* C'est pour cela qu'il est nécessaire d'en donner une articulation logique plus précise.

Vous le savez, la fonction de l'Autre…

tel que je l'écris avec ce grand A placé au coin, en haut, à gauche de notre tableau, aujourd'hui

…en est la fonction déterminante.

- Il n'est pas seulement *impossible d'articuler* justement *la logique de la pensée* telle que l'*expérience freudienne* l'établit,
- il est *impossible également de comprendre* quoi que ce soit à ce qu'a représenté dans la tradition philosophique telle qu'elle est venue à nous jusqu'à FREUD,
- il est *impossible de situer* justement ce qu'a représenté ce pas de *la mise au centre de la réflexion*, de *la fonction du sujet* comme tel :

...si nous ne faisons pas entrer en jeu *cette fonction de l'Autre*, telle que je la définis quand je la marque de ce *grand A*, si nous ne nous rappelons pas que j'appelle l'*Autre*, ainsi marqué, *ce qui prend fonction d'être le Lieu de la parole*. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Nous n'y reviendrons jamais assez, encore que je croie déjà l'avoir quelque peu martelé : FREUD, quand il nous parle de « *cette pensée qui n'est pas je* », au niveau par exemple de ce qu'il appelle *« les pensées du rêve » : les Traumgedanken,* semble nous dire que cette pensée reste singulièrement indépendante de toute logique.

Il souligne d'abord : aussi bien leur système ne s'embarrasse pas de *la contradiction*. Plus d'un trait encore est articulé : ceux [les traits] qui disent d'un premier abord que *la négation* comme telle ne saurait s'y représenter et qu'aussi bien, *l'articulation causale, la subordination, le conditionnement,* semblent fuir ce qui, de ces pensées, en apparence s'enchaîne et ne peut être retrouvé dans son fil que par les voies de la plus libre association. Il y a là quelque chose que je ne rappelle que parce que pour beaucoup, c'est encore là l'idée qui est reçue de ce dont il s'agit dans l'ordre de l'inconscient.

En fait, parler du lien dénoué que présenteraient les *pensées* que nous repérons au niveau de l'inconscient, qui sont bien celles d'un sujet *ou doivent l'être,* dire que ces *pensées* ne suivent pas les lois de la logique n'est qu'un abord premier, lequel suppose quelque chose qui est plutôt une antinomie avec un réel préconçu, ou plutôt une préconception de ce que devraient être les rapports de toute pensée avec le *réel*. Le *réel*, pensons-nous - c'est là le *juste et bon ordre* de toute efficace de la pensée - devrait s'imposer à elle.

À la vérité, ceci ressortit trop au présupposé d'une logique pédagogique qui se fonde sur un schème de l'adaptation, pour ne pas à la fois justifier que FREUD, parlant à des esprits pas autrement formés que pouvaient l'être les gens de son ordinaire auditoire, y fasse référence, mais qu'aussi bien pour toute réflexion qui fait état de ce qu'il en est de différent de ce qui est du rapport d'un quelconque sujet avec le *réel*…

du fait de ceci : que lui, sujet, ne se fonde, ne s'établit que pour autant qu'il y a déjà dans ce réel, et s'exerçant comme tel, les pouvoirs du langage

…nous oblige à porter plus loin notre interrogation.

Le pas que nous fait faire FREUD *ne reste certes pas moins étonnant,* à vrai dire ne prend la valeur qui fonde l'étonnement qu'il convient qu'y soit le nôtre à l'entendre, *qu'à ce que nous articulions plus précisément ce qu'il renouvelle des rapports de la pensée à l'être.* Assurément, thème depuis venu à l'ordre du jour de par le discours de tel des philosophes contemporains, au premier plan : HEIDEGGER.

Mais assurément, dans le bruit qui se fait autour de ce qu'il articule, ce serait bien la forme la plus naïve de traduire ce qu'il appelle « penser »…

> comme ce je ne sais quel rappel qui devrait, à ce tournant où nous sommes, venir de l'être lui-même à la pensée,
> pour qu'elle en soit *renouvelée*, qu'elle rompe avec ce qui, du fil qu'elle a suivi depuis quelque trois mille ans,
> l'a menée à je ne sais quelle impasse où elle ne se saisirait plus elle-même dans son essence et où l'on pourrait s'interroger
> comme le fait HEIDEGGER : « *Was heisst Denken ?* » « *Que veut dire penser ?* »

…n'attendre le renouvellement du sens de ce mot « *penser* » que de je ne sais quel accident trans-métaphysique, qui reviendrait à une bascule totale de tout ce que la pensée a tracé.

Assurément ce n'est pas là le sens du texte de HEIDEGGER, et pour ceux qui s'y arrêteraient, on pourrait évoquer l'humoristique et dérisoire métaphore qui serait celle de la fille qui ne sait pas s'offrir autrement qu'à s'étaler sur un lit, les membres *à hue et à dia*, attendant que l'initiative vienne de celui auquel ainsi elle pense s'offrir. Ce n'est pas une aventure si rare en un temps de médiocre civilisation et chacun sait que le personnage qui s'y trouve confronté n'y est pas pour autant spécialement stimulé à y intervenir !

Il conviendrait que *la pensée* n'ait pas une image du même ordre, mais *qu'elle consente à se rappeler* que ce n'est pas toujours sans un petit peu de peine que se font *les vraies conjugaisons*. C'est bien, en fait, quelque chose qui a à contribuer à ce problème de *l'être,* que nous apporte *le chemin* qu'a tracé FREUD. Mais pas autrement - j'y reviens - qu'à jauger la jonction, les conséquences de ce qui résulte pour la pensée de ce *pas décisif*, de ce *pas tranché* qui est celui que nous avons appelé, par une sorte de convention historiquement fondée le *pas cartésien*, à savoir celui qui limite l'instauration de l'être comme tel à celui du « *je pense* » du *cogito.*

Autrement dit du « *je suis* » qu'implique le pur fonctionnement du sujet du « *je pense* » comme tel, pour autant qu'il donne cette apparence - car ce n'est qu'une apparence - d'être *transparent à lui-même*, d'être ce que nous pourrions appeler une « *sui-pensée* ». Permettez-moi, avec ce néologisme, de traduire ou de supporter caricaturalement ce qui d'habitude est appelé « *conscience de soi* », terme qui résonne mal et insuffisamment, auprès de l'usage qu'en permet la composition germanique de *Selbstbewusstsein.*

Mais aussi bien, au niveau de DESCARTES et du *cogito,* c'est proprement d'une « *sui-pensée* » qu'il s'agit, de ce « *je pense* » qui ne se situe qu'au moment où il ne se supporte plus que d'articuler : « *je pense* » . C'est de la suite de la conséquence de ceci, en tant que c'est La démarche décisive, qu'il s'agit. Je veux dire que *c'est dans une pensée déterminée par ce pas premier que s'inscrit la découverte de* FREUD.

J'ai parlé de l'Autre, il est clair qu'au niveau du *cogito* cartésien, il y a remise à la charge de l'Autre des conséquences de ce pas :

- si le « *cogito ergo sum* » n'implique pas ce que DESCARTES écrit en toutes lettres dans ses *Regulae,* où se lisent si bien les conditions qui l'ont toutes déterminé comme pensée,
- si le *cogito* ne se complète pas d'un « *sum, ergo Deus est* », ce qui assurément rend les choses bien plus aisées

…il n'est pas tenable.

Et pourtant, s'il n'est pas tenable comme articulation - j'entends : philosophique - il n'en reste pas moins que le bénéfice est acquis. Que de la démarche qui réduit à cette mince marge de l'être pensant, en tant qu'il pense pouvoir se fonder de cette seule pensée, comme « *je suis* », il reste que quelque chose est acquis *dont les conséquences se lisent*, très vite d'ailleurs, *dans une série de contradictions.*

Car c'est bien le lieu de marquer, par exemple, que le fondement prétendu de *la simple intuition* qui en verrait se *distinguer radicalement la chose étendue* [*res extensa*] de *la chose pensante* [*res cogitans*] .

La première, comme étant fondée d'une extériorité de l'une à l'autre de ses parties, du fondement *partes extra partes*, comme caractéristique de *l'étendue* , est à très bref délai annihilé par *la découverte newtonienne*, dont je crois qu'on ne souligne pas assez que la caractéristique qu'elle donne à *l'étendue,* c'est précisément qu'en chacun de ses points, si je puis dire, nulle masse n'en « *ignore* » de ce qui se passe à l'instant même dans tous les autres points. Paradoxe certes évident et qui a donné aux contemporains, et tout spécialement aux cartésiens, beaucoup de mal à l'admettre.

Une résistance qui n'a pas tari et où se démontre quelque chose qui pour nous se complète certainement de ceci, que *la chose pensante* s'impose à nous, précisément de l'expérience freudienne, comme étant, elle :

- non plus cette chose toujours pointée d'une unification indéfectible,
- mais bien au contraire comme marquée, comme caractérisée d'être morcelée, voire morcelante, porter en elle cette même marque qui se développe et en quelque sorte se démontre, dans tout le développement de *la logique moderne.*

À savoir que ce que nous appelons *la machine dans son fonctionnement essentiel*, est ce qu'il y a de plus proche *d'une combinatoire de notations* et que *cette combinatoire de notations est* pour nous *le fruit le plus précieux*, le plus indicatif du développement *de la pensée.* FREUD, ici, apporte sa contribution à démontrer ce qui résulte du *fonctionnement effectif* de cette face de la pensée. Je veux dire de ses rapports non point avec le sujet de *la démonstration mathématique*, dont nous allons rappeler tout de suite quelle est l'essence, mais avec un sujet qui est celui que KANT appellerait « *sujet pathologique* », c'est à dire avec le sujet en tant que, de cette sorte de pensée, il peut pâtir. Le sujet *souffre de la pensée*, en tant, dit FREUD, qu'*il la refoule.* Le caractère morcelé et morcelant de cette pensée refoulée est ce que nous enseigne notre expérience de chaque jour, dans la psychanalyse.

C'est pourquoi c'est une mythologie grossière et malhonnête que de présentifier comme fonds de notre expérience, je ne sais quelle nostalgie d'une unité primitive, d'une pure et simple pulsation de la satisfaction, dans un rapport à l'Autre, qui est ici le seul qui compte, et qu'on image, qu'on représente comme l'Autre d'un rapport nourricier. Le pas suivant, plus scandaleux - si je puis dire - encore que le premier, devenant nécessairement ce qui se passe, ce qui s'articule dans la théorie psychanalytique moderne en long et en large : la confusion de cet *Autre nourricier* avec l'*Autre sexuel.*

Il n'y a vraiment de salut - si je puis dire - de la pensée, de préservation possible de la vérité introduite par FREUD, mais aussi bien, dirai-je *d'honnêteté technique*, qui ne puissent, qui ne doivent se fonder sur l'écart de *ce leurre grossier*, de cet abus scandaleux qu'il représente : d'une sorte de pédagogie à rebours, un usage délibéré d'une capture, par une sorte d'illusion spécialement intenable devant quiconque jette un regard droit sur ce qu'est l'expérience psychanalytique.

Rétablir l'Autre dans le seul statut qui vaille, qui est pour lui celui du Lieu de la parole, est le point de départ nécessaire d'où chaque chose, dans notre expérience analytique, peut reprendre sa juste place. Définir *l'Autre comme Lieu de la parole* :

- c'est dire qu'il n'est rien d'autre que le lieu où l'assertion se pose comme véridique,
- c'est dire du même coup qu'*il n'a aucune autre espèce d'existence,*
- mais comme le dire c'est encore faire appel à lui pour situer cette vérité, c'est le faire ressurgir chaque fois que je parle.

Et c'est pourquoi dire qu'« *il n'a aucune espèce d'existence* », *je ne peux pas le dire, mais je peux l'écrire.*
Et c'est pourquoi j'écris S(Ⱥ) : S signifiant du grand A barré, comme constituant un des points nodaux de ce réseau autour duquel s'articule toute *la dialectique du désir*, en tant qu'elle se creuse de l'intervalle entre *l'énoncé* et *l'énonciation.*

Il n'y a nulle insuffisance, nulle réduction à je ne sais quel geste gratuit, dans ce fait d'affirmer que l'écriture S(Ⱥ) joue ici pour notre pensée un rôle pivot essentiel. *Car il n'y a aucun autre fondement à ce qu'on appelle « vérité mathématique », sinon que le recours à l'Autre, en tant que ceux à qui je parle sont priés de s'y référer* - j'entends : en tant que grand Autre - *pour y voir s'inscrire les signes de nos conventions initiales quant à ce qui en est de ce que je manipule en mathématiques*, qui est très exactement ce que M. Bertrand RUSSELL, *expert en la matière*, ira jusqu'à oser désigner de ces termes : que nous ne savons pas de quoi nous parlons, ni si ce que nous disons y a la moindre vérité.

Et en effet, et pourquoi pas ? Simplement le recours à l'Autre, en tant que dans un certain champ correspondant à un usage limité de certains signes, il est incontestable *qu'ayant parlé, je peux écrire et maintenir ce que j'ai écrit*. Si je ne puis, à chaque temps du raisonnement mathématique, faire ce mouvement de va-et-vient entre ce que j'articule par mon discours et ce que j'inscris comme étant établi, il n'y a aucune progression possible de ce qui s'appelle vérité mathématique et c'est là toute l'essence de ce qu'on appelle en mathématique « *démonstration* ».

C'est précisément *du même ordre* qu'est ce dont il s'agit ici. *Le recours à l'Autre est, dans tout effet de la pensée, absolument déterminant.*
Le « *je suis* » du « *je pense* » cartésien, non seulement ne l'évite pas, mais s'y fonde, s'y fonde avant même qu'il soit forcé - cet Autre - de le placer à un niveau d'essence divine.

Rien déjà que pour obtenir de l'interlocuteur la suite, le « *donc* » du « *je suis* », cet Autre est très directement appelé, c'est à lui, c'est à la référence à *ce lieu*, comme *lieu de la parole*, que DESCARTES s'en remet, pour *un discours qui appelle le consentement* à faire ce que je suis en train de faire devant vous : à m'exhorter au doute, vous ne nierez pas que je suis.

L'argument est ontologique dès cet étape et assurément s'il n'a pas le tranchant de l'argument de Saint ANSELME, s'il est plus sobre, il n'est pas pour autant sans comporter des conséquences qui sont celles où nous allons venir maintenant et qui sont précisément celles qui résultent de devoir *écrire par un signifiant*, que cet Autre n'est pas autre chose.

Saint ANSELME…

> je vous avais priés pendant ces vacances de vous reporter à un certain chapitre et pour que la chose ne reste pas en l'air, je rappellerai ici de quel ordre est ce fameux argument, qui est injustement déprécié et qui est bien fait pour mettre dans tout son relief la fonction de cet Autre. L'argument ne porte d'aucune façon - comme on le dit dans les manuels – sur ceci : que l'essence la plus parfaite impliquerait l'existence

…*chapitre II du Fides quaerens intellectum,* articule l'argument de s'adresser à ce qu'il appelle l'« *insensé* ».
L'insensé qui - *dit l'Écriture* - a dit dans son cœur : « *Il n'y a point de Dieu.* »

L'argument consiste à dire : « *Insensé ! Tout dépend de ce que vous appelez Dieu, et comme il est clair que vous avez appelé Dieu l'Être le plus parfait, vous ne savez pas ce que vous dites.* » Car, dit Saint ANSELME :

« *Je sais bien, moi Saint Anselme, je sais qu'il ne suffit pas que l'idée de l'Être le plus parfait existe comme idée, pour que cet Être existe. Mais si vous, vous considérez que vous êtes en droit d'avoir cette idée, que vous dites que cet Être n'existe pas, à quoi ressemblez-vous si par hasard il existe ? Car vous démontrez alors qu'en formant l'idée de l'Être le plus parfait, vous formez une idée inadéquate, puisqu'elle est séparée de ceci : que cet Être peut exister et que comme existant, il est plus parfait qu'une idée qui n'implique pas l'existence.* »

C'est une démonstration de l'impuissance de la pensée chez celui qui l'articule, par un certain biais de critique concernant l'inopérance de la pensée elle-même. C'est lui démontrer qu'articulant quelque chose *sur la pensée*, lui-même ne sait pas ce qu'il dit. C'est pourquoi ce qui est à revoir est ailleurs et très précisément au niveau du statut de cet Autre, où non seulement *je peux*, mais où je ne peux pas faire autrement que de *m'établir*, chaque fois que quelque chose s'articule qui est du champ de la parole.

Cet Autre, comme l'a écrit récemment un de mes amis, personne n'y croit : à notre époque, des plus dévots aux plus libertins, si tant est que ce terme ait encore un sens, tout le monde est athée. Philosophiquement, tout est intenable qui se fonderait sur une forme d'existence quelconque de cet Autre. C'est pourquoi tout se réduit, dans la portée du « *je suis* » qui suit le « *je pense* », à ceci : que ce « *je pense* » fait sens, mais exactement de la même façon que n'importe quel *non sens*.

Fait sens tout ce que vous articulez, *à cette seule condition,* je vous l'ai déjà enseigné, *que soit maintenue une certaine forme grammaticale*…
ai-je besoin de revenir sur les « *green colourless ideas* »[38] *etc.* ?
…*tout ce qui a simplement forme grammaticale fait sens*. Et ceci ne veut rien dire d'autre qu'à partir de là je ne peux pas aller plus loin.

Autrement dit, que la stricte considération de la portée logique que comporte toute opération de langage, s'affirme dans ce qui est l'effet fondamental et sûr, de ceci qui s'appelle *aliénation* et qui ne veut pas dire du tout que nous nous en remettons à l'Autre, mais au contraire, que nous nous apercevons de *la caducité* de tout ce qui se fonde seulement sur ce recours à l'Autre, dont ne peut subsister que ce qui fonde le cours de la démonstration mathématique d'un raisonnement par récurrence, dont le type est que si nous pouvons démontrer que quelque chose qui est vrai pour *n* l'est aussi pour *n-1*. Il suffit que nous sachions ce qu'il en est pour *n = 1* pour pouvoir affirmer que la même chose est vraie de toute la série des nombres entiers. Et après ? …

Ceci ne comporte en soi aucune autre conséquence que la nature d'une vérité qui est celle que j'ai tout à l'heure assez épinglée de l'appréciation de Bertrand RUSSELL. Pour nous, nous devons poser…

- puisque quelque chose vient nous révéler la vérité qui se cache derrière cette conséquence,
- puisque nous n'avons nullement lieu de reculer devant ceci qui est essentiel

…que le statut de la pensée, en tant que s'y réalise *l'aliénation comme chute de l'Autre*, est composé de ceci, à savoir de ce champ blanc qui est à la gauche de l'S et qui correspond à ce statut du « *je* », qui est celui du « *je* » tel qu'il règne, *et ceci sans conteste*, sur la plus grande part de nos contemporains et *qui s'articule d'un « je ne pense pas » non seulement fier mais même glorieux de cette affirmation* !

Moyennant quoi, ce qui le complète est ce que, là, j'ai désigné du S et que j'ai articulé la dernière fois comme étant un complément, certes, mais *complément qui lui vient de la partie chue de cette aliénation*, à savoir : *de ce qui lui vient de ce lieu de l'Autre disparu, dans ce qu'il en reste comme étant le « non-je »* et que j'ai appelée - parce que c'est ainsi qu'il faut la désigner - rien que ceci : *la structure grammaticale*.

La chose, certes, n'est pas le privilège d'un freudien que de se concevoir ainsi, lisez M. WITTGENSTEIN[39] : *Tractatus logico philosophicus*. Ne croyez pas que - parce que toute une école qui s'appelle *logico-positiviste*, nous rebat les oreilles d'une série de considérations *anti-philosophiques* des plus insipides et des plus médiocres - que le pas de M. WITTGENSTEIN ne soit rien. Cette *tentative* d'articuler ce qui résulte d'une considération de la logique *telle qu'elle puisse se passer de toute existence du sujet*, vaut bien d'être suivie dans tous ses détails et *je vous en recommande la lecture*.

Pour nous freudiens, par contre, ce que cette structure grammaticale du langage représente est exactement la même chose que ce qui fait que quand FREUD veut articuler la pulsion, il ne peut faire autrement que de passer par *la structure grammaticale* qui seule, donne son champ complet et ordonné à ce qui, *en fait*, quand FREUD a à parler de la pulsion, vient à dominer, je veux dire à constituer les deux seuls exemples *fonctionnant* de pulsions comme telles, à savoir *la pulsion scoptophilique* et *la pulsion sado-masochiste*.

- *Il n'est que dans un monde de langage* que puisse prendre sa fonction dominante le « *je veux voir* » laissant ouvert de savoir d'où et pourquoi je suis regardé.

- *Il n'est que dans un monde de langage*, comme je l'ai dit la dernière fois pour le pointer seulement au passage, que « *Un enfant est battu* » a sa valeur pivot.

- *Il n'est que dans un monde de langage* que le sujet de l'action fasse surgir la question qui le supporte à savoir : pour qui agit-il ?

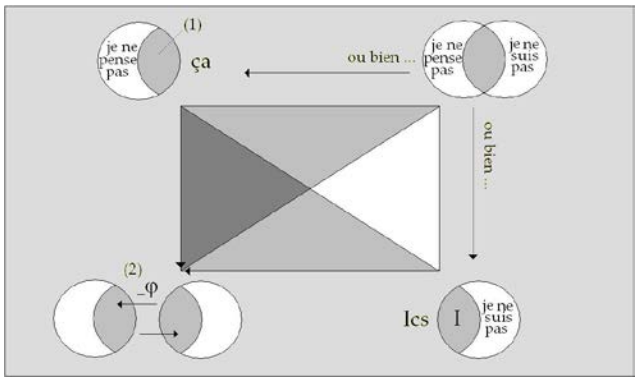
Sans doute, *rien ne peut se dire* sur ce qu'il en est *de ces structures*. Notre expérience pourtant nous affirme que *ce sont elles qui dominent*…
et non pas ce qui rôde dans on ne sait quel couloir de l'« *Assemblée analytique* », à savoir une pulsion « *génitale* »
que quiconque serait bien *incapable de définir* comme telle
…que *ce sont elles qui donnent leur loi à la fonction du désir*. Mais ceci ne peut être *dit*, sinon à répéter les articulations grammaticales où elles se constituent, c'est à dire à exhiber, dans les phrases qui les fondent, ce qui pourra être déduit des diverses façons que le sujet aura de s'y loger.

---

38 Séminaire 1964-65 : *Problèmes cruciaux*..., séance du 02-12-1964.
39 Ludwig Wittgenstein : *Tractatus logico-philosophicus*, Gallimard, 1993.

Rien - *dis-je* - ne peut en être *dit,* sinon ce que nous entendons en fait, à savoir le sujet dans sa *plainte.* À savoir pour autant qu'il ne s'y retrouve pas, que le désir qu'il y fonde a pour lui cette valeur ambiguë d'être un désir qu'il n'assume pas, qu'il ne *veut* que *malgré lui.*
C'est bien pour revenir sur ce point que nous articulons tout ce que nous avons ici, devant vous, à dérouler.
C'est bien parce qu'il en est ainsi et parce qu'on a *osé le dire,* qu'il faut examiner d'où ce discours a pu partir.

Il a pu partir de ceci : qu'il est un point d'expérience d'où nous pouvons voir ce qu'il en est de la vérité, de ce que j'appellerai comme vous voudrez : *obscurcissement, étranglement, impasse, de la situation subjective*, sous cette incidence étrange dont le ressort dernier est à fonder dans le statut du langage. Il est au niveau où *la pensée* existe comme « *ce n'est pas JE qui pense* ».



Cette pensée, telle qu'elle est là, supportée par cette petite navette [en bas à gauche] qui supporte le grand I, cette pensée qui a le statut des *pensées de l'inconscient,* implique ceci : qu'elle ne peut dire, et c'est là le statut qui lui est propre :

- ni « *donc je suis* »,
- ni même le « *donc je ne suis pas* », qui pourtant la complète et qui est son statut virtuel au niveau de l'Autre.

Car c'est là que cet Autre, et seulement là, qu'il maintient son instance. C'est là où le « *je* », comme tel, ne vient s'inscrire effectivement que d'un « *je ne suis pas* ». D'un « *je ne suis pas* » qui est supporté par ce fait :

- qu'il se supporte d'autant d'autres qu'il y en a pour constituer un rêve,
- que le rêve, nous dit FREUD, est essentiellement égoïstique,
- que dans tout ce que nous présente le rêve nous avons à reconnaître l'instance du *Ich*, sous un masque.

Mais aussi bien, que c'est en tant qu'il ne s'y articule pas comme *Ich*, qu'il s'y masque, qu'il y est présent.

C'est pourquoi la place de toutes les pensées du rêve est marquée ici[schéma], dans sa partie droite, par cette aire blanche où se désigne que le *Ich* comme tel, il nous est certes indiqué en chacune des *pensées du rêve* de le retrouver, mais ce qui va constituer ce que FREUD appelle *Trauminhalt,* à savoir très précisément cet ensemble de signifiants dont un rêve est constitué, par les divers mécanismes qui sont ceux de l'inconscient : *condensation, déplacement, Verdichtung, verschiebung.*

Si *le « je », le Ich, l'ego*, y est présent dans tous, c'est très précisément en ceci qu'*il y est dans tous, c'est-à-dire qu'il y est absolument dispersé.*
Qu'est-ce à dire ? Et *quel est le statut qui reste aux pensées qui constituent cet inconscient*, si ce n'est d'être ce que nous dit FREUD, à savoir ces signes par où chacune des *choses*…
au sens que j'ai dit la dernière fois : « *Sache* » *: affaires, choses de rencontre*
…joue les unes par rapport aux autres cette fonction de renvoi qui nous fait, dans l'opération psychanalytique, nous perdre un temps dans leur foison comme dans un monde inordonné ?

Mais que va être l'opération que réalise FREUD…
et spécialement dans cette partie de la *Traumdeutung*[40] qui s'appelle le « *travail du rêve* », *die Traumarbeit*
…sinon de nous montrer que ce qu'il articule…
ce qu'il articule au début de ce chapitre de la façon la plus claire et en toutes lettres, quoiqu'en disent les personnes qui me lisent ces temps-ci pour la première fois et qui s'étonnent que depuis tant d'années *j'articule que l'inconscient est structuré comme un langage*
…*Der Trauminhalt - le contenu du rêve* - est donné : *its gleichsam,* tout comme dans une écriture faite d'images - ce qui désigne les *hiéroglyphes* - dont les signes sont seulement *zu übertragen,* à traduire, *in die Sprache - dans la langue des pensées du rêve.*

[*Der Trauminhalt ist gleichsam in einer Bilderschrift gegeben, deren Zeichen einzeln in die Sprache der Traumgedanken zu übertragen sind. Man würde offenbar in die Irre geführt, wenn man diese Zeichen nach ihrem Bilderwert anstatt nach ihrer Zeichenbeziehung lesen wollte. Ich habe etwa ein Bilderrätsel (Rebus) vor mir: ein Haus, auf dessen Dach ein Boot zu sehen ist, dann ein einzelner Buchstabe, dann eine laufende Figur, deren Kopf wegapostrophiert ist u. dgl.*]

40 Sigmund Freud : L'interprétation des rêves, Paris, P.U.F., 1967.

Et toute la suite :

- sur les *Zeichenbeziehung,*
- sur la comparaison avec *un rébus*,
- sur le fait qu'*on ne comprend un rébus qu'à le lire et à l'articuler*, car autrement il est absurde de voir une image - nous dit-il - composée d'une maison sur laquelle il y a un navire ou une personne qui est en train de courir avec à la place de sa tête une virgule, que tout ceci n'a de sens que dans une *langue*.

Et après nous avoir dit que *le monde des pensées du rêve* est de nature illogique…
je vous prie de vous reporter au texte de FREUD
…ce qui n'est pas simplement pour vous témoigner de ce qui est véritablement patent et grossièrement illustré à chaque page, à savoir qu'on ne parle jamais que de langage, mais à voir que ce que FREUD articule, c'est *toutes les façons* qu'il y a pour que dans ce monde « *des choses* » - sans doute, mais qu'est-ce que ça veut dire ? cela veut dire des « *Bedeutung* » - de ce à quoi ça se rapporte ce sens du *rébus*. Et ce à quoi ça se rapporte, c'est-à-dire en effet les images qui le *constituent,* qu'est-ce que FREUD fait, sinon de nous montrer comment, dans une certaine façon justement de les altérer - ces images, par exemple – on peut désigner l'indice grâce à quoi, dans leur suite, nous retrouvons toutes *les fonctions grammaticales* d'abord éliminées.

Et de nous montrer :

- comment s'exprime le rapport d'une subordonnée à une principale – lisez tout cet énorme *chapitre VI de la Traumarbeit*,
- comment une relation causale peut s'exprimer,
- comment aussi bien fait sa rentrée *la forme de la négation.*

Et très précisément, vous y trouverez des choses dont la parenté avec les *schémas* que je vous ai donnés, livrés ici, vous paraîtra évidente, *comme de la fonction de l'« ou bien - ou bien »*, dit-il, *qui sert à exprimer*, parce qu'on ne peut pas le faire autrement, *une conjonction.* Et quand vous y regarderez de près, vous y trouverez exactement ce que je vous ai dit quant à *l'« ou bien - ou bien »* suspendu entre deux négations : vous avez justement la même valeur que dans la négation de cette conjonction.

Assurément ces « trucs », si je puis dire, vous paraîtront un tout petit peu plus en avant dans leurs résultats que ceux que vous livre FREUD, mais FREUD vous en livre très suffisamment pour vous inciter à aller dans la même voie. C'est-à-dire que quand vous prendrez : le rêve « *Sezerno* », ou le rêve où « *il faut fermer ou bien un œil ou bien deux yeux* », vous vous apercevrez de ce que cela signifie, à voir que ça veut dire qu'on ne peut pas avoir à la fois un œil ouvert ou deux yeux ouverts, que ce n'est pas la même chose.

Bref, la légitimité de *la logique du fantasme* est précisément ce quelque chose à quoi tout le chapitre de FREUD - pour ne parler que de celui-ci - nous prépare, nous prépare en nous montrant que ce dont FREUD trace la voie, c'est d'*une logique de ces pensées*, à savoir ceci qui veut dire : elle exige ce support du lieu de l'Autre, qui ne peut très précisément, ici, s'articuler que d'un « *donc je ne suis pas* ». Ainsi nous voici suspendus, au niveau de cette fonction, à un « *Tu n'es pas, donc je ne suis pas* ».

Est-ce que ça ne chatouille pas vos oreilles d'une certaine façon ? *Est ce que ce n'est pas là le langage* - je dirais le plus importun - *de l'amour même* ? Qu'est-ce à dire ? Faut-il en pousser plus loin le sens, qui d'ailleurs donne sa vérité : « *Tu n'es que ce que je suis* » ? Chacun sait et peut reconnaître que si le sens de l'amour, c'est bien en effet cette formule qui le donne, l'amour aussi bien dans son *émoi*, dans son élan naïf, comme dans beaucoup de ses discours, ne se recommande pas comme fonction de la pensée. Je veux dire que si d'une telle *formule* « *Tu n'es pas, donc je ne suis pas* » sort le monstre dont nous connaissons assez bien les effets dans la vie de chaque jour, c'est très précisément pour autant que cette vérité, celle du « *Tu n'es pas, donc je ne suis pas* », est dans l'amour rejetée *(verworfen).*

Les manifestations de l'amour dans le *réel*, c'est très précisément la caractéristique, qui est celle que j'énonce de toute *Verwerfung.* À savoir : les effets les plus incommodes et les plus déprimants - c'en est bien là une illustration de plus - où les voies de l'amour ne sont nulle part à désigner comme si aisément tracées. Assurément, à l'époque de DESCARTES ces lois n'étaient, bien sûr, ignorées de personne. Nous étions à l'époque d'Angélus SILESIUS, qui osait dire à Dieu :

« *Si je n'étais pas là, eh bien c'est bien simple : Toi, Dieu, en tant que Dieu existant, Tu n'y serais pas non plus.* »

Dans une telle époque on peut parler des problèmes de la nôtre, plus exactement on peut s'y replacer pour juger de ce qui nous fait impasse. Que FREUD nous dit-il, à porter plus loin l'examen de sa logique ?

Si vous aviez encore gardé le moindre doute concernant la nature de cette subversion, qui fait de la *Bedeutung*…
en tant que nous la saisissons *au moment de son altération, de sa torsion comme telle, de son amputation, voire de son ablation*
…le ressort qui peut nous permettre d'y reconnaître la fonction rétablie de la logique.

Si vous aviez encore le moindre doute, vous verriez les doutes s'évanouir à voir comment FREUD, dans le rêve, réintègre tout ce qui y apparaît comme jugements, que ces jugements soient internes au vécu de ce rêve, mais plus encore qu'ils se présentent comme jugements – en apparence – au réveil.

Quand…

nous dit–il à propos du rêve
…quelque chose dans le récit du rêveur s'indique comme étant un moment de flottement, d'interruption, une lacune…
comme autrefois je disais au temps
où de « lacune » je faisais quelque état
…*Lücken,* une *Unterbrechung,* une *rupture*, dans le récit que moi, rêveur, je peux en donner, cela même est à rétablir,
nous dit FREUD, comme faisant partie du texte du rêve.

Et qu'est-ce que ceci désigne ? Il me suffira de me reporter quelque part dans ce que FREUD nous en donne comme exemple :

« *Je vais* – dit un de ses rêveurs – *avec Fraülein K. in das Volksgartenrestaurant, dans le restaurant du Volksgarten*…
Et là c'est la *dunkel Stelle,* c'est le passage dont il n'y a plus rien à dire : il ne sait plus, et puis ça reprend : …*Alors, je me trouve dans le salon d'un bordel, in dem ich zwei oder drei Frauen sehe, dans lequel je vois deux ou trois femmes, une en chemise et en petite culotte.* »
Analyse : la *Fraülein K.* est la fille de son patron d'avant et ce qui est caractéristique, c'est la circonstance où il a eu à lui parler
et qu'il désigne dans ces termes :
« *On s'est reconnu, man sich erkannte, gleischsam dans une sorte d'égalité, in seiner Geschlechtlichkeit, dans sa qualification de sexe, comme si on voulait dire : je suis un homme, Ich bin ein Mann und du ein Weib, et toi une femme.* »

Voilà très précisément pourquoi est choisie la Fraülein K. pour constituer *l'entrée du rêve*, mais aussi sans doute pour déterminer *la syncope.*
Car ce qui va suivre dans le rêve, se démontre être très précisément ce qui vient perturber ce beau rapport plein de certitude entre l'homme et la femme. À savoir que les trois personnes qui sont liées, pour lui, au souvenir de ce restaurant et qui représentent aussi celles qu'il trouve dans le salon du bordel, sont respectivement sa sœur, la femme de son beau-frère et une amie de celle-ci,
ou de celui-ci, qu'importe, en tout cas trois femmes avec lesquelles on ne peut pas dire que ses rapports soient marqués
d'un abord sexuel franc et direct.

[Traumdeutung, VI : « *In ganz ähnlicher Form kleidete sich eine analoge Reminiszenz eines anderen Träumers ein. Er träumt : Ich gehe mit Frl. K. in das Volksgartenrestaurant..., dann kommt eine dunkle Stelle, eine Unterbrechung..., dann befinde ich mich in einem Bordellsalon, in dem ich zwei oder drei Frauen sehe, eine in Hemd und Höschen.*

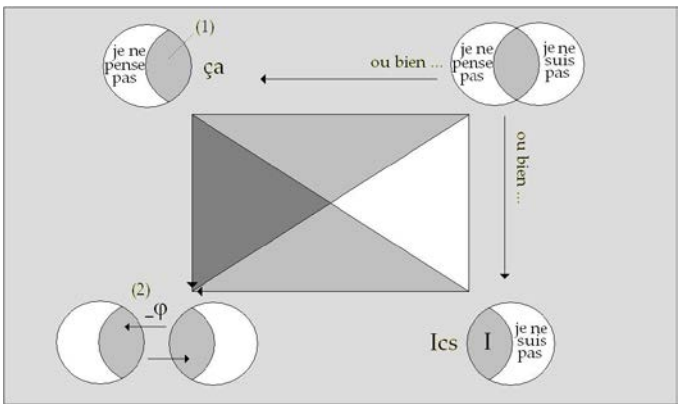
Analyse : Frl. K. ist die Tochter seines früheren Chefs, wie er selbst zugibt, ein Schwesterersatz. Er hatte nur selten Gelegenheit, mit ihr zu sprechen, aber einmal fiel eine Unterhaltung zwischen ihnen vor, in der »man sich gleichsam in seiner Geschlechtlichkeit erkannte, als ob man sagen würde: Ich bin ein Mann und du ein Weib«. Im angegebenen Restaurant war er nur einmal in Begleitung der Schwester seines Schwagers, eines Mädchens, das ihm vollkommen gleichgültig war. Ein andermal begleitete er eine Gesellschaft von drei Damen bis zum Eingange in dieses Restaurant. Die Damen waren seine Schwester, seine Schwägerin und die bereits erwähnte Schwester seines Schwagers, alle drei ihm höchst gleichgültig, aber alle drei der Schwesterreihe angehörig. Ein Bordell hat er nur selten besucht, vielleicht zwei– oder dreimal in seinem Leben.

Die Deutung stützte sich auf die » dunkle Stelle«, » Unterbrechung« im Traume und behauptete, daß er in knabenhafter Wißbegierde einigemal, allerdings nur selten, das Genitale seiner um einige Jahre jüngeren Schwester inspiziert habe. Einige Tage später stellte sich die bewußte Erinnerung an die vom Traume angedeutete Untat ein. »]

Autrement dit, ce que FREUD nous démontre comme étant *toujours* et strictement corrélatif de cette syncope du *Trauminhalt,*
de la carence des signifiants, c'est dès - précisément - qu'il est abordé quoi que ce soit qui *dans le langage*…
et non pas simplement les mirages de se regarder les yeux dans les yeux
…mettrait en cause ce qu'il en est *des rapports du sexe comme tel.*

Le sens logique originel de la castration, en tant que l'analyse a découvert sa dimension, repose en ceci qu'au niveau des *Bedeutungen,*
des significations, le langage - en tant que c'est lui qui structure le sujet comme tel - très mathématiquement fait défaut, je veux dire :
réduit ce qu'il en est du rapport entre les sexes à ce que nous désignons comme nous pouvons, par ce quelque chose à quoi
le langage *réduit* la polarité sexuelle, c'est à savoir un « *avoir ou n'avoir pas* » la connotation phallique.

C'est très précisément ce que représente - et seulement représente - l'effet de l'analyse.
Aucun abord de la castration comme telle n'est possible pour un sujet humain, sinon dans un renouvellement…
à un autre étage, séparé de toute la hauteur de ce rectangle que j'ai là dessiné
…de cette fonction, que j'ai appelée tout à l'heure : *aliénation*, c'est à savoir : où intervient comme telle la fonction de l'Autre en
tant que nous devons la marquer comme barrée : *A*.



C'est justement pour autant que l'analyse par son travail, vient à *inverser* ce rapport, qui faisait de tout ce qui était de l'ordre du statut du sujet dans son « *je ne suis pas* », un champ vide, sujet non identifiable, c'est pour autant que ce champ-là va se remplir ici : dans le coin *en bas à gauche*, que va apparaître inversement le - φ de l'échec de l'articulation de la *Bedeutung* sexuelle.

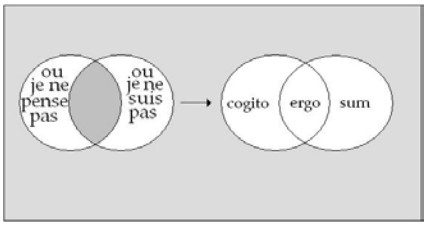
Die Bedeutung des phallus…

Ai-je intitulé - *puisque je l'ai prononcée en allemand* - cette conférence que j'ai faite sur *La signification du phallus*

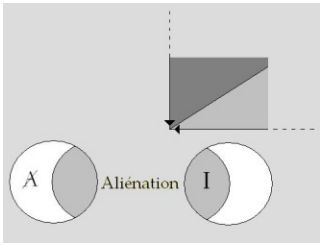
…c'est à partir de là, que doit être posée la question de ce qu'il en est de ce qui *distancie* ces deux opérations également aliénantes :

- celle de l'aliénation pure et simple, logique,
- et celle de la relecture de la même nécessité aliénante dans la *Bedeutung* des pensées inconscientes.

Avec dans les deux cas - vous le voyez - un résultat différent, puisqu'ils semblent même - à les regarder tels qu'ils sont là, ombrés - s'opposer strictement l'un à l'autre. C'est que toute la distance entre l'une et l'autre de ces opérations, consiste dans leur champ de départ, dont l'un est celui - reconstruit - à partir duquel je désigne le fondement de toute l'opération logique, à savoir le choix offert du « *ou je ne pense pas ou je ne suis pas* », comme étant le sens véridique du *cogito* cartésien.



Celui-là aboutit à un « *je ne pense pas* » et au fondement de tout ce qui, du sujet humain, fait un sujet soumis spécialement aux *deux pulsions* que j'ai désignées comme *scoptophilique* et *sadomasochiste*.



Que si *quelque chose d'autre, qui a rapport à la sexualité, se manifeste* à partir des pensées de l'inconscient - c'est très précisément le sens de la découverte de FREUD mais aussi *ceci* par quoi se *désigne la radicale inadéquation de la pensée à la réalité du sexe*.

La question n'est pas de *franchir* ce qu'il y a là d'impensable - d'impensable et pourtant de salubre - car c'est là tout le nerf de ce pourquoi FREUD tenait si essentiellement à la théorie sexuelle de la libido. Il faut lire, sous la plume véritablement *chamanique*, *inspirée* - je ne sais comment la qualifier - de JUNG, *sa stupeur, son indignation*, à recueillir de la bouche de FREUD quelque chose qui lui semble constituer je ne sais quel *parti-pris* strictement *anti-scientifique*, quand FREUD lui dit :

- « *Et puis surtout, hein ! vous, Jung ne l'oubliez pas : il faut y tenir à cette théorie.* »
- « *Mais pourquoi ?* » lui dit *Jung* .
- « *Pour empêcher* - dit FREUD - *le « Schlammflut », le flot de fange !* »
- « *Lequel ?* »
- « *De l'occultisme.* »

…lui dit FREUD, sachant très bien tout ce que comporte le fait de n'avoir pas touché cette limite précisément désignée, parce qu'elle constitue sans doute l'essence du langage, dans le fait que le langage ne domine pas…

de ce fondement du sexe en tant qu'il est peut-être le plus profondément relié à l'essence de la mort

…ne domine pas ce qu'il en est de la réalité sexuelle. Tel est l'enseignement de sobriété que nous donne FREUD.

Mais alors, pourquoi y a-t-il ainsi *deux voies* et *deux accès* ? Sans doute qu'il y a quelque chose qui mérite un nom dans l'opération dont nous n'avons pas parlé, celle qui nous fait passer du niveau de la pensée inconsciente à ce statut logique, théorique.

Inversement celle qui peut nous faire passer de ce statut du sujet, en tant qu'il est sujet des *pulsions scoptophilique* et *masochiste*, au statut du sujet analysé, pour autant que pour lui a un sens la fonction de castration.

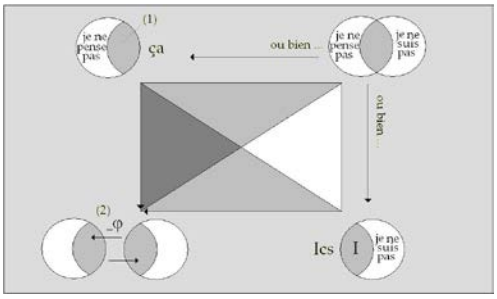
- *Ceci*, que nous appellerons « opération vérité », parce que, comme la vérité elle–même, elle souffle et elle se réalise où elle veut, quand elle parle…

- *Ceci*, qui a été lié à la découverte, à l'irruption de l'inconscient, au retour du refoulé…

- *Ceci* nous permet de concevoir pourquoi nous pouvons retrouver l'instance de la castration dans *l'objet-noyau*, dans *l'objet-core* pour le dire en anglais, dans l'objet autour de quoi tourne le statut du sujet grammatical…

- *Ceci* peut être désigné et traduit à partir de ce coin obtenu du fait que le langage est, de par son statut même, *antipathique* si je puis dire, à la réalité sexuelle.

- *Ceci* n'est rien d'autre que le lieu de l'opération autour de quoi nous allons pouvoir définir, dans son statut logique, la fonction de *l'objet(a)*.



Je vous ai quittés, la dernière fois sur un premier parcours du rectangle qui est ici répété à titre de support, évocateur pour vous d'indication qu'il s'agit toujours de s'y reporter quant au fondement de ce que nous essayons de construire cette année, d'une *logique du fantasme*.

Que le choix posé au principe du développement de ses opérations logiques soit cette sorte d'alternative très spéciale, que j'essaie d'articuler sous le nom - propre - d'*aliénation*, entre un « *je ne pense pas* » et un « *je ne suis pas* », avec ce qu'il comporte de forcé dans le choix qu'il impose, qui va de soi au « *je ne pense pas* ». C'est de là que nous reprenons.

Nous avons assurément parcouru assez de chemin pour savoir maintenant comment se situe la référence analytique à la découverte de l'inconscient, pour autant qu'elle donne - cette découverte - la vérité de cette *aliénation*.

Quelque chose est déjà suffisamment indiqué de ce qu'il y a, de ce qui supporte cette vérité, sous le terme maintes fois répété devant vous, de *l'objet petit(a)*. Assurément, tout ceci n'est possible que pour autant que depuis longtemps je vous en parle, de cet *objet petit(a)* et qu'il peut déjà représenter pour vous quelque support.

Encore l'articulation qu'il a avec cette logique, n'est–elle point poussée - bien loin de là ! - jusqu'à son terme. Simplement, Ai-je voulu indiquer, à la fin de notre dernier entretien, que *la castration* n'est assurément pas sans rapport avec cet objet, qu'elle représente ceci, c'est :

- que *cet objet comme cause du désir*, domine tout ce qu'il est possible au sujet de cerner comme champ, comme prise, comme saisie de ce qui s'appelle à proprement parler, dans *l'essence de l'homme*, le désir. inutile de vous dire qu'ici, *l'essence de l'homme* est une référence spinozienne, et que je n'accorde pas à ce terme d'« *homme* » plus d'accent que je ne lui donne d'ordinaire,
- que ce désir, pour autant qu'il se limite à cette causation par *l'objet petit(a)*, c'est exactement le même point qui nécessite qu'au niveau de la sexualité, le désir se représente par la marque d'un manque,
- que tout s'ordonne et s'origine dans *le rapport sexuel* tel qu'il se produit *chez l'être parlant* en raison de ceci : autour du signe de la castration, à savoir au départ autour du *phallus*, en tant qu'il représente la possibilité d'*un manque d'objet*.

La castration donc, c'est quelque chose comme de s'éveiller à ce que la sexualité…
je veux dire : tout ce qui s'en réalise dans l'évènement psychique
…ce soit ça, à savoir *quelque chose qui se marque du signe d'un manque*.

De ceci par exemple, que l'Autre - l'Autre du vécu inaugural de la vie de l'enfant - doive à un moment apparaître comme castré. Et sans doute, cette horreur qui est liée à la première appréhension de la castration, comme étant supportée par ce que nous désignons dans le langage analytique comme *la Mère*…

à savoir ce qui n'est pas purement et simplement à prendre comme le personnage chargé de diverses fonctions dans une certaine relation typifiée à l'origine de la vie du petit humain, mais aussi bien comme quelque chose qui a le rapport le plus profond avec cet Autre qui est mis en question à l'origine de toute cette opération logique

…que cet Autre soit castré, l'horreur corrélative et régulière si l'on peut dire, qui se produit à cette découverte, est quelque chose qui nous porte au cœur de ce dont il s'agit quant à la relation du sujet à l'Autre en tant qu'elle s'y fonde.

La sexualité, telle qu'elle est vécue, telle qu'elle opère, c'est à cet endroit quelque chose de fondamentalement…
dans tout ce que nous repérons à notre expérience analytique
…quelque chose qui représente un « *se défendre* » de donner suite à cette vérité « *qu'il n'y a pas d'Autre* ».

C'est ce que j'ai à commenter pour vous aujourd'hui. Car assurément, j'ai pris l'abord de la tradition philosophique pour prononcer « *Cet Autre n'existe pas* », et à ce propos évoquer la corrélation *athéiste* que cette *profession* comporte.

Mais bien sûr, ce n'est pas quelque chose à quoi nous puissions nous arrêter. Et il faut bien nous demander, aller plus loin dans le sens de poser la question : cette chute du grand A : S(Ⱥ)…
que nous posons comme étant le terme logiquement équivalent du choix inaugural de l'aliénation
…qu'est-ce que ça veut dire ?

Rien ne peut choir que ce qui est ici A, *que si A n'est pas, nous posons qu'il n'y a nul lieu où s'assurera la vérité constituée par la parole.*

Si ce ne sont pas les mots qui sont vides, mais si ce sont plutôt… s'il faut plutôt dire que les mots n'ont pas de place qui justifie la mise en question toujours par *la conscience commune de ce qui n'est que mots*, dit-on, que veut dire, qu'ajoute cette formulation : S(Ⱥ), que je vous donne pour être la clef qui nous permet de partir, de partir d'un pas juste et que nous puissions soutenir assez longtemps, concernant *la logique du fantasme*. Si c'est un algorithme du type mathématique, dont je me sers pour supporter ce S(Ⱥ), c'est sans doute bien pour affirmer qu'il y a un autre sens, plus profond, à découvrir.

Est–ce que qui si vraiment, *comme je le dis,* la conscience moderne - qu'elle soit celle des religieux ou de ceux qui ne le sont pas – est dans son ensemble athée, est–ce que ce ne serait pas quelque chose comme de souffler une ombre, simplement que d'affirmer cette non-existence de grand A ? Est-ce qu'il ne s'agit pas, derrière cela, d'autre chose ?

Il y a bien des façons de s'apercevoir qu'il s'agit en effet, d'autre chose. Que veut dire grand A marqué d'une barre : Ⱥ ?
Eh bien, je viens de le dire, je n'ai pas besoin d'aller chercher plus loin : il est marqué.

Le sens de ce que PASCAL appelait le « *Dieu de la philosophie* »…
de *cette référence à l'Autre si essentielle chez Descartes* et qui nous a permis d'en partir pour assurer notre premier pas
…est-ce que ce n'est pas justement, que l'Autre…
l'Autre de ce que Pascal appelle le « Dieu des philosophes », l'Autre en tant qu'il est en effet si nécessaire à l'édification de toute philosophie
…est-ce qu'il ne le caractérise pas au plus, au mieux…
et même aussi bien irions-nous plus loin, chez les mystiques contemporains de la même étape du réfléchissement sur ce thème de l'Autre
…est-ce qu'il ne le caractérise pas essentiellement de *n'être pas marqué* ? Théologie négative…

Et *qu'est-ce que veut dire cette perfection invoquée dans l'« argument ontologique* », si ce n'est précisément que nulle marque ne l'entame ?
En ce sens, le symbole S(Ⱥ) - *grand S, parenthèse de A barré* - veut dire que nous ne pouvons raisonner notre expérience qu'à partir de ceci : que *l'Autre est marqué*. Et c'est bien en effet ce dont il s'agit dès l'abord, de *cette castration primitive* atteignant l'être maternel : *l'Autre est marqué*. Nous nous en apercevons très vite, à de menus signes.

S'il fallait, avant que je le profère ici, devant vous, de façon magistrale…
ce qui est toujours quelque peu abuser de la créance qui est faite à la parole de celui qui enseigne
…essayer de voir à de petits signes comme ceux-ci, qui se voient à ce qu'on fait quand on traduit : si je parlais en allemand, vous pouvez vous poser la question de savoir comment je le traduirais, cet Autre…
que vous me passez depuis tant d'années, parce que je vous en ai rebattu les oreilles
…« *das Anderes* », ou « *der Andere* » ?

Vous voyez la difficulté qui se soulève du seul fait, non pas comme on le dit, qu'il y ait des langues où *le neutre* constituerait le *non-marqué* quant au *genre*. Ceci est tout à fait absurde ! La notion du *genre* ne se confond pas avec *la bipolarité masculin-féminin.* Le *neutre* est un *genre* aussi et justement *marqué*. Le propre des langues où il n'est pas marqué, c'est qu'il peut y avoir du non-marqué qui va s'abriter sous le *masculin*, régulièrement. Et c'est ce qui me permet de vous parler de l'Autre, sans que vous ayez à vous interroger s'il faut traduire par « *das Anderes* » ou « *der Andere* ».

Ce qui entraîne - vous pouvez le remarquer - si on a le choix à faire…
il faudrait que je parle - je n'en ai pas eu le temps avant d'édifier pour vous ces réflexions aujourd'hui - *il faudrait que je parle avec quelque anglophone*, ils ne manquent pas dans mon auditoire mais… je voulais le faire hier soir, le temps m'a manqué
…pourquoi, en anglais il y a quelque tirage - *j'ai pu m'en apercevoir lors de mon dernier discours pour Baltimore - à le traduire par « the Other » ?*
À ce qu'il parait, ça ne va pas tout seul en anglais, j'imagine que c'est en raison de la valeur tout à fait différente qu'a le « *the* », l'article défini en anglais, et qu'il a bien fallu que je passe – pour en parler de cet Autre, de *mon* Autre - par « *the Otherness* ».

Il s'agissait toujours d'aller dans le sens du *non marqué*. On a pris la voie qu'on a pu, en anglais. On est passé par… une qualité, une qualité incertaine : le *otherness, quelque chose qui se dérobe essentiellement*, puisque, où que nous l'atteignions, elle sera toujours *autre.* Je ne peux pas dire que je sois très à l'aise pour y trouver *un représentant du sens* que je veux donner à « *l'Autre* » et assurément, ceux qui m'en ont proposé la traduction, non plus !

Mais ceci, ceci en soi-même est assez significatif de ce dont il s'agit, et très précisément de la répugnance qu'il y a à introduire dans la catégorie de l'Autre, *la fonction de la marque*. Alors, quand vous avez affaire au « *Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob* »[41], alors là, la marque vous n'en êtes pas privés ! C'est bien pour ça que ça ne va pas tout seul et qu'aussi bien, ceux qui ont affaire, *indirectement, personnellement, corrélativement*, encore à cette sorte d'Autre, ont un destin, eux aussi, bien marqué.

J'avais rêvé - *aux quelques « petits » de cette tribu qui m'entourent* - de leur rendre le service d'élucider un peu la question, concernant leurs rapports avec le nom - au Dieu… le Dieu au nom imprononçable - à celui qui s'est exprimé dans le registre du « *je* », il faut le dire. Non pas : « *Je suis celui qui suis* » - pâle transposition d'une pensée plotinienne - mais : « *je suis ce que je suis* », tout simplement.

Oui, j'avais pensé - je l'ai dit, j'y reviendrai toujours - à leur rendre ce service, mais nous en resterons toujours là tant que je n'aurai pas repris cette question du *Nom du Père*…J'ai parlé des « *petits* », assurément il y a aussi les « *grands* ». Les grands Juifs qui n'ont pas besoin de moi pour s'affronter à leur Dieu.

Mais nous, nous avons ici affaire à l'Autre en tant que champ de la vérité. Et *que cet Autre soit marqué* - que nous le voulions ou pas, comme philosophes - *qu'il soit marqué* au premier abord *par la castration*, voilà à quoi aujourd'hui nous avons affaire et ce contre quoi, dès lors que l'analyse existe, rien ne saurait prévaloir. C'est pourquoi je considère qu'il y a tout lieu de rompre sur un certain terrain : qu'il y a des spéculations pour lesquelles il ne faut pas se laisser aller à ce penchant, *non pas même de juger, comme on me l'a imputé*, mais simplement d'aller y chercher ce dont elles témoignent *involontairement*, de la vérité qu'elles manquent.

Parce que l'y faire remarquer…
dans la pensée par exemple, de tel philosophe contemporain
…que dans tel point, il y a quelque chose qui vient prendre la place d'un manque, justement, et qui s'exprime de façon plus ou moins embarrassée, par exemple comme « *conscience thétique de soi* », dont il n'y a vraiment rien à dire, si ce n'est que ce n'est pas un *Unsinn*, car un *Unsinn* ce n'est pas « *rien quant au Sinn* », nous le savons, mais que c'est à proprement parler - j'ai dit « *conscience non thétique de soi* » n'est-ce pas - que c'est à proprement parler « *sinnlos* » c'est encore trop en dire, car c'est concéder que ce point pourrait être la marque du lieu–même qui serait ce quelque chose d'indiqué comme manquant.

Or ce n'est nulle part, ce n'est en rien de semblable, ce n'est pas en cette impensable antériorité de ce qui s'instaure comme point de *Selbstbewusstsein,* que nous devons chercher ce point nodal, s'il est nécessaire à définir - et il est nécessaire à définir parce qu'il est trouvable, vous allez le voir - ce *point nodal*, qui serait pour nous, dans la position où nous nous sommes mis, le *point tournant* où retrouver le lien du *cogito.*

Ce n'est pas rien pourtant que *l'Autre réapparaisse*, par exemple dans telle spéculation, pour autant qu'ici je l'invoque. Et si j'en parle, c'est pour montrer que jusque dans les détails poursuivis, seule la rupture peut répondre à la recherche antérieurement tracée. Comment, par exemple, ne pas s'apercevoir que cette pensée qu'ici j'invoque…
sans vouloir lui donner son label, précisément pour bien marquer que ce dont il s'agit,
quant à ce dont nous avons à trancher sur *ce chemin de la pensée*,
…ne saurait d'aucune façon s'autoriser d'aucun label, et moins du mien que de tout autre.

Regardez où cette pensée nous conduit, quand il s'agit de la déroute du voyeur par exemple : cet accent mis, ce *regard* aussi, cette pensée qui se dirige, pour la *justifier*, vers *sa surprise – celle du voyeur – par le regard d'un autre* justement, *d'un arrivant, d'un survenant,* pendant qu'il a l'œil à la porte.

De sorte que ce regard est déjà suffisamment évoqué par le petit bruit *annonciateur* de cette venue quand - très précisément - ce dont il s'agit quant au statut de l'acte du voyeur, c'est bien en effet de *ce quelque chose* qu'il nous faut nous aussi nommer *le regard* qu'il s'agit, mais qui est à chercher bien ailleurs, à savoir justement dans *ce que le voyeur veut voir*, mais où il méconnaît qu'*il s'agit de ce qui le regarde le plus intimement, de ce qui le fige dans sa fascination de voyeur, au point de le faire lui–même aussi inerte qu'un tableau.*

Je ne reprendrai pas ici le tracé de ce que j'ai déjà amplement développé. Mais l'errance radicale qui est la même que celle qui s'exprime à « *huis clos* » dans cette formule : que l'enfer, c'est notre image à jamais fixée dans l'Autre.

Ce qui est faux : si l'enfer est quelque part, c'est dans « *je* ».

Et dans toute cette errance il n'y a nulle « *mauvaise foi* » à invoquer, aussi excusante en fin de compte que la ruse chrétienne apologétique de la « *bonne foi* », faite pour apprivoiser le narcissisme du pécheur.

---

41 Cf. Pascal : Le Mémorial : « *Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non des philosophes et des savants…* »

Il y a *la voie juste* ou il y a *la voie fausse*. Il n'y a pas de *transition*, les trébuchements de *la voie fausse* n'ont aucune valeur tant qu'ils ne sont pas analysés et ils ne peuvent être analysés qu'à partir d'un départ radicalement différent en l'occasion.

Dans l'occasion : l'admission, à la base et au principe de l'inconscient et la recherche de ce qui constitue comme tel son statut.
Ce qui supplée au défaut de la *Selbstbewusstsein* ne saurait être d'aucune façon situé comme sa propre impossibilité.
C'est ailleurs qu'il nous en faut chercher *la fonction*, si je puis dire, puisque ce ne sera même pas *la mère fonction*.

Sur ce qu'il en est dans cette *trace* que je quitte maintenant et sur laquelle il m'a bien fallu, au nom de quelque *confusion* où il semble qu'il est *presque nécessaire* de se trouver impliqué…
puisque j'ai pu entendre dans la bouche d'analystes, qu'il y avait tout de même quelque chose à retenir dans le rapprochement que du dehors on essayait d'instaurer, de la survenue d'une certaine pensée, sur le fond supposé d'une philosophie, prétendue par elle attaquée voire subvertie
…il est très surprenant que la possibilité d'une telle référence puisse être même, et par quelqu'un par exemple qui soit analyste, admise comme un de ces simples effets possibles de ce qu'on appelle, dans l'occasion, *aliénation*.

J'ai entendu cette chose…
et dans la bouche de quelqu'un qui ne fait certainement pas toujours erreur
…certainement à une date où je n'avais pas, peut-être, encore à ses oreilles, assez fait retentir ce qu'il en est véritablement de ce qu'il faut penser du terme *aliénation*.

L'*aliénation* n'a absolument rien à faire avec ce qui résulte de déformation, de perte, dans tout ce qui est *communication*…
même, je dirais enfin, de la façon la plus traditionnelle et dès lors que maintenant c'est suffisamment établi
…d'une pensée qu'on appelle « marxiste ».

Il est clair que l'*aliénation*, au sens marxiste, n'a rien à faire avec ce qui n'est à proprement parler que confusion.
L'*aliénation* marxiste, d'ailleurs, ne suppose absolument pas en soi *l'existence de l'Autre*, elle consiste simplement en ceci : *que je ne reconnais pas*, par exemple, *mon travail dans cette chose*…
qui n'a absolument rien à faire avec *l'opinion* et qu'aucune *persuasion sociologique* ne modifiera en aucun cas
…à savoir que mon travail - le mien, à moi-même - il me revient et qu'il faut que je le paie d'un certain prix.

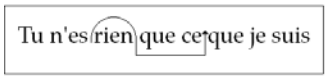
C'est là quelque chose qui ne se résout par aucune dialectique directe, qui suppose le jeu de toutes sortes de chaînons bien réels, si l'on veut en modifier, non pas la chaîne, ni le mécanisme qui est impossible à rompre, mais les conséquences les plus nocives.
Il en est de même pour ce dont il s'agit concernant *l'aliénation* et c'est pourquoi l'important de ce que j'énonce ici concernant *l'aliénation*, prend son relief, non pas de ce que tel ou tel reste plus ou moins sourd au sens de ce que j'articule, mais très précisément de ses effets sur ceux qui le comprennent parfaitement, à cette seule condition qu'ils y soient concernés de façon première.

Et c'est pourquoi c'est au niveau des *analystes* que quelquefois, sur ce que j'énonce de plus avancé, je recueille *les signes d'une angoisse*, disons qui peut aller jusqu'à l'impatience, et que simplement la dernière fois par exemple, où j'ai pu énoncer d'une façon comme latérale, faite pour donner son véritable éclairage à ce que j'y définissais comme la position du « *je ne suis pas* » en tant qu'elle est corrélative de la fonction de l'inconscient, et que j'articulais sur ce point *la formule* comme la vérité de ce que l'amour ici se permet de formuler, à savoir : « *si tu n'es pas, je meurs* » dit l'amour, on connaît ce cri et je le traduis : « *tu n'es rien, que ce que je suis.* »

N'est-il pas étrange qu'une telle formule…
qui va certes bien au-delà dans ce qu'elle trace d'ouverture à l'amour, pour ceci simplement qu'elle y indique que la *Verwerfung* qu'elle constitue ne relève précisément que de ceci : que l'amour ne pense pas…
mais qu'elle n'articule pas - comme FREUD le fait, lui, purement et simplement - que le fondement de la *Verliebheit,* de l'amour, c'est le *Lust-Ich,* et qu'il n'est rien d'autre - *car ceci est dans FREUD affirmé* - que l'effet du narcissisme
…*comment donc, à une formule*…
dont il apparaît tout de suite qu'elle est *infiniment plus ouverte*, pour n'aller pas moins loin qu'à *cette remarque*, impliquée dans un certain commandement qui - je pense - ne vous est pas inconnu[42] - que c'est au plus secret de toi-même que doit être cherché le ressort de l'amour du prochain
…*comment donc une telle formule* peut-elle - et j'y insiste : dans une oreille analytique ! - évoquer je ne sais quelle alarme, comme si ce que j'avais prononcé-là était dépréciatif, comme si - *comme je l'ai entendu* - je commettais quelque imprudence de l'ordre de celle-ci : « *Qu'à des auditeurs de* 25 *ans, je me permette d'avancer un propos qui réduirait l'amour à rien.* » Chose singulière, au niveau des 25 *ans,* je n'ai eu à *cette émission*…
à ma connaissance bien sûr, mais il y en a quelques-uns qui viennent me faire, dans la semaine qui suit, *des confidences*
…que des réactions singulièrement toniques, je dirais. Si *austère* que soit la formule, elle a paru *salubre* à beaucoup.

42 « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* » Cf. Matthieu, XXII, 39 ; Marc XII, 28/31…

Qu'est-ce qui, donc, conditionne possiblement l'inquiétude d'un analyste, si ce n'est très précisément ceci que j'ai marqué ici sur cette formule : à ce petit crochet qui déplace le « *rien* » d'un rien : « *Tu n'es que ce rien que je suis.* »



Qui n'est pas moins vrai en effet, que la formule précédente, pour autant qu'elle nous rapporte à la fonction-clef, qui revient dans le statut de ce « *je* » du « *je suis* » à ce *petit(a)*, qui en fait, en effet *toute la question*…
et c'est là ce sur quoi je veux aujourd'hui m'attarder encore un peu
…et dont on conçoit, qu'en effet elle intéresse l'analyste.

Car dans l'opération de l'analyse…
en tant que, seule elle, nous permet d'aller assez loin dans ce *rapport de la pensée à l'être* au niveau du « *je* », pour que ce soit elle qui introduit la fonction de la castration
…le *petit(a)* dans cette opération a *à être achevé d'une queue signifiante* : *le petit(a)*, dans le chemin que trace l'analyse, *c'est l'analyste !*

Et c'est parce que l'analyste a à occuper cette position du *petit(a)*, qu'en effet pour lui la formule - *et fort légitimement* - soulève l'angoisse qui convient, si l'on se souvient de ce que j'ai formulé de *l'angoisse* : « *qu'elle n'est pas sans objet* ».
Et ceci indique qu'elle soit d'autant plus fondée qu'avec cet objet, celui qui est appelé par l'opération signifiante qu'est l'analyse, se trouve *à cette place* même suscité de s'intéresser, à tout le moins que de savoir comment il l'assume, ce sont là choses qui sont encore assez distantes de la considération que nous pourrions en amener ici.

Comment ne pas reconnaître qu'il n'y a là rien qui puisse plus nous dérouter que ce qui dès longtemps avait été *formulé*…
par les voies de court–circuit aphoristique d'une sagesse certes perdue mais pas tout à fait sans écho
…sous la forme du तत् त्वम् असि [Tat twam asi : tu es cela] : *reconnais-toi, tu es ceci.*

Ce qui, bien entendu, ne pouvait que rester opaque à partir d'un certain biais de la tradition philosophique.
Si le « ceci », d'aucune façon, peut être en effet identifié au corrélat de *représentation* - où s'instaure de plus en plus, dans cette tradition, le sujet - rien n'est plus vide que cette formule. Que « *je* » sois ma représentation n'est là que ce *quelque chose*, dont il est trop facile de dire qu'elle corrompt tout le développement moderne d'une pensée sous le nom d'*idéalisme*, et le statut de la représentation comme telle est pour nous à reprendre.

Assurément *si ces mots ont un sens*, qu'ils s'appellent « *structuralisme* » - je ne veux pas en donner d'autres - voire « *Nouvelle critique* », ils doivent bien entendu commencer par articuler quelque chose concernant *la représentation.*

Est-ce qu'il n'est pas bien clair…
à ouvrir seulement un volume comme le dernier paru des *Mythologiques* de Claude LÉVI-STRAUSS
…que si l'analyse des mythes - telle qu'elle nous est présentée - a un sens, *c'est qu'elle désaxe complètement la fonction de la représentation.*
Assurément, nous avons affaire à matière morte, à l'endroit de laquelle nous n'avons plus aucun rapport de « *je* ».

Et cette analyse est un *jeu*, est un *jeu fascinant* par ce qu'il nous rappelle et dont vous pouvez trouver le témoignage, pour ne prendre que ce dernier volume, dès les premières pages - *Du miel aux cendres* s'intitule-t-il - et nous voyons s'articuler dans un certain nombre de *mythes*, les rapports du miel…
conçu comme substance nourricière préparée par d'autres que l'homme,
et en quelque sorte d'*avant* la distinction de la nature et de la culture
…avec ce qui opère au–delà du *cru et du cuit* de la cuisine, à savoir ce qui se réduit en fumée : le tabac.

Et nous trouvons sous la plume de son auteur, ce quelque chose de singulier, attaché à quelques petites remarques qu'il accroche sur certains textes, par exemple médiévaux, sur ceci qu'avant que le tabac ne nous arrivât, sa place était en quelque sorte prête par cet opposé de « *cendres* » qui était déjà indiqué par rapport au « *miel* », qu'en quelque sorte « *la chose miel* », depuis longtemps - *depuis toujours* - attendait « *la chose tabac* » !

Que vous suiviez ou non dans cette voie l'analyse de Claude LÉVI-STRAUSS, est-ce qu'elle n'est pas faite pour nous suggérer ce que nous connaissons dans la pratique de l'inconscient et ce qui permet de pousser plus loin la critique de ce que FREUD articule sous le terme de *Sachevorstellungen ?*

Dans la perspective idéaliste, on pense - et après tout pourquoi FREUD ne l'aurait-il pas écrit dans ce sens - « *représentation de choses* » *en tant que ce sont les choses qui sont représentées*. Mais pourquoi répugnerions-nous à penser les rapports des choses, comme supportant quelques *représentations qui appartiennent aux choses elles-mêmes* ?

Puisque *les choses se font signe*…
avec toute l'ambiguïté que vous pouvez mettre dans ce terme : « *se font signe entre elles* »
…qu'elles peuvent s'appeler et s'attendre, et s'ordonner comme ordre des choses, que sans aucun doute c'est là-dessus que nous jouons chaque fois qu'interprétant comme *analystes* nous faisons fonctionner quelque chose comme *Bedeutung*.

Assurément, c'est le piège. Et ce n'est pas non plus travail analytique - quelque amusant qu'en soit le jeu - de retrouver dans l'inconscient le réseau et la trame des anciens mythes. Là-dessus, nous serons toujours servis !
Dès lors qu'il s'agit de la *Bedeutung*, nous retrouverons tout ce que nous voudrons comme structure de l'ère mythique.
C'est bien pour ça qu'au bout d'un certain temps le jeu a lassé les analystes. C'est qu'ils se sont aperçu qu'il était trop facile.

Le jeu n'est pas facile quand il s'agit de *textes recueillis, attestés, de mythes existants*. Ils ne sont pas - *justement* - n'importe lesquels.
Mais au niveau de l'inconscient du sujet, dans l'analyse, le « *je* » est beaucoup plus souple. Et pourquoi ?
Précisément parce qu'il y est dénoué, qu'il vient se conjoindre à un « *je ne suis pas* », où se manifeste assez - je l'ai dit la dernière fois - dans ces formes qui sont, dans le rêve, omniprésente et jamais complètement identifiable, la fonction du « *je* ».

Mais autre chose est ce qui doit nous retenir ! Ce sont précisément les trous, dans ce jeu de la *Bedeutung*.
Comment n'a-t-on pas remarqué ceci, qui est pourtant d'une *présence aveuglante*, c'est à savoir le côté de *Bedeutung* « *bouché* »
si je puis dire, sous lequel se manifeste tout ce qui attient à *l'objet petit(a)*.

Bien sûr les analystes font tout pour le relier à quelque fonction primordiale qu'ils s'imaginent avoir fondé dans l'organisme, comme par exemple, quand il s'agit de l'objet de la pulsion orale. C'est pourquoi, aussi bien, ils iront tout à fait incorrectement à parler de *bon* ou de *mauvais lait*, alors qu'il ne s'agit de rien de tel puisqu'il s'agit du *sein*.

Il est impossible de faire le lien du lait à un *objet érotique* - ce qui est essentiel au statut comme tel, de *l'objet petit(a)* - alors qu'il est bien évident que, quant au sein, l'objection n'est pas la même. Mais qui ne voit qu'un sein, c'est quelque chose - mes amis, y avez-vous jamais pensé ? - qui n'est pas représentable !

Je ne pense pas avoir ici une trop grande minorité de gens pour qui un sein peut constituer un objet érotique, mais *êtes-vous capable, en termes de représentation, de définir au nom de quoi* ? Qu'est-ce que c'est qu'un *beau sein*, par exemple ?
Encore que le terme soit communément prononcé, *je défie quiconque* de donner un support quelconque à ce terme de *beau sein*.

S'il y a quelque chose que le sein constitue, il faudrait pour cela, comme un jour un apprenti-poète [?] qui n'est pas très loin, a articulé à la fin d'un de ses menus quatrains qu'il a commis, sous ces mots : « *Le nuage* »... « *Le nuage éblouissant des seins* ».

Il n'y a aucune autre façon, me semble-t-il, qu'à jouer de ce registre du nuageux, en y additionnant quelque chose de plus de l'ordre du reflet, à savoir de moins saisissable, par quoi il peut être possible de supporter, dans la *Vorstellung*, ce qu'il en est de cet objet, qui bien plutôt n'a d'autre statut que ce que nous pouvons appeler avec toute l'opacité de ces termes : un point de jouissance.

Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Je dirais que c'est ce que je disais, un peu…
je ne sais pas comment j'arrive à les faire passer, mais qu'importe, je l'ai peut-être écrit dans d'autres termes
…mais tandis que je m'efforçais de centrer, pour vous le faire sentir, ce que j'appelle en l'occasion cette « *syncope de la Bedeutung* »…
puisque c'était pour vous montrer que c'est là le point que vient combler le « *Sinn* »
…d'où soudain, il m'est apparu que ce qu'il y avait de plus propre à supporter *ce rôle de l'objet-sein dans le fantasme*, en tant qu'il est, lui vraiment, le support spécifique du « *je* » - du « *je* » de la pulsion orale - *mais ce n'était rien d'autre que la formule*…
puisque vous êtes tous ici plus ou moins des initiés, des pratiquants, voire des *aficionados* de mon discours
…et la formule, dont je me suis servi cent fois pour imager le caractère purement structural *du « Sinn Colourless green ideas… »*…
ces *idées sans couleur et vertes* aussi bien, pourquoi pas ?
…*sleep furiously !* Voilà les seins ! [Rires]

Rien, me semble-t-il, ne peut mieux exprimer le privilège de cet objet, rien ne l'exprime d'une façon plus adéquate, c'est-à-dire en l'occasion poétique : qu'ils dorment, furieusement à l'occasion et que ce ne soit pas, pour nous, de les réveiller, une petite affaire.
C'est bien là tout ce dont il s'agit, quand il s'agit des seins.

Ceci est fait pour nous mettre sur une trace. C'est à savoir, celle qui va nous rapprocher de la question de laisser en suspens, ce qui peut nous permettre de *suppléer* à la *Selbstbewusstsein*. Car bien entendu, ce n'est rien d'autre que *l'objet petit(a)*.
Seulement, il faut savoir le trouver où il est. Et ce n'est pas parce qu'on sait son nom à l'avance qu'on le rencontre, et d'ailleurs le rencontrer ne signifie rien, sinon quelque occasion d'amusement.

Mais qu'est-ce que FREUD - si nous prenons les choses au niveau du rêve - vient pour nous à articuler ?
Nous serons frappés assurément de ce qu'il lâche, si je puis dire, pour indiquer *un certain côté vigile du sujet*, précisément *dans le sommeil*.

- S'il y a quelque chose qui caractérise bien cet Autre ou *cette faute d'Autre que je désigne comme fondamentale de l'aliénation*,
- si le « *je* » n'est rien plus que l'opacité de la structure logique,
- si l'intransparence de la vérité est ce qui donne le style de la découverte freudienne,

…n'est-il pas étrange de lui voir dire *que tel rêve qui contredit sa théorie du désir ne signifie-là rien d'autre que le désir de lui donner tort* ?

Est-ce que ce n'est pas là suffisant, à la fois

- pour montrer la justesse de cette formule que j'articule que « *le désir c'est le désir de l'Autre* »,
- et de montrer *dans quel suspens le statut du désir est laissé, si l'Autre justement peut être dit n'exister pas ?*

Mais n'est-il pas encore plus remarquable de voir FREUD…

à la fin d'une des sections de ce VI[ème] chapitre sur lequel j'ai insisté la dernière fois

…préciser que c'est d'une façon très sûre que le rêveur s'arme et se défend de ceci : *que ce qu'il rêve n'est qu'un rêve*.

À propos de quoi il va aussi loin que d'insister sur ceci : qu'il y ait *une instance qui sait* toujours - il dit : « *qui sait* » - que le sujet dort, et que cette *instance*, même si cela peut vous surprendre, n'est pas *l'inconscient*, que c'est précisément *le préconscient*, qui représente, nous dit-il en l'occasion, le désir de dormir.

Ceci nous donnera à réfléchir sur ce qui se passe au réveil. Parce que si *le désir de dormir* se trouve, par l'intermédiaire du sommeil, si complice avec la fonction du désir comme tel, en tant qu'elle s'oppose à la réalité, qu'est-ce qui nous garantit que, sortant du sommeil, le sujet soit plus défendu contre le désir, en tant qu'il encadre ce qu'il appelle « réalité » ? Le moment du réveil n'est peut-être jamais qu'un court instant : celui où l'on change de rideau. Mais laissons là cette première mise en suspens, sur laquelle je reviendrai, mais que j'ai voulu pourtant aujourd'hui toucher, puisque vous avez vu que j'ai écrit ici le mot : l'éveil.

Suivons FREUD : *rêver qu'on rêve* doit être l'objet d'une fonction bien sûre, pour que nous puissions dire qu'à tous les coups ceci désigne l'approche imminente de la réalité ! Que quelque chose puisse s'apercevoir qu'il se remparde d'une fonction d'erreur, pour ne pas repérer la réalité, est-ce que nous ne voyons pas qu'il y a là…

quoique d'une voie exactement contraire que l'assertion de ceci : qu'une idée est transparente à elle-même

…la trace de quelque chose qui mérite d'être suivi ?

Et pour vous faire sentir comment l'entendre, il me semble que je ne peux pas mieux faire que d'aller, grâce au chemin que m'offre une fable, bien connue d'être tirée d'un vieux texte chinois, d'un [texte] de TCHOUANG TSOU. Dieu sait ce qu'on lui fait dire au pauvre, et nommément à propos de ce rêve, de ce rêve bien connu, de ce qu'il aurait dit - *à propos d'avoir rêvé* - de s'être rêvé lui-même être un papillon. Il aurait interrogé ses disciples sur le sujet de savoir comment distinguer :

- TCHOUANG TSOU se rêvant papillon,
- d'un papillon qui, tout réveillé qu'il se croie, ne ferait que rêver d'être TCHOUANG TSOU.

Il est inutile de vous dire *que ceci n'a absolument pas le sens qu'on lui donne d'habitude* dans le texte de TCHOUANG TSOU et que les phrases qui suivent montrent assez de quoi il s'agit et où cela nous porte.

Il ne s'agit de rien de moins que de la formation des êtres. À savoir de choses et de voies qui nous échappent depuis longtemps dans une très grande mesure, je veux dire quant à ce qu'il en était exactement pensé par ceux qui en ont laissé les traces écrites. Mais ce rêve, je vais me permettre de supposer qu'il a été inexactement rapporté. TCHOUANG TSOU, quand il s'est rêvé papillon, s'est dit : « *ce n'est qu'un rêve* » ce qui est tout à fait conforme à sa mentalité. Il ne doute pas un instant de surmonter ce menu problème de son identité quant à être TCHOUANG TSOU.

Il se dit : « *ce n'est qu'un rêve* », et c'est précisément en quoi il manque la réalité, car en tant que quelque chose qui est le « *je* » de TCHOUANG TSOU repose dans ceci qui est si essentiel à toute condition du sujet, à savoir : que l'objet est vu, il n'est rien qui nous permette de mieux surmonter ce qu'a de traître ce monde de la vision, en tant qu'il supporterait cette sorte de rassemblement de quelque façon que nous l'appelions - *monde* ou *étendue* - dont le sujet serait seul support et le seul mode d'existence.

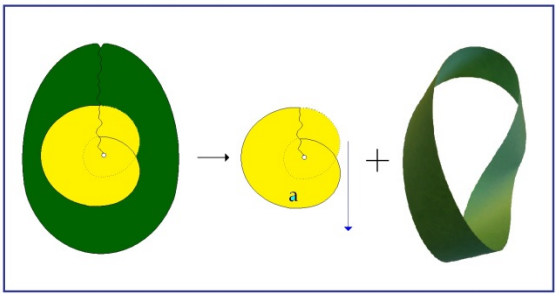
Ce qui fait la consistance de ce sujet en tant qu'il voit, c'est-à-dire, en tant qu'il n'a que *la géométrie de sa vision*, en tant qu'à l'Autre il peut dire : « *ceci est à droite* », « *ceci est à gauche* », « *ceci est en dedans* » et « *ceci est en dehors* ». Qu'est-ce qui lui permet de se situer comme « *je* », sinon ceci que je vous ai déjà en son temps souligné :

- qu'il est lui–même *tableau* dans ce monde visible,
- que le papillon n'est là rien d'autre que ce qui le désigne lui-même comme *tache*, et comme ce qu'a d'originelle *la tache* dans le surgissement au niveau de l'organisme de quelque chose qui fera vision.

C'est bien en tant que le « *je* » lui-même est *tache sur fond*, et que ce dont il va interroger ce qu'il voit est très précisément ce qu'il ne peut trouver et qui se dérobe, cette *origine de regard*, combien plus sensible et manifeste à être articulée pour nous que la lumière du soleil, pour inaugurer ce qu'est de *l'ordre du « je » dans la relation scoptophillique*.

Est-ce que ce n'est pas là que le « *je rêve seulement* » et ce qui masque *la réalité du regard* en tant qu'elle est à découvrir ?
C'est en ce point que je voulais vous amener aujourd'hui concernant ce rappel de *la fonction de l'objet(a) et sa corrélation étroite au* « *je* ».
Pourtant, n'est-il pas vrai que quelque soit le lien que supporte, qu'indique - comme l'encadrant - le « *je* » de tous les fantasmes, nous ne pouvons pas encore saisir, dans une multiplicité, au reste, de ces *objets petit(a),* ce qui lui donne ce privilège dans le statut du *« je » en tant qu'il se pose comme désir.*

Il y a seulement ce que nous permettra de *désigner*, d'*inscrire*, d'une façon plus précise, l'invocation de *la répétition.*
Si le sujet peut inscrire dans un certain rapport, qui est rapport de perte par rapport à ce champ où se dessine le trait dont il s'assure dans la répétition, c'est que ce champ a une structure, disons que nous avons déjà avancée sous le terme de topologie.
Assurer d'une façon rigoureuse ce que veut dire *l'objet(a)* par rapport à une surface, nous n'avons déjà approché dans cette image de ce quelque chose qui se découpe dans certaines surfaces privilégies de façon à laisser *quelque chose* tomber.



Cet *objet de chute* qui nous a retenus, que nous avons cru devoir imager dans un petit fragment de surface, assurément c'est là encore représentation grossière et inadéquate. Ni la notion de surface n'est à repousser, ni la notion de l'effet du trait et de la coupure.
Mais bien sûr ce n'est pas de la forme de tel ou tel *lambeau*, quelque propice que nous paraisse cette image à être rapprochée de ce qui est usité dans le discours analytique sous le terme *d'objet partiel,* qu'il nous faut nous contenter.

Au regard de surfaces que nous avons définies, non pas comme quelque chose qui soit à considérer sous l'angle spatial, mais quelque chose précisément dont chaque point témoigne d'une structure qui ne peut en être exclue, je veux dire en chaque point, c'est pour autant que nous parviendrons à y articuler certains effets de coupure que nous connaîtrons quelque chose à ces *points évanouissants* que nous pouvons décrire comme *objets petit(a)*.

01 Février 1967 Table des séances

JAKOBSON

Il est midi et demie et je vous remercie d'être venus si nombreux aujourd'hui, alors que nous sommes - comme personne ne l'ignore plus - un jour de grève. Je vous en remercie d'autant plus que j'ai aussi - auprès de certains - à m'en excuser, puisque c'est sur l'annonce que j'ai faite - jusqu'à un jour et une heure récente - que je ferai aujourd'hui ce qu'on appelle mon *séminaire*, que certainement une partie des personnes qui sont ici, y sont.

J'avais en effet l'intention de le faire, et de le faire sur le thème humoristique dont j'avais déjà écrit…

en haut des pages blanches dont je me sers pour suppléer au mauvais éclairage du tableau

…j'avais écrit ce « *cogito, ergo Es* » *qui*, comme vous le soupçonnez au changement d'encre, est *un jeu de mots* et joue sur l'homophonie, l'homonymie, approximative du « *es* » latin et du « *Es* » allemand, qui désigne ce que vous savez dans FREUD, à savoir ce que l'on a traduit en français par la fonction du *Ça*.

Sur une logique…

qui n'est pas une logique, qui est une logique totalement inédite, une logique après tout à laquelle je n'ai pas encore donné, je n'ai pas voulu donner, avant qu'elle ne soit instaurée, *sa dénomination*. J'en tiens une, qui me semble valable, par devers moi, encore m'est-il apparu convenable d'attendre de lui avoir donné un suffisant développement, pour lui donner sa désignation

…sur une logique dont le départ curieux se fait de ce choix aliénant, qui vous est offert d'un « *je ne pense pas* » à un « *je ne suis pas* », on peut tout de même se demander quelle est la place - du fait que nous sommes ici - pour quelque chose qui pourrait bien s'appeler un « *nous pensons !* ». Déjà ça nous mènerait loin, puisque ce « *nous* » - sûrement vous le sentez - dans les chemins où je m'avance, qui sont ceux de l'Autre barré [Ⱥ], pose une question.

Quoi qu'il en soit, ce n'est certainement pas sans être motif à une aussi large audience, que je fasse quelque chose qui ressemble fort à vous entraîner dans *les voies de la pensée*. Alors ce statut de la pensée mériterait bien d'être, en quelque sorte, au moins indiqué comme faisant question, à partir de telles prémisses.

Mais aujourd'hui, je me limiterai à ceci : c'est que, comme tout homme qui s'emploie - s'imagine, en tout cas, s'employer – à cette opération de la pensée, je suis fort ami de l'ordre et qu'un des fondements les plus essentiels de notre ordre…

de l'ordre existant, c'est toujours le seul auquel on ait à se rapporter

…c'est la grève ! Or cette grève étant suivie - je l'ai appris malheureusement un petit peu tard - *par l'ensemble de la Fonction publique*, je n'ai pas l'intention d'y faire exception. [Rires]

C'est pourquoi je ne ferai pas aujourd'hui la leçon à laquelle vous pouviez vous attendre et nommément pas, sauf à vous l'annoncer comme telle, sur ce « *Cogito, ergo Es* ». Je ne me repens pas pourtant d'être ici... pour une cause…

celle qui peut-être m'a rendu aveugle, *un petit peu plus tard qu'il ne fallait*, au fait qu'il était mieux que je ne fasse pas ma leçon

…qui est la chose suivante, à savoir la présence parmi nous aujourd'hui, du Professeur Roman JAKOBSON, auquel vous savez tous quelle est notre dette, eu égard à ce qui se poursuit ici comme enseignement.

Il devait arriver à Paris hier soir, Paris où il me fait l'honneur d'être mon hôte, et assurément je me faisais une joie de faire devant lui ma leçon ordinaire. Il est bien d'accord avec moi, et même tout à fait d'accord, sur ceci : qu'il vaut mieux que je ne la fasse pas. À tout le moins, est-il venu ici. Et si quiconque a ici une question à lui poser, il est tout prêt à y répondre, acte de courtoisie qui n'a rien à faire avec le maintien, aujourd'hui, de notre réunion.

Donc, je vais encore prononcer quelques mots, pour vous laisser le temps de vous retrouver. Si quelqu'un a le bon esprit d'avoir - prête - une question à poser nommément et comme à lui-même, au Professeur Roman JAKOBSON - qui est ici au premier rang - il a le temps, pendant que je vais encore de quelques mots amuser le tapis, de la mijoter, de la mijoter pour tenir à cette occasion quelque chose qui - si en effet la question est une véritable question - peut avoir un grand intérêt pour tout le monde. Voilà !

Là-dessus, pour vous maintenir en haleine, j'indiquerai quelle voie - vous l'avez je pense déjà sentie : à quoi bon seriez-vous ici si assidus, si vous ne prévoyiez pas à quel moment plus ou moins brûlant la suite de notre discours nous conduit !

Comme j'avais déjà, alors, prévu que mercredi prochain - *ceci, pour des raisons de convenance personnelle* - est lié à ce qu'on appelle le temps d'arrêt, transformé cette année en assez larges vacances, du *Mardi-gras*, je ne ferais pas non plus mon séminaire, sachez-le, et cette fois-ci sachez-le d'avance : je ne le ferai pas mercredi prochain.

C'est donc au l5 Février que je vous donne rendez-vous.

J'espère que le fil ne se sera pas trop détendu de ce qui nous unit cette année sur une même ligne d'attention.

Pour tout de même pointer ce dont il s'agit : ce « *Cogito, ergo Es* » vous voyez bien dans quel sens il nous mène.
Et que c'est une façon de reposer la question de ce que c'est que ce fameux « *Es* », qui ne va pas, tout de même, tellement de soi, puisque aussi bien je me suis permis de qualifier d'imbéciles ceux qui ne trouvent que trop aisément à s'y retrouver, à y voir une sorte d'autre sujet, et pour tout dire, de *moi* autrement constitué, de qualité suspecte, d'« *outlaw* » du *moi*, ou comme certains l'ont tout crûment dit de « *mauvais moi* ».

Bien sûr, ce n'est pas facile de donner son statut à une telle entité ! Et penser qu'il convient de le substantifier simplement de ce qui nous vient d'une obscure *poussée interne*, ça n'est nullement écarter le problème du statut de ce « *Es* ». Car, à la vérité, si c'était ça, ce ne serait rien d'autre que ce qui, depuis toujours et très légitimement, a constitué cette sorte de sujet qu'on appelle le *moi*.

Vous sentez bien que c'est à partir de l'Autre barré [Ⱥ] dont il s'agit, que nous allons avoir non pas à le repenser, mais à le penser tout simplement. Et que cet Autre barré [Ⱥ], pour autant que nous en partons comme du lieu où se situe l'affirmation de la parole, c'est bien quelque chose qui met en question, pour nous, le statut de la deuxième personne.

Depuis toujours, une sorte d'ambiguïté s'est instaurée, de la nécessité même de la démarche qui m'a fait introduire, par la voie de *Fonction et champ de la parole et du langage* [*Écrits*, p.237], ce dont il s'agit concernant l'inconscient.

Le terme d'*intersubjectivité* assurément rôde encore et rôdera longtemps, puisqu'il y est écrit en toutes lettres dans ce qui fut le parcours de mon enseignement. Ce n'est jamais sans l'accompagner de quelques réserves - mais de réserves qui n'étaient pas, pour l'auditoire que j'avais, intelligibles alors - que je me suis servi de ce terme d'*intersubjectivité*.

Chacun sait qu'il n'est que trop aisément reçu, et que bien sûr il restera la forteresse de tout ce que, précisément, je combats de la façon la plus précise. Le terme d'*intersubjectivité, avec les équivoques qu'il maintient dans l'ordre psychologique*, et précisément, au premier plan, celle que depuis toujours j'ai désignée comme une des plus dangereuses à marquer, à savoir *le statut de la réciprocité, rempart de tout ce qui, dans la psychologie, est le plus fait pour asseoir toutes les méconnaissances concernant le developpement psychique*.

J'ai voulu le symboliser, le marquer, en quelque sorte d'une image éclatante et grossière à la fois : je dirai que *le statut de la réciprocité*…
> en tant qu'il marque la limite statutaire où la maturité du sujet s'instaurerait quelque part dans le *développement*, est représenté, si vous le voulez bien, pour tous ceux qui auront vu ce quelque chose - et je pense qu'il y en aura suffisamment dans l'assemblée pour que ma parole porte, que les autres se renseignent - pour ceux qui ont lu ou vu au cinéma *Les désarrois de l'élève Törless*

…je dirai que *le statut de la réciprocité* c'est ce qui fait la bonne assiette de ce collège des professeurs *qui supervise, et qui ne veut en somme rien savoir, n'avoir rien à toucher* de cette atroce histoire, ce qui ne rend que plus manifeste que pour ce qui est de la formation…
> de la formation d'un individu mais tout spécialement d'un enfant

…les éducateurs feraient mieux de s'enquérir quelles sont les meilleures voies qui lui permettent de se situer comme étant, de par son existence même, la proie des fantasmes de ses petits camarades, avant de chercher à s'apercevoir à quelle *étape*, à quel *stade*, il sera capable de considérer que le « *je* » et le « *tu* » sont réciproques.

Voilà évidemment ce dont il s'agit dans ce sur quoi nous nous avançons cette année sous le nom de *Logique du fantasme*.
Il s'agit de quelque chose qui emporte avec soi des intérêts d'importance. Bien sûr, ceci ne va nullement dans le sens d'un *solipsisme*[43], mais justement dans le sens de savoir ce dont il s'agit concernant ce grand Autre. Ce grand Autre dont la place a été soutenue
dans la tradition philosophique, par l'image de cet Autre divin, vide, que PASCAL désigne sous le nom du « *Dieu des philosophes* » et dont nous ne saurions absolument plus nous contenter.

Ceci, non pas pour des raisons de pensée, ou de *libre pensée* : la *Libre Pensée* c'est comme la *libre association*, n'en parlons pas. [Rires]
Si nous sommes ici pour poursuivre *le fil et la trace de la pensée de* FREUD, je profite de l'occasion pour le dire, à savoir pour en finir avec je ne sais quelle forme de taon [*t.a.o.n*] dont je pourrais, à l'occasion, me trouver la victime désignée :
ça n'est pas *la pensée de* FREUD au sens où l'historien de la philosophie peut - fût-ce à l'aide de la critique de textes la plus attentive - la définir, au sens - *en fin de compte* - de la minimiser. C'est-à-dire de faire remarquer :

- qu'en tel ou tel point FREUD n'est pas allé au-delà,
- qu'on ne saurait lui imputer quelque chose d'autre que je ne sais quelle faille, de trou, de « *reprise* » mal faite, en tel tournant de ce qu'il a énoncé.

Si FREUD nous retient, ça n'est pas de ce qu'il a pensé en tant qu'individu à tel ou tel détour de sa vie efficiente.

---

43 Solipsisme : Attitude du sujet pensant, pour qui sa conscience propre est l'unique réalité, les autres consciences, le monde extérieur n'étant que des représentations. *Par analogie* : Démarche du philosophe qui pose la subjectivité comme fait primitif et qui pratique le scepticisme radical face à tout jugement sur la réalité objective. *Par extension* : attitude d'une personne qui, dans son expression, sa création, sa vision du monde, privilégie la solitude de sa subjectivité.

Ce qui nous intéresse, ce n'est pas *la pensée de* FREUD, c'est *l'objet* qu'a découvert FREUD.

La pensée de FREUD a pour nous son importance de ce que nous constatons qu'il n'y a pas de meilleure voie pour retrouver les arêtes de cet objet, que d'en suivre la trace de cette pensée de FREUD. Mais ce qui légitime cette place que nous lui donnons, c'est justement qu'à tout instant ces traces ne font que nous marquer…

et de façon en quelque sorte d'autant plus déchirante, que ces traces sont déchirées

…de quel objet il s'agit, et de nous ramener à ceci, à ceci qui est ce dont il s'agit, à savoir qu'il s'agit de ne pas le méconnaître.

Ce qui est assurément la tendance irrésistible et naturelle, dans l'état actuel des choses, de *toute subjectivité constituée*.
C'est bien ce qui redouble le drame de ceci qui s'appelle « *recherche* » et dont assurément vous savez aussi, que le statut - pour moi - n'est pas sans être suspect. Nous sommes tout près d'y revenir et de reposer la question - je pense le faire la prochaine fois – du statut que nous pouvons donner à ce mot « *recherche* », *derrière lequel s'abrite* chez nous, ordinairement, *la plus grande mauvaise foi*.

Qu'est-ce que la recherche ? Rien d'autre assurément, que ce que nous pouvons fonder comme l'origine radicale de la démarche de FREUD concernant son objet, rien d'autre ne peut nous le donner que ce qui apparaît comme le point de départ irréductible de la nouveauté freudienne, à savoir *la répétition*. Ou bien cette *recherche* est en quelque sorte elle-même *répétée* par la question que soulève ce que j'appellerai *nos rapports*, à savoir ce qu'il en est d'un enseignement qui suppose qu'il y a des sujets pour qui le nouveau statut du sujet, qu'implique l'objet freudien, est réalisé. Autrement dit, qui suppose qu'il y a des analystes.

C'est-à-dire des sujets qui soutiendraient en eux–mêmes quelque chose qui se rapproche d'aussi près que possible de ce nouveau statut du sujet, celui que commandent l'existence et la découverte de l'objet freudien. Des sujets qui seraient ceux qui soient à la hauteur de ceci : que l'Autre, le grand Autre traditionnel, n'existe pas et que pourtant il a bien une *Bedeutung*. Cette *Bedeutung*...

pour tous ceux qui m'ont jusqu'ici assez suivi *pour que, pour eux, les mots que j'emploie* - je dis : *que j'emploie - aient un sens*

...cette *Bedeutung,* qu'il suffise que je l'épingle ici de ce quelque chose qui n'a pas d'autre nom que celui-ci, à savoir : *la structure*, en tant qu'elle est *réelle*.

Si j'ai fait étaler ces petites images [schémas sur papier accrochés au tableau] sur lesquelles devait aujourd'hui courir ma leçon, et vous reconnaîtrez une fois de plus *la bande de Mœbius*,

- *la bande de Mœbius* coupée en deux pour autant que cela ne la divise pas,
- *la bande de Mœbius* une fois coupée en deux, qui se glisse en quelque sorte sur elle-même, pour se redoubler de la façon la plus aisée, comme vous pouvez le constater, si vous savez bien copier ce que j'ai pris la peine de dessiner
- et donc à la fin du compte, pour obtenir ce quelque chose qui est parfaitement clos, qui a un dedans et un dehors et qui est la quatrième figure, qui est là : celle d'*un tore*.

La structure c'est que quelque chose qui est comme ça, est réel. Je ne dis pas que c'est ça à soi tout seul, la structure. Je vous dis :

- que ce qui est *réel* sous le nom de *structure* est exactement *de la nature de ce qui est là dessiné,*
- et qu'il y a, en quelque sorte, une *substance structurale*,
- que ceci n'est pas une métaphore,
- et que c'est dans la mesure où, à travers ceci, est possible ce quelque chose que nous pouvons réunir comme un ensemble du mot « coupure », que ce à quoi nous avons affaire est existant.

Qu'en est-il d'un enseignement qui suppose, lui aussi, l'existence de ce qui, assurément, n'existe pas ? Car il n'y a encore, selon toute apparence, nul analyste qui puisse dire supporter en lui-même cette position du sujet. Et ceci ne fait rien de moins que de poser la question : qu'est-ce qui m'autorise à prendre la parole comme m'adressant à ces sujets encore non existants ?

Vous voyez que les choses ne sont pas sans être supportées - comme on le remarque en ricanant - de quelques *suppositions*, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont *dramatiques*, ça n'est pourtant pas pour en faire du psychodrame !
Car nous avons à le clore *d'une clôture logique*, c'est ce qui est notre objet cette année. Assurément, quelque soit ce qui m'autorise, et peut-être pourrons-nous là-dessus en dire un peu plus, il est clair que je ne suis pas seul.

Si j'avais à poser une question moi-même, au professeur Roman JAKOBSON…

mais je vous donne ma parole que je ne la lui ai même pas, en venant en voiture, laissé entrevoir.

Ce n'est pas qu'elle me vienne maintenant, mais c'est maintenant qu'il me vient de la lui poser

…*je lui demanderais* si lui, dont l'enseignement sur le langage a pour nous de telles conséquences, s'il pense lui aussi que *cet enseignement* est de nature à exiger un changement de position radical au niveau de ce qui constitue disons le sujet chez ceux qui le suivent.

Je lui poserai aussi la question de savoir - mais c'est une question très *ad hominem* - si, du fait même de ce que comporte d'inflexions…

je ne veux pas employer de grands mots et je me garde de mots qui peuvent suggérer l'ambiguïté qui s'attache au mot « ascèse », voire aux mots qui traînent dans les romans de science-fiction… de « *mutation* » [Lacan ponctue d'un rire]

certes nous n'en sommes pas à ces balivernes !

…il s'agit du sujet logique et de ce qu'il comporte, de ce qu'il comporte de discipline de pensée chez ceux qui, à cette position,

sont, par leur pensée, introduits…

Est-ce que si les choses, pour lui - pour le Professeur JAKOBSON - dans les conséquences de ce qu'il enseigne, vont aussi loin, est-ce que pour lui, a un sens le mot « *disciple* » ? Je dirai, pour moi, qu'il n'en a pas, qu'en droit il est littéralement dissous, évaporé, par le mode de rapport qu'inaugure une telle pensée. Je veux dire que *disciple* c'est à distinguer du mot de *discipline*. Si nous instaurons une discipline, qui est aussi une nouvelle ère dans la pensée, quelque chose nous distingue de ceux qui nous ont précédés, en ceci que notre parole n'exige pas de disciple. Si Roman veut commencer par me répondre, à moi, si ça lui chante, qu'il le fasse !

Roman JAKOBSON - Vous pensez que peut-être ce serait mieux si on pose plusieurs questions ? Et je réponds à la fois, alors ?

LACAN - D'accord. Qui a une question à poser à Roman JAKOBSON ?

Mme AUBRY [se présentant] - Docteur AUBRY, qui est psychanalyste

LACAN [à Roman Jakobson] - Et que vous connaissez… et spécialiste de psychiatrie infantile.

Mme AUBRY

Je voulais demander à M. JAKOBSON…
étant donné que je m'intéresse particulièrement aux problèmes de difficultés de lecture et d'écriture, d'accession au langage écrit, de sa valeur symbolique
…si dans ces difficultés, et en dehors des erreurs qui peuvent être repérées comme des *lapsus,* s'il pense que certaines structures du langage se rapportent à la structure même du sujet, ou plus exactement à sa position vis-à-vis de l'Autre. Je m'explique par des exemples d'ordre clinique : je ne lis pas l'allemand et je n'ai pu lire les *Kindersprache* [44] qui doit être bientôt traduit, je crois.

J'en ai retenu d'après ce qui m'en a été dit, que par exemple les confusions des phonèmes : B-P, D-P, M-N sont des confusions qui existent lors de l'apprentissage de la parole, l'enfant apprenant les phonèmes dans un ordre déterminé en commençant par le système consonnantique et vocalique minimale commun à toutes les langues, puis élargissant son registre dans un ordre constant selon les caractéristiques de sa langue maternelle.

Et je pensais, d'après certains signes cliniques, que la persistance de telles confusions à l'âge de l'apprentissage de la lecture pouvait marquer le désir de l'enfant de se maintenir dans cette position infantile. Que par exemple ceci se rapporte aussi dans une certaine mesure à la non accession au stade du miroir, compris comme identification première, narcissique, et avant qu'apparaisse le « *je* ».

Or les carences maternelles, c'est-à-dire dans une certaine mesure l'absence de discours de l'Autre, entre 6 et 18 mois déterminent l'incapacité d'accéder au *stade du miroir*, à *l'image du corps propre*, et naturellement aux *identifications*. Elles ont pour corollaires constants, une déficience souvent irréversible du langage, et certaines particularités de structure du langage.

Lorsque l'unité du son, du mot, de la phrase n'est pas respectée dans le langage oral comme dans le langage écrit, si cette rupture n'est pas celle d'un *lapsus*, est-ce qu'elle n'évoquerait pas l'image morcelée du corps et ce stade pré-narcissique ?
De même les erreurs portant sur l'usage des *pronoms personnels*, ressortiraient à l'incapacité à distinguer le « *je* » et l'autre, l'incapacité à distinguer les verbes d'état et les verbes d'action, l'être et l'agir, répondrait à ce statut, non de sujet, mais d'objet agi par l'Autre.

C'est la définition même de l'aliénation. Toutes ces questions je me les pose non-seulement pour les dyslexies, mais pour d'autres problèmes en particulier pour les psychoses de l'enfant avant le stade du langage. Enfin il y a une dernière chose qui est l'inversion dans les syllabes, de deux ou trois lettres marquant effectivement une difficulté d'organisation temporo-spatiale puisqu'une lettre placée à la droite doit être lue après, différemment de… Bon ! …Mais tout enfant qui ne reconnaît pas la droite et la gauche de son propre corps et de celui de l'autre, a des chances d'avoir des difficultés à écrire. Mais c'est plus évident encore pour ceux qui écrivent en miroir.

Et on peut aussi supposer que l'enfant gaucher qui rencontre toujours l'autre en miroir, puisque sa main dominante rencontre en miroir la main dominante du droitier et non en diagonale, aura plus de difficultés à franchir ce cap. Et qu'au niveau de l'écriture, et probablement pas seulement au niveau de l'écriture, la *sénestralité* favorise l'inversion. Enfin le moment de l'accession au langage écrit est en principe contemporain de la résolution du *complexe d'Œdipe*, où l'enfant dans la situation triangulaire a accepté et reconnu la loi du père et *sa représentation symbolique*, en même temps que loi sociale.

Lorsque cette évolution n'est pas faite, est-ce que ce n'est pas là le refus ou l'incapacité de l'accession au savoir et à la représentation symbolique ? Voilà les questions, peut-être d'ordre plus pratique et plus proche d'une clinique journalière, que j'aurai été heureuse de poser à monsieur JAKOBSON.

---

44 Roman Jakobson : *Kindersprache, Aphasie und allgemeine Lautgesetze* ; *Langage enfantin et aphasie,* éd. de Minuit, 1969.

LACAN

Qui est-ce qui a une autre question ? Puisque monsieur JAKOBSON préfère les collationner toutes… Mademoiselle Luce IRIGARAY ? Madame ! Pardon…

Luce IRIGARAY - Je voudrais demander à M. JAKOBSON comment, lui… [la voix se perd]

LACAN - Parlez tout ce que vous pouvez, toute votre voix, sans ça il ne vous entendra pas !

Luce IRIGARAY

Je voudrais demander à M. JAKOBSON comme il fait l'articulation entre *le sujet de l'énonciation* et *le sujet de l'énoncé*, c'est–à–dire entre le sujet qui produit le message et le sujet réalisé dans le message.

LACAN [répétant à l'intention du Professeur Jakobson]

…entre sujet de l'énonciation et le sujet de l'énoncé, à savoir celui qui - dans l'énoncé - se désigne… etc. Enfin…

Luce IRIGARAY [poursuivant]

Et par ailleurs, lui demander s'il ne croit pas qu'on pourrait faire établir une différenciation dans les « *schifters* », en fonction de cette articulation de l'énonciation à l'énoncé.

LACAN [répétant à l'intention du Professeur Jakobson]

…s'il ne croit pas qu'on pourrait introduire une différenciation parmi les… ? Vous avez dit ?

Luce IRIGARAY - Les « *schifters* » ! Les employer, les différencier en fonction de cette articulation de l'énonciation à l'énoncé.

LACAN [répétant à l'intention du Professeur Jakobson]

…si vous pensez que dans les « *schifters* » on peut en voir *un plus versé dans le sujet de l'énonciation ou les autres dans les sujets de l'énoncé*…

Jean OURY

C'est juste une question, une précision que je voudrais demander à M. JAKOBSON. C'est parce que depuis quelque temps, dans les problèmes d'analyse des groupes à travers les institutions on n'a pas tellement d'outils, de concepts théoriques, et on fait quelque fois usage d'une façon peut-être hasardeuse de notions linguistiques. Justement depuis quelque temps, j'essaie d'introduire la notion de *contexte* pour essayer d'y voir un peu plus clair dans ce qu'on pourrait appeler les effets de sens à l'intérieur d'un groupe. Or cette notion de « *contexte* », j'aimerais qu'on puisse la préciser davantage.

Je veux donner simplement quelques points de repère. Il m'a été… j'ai été frappé par l'usage assez pratique qu'on peut faire par exemple de votre article sur la poétique. Il m'a semblé que cet article sur la poétique était quelque chose qui pouvait être très utile dans la compréhension de ce qui se passe dans les groupes. Mais d'autre part…

LACAN - Dites un peu dans quel sens, pour une part de l'assemblée qui ne vous… Si peu que ce soit, donnez une indication…

Jean OURY

Par exemple, il me semble que ce qui est en jeu dans une institution ce sont des messages poétiques, c'est-à-dire une sorte de critique de phonologisme, et la mise en place de messages qui tiennent compte de la syntaxe, autrement dit de la notion de message syntactique. Ce qui pose comme problème les relations entre le plan sémantique et le plan *syntactique*.

Est-ce qu'il y a là un *vrai problème*, ou *une série de faux problèmes* ? En particulier avec toutes les notions actuelles d'*opérateurs* qu'on met en jeu entre le plan *sémantique* et le plan *syntactique*. Autrement dit, le remaniement *syntactique* - c'est une image - des structures d'un groupe, change le message et donne un certain sens à ce qu'on fait dans l'institution.

En restant dans cette perspective, est-il possible de mieux préciser la notion de sujet de l'énonciation ?

Est-ce que la notion de *sujet de l'énonciation* peut s'articuler clairement avec cette notion de *contexte* d'une part, et de *message syntactique* ?
Lucien MÉLÈZE

Je voudrais un petit peu abuser de la présence de Monsieur JAKOBSON pour lui poser une question qui est un renseignement : si ça tourne un petit peu autour de la musique concrète, c'est-à-dire la possibilité d'entendre beaucoup de choses qui n'avaient pas été prévues - il s'agit du support vocal - et si, *hors de ce qui peut être du rébus dans un énoncé vocal*, par exemple un chantonnement ou une inflexion manifestement rapportée - si le support vocal a été étudié quelque part comme représentant une position du sujet par rapport au corps de l'Autre […] C'est un renseignement.

[Lacan vient d'écrire au tableau « LA GRÈVE N'AUTORISE LA FUMÉE » Rires]

LACAN - Ça s'adresse aux fumeurs.

Mme AUBRY - Il n'y a pas le « *pas* »…

LACAN

« ...N'autorise *pas* la fumée », oui. Il faudra qu'on le mette « N'autorise pas la fumée ».
Ou : « Que ceux pour qui la fumée n'est pas absolument indispensable veillent bien, justement, s'en priver. »

Qui a encore une question à poser ?

Dr STOIANOFF :

Historiquement la dépendance prolongée d'un groupe ethnique sur un autre pourrait-elle influer sur le langage du premier de façon à ce qu'on obtienne ce discours indirect très particulier que vous avez décrit ? Dans la langue bulgare par exemple, quand on dit d'un côté par exemple : « un bateau… *swaminer* » autrement dit on dit qu'« il est parti » ou bien « *swaminer* ? » : il est parti effectivement. En somme y a-t-il des facteurs historiques de dépendance qui pourraient expliquer cette introduction dans la langue une façon de voir médiatique.

LACAN

C'est bien que chacun comme ça profite de la présence de M. Roman JAKOBSON *pour se tirer un certain nombre d'épines de la peau.* [Rires]

Qui a encore une question à poser ? [Roman Jakobson indique du geste que ça lui suffit]

Ça suffit comme cela, parce que M. Roman JAKOBSON a pas mal à vous en dire.

Si vous voulez bien, peut-être répondre de là ? [Lacan invite Roman Jakobson à monter à la tribune]

C'est comme quand on va dire la messe [Lacan, attache le micro au cou de Roman Jakobson] ce sont de nouveaux instruments. Rires]

[Roman Jakobson monte à la tribune.]

Roman JAKOBSON

Je dois dire que je me sens dans une position assez difficile parce que je ne m'attendais pas à parler. Parce que je ne me suis pas attendu, d'abord, à ce que je devrais être le « *strike breaker* ». Puisqu'il y a la grève, c'est moi qui devrais parler, mais comme étant en dehors du contexte. [Rires] Je ne sais pas ce que c'est que ce *strike*, je ne sais pas ce que c'est que *la grève*.

Bien… J'essaierai de répondre et je répondrai plutôt *en bloc*. Je dirai : la question qui me paraît surtout rapprocher la question de *la linguistique* et de *la psychanalyse*, c'est vraiment la question du développement du langage chez l'enfant. Là il y a des problèmes où il faudra travailler ensemble. Chacun des deux domaines voit ses questions « à lui », ce sont des questions qui sont en rapport de *complémentarité*. Eh bien, il faut échanger les vues, il faut saisir les deux aspects.

Parce que nous arrivons maintenant dans le domaine du langage enfantin, ce que nous voyons de plus en plus, c'est le nombre, le grand nombre, le grand pourcentage des phénomènes universels : l'universalité domine. Ça change complètement même le problème de l'enseignement du langage. Parce que nous voyons maintenant que pour saisir n'importe quel langage, pour apprendre n'importe quelle langue, chaque enfant est préparé, et préparé par un certain modèle inné.
Parce que là, la limite entre la nature et la culture change de place.

On voit, on a pensé que dans la communication des animaux c'est uniquement le phénomène des instincts, uniquement des phénomènes de la nature, tandis que chez l'homme c'est uniquement la question de *l'enseignement*, la question de *la culture*.
Or il se montre que la question est bien plus compliquée : qu'on a chez les animaux un grand rôle de l'apprentissage et d'autre part chez les enfants humains on a un énorme rôle de ce modèle inné, de ces prédispositions, de cette possibilité d'apprendre la langue qui existe à un certain âge dans l'enfant, qui existe quelques mois après sa naissance : la possibilité d'acquérir un code.

Et que d'autre part - ça c'est un phénomène beaucoup plus curieux peut-être et beaucoup plus inattendu - à un certain âge l'enfant perd la capacité d'apprendre sa première langue. Si l'enfant était dans une situation artificielle, où pendant les premières années de sa vie où il n'a pas connu un langage humain, il peut toujours le regagner entièrement, mis dans une situation normale, jusqu'à - à peu près - 7 ans. Après 7 ans il ne sera jamais plus capable d'apprendre la première langue.

Tous ces phénomènes sont importants et tous ces phénomènes nous montrent que nous devons analyser chaque étape de l'acquisition du langage, du point de vue des phénomènes biologiques, psychologiques et intrinsèquement *linguistiques*.

Permettez-moi de m'arrêter à deux ou trois problèmes qui ont été touchés ici. Il y a, quand l'enfant commence à parler, à employer les mots - il y a deux phénomènes tout à fait révolutionnaires du point de vue de la mentalité de l'enfant. L'une de ces étapes c'est l'étape de l'acquisition des pronoms personnels. [...] C'est une énorme généralisation, c'est un énorme échange, c'est la possibilité d'être moi en un instant, et d'entendre l'Autre devenir moi.

Vous connaissez cette discussion entre les enfants qui, lorsqu'ils apprennent les pronoms, disent : ce n'est pas toi qui es moi, c'est moi qui est moi et toi tu n'es que toi etc… Et d'autre part, l'incapacité de certains enfants, quand ils ont appris le pronom de la première personne, de parler d'eux-mêmes et de dire leur propre nom, car l'enfant pour lui-même n'est que moi.

Toutes ces choses là changent l'enfant complètement.

Je me souviens quand le professeur et M^me^ KATZ, des psychologues allemands qui ont été au début de la dernière guerre à Stockholm et qui se sont beaucoup occupés de la psychologie de l'enfance… ils m'ont montré un enfant qui était égocentrique d'une façon étonnante, il voulait tout dominer, il habitait toutes les maisons, il voulait avoir tous les jouets à lui, etc… Alors, j'ai un peu étudié, du point de vue linguistique, cet enfant. J'ai vu qu'il n'avait aucune trace de pronom personnel. J'ai dit : *enseignez-lui le pronom personnel*, il saura ses limites parce qu'il saura que ce n'est pas lui qui est l'unique. Il y a là l'échange, il y a différents moments, quand l'un est moi et l'autre est moi, etc. Le moi ce n'est que l'auteur du message en question. Et vraiment, ça a marché.

Maintenant, il y a une autre opération, une autre opération qui me paraît une autre question du changement dans la vie linguistique d'un enfant, qui est un changement énorme. Il y a un cas très connu, on le trouve dans les descriptifs les plus différents, dans les pays les plus différents. Un enfant de 3 ans qui accourt vers son père et dit : « *Le chat aboie* - ou n'importe ! - *le chat : ouah, auah* ».

- Alors si le père est « *religieux* », si le père est « *pédantique* », il dit : « *Non, c'est le chien qui aboie et le chat qui fait miaou.* »L'enfant pleure, on lui a détruit son jeu.
- Si le père au contraire dit : « *Oui, le chat aboie, maman dit miaou…* » l'enfant est très heureux.

J'ai raconté cette histoire à Claude LÉVI-STRAUSS, et tout à coup il a eu le cas peu de temps après chez son garçon qui a eu trois ans à l'époque qui est venu avec la même chose. LÉVI-STRAUSS a voulu faire le père libéral. Il a dit... [Rires] *Eh bien, il n'a pas réussi* ! Parce que son fils considérait ce jeu comme privilège d'enfant ! [Rires] Le père a dû parler d'une autre façon.

Alors analysons maintenant : de quoi s'agit-il ici ? De quoi s'agit-il là ? De cette énorme découverte qu'à un certain âge fait l'enfant, c'est la découverte de la prédication. Que non seulement on peut nommer les situations données, par des phrases, un mot : on peut attacher à un sujet un prédicat. Et la chose essentielle est qu'on peut attacher au même sujet, divers prédicats et le même prédicat peut être employé par rapport aux divers sujets : le chat court, dort, mange, alors le chat peut aussi aboyer.

Oui c'est simplement - la question est là - que l'enfant comprend que la prédication ce n'est plus la dépendance d'un code, la prédication c'est déjà une liberté individuelle. Alors l'enfant emploie de façon exagérée cette liberté. L'enfant ne connaît pas *la définition de la liberté* qui a été donnée par l'Impératrice Russe, CATHERINE : *Que la liberté c'est le droit de faire ce que les lois permettent.* Alors le chat aboie !

C'est un phénomène bien intéressant, parce que nous retrouvons le même problème dans l'aphasie, nous retrouvons le même problème dans l'anthropologie, parce que nous trouvons que dans un grand nombre de peuples le fait d'attribuer des actions humaines aux animaux, ou d'attribuer les actions d'un certain type d'animaux aux autres, est considéré comme un péché. Un péché qui par exemple chez les DAYAKS, est puni de la même façon que l'inceste, parce que c'est justement là et là que la liberté rompt, veut rompre la loi.

Alors si on discute la question du développement *phonologique*, nous sommes devant les mêmes problèmes, nous sommes là, devant les problèmes de ces différents stades. Et je pourrais, dans une discussion plus détaillée, vous montrer quelles sont les étapes, quelles sont les règles universelles, où l'on a la possibilité de développer une certaine liberté, parce qu'il n'y a pas de *règle universelle.* Il y a, là aussi, une question très importante, c'est la question de l'ordre temporel, non pas des acquisitions, mais l'ordre temporel d'une séquence, d'une série, d'un groupe, des lois où la *métathèse* est impossible.

Maintenant : pour la lecture. Pour la lecture nous sommes là dans un nouveau domaine. Il ne faut pas oublier que la lecture et l'écriture c'est toujours une superstructure, une structure secondaire parasitique. Si on ne parle pas, c'est de la pathologie, si on ne lit pas ou si on n'écrit pas, c'est de *l'analphabétisme.* Et ce phénomène existe, d'après les dernières statistiques de l'UNESCO dans soixante pour cent de la population du monde.

Alors là il ne faut pas oublier que ce sont des phénomènes complètement différents, c'est-à-dire que *l'écriture, la lecture, renvoient déjà*, renvoient à la base qui est le langage parlé. Mais ce qui ne veut pas dire que l'écriture est simplement un miroir du langage parlé. Il y a là une quantité de nouveaux problèmes qui apparaissent, et l'un de ces problèmes, comme on l'a très bien dit, c'est la question de l'espace : l'écriture n'est pas seulement temporelle, mais aussi spatiale.

Et là ce qui apparaît c'est la question *haut-bas*, *droite-gauche*, *etc.* Et cela introduit une quantité de principes nouveaux. Par exemple du point de vue de la structure de l'écriture, ce qui est le plus intéressant c'est justement l'analyse de différentes formes de dyslexies et d'agraphie, qui montrent très bien quel est tout le mécanisme et quelles sont les *déviations individuelles*, personnelles et avec quelles autres déviations mentales, ces déviations là sont en rapport.

Maintenant pour la question du rapport entre le problème sémantique et les problèmes syntactiques. Je crois que, de plus en plus, nous voyons que l'opposition de ces deux phénomènes risque de devenir trop rigide, qu'il s'agit là - dans le domaine syntactique - de l'ordre de combinaisons. Le groupement s'est fait, mais chaque combinaison s'oppose à une autre combinaison possible, et le rapport entre ces deux phénomènes syntactiques est nécessairement un phénomène sémantique.

Donc là nous sommes aussi, nécessairement, en même temps, dans le domaine du sémantique et du syntactique et du grammatical. C'est impossible de séparer cette chose là. Je dirai que pour un linguiste en général, il n'y a pas de phénomène dans le langage qui ne possède pas un aspect sémantique. La signification est un phénomène qui concerne n'importe quel niveau du langage.

Vous savez qu'il y a ce problème qui a été posé de très belle façon, peut-être jusqu'à aujourd'hui la plus belle, dans l'ancienne doctrine des grammairiens et philosophes du langage Hindous tels que PATANJALI[45] ou d'autres : c'est que la langue a plusieurs articulations, et, où particulièrement une articulation selon cette vieille terminologie hindoue, la double articulation des éléments, des éléments qui ne sont pas significatifs mais qui sont nécessaires pour construire des unités significatives.

45 Patañjali : grammairien qui écrit en 200 av. J.-C. environ le *Mahābhāṣya*, « *Grand Commentaire* » de la « *Grammaire en huit parties* », la *Aṣṭādhyāyī*, composée en 400 av. J.-C. environ par le grammairien Panini.

Eh bien, ces éléments qui ne sont pas significatifs, ils sont…
comme l'ont très bien dit PANINI[46] et PATANJALI et les autres hindous,
et comme cela a été répété au Moyen-Âge et dans la linguistique moderne
…des « Mahanagari » [?]. C'est que *ces éléments sont distinctifs*, donc ils participent à la signification. Si on ne respecte pas ces éléments, on obtient l'effet d'une homonymie etc. Donc la signification commence dès le début, et le phénomène ou le trait distinctif, ce sont également des signes, des signes d'un autre niveau, des signes auxiliaires, mais quand même des signes.Eh bien, ça c'est à propos des phénomènes syntactiques et sémantiques.

Je suis complètement d'accord : si on me demande quel est le problème le plus actuel de la linguistique, le problème *interdisciplinaire*, envers la psychologie, envers la psychanalyse, envers l'ethnologie… c'est le problème du contexte. Et le contexte a deux aspects :

- c'est *le contexte verbalisé*, ce qui est donné dans le discours,
- et *le contexte non verbalisé* : la situation, le contexte non verbalisé mais toujours verbalisable.

Eh bien, je pense que c'est cette question de verbalisation…
je ne dirai pas que la psychanalyse se réduit au problème de la verbalisation, mais c'est ce que la psychanalyse a en commun avec la linguistique
…c'est que le problème de la verbalisation joue le rôle essentiel, principal dans ces deux domaines.

Maintenant : *sujet de l'énonciation* et *sujet de l'énoncé*. Oui, il faut, pour que cette distinction soit atteinte… On a justement... l'enfant a besoin d'élaborer *les pronoms personnels*, mais c'est un problème encore beaucoup plus *compliqué*.
C'est un problème en général de l'énonciation qui implique des citations. Et à vrai dire, quand nous parlons : ou bien nous le disons ouvertement : « *Jean a dit ça* », ou « *comme le dit Jean, c'est ça et ça...* », « *on prétend que...* », ou bien nous ne citons pas, mais nous disons des choses que nous n'avons pas vues nous-mêmes et qui dans certains énoncés doivent avoir des suffixes spéciaux, des verbes spéciaux : « *nous l'avons entendu dire* », « *nous n'avons pas vu comment Jules César a été tué* » mais si nous en parlons c'est que nous citons.

Si nous analysons nos énonciations, nous voyons que *la question des citations joue le rôle primaire*, essentiel. *L'oratio direct, l'oratio obliquae,* ce sont des problèmes plus larges que la place qui leur est indiquée par la grammaire classique. C'est un des problèmes qui n'est pas encore élucidé jusqu'au bout. C'est une question que le psychanalyste et le linguiste doivent travailler ensemble.

Maintenant justement, un phénomène très curieux, c'est qu'en Bulgare, comme cela a été cité ici, on a différentes formes verbales pour indiquer le phénomène dont on est sûr, qu'on a vu, et des phénomènes qu'on suppose, qu'on a ouï-dire.
Alors la question posée : pourquoi, justement en Bulgare cela a été développé ?

Oui, il y a des raisons historiques. Comment cela a surgi. C'est un phénomène. C'est justement l'influence d'une langue sur une autre langue : c'est l'influence du Turc sur le Bulgare et sur certaines autres langues balkaniques. Et je dois dire que c'est une question qui est intéressante non pas seulement du point de vue historique, mais du point de vue structural.
C'est que chaque conte verbal, chaque langue, n'est pas une langue monolithique : chaque langue suppose plusieurs sub-codes. Et chez les bilingues c'est la possibilité de parler en deux langues différentes, et il n'y a pas de courtine de fer entre les deux langues qu'on emploie, il y a l'interaction, le jeu des deux langues.

Et il y a un phénomène très fréquent, très important, qui joue un rôle énorme, c'est comment une langue des « *bilingues* » est changée sous l'influence de l'autre langue. Il y a là une quantité de possibilités. C'est le problème de notre diverse attitude envers les langues qu'on parle.

C'est curieux, par exemple, si je parle de ma génération, des intellectuels russes, je dois dire que pour notre génération, nous avons pu être bilingues, ou avoir plusieurs langues, nous avons pu parler russe et allemand, russe et anglais *etc.*, mais c'était une *impossibilité du code du russe* d'employer dans le même message le russe et l'anglais, le russe et l'allemand. Introduire des mots, des expressions allemandes dans une phrase russe était considéré comme un phénomène comique. Tandis qu'on pouvait introduire *dans cette phrase*, tant de mots français dans le russe, comme vous le savez peut-être par *La guerre et la paix* de TOLSTOÏ, c'était possible.
Alors ça choque parfois en France, mais quand je dis : « *Du point de vue de ma génération des intellectuels russes, le français n'était pas une langue, c'était simplement un style du russe parlé* ». [Rires]

Et c'est important ces rapports entre les langues ! Ça montre une attitude différente. Cela va sans dire que ça a, que ça joue un énorme rôle dans toute l'attitude non seulement envers ces langues et envers leur structure, mais envers la culture, envers les pays… Eh bien je pense que - voilà ! - cette question de la complexité du code joue un rôle très essentiel. Par exemple que veut dire ce phénomène bulgare ? Ce phénomène bulgare qu'est-ce que ça change ?

46 Panini, dont on situe l'activité au VI^e^ ou au V^e^ siècle avant J.-C., est l'auteur d'un traité remarquablement systématique sur la langue sanskrite de son temps. Cet ouvrage se distingue par la profondeur des concepts linguistiques fondamentaux, par l'exactitude et la précision de l'analyse du sanskrit et par la rigueur de la présentation. L'effort de formalisation dans la description est si poussé que l'on peut parler d'une véritable métalangue organisée sur un matériel abondant de termes techniques, d'abréviations, de symboles, de conventions d'énoncé, de règles d'interprétation.(Enc. Universalis).

Écoutez, dans les phénomènes grammaticaux que nous employons, les phénomènes grammaticaux qui apparaissent dans notre langue, chacun a sa fonction à lui, mais si on parle une autre langue on peut très bien exprimer ce qui est absent dans la grammaire de la première langue. Si je parle au lieu du bulgare, le français ou le russe, je peux très bien dire : « *j'ai vu le bateau venir* », ou bien : « *je crois que le bateau est arrivé* ». ce sont deux phrases différentes mais il y a là une énorme différence. Une énorme différence : si c'est donné par la grammaire, ou si c'est seulement une possibilité, de l'expliquer par des moyens lexicaux.

Pour illustrer cette différence j'emploie toujours un exemple très simple. Si je raconte en anglais que j'ai passé la dernière soirée « *with a neighbour* » c'est-à-dire avec un voisin ou avec une voisine, parce qu'il n'y a pas de différence de genre. Et alors, si on me demande : « *Qui est-ce que c'était : un homme ou une femme ?* » j'ai le droit de répondre : « *It is our affair and not your business* ».[Rires] Tandis que si je le dis en français je dois dire que c'était un voisin ou une voisine : je dois être le plus entièrement sincère ! [Rires] De même en allemand et de même en russe. Et vous savez, le fait, ce que nous devons dire tout le temps et que nous pouvons omettre… ce n'est pas ici, dans cet auditoire que je dois expliquer quelle est l'énorme différence entre ces phénomènes. [Rires]

Maintenant, la question de mon ami que j'admire tellement, et dont les travaux sont pour moi toujours une source d'instruction, ainsi que je me sens - pour employer le mot du Docteur LACAN - je me sens son « disciple ». Je dois dire quand même que j'ai de grandes difficultés à répondre à sa question. Je voudrais qu'il me la formule de façon plus brève, parce qu'autrement de la façon dont cela a été formulé, [Rires] ça demande comme réponse un livre au moins aussi grand, aussi volumineux que *son dernier livre*. Autrement je lui promets de répondre à cette question à ma prochaine arrivée à Paris.

LACAN

Est-ce que vous trouvez, est-ce que vous pensez qu'un linguiste de vos élèves, quelqu'un de profondément formé aux disciplines linguistiques, cela engendre chez lui une marque telle, que son mode d'abord de tous les problèmes, y compris les problèmes moraux, est quelque chose qui porte un cachet absolument original ?

Deuxièmement, en ceci que vous êtes celui qui transmettez cette sorte de discipline, justement parce que ce n'est pas n'importe quelle autre discipline - *celle là précisément qui est la plus de la nôtre, psychanalystes* - est-ce que ce mode de rapport que fait surgir chez vous le fait d'être celui qui transmet cette discipline, est-ce que c'est quelque chose qui fait que pour vous il y ait la dimension de ce que c'est qu'être un disciple, et que c'est quelque chose d'*essentiel*, d'exigible et qui compte pour vous.

Roman JAKOBSON :

Je dois dire que je pourrais répondre à cette question de la même façon que j'ai répondu à cette question du problème de la différence entre les structures grammaticales des diverses langues. C'est à dire : c'est possible pour un linguiste de tâcher de cesser à certains moments, *d'être seulement linguiste* et de voir les problèmes d'un autre côté, d'un autre aspect : de l'aspect d'un *psychologue*, de l'aspect d'un *anthropologue*, de l'aspect d'un *biologue*, *etc.* Tout cela est possible, mais la pression de la discipline est énorme.

Quel est le type mental du linguiste ? C'est très curieux qu'un linguiste… que c'est presque… ça n'existe presque pas… qu'on devient linguiste ! Les psychologues ont montré que les mathématiques, la musique, la linguistique, ce sont des passions ou des préoccupations, des capacités, qui apparaissent à l'âge très précoce, à l'âge enfantin.
Si vous lisez les biographes des linguistes vous voyez qu'on les voit déjà prédisposés à devenir linguistes à six, sept, huit ans. C'est, semble-t-il le fait de plusieurs, d'une quantité de linguistes. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Eh bien, je me permets de dire : la grande majorité des enfants sait très bien peindre et dessiner, mais à un certain âge, la majorité perd cette capacité et ceux qui deviennent des peintres gardent une certaine acquisition infantile, un certain trait infantile.
Je pense que le linguiste c'est un homme qui garde une attitude infantile envers la langue, que la langue elle-même intéresse le linguiste comme elle intéresse l'enfant, que ça devient pour lui, pour ainsi dire, le phénomène le plus essentiel dans une complexité de fils, et que cela permet à un linguiste de voir très nettement les rapports internes, les lois structurales de la langue.

Mais il y a là aussi un danger : que les rapports entre ce qui est le langage et les autres phénomènes peuvent êtres déformés facilement, justement à cause de l'accent un peu trop unilatéral posé sur la langue. Et c'est là, je crois, la grande nécessité du travail qu'on appelle par ce terme bien ambigu, bien vague, mais en même temps important : le terme de l'interdisciplinaire.
Et ça m'a toujours, depuis mes expériences à New-York, pendant la dernière guerre et ma rencontre avec les psychanalystes, quand nous discutions ensemble - les *psychanalystes*, un *anthropologue* comme LÉVI–STRAUSS, moi et quelques autres *linguistes* - que nous discutions nos problèmes, j'ai vu que c'est très important de devenir pour un instant le disciple de ces autres disciplines pour pouvoir voir la langue de dehors, comme on voit la terre de dehors en montant dans un *spoutnik*.

[*longue ovation*]

LACAN

Je ne reprendrai pas la parole après Roman JAKOBSON, sinon pour le remercier au nom de tous, et lui renouveler, pour tout dire, ces remerciements que vous venez de lui donner par vos applaudissements. Je vous dis : au 15 Février !

Il me faut avancer et démontrer dans le mouvement de quelle nature est le savoir analytique. Très exactement comment il se fait qu'il passe - *ce savoir* - *qu'il passe dans le réel*.

Cela - n'est-ce pas ? - « *qu'il passe dans le réel* », nous posons que cela se produit toujours plus, à mesure de la prétention toujours croissante du « *je* » à s'affirmer comme « *fons et origo* » [*source et origine*] de l'être. C'est ce que nous avons posé.

Mais ceci n'élucide bien entendu rien de ce que je viens d'appeler « *le passage* » de ce savoir dans le *réel*. Je ne fais pas ici allusion à autre chose qu'*à la formule que j'ai donnée de la Verwerfung ou « rejet »*, qui est que « *tout ce qui est rejeté du symbolique reparaît dans le réel* ».

Cette prévalence du « *je* » au sommet de quelque chose qu'il est bien difficile de saisir sans prêter à *malentendu* : dire « *l'époque* », dire même comme nous l'avons dit : « *l'ère de la science* », c'est ouvrir toujours quelque biais à une note qu'on pourrait assez bien épingler du terme de « *spenglerisme* », par exemple. L'idée de « *phases humaines* » n'est pas là, certes, ce qui peut nous contenter et prête à beaucoup de *malentendus*.

Partons seulement de ceci : qu'il est vrai que le discours a son empire et que je crois vous avoir démontré ceci : que la psychanalyse n'est pensable qu'à mettre dans ses précédents *le discours de la science*. Il s'agit de savoir *où* elle se place dans les effets de ce discours : dedans, dehors ? C'est là, vous le savez, que nous essayons de la saisir comme une sorte de *frange* qui tremble, de quelque chose d'analogue à ces formes les plus sensibles où se révèle l'organisme. Je parle de ce qui est *frange*.

Il y a pourtant un pas à franchir avant d'y reconnaître le trait de l'animé, *car la pensée telle que nous l'entendons n'est pas « l'animé ». Elle est l'effet du signifiant, c'est- à-dire en dernier ressort, de la « trace ». Ce qui s'appelle la structure, c'est cela.* Nous suivons la pensée à *la trace*, et à rien d'autre, parce que *la trace* a toujours causé la pensée. Le rapport de ce procédé à la psychanalyse se sent tout de suite, si peu qu'on puisse l'imaginer, voire qu'on en ait l'expérience.

Que FREUD, inventant la psychanalyse, ce soit l'introduction d'une méthode à détecter une trace de pensée, là où la pensée elle–même la masque de s'y reconnaître autrement - autrement que *la trace* ne la désigne - voilà ce que j'ai promu.
Voilà ce contre quoi ne prévaudra nul déploiement du *freudisme* comme idéologie. Idéologie naturaliste, par exemple.

Que ce point de vue - qui est un point de vue d'histoire de la philosophie - soit mis en avant ces temps-ci, par des gens qui s'autorisent de la qualité de « *psychanalyste* », voilà qui manifeste ce qui va donner plus de précision à la réponse que nécessite la question que j'ai posée d'abord, à savoir : « *comment il se fait que le savoir analytique vienne à passer dans le réel ?* »

La voie par où ce que j'enseigne passe dans le *réel* n'est nulle autre - *bizarrement* - que la *Verwerfung,* que le *rejet effectif* que nous voyons se produire à un certain niveau de génération, de la position du psychanalyste, en tant « *qu'elle ne veut rien savoir* » de ce qui est pourtant son seul et unique savoir. *Ce qui est rejeté du symbolique* doit être focalisé dans *un champ subjectif*, quelque part, *pour reparaître à un niveau corrélatif dans le réel.* Où ? Ici, sans doute. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Ce « *ici* » vous touche, c'est-à-dire ce point qui est ce dont témoigne ce que les journalistes ont déjà repéré sous l'étiquette de « *structuralisme* » et qui n'est rien d'autre que votre intérêt, intérêt que vous prenez à ce qui ici se dit, intérêt qui est réel. Naturellement, parmi vous il y a des psychanalystes et il y a - elle est déjà là - une génération de psychanalystes en qui s'incarnera la juste position du sujet, en tant qu'elle est nécessitée par l'acte analytique.

Quand ce temps de maturité de cette génération sera venu, on mesurera la distance parcourue à lire les *choses impensables*, heureusement imprimées pour qu'elles témoignent, pour qui sait lire, des *préjugés* d'où il aura fallu extraire le tracé que nécessite cette réalisation de l'analyse. Parmi *ces préjugés* et *ces choses impensables* il y aura aussi *le structuralisme*, je veux dire ce qui s'intitule maintenant sous ce titre d'une certaine valeur, cotée à la bourse de la cogitation.

Si ceux d'entre vous qui ont vécu ce qui aura caractérisé le milieu de ce siècle, disons sa première partie…
les épreuves que nous avons traversées de manifestations étranges dans la civilisation
…si ceux-là n'avaient pas été endormis, dans ses suites, par une philosophie qui a tout simplement continué son bruit de crécelle, j'aurais maintenant moins de loisir, pour essayer de marquer les traits nécessaires à ce que vous ne soyez pas tout à fait paumés, pour la phase de ce siècle qui va suivre immédiatement.

Quand FREUD introduit pour la première fois, dans son « *Jenseits* » [*au-delà*] à lui : l'« *Au delà du principe du plaisir »,* le concept de « *répétition* », comme du *forçage* : *Zwang, répétition* : *Wiederholung,* cette *répétition forcée* : *Wiederholungszwang,* quand il l'introduit pour donner son état définitif au statut du « *sujet de l'inconscient* », mesure-t-on bien la portée de cette intrusion conceptuelle ?

Si elle s'appelle « *Au-delà du principe du plaisir »*, c'est précisément en ceci qu'elle rompt avec ce qui jusque là lui donnait le module de la fonction psychique, à savoir cette *homéostase* qui fait écho à celle que nécessite *la substance de l'organisme*, qui la redouble et la répète, et qui est celle que, dans l'appareil nerveux isolé comme tel, il définit par la loi de « *la moindre tension* ».

Ce qu'introduit la *Wiederholungszwang* est nettement en contradiction avec cette loi primitive : celle qui s'était *énoncée* dans *le principe du plaisir*. Et c'est comme telle que FREUD nous la présente. Tout de suite, nous qui - je suppose - avons lu ce texte, nous pouvons aller à son extrême, que FREUD formule comme ce qu'on appelle « *pulsion de mort* » (traduction de *Toddestrieb*).

C'est à savoir qu'il ne peut s'arrêter d'étendre ce *Zwang*, cette contrainte de la répétition, à un champ qui n'enveloppe pas seulement celui de la manifestation vivante, mais qui la déborde, à l'inclure dans la parenthèse d'un retour à « *l'inanimé* ». Il nous sollicite donc de faire subsister comme « *vivante* »...

et il nous faut bien mettre ici ce terme *entre guillemets*

...*une tendance* qui étend sa loi au-delà de la durée du vivant.

Regardons-y bien de près, puisque c'est là ce qui fait l'objection et l'obstacle devant quoi se rebelle…

tant que, bien sûr, la chose n'est pas comprise

…se rebelle de prime abord, une pensée habituée à donner un certain support au terme « *tendance* », support justement, qui est celui que je viens d'évoquer en mettant le mot « *vivante* » entre guillemets. La vie donc, dans cette pensée, n'est plus « *l'ensemble des forces qui résistent à la mort* » - pour ce qui est de BICHAT - elle est *l'ensemble des forces* où se signifie que la mort serait pour la vie, son *rail*. À la vérité, ceci n'irait pas très loin, s'il ne s'agissait pas d'autre chose que de *l'étant* de la vie, mais de ce que nous pouvons dans un premier abord appeler : son *sens*.

C'est-à-dire de quelque chose que nous pouvons lire dans des signes qui sont d'une apparente spontanéité vitale, puisque le sujet ne s'y reconnaît pas, mais où il faut bien qu'il y ait un sujet, puisque ce dont il s'agit ne saurait être un simple effet de la *retombée*, si l'on peut dire, de la bulle vitale qui crève, laissant la place dans l'état où elle était avant, mais de quelque chose qui, partout où nous le suivons, se formule non pas comme ce simple retour, mais comme une *pensée de retour*, comme une *pensée de répétition*.

Tout ce que FREUD a saisi *à la trace* dans son expérience *clinique*, c'est *là* où il va la chercher, *là* où pointe pour lui le problème, à savoir dans ce qu'il appelle *la réaction thérapeutique négative* ou encore ce qu'il aborde à ce niveau comme un fait - *point d'interrogation* - de masochisme primordial, comme ceci qui, dans une vie, insiste pour rester dans un certain médium…
mettons les points sur les «i», disons : de *maladie* ou d'*échec*.

C'est ceci que nous devons saisir comme *une pensée de répétition*. *Une pensée de répétition* c'est un autre domaine que celui de *la mémoire*. *La mémoire*, sans doute, évoque la trace aussi. Mais la trace de la mémoire à quoi la reconnaissons-nous ? Elle a justement pour effet la *non-répétition*. Si nous cherchons à déterminer dans l'expérience, en quoi un micro-organisme est doué de mémoire, nous le verrons à ceci qu'il ne réagira pas, la seconde fois, à un excitant, comme la première. Et après tout, ceci quelquefois nous fera parler de mémoire, avec prudence, avec intérêt, avec suspension, au niveau de certaines organisations inanimées.

Mais *la répétition*, c'est bien autre chose ! *Si nous faisons de la répétition le principe directeur d'un champ*, en tant qu'elle est proprement subjective, nous ne pouvons manquer de formuler ce qui unit en matière… en manière de copule, l'*identique* avec le *différent*. Ceci nous réimpose l'emploi, à cette fin, de ce *trait unaire* dont nous avons reconnu *la fonction élective* à propos de *l'identification*.

J'en rappellerai l'essentiel en termes simples, ayant pu éprouver qu'une fonction si simple parait étonnante dans un contexte de philosophes, ou de prétendus tels, comme il m'est arrivé récemment d'en avoir l'expérience, et qu'on ait pu trouver obscure, voire opaque, cette très simple remarque : que le *trait unaire* joue le rôle de *repère symbolique*, et précisément d'exclure que ce soient ni la similitude, ni donc non plus la différence, qui se posent au principe de *la différenciation*.

J'ai déjà ici, assez souligné que l'usage du « 1 »…

qui est ce « 1 » que je distingue du « *Un* » unifiant, à être l'1 comptable

…est de pouvoir fonctionner, à désigner comme autant de « 1 », *des objets aussi hétéroclites qu'une pensée, un voile ou n'importe quel objet* qui soit ici à notre portée, et puisque j'en ai énuméré trois, à compter cela « 3 », c'est-à-dire :

- à tenir pour nulle, jusqu'à leur plus extrême différence de nature,
- instaurer leur différenciation d'autre chose.

Voilà qui nous donne *la fonction du nombre* et tout ce qui s'instaure sur *l'opération de la récurrence*, dont vous savez que la démonstration s'appuie sur ce module unique : que tout ce qui étant démontré pour vrai, que ce qui est vrai de *n+1*, l'est de *n*. Il nous suffit de savoir ce qu'il en est pour *n = 1*, pour que la vérité du théorème soit assurée.

Ceci fonde un *être de vérité*, qui est tout entier de glissement. Cette sorte de vérité qui est, si je puis dire « *l'ombre du nombre* »[47], elle reste sans prise sur aucun *réel*. Mais si nous descendons dans le temps, dans ce qui est ici ce qui vous est aujourd'hui demandé, pour reprendre le *schéma identificatoire de l'aliénation* et voir comment il fonctionne : nous remarquerons que le « 1 » basal de *l'opération de la récurrence* n'est pas « *déjà-là* », qu'il ne s'instaure que de *la répétition* elle-même.

Reprenons. Nous n'avons pas ici à remarquer que *la répétition* ne saurait dynamiquement se déduire du *principe du plaisir*. Nous ne le faisons que pour vous faire sentir le relief de ce dont il s'agit. À savoir que le maintien de la moindre tension, comme *principe du plaisir*, n'implique nullement *la répétition*. Au contraire, la retrouvaille d'une situation de plaisir dans sa *mêmeté* ne peut être la source que d'opérations toujours plus coûteuses, que de suivre simplement le biais de la tension la moindre.

À la suivre comme une *ligne isotherme* - si je puis m'exprimer ainsi - elle finira bien par mener, de situation de plaisir en situation de plaisir, au maintien désiré de *la moindre tension*. Si elle implique quelque bouclage, quelque retour, ce ne peut être que par la voie, si l'on peut dire, d'une structure externe, qui n'est nullement impensable, puisque j'évoquais tout à l'heure l'existence d'une *ligne isotherme*. Ce n'est nullement ainsi et *du dehors* que s'implique l'existence du *Zwang* dans la *Wiederholung* freudienne, dans *la répétition*.

Une situation qui se répète, comme situation d'échec par exemple, implique des coordonnées non de « plus » et de « moins » de tension, mais d'identité signifiante du plus (+) ou moins (–) comme *signe* de ce qui doit être répété. Mais ce *signe* n'était pas porté comme tel par la situation première.

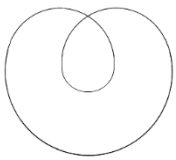
Entendez bien que celle-ci n'était pas marquée du signe de *la répétition*, sans cela elle ne serait pas première. Bien plus, il faut dire qu'elle devient - qu'elle *devient* - la *situation répétée* et que de ce fait, *elle est perdue comme situation d'origine* : *qu'il y a quelque chose de perdu de par le fait de la répétition*. Et ceci non seulement est parfaitement articulé dans FREUD, mais il l'a articulé bien avant d'avoir été porté à l'énoncé de l'*Au-delà du principe du plaisir :* dès les *Trois essais sur la sexualité,* nous voyons surgir - surgir comme *impossible* – le principe de la retrouvaille.

Qu'il y ait dans le métabolisme des pulsions, cette fonction de *l'objet perdu* comme tel, déjà le simple abord de l'expérience clinique en avait suggéré à FREUD la trouvaille et *la fonction*. Elle donne le sens même de ce qui surgit sous la rubrique de l'*Urverdrängung*.

C'est pourquoi il faut bien reconnaître que loin qu'il y ait là, dans la pensée de FREUD, saut ni rupture, il y a plutôt préparation par une signification entrevue, préparation de quelque chose qui trouve enfin *son statut logique* dernier *sous la forme d'une loi constituante*, encore qu'elle ne soit pas réflexive, constituante du sujet lui-même et qui est *la répétition*.

Le graphe - si l'on peut dire - de cette fonction, je pense que tous vous en avez eu, vu passer, la forme telle que je l'ai donnée comme support intuitif, imaginatif, de cette *topologie de retour*, pour qu'elle solidarise la part, qui est aussi importante que son effet directif, à cet effet lui-même imagé, à savoir son effet rétroactif, ce que j'ai appelé à l'instant : ce qui se passe quand par l'effet du *répétant*, ce qui était à répéter devient *le répété*.

Le trait dont se sustente ce qui est répété, en tant que répétant, doit se boucler, doit se retrouver à l'origine : celui - ce trait - qui de son fait, dès lors marque le répété comme tel. Ceci, ce tracé, n'est autre que celui de *la double boucle*, ou encore de ce que j'ai appelé, la première fois que je l'ai introduit, le *huit inversé* et que nous écrirons comme ceci :



le voilà qui revient sur ce qu'il répète et c'est ce qui, dans l'opération première, fondamentale, initiatrice comme telle de la répétition, donne cet effet rétroactif qu'on ne peut en détacher, qui nous force à penser le rapport tiers, qui de l'1 au 2 qui constitue le retour, revient en se bouclant vers ce 1 pour donner cet élément non numérable que j'appelle l'« 1*en plus* », et qui justement…

pour n'être pas réductible à la série des nombres naturels, ni additionnable ni soustrayable, à ce 1 et à ce 2 qui se succèdent …mérite encore ce titre de l'« 1*en trop* », que j'ai désigné comme essentiel à toute détermination signifiante et toujours prête d'ailleurs, non seulement à apparaître, mais à se faire appréhender, *fuyante*, détectable dans le vécu, dès que *le sujet comptant* (*c.o.m.p.t.a.n.t.*) *a à se compter entre d'autres*.

Observons que c'est là la forme topologique la plus radicale et qu'elle est nécessaire pour introduire ce qui dans FREUD, se fait valoir sous ces formes polymorphes que l'on connaît sous le terme de *régression* : qu'elles soient *topique*, *temporelle* ou *formelle,* ce n'est pas là *régression homogène,* leur *racine commune* est à trouver dans ce retour, dans cet *effet de retour de la répétition*.

47 Pindare : σκιᾶς ὄναρ ἄνθρωπος [skias onar anthrôpos], « rêve d'une ombre l'homme », huitième ode. Pindare, Pythiques, huitième Pythique, trad. Aimé Puech, Paris, « Les Belles Lettres », 1977, v. 96-97.

Certes, ce n'est pas sans raison que j'ai pu retarder aussi longtemps l'examen de ces fonctions de régression.
Il suffirait de se reporter à un récent article, paru quelque part sur un terrain neutre, médical - un article sur la régression - pour voir *la véritable béance* qu'il laisse ouverte, quand une pensée habituée à pas trop de lumière, essaie de conjoindre *la théorie* avec ce que lui suggère *la pratique psychanalytique*.

La sorte de curieuse valorisation que la régression reçoit dans certaines des études théoriques les plus récentes, répond sans doute à quelque chose dans l'expérience de l'analyse, par où, en effet, mérite d'être interrogé ce que peut comporter d'effet progressif la régression, qui, comme chacun sait, *est essentielle au procès même de la cure comme telle*.

Mais il suffit de voir, de toucher du doigt, la distance, qui en quelque sorte laisse véritablement ouvert tout ce qui est à ce propos ré-évoqué des formules de FREUD, avec ce qui en est déduit quant à l'usage de la pratique…
qu'on se reporte à cet article qui est dans le dernier numéro de *L'Évolution Psychiatrique* [48]
…pour qu'on sente à quel point la régression dont il s'agit ici est de nature à nous suggérer la question de savoir s'il ne s'agit pas de rien d'autre que d'une *régression théorique*.

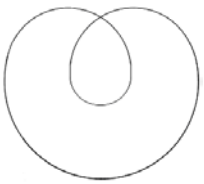
À la vérité, c'est bien là le mode majeur de ce rejet que je désigne comme essentiel à telle position présente du psychanalyste. À reprendre telles ou telles questions, de nouveau, à leur origine, comme si elles n'avaient pas déjà quelque part été tranchées, on fait durer le plaisir ! Ce n'est assurément pas, dans l'affaire, celui de ceux dont nous prenons la responsabilité.

Je reviendrai là-dessus en son temps, car si, bien sûr, il y a dans tous ces *effets*, quelque chose de l'ordre de *la maladresse*, ceci n'est pas pour autant lever toute référence possible à quelque chose de l'ordre de *la malhonnêteté*, si de telle formules se trouvent conjoindre et légitimer une finalité du traitement qui se trouve couvrir les *illusions du moi* les plus grossières, c'est-à-dire ce qui est le plus opposé à la rénovation analytique.

Que veut dire ce que nous avons apporté sous le terme d'*aliénation,* quand nous commençons de l'éclairer par cet appareil de l'*involution signifiante* - si je puis l'appeler ainsi - *de la répétition* ?

Nous avons avancé d'abord que l'*aliénation*, c'est le signifiant de l'Autre, en tant qu'il fait de l'Autre (avec un grand A) un champ marqué de la même *finitude* que le sujet lui-même, le S(Ⱥ) : S, parenthèse ouverte, A barré. De quelle *finitude* s'agit-il ?
De celle que définit dans le sujet, le fait de dépendre des effets du signifiant.

L'Autre comme tel…
je dis : ce lieu de l'Autre, pour autant que l'évoque le besoin d'assurance d'une vérité
…*l'Autre comme tel est*…
si je puis dire, si vous permettez ce mot à mon improvisation
…*fracturé*. De la même façon que nous le saisissons *dans le sujet lui-même*. [Lacan désigne le schéma] :



Très précisément, de la sorte où le marque la double boucle topologique de la répétition, l'Autre aussi se trouve sous le coup de cette finitude. Ainsi se trouve posée *la division au cœur des conditions de la vérité*. Complication, disons *apportée* à toute exigence de *type leibnizien*, *de réservation* de la susdite, je veux dire *de la vérité*.

Le *salva veritate* essentiel à tout ordre de la pensée *philosophique*, est pour nous…
et pas seulement du fait de la psychanalyse - manifeste en tous points de cette élaboration qui se fait au niveau de la logique mathématique
…est pour nous un peu plus compliqué. Il exclut en tout cas, tout à fait, toute forme d'« *absoluité intuitive* », l'attribution par exemple, au champ de l'Autre, de la dimension - qualifiée aussi spinoziennement que vous voudrez - de l'Éternel, par exemple.

Cette déchéance permanente de l'Autre est inextirpable du donné de l'expérience subjective. C'est elle qui met au cœur de cette expérience le phénomène de la croyance dans son ambiguïté, constituée de ceci : *que ce n'est point par accident*, par ignorance, *que la vérité se présente dans la dimension du contestable*.

Phénomène donc, qui n'est pas *à considérer* comme fait de défaut, mais *comme fait de structure*, et que c'est là pour nous *le point de prudence*.

48 C.H. Nodet : « *À propos de la régression* », L'évolution Psychiatrique, Tome XXXI, fascicule 3, Privat Didier, 1966, pp 515-535.

Le point où nous sommes sollicités de nous avancer du pas le plus discret, je veux dire le plus *discernant* pour désigner le point substantiel de cette structure, pour ne pas prêter à la confusion dans laquelle on se précipite, *non innocemment* sans doute, en suggérant-là une forme renouvelée de *positivisme*.

Bien plutôt devrions-nous trouver nos modèles dans ce qui reste si incompris et pourtant si vivant de ce que *la tradition* nous a légué de fragmentaire des *exercices* du *scepticisme* [49], en tant qu'ils ne sont pas simplement ces jongleries étincelantes entre doctrines opposées, mais au contraire véritables *exercices spirituels*, qui correspondaient sûrement à une *praxis éthique*, qui donne sa véritable densité à ce qui nous reste de théorique sous ce chef et sous cette rubrique.

Disons qu'il s'agit maintenant pour nous, de *rendre compte en termes de notre logique*, du surgissement nécessaire de ce « *lieu de l'Autre* » en tant qu'il est ainsi divisé. Car, pour nous, c'est *là* qu'il nous est demandé de situer non pas simplement ce « *lieu de l'Autre* »…
le « *répondant* » parfait de ceci : *que la vérité n'est pas trompeuse*
…mais bien plus précisément, aux différents niveaux de l'expérience subjective que nous impose la clinique, comment est possible que s'y insèrent - dans cette expérience - des instances qui ne sont pas articulables autrement que comme *demande de l'Autre* : c'est la névrose.

Et ici nous ne pouvons manquer de dénoncer à quel point est abusif l'usage de tels termes que nous avons introduits, mis en valeur, comme celui par exemple de *la demande,* quand nous le voyons repris sous la plume de tel *novice*, à s'exercer *sur le plan de la théorie de l'analyse* et à marquer combien est essentiel - le jeunot montre ici sa perspicacité - de mettre au centre et au départ de l'aventure une demande - dit-il - d'exigence actuelle.

C'est ce que depuis toujours on avance, en faisant tourner l'analyse autour de « *frustration et gratification* ».
L'usage ici du terme de *demande* - qui m'est emprunté - n'est là que pour brouiller les traces de ce qui en fait l'essentiel, qui est que le sujet vient à l'analyse, non pas pour *demander* quoi que ce soit d'une exigence actuelle, *mais pour savoir ce qu'il demande.*

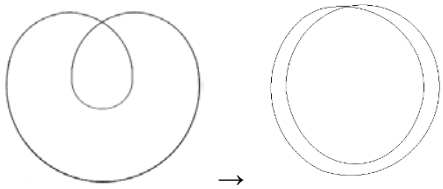
Ce qui le mène très précisément à cette voie de demander que l'Autre lui demande *quelque chose :*
- le problème de la demande se situe au niveau de l'Autre.
- le désir du névrosé tourne autour de la demande de l'Autre.

Le problème logique est de savoir comment nous pouvons situer cette fonction de la demande de l'Autre, sur ce support : que l'Autre pur et simple, comme tel, est Ⱥ (A barré).

Bien d'autres termes sont aussi à évoquer comme devant trouver dans l'Autre leur place : *l'angoisse de l'Autre*, vraie racine de la position du sujet comme *position masochique*. Disons encore comment nous devons concevoir ceci : qu'un « *point de jouissance* » est essentiellement repérable comme « *jouissance de l'Autre* ». Point sans lequel il est impossible de comprendre ce dont il s'agit dans la perversion. Point, pourtant, qui est le seul référent structural qui puisse donner raison de ce qui dans la tradition s'appréhende comme *Selbstbewusstsein.*

Rien d'autre dans *le sujet* ne se traverse réellement soi–même, ne se perfore, si je puis dire, comme tel…
j'essaierai d'en dessiner pour vous, un jour, quelque modèle enfantin
…rien d'autre, sinon ce point qui, de la jouissance, fait la « *jouissance de l'autre* ».

Ce n'est pas d'un pas immédiat que nous nous avancerons dans ces problèmes. Il nous faut aujourd'hui tracer la conséquence à tirer du rapport de ce graphe de la répétition, avec ce que nous avons scandé comme le choix fondamental de l'*aliénation.*



Il est facile de voir à cette double boucle que plus elle collera à elle–même, plus elle tendra à se diviser.
À supposer qu'ici se réduise la distance d'un bord à l'autre, il est facile de voir que ce seront deux rondelles qui viendront à s'isoler.

Quel rapport y a-t-il entre ce *passage à l'acte de l'aliénation* et *la répétition* elle-même ?
Eh bien, très précisément, ce qu'on peut et ce qu'on doit appeler l'ACTE .

C'est aujourd'hui, d'une situation logique de l'acte en tant que tel, que je veux avancer les prémisses.

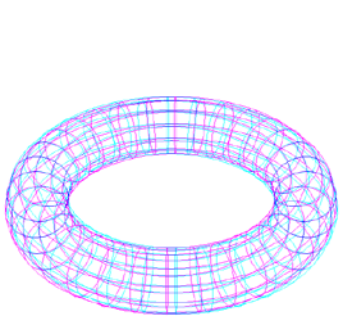
---

49 Cf. Marcel Conche : *Pyrrhon ou l'apparence*, Paris, PUF, 1994.
Cf. Sextus Empiricus : *Esquisses pyrrhoniennes*, Bilingue, Trad. Pierre Pellegrin, Seuil , 1997.

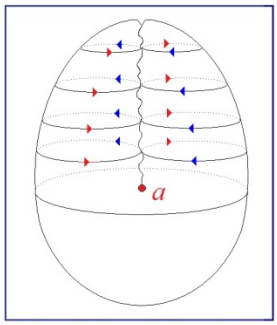
Cette double boucle, tracé de la répétition : si elle nous impose une topologie,
c'est que ce n'est pas sur n'importe quelle surface qu'elle peut avoir fonction de bord.

Essayez de la tracer sur la surface d'une sphère, je l'ai montré depuis longtemps, vous m'en direz des nouvelles ! Faites-la revenir ici et essayez de la boucler de façon à ce qu'elle soit un *bord,* c'est-à-dire qu'elle ne se recoupe pas elle–même : ceci est impossible !

Ce ne sont des choses possibles - je l'ai déjà depuis longtemps fait remarquer - que sur un certain type de surfaces, celles qui sont ici dessinées, par exemple :



Tore



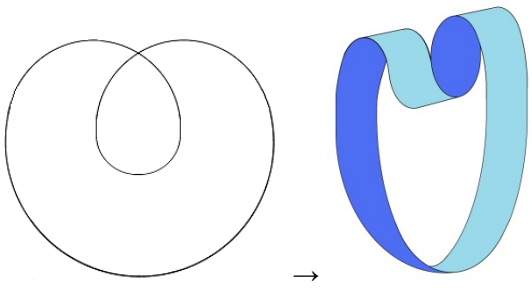
Cross-cap

Bouteille de Klein

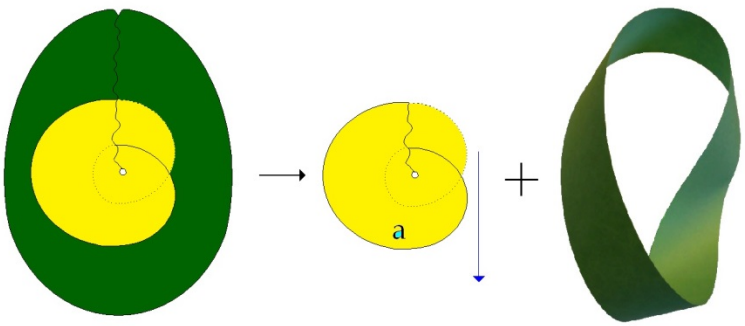
- tel *le tore*,
- ce que j'ai appelé dans son temps, *le cross-cap* ou *le plan projectif*,
- ou encore la tierce *bouteille de Klein* dont vous savez, je pense, si vous vous souvenez encore, du petit dessin dont on peut l'imager - il est bien entendu que *la bouteille de Klein* n'a rien qui la lie spécialement à cette représentation particulière.

L'important est de savoir ce qui dans chacune de ces surfaces, résulte de *la coupure* constituée *par la double boucle* :

- *sur le tore*, cette coupure donnera une surface à deux bords.

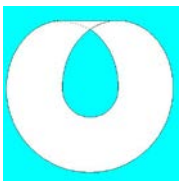


- *sur le cross-cap*, elle donnera une coupure à un seul bord.



Ce qui est important, c'est : quelle est la structure des surfaces ainsi instaurées ? Les images qui sont à gauche [*en haut à gauche du tableau*]...
et que j'ai déjà introduites la dernière fois pour que vous puissiez en prendre le dessin
…vous représentent ce qui constitue *la surface la plus caractéristique pour nous imager la fonction que nous donnons à la double boucle.*

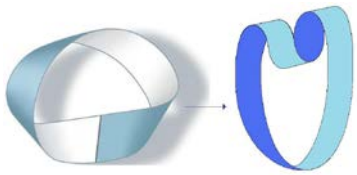
C'est, en haut et à gauche, *la bande de Mœbius*, dont le bord, c'est-à-dire tout ce qui est dans ce dessin, sauf ceci, qui est un profil :



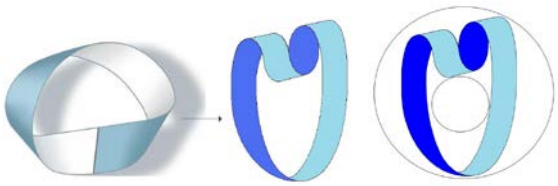
qui n'est là, en quelque sorte inscrit, que pour faire surgir dans votre imagination l'image du support de la surface elle-même, à savoir qu'ici la surface tourne de l'autre côté, mais ceci ne fait partie bien sûr d'aucun bord, il ne reste donc que la double boucle, qui est le bord - le bord unique - de la surface en question.

Nous pouvons prendre cette surface pour symbolique du sujet, à condition que vous considériez, bien sûr, que seul le bord constitue cette surface, comme il est facile de le démontrer en ceci : c'est que si vous faites une coupure par le milieu de cette surface, cette coupure elle-même concentre en elle l'essence de la double boucle. Étant une coupure qui, si je puis dire, se « *retourne* » sur elle-même, elle est *elle-même,* cette coupure unique, à elle toute seule, toute *la surface de Mœbius*.

Et la preuve c'est qu'aussi bien, quand vous l'avez faite, cette coupure médiane, il n'y a plus de *surface de Mœbius du tout* !
La coupure, si je puis dire « *médiane* », l'a retirée de ce que vous croyez voir, là, sous la forme d'une surface.
C'est ce que vous montre la figure qui est à droite, qui vous montre qu'une fois coupée *par le milieu*, cette surface, qui auparavant n'avait ni endroit ni envers, n'avait qu'une seule face, comme elle n'avait qu'un seul bord, a maintenant un endroit et un envers, que vous voyez ici marqué de deux couleurs différentes.



Il vous suffit bien sûr, d'imaginer que chacune de ces couleurs passe à l'envers de l'autre, là où du fait de la coupure elles se continuent. Autrement dit, après la coupure il n'y a plus de *surface de Mœbius*, mais par contre, quelque chose qui est applicable sur un tore. Ce que vous démontrent les deux autres figures, à savoir que si vous faites d'une certaine façon glisser cette surface : celle qui est obtenue après la coupure à l'envers d'elle–même, si je puis m'exprimer ainsi, ce qui est tout à fait bien imagé dans la figure présente :



Vous pouvez, en couchant - si je puis dire - d'une autre façon les bords dont il s'agit, constituer ainsi une nouvelle surface qui est la surface d'un tore, sur laquelle est marquée toujours la même coupure, constituée par *la double boucle fondamentale de la répétition*.

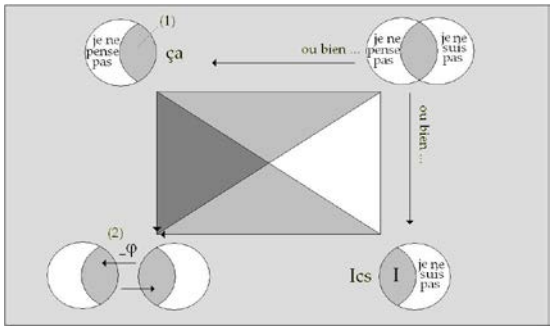
Ces faits topologiques sont pour nous extrêmement favorables à imager quelque chose qui est ce dont il s'agit, à savoir que, de même que l'aliénation s'est imagée dans deux sens d'opérations différentes :

- où l'un représente le choix nécessaire du « *je ne pense pas* » écorné de l'*Es* de la structure logique,

- l'autre élément qu'*on ne peut choisir*, de l'alternative, qui oppose, qui conjoint le noyau de l'inconscient, comme étant ce quelque chose où il ne s'agit pas d'une pensée d'aucune façon attribuable au « *je* » institué de l'unité subjective, et qui le conjoint à un « *je ne suis pas* », bien marqué dans ce que, dans la structure du rêve, j'ai défini comme *l'immixtion du sujet,* à savoir comme le caractère *infixable*, *indéterminable*, du sujet assumant la pensée de l'inconscient.

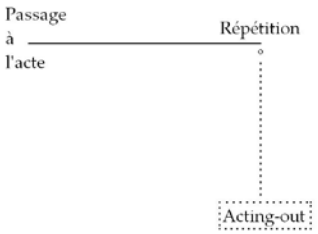
La répétition nous permet de mettre en corrélation, en correspondance, deux modes sous lesquels le sujet peut apparaître différent, peut se manifester dans son conditionnement temporel, de façon qui corresponde aux deux statuts définis

- comme *celui du « je » de l'aliénation,*
- et comme *celui que révèle la position de l'inconscient dans des conditions spécifiques, qui ne sont autres que celles de l'analyse.*



Nous avons, correspondant au niveau du *schéma temporel*, ceci :

- que *le passage à l'acte* est ce qui est permis dans l'opération de *l'aliénation,*
- que, correspondant à l'autre terme, *terme en principe impossible à choisir dans l'alternative aliénante,* correspond *l'acting-out.*



Qu'est–ce que ceci veut dire ? J'entends *l'acte* et non pas quelque manifestation de mouvement. *Le mouvement, la décharge motrice* - comme on s'exprime au niveau de la théorie - voilà ce qui ne suffit d'aucune façon à constituer *un acte*, si vous me permettez une image grossière : un réflexe n'est pas *un acte.*

Mais enfin c'est, bien entendu, bien au-delà qu'il faut prolonger cette aire du « *ne pas-acte* ». Ce qu'on sollicite dans l'étude de l'intelligence d'un animal supérieur - la conduite du détour, par exemple le fait qu'un singe s'aperçoive de ce qu'il faut faire pour saisir une banane quand une vitre l'en sépare - n'a absolument rien à faire avec *un acte.* Et à la vérité, un très grand nombre de nos mouvements, vous n'en doutez pas - de ceux que vous exécuterez d'ici la fin de la journée - n'ont rien à faire bien sûr avec de *l'acte.*

Mais comment définir ce qu'est un acte ? Il est impossible de le définir autrement que sur le fondement de la double boucle, autrement dit de la répétition.
Et c'est précisément en cela que *l'acte est fondateur du sujet. L'acte* est précisément l'équivalent de *la répétition*, par lui-même.
Il est cette répétition en un seul trait, que j'ai désignée tout à l'heure par cette coupure qu'il est possible de faire au centre de *la bande de Mœbius.* Il est en lui-même : double boucle du signifiant.

On pourrait dire, mais ce serait se tromper, que dans son cas le signifiant se signifie lui–même. Car nous savons que c'est *impossible.*
Il n'en est pas moins vrai que *c'est aussi proche que possible de cette opération.* Le sujet, disons dans l'acte *est équivalent à son signifiant.*
Il n'en reste pas moins *divisé.*

Tachons d'éclairer un peu ceci et mettons-nous au niveau de cette *aliénation* où le « *je* » se fonde d'un « *Je ne pense pas* » d'autant plus favorable à laisser tout le champ à l'*Es* de la structure logique. « *Je ne pense pas* » … si « *je* » suis, d'autant plus que *je ne pense pas*, je veux dire : si je ne suis que le « *je* » qu'instaure la structure logique, le médium, le trait, où peuvent se conjoindre ces deux termes, c'est le « *j'agis* », ce « *j'agis* » qui n'est pas, comme je vous l'ai dit, effectuation motrice. Pour que « *je marche* » devienne un acte, il faut que le fait que « *je marche* » signifie : *que je marche en fait, et que je le dise comme tel.*

Il y a répétition intrinsèque à tout acte, qui n'est permise que par l'effet de rétroaction qui s'exerce du fait de l'incidence signifiante qui est mise en son cœur, …et rétroaction de cette incidence signifiante sur ce qu'on appelle « *le cas* » dont il s'agit, quel qu'il soit.

Bien sûr, il ne suffit pas que je proclame que je marche ! C'est quand même, déjà, un début d'action.
C'est une action d'opérette : « *Marchons, marchons…* » C'est ce qu'on appelle, dans une certaine idéologie aussi l'engagement, c'est ce qui lui donne le caractère comique bien connu.

L'important à détecter sur ce qu'il en est de l'acte, est à chercher là où la « *structure logique* » nous livre - et nous livre *en tant que structure logique* - la possibilité de transformer en acte ce qui, de premier abord, ne saurait être autre chose qu'une pure et simple passion « *Je tombe par terre* », ou « *je trébuche* », par exemple.

Réfléchissez à ceci, que ce fait de redoublement signifiant, à savoir que dans mon « *je tombe par terre* » il y a l'affirmation que je tombe par terre : « *je tombe par terre* » devient, transforme ma chute, en quelque chose de signifiant. Je tombe par terre et je fais par là l'acte où je démontre que je suis, comme on dit : atterré.

De même, « *je trébuche* » - même « *je trébuche* » qui porte en soi si manifestement la passivité du ratage - peut être, s'il est repris et redoublé de l'affirmation « *je trébuche* », l'indication d'un acte, en tant que j'assume moi-même le sens, comme tel, de ce trébuchement.

Il n'y a rien-là, qui aille contre l'inspiration de FREUD, si vous vous rappelez qu'à telle page de la *Traumdeutung* et très précisément dans celle où il nous désigne les premiers linéaments de sa recherche sur *l'identification*, il souligne bien lui-même…

légitimant par avance les intrusions que je fais de la formule cartésienne dans la théorie de l'inconscient

…la remarque que *Ich* a deux sens différents dans la même phrase, quand on dit : « *Ich denke was gesundes Kind Ich war.* » « *Je pense* », ou : *Ich bedenke,* comme il l'a dit exactement : je médite, je réfléchis, je me gargarise « *à la pensée de quel enfant bien portant, Ich bin… Ich war, j'étais* ».

Le caractère essentiellement signifiant comme tel, et redoublé de l'acte, l'incidence répétitive et intrinsèque de la répétition dans l'acte, voilà qui nous permet de conjoindre d'une façon originelle, et de façon telle qu'elle puisse ensuite satisfaire à l'analyse de toutes ses variétés, la définition de l'acte.

Je ne peux ici qu'indiquer en passant, car nous aurons à y revenir, que l'important n'est pas tellement dans la définition de l'acte, que dans *ses suites*. Je veux dire de *ce qui résulte de l'acte comme changement de la surface*. Car si j'ai parlé tout à l'heure de l'incidence de la coupure dans la surface topologique que je dessine comme celle de *la bande de Mœbius,* si *après l'acte :*

- la surface est d'une *autre structure* dans tel cas,
- si elle est d'*une structure* encore différente dans tel autre,
- ou si même dans certains cas elle peut ne pas changer,

…voilà qui va pour nous, nous proposer *modèles,* si vous voulez, à distinguer ce qu'il en est de l'incidence de l'acte, non pas tant dans *la détermination* que dans *les mutations* du sujet.

Or il est un terme que depuis quelque temps j'ai laissé aux *tentatives* et *gustations* de ceux qui m'entourent, sans jamais franchement répondre à l'objection qui m'est faite - et qui m'est faite depuis longtemps - que la *Verleugnung* [*le déni*], puisque c'est le terme dont il s'agit, est le terme auquel il faudrait référer les effets que j'ai réservés à la *Verwerfung* [*la forclusion*].

J'ai assez parlé de cette dernière, depuis le discours d'aujourd'hui, pour n'avoir pas y revenir. Je pointe simplement ici que ce qui est de l'ordre de la *Verleugnung* est toujours ce qui a affaire à l'ambiguïté qui résulte des effets de l'acte comme tel :

- « *Je franchis le Rubicon* » : ça peut se faire tout seul. Il suffit de prendre le train à Cesene dans la bonne direction, une fois que vous êtes dans le train, vous n'y pouvez plus rien, *vous franchissez le Rubicon.* Mais ce n'est pas un acte.

- Ce n'est pas un acte non plus quand *vous franchissez le Rubicon* en pensant à CÉSAR[50], c'est *l'imitation* de l'acte de CÉSAR. Mais vous voyez déjà que *l'imitation* prend, dans la dimension de l'acte, une toute autre structure que celle qu'on lui suppose d'ordinaire. Ce n'est pas un acte, mais ça peut quand même en être un ! Et il n'y a même aucune autre définition possible à des suggestions, autrement aussi exorbitantes que *celles qui s'intitulent l'Imitation de* JÉSUS-CHRIST, par exemple.

Autour de cet acte, qu'il soit imitation ou pas, qu'il soit l'acte même, original…

celui dont les historiens de CÉSAR, nous disent bien le sens indiqué par le rêve qui précède le franchissement du Rubicon, qui n'est autre que le sens de *l'inceste*

…il s'agit de savoir, à chacun de ces niveaux, quel est l'effet de l'acte.

C'est le labyrinthe propre à la reconnaissance de ces effets par un sujet qui ne peut les reconnaître, puisqu'il est tout entier, comme sujet, transformé par l'acte, ce sont de ces effets-là - *ces effets-là !* - que désigne, partout où le terme est justement employé, la rubrique de la *Verleugnung*. L'acte donc est le seul lieu où le signifiant a l'apparence - la fonction en tout cas - de se signifier lui-même.

C'est à dire de fonctionner hors de ses possibilités.

---

50 Le Rubicon (aujourd'hui Fiumicino) était la frontière entre la Gaule cisalpine et l'Italie. Il était interdit à tout général romain de le franchir en armes sans ordres du Sénat.

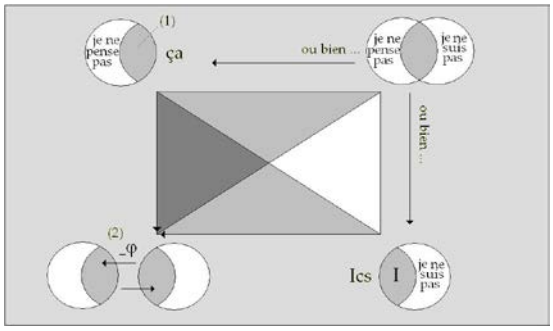
Le sujet est - dans l'acte - représenté comme division pure. La division, dirons-nous, est son *Repräsentanz*. Le vrai sens du terme *Repräsentanz* est à prendre à ce niveau, car c'est à partir de cette *représentance* du sujet comme essentiellement divisé, qu'on peut sentir comment cette fonction de *Repräsentanz* peut affecter ce qui s'appelle *représentation,* ce qui fait dépendre la *Vorstellung* d'un effet de *Repräsentanz*.

L'heure nous arrête… Il va être pour nous question, la prochaine fois, de savoir comment il est possible que soit présentifié l'élément impossible à choisir de l'aliénation. La chose vaut bien la peine d'être rejetée à un discours qui lui soit réservé, puisqu'il ne s'agit là de rien d'autre que du statut de l'Autre, là où il est évoqué pour nous de la façon la plus urgente, à ne pas prêter à précipitation et erreur, à savoir la situation analytique.

Mais ce modèle que nous donne l'acte comme division et dernier support du sujet, point de vérité qui…
disons-le avant de nous quitter, entre parenthèses
…est celui qui motive la montée au sommet de *la philosophie,* de la fonction de *l'existence,* qui n'est assurément rien d'autre que la forme voilée sous laquelle, pour la pensée, se présente le caractère originel de *l'acte dans la fonction du sujet*.

Pourquoi cet acte - dans son instance - est-il resté voilé, et ceci dans ceux qui en ont su le mieux marquer *l'autonomie*…
contre ARISTOTE, qui n'avait pas de ceci - et pour cause - la moindre idée
…je veux dire : Saint THOMAS ?

C'est sans doute parce que l'autre possibilité de coupure nous est donnée, dans la partie impossible à choisir de l'aliénation…
pourtant mise à notre portée par le biais de l'analyse
…la même coupure intervenant à l'autre sommet, celui ici désigné, qui correspond à la conjonction : *Inconscient* - « *Je ne suis pas* ».



C'est ce qui s'appelle l'*acting-out* et c'est ce dont nous essaierons la prochaine fois de définir le statut.

Otto Fenichel : The Neurotic acting-out, yearbook of psychoanalysis.
F.R. Alexander : The Neurotic character.
Heinz Hartmann : Psychoanalysis study of study of the child X ; note on sublimation.

Nous poursuivons, en rappelant d'où nous partons : *l'aliénation*. Résumons, pour ceux qui nous ont déjà entendu et surtout pour les autres : *l'aliénation*…

en tant que nous l'avons pris pour départ de ce chemin logique que nous tentons cette année de tracer

…c'est l'élimination - à prendre au sens propre : rejet hors du seuil - l'élimination ordinaire de l'Autre.

Hors de quel seuil ? Le seuil dont il s'agit, c'est celui que détermine la coupure en quoi consiste l'essence du langage. La linguistique *nous sert*, en ce qu'elle nous a fourni le modèle de cette coupure et en cela essentiellement. C'est pourquoi nous nous trouvons placés du côté approximativement qualifié de structuraliste, de la linguistique.

Tout le développement de la linguistique, nommément - curieusement - ce qu'on pourrait appeler la sémiologie…

ce qui s'appelle comme tel, ce qui se désigne, ce qui s'affiche comme tel récemment

…ne nous intéresse pas à un degré égal. Ce qui peut sembler, au premier abord, surprenant.

Élimination, donc de l'Autre…

De l'Autre… qu'est–ce que ça veut dire l'Autre, avec un grand A, en tant qu'ici il est éliminé ?

…*Il est éliminé en tant que champ clos et unifié*. Ceci veut dire que nous affirmons, avec les meilleures raisons pour ce faire, qu'*il n'y a pas d'univers du discours*, qu'il n'y a rien d'assumable sous ce terme.

Le langage est pourtant solidaire, dans sa pratique radicale qui est la psychanalyse…

notez que je pourrais dire aussi : sa pratique médicale. Quelqu'un que j'ai la surprise de ne pas voir là aujourd'hui à sa place ordinaire, m'a demandé ce signe que j'ai laissé en devinette du terme que j'eusse pu donner en latin, plus strict, du « *je pense* ». Si personne ne l'a trouvé, je le donne aujourd'hui, j'avais indiqué que ça ne pouvait se concevoir que d'un verbe à la voix moyenne[51] – c'est : *medeor,* d'où vient à la fois la *médecine* qu'à l'instant j'évoque et la *méditation*

…*le langage*, dans sa pratique radicale, *est solidaire de quelque chose qu'il va nous falloir maintenant réintégrer*, concevoir, de quelque façon sous le mode d'une émanation de ce champ de l'Autre, à partir de ce moment où nous avons dû le considérer comme disjoint.

Et ce *quelque chose* n'est pas difficile à nommer. C'est ce dont s'autorise précairement ce champ de l'Autre et ceci s'appelle « *dimension propre du langage* », *la vérité*. Pour situer la psychanalyse, on pourrait dire qu'elle vient à être constituée partout où *la vérité* se fait reconnaître seulement en ceci qu'elle nous surprend et qu'elle s'impose. Exemple, pour illustrer ce que je viens de dire :

« *Il ne m'est pas donné, ni donnable, d'autre jouissance que celle de mon corps.* »

Ça ne s'impose pas tout de suite, mais on s'en doute et on instaure autour de cette jouissance - *qui est bien dès lors mon seul bien* – cette grille protectrice d'une loi dite universelle et qui s'appelle « Les Droits de l'Homme ». Personne ne saurait m'empêcher de *disposer* à mon gré *de mon corps* ! Le résultat, à la limite nous le touchons du doigt, du pied, nous autres psychanalystes : c'est que la jouissance s'est tarie pour tout le monde !

Ceci est l'envers d'un petit article que j'ai produit sous le titre de *Kant avec Sade*. Évidemment, ça n'y est pas dit à l'endroit – c'est à l'envers. Ce n'était pas pour ça, moins dangereux de le dire comme l'a dit SADE. SADE en est bien la preuve. Mais comme je ne faisais là qu'expliquer SADE, c'est moins dangereux pour moi !

La vérité se manifeste de façon *énigmatique* dans le *symptôme*. Qui est quoi ? Une opacité subjective. Laissons de côté ce qui est clair…

c'est que *l'énigme* a déjà ceci de résolu qu'elle *n'est qu'un rébus*

…et appuyons-nous un instant sur ceci, qu'à aller trop vite on pourrait laisser de côté :

- c'est donc que le sujet peut être intransparent,
- c'est aussi que l'*évidence* peut être creuse, et qu'il vaut mieux sans doute désormais raccorder le mot au participe passé : *évidé*.

Le sujet est parfaitement chosique, et de la pire espèce de chose : la chose freudienne, précisément.

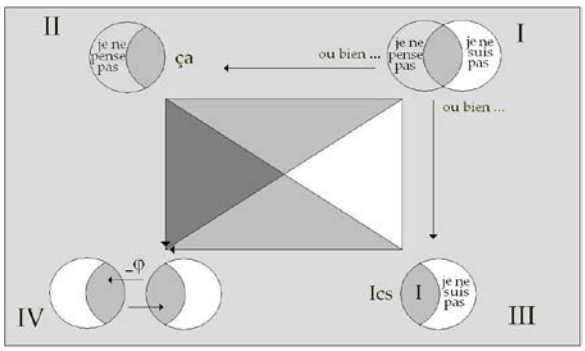
51 La voix moyenne est une troisième voix possible dans la conjugaison, à côté de la voix active et de la voix passive . Le moyen est caractérisé par le fait que le sujet de l'action est plus affecté par celle-ci que l'objet, qui n'est en quelque sorte qu'une circonstance.

Quant à l'évidence, nous savons qu'elle est bulle et qu'elle peut être crevée. Nous en avons déjà eu à plusieurs reprises l'expérience. Tel est le plan où s'achemine la pensée moderne, telle que MARX d'abord, en a donné le ton, puis FREUD. Si le statut de ce qu'a apporté FREUD est moins évidemment triomphant, c'est peut-être justement *qu'il est allé plus loin*. Cela se paie.

Cela se paie, par exemple, dans *la thématique* que vous trouverez développée dans les deux articles que je propose à votre attention, à votre étude si vous disposez pour cela d'assez de loisirs, parce qu'ils doivent ici former le fond sur lequel va trouver place ce que j'ai à avancer, à reprendre les choses au point où je les ai laissées la dernière fois, à compléter, dans ce quadrangle que j'ai commencé à tracer comme à articuler fondamentalement sur la *répétition*.

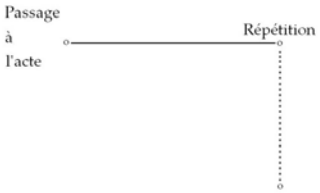
Répétition : lieu temporel où vient *s'agir* ce que j'ai laissé d'abord suspendu, autour des termes *purement logiques de l'aliénation,* aux quatre pôles, que j'ai ponctués :

- du *choix aliénant* d'une part [I],
- de l'instauration d'autre part, à deux de ces pôles : de *l'Es, du ça* [II], de *l'inconscient* d'autre part [III]
- pour mettre au quatrième de ces pôles *la castration* [IV].

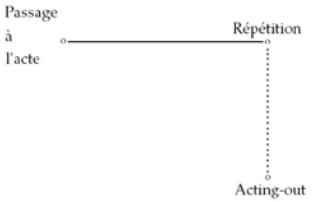


Ces quatre termes, qui ont pu vous laisser en suspens, ont leurs correspondances dans ce que j'ai commencé, la dernière fois, d'articuler en vous montrant la structure fondamentale :

- de *la répétition* d'une part. Pour la situer : à droite du quadrangle,
- *de la fonction* d'autre part - au pôle de droite - *de ce mode privilégié* et exemplaire *d'instauration du sujet qu'est le passage à l'acte*.



Quels sont les autres pôles dont j'ai à traiter maintenant ? Déjà l'un - la dernière fois - vous était indiqué : *l'acting-out*, que je vais avoir à articuler en tant qu'il se situe à cette place - élidé - où quelque chose se manifeste du champ de l'Autre éliminé, que je viens de rappeler sous sa forme de manifestation véridique. Tel est fondamentalement le sens de *l'acting-out*.



Je vous prie ici, simplement d'avoir la patience de me suivre puisque aussi bien je ne puis amener *ces termes* - ce à quoi ils se réfèrent, la structure si je puis dire - que « *bille en tête* ».

À vouloir cheminer par progression, voire critique, de ce qui déjà s'est ébauché d'une telle formulation dans les théories déjà exprimées dans l'analyse, nous ne pourrions littéralement que nous perdre dans le même labyrinthe que cette théorie constitue. Ce n'est pas dire bien sûr, que nous en rejetions ni les données, ni l'expérience, mais que nous soumettons ce que nous apportons de nouvelles formules à cette épreuve de voir si ça n'est pas précisément nos formules qui permettront, de ce qui a été déjà amorcé, d'en définir non seulement le bien fondé mais le sens.

L'acting-out donc, que j'avance, vous sentez probablement déjà la pertinence qu'il y a à l'avancer dans cette situation du champ de l'Autre, qu'il s'agit pour nous de restructurer, si je puis dire. Ne serait-ce qu'en ceci que l'histoire, comme l'expérience telle qu'elle se poursuit, nous indiquent à tout le moins, une certaine correspondance globale de ce terme avec ce qu'institue *l'expérience analytique.* Je ne dis pas qu'il n'y a d'*acting-out* qu'en cours d'analyse, je dis que c'est des analyses et de ce qui s'y produit, qu'a surgi le problème, qu'a surgi *la distinction* fondamentale qui a fait isoler de l'acte et du passage à l'acte…

tel qu'il peut - comme psychiatres - nous poser des problèmes et s'instituer comme catégorie autonome

…distinguer *l'acting-out*. Je n'ai donc avancé qu'un corrélat, celui qui l'apparente au *symptôme* en tant que manifestation de *la vérité.* Ce n'est certainement pas le seul et il y faut d'autres conditions.

J'espère donc qu'au moins certains d'entre vous sauront...

parallèlement à ces énoncés que je vais être amené à mettre à votre disposition

...parcourir au moins ce qui, à une certaine date - qui est une date à peu près de 1947 ou de 1948 - le *Yearbook of Psychoanalysis* a commencé à se publier après la dernière guerre – et la formule qu'en donne Otto FENICHEL : *The neurotic acting out.*

Je poursuis… Quel est le terme que vous allez voir s'inscrire au 4ème *point de concours* de ces fonctions opératoires qui déterminent ce que nous articulons sur la base de *la répétition* ? La chose dût-elle vous surprendre…

et je pense pouvoir la soutenir aussi amplement qu'il est possible devant votre appréciation

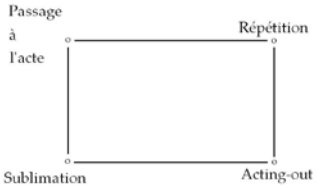
…c'est quelque chose qui - singulièrement - est resté, dans la théorie analytique, dans un certain suspens, qui est assurément le point conceptuel autour duquel se sont accumulés le plus de nuages et le plus de faux-semblants.

Pour le nommer…

et aussi bien il est déjà inscrit sur ce tableau, puisque c'est à cette note de Heinz HARTMANN

que je vous prie de vous reporter pour saisir un fruit typique de la situation analytique comme telle

…c'est *la sublimation.*



La sublimation est le terme…

que je n'appellerai pas médiateur, car il ne l'est point

…est le terme qui nous permet d'inscrire l'assise et la conjonction de ce qu'il en est de *l'assiette subjective*, en tant que *la répétition* est sa structure fondamentale et qu'elle comporte cette dimension essentielle sur laquelle reste, dans tout ce qui s'est formulé jusqu'à présent de l'analyse, la plus grande obscurité et qui s'appelle *la satisfaction*, « *Befriedigung* » dit FREUD.

Sentez-y la présence du terme *Friede,* dont le sens commun est *la paix*. Je pense que nous vivons à une époque où ce mot, tout au moins, ne vous paraîtra pas porter avec lui l'évidence. Qu'est-ce que *la satisfaction* que FREUD pour nous conjugue comme essentielle à *la répétition* sous sa forme la plus radicale ?

Puisque aussi bien, c'est sous ce mode qu'il produit devant nous la fonction du *Wiederholungszwang* [*répétition forcée*], en tant qu'il englobe non pas seulement tel fonctionnement - lui, bien localisable - de la *vie* sous le terme du *principe du plaisir*, mais qu'il soutient cette *vie* elle-même dont maintenant nous pouvons tout *admettre*, et jusqu'à ceci, devenu véritable, touchable : qu'il n'est rien du matériel qu'elle agite, qui en fin de compte ne soit mort - je dis : de sa nature, inanimée - mais dont il est pourtant clair que ce matériel qu'elle rassemble, elle ne le rendra à son domaine de l'inanimé « *qu'à sa manière* », nous dit FREUD.

C'est-à-dire : tout étant dans cette satisfaction que comporte qu'elle repasse et retrace les mêmes chemins qu'elle a - comment ? - édifiés et qu'assurément elle nous témoigne que son essence est de les reparcourir. Il y a - soyons très modestes ! - un monde de cet éclair théorique à sa vérification. FREUD n'est pas un biologiste et l'une des choses les plus frappantes, qui pourrait être décevante si nous croyions que faire dans sa pensée la place maîtresse aux puissances de la vie, suffise pour faire quoi que ce soit qui ressemble à l'édification d'une science qui s'appellerait biologie.

Nous analystes, nous n'avons contribué *en rien*, à quoi que ce soit qui ressemble à de la biologie. C'est quand même bien frappant ! Pourquoi, pourtant, nous tenons-nous si fermes à l'assurance que derrière *la satisfaction* - à quoi nous avons affaire quand il s'agit de *la répétition* - est quelque chose que nous désignons avec toute la maladresse, avec toute l'imprudence que peut comporter…

au point où nous en sommes de la recherche biologique

…ce terme que nous désignons…

c'est là le sens, le point d'accrochage, que j'irai jusqu'à appeler *fidéiste* de FREUD

…que nous appelons *la satisfaction sexuelle.*

Et ceci pour la raison qu'a avancée FREUD devant JUNG *médusé* : pour écarter « *le fleuve de boue* », tel que FREUD l'apprécie au regard de la pensée qu'il désigne, le terme auquel on ne peut manquer de venir si l'on ne se tient là ferme, qu'il désigne comme le recours à « *l'occultisme* ».

Est-ce à dire que tout aille si simplement ? Je veux dire qu'autant d'affirmations suffisent à faire une articulation recevable ? C'est la question que j'essaie d'avancer aujourd'hui devant vous, et qui me fait pousser en avant *la sublimation* comme le lieu qui, pour avoir été jusqu'à présent laissé en friche ou couvert de vulgaires griffonnages, est pourtant celui qui va nous permettre de comprendre de quoi il s'agit dans cette *satisfaction* fondamentale, qui est celle que FREUD articule comme *une opacité subjective*, comme *la satisfaction de la répétition*, cette conjonction combien basale pour la logique tout entière.

Car ce que nous entraînons avec nous dans ce lieu marginal de la pensée, qui est celui…
lieu de *pénombre*, lieu de *voile*, lieu de *twilight* [*crépuscule*]
…où se développe l'action analytique, si nous y entraînons avec nous les exigences de la logique, ce que nous sommes amenés à faire mérite enfin que nous l'épinglions de ce que je pense devoir être son meilleur nom : *sub-logique,* telle qu'ici même cette année, nous essayons de l'inaugurer.

Je prononce le terme au moment même où il va s'agir de se repérer sur ce qu'il en est de cette *sublimation.*
FREUD, quoiqu'il ne l'ait aucunement développé…
pour les mêmes raisons qui rendent les développements que j'y adjoins nécessaires
…FREUD a affirmé, selon le mode de procès qui est celui de sa pensée, qui consiste…
comme disait un autre : BOSSUET, prénommé *Jacques-Bénigne* [*Rires*]
…qui consiste à tenir fermement *les deux bouts de la chaîne* :

Premièrement, *la sublimation est zielgehemmt* [*but inhibé*], et naturellement, il ne nous explique pas ce que ça veut dire !
J'ai déjà essayé, pour vous, de marquer la distinction déjà inhérente à ce terme de *zielgehemmt*. J'ai pris mes références en anglais, comme plus accessible : la différence qu'il y a entre le *aim* [*cible*] et le *goal* [*objectif*].

Dites-le en français : c'est moins clair, parce que *nous sommes forcés de prendre des mots déjà en usage dans la philosophie.*
Nous pourrions tout de même essayer de dire : *la fin*, c'est le mot le plus faible, parce qu'il faut y réintégrer tout le cheminement qui est ce dont il s'agit dans le *aim, la cible*. Telle est la même distance qu'il y a entre *aim* et *goal,* et en allemand entre *Zweck* et *Ziel.*

La *Zweckmdssigkeit, finalité sexuelle,* il ne nous est pas dit qu'elle soit aucunement *gehemmt, inhibée,* dans *la sublimation.*

Zielgehemmt, c'est précisément là que le mot est bien fait pour nous retenir… Ce dont nous nous gargarisons avec le prétendu « *objet de la sainte pulsion génitale* », tel est précisément ce qui peut sans aucun inconvénient être *extrait*, totalement *inhibé*, *absent*, dans ce qu'il est pourtant de la pulsion sexuelle, sans qu'elle perde en rien sa capacité de *Befriedigung,* de *satisfaction*.

Telle est, dès l'apparition du terme de *Sublimierung,* ce comment FREUD la définit en termes sans équivoque de *Zielgehemmt* d'une part, mais d'autre part *satisfaction rencontrée sans aucune transformation, déplacement, alibi, répression, réaction ou défense.*
Telle est - comment FREUD introduit, pose devant nous - la fonction de la sublimation.

Vous verrez, dans le second de ces articles…
il y en a trois d'écrits-là [au tableau en début de séance], mais ce que j'appelle le second, c'est le second que j'ai nommé tout à l'heure, celui de Heinz HARTMANN, le premier que j'ai nommé étant celui de FENICHEL et l'ALEXANDER n'étant qu'une référence de FENICHEL je veux dire le point désigné par FENICHEL comme *le point majeur* d'introduction du terme d'*acting out* dans l'articulation psychanalytique
…vous vous reporterez donc à l'article d'Heinz HARTMANN sur la sublimation, il est exemplaire.

Il est exemplaire de ce qui n'est, à nos yeux, nullement caduc dans la position du psychanalyste : c'est que l'approche de ce à quoi il a affaire - comme responsabilité de la pensée - l'accule toujours par quelque côté, à l'un de ces deux termes que je désignerai de la façon la plus tempérée : la platitude.

Dont chacun sait que depuis longtemps j'ai désigné comme le représentant le plus éminent : FENICHEL. *La paix soit à sa mémoire !*
Ses écrits ont pour nous la très grande valeur d'être le rassemblement, assurément très scrupuleux, de tout ce qui peut surgir comme trous dans l'expérience. Il y manque simplement, à la place de ces trous, le point d'interrogation nécessaire.

Pour ce qui est de Heinz HARTMANN et de *la façon dont il soutient*…
pendant quelques quatorze ou quinze pages, si mon souvenir est bon, avec les accents d'interrogation là
…le problème de *la sublimation*, je pense qu'il ne peut échapper à quiconque y vient d'un esprit neuf, qu'un tel discours…
qui est celui auquel je vous prie de vous reporter sur pièce, en vous désignant *là où il est, où vous pouvez très facilement le trouver*
…est un discours de *mensonge*, à proprement parler.

Tout l'appareil d'un prétendu « *énergétisme* », autour de quoi nous est proposé quelque chose qui consiste précisément à inverser l'abord du problème…

> à interroger la sublimation, en tant qu'elle nous est d'abord proposée comme étant identique et non-déplacée, par rapport à quelque chose qui est proprement - avec les guillemets qu'impose l'usage à ce niveau, du terme de pulsion – tout de même : la « pulsion sexuelle »

…renverser ceci et à interroger de la façon la plus scandée, ce qu'il en est de la sublimation, comme étant relié à ce qu'on nous avance : à savoir que *les fonctions du moi*…

> *que de la façon la plus indue, on a posé comme étant autonome, comme étant même d'une autre source que de ce qu'on appelle, dans ce langage confusionnel, une source « instinctuelle », comme si jamais dans FREUD il avait été question de cela !*

…de savoir donc, comment ces toutes *pures fonctions du moi* …

> relatées à la mesure de la réalité et la donnant comme telle d'une façon essentielle, rétablissant donc, là, *au cœur de la pensée analytique, ce que toute la pensée analytique rejette,* qu'il y a cette relation isolée, directe, autonome, identifiable, de relation de la pure pensée à un monde qu'elle serait capable d'aborder, sans être elle-même toute traversée de la fonction du désir

…comment il se fait que puisse venir de ce qui est donc - ailleurs - le foyer instinctuel, je ne sais quel *reflet*, je ne sais quelle *peinture*, je ne sais quelle coloration, qu'on appelle textuellement : « *sexualisation des fonctions de l'ego* » ! Une fois introduite ainsi, la question devient littéralement insoluble, en tout cas à jamais exclue de tout ce qui se propose à la praxis de l'analyse.

Pour aborder ce qu'il en est de *la sublimation*, il est pour nous nécessaire d'introduire ce terme premier, *moyennant quoi il nous est possible de nous orienter dans le problème,* qui est celui d'où je suis parti la dernière fois en définissant l'acte, *l'acte est signifiant* :

- Il est un signifiant qui se répète, quoiqu'il se passe en un seul geste, pour des raisons topologiques qui rendent possible l'existence de la double boucle créée par une seule coupure.
- Il est *instauration du sujet* comme tel.
- C'est-à-dire que d'un acte véritable le sujet surgit différent : en raison de *la coupure sa structure* est modifiée.
- Et quatrièmement, son corrélat de méconnaissance, ou plus exactement la limite imposée à sa reconnaissance dans le sujet, ou si vous voulez encore : son *Repräsentanz* dans la *Vorstellung* à cet acte, c'est la *Verleugnung*. À savoir que *le sujet ne le reconnaît jamais dans sa véritable portée inaugurale*, même quand le sujet est, si je puis dire, capable d'avoir cet acte commis.

Eh bien, *c'est là qu'il convient que nous nous apercevions de ceci,* qui est essentiel à toute compréhension du rôle que FREUD donne dans l'inconscient à *la sexualité*, que nous nous souvenions de ceci que la langue déjà nous donne à savoir : *qu'on parle de l'acte sexuel. L'acte sexuel*, ceci au moins pourrait nous suggérer…

> ce qui d'ailleurs est évident, parce que dès qu'on y pense, enfin, ça se touche tout de suite

…c'est que ce n'est évidemment pas *la copulation pure et simple.*

L'acte a toutes les caractéristiques de l'acte, telles que je viens de les rappeler, telles que nous le manipulons, tel qu'il vient se présenter à nous, avec ses sédiments symptomatiques et tout ce qui le fait plus ou moins coller et trébucher. *L'acte sexuel* se présente bien comme *un signifiant*, premièrement, et comme *un signifiant qui répète quelque chose.* Parce que c'est la première chose qu'en psychanalyse, on y a introduit. Il répète quoi ?

Mais la scène œdipienne ! Il est curieux qu'il faille rappeler ces choses qui font l'âme même de ce que je vous ai proposé de percevoir dans l'expérience analytique. Qu'il puisse être *instauration* de quelque chose qui est sans retour *pour le sujet*, c'est ce que certains actes sexuels privilégiés, qui sont précisément ceux qu'on appelle incestes, nous font littéralement toucher du doigt.

J'ai assez d'expérience analytique pour vous affirmer qu'un garçon qui a couché avec sa mère n'est pas du tout, dans l'analyse, un sujet comme les autres ! Et même si lui-même n'en sait rien, ça ne change rien au fait que c'est analytiquement aussi touchable que cette table qui est là ! [Lacan frappe la table de la main] Sa *Verleugnung* personnelle, *le démenti* qu'il peut apporter au fait que ceci ait une valeur de franchissement décisif, n'y change rien.

Bien sûr, tout ceci mériterait d'être étayé. Mon assurance est qu'ici j'ai des auditeurs qui ont l'expérience analytique et qui, si je disais quelque chose de *par trop gros*, je pense, sauraient pousser des hurlements. Mais croyez-moi, ils ne diront pas le contraire, parce qu'ils le savent aussi bien que moi, tout simplement. Ça ne veut pas dire qu'on sache en tirer les conséquences, faute de savoir les articuler. Quoi qu'il en soit, ceci nous mène à essayer, peut-être, d'introduire là-dedans un peu de rigueur logique.

L'acte est fondé sur *la répétition*. Quoi, au premier abord, de plus accueillant [Lacan sourit] pour ce qu'il en est de l'acte sexuel ! Rappelons-nous les enseignements de notre Sainte Mère l'Église, hein ! En principe, on ne fait pas ça ensemble, *on ne tire pas son coup*, sinon – hein! – pour faire venir au monde… une petite âme nouvelle ! [*Rires*]

Il doit y avoir des gens qui y pensent en le faisant ! [*Rires*] C'est une supposition ! Elle n'est pas établie. Il se pourrait que, toute conforme que soit cette pensée au dogme - catholique, j'entends - elle ne soit, là où elle se produit, qu'un *symptôme*. Ceci évidemment, est fait pour nous suggérer qu'il y a peut-être lieu d'essayer de serrer de plus près, de voir par quel côté s'avoue la fonction de reproduction qui est là derrière l'acte sexuel. Parce que, quand nous traitons du sujet de *la répétition*, nous avons affaire à des signifiants, en tant qu'ils sont *pré-condition* d'une pensée.

Du train d'où va cette biologie, que nous laissons si bien à ses propres ressources, il est curieux de voir que le signifiant nous montre le bout de son nez, là, tout à fait à la racine : au niveau des chromosomes. Pour l'instant, ça fourmille de signifiants, véhiculeurs de caractères bien spécifiés. On nous affirme que les chaînes - qu'il s'agisse de l'ADN, de l'ARN - sont constituées comme des petits messages bien sériés, qui viennent, bien sûr, *après s'être brassés d'une certaine façon*, n'est-ce pas, *dans la grande urne* [*Rires*], à faire sortir on ne sait pas quoi… le nouveau genre de loufoque que chacun attend, dans la famille, pour faire un cercle d'acclamation. Est-ce que c'est à ce niveau que se propose le problème ?

Eh bien, c'est là que je voudrais introduire quelque chose, bien sûr, que je n'ai pas inventé pour vous aujourd'hui. Il y a quelque part, dans un volume qu'on appelle mes *Écrits,* un article qui s'appelle *La signification du phallus.* À la page 693, à la dixième ligne - j'ai eu quelque peine ce matin à la retrouver - j'écris :

> « *Le phallus comme signifiant donne la raison du désir, dans l'acception où le terme est employé – je dis : « raison » comme « moyenne et extrême raison » de la division harmonique.* »

Ceci pour vous indiquer que ce que je vais vous dire aujourd'hui, euh… évidemment, il a fallu que du temps passe pour que je puisse l'introduire, j'en ai simplement marqué là le « *petit caillou blanc* » destiné à vous dire que : *La signification du phallus* c'est déjà ça, que c'était repéré.

En effet, essayons de mettre un ordre, une *mesure*, dans ce dont il s'agit dans l'acte sexuel en tant qu'il a rapport avec la fonction de *la répétition*. Eh bien il saute aux yeux, non pas qu'on *méconnaît*, puisqu'on connaît l'œdipe depuis le début, mais qu'on ne sait pas reconnaître ce que ça veut dire, à savoir que *le produit de la répétition*, dans *l'acte sexuel* en tant qu'acte…

c'est-à-dire en tant que nous y participons comme soumis à ce qu'il a de signifiant

…a ses incidences autrement dites dans le fait que le sujet que nous sommes est opaque, qu'il a un inconscient.

Eh bien, il convient de remarquer que *le fruit de la répétition* biologique, de la reproduction, mais il est déjà là !
Il est déjà là dans cet espace bien défini pour l'accomplissement de l'acte et qu'on appelle « le lit ».

L'agent de l'acte sexuel, il sait très bien qu'*il est un fils*. Et c'est pour ça que sur l'acte sexuel, en tant qu'il nous concerne, nous psychanalystes, on l'a rapporté à l'œdipe. Alors essayons de voir, dans ces termes signifiants que définit ce que j'ai appelé à l'instant « *moyenne et extrême raison* » , ce qu'il en résulte.

Supposons que nous allons faire supporter ce rapport signifiant par le support le plus simple, celui que nous avons déjà donné à la double boucle de la répétition : un simple trait. Et pour plus d'aisance encore, étalons-le, tout simplement comme ceci :

Un trait auquel nous pouvons donner deux bouts nous pouvons couper n'importe où cette double boucle et, une fois que nous l'avons coupée, nous allons tacher d'en faire usage. Plaçons-y les quatre points (points d'origine), des deux autres coupures qui définissent la « *moyenne et extrême raison* »

- *petit(a)* : l'aimable produit d'une copulation précédente, qui, comme elle se trouvait être *un acte sexuel*, a créé le sujet, qui est là en train de *le représenter, l'acte sexuel.*

- *grand A*. Qu'est–ce que c'est que grand A ? Si *l'acte sexuel* est ce qu'on nous enseigne, comme *signifiant :* c'est la mère.

Nous allons lui donner…

parce que nous en retrouvons, dans la pensée analytique elle-même, partout la trace, tout ce que ce terme signifiant de la mère entraîne avec lui de pensée de fusion, de falsification de l'unité, en tant, qu'elle nous intéresse seulement, à savoir de l'unité comptable, de passage de cette unité comptable à l'unité unifiante

…nous allons lui donner la valeur *Un*.

Qu'est-ce que veut dire la valeur *Un*, comme unité *unifiante* ? Nous sommes dans *le signifiant* et ses conséquences sur la pensée.
La mère comme sujet, c'est la pensée de l'*Un* du couple. « *Ils seront tous les deux une seule chair* », c'est une pensée de l'ordre du grand A maternel.

Telle est la « *moyenne et extrême raison* » de ce qui relie l'agent à ce qui est patient et réceptacle dans l'acte sexuel.
Je veux dire : en tant qu'il est un acte, autrement dit, en tant qu'il a un rapport avec l'existence du sujet.

L' *Un* de l'unité du couple est une pensée, déterminée au niveau de l'un des termes du couple réel.

Qu'est-ce à dire ? C'est qu'il faut que quelque chose surgisse subjectivement de cette répétition, qui rétablisse la *raison*, la *raison moyenne* telle que je viens de vous la définir, au niveau de ce couple réel.

Autrement dit, que quelque chose apparaisse, qui…
comme dans cette *fondamentale* manipulation signifiante qu'est la relation harmonique
…se manifeste comme ceci : cette grandeur (appelons-la c), par rapport à la somme des deux autres, a la même valeur que la plus petite par rapport à la plus grande.

$$\frac{c}{a+A} = \frac{a}{A}$$

Mais ça n'est pas tout ! Elle a cette portée, en tant que cette valeur, de la plus petite par rapport à la plus grande, est la même valeur que celle qu'a la plus grande par rapport à la somme des deux premières. Autrement dit que *a* sur A égale grand A sur *a* plus (+) grand A, égale quoi ?

$$\frac{a}{A} = \frac{A}{a+A} = ?$$

…cette autre valeur que j'ai fait surgir là et qui a un nom, qui ne s'appelle rien d'autre que le *moins phi* où se désigne la castration, -φ, en tant qu'il désigne *la valeur fondamentale*. Je le réécris un peu plus loin : égale *moins phi* sur a plus grand A *moins phi* :

$$\frac{a}{A} = \frac{A}{a+A} = \frac{-\varphi}{a+A-\varphi}$$

C'est-à-dire le *rapport significatif* de la fonction phallique en tant que *manque essentiel* de la jonction du rapport sexuel avec sa réalisation subjective, la désignation dans *les signifiants–mêmes* fondamentaux de l'acte sexuel, de ceci : que…
quoique partout appelée mais se dérobant
…*l'ombre de l'unité* plane sur le couple, il y apparaît pourtant nécessairement *la marque*…
ceci en raison de son introduction-même dans la fonction subjective –φ
…*la marque* de quelque chose qui doit y *représenter un manque fondamental.*

Ceci s'appelle *la fonction de la castration en tant que signifiante*. En tant que l'homme ne s'introduit dans la fonction du couple, que par la voie d'un rapport qui ne s'inscrit pas immédiatement dans la conjonction sexuelle et qui ne s'y trouve représenté que dans ce même *extérieur* où vous voyez se dessiner ce qu'on appelle, pour cela même, « *extrême raison* ».

Le rapport qu'assure la prédominance du symbole phallique, par rapport à la conjonction - en tant qu'acte - sexuelle, est celui qui donne à la fois :

- la mesure du rapport de l'agent au patient,
- et la mesure - qui est la même - de *la pensée du couple*, telle qu'elle est dans le patient, à ce qu'est *le couple réel.*

C'est très précisément, de pouvoir *reproduire* exactement le même type de répétition, que *tout ce qui est de l'ordre de la sublimation*…
et je préférerais n'être pas forcé ici de l'évoquer spécifiquement,
sous la forme de ce qu'on appelle la « *création de l'Art* », mais puisqu'il le faut, je l'amène
…c'est précisément dans la mesure où quelque chose, où quelque objet, peut venir prendre la place que prend le –φ dans l'acte sexuel comme tel, que la sublimation peut subsister, en donnant exactement le même ordre de *Befriedigung* qui est donné dans *l'acte sexuel* et dont vous voyez ceci : qu'il est très précisément suspendu au fait que ce qui est purement et simplement intérieur au couple *n'est pas satisfaisant.*

Ceci est si vrai que cette espèce de grossière homélie, qu'on a introduit dans la théorie sous le nom de « *maturation génitale* », ne se propose que - comme quoi ? - que très évidemment, dans son texte même, je veux dire dans quiconque essaie de l'énoncer, comme une espèce de fourre-tout, de dépotoir, où rien véritablement n'indique qu'est–ce qui peut suffire à conjoindre le fait :

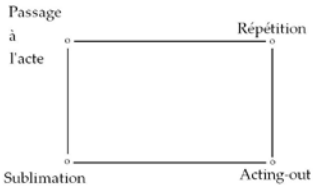
- premièrement d'une copulation - « réussie » ajoute-t-on, mais qu'est-ce que ça veut dire ?

- et de *ces éléments* qu'on qualifie de *tendresse*, *reconnaissance de l'objet,* de quel objet, je vous le demande ?

Est-ce que c'est si clair que *l'objet* soit là, quand déjà on nous a dit que derrière *quelque objet que ce soit*, se profile l'*Autre*, qui est l'objet qui a abrité ces neuf mois d'intervalle entre *la conjonction des chromosomes* et *la venue au jour du monde* ?

Je sais bien que c'est là que se réfugie tout *l'obscurantisme*, qui s'accroche éperdument autour de *la démonstration analytique*, mais ce n'est pas non plus une raison pour que nous ne le dénoncions pas, si le fait de le dénoncer nous permet d'avancer plus strictement dans une *logique*, dont vous verrez, la prochaine fois, comment elle se concentre au niveau de l'acte analytique lui-même.

S'il y a quelque chose d'intéressant dans cette représentation en quadrangle :



c'est qu'elle nous permet d'établir aussi *certaines proportions* : si *le passage à l'acte* remplit certaine fonction par rapport à *la répétition*, il nous est au moins suggéré par cette disposition, que ce doit être la même qui sépare *la sublimation* de *l'acting-out*. *Et dans l'autre sens : que la sublimation par rapport au passage à l'acte, doit avoir quelque chose de commun dans ce qui sépare la répétition de l'acting-out.*

Assurément, il y a là un beaucoup plus grand *gap* [52], celui qui assurément fait de l'acte analytique…
tel que nous essaierons de le saisir dans ce que nous dirons la prochaine fois
…quelque chose qui, aussi, mérite d'être défini comme acte.

52 Gap : trou vide, brèche, interstice, lacune…

J'ai lu hier soir quelque part - ou peut-être aussi quelques-uns d'entre vous auront pu le rencontrer - ce singulier titre : *Connaître Freud avant de le traduire* [53].

Énorme !…
Comme disait un monsieur à qui je ne prétends pas ressembler, puisque je ne me promène pas comme lui avec une canne, quoique quelquefois avec un chapeau
…Énorme !

Quoi qu'il en soit, il est clair qu'il me semble que d'essayer de *le traduire*, est une voie qui s'impose certainement comme *préalable* à toute prétention de le connaître. Que les psychanalystes disent connaître la psychanalyse, passe encore, mais connaître FREUD avant de le traduire, suggère invinciblement cette bêtise : de le connaître avant de l'avoir lu. Ceci bien sûr, supposant tout l'*élargissement* nécessaire à la notion de traduction.

Car assurément, ce qui frappe, c'est que je ne sais pas si jamais nous pourrons avancer quelque chose, qui ressemble à cette prétention de connaître FREUD. Mesurez-vous bien ce que veut dire…
dans la perspective de la pensée une fois parvenue au bout de son développement, ce que FREUD, nous offre
…mesurez-vous bien ce que signifie de nous avoir proposé le modèle de la satisfaction subjective dans *la conjonction sexuelle* ?

Est-ce que l'expérience, l'expérience d'où FREUD lui-même partait, n'était pas très précisément que c'était le *lieu* de l'insatisfaction subjective ? Et la situation s'est-elle, pour nous, améliorée ? …
Franchement, dans le contexte social que domine la fonction de l'emploi de l'individu…
l'emploi, qu'on le règle à la mesure de sa subsistance purement et simplement, ou à celle de la productivité
…quelle marge dans ce contexte, est-elle laissée à ce qui serait le temps propre d'une culture de l'amour ?
Et tout ne témoigne-t-il pas, pour nous, que c'est là-bien la réalité la plus exclue de notre communauté subjective ?

Sans doute est-ce là, non pas ce qui a décidé FREUD à l'articuler, cette fonction de satisfaction, comme une vérité, mais ce qui sans doute lui paraissait à l'abri de ce risque qu'il avouait à JUNG, de voir une théorie un peu profonde du psychisme retrouver les ornières de ce qu'il appelait lui-même : « *le fleuve de boue de l'occultisme* ».

C'est bien parce qu'avec la sexualité…
qui précisément avait au cours des siècles, présidé ce qui nous parait si folies, si délires, de la gnose,
de la copulation du sage et de la σοφία [sophia] – par la voie de quel chemin !
…c'est bien parce qu'en notre siècle et sous le règne du sujet, il n'y avait aucun risque que la sexualité pût se prévaloir d'être un *modèle* quelconque *pour la connaissance*, que sans doute il a commencé cette chanson de *meneur de jeu*, si bien illustrée par ce *conte de* GRIMM qu'il aimait, du *Joueur de flûte* entraînant derrière lui cette audience dont on peut bien dire que, quant aux voies d'une sagesse quelconque, elle représentait *la lie de la terre*.

Car assurément, dans ce que j'ai appelé tout à l'heure la ligne qu'il nous trace, et d'où il faut bien partir de ce qui est sa fin, à savoir : la formule de *la répétition*, il faut bien mesurer ce qui sépare le πάντα ῥεῖ [panta rei] du penseur antique[54], quand il nous dit :

- *que rien jamais ne repasse dans sa propre trace,*
- *qu'on ne se baigne jamais dans le même fleuve,*
- *et ce que cela signifie de déchirement profond d'une pensée, qui ne peut saisir le temps qu'à ce quelque chose qui ne va vers l'indéterminable, qu'au prix d'une rupture constante avec l'absence.*

Introduire là *la fonction de la répétition*, qu'est-ce y ajouter ? Eh bien, assurément rien de beaucoup plus satisfaisant, s'il ne s'agit que de renouveler toujours, incessamment, un certain nombre de tours. Le *principe du plaisir* ne guide assurément vers rien, et moins que tout, vers *la ressaisie d'un objet quelconque.*

La notion pure et simple de décharge, en tant qu'elle prendrait son modèle sur le circuit établi du *sensorium*, a quelque chose d'ailleurs d'assez vaguement défini comme étant le *moteur* : le circuit *stimulus-réponse,* comme on dit, de quoi peut-il rendre compte ?

53 J. Laplanche et J.B. Pontalis : « *Connaître Freud avant de le traduire* », « *Le Monde* » n° 6884 du 1er Mars 1967, p. VIII du supplément « *Le Monde des livres* ».
54 Héraclite, fragment 91 : ποταμῷ γὰρ οὐκ ἔστιν ἐμβῆναι δὶς τῷ αὐτῷ καθ' Ἡράκλειτον : « *On ne peut pas descendre deux fois dans le même fleuve* ».

Qui ne voit qu'à s'en tenir là, le *sensorium* ne peut être que le guide de ce que fait, en effet, au niveau le plus simple, la patte de la grenouille irritée : elle se retire… Elle ne va à rien saisir dans le monde, mais à fuir ce qui la blesse.

Ce qui assure la constante définie dans l'appareil nerveux par le *principe du plaisir*, qu'est-ce ?

L'égalité de stimulation, *l'isostime* dirai-je - pour imiter *l'isobare* ou *l'isotherme* dont je parlais l'autre jour - ou *l'isorespe, l'isoréponse.* Il est difficile de *fonder* quoi que ce soit sur *l'isostime,* car *l'isostime* n'est plus une « *stime* » du tout. *L'isorespe,* le « *tâtage* » de l'égalité de résistance, voilà qui, dans le monde, peut définir cette *isobare*, que le *principe du plaisir* conduira l'organisme à filer. *Rien dans tout cela, en aucun cas, qui pousse à la recherche, à la saisie, à la constitution d'un objet.* Le problème de l'objet comme tel est laissé intact par toute cette conception – organique – d'un appareil homéostatique. Il est très étonnant qu'on n'en ait pas jusqu'ici marqué la faille.

FREUD ici, assurément a le mérite de marquer que la recherche de l'objet est quelque chose qui n'est concevable qu'à introduire la dimension de la satisfaction.

Ici, nous re-butons sur l'étrangeté de ceci : qu'alors qu'il y a tellement de modèles organiques de la satisfaction...
à commencer par la réplétion digestive et aussi bien par quelques-uns des autres besoins qu'ils évoquent,
mais dans un registre différent, car il est remarquable que c'est précisément en tant que ces schèmes où la satisfaction se définit comme non-transformée par l'instance subjective, la satisfaction orale est quelque chose qui peut endormir le sujet, à la limite, mais assurément il est concevable que ce sommeil soit le signe subjectif de la satisfaction
…combien infiniment plus problématique est-il de pointer que l'ordre véritable de la satisfaction subjective est à chercher dans l'acte sexuel, qui est précisément le point où elle s'avère le plus déchirée.

Et ceci, au point que *tous les autres ordres de satisfaction*…
ceux que nous venons d'énumérer comme présents en effet dans l'évocation freudienne
…*ne viennent prendre leur sens que mis dans une certaine dépendance*…
dont je défie quiconque de la définir, de la rendre concevable, autrement qu'à la formuler en termes de structure
…dans une dépendance dis-je - disons grossièrement : *symbolique,* par rapport à la satisfaction sexuelle.

Voici les termes dans lesquels je vous propose le problème que je reprends aujourd'hui et qui consiste à tenter de vous donner l'articulation signifiante de ce qu'il en est de *la répétition* impliquée dans *l'acte sexuel*, s'il est vraiment ce que j'ai dit, ce que la langue promeut pour nous et qu'*assurément* notre expérience n'infirme pas, à savoir : *un acte*.

Après avoir insisté sur ce que *l'acte* comporte en lui-même de *conditionné,* d'abord par *la répétition* qui lui est interne, concernant *l'acte sexuel* j'irai plus loin, du moins pensé-je qu'il faille aller plus loin pour en saisir la portée. *La répétition* qu'il implique, comporte…
si nous suivons au moins l'indication de FREUD
…un élément de mesure et d'harmonie, qui est assurément ce qu'évoque la fonction directrice que lui donne FREUD, mais qui assurément est ce qui, par nous, est à préciser.

Car s'il y a quelque chose que produit, que promeut, n'importe laquelle des formulations analytiques, c'est qu'*en aucun cas cette harmonie ne saurait être conçue comme étant de l'ordre du complémentaire, à savoir de la conjonction du mâle et du femelle*, aussi simple que se la figure le peuple, sous le mode *de la conjonction de la clef et de la serrure*, ou de quoi que ce soit qui se présente dans les modes habituels des symboles gamiques [♂,♀].

Tout nous indique…
ici je n'ai besoin que de faire état de *la fonction fondamentale de ce tiers-élément qui tourne autour du phallus et de la castration*
…tout nous indique que le mode de la mesure et de la proportion impliquées dans l'acte sexuel, est d'une tout autre structure et, pour dire le mot, plus *complexe.* C'est ce que, la dernière fois en vous quittant, j'avais commencé de formuler, en évoquant, puisqu'il s'agit d'*harmonie*, *le rapport dit anharmonique* : ce qui fait que sur une simple ligne tracée, *un segment peut être divisé de deux façons* :

- par un point qui lui est interne : un point c entre a et b donnant un rapport quelconque, par exemple : 1/2.

- qu'un autre point d extérieur peut réaliser dans les segments déterminés entre lui, ce point d, par exemple avec les points a et b - segment initial - la même proportion : 1/2.

Déjà ceci nous avait paru plus propre à assurer ce dont il s'agit, d'après toute notre expérience, à savoir : *le rapport d'un terme avec un autre terme*, qui se présente pour nous comme lieu de l'unité, de l'unité, j'entends : *du couple.*

Que c'est par rapport à l'idée du couple, *là où elle se trouve*, je veux dire : *effectivement*, dans le registre subjectif, que le sujet a à se situer dans *une proportion* qu'il peut trouver à établir, en introduisant une médiation externe à l'affrontement qu'il constitue - comme sujet - à *l'idée du couple.*

Ceci n'est qu'une première approximation et en quelque sorte le simple schème qui nous permet de désigner ce qu'il s'agit d'assurer, à savoir : la fonction de cet *élément tiers* que nous voyons paraître *à tout bout de* ce qu'on peut appeler le *champ subjectif*, dans la relation sexuelle, qu'il s'agisse - nous l'avons fait remarquer la dernière fois - de ce qui subjectivement, assurément y apparaît de la façon la plus distante, à savoir son produit - organique - toujours possible, qu'il soit considéré ou non comme *désirable*.

Que ce soit cet élément, au premier fait si différent, si opposé, et pourtant tout de suite conjoint à lui par *l'expérience analytique*, à savoir cette exigence du *phallus*, qui parait si interne dans *notre expérience*, à la relation sexuelle en tant qu'elle est vécue *subjectivement*. L'équivalence *enfant-phallus*, n'est-ce pas quelque chose, dont nous pouvons peut-être tenter de désigner *la pertinence*, dans quelque synchronie que nous devions y découvrir, et qui bien sûr ne veut pas dire simultanéité ?

Bien plus, cet *élément tiers* n'a-t-il pas quelque rapport avec ce que nous avons désigné comme *la division de l'Autre lui-même* : le S(Ⱥ) ? C'est pour vous conduire dans cette voie, qu'aujourd'hui j'apporte la relation qui est d'un ordre bien autrement structuré que la simple approche *harmonique* que désignait la fin de mon dernier discours.

À savoir ce qui constitue la vraie « *moyenne et extrême raison* » qui n'est pas simplement le rapport d'un segment à un autre, en tant qu'il peut être deux fois défini - d'une façon interne à leur conjonction, ou externe - mais le rapport qui pose à son départ l'égalité du rapport du plus petit au plus grand (*a*/*1*), égalité dis-je, de ce rapport, au rapport du plus grand à la somme des deux :

$$\frac{a}{1} = \frac{1}{1+a}$$

Contrairement à *l'indétermination*, à la parfaite liberté *de ce rapport anharmonique*, qui n'est pas rien quant à l'établissement d'*une structure*, car je vous rappelle que *ce rapport anharmonique*, nous avons déjà eu l'année dernière à l'évoquer comme fondamental à toute structure dite *projective,* mais laissons-le maintenant, pour nous attacher à ceci, qui fait du rapport de « *moyenne et extrême raison* », non pas un rapport quelconque…

aussi dirigeant, je le répète, que celui-ci puisse être, éventuellement, dans la manifestation des constances projectives

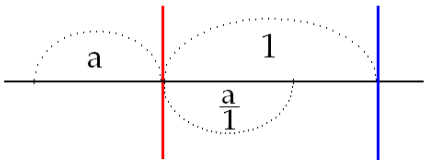
…mais un rapport parfaitement déterminé et unique, je dis : numériquement parlant.

J'ai posé, au tableau, une figure, qui nous permet de donner à ce que j'énonce ainsi, son support.

Voici sur la droite, les segments dont il s'agit : le premier que j'ai appelé *petit a*, qui va pour nous être le seul élément dont nous pourrons nous contenter pour édifier tout ce qu'il va en être de ce rapport de *mesure* ou de *proportion*, à cette seule condition de donner à son correspondant, que vous voyez ici : de ce point [trait rouge] à ce point [trait bleu]…

je ne veux pas donner des noms de lettres à ces points, pour ne pas risquer de confusion, pour ne pas vous faire tourner les oreilles dans leur énoncé

…je désigne d'ici [trait rouge] à ici [trait bleu] nous avons la valeur l.



À la condition de donner cette valeur l à ce segment, nous pouvons nous contenter, dans ce qu'il s'agit, à savoir le rapport dit de « *moyenne et extrême raison* », de lui donner purement et simplement la valeur a/1. Ce qui veut dire, en l'occasion, que nous avons posé que le rapport a/1, en outre, est égal, est le même que le rapport de : 1/1+a.

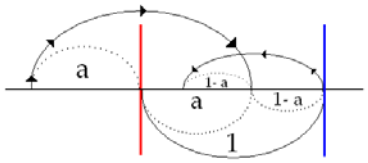
$$\frac{a}{1} = \frac{1}{1+a}$$

Tel est ce rapport parfaitement fixe, qui a des propriétés mathématiques extrêmement importantes, que je n'ai ni le loisir ni l'intention de vous développer aujourd'hui. Sachez simplement que son apparition dans la mathématique grecque, coïncide avec le pas décisif à mettre de l'ordre dans ce qu'il en est du *commensurable* et de *l'incommensurable*. En effet, ce rapport est *incommensurable*.

C'est dans la recherche du mode sous lequel peut être définie la façon dont se recouvre la succession des points donnés par la série échelonnée de deux unités de mesure, incommensurables l'une à l'autre, à savoir - ce qui est le plus difficile à imaginer - la façon dont *elles s'enchevêtrent*, si elles sont *incommensurables*.

Le propre du commensurable, c'est qu'il y a toujours un point où elles retomberont ensemble - les deux mesures - du même pied. *Deux valeurs commensurables* finiront toujours par un certain multiple - *différent pour l'une et pour l'autre* - à constituer la même grandeur, *deux valeurs incommensurables* : jamais.

Mais comment interfèrent-elles ? C'est dans la ligne de cette recherche, qu'a été défini ce procédé qui consiste à rabattre la plus petite dans le champ de la plus grande et à se demander ce qui advient, du point de vue de la mesure, du *reste*. Pour le *reste*, qui est là, qui est manifestement 1– a, nous procéderons de la même façon : nous la rabattrons à l'intérieur de la plus grande.



Et ainsi de suite à l'infini, je veux dire : sans qu'on puisse arriver jamais à ce que se termine ce processus. C'est en ceci que consiste précisément l'incommensurable d'une relation pourtant si simple. De tous les *incommensurables*, celui-ci est celui qui…
si je puis dire : dans les intervalles que définit le rationnel du commensurable
…laisse toujours le plus grand écart. Simple indication que je ne peux, ici, plus commenter.

Quoi qu'il en soit, vous voyez qu'il s'agit, de toute façon, de quelque chose qui, dans cet ordre de l'*incommensurable*, se spécifie d'une accentuation, en même temps que d'une pureté de la relation, toute spéciale. À mon grand regret…
car je pense que tous les boyaux de l'occultisme vont frémir à cette occasion
…je suis bien obligé - par honnêteté - de vous dire que ce rapport « *petit a* » est ce qu'on appelle *le nombre d'or*.

À la suite de quoi bien sûr, vont vibrer dans les tréfonds de votre acquis culturel, quant à l'esthétique notamment, l'évocation de tout ce que vous voudrez : *des cathédrales*, d'Albrecht DÜRER, *du creuset alchimique*, et *de tous les autres trifouillages* analogues !

J'espère pourtant…
par le sérieux avec lequel j'ai introduit le caractère strictement mathématique de la chose et très précisément ce qu'il a d'une problématique qui ne donne nullement l'idée d'une mesure aisée à concevoir
…vous avoir fait sentir qu'il s'agit d'autre chose.

Voyons maintenant quelles sont certaines des propriétés remarquables de ce *petit a*. Je les ai écrites à gauche, en noir.
Vous pouvez voir que déjà le fait que 1+a soit égal à l'inverse de *a*, c'est-à-dire 1/a…

$$1 + a = \frac{1}{a}$$

…était déjà suffisamment assuré dans les prémisses données par la définition de ce rapport, puisque la notion qu'il consiste dans le rapport du petit au plus grand, en tant qu'égal à celui du plus grand à la somme, nous donne déjà cette formule, qui est la même que celle-ci, fondamentale :

$$a = \frac{1}{1 + a}$$

À partir de là, il est extrêmement facile de s'apercevoir des autres égalités, dont le caractère caduc…
et à la vérité, pour nous *sans grande importance,* momentanément
…est marqué par le fait que j'ai écrit en rouge les égalités qui suivent. La seule chose importante à marquer étant :

- que le un moins *« petit a »* qui est là peut être égalé à a^2, $1–a = a^2$ ce qui est très facile à démontrer,
- et d'autre part que le *2 + a*, combien aisément il peut être déduit que *2+a* représente ceci : $2+a = 1/a +1$,
- à savoir ce qui se passe, quand au lieu d'involuer sur lui–même les rabattements des segments, on les développe au contraire vers l'extérieur.

C'est à savoir que le *1/2+a*…
à savoir ce qui correspondait tout à l'heure à notre segment externe dans le rapport *anharmonique* : il est égal à *1*, étant obtenu par développement extérieur du *1* que représente la plus grande longueur
…le *1/2a*, a la même valeur que cette valeur initiale d'où nous sommes partis, c'est–à–dire *« petit a »*, c'est–à–dire *1/1+a*.

$$1/2+a = a = 1/1+a$$

Telles sont les propriétés de la « *moyenne et extrême raison* » en tant qu'elles vont nous permettre de comprendre quelque chose à ce dont il s'agit dans la satisfaction génitale. Je vous l'ai dit, *« petit a »* est l'un des termes quelconque de cette relation génitale. Je dis « *l'un des termes quelconques* » quel que soit son sexe. La fille comme le garçon, dans le rapport sexuel…
l'expérience de la relation subjective, en tant que l'analyse la définit comme œdipienne
…la fille comme le garçon y entre d'abord comme enfant.

Autrement dit, comme d'ores et déjà représentant le *produit*…
et je ne donne pas ce terme au hasard : nous aurons à le reprendre par la suite
…en tant qu'il permet de situer, comme différent de ce qu'on appelle la *création,* ce qui de nos jours circule, comme vous le savez, partout et même *à tort et à travers*, sous le nom de *production.*

C'est bien le problème le plus imminent, le plus actuel, qui soit proposé à la pensée, que ce rapport - qui doit être défini - du sujet comme tel à ce qu'il en est de la production. Quoi que ce soit - je dis : dans une dialectique du sujet qui puisse être avancée, où l'on ne voit pas comment le sujet lui–même peut–être pris comme production, tout ceci est pour nous sans valeur.
Ce qui ne veut pas dire qu'il soit si aisé d'assurer, à partir de cette racine, ce qu'il en est de la production.

C'est si peu facile à assurer, que s'il y a quelque chose dont assurément un esprit non prévenu pourrait bien s'étonner, c'est le remarquable silence - le silence des *Comment* [« *No comment* »] ou se tient la psychanalyse, concernant cette délicate question, qui est pourtant… je dois dire qui « *courotte* », un tant soit peu, dans notre vie journalistique, politique, domestique, journalière et tout ce que vous voudrez, même mercantile, et qui s'appelle le *birth control.* On n'a encore jamais vu *un analyste* dire ce qu'il en pensait ! C'est tout de même curieux, dans une théorie qui prétend avoir quelque chose à dire sur la satisfaction sexuelle !

Il doit aussi, il doit bien y avoir quelque chose de ce coté-là, qui a le plus étroitement affaire - je dois dire de façon pas commode - avec ce qu'on peut appeler « *la religion du Verbe* », puisque, assurément, après des espoirs très étonnants concernant la libération de la Loi - qui correspond à la *génération paulinienne* dans l'Église - il semble que dans la suite, beaucoup d'énonciations dogmatiques se soient infléchies. Au nom de quoi ? Mais de *la production*, de *la production d'âmes* ! Ce qui au nom de « *la production des âmes* », s'est annoncé comme très proche passage de l'humanité à la béatitude, a subi - me semble-t-il - un certain atermoiement.

Mais il ne faut pas croire que le problème se limite à la sphère religieuse. Une autre annonce ayant été apportée, de la libération de l'Homme, il semble que la production des prolétaires ait joué quelque rôle, dans les formes précises où se sont trouvées… que se sont trouvées prendre les sociétés socialistes, à partir d'une certaine idée de *l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme.*

Du coté de cette production-là, il ne semble pas qu'on soit arrivé à une mesure beaucoup plus claire, quant à ce qu'on produit.

- De même que le champ chrétien, au nom de « *la production d'âmes* », a continué de laisser paraître au monde, des êtres dont le moins qu'on puisse dire est que *la qualité anémique* est bien mêlée…
- De même au nom de la production des prolétaires, il ne semble pas qu'il vienne au jour autre chose que ce quelque chose de respectable certes, mais qui a ses limites, et qu'on pourrait appeler : *la production de cadres.*

Donc, cette question de la production et du statut du sujet en tant que produit, nous la voilà présentifié au niveau de quelque chose qui est bien la première présentification de l'Autre, en tant que c'est la mère.

On sait la valeur de la fonction unifiante de cette présence de la mère. On le sait tellement bien, que toute la théorie - et la pratique - analytique y a littéralement basculé et a complètement succombé à sa valeur fascinante : le principe, dès l'origine, et ceci allant,…
vous avez pu l'entendre pour l'avoir ici vu soutenir dans un débat qui a terminé notre année dernière
…toute la situation analytique a été conçue comme produisant idéalement, je veux dire comme se fondant sur l'idéal de cette *fusion unitive*, ou de cette *unification fondante*, comme vous voudrez… [*Rires*] qui est censée avoir uni pendant neuf mois – je l'ai rappelé la dernière fois : l'enfant et la mère. Assurément…

Une voix féminine – On entend mal, très mal…
Lacan : On m'entend très mal… Je suis désolé que tout ceci marche très mal, mais je vous remercie beaucoup de me le dire. Je vais essayer de parler plus fort. Merci.
La même voix - Le micro !
Lacan : Ca ne marche pas du tout, aujourd'hui.

…qui unit donc l'enfant et la mère. C'est précisément de ne pas faire de cette union de l'enfant et de la mère, de quelque façon que nous la qualifiions : que nous en fassions ou non la fonction du *narcissisme primaire,* ou simplement le lieu élu de la *frustration* et de la *gratification,* c'est précisément de ceci qu'il s'agit, c'est-à-dire non pas de répudier ce registre mais de le remettre à sa juste place, que vont ici nos efforts théoriques.

C'est en tant qu'il est quelque part…
et je dis : au niveau de la confrontation sexuelle
…*cette première affirmation de l'unité du couple*, comme constituée par ce que l'énonciation religieuse a formulé comme « *l'une seule chair* ». Quelle dérision ! Qui peut affirmer, en quoi que ce soit, que dans l'étreinte dite *génitale* l'homme et la femme fassent une seule chair ? Si ce n'est que l'énonciation religieuse, ici recourt à ce qui est mis par l'investigation analytique, à ce qui dans la conjonction sexuelle, est *représenté* par le pôle maternel.

Je le répète, *ce pôle maternel*, pour - dans le mythe œdipien - sembler se *confondre*, donner purement et simplement le partenaire du petit mâle, *n'a en réalité rien à faire avec l'opposition mâle-femelle.*

Car aussi bien la fille que le garçon a affaire à ce lieu maternel de l'unité, comme lui représentant ce à quoi il est confronté au moment de l'abord de ce qu'il en est de la conjonction sexuelle. Pour le garçon comme pour la fille ce qu'il est comme *produit*, comme *petit(a)*, a à se *confronter* avec l'*unité* instaurée par l'idée de l'union de l'enfant à la mère et c'est dans cette *confrontation* que surgit le –φ, qui va nous apporter cet *élément tiers*, en tant qu'il fonctionne également comme signe d'un manque, ou si vous voulez encore, pour employer le terme humoristique de « *la petite différence* », de la petite différence qui vient jouer le rôle capital dans ce qu'il en est de la conjonction sexuelle en tant qu'elle intéresse le sujet.

Bien sûr, l'humour commun, ou le sens commun, comme vous voudrez, fait de cette petite différence le fait que, comme on dit : « *les uns en ont une* » et « *les autres pas* ». Il ne s'agit nullement de ceci, en fait. Car le fait de ne pas l'avoir joue pour la femme, comme vous le savez, un rôle aussi essentiel, un rôle aussi médiateur et constitutif dans l'amour, que pour l'homme.

Bien plus, comme FREUD l'a souligné, il semble que son manque effectif, lui confère-là quelques avantages.
Et c'est ce que je vais essayer de vous articuler *maintenant*.

En effet - *en effet !* - que voyons–nous, si ce n'est que, comme nous l'avons dit tout à l'heure, l'« *extrême raison* » du rapport…
autrement dit ce qui le reproduit à son extérieur
…va ici nous servir sous la forme du « *Un* », qui donne - qui reproduit - la juste proportion, celle définie par *petit(a),*
à l'extérieur du *rapport* ainsi défini comme *le rapport sexuel*.

Pour que l'un des partenaires se pose vis-à-vis de l'autre comme un « *Un* » à égalité…
en d'autres termes, pour que s'institue *la dyade du couple*
…nous avions ici, dans ce rapport ainsi inscrit, dans la mesure de la « *moyenne et extrême raison* », le support, à savoir ce second « *Un* » qui est inscrit à droite et qui redonne par rapport à l'ensemble, à condition qu'y soit maintenu ce terme tiers du *petit(a), la proportion*.

C'est là bien sûr, que réside ceci : que nous pouvons dire que dans la relation sexuelle, et pour autant que le sujet arrive à se faire *l'égal de l'Autre*, ou à introduire dans l'Autre lui–même, la répétition - la répétition du 1 - il se trouve en fait reproduire le rapport initial, celui qui maintient toujours constant cet élément tiers, qui ici est formulé par le *petit(a)* lui-même. Autrement dit, nous retrouvons ici le même procès qui est celui que j'avais inscrit, autrefois, sous la forme d'une barre de division, comme faisant partie du rapport du sujet au grand A.

En tant que sous le mode où une division se produit le A barré [Ⱥ] est donné, que par rapport à ce grand A, c'est un S barré [Ⱦ] qui vient s'instituer et que le reste y est donné par un *petit(a)* qui en est l'élément irréductible.

Qu'est-ce à dire ? C'est que nous commençons de concevoir comment il peut se trouver qu'un organe aussi local, si je puis dire, et en apparence purement fonctionnel, comme le pénis, puisse ici venir jouer un rôle, où nous pouvons entrevoir ce qu'il en est de la véritable nature de la satisfaction dans la relation sexuelle.

Quelque chose en effet, quelque part dans la relation sexuelle, peut *symboliser - si l'on peut dire !* - l'élimination de ce *reste*. C'est en tant qu'organe siège de la détumescence que, quelque part, le sujet peut avoir l'illusion, assurément trompeuse, mais pour être trompeuse elle n'est pas moins satisfaisante, qu'il n'y a pas de *reste*, ou tout au moins, qu'il n'y a qu'un *reste* parfaitement évanouissant.

Ceci à la vérité, serait simplement de l'ordre du comique, et certes y appartient, puisque c'est là en même temps ce qui donne sa limite à ce qu'on peut appeler *la jouissance,* en tant que *la jouissance* serait au centre de ce qu'il en est dans la satisfaction sexuelle. Tout le schème qui supporte *fantasmatiquement* l'idée de *la décharge*, dans ce qu'il en est des tensions pulsionnelles, est en réalité supporté par ce schème où l'on voit, sur la base de la fonction de la détumescence, s'imposer cette limite à *la jouissance*.

Assurément, c'est bien là la face la plus décevante qu'on puisse supposer à une satisfaction, si en effet ce dont il s'agissait était purement et simplement de *la jouissance*. Mais chacun sait que s'il y a quelque chose qui est présent dans la relation sexuelle, c'est *l'idéal de la jouissance de l'Autre* et aussi bien, ce qui en constitue l'originalité subjective.

Car il est un fait : c'est qu'à nous limiter aux fonctions organiques, rien n'est plus précaire que cet entrecroisement des jouissances. S'il y a bien quelque chose que nous révèle l'expérience, c'est *l'hétérogénéité radicale* de la jouissance mâle et de la jouissance femelle.

C'est bien pour cela qu'il y a tellement de bonnes âmes occupées, plus ou moins scrupuleusement, à vérifier la stricte simultanéité de leur jouissance avec celle du partenaire : à combien de ratages, de leurres et de tromperies ceci prête, ce n'est assurément pas aujourd'hui que j'irai, ici, en étaler l'éventail.

Mais c'est qu'aussi bien il s'agit de tout autre chose que de ce petit exercice d'acrobatie érotique. Si quelque chose…
on le sait assez, on sait aussi quelle place ceci a tenu dans un certain verbiage psychanalytique
…si quelque chose vient se fonder autour de *la jouissance de l'Autre*, c'est pour autant que la structure que nous avons aujourd'hui énoncée fait surgir *le fantôme du don.* C'est parce qu'*elle n'a pas le phallus* que *le don* de la femme prend une valeur *privilégiée* quant à *l'être* [le phallus] et qui s'appelle *l'amour*, qui est - comme je l'ai défini - « *le don de ce qu'on n'a pas* ».

Dans la relation amoureuse, la femme trouve une jouissance qui est, si l'on peut dire, de l'ordre précisément *causa sui,* pour autant qu'en effet ce qu'elle donne sous la forme de ce qu'elle n'a pas, est aussi la cause de son désir. Elle devient ce qu'elle crée de façon purement *imaginaire*, et justement ceci qui la fait objet, pour autant que dans le mirage érotique elle peut *être le phallus*, *l'être à la fois et ne pas l'être.* Ce qu'elle donne, de ne pas l'avoir, devient - je viens de vous le dire - la cause de son désir :
seule - peut-on dire - à cause de cela, la femme boucle de façon satisfaisante la conjonction génitale.

Mais bien sûr, dans la mesure où, d'avoir fourni l'objet qu'elle n'a pas, elle n'y disparaît dans cet objet. Je veux dire que cet objet ne disparaît - *la laissant à la satisfaction de sa jouissance essentielle* - que par le truchement de la castration masculine.
De sorte qu'en somme, elle, elle n'y perd rien *puisqu'elle n'y met que ce qu'elle n'a pas*, et que littéralement elle le crée.

Et c'est bien pour cela que c'est toujours par *identification* à la femme que la sublimation produit l'apparence d'une *création.*
C'est toujours sous le mode d'une genèse, obscure certes, avant que je ne vous en expose ici les linéaments, mais très strictement liée au don de l'amour féminin, en tant qu'il crée *cet objet évanouissant* - et en plus*, en tant qu'il lui manque* - qu'est *le phallus tout puissant*, c'est en ceci qu'il peut y avoir quelque part, dans certaines activités humaines…
qu'il nous restera à examiner, selon qu'elles sont mirage ou non
…ce qu'on appelle *création* ou *poésie* par exemple.

Le *phallus* est donc bien, si vous le voulez – par un côté – *le pénis*, mais c'est en tant que *c'est sa carence par rapport à la jouissance*, qui fait la définition de la satisfaction subjective à laquelle se trouve remise la reproduction de la vie.
En fait, dans l'accouplement, le sujet ne peut réellement posséder le corps qu'il étreint. Il ne sait pas les limites de la jouissance possible, je veux dire de celle qu'il pourrait avoir du corps de l'Autre comme tel, car ces limites sont incertaines.
Et c'est tout ce qui constitue cet au-delà que définissent scoptophilie et sadisme.

Que la *défaillance phallique* prend valeur toujours renouvelée d'*évanouissement de l'être du sujet*, voilà ce qui est l'essentiel de l'expérience masculine, et ce qui fait comparer cette jouissance à ce qu'on appelle le « *retour de la petite mort* ». Cette fonction *évanouissante*…
elle, beaucoup plus directe, directement éprouvée, dans la jouissance masculine
…est ce qui donne au mâle le privilège d'où est sortie l'illusion de la pure subjectivité.

S'il est *un instant*, *un quelque part*, où l'homme peut perdre de vue la présence de l'objet tiers, c'est précisément dans ce moment évanouissant où il perd - parce qu'il défaille - ce qui n'est pas seulement son instrument, mais pour lui comme pour la femme, *l'élément tiers* de la relation du couple. C'est à partir de là que se sont édifiées…
avant même l'avènement de ce que nous appelons ici le statut de la pure subjectivité
…toutes *les illusions de la connaissance.*

L'imagination du *sujet de la connaissance,* qu'elle soit d'avant ou après l'ère scientifique, est une forgerie de mâle, et de mâle en tant *qu'il participe de l'impuissance*, *qu'il nie le « moins quelque chose » autour de quoi se fait l'effet de causation du désir qui prend ce moins pour un zéro. Nous l'avons déjà dit : prendre le moins pour un zéro, c'est le propre du sujet et le « nom propre » est ici fait pour marquer la trace.*

Le rejet de la castration marque le délire de la pensée, je veux dire : l'entrée de la pensée du « *je* », comme tel, dans le *réel*, qui est proprement ce qui constitue, dans notre premier quadrangle, le statut du « *je ne pense pas* » en tant que - seule - le soutient la syntaxe.

Voilà ce qu'il en est, pour la structure, de ce que permet d'édifier ce que FREUD nous désigne autour de *la satisfaction sexuelle* dans son rapport avec le statut du sujet.

Nous en resterons là pour aujourd'hui, désignant pour la prochaine fois ce que nous avons à avancer maintenant sur la fonction de *l'acting out.*

J'instaure en somme, toute une *méthode*…
sans laquelle on peut dire que tout ce qui dans un certain champ reste implicite concernant ce qui définit ces champs, à savoir la présence comme telle du sujet
…eh bien, cette *méthode* que j'instaure, consiste, permet de parer, si l'on peut dire, à tout ce que cette implication du *sujet* dans ce champ y introduit de *fallace,* de *falsité* à la base.

Quelque chose dont en somme on s'aperçoit, à prendre un peu de recul, c'est que cette *méthode* a bien toute cette *généralité*, *bien sûr ce n'est pas d'une visée si générale que je suis parti,* je dirai même plus - quelque chose dont je m'aperçois moi-même après coup - que quelque jour il arrive que cette *méthode*, on s'en serve pour *repenser les choses* là où elles sont le plus intéressantes, *sur le plan politique* par exemple, pourquoi pas ?

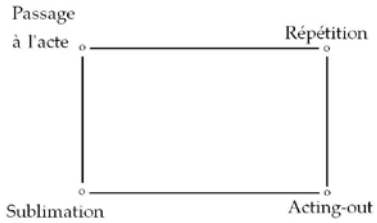
Il est certain qu'avec des *amodiations*[55] suffisantes, certains des schémas que je donne y trouveront leur application, c'est peut-être même là qu'ils auront le plus de succès, car sur le terrain pour lequel je les ai forgés, ce n'est pas joué d'avance.

Étant donné que peut-être c'est là, c'est sur ce terrain, sur ce terrain qui est celui du psychanalyste, qu'un certain « *Un* » passe…
qui est précisément celui que manifestent ce que j'appelle - et elles ne sont pas univoques - les fallaces du sujet
…trouve le mieux a résister. Enfin, il n'en reste pas moins que c'est là que ces concepts se seront forgés et qu'on peut même dire plus : c'est que toute la contingence de l'aventure, à savoir le mode–même de ce qu'ils auront eu à affronter, *ces concepts*, à savoir :

- par exemple la théorie analytique telle qu'elle s'est déjà forgée, telle qu'ils ont à y introduire correction,

- cette théorie analytique et la dialectique même de ce que leur introduction dans la théorie analytique aura comporté de difficulté, voire de résistance - voire de résistance en apparence tout à fait accidentelle, extérieure - tout cela vient en quelque sorte *contribuer* aux modes sous lesquels je les aurai serrés.

Je veux dire que ce qu'on peut appeler la résistance des psychanalystes eux–mêmes à ce qui est leur propre champ, est peut-être ce qui apporte le témoignage le plus éclatant des difficultés qu'il s'agit de résoudre. Je veux dire : de leur structure même.
Voilà donc pourquoi, aujourd'hui nous arrivons à un terrain encore un peu plus vif, au moment où il va s'agir que je vous parle de ce que j'ai situé au quatrième sommet du quadrangle, que nous qualifierons…
je suppose que mes auditeurs d'aujourd'hui y étaient tous, là, dans mes deux précédentes leçons
…que nous qualifierons - ce quadrangle - de celui qui connote le moment de *la répétition*.



La répétition ai-je dit, à quoi répond comme *fondateur du sujet, le passage à l'acte,* je vous ai montré, j'ai insisté - j'y reviendrai aujourd'hui parce qu'il faut y revenir - sur l'importance, dans ce statut de *l'acte*, qu'a *l'acte sexuel.* Sans le définir comme *acte,* il est absolument impossible de situer, de concevoir, la fonction que FREUD a donnée à la sexualité, concernant *la structure* de ce qu'on doit appeler, avec lui, *la satisfaction. Satisfaction* subjective, *Befriedigung,* qui ne saurait être conçue d'un autre lieu que de celui où s'*institue* le sujet comme tel.C'est la seule notion qui fonctionne d'une façon qui puisse donner un sens à cette *Befriedigung.*

Pour donner à cet acte sexuel les repères structuraux hors desquels il nous est impossible de concevoir sa place dans ce dont il s'agit, à savoir la théorie freudienne, nous avons été amenés à faire fonctionner un des ressorts les plus exemplaires de la pensée mathématique. Assurément quand j'use de tels *moyens*, il est bien entendu qu'il y attient [attenir] toujours quelque chose de partiel, *de partiel pour quiconque, de la théorie mathématique, n'aura à connaître que ce dont je me serai servi moi–même comme instrument.*

55 Amodiation : Bail à ferme d'un bien foncier, d'une exploitation rurale, etc., moyennant une prestation périodique en nature ou en argent ; concession.

Mais bien sûr, la situation peut être différente pour quiconque connaît la place de tel ressort, qu'avec sans doute ma part à moi d'inexpérience, j'extrais, croyez-le tout de même :

- non sans savoir quelles sont les ramifications de ce dont je me sers, dans l'ensemble de la théorie mathématique,
- et non s'en m'être assuré que pour quiconque voudrait en faire un usage plus approfondi, il trouverait – dans l'ensemble de la théorie, aux points précis que j'ai choisis pour fonder telle structure - il trouverait tous les prolongements qui lui permettraient d'y donner une juste extension.

Quelque écho m'est revenu que m'entendant parler de *l'acte sexuel*, à me servir pour en y structurer les tensions, de ce que me fournissait de *ternaire* la proportion du *Nombre d'or*, quelqu'un laissa passer entre ses dents cette remarque :

« *La prochaine fois que j'irai foutre, il ne faudra pas que j'oublie ma règle à calcul !* » [Rires]

Assurément, cette remarque a tout le caractère plaisant qu'on attribue au *mot d'esprit*, elle reste quand même pour moi à prendre *mi-figue, mi-raisin*, à partir du moment où le responsable de cette amusante sortie est un *psychanalyste*. Car à la vérité, je pense très précisément que la réussite de la jouissance au lit est essentiellement faite - *comme vous allez le voir je remettrai les points sur les « i »* - de l'oubli de ce qui pourrait être trouvé sur *la règle à calcul*. Pourquoi ?

C'est si facile à oublier...
ce sur quoi j'insisterai une fois de plus tout à l'heure. C'est même là tout le ressort de ce qu'il y a, en somme, de satisfaisant dans ce qui d'autre part – subjectivement – se traduit par *la castration*.
...mais il est bien clair qu'un *psychanalyste* ne saurait oublier que c'est dans la mesure où un autre acte l'intéresse…
que nous appellerons, pour introduire son terme aujourd'hui : *l'acte psychanalytique*
…que quelque recours à *la règle à calcul* peut évidemment être exigible.

La règle à calcul - bien sûr, pour éviter tout malentendu - ne consistera pas dans cette occasion, à s'en servir pour y lire - nous n'en sommes pas encore là ! - ce qui se lit à la rencontre de deux petits traits, mais pour ce qu'elle porte en elle-même d'une mesure, qui ne s'appelle pas autrement que celle du *logarithme*, elle nous fournit en effet quelque chose qui n'est pas tout à fait sans rapport avec la structure que j'évoque.

L'acte psychanalytique a ceci de frappant - à le nommer ainsi en référence à l'ensemble de la théorie - a ceci de frappant, qui va nous permettre de faire *une remarque* qui peut-être a paru à certains dans les marges de ce que j'ai énoncé jusqu'ici, et qui est celle-ci : j'ai insisté sur le caractère d'*acte* de ce qu'il en est de *l'acte sexuel*.

On pourrait remarquer à ce propos, que tout ce qui s'énonce dans la théorie analytique, semble destiné à *effacer*…
à l'usage de ces êtres à divers titres souffrants ou insatisfaits dont nous prenons la charge
…le caractère d'*acte* qu'il y a dans le fait *de la rencontre sexuelle*.

Toute la théorie analytique met l'accent sur le mode de *la relation sexuelle*, déclarée à bon ou à mauvais droit…
en tout cas à divers titres, et à des titres sur lesquels je me suis permis d'élever à plusieurs reprises quelques objections
…à qualifier comme plus ou moins satisfaisante telle ou telle forme de ce qu'on appelle *la relation sexuelle*.

On peut se demander si ce n'est pas là *une façon d'éluder, voire même de noyer* ce qu'il y a de vif, de tranchant à proprement parler… puisqu'il s'agit là de quelque chose qui a la même *structure de coupure* que celle qui appartient à tout *acte*
…ce qu'il en est proprement de l'*acte sexuel*.

Comme c'est une coupure qui, comme toute notre expérience le démontre surabondamment, ne va pas toute seule, et ne donne pas à proprement parler un résultat de simple équité, comme toutes sortes d'anomalies structurales…
au reste parfaitement articulées et repérées, sinon conçues à leur véritable portée dans la théorie analytique
…en sont le résultat, il est bien clair que le fait d'éluder ce qu'il en est du relief comme tel de l'*acte*, est assurément quelque chose de lié à ce que j'appellerai le tempérament, *le mode tempéré* sous lequel la théorie s'avance, dans le dessein manifeste de ne pas traîner avec elle trop de scandale.

Le pire étant bien entendu celui-ci, qui ne semble pas pour autant réduit par cette prudence, que l'acte sexuel dès lors - quelle que soit notre aspiration à *la liberté de la pensée* - que l'acte sexuel, contrairement à ce qui a pu s'affirmer dans telle ou telle zone et l'examen objectif qui ressort à l'éthique, eh bien, il faut bien le dire…
que la théorie le reconnaisse ou non, y mette l'accent ou ne l'y mette pas, peu nous importe
…l'expérience, semble-t-il, prouve surabondamment que depuis des temps qui ne datent pas d'hier, où parmi les nombreuses tentatives qui se sont faites, plus ou moins héritées des expériences autrement complexes qui furent celles de ce qu'on appelle « *le temps de l'homme du plaisir* », que ce à quoi ont pu aboutir, dans *certaines formules outrées* des milieux libertaires du début de ce siècle par exemple, dont il y avait encore quelques exemplaires surnageant, flottant, dans des milieux, sur d'autres terrains autrement sérieux, j'entends sur des terrains révolutionnaires, on a pu voir encore se maintenir la formule qu'après tout, enfin, l'acte sexuel ne devait pas être pris pour avoir plus d'importance que celle de boire un verre d'eau.

Ça se disait, par exemple dans certaines zones, certains groupes, certains secteurs, dans l'entourage de LÉNINE.
Je me souviens d'avoir lu autrefois en allemand un fort joli petit volume, qui s'appelait *Wege der Liebe* [Chemins de l'amour],
si je me souviens encore bien du titre…
c'était quand même le commencement, avant la guerre, de quelque chose qui ressemblait fort au livre de poche,
et *sur la couverture il y avait le ravissant museau de* Mme KOLLONTAI[56] - c'était la première équipe –
et elle fut, si mon souvenir est bon, ambassadrice à Stockholm
…c'étaient de charmants contes sur ce thème.

Le temps ayant passé et les sociétés socialistes ayant la structure que vous savez, il apparaît bien que *l'acte sexuel* n'est pas encore passé au rang de ce qu'on satisfait au *snack-bar*. Pour tout dire, que *l'acte sexuel* traîne encore avec soi et doive traîner pour longtemps, cette sorte de bizarre effet de je ne sais pas quoi, moi… de discordance, de déficit, de quelque chose qui ne s'arrange pas et qui s'appelle la culpabilité. Je ne crois pas que tous les écrits des esprits élevés qui nous entourent et qui s'intitulent… des choses comme *L'Univers morbide de la faute* par exemple, comme s'il était d'ores et déjà conjuré ! C'est un de mes amis[57] qui l'a écrit, je préfère toujours citer des gens que j'aime bien. [*Rires*]

Tout ça n'arrange pas du tout la question et ne fait pas, pour autant que nous n'ayons en effet à nous occuper probablement encore pour longtemps, de ce qui reste accroché de cet univers, autour des *ratés* disons - mais des *ratés* dont il s'agit justement de considérer le statut : ces *ratés* leur sont peut-être essentiels - des *ratés* dis-je, ou *pas–ratés*, de la structure de *l'acte sexuel*.

Moyennant quoi, je crois devoir revenir, très courtement certes, mais revenir encore sur ce qu'a d'insuffisant la définition qui peut nous être donnée dans un certain registre d'*homélie bénisseuse,* concernant *ce qu'on appelle le stade génital,* sur ce qui ferait la structure idéale de son objet. Il n'est pas tout à fait vain de se reporter à cette littérature. Qu'à la vérité, la dimension de la tendresse qu'on y évoque soit quelque chose assurément de respectable, je n'ai pas à contester, mais qu'on l'y considère comme *une dimension* en quelque sorte *structurale* : voilà quelque chose sur lequel je ne crois pas vain d'apporter une contestation.

Je veux dire d'abord, qu'aussi bien il n'est pas non plus absolument…

- *Qu'est-ce qui arrive ?* [*un des fils de l'appareil de prise de son commence à brûler*]
- *Quoi ?*

Sur le sujet de cette fameuse « *tendresse* »… [*Rires*] On pourrait là un peu y penser. Il y a une face de la tendresse, et peut-être toute la tendresse, qu'on pourrait épingler de quelque formule qui serait assez proche de celle-ci :

« *Ce qu'il nous convient d'avoir d'apitoiement au regard de l'impuissance d'aimer.* »

Structurer ça, au niveau de la pulsion comme telle, n'est pas facile. Mais aussi bien, pour illustrer ce qu'il conviendrait d'articuler au regard de ce qu'il en est de *l'acte* et de la satisfaction sexuelle, il serait peut–être bon de rappeler ce que l'expérience impose au psychanalyste, de l'*ambiguïté*…
ils appellent cela l'*ambivalence*. On a tellement usé de ce mot *ambivalence,* qu'il ne veut absolument plus rien dire !
…de *l'ambiguïté de l'amour*.

Est-ce qu'un *acte sexuel* est moins un *acte sexuel*…
n'est qu'un acte immature qui sera à renvoyer - pour nous - dans le champ d'un sujet inachevé,
resté accroché à l'arriération de quelque stade archaïque
…s'il est commis, cet *acte sexuel*, dans *la haine* tout simplement ? Le cas semble ne pas intéresser la théorie analytique.
C'est curieux : je ne l'ai vu soulever nulle part, ce cas.

Pour introduire la considération de cette dimension, j'ai dû, dans un séminaire déjà ancien[58] - enfin, du temps où *le séminaire* était un *séminaire* - j'ai dû me servir de la pièce de CLAUDEL[59], bien connue, plus exactement de la trilogie qui commence avec *L'otage*.
Les amours de TURELURE et de Sygne DE COÛFONTAINE sont–elles ou non une conjonction immature ?

Ce qu'il y a d'admirable, c'est que je crois avoir amplement fait valoir les mérites et les incidences de cette trilogie tragique, je dois dire également : sans que personne, à ma connaissance, parmi mes auditeurs, en ait perçu la portée. Ce n'est pas étonnant, puisque je n'ai pas pris soin de mettre expressément l'accent sur cette question précise et qu'en général les auditeurs, d'après tout ce que j'en ai eu d'échos, évitent aisément ce point.

---

56 Alexandra Kollontai : *Wege der Liebe* (*Chemins de l'amour*). *Drei Erzählungen* (*trois récits*), Berlin , Malik-Verlag, 1925.
Cf. aussi : *Marxisme et révolution sexuelle*, La Découverte, 2001.
57 A. Hesnard : *L'Univers morbide de la Faute*, PUF 1949.
58 Séminaire1960-61 : « *Le transfert...* », séances des 03-05 , 10-05 , 17-05 , 24-05-1961. Le Seuil, 2001.
59 Paul Claudel, la trilogie : *L'otage*, *Le pain dur*, et *Le père humilié*, in Claudel Théâtre II, Gallimard, Pléiade, 1956, ou Folio n°170.

Il y en a deux espèces :

- ceux qui suivent Monsieur CLAUDEL dans *la résonance religieuse* du plan où il situe une tragédie qui est assurément une des plus radicalement « *anti-chrétiennes* » qui aient jamais été forgées, tout au moins, eu égard à un christianisme de bon ton et d'émotion tendre.
- Ceux qui le suivent dans cette atmosphère pensent que *Sygne De Coûfontaine*, bien entendu, *reste dans tout cela intacte.*

Ce n'est pas ce que dans le drame, elle semble articuler, elle. Mais qu'importe : on entend à travers certains écrans. Chose curieuse : les auditeurs qui sembleraient ne pas devoir être incommodés par cet écran, à savoir les auditeurs *non religiosés à l'avance*, semblent de la même façon ne rien vouloir entendre de ce dont il s'agit très précisément.

Quoi qu'il en soit, puisque nous n'avons pas d'autres références à notre portée - je veux dire *à la portée de la main*, ici, du haut d'une tribune - je laisse quand même soulevée la question de savoir si un acte sexuel consommé dans la haine en est moins un acte sexuel de pleine portée, dirai-je. Porter la question à ce niveau déboucherait sur bien des biais, qui ne seraient pas inféconds, mais où je ne peux entrer aujourd'hui.

Qu'il me suffise de marquer, dans la théorie régnante concernant « *le stade génital* », un autre trait, qui semble mal raccordé à ceux dont on fait usage, c'est à savoir *le caractère* - si l'on peut dire *limité, modéré, tempéré*, de toute façon, qu'y prendrait *l'affection du deuil.* Le signe de la maturité génitale étant que cet objet réalisé dans le conjoint…

puisqu'il s'agit, après tout, d'une formule qui tend à s'adapter à des mœurs aussi conformes qu'on peut le souhaiter

…cet *objet*, il serait normal et signe de maturité *qu'on puisse en faire*, dans un délai que nous appellerons décent, *le deuil.*

Il y a là quelque chose, d'abord, qui fait penser qu'il serait dans les normes de ce qu'on appelle une maturité affective, que ce soit l'autre qui parte le premier ! Ça fait penser à la bonne histoire, qui était sans doute celle [...] dont FREUD fait état quelque part. Le monsieur qui - viennois bien sûr, c'est une histoire viennoise... - qui dit à sa femme :

« *Quand l'un de nous deux sera mort, j'irai à Paris.* » [*Rires*]

C'est curieux, je remarque, par cette voie grossière d'opposition contrastée qu'il ne soit jamais évoqué non plus dans la théorie, quoi que ce soit concernant - concernant « *le sujet mature* » - concernant le deuil qu'il laissera, lui, derrière lui.
Ça pourrait aussi bien être une caractéristique qu'on pourrait très sérieusement envisager, concernant le statut du sujet !
Il est probable que ça intéresserait moins la clientèle… De sorte que là-dessus : même blanc !

Il y a d'autres remarques, que ce menu incident [l'incident du fil brûlé] pour le temps qu'il nous a fait perdre, me force à abréger.
Je voudrais simplement dire ceci : c'est que l'insistance qui est mise, également le foisonnement de développements qui concernent ce qu'on appelle la « *situation* », ou encore la « *relation* » *analytique*, est–ce que ceci n'est pas fait aussi pour nous permettre d'éluder la question concernant ce qu'il en est de *l'acte analytique ?*

L'acte analytique bien sûr, dira-t-on, c'est *l'interprétation.* Mais comme *l'interprétation*, c'est assurément - d'une façon toujours croissante dans le sens du déclin - ce sur quoi il semble le plus difficile dans la théorie d'articuler quelque chose, nous ne ferons pour l'instant que *prendre acte* - c'est le cas de le dire - de cette déficience, et remarquerons que…

d'une façon qui n'est pas sans comporter, je dois dire, quelque promesse

…nous avons tout de même quelque chose de très strict dans la théorie, qui conjugue *la fonction de l'analyste*…

je ne dis pas la « *relation analytique* », sur laquelle je viens de très exactement diriger mon index,
pour dire qu'elle a en cette occasion une fonction d'écrantage

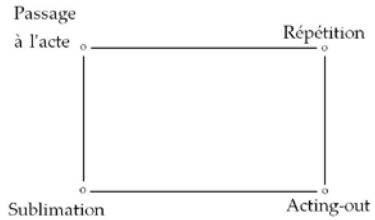
…que *la fonction analytique* donc, paraît se rapprocher de quelque chose qui est du registre de *l'acte.*

Ceci n'est pas sans promesse, nous allons le voir. Pour cette raison : c'est que si *l'acte analytique* est bien à préciser en ce point…

bien sûr, pour nous le plus vif et le plus intéressant à déterminer : le point en bas à gauche du quadrangle qui nous concerne, au niveau où il s'agit de l'inconscient et du symptôme

… *l'acte analytique* a, je dirai d'une façon assez complète, la structure du refoulement, d'une sorte de position « *à côté* ».

Un représentant - si je puis m'exprimer ainsi - de sa représentation déficiente nous est donné sous le nom précisément de l'*acting out,* qui est dans ce schéma ce que j'ai à introduire aujourd'hui.



Tous ceux qui sont ici analystes ont au moins une vague notion de ce terme. Son axe, son centre, est donné par ceci : que certains actes…

ayant une structure sur laquelle tous ne sont pas forcément à s'entendre,
mais sur lesquels on peut tout de même se reconnaître

…sont susceptibles de se produire dans l'analyse et dans un certain rapport de dépendance plus ou moins grande, au regard non pas de la *situation* ou de la *relation* analytique, mais d'un moment précis de l'intervention de l'analyste : de quelque chose, donc, qui doit avoir quelque rapport avec ce que je considère comme pas défini du tout, à savoir *l'acte psychanalytique.*

Nous n'avons pas, en un champ aussi difficile, à nous avancer comme le rhinocéros dans la porcelaine !
Nous avons à y avancer doucement : de tenir avec *l'acting out* quelque chose, quelque chose sur quoi il semble possible d'attirer l'attention de ceux qui ont l'expérience de l'analyse, de façon qui promette accord.

On sait qu'il est quelque chose qui s'appelle *l'acting out, que ça a rapport avec l'intervention de l'analyste.* J'ai désigné la page de mes *Écrits*…

c'est dans mon dialogue avec Jean HIPPOLYTE, concernant la *Verneinung*

…où j'ai mis en relief un très bel exemple, excellent témoignage, auquel on peut faire foi, car c'est un témoignage vraiment « *innocent* », c'est le cas de le dire, celui d'Ernst KRIS, dans *l'article* qu'il a fait sous le titre *Ego Psychology and Interpretation in Psychoanalytic Therapy, Psychoanalytic Quaterly, volume XX, n°1, janvier l951, pp. 15-30.*

Je l'ai marqué en long et en large, dans ce texte de moi aisé à retrouver. J'en ai même dit la page[60], à l'un de ces derniers séminaires[61] et *c'est dans mon dialogue avec* Jean HIPPOLYTE, *celui qui suit Fonction et champ de la parole et du langage,* autrement dit le *Discours de Rome. J'y ai mis en relief ce que comporte le fait*, pour KRIS, d'avoir - suivant un principe de méthode qui est celui que promeut l'*ego psychology* - *d'être intervenu* dans le champ qu'il appelle « *la surface* [62] » et que nous appellerons quant à nous *le champ d'une appréciation de réalité.* Cette « *appréciation de réalité* », elle joue un rôle dans les interventions analytiques. En tous les cas dans les termes de référence de l'analyste, elle joue un rôle considérable !

Ce n'est pas une des moindres distorsions de la théorie que celle, par exemple, qui va à dire qu'il est possible d'interpréter ce qu'on appelle *les manifestations de transfert*, en faisant sentir au sujet ce que les *répétitions*, qui en constitueraient l'essence, ont d'impropre, de déplacé, d'inadéquat, au regard de - ce qui a été écrit, imprimé noir sur blanc ! - *ce champ de la situation analytique* : du confinement dans le cabinet de l'analyste, considéré comme constituant - ceci a été écrit - *une réalité si simple* ! Le fait le dire : « *Vous ne voyez pas à quel point il est déplacé que telle et telle choses se répètent ici, dans ce champ où nous nous retrouvons 3 fois par semaine.* »...

comme si le fait de se retrouver trois fois par semaine était une réalité si simple !

…a quelque chose assurément, *qui laisse fort à penser sur la définition* que nous avons à donner de ce qu'il en est *de la réalité dans l'analyse.*

Quoi qu'il en soit, c'est sans doute dans une perspective analogue que M. KRIS se place quand : ayant affaire à quelqu'un qui - *à ses yeux à lui :* KRIS - s'épingle de s'accuser de plagiarisme, ayant mis la main sur un document qui - *à ses yeux à lui :* KRIS - prouve manifestement que le sujet n'est pas réellement *un plagiaire*, croit devoir, comme intervention « *de surface* », articuler que bel et bien, lui KRIS l'assure qu'il n'est pas *un plagiaire*, puisque le volume dans lequel lui - le sujet - a cru en trouver la preuve, KRIS a été le chercher et le trouver, et qu'il n'y a rien vu de spécialement original dont le sujet - son patient - aurait fait son profit.

Je vous prie de vous reporter à mon texte, comme aussi bien au texte de KRIS, comme aussi bien - si vous pouvez arriver à mettre la main dessus - au texte de Melitta SCHMIDEBERG, qui avait eu le sujet dans une première période ou tranche d'analyse. Vous y verrez ce que comporte d'absolument exorbitant ce passage par ce truchement, pour aborder un cas où rien n'est bien évidemment dit : *ce qui est l'essentiel ce n'est pas que le sujet soit réellement ou non plagiaire, mais c'est que tout son désir soit de plagier*, pour cette simple raison qu'il lui semble impossible de formuler quelque chose qui ait une valeur, sinon que lui ne l'ait empruntée à un autre. C'est cela qui est le ressort essentiel. Je peux schématiser aussi ferme, parce que c'est cela qui est le ressort.

Quoi qu'il en soit, après cette *intervention* [63], c'est KRIS lui-même qui nous communique qu'après un petit temps de silence du sujet - *qui pour KRIS accuse le coup* - il énonce simplement ce petit fait : que depuis un bon petit bout de temps, il va, chaque fois qu'il sort de chez KRIS, absorber un bon petit plat de cervelle fraîche. [*Rires*]

Qu'est-ce que c'est que ceci ? Je n'ai pas à le dire, puisque déjà tout au début de mon enseignement, j'ai mis en valeur le fait que ceci est un *acting out*. En quoi…

en quoi qui n'était pas absolument articulable à ce moment comme je peux le faire maintenant

…en quoi, sinon en ceci que *l'objet petit(a)*, oral, est là en quelque sorte présentifié, apporté sur un plat - c'est bien le cas de le dire - par le patient, en relation, en rapport, avec cette intervention.

---

60 *Écrits* p.393, « *Réponse au commentaire de Jean Hyppolite* », (ou t.1 p.391), ainsi que Le séminaire, Livre I, Paris, Le Seuil, 1975, p. 71-72 : séance du 10-02-1954 « *sur la Verneinung de Freud* ». Cf. aussi « La direction de la cure… *Écrits* p.598, (ou t.2 p.75).

61 Cf. séminaires L'angoisse, séance du 23-01-1963.

62 Ernst Kris se proposait de démontrer par ce cas le procédé d'interprétation propre à l'*ego psychology* : l'exploration progressive de la « surface » vers « les profondeurs » et « ne visant pas, à travers l'interprétation, un accès direct et rapide vers le « ça » ; Kris, op. cit. p.24.

63 Cf. La direction de la cure... », *Écrits* p. 600 (ou t.2 p.77).

Et puis après ? Après ? Ceci bien sûr n'a pour nous d'intérêt, maintenant…
encore que bien sûr ça en ait toujours un, permanent, pour tous les analystes
…que ceci n'a d'intérêt maintenant que si ça nous permet d'avancer un peu dans la structure.

Alors, on appelle ça *acting out*. Qu'est-ce que nous allons faire de ce terme ?

D'abord, nous ne nous arrêterons pas, je pense, à ceci : c'est de tomber dans le travers d'user de ce qu'on appelle le « *franglais* ». Pour moi, l'usage du « *franglais* », je dois dire - *quelque goût que je puisse avoir pour la langue française* - ne m'incommode à aucun degré. Je ne vois vraiment pas pourquoi n'adonnerions pas notre usage de la langue de l'emploi éventuel de mots qui n'en font pas partie ? Ça ne me fait ni chaud ni froid ! Ceci, d'autant plus que ce que je n'arrive d'aucune façon à le traduire, et que c'est un terme, en anglais, d'une extraordinaire pertinence.

Je le signale en passant, pour la raison qu'à mes yeux c'est en quelque sorte, si l'on peut dire, une confirmation de quelque chose. C'est à savoir, que si les auteurs…
et je ne vais pas vous faire l'histoire des auteurs qui l'ont introduit, parce que le temps me presse
…si les auteurs se sont servis d'« *acting out* », du terme *acting out* en anglais, eh bien, ils savaient très bien ce qu'ils voulaient dire et je vais vous en apporter la preuve.

Non pas en me servant de ce que j'aurais cru pouvoir trouver dans un excellent dictionnaire philologique fondamental, que j'ai, bien entendu, chez moi, en treize volumes : le *New English Oxford Dictionary* : pas trace de *act out*. Mais il m'a suffi d'ouvrir le *Webster's*…
qui est aussi un admirable instrument - quoique en un seul volume - et qui parait en Amérique
…pour trouver à *to act out,* la définition suivante, que j'espère retrouver… Voilà ! : *to*…
je m'excuse de mon… de mon anglais… de mon articulation, mon « *spelling* » insuffisant en anglais
…*to represent,* entre parenthèses : *as a play, story and so on, in action* – donc : *représenter* comme un jeu sur la scène, une histoire en action, *as opposed :* comme opposée, *to reading :* à la lecture. Comme par exemple : *as, to act out a scene one has readed.* Donc, comme *act out* - je ne dis pas : « *jouer* » , puisque c'est *act out,* n'est-ce pas, ce n'est pas *jouer* [*to play*] - *une scène qu'on a lue.* Donc il y a *deux* temps.

Vous avez lu quelque chose : vous lisez du RACINE, mais vous le lisez mal, bien entendu - je parle : que vous le lisez à voix haute de façon détestable - quelqu'un qui est là *veut vous montrer ce que c'est* : il le joue. Voilà ce que c'est que *to act out.*

Je suppose que les gens qui ont choisi ce terme dans la littérature anglaise, pour désigner *l'acting out*, savaient ce qu'ils voulaient dire. En tout cas, ça colle parfaitement. *Je « act out » quelque chose, parce que ça m'a été lu, traduit, articulé, signifié insuffisamment, ou « à côté ».*

J'ajouterai que s'il vous arrive l'aventure que j'ai imagée tout à l'heure, à savoir que quelqu'un veuille vous donner une meilleure présence de RACINE, c'est pas un très bon point de départ, ça sera probablement aussi mauvais que votre façon de lire. En tout cas, ça partira déjà d'un certain porte-à-faux : il y a quelque chose déjà d'à-côté, voire d'amorti, dans *l'acting out* introduit par une telle séquence. C'est-là la remarque autour de quoi j'entendrai approcher ce que je mets seulement en question aujourd'hui.

Pour parler de *la logique du fantasme*, il est indispensable d'avoir au moins quelque idée d'où se situe l'acte psychanalytique. Voilà qui va nous forcer à un petit retour en arrière. On peut en effet remarquer - *ça va sans dire, mais ça va encore bien mieux en le disant* - que l'acte psychanalytique n'est pas un acte sexuel.

Ce n'est même pas possible du tout de les faire interférer. C'est tout à fait le contraire. Mais dire : « *le contraire* », ça ne veut pas dire le *contradictoire,* puisque nous faisons de la logique ! Et pour le faire sentir, je n'ai qu'à évoquer « *la couche analytique* ». Elle est quand même là pour quelque chose ! Dans l'ordre topologique, il y a quelque chose dont je me suis aperçu - mais c'est vraiment un problème - que les mythes en font peu état, et pourtant « *le lit* » c'est quelque chose qui a affaire avec l'acte sexuel.

Le lit, ce n'est pas simplement ce dont nous parle ARISTOTE pour - je vous le rappelle - désigner à ce propos la différence de la φύσις [phusis] avec la τέχνη [technè]. Et de nous présentifier un lit en bois comme si, d'un instant à l'autre, il pouvait se remettre à bourgeonner ! J'ai bien cherché, dans ARISTOTE il n'y a pas trace du lit considéré comme… je ne sais pas… ce que j'appellerai, dans mon langage à moi - et qui n'est pas très loin de celui d'ARISTOTE - le lieu de l'Autre !

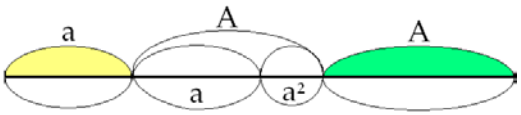
Il avait un certain sens du τὸπος [topos], lui aussi, quand il s'agissait de l'ordre de la nature. C'est très curieux, ayant parlé…
au livre « *êta* », si mon souvenir est bon, de la *Métaphysique* [64], mais je ne vous jure pas
…de ce lit si bel et bien, il ne le considère jamais comme τόπος [topos] de l'acte sexuel.

On dit « enfant d'un premier lit ». C'est tout de même à prendre aussi au pied de la lettre. Les mots, ça ne se dit pas, ça ne se conjoint pas au hasard. Dans certaines conditions, le fait *d'entrer dans l'aire du lit* peut peut-être qualifier un acte comme ayant un certain rapport avec l'acte sexuel, comme : « *faire les ruelles* » des Précieuses[65].

64 Aristote : Métaphysique, Livre VII, Ch. 5, § 3.
65 Ruelle : Au XVII[e] et au XVIII[e] siècles, alcôve attenante au lit, chambre à coucher de certaines dames de qualité, qui tenaient lieu de salon littéraire et mondain.

Alors « *le lit analytique* » signifie quelque chose : une aire qui n'est pas sans un certain rapport à *l'acte sexuel*, qui est un rapport à proprement parler de contraire, à savoir qu'il ne saurait d'aucune façon s'y passer. Il n'en reste pas moins que c'est un lit et que ça introduit le sexuel sous la forme d'un champ vide ou d'un *ensemble vide*, comme on dit quelque part.

Et alors, si vous vous rapportez à mon petit schéma structural, puisque c'est là que nous l'avons déjà placé, l'Autre sexuel, c'est là aussi que l'acte analytique, en aucun cas, n'a rien à foutre.



Il s'arrête là, à cela [Lacan désigne le A de droite] : et le *petit(a)*, et leur rapport… je veux dire l'Autre (grand A) dont après tout, j'aimerais bien de temps en temps pouvoir élider les choses lourdes. Mais enfin, pour ceux qui sont sourds, qui ne m'ont encore jamais entendu, il s'agit bien de ce champ de l'Autre, en tant - non pas tant qu'il redouble - mais qu'*il se dédouble* de façon telle que justement il y est - en son intérieur - question d'un Autre en tant que champ de l'acte sexuel.

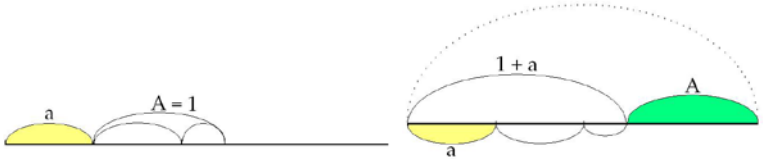
Et puisque cet Autre, là, qui semble bien ne pas pouvoir aller sans, et qui est ce champ de l'Autre (de *l'aliénation*), *ce champ de l'Autre* qui nous introduit l'Autre du A, qui est aussi *le champ de l'Autre* où *la vérité* pour nous se présente, mais de cette façon rompue, morcelée, fragmentaire, qui la constitue à proprement parler comme *intrusion dans le savoir*.

Avant d'oser même poser les questions concernant ceci : « *où est le psychanalyste ?* », il nous faut faire le rappel de ce dont il s'agit, concernant le statut de ce que désigne ici : le segment *petit(a)*. Vous avez, je pense, déjà senti qu'il est bien clair qu'il y a un rapport entre ce *a* qui est ici [en jaune] et ce grand A qui est là [en vert], qu'ils ont même la même fonction par rapport à *deux choses différentes*.

Le *petit(a)*…

> forme fermée, forme donnée au départ de l'expérience analytique, sous laquelle se présente le sujet, production de son histoire et nous dirons même plus : déchet de cette histoire, forme qui est celle que je désigne sous le nom de *l'objet(a)*

…a le même rapport avec le A de l'Autre sexuel, que ce *A de la vérité*, du champ d'intrusion de ce quelque chose qui boite, qui pèche dans le sujet, sous le nom de *symptôme* - le même rapport que ce champ *petit(a)*, avec quoi ? Avec l'ensemble !



Toute coupure faite dans ce champ … et ce n'est pas dire que l'analyste qui y procède soit à identifier à *ce champ de l'Autre*…

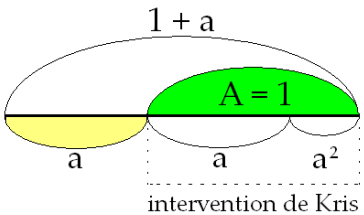
> comme on serait évidemment un tant soit peu tenté de le faire : les grossières analogies entre l'analyste et le père, par exemple, puisque aussi bien, ce pourrait aussi être là que fonctionne cette mesure destinée à déterminer tous les rapports de l'ensemble et nommément ceux du *petit(a)* avec le champ du A sexuel. Ne nous pressons pas, je vous en prie, vers des formules aussi précipitées, d'autant plus qu'elles sont fausses

…ceci n'empêche pas qu'il y a le plus étroit rapport entre le champ du grand A de l'intervention véridique et la façon dont le sujet vient à présentifier le *petit(a)*, ne serait-ce…

> comme vous venez de le voir, en apparence, dans l'exemple emprunté à Ernst KRIS

…qu'en manière de protestation à une coupure anticipée.

Il n'y a qu'un malheur : c'est que justement *ça n'est pas là* qu'a porté l'intervention de KRIS, *elle a porté dans ce champ–ci* :



pour autant que dans l'analyse, je dis : dans l'analyse d'autant plus que c'est un champ désexualisé. Je veux dire que dans l'économie subjective, c'est de la désexualisation du champ propre à l'acte sexuel que dépend l'économie, les retentissements donc, que vont avoir l'un sur l'autre les autres secteurs du champ.

C'est pour ça que ceci vaut bien…

avant que je poursuive plus loin : ce qui ne se fera qu'après les vacances de Pâques, pour la raison que la prochaine de nos séances, qui sera la dernière *avant*, je la réserverai à quelqu'un qui m'a demandé d'intervenir sur ce que j'ai avancé, au moins depuis le début du mois de janvier, concernant cette topologie, celle qui comprend aussi bien les quatre termes de *l'aliénation* que ceux de *la répétition*

…il vaut bien, dans ces conditions, de s'attarder sur ce qu'il en est de ce champ, en tant que, dans l'analyse, c'est là que se trouve réservée la place de l'acte sexuel.

Je reviens sur le fondement de la satisfaction de l'acte sexuel, en tant qu'il est aussi ce qui donne le statut de la *sublimation*.
J'y reviens pour, cette année, ne pas devoir pousser plus loin ce que j'introduis sur ce point.

Qu'en est-il de la satisfaction de l'acte sexuel ? Elle ressortit à ceci, que nous connaissons par l'expérience analytique, qu'il y a, non pas d'un partenaire à l'autre, mais d'un quelconque des partenaires à l'idée du couple comme « *Un* » :

- ce manque, que nous pouvons définir différemment : manque à être, manque à la jouissance de l'Autre
- ce manque, cette non coïncidence du sujet comme *produit*, en tant qu'il s'avance dans ce champ de l'acte sexuel, car il n'est pas autre chose qu'un *produit* à ce moment-là.

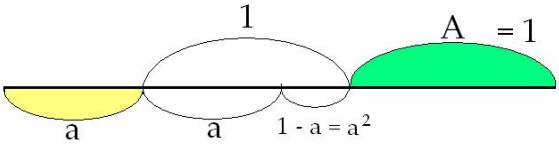
Il n'a besoin *ni d'être, ni de penser, ni d'avoir sa règle à calcul*… Il entre dans ce champ et il croit être égal au rôle qu'il a à y tenir.
Ceci, qu'il soit de l'homme ou de la femme. Dans les deux cas le manque phallique, qu'on l'appelle *castration* dans un cas, ou *Penisneid* dans l'autre, est là ce qui symbolise le manque essentiel. C'est de ceci qu'il s'agit.

Et pourquoi le pénis se trouve-t-il le symboliser ? Précisément d'être ce qui…

sous forme de la *détumescence,* matérialise ce défaut, ce *manque à la jouissance*

…matérialise le manque qui dérive, ou plus exactement qui paraît dériver, de *la loi du plaisir*.

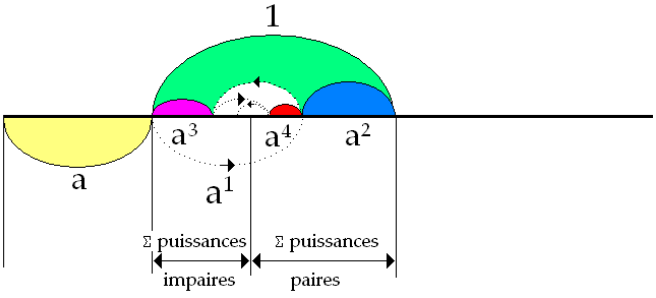
C'est en effet dans la mesure où le plaisir a une limite, où le trop de plaisir est un déplaisir, que ça s'arrête-là et qu'il paraisse qu'il ne manque rien. Eh bien, c'est une erreur de calcul ! Exactement la même que nous ferions… et je peux vous faire passer ça comme on fait passer la muscade : je vous assure que si je me livre à un certain nombre de petites équations concernant ce *a*, ce *1 + a*, ce *1 – a* qui est égal à a^2 et tout ce qui s'ensuit, je vous ferais, à un moment passer comme rien, que ce *2 + a* que vous voyez là sous la forme de ce *a* qui est là et de ceux–ci qui valent chacun 1…



… je vous le transformerai bien sûr, en un *2a + 1*, sans même que vous y ayez vu que du feu [Rires]. Je n'ai pas le temps aujourd'hui, si vous voulez que je le fasse la prochaine fois, quand nous aurons ensemble un petit débat, ce sera aisé à faire, et c'est même très amusant. Il n'y a rien de plus amusant que cette très jolie fonction qui s'appelle le *Nombre d'or*.

Le *1 – a* qui est ici et dont il est facile de démontrer qu'il est égal à a^2, c'est ce qu'a de satisfaisant *l'acte sexuel*, à savoir que *dans l'acte sexuel on ne s'aperçoit pas de ce qui manque*. C'est toute la différence qu'il y a avec *la sublimation*. Non pas que dans *la sublimation* on le sache tout le temps, mais qu'on l'obtient comme tel à la fin - si tant est qu'il y ait une fin de la sublimation - c'est ce que je vais essayer de matérialiser pour vous par l'usage de ce qu'il en est de *cette relation dite « moyenne et extrême raison »*.

Dans *la sublimation*, que se passe-t-il ? Loin que le manque qui est ici sous la fonction de *(a)*, par rapport à ce *petit(a)* qui vient d'être porté ici sur le *1*, de la façon que vous voyez plus haut. L'intérêt de cette relation, je vous l'ai dit la dernière fois, est le pouvoir de procéder par une *réduction successive*, qui se produit ainsi : vous rabattez ici le a^2 et vous obtenez, concernant ce qui *reste*, à savoir, le a ici, une autre soustraction du *a*, c'est-à-dire $a–a^2$, qui se trouve - *c'est facile à démontrer, de même que a^2 était égal à 1–a* - égal à a^3, qui se place ici.



Voilà donc ce que vous obtenez, en prenant toujours *le reste ,* et non pas, bien sûr, ce que vous avez reproduit du a^2.

Si vous rabattez ainsi le a^3, vous obtenez ici un secteur qui a la valeur a^4. Puis vous le rabattez et vous avez ici a^5. Vous avez donc toutes les puissances paires d'un côté, toutes les puissances impaires de l'autre. Il est facile de voir qu'elles iront, si je puis dire, à la rencontre l'une de l'autre, jusqu'à se totaliser en *1*, mais que le point où se produira la coupure entre les puissances impaires et les puissances paires, est facile à calculer : ce point est très précisément un point qui est déterminable par le fait qu'il est égal au a^2 qui se produisait ici d'abord. Il suffit que vous manipuliez un peu ces proportions, sur une feuille blanche, pour que vous puissiez en faire le contrôle vous-mêmes.

Qu'est-ce que ceci donne comme structure de *la fonction sublimatoire* ? D'abord, qu'au contraire du pur et simple acte sexuel, *c'est du manque qu'elle part et c'est à l'aide de ce manque qu'elle construit ce qui est son œuvre* et qui est toujours la reproduction de ce *manque*. Quelle qu'elle soit, de quelque façon qu'elle soit prise, *l'œuvre de sublimation* n'est pas du tout forcément *l'œuvre d'art*. Elle peut être bien d'autres choses encore, y compris ce que je suis en train de faire ici avec vous, qui n'a rien à faire avec *l'œuvre d'art*.

Cette reproduction du manque, qui va jusqu'à serrer le point où sa coupure dernière équivaut strictement au manque de départ a^2, voilà ce dont il s'agit dans toute œuvre de sublimation achevée. Ceci, bien sûr, implique à l'intérieur de l'acte une *répétition* : ce n'est qu'à retravailler le manque d'une façon *infiniment* répétée, que la limite est atteinte qui donne à l'œuvre entière sa mesure.

Bien sûr, pour que ceci fonctionne, convient–il que la mesure soit juste, au départ. Car observez quelque chose : qu'avec la mesure *petit(a)*, que nous avons donnée pour être une mesure spécialement harmonique, vous avez la formule suivante : $1 + a + a^2 \ldots$ *etc.* (*jusqu'à l'infini quant aux puissances invoquées*) est égal à : $1 + 1 / 1–a$

$$1 + a + a^2 + a^3 + \ldots + a^n = 1 + \frac{1}{1 - a}$$

Ceci n'est pas seulement vrai pour « *a* » de la juste mesure, pour celle du *Nombre d'or* : « *a* », pour autant qu'elle nous sert d'image, à la mesure du sujet par rapport au sexe dans un cas idéal, ceci fonctionne pour n'importe quel *x* , de n'importe quelle valeur, à cette seule condition que cet *x* soit compris entre *0* et *1*. C'est-à-dire, qu'il comporte aussi, par rapport au *1*, quelque défaut ou quelque manque. Mais bien sûr, la manipulation n'en sera pas aussi aisée concernant la fonction répétitive de la sublimation.

C'est bien de la question de ce qu'il en est, au départ, de ce « *a* », qu'il s'agit : le « *a* » n'a pas affaire, dans le sujet, qu'à la fonction sexuelle, il lui est même antérieur, il est lié purement et simplement à la répétition en elle-même. Le rapport de *(a)* au S barré [8], *en tant que le $\$$ s'efforce d'être justement situé au regard de la satisfaction sexuelle*, c'est là ce qui s'appelle à proprement parler *le fantasme* et c'est ce à quoi, cette année, nous désirons avoir affaire.

Mais avant de voir comment nous y accédons, à savoir dans *l'acte analytique*, il était nécessaire que j'articule pour vous d'une façon qui, certes, peut paraître éloignée des faits - elle ne l'est pas, vous le verrez, tellement que vous pouvez le croire - à plaisanter sur la présence ou non, dans votre poche, de la règle à calcul…

Vous verrez, au contraire, que c'est à introduire ces nouveautés dans l'ordre structural, que beaucoup des confusions, des collapses, des embrouillages de la théorie, peuvent s'aérer d'une façon qui a sa sanction dans l'ordre efficace.

Alexandra Kollontai

15 Mars 1967 Table des séances

GREEN

LACAN

Je désire donner tout le temps, d'habitude réservé à notre entretien, au Docteur GREEN, que vous voyez à ma droite.
Je commence donc un tout petit peu plus tôt pour vous dire très vite les quelques mots d'introduction auxquels j'avais songé à cette occasion, sans d'ailleurs savoir à l'avance même, qu'il avait, comme il vient de me le dire, beaucoup de choses à nous dire, à savoir que très probablement, il remplira l'heure et demie. Voilà. Bon.

En vertu des trames secrètes et comme toujours très sûres de mon *surmoi*, comme aujourd'hui, en somme, implicitement, je m'étais donné vacance, j'ai trouvé moyen d'avoir à parler hier soir à cinq heures, à cinq heures du soir, à la jeune génération psychiatrique à Sainte–Anne. Cela veut dire – mon Dieu – à la génération des candidats analystes.

Non… qu'est–ce que j'avais à faire là ? À la vérité pas grand chose, étant donné que ceux qui m'y avaient précédé, et nommément, de mes élèves et les mieux faits pour leur apprendre ce qui peut être destiné à les éclairer sur mon enseignement : Mme AULAGNIER par exemple, Piera - que ne fonderons-nous sur cette *pierra* ? Serge LECLAIRE, même Charles MELMAN, pour les nommer par ordre alphabétique, et même d'autres… Ouais…

Eh bien, mise à part la part de distraction qui me pousse quelquefois à dire « oui » quand on me demande quelque chose, j'avais tout de même quelques raisons d'y être. À savoir que tout ceci se passait dans le cadre d'un enseignement qui est celui de mon vieil ami, de mon vieux camarade, Henri EY. Voilà…

La génération qui est la nôtre, puisque c'est la même, celle de Henri EY et la mienne, aura eu donc quelque rôle.
Ce vieux camarade en particulier, aura été celui à qui, pour moi, je donne le pompon quant à une fonction qui n'est rien d'autre que celle que j'appellerai du civilisateur. Vous vous rendez mal compte de ce que c'était la salle de garde de Sainte-Anne, quand nous y sommes arrivés tous les deux, avec d'autres aussi qui avaient un petit peu la même vocation, mais enfin, qui sont restés à mi-route !

Le sous développement, si je puis dire, quant aux dispositions logiques, puisque de logique il s'agit ici, était vraiment, à ce niveau - vers l925, hein ! ce n'est pas d'hier - quelque chose d'extraordinaire. Eh bien, depuis ce temps, Henri EY a introduit sa grande machine : *l'organodynamisme*. C'est une doctrine… C'est une doctrine fausse, mais incontestablement civilisatrice.

À cet égard, elle a rempli son rôle. On peut dire qu'il n'y a pas, dans le champ des hôpitaux psychiatriques, un seul esprit qui n'ait été touché par les questions que cette doctrine met au premier plan et ces questions sont *des questions de la plus grande importance*.
Que la doctrine soit fausse est presque secondaire eu égard à cet effet.

D'abord, parce que ça ne peut pas être autrement. Ça ne peut pas être autrement, parce que c'est *une doctrine médicale*.
Il est nécessaire, il est essentiel au statut médical, qu'il soit dominé par une doctrine. Cela s'est toujours vu.
Le jour où il n'y aura plus de doctrine, il n'y aura plus de médecine non plus. D'autre part il est non moins nécessaire - l'expérience le prouve - que cette doctrine soit fausse, sans ça elle ne saurait prêter appui au statut médical.

Quand les sciences…
dont la médecine maintenant s'entoure et s'aide, se laisse… s'ouvre à elles de toutes parts
…se seront rejointes au centre, eh bien, il n'y aura plus de médecine ! Il y aura peut–être encore la psychanalyse, qui constituera à ce moment-là la médecine. Mais ça sera bien fâcheux, parce que ce sera un obstacle définitif à ce que la psychanalyse devienne une science. *C'est pour ça que je ne le souhaite pas.*

Eh bien, hier soir, j'ai été amené devant cet auditoire ainsi choisi, à parler de l'opération de l'aliénation, dont je pense, pour la plupart, étant donné qu'on ne se dérange pas si facilement - *de Sainte-Anne jusqu'à l'École Normale* [E.N.S. rue d'Ulm] *It is a long way !* -
…j'ai cru devoir pour eux…
pour eux qui constituent en somme la zone d'appel aux responsabilités psychanalytiques,
en d'autres termes : à ceux qui vont former les psychanalystes
…j'ai cru devoir leur épingler, parce que c'était là vraiment le lieu, leur épingler comment se pose, si l'on peut dire, ce qu'on appelle ce *choix inaugural* qui est - vous le savez - un faux choix, puisque c'est un choix forcé.

Quels sont les noms qui conviennent à ce choix dans cette zone – centrale – de celle des futurs responsables ?
Alors, histoire, comme cela, de leur éveiller les oreilles, je leur ai mis là–dessus les noms qui conviennent, les noms appropriés.

Je suis bien forcé d'y faire allusion, parce qu'il est rare que les entretiens, même limités, comme ceux-là, restent secrets, surtout quand il s'agit d'une « *salle de garde* », et de ces noms, peut-être vous en reviendra-t-il aux oreilles quelques échos sous la forme de gorges chaudes.

Ce ne sont pas des noms forcément obligeants, évidemment. Mais, entre le « *je ne pense pas* » et le « *je ne suis pas* », ça n'a pas non plus…

pour ce qui est *d'une zone plus vaste*, avancés comme étant les constituants fondamentaux de cette aliénation première …ça n'est pas non plus très obligeant pour l'ensemble de cette zone que je détache dans le champ humain, sous la forme du champ du sujet : ou *il ne pense pas,* ou *il n'est pas*.

D'ailleurs cela change si vous le mettez *à la troisième personne*. C'est bien de « *je ne pense pas* » ou « *je ne suis pas* » qu'il s'agit. Alors, ceci tempère beaucoup la valeur des termes dont je me suis hier soir servi, surtout si l'on songe qu'en vertu de l'opération de l'aliénation, il y a un de ces deux termes qui est toujours exclu.

Puis j'ai montré que celui qui reste, prend une toute autre valeur, en quelque sorte positive, en se proposant - en s'imposant même - comme *terme d'échelle* qui se propose justement à la critique de ce que j'invoquais à ce moment-là, que j'invoquais de considérer que la position propre au candidat, c'est la critique. C'était très urgent.

Parce que si la situation ancienne était celle de sous-développés de la logique, la situation actuelle dans cette génération…

par une sorte de paradoxe et par un effet qui est justement celui de l'analyse …l'incidence - *casus* - du meilleur optimisme peut être en bien des cas *pessimus*, la plus mauvaise.

Les autres étaient des sous-développés de la logique, mais ceux-là ont une tendance à en être les moines. Je veux dire qu'à la façon dont les moines se retirent du monde, ils se retirent aussi de la logique, ils attendent pour y penser que leur analyse soit finie. Je les ai vivement incités à abandonner ce point de vue. Je ne suis pas le seul d'ailleurs et il se trouve qu'il y en a d'autres, qu'il y en a un à côté de moi, par exemple, qui est de ceux qui, dans cet ordre, *essayent d'éveiller* quand il en est encore temps…

je veux dire pas du tout forcément *à la fin de la psychanalyse didactique*, mais aussi bien en cours et peut-être cela vaut-il mieux …*la vigilance critique de ceux* qu'il peut avoir à l'occasion *à endoctriner*.

Néanmoins je dois dire que c'est au titre de psychanalyste, de représentant de ce champ…

qui est celui - problématique - où pour l'instant se joue encore tout l'avenir de la psychanalyse …que M. GREEN se trouve recevoir - de moi, aujourd'hui - la parole, ceci en raison du fait, mon Dieu, tout à fait important, qu'il s'y est proposé lui-même, je veux dire que ce n'est pas – nullement - au titre d'être un de mes élèves sinon de mes suivants, qu'il va vous dire aujourd'hui les réflexions que lui inspirent les derniers termes que j'ai apportés concernant *la logique du fantasme*.

Je lui laisse maintenant la parole, exactement pour tout le temps qu'il voudra, me réservant de tirer profit à votre usage comme au mien, de ce qu'il aura aujourd'hui avancé.

À vous la parole, GREEN.

André GREEN

LACAN, à la suite d'un séminaire qui m'avait fait beaucoup réfléchir, et qui m'avait fait lui dire le regret que j'avais que les *séminaires fermés* soient supprimés m'a redonné l'occasion de m'adresser à vous aujourd'hui, ce dont je le remercie. Cependant, il est nécessaire que les choses soient bien claires dès le départ : les élections législatives sont terminées, et ça n'est pas à une confrontation, comme celles que vous avez pu entendre sur les ondes, que je vais me livrer aujourd'hui.

Je vais surtout essayer à la suite de la lecture des séminaires que LACAN m'a transmis la semaine dernière, essayer de repérer un certain nombre de points à propos desquels je vais me livrer à un examen de la théorie lacanienne par rapport à la théorie freudienne et les problèmes que cela pose.

LACAN, au cours d'un de ses séminaires, a dit : « *Ce qui nous intéresse ce n'est pas la pensée de Freud, c'est l'objet qu'il a découvert.* »
En effet, cette prise de position est très importante, elle prévient contre une pseudo-orthodoxie freudienne, mais néanmoins, il y a des problèmes qui se posent autant à la comparaison de l'esprit et de la lettre, et ce n'est pas ici que je vous apprendrai que LACAN tient plus à la lettre qu'à l'esprit…

Mais il s'agit précisément de constituer la lettre de FREUD et de tenter sa formalisation, j'ai déjà l'année dernière - au cours d'un séminaire fermé concernant la question de *l'objet(a)* - parlé dirai-je, devant *le petit séminaire*, c'est aujourd'hui devant *le grand séminaire* que je parle et je crois que cela n'est pas sans me poser un problème particulier, car devant l'assistance sélectionnée par LACAN lui-même du *petit séminaire*, je savais au moins à qui je parlais, alors qu'aujourd'hui, je dois vous dire que je ne sais pas à qui je parle, et que cela pose des problèmes pour moi en tant que je m'adresse surtout aux analystes.

Je vais repérer les problèmes que je vais traiter devant vous et qu'on pourra grouper sous cinq chapitres :

- je parlerai, d'abord du « *Ça* » et de sa vérité grammaticale dans ses rapports avec l'inconscient.
- J'aborderai ensuite la question de *la répétition* dans son rapport avec la diachronie.
- J'aborderai ensuite *la pulsion* par rapport au langage.
- Je poursuivrai avec l'examen de ce que j'appellerai « *les classes pulsionnelles* », à savoir les questions des pulsions dites « à but inhibé » par rapport aux pulsions à but non inhibé en tant qu'elles pourraient nous dire quelque chose des rapports entre le Grand Autre et le *(a)*.
- Et enfin, je conclurai par quelques remarques concernant *l'unité subjective* c'est-à-dire la relation du *Un unifiant* au 1 *comptant*, dans les rapports de la structure au Sujet.

LACAN, au cours du séminaire du l^er^ Février 1967, disait : « *Il n'est pas facile de penser l'Es.* »
C'est surtout dans le séminaire du 11 Janvier que LACAN a donné les formulations les plus achevées concernant l'*Es*.
Qu'est-ce que c'est ? *Ça est. Ça vient de disparaître. Un peu plus, ça allait être.*

Quelque chose qui pointe vers *l'être* dit LACAN. Dans les *Écrits*, page 517, LACAN précise : « *C'est d'un lieu d'être qu'il s'agit.* »
Cette position se raccorde à la proposition que LACAN lui-même a qualifié de présocratique : « *Wo est War Soll ich verden.* »
LACAN en a donné plusieurs traductions :

- dans *La Chose freudienne* : « *Là où fut ça, là dois-je survenir.* »

- ensuite dans *L'instance de la lettre* : « *Là ou fut ça, il me faut advenir.* »

- et enfin - une omission que je lui signale dans son index qui est signé de lui–même, p. 864, c'est-à-dire la dernière définition n'est pas signalée, comme c'est la dernière, il me semble important de la donner :

« *Là ou c'était, là comme sujet dois-je advenir.* »

Rapport - donc à propos du *Ça - de la pensée à l'être* : « *Ce n'est non pas un être, mais un désêtre* » (*séminaire du 11 janvier*)

[« *...le Ça, c'est une pensée mordue de quelque chose qui est non pas le retour de l'être, mais comme d'un « désêtre ».*]

Enfin le point, la définition peut-on dire, qui est *pivotale*…
pour employer un mot très employé ces dernières années
…« *Le Ça est à proprement parler ce qui, dans le discours, en tant que structure logique est très exactement « tout ce qui n'est pas « je » », c'est-à-dire tout le reste de la structure. Et quand je dis structure logique, entendez la grammaticale.* » (*séminaire du 11 janvier*).

Ici se trouve centré le problème que nous avons à cerner en ce qui concerne la question du *Ça* :

- *l'inconscient est structuré comme un langage*,
- le *Ça*, donc par rapport à *l'inconscient* est *« tout ce qui n'est pas je »*, tout le reste de la structure logique comme grammaticale qui est l'essence du *Ça.* (*séminaire du 11 janvier*)

À cet égard, nous assistons en partie, sinon à *une réfutation*, du moins à une mise en place, des positions antérieures de LACAN concernant le *Ça parle*, « *Ça parle* » est un court-circuit de la relation *Ça-inconscient* mais à condition - précise LACAN - qu'on s'aperçoive bien qu'il ne s'agit de nul être. Voilà donc la position lacanienne concernant le *Ça.*

Je vais maintenant me tourner vers FREUD pour considérer trois textes majeurs. Je crois que nous nous trouvons là devant des problèmes très difficiles, et qui impliquent certainement une réflexion supplémentaire pour examiner la compatibilité ou l'incompatibilité de la théorie lacanienne avec la position freudienne en tous cas dans sa lettre.

Dans *Le Moi et le Ça* FREUD donne la définition du *Ça* : pour ce faire, il va d'abord proposer un raisonnement qui est le suivant : il va dire qu'il y a des *représentations verbales* - auditives, et des *représentations visuelles*, *les représentations verbales* étant auditives, *les représentations visuelles* étant évidemment non auditives.

Et il va dire que le passage de ces *représentations inconscientes* au conscient va obligatoirement passer par le stade du préconscient, tandis qu'il va exister une autre catégorie de phénomènes qui eux ne passeront jamais par l'état préconscient et qui passeront directement de l'état inconscient, à l'état conscient. Il s'agit là des affects. Quel est l'intérêt de ce rappel ?

C'est justement de préciser que l'inconscient va comprendre deux secteurs au moins : celui de la représentation et celui des affects et que les représentations vont être le support de la combinatoire *représentation de mots*, ou *représentation de choses*, alors que l'affect lui, ne peut entrer dans aucune combinatoire. Si cependant, nous maintenons la position que j'ai défendue ici concernant l'affect en tant qu'il est un signifiant, nous voyons que là où nous nous heurtons à des problèmes de suture pour ce qu'il est des affects.

Qu'en est-il donc au regard du langage ?

Au regard du langage, dans le discours de l'analysé nous avons des éléments qui entreront en jeu et qui ne seront pas ceux de la combinatoire, qui seront ceux de la ponctuation du discours, de ses pauses, de ses coupures, de la prosodie, de l'accentuation et ça n'est certainement pas la même chose pour un analyste de dire deux choses qui sont pratiquement les mêmes, lorsqu'il rapporte une séance, il me dit alors d'une voix étranglée :

« *Mais alors ce serait* mon *père* mort *à qui je* parlais *dans le rêve.* »

le même chez l'obsessionnel :

« *Mais alors ce* serait mon *père* mort *à qui* je parlais dans le rêve. »

En 1932, dans la 32ème Conférence, FREUD donne la définition la plus extensive du *Ça* et qui est certainement celle qui apporte le plus de clarification et c'est je crois surtout en ce qui concerne cette définition ou cette description que le problème va se poser de la question de la vérité grammaticale du *Ça.* C'est l'obscur, l'inaccessible partie de notre personnalité.

Nous approchons du *Ça* par des analogies, nous l'appelons « *un chaudron plein d'excitations bouillonnantes* » où nous figurons ouvert à une de ses extrémités aux influences somatiques, et prenant là en lui des besoins pulsionnels qui trouvent leur expression psychique en lui, mais nous ne pouvons dire sous quel *substratum*. Il est empli d'énergie l'atteignant à partir des pulsions, mais il n'a pas d'organisation, ne produit aucun vouloir commun, seulement une tentative pour amener la satisfaction des besoins pulsionnels à l'observance du *principe de plaisir*.

Les lois logiques de la pensée ne s'appliquent pas au *Ça*, ceci est vrai avant tout de la loi de non contradiction, là FREUD va reprendre exactement dans les mêmes termes qu'il a décrit les processus primaire et l'inconscient, c'est-à-dire, les différentes caractéristiques que vous connaissez, c'est-à-dire :

- la coexistence des contraires,
- l'absence de négation,
- l'inexistence de références *temporo-spatiales*, et FREUD insiste énormément sur cette *intemporalité.*

Il termine à peu près sur ceci : *le facteur économique* ou si vous préférez quantitatif, est intimement lie au *principe de plaisir*, domine tous ces processus, *les investissements pulsionnels cherchant la décharge*, c'est à notre avis tout ce qu'il y a dans le temps.

FREUD insiste quand même sur le fait que ces *caractéristiques de décharge* ignorent complètement la qualité de ce qui est investi, ce que dans le moi nous appellerions une idée. Eh bien, je vous renvoie à ces pages, mais je voudrais également rappeler que concernant cette 31ème conférence, FREUD dit : nous n'utiliserons plus le terme inconscient, dans le sens systématique et nous donnerons à ce que nous avons décrit jusque là un meilleur nom qui ne soit plus sujet à malentendu, suivant un usage verbal de NIETZSCHE et adoptant une suggestion de GRODDECK nous l'appellerons à l'avenir : le *Ça.*

Voilà donc quelle est la position freudienne. Tout ce qu'on peut dire c'est que, quand quelques années avant sa mort, FREUD écrira l'*abrégé*, il reprendra ces mêmes formulations dans une direction que j'appellerai, encore plus radicalisée. FREUD donne même des précisions concernant ce que contient le *Ça*, il dit : l'hérité, le présent à la naissance, fixé dans la constitution et avant tout les pulsions qui s'originent dans l'organisation somatique et trouvent leur expression psychique sous une forme qui nous est inconnue.

Quel est donc le sens de cette opération opérée par FREUD ? Puisque nous y retrouvons des termes tout à fait identiques à ceux que FREUD emploie pour le processus primaire et pour l'inconscient, on peut dire que le ça comprend trois polarités :

- celle que j'appellerai constituante du *symbolique*, la condensation et le déplacement.
- Une polarité que j'appellerai, faute de mieux, catégorielle, c'est-à-dire la définition du *Ça* par rapport au concept de négation, par rapport au temps ou à l'espace.
- Enfin une troisième polarité que j'appellerai énergétique là-dessus je n'ai pas besoin de m'expliquer, c'est-à-dire la tendance essentiellement à la décharge et au processus quantitatif.

Ce qu'on n'a pas assez remarqué c'est la solidarité, je dirai la consubstantialité presque, de ce remaniement de la 2ème topique, avec l'introduction de la pulsion de mort. En fait, si nous voulons parler de 1a symbolisation, nous sommes ob1igés de parler de la structure et c'est le point central que je développerai au long de cet exposé, en ce que la structure naît d'une action liée à l'*antagonisme* d'éros et de la pulsion de mort**.**

La vérité grammaticale, la concaténation, la suture, est le résultat d'un travail qui inclut le contre travail de la pulsion de mort. *Suture,* chaîne signifiante, le 1 comptant s'identifie au 0 en tant qu'il est indispensable au procès. Mais, et c'est surtout là-dessus que j'aimerais pouvoir attirer votre attention, le 0 peut dissoudre l'opération l'empêcher de se reproduire et tout peut rester à ce 0 sans faire un pas de plus.

Ce ne sera certainement pas par facétie que je reviendrai à la métaphore du chaudron et je vais associer là-dessus, je vais associer en vous proposant deux autres circonstances où il est question du chaudron dans FREUD. La première sera celle du mot d'esprit, A - c'est FREUD qui le dit - a emprunté à B un chaudron de cuivre, lorsqu'il le rend, B se plaint que le chaudron a un grand trou qui le met hors d'usage. Voici la défense de A :

1) je n'ai jamais emprunté de chaudron à B,
2) le chaudron avait un trou lorsque je l'ai emprunté à B,
3) j'ai rendu le chaudron intact

Je pense que cet exposé de la défense de A est le plus propre à nous faire réfléchir, en effet, sur la question de la logique, la logique de l'inconscient et justement sur la sublogique que défend LACAN. Est-ce que cet exemple ne vaut pas les *« green ideas » ?* Non pas tant les idées de GREEN, mais les vertes idées, ou les idées vertes.

Deuxième exemple : *Macbeth.* FREUD dans *Analyse terminée*, *analyse interminable,* parlera de la sorcière métapsychologie sans laquelle il n'est pas possible de faire un pas de plus lorsqu'on cherche à comprendre.

Interrogeons justement ces sorcières de MACBETH, celle dont FREUD fait l'analyse dans son article sur les exceptions : les sorcières sont penchées au-dessus du chaudron et elles font une prédiction, c'est-à-dire que c'est exactement la situation d'ŒDIPE à l'envers, là ce n'est pas l'Œdipe, ce n'est pas MACBETH qui répond à une énigme, c'est une réponse qui lui est donnée en tant que réponse fallacieuse, nous allons voir comment.

Car elles disent : « *for /.../.of woman born shall arm Macbeth.* » « *Car aucun, qui est né d'une femme, n'atteindra Macbeth* » C'est là-dessus, vous le savez, que MACBETH va se baser. Si nous en avisons ce discours de sorcière, nous nous trouvons précisément formés de deux catégories ou de deux styles différents :

- *un premier style d'énigme* et de prédiction,
- *un deuxième style* qui est un style purement *incantatoire.*

Le premier style me paraîtra celui du lieu de la vérité grammaticale, le deuxième me paraîtra quelque chose que j'appellerai précisément comme un style propre au *Ça.* L'un sans l'autre, n'est pas.

Dernier exemple : voyons FREUD devant le *Moïse* de MICHEL-ANGE. Deux parties là encore : une énigme, un affect. Un affect qui est que FREUD se sent lui, regardé, par la statue de MOÏSE, il ne peut en décoller son regard, il pénètre dans l'église St Pierre, comme un de ces petits juifs qui formaient la tribu d'Israël, comme cette racaille, dit FREUD, soufflant le regard de MOÏSE. Le juif regarde le juif, et l'élucidation sera justement l'élucidation de la combinatoire, c'est-à-dire de la signification du doigt, de l'index dans la barbe, mais là encore j'insiste : FREUD n'aurait pas pu faire l'analyse s'il ne s'était d'abord senti concerné par l'affect, par l'évidence de l'affect puis-je dire, ou plus exactement la contrainte de l'affect.

Qu'est-ce que je suis, demande FREUD ? Il reçoit une réponse exactement comme MOÏSE en a reçu une : « *Je suis ce que je suis* ».

Je ne défends pas l'affect contre la combinatoire. Je défends simplement le statut signifiant de l'affect, dont la combinatoire ne me parait pas pouvoir rendre compte. Ici nous aurons une autre perspective, celle de *l'intemporalité* et le concept de *répétition*. Avant de passer a la répétition, je vous lirai un petit dialogue de ma facture :

- « *Qu'est-ce que ça est ?*
- « *Ça est rien. C'est tout.* »
- « *Où est-ce que c'est ?* »
- « *Là ou c'était.* »
- « *Comment ça ?* »
- « *Comme ça.* »
- « *Qu'est-ce que ça veut dire ?* »
- « *Ça désire.* »
- « *Comment ça ?* »
- « *Ça se répète.* »
- « *Répète ?* »
- « *Répète.* »
- « *Jusqu'à quand ?* »
- « *Jusqu'à ça.* »

Voyons donc ce qu'il en est de la question de *la répétition*. *La répétition* est donc une qualification essentielle de *la pulsion*. Elle est le principe directeur d'un champ en tant qu'elle est proprement subjective, dit LACAN, et d'avancer ici le rapport du 1 comptable et du *Un* signifiant. L'1 de la récurrence ne s'instaure que de la répétition, ce qui se passe quand par l'effet du répétant ce qui était à répéter devient le répété.

Quel est le rapport de la répétition au grand *Autre,* l'alienation comme signifiant de l'*Autre,* en tant qu'il fait de l'*Autre* un champ marqué de la même finitude que le *sujet* lui-même, c'est l'algorithme bien connu de vous : S(*A*).

LACAN constate que le dieu des philosophes n'est pas présent dans la théorie analytique comme théorie du sujet soumis aux lois du langage au lieu de l'*Autre*, comme lieu de la parole. Cette altérité radicale, présente chez FREUD, il nous faut la rechercher bien entendu dans la castration, qui est justement le signe de la finitude. Mais selon FREUD les fantasmes originaires sont innés, ils sont comme dit LACAN, en position de signifiants clés, séduction – castration – scène primitive, organisateurs du désir humain.

Mais ici il me faut pointer une autre donnée qui me paraît négligée dans l'ensemble du mouvement psychanalytique français de quelque bord qu'il soit. C'est un affreux nom, c'est : la philogenèse. Je pense que la philogenèse, la pulsion de mort, et la deuxième topique sont des données absolument inséparables pour comprendre tout ce qu'il en est de la théorie freudienne après 1920.

Cette philogenèse n'a pas une fonction sériologique puisqu'elle ordonne le désir, mais en fait, elle a pour fonction de rendre compte de ce qu'on pourrait appeler le *hiatus* entre l'expérience individuelle et les causes et les conséquences, à savoir : que pour un certain nombre d'expériences le minimum de faits, de causes, entraînent le maximum d'effets. C'est en quoi justement une conception dite « génétique » du développement ne peut en aucun cas répondre, puisque quantitativement qu'est-ce que ce sera ?

Ce sera comme disait la patiente que je quittais tout à l'heure, me parlant de sa curiosité sexuelle infantile, des jeux où elle mettait un coussin sur le ventre pour avoir l'air enceinte : « *C'est bien peu de chose* ». C'est bien peu de chose en effet s'il n'y avait pas là des signifiants clés pour donner tout le poids organisateur dans la structure. Mais ceci ne résout pas le problème de ce que nous avons à penser de la philogenèse. Ceci voudrait donc dire selon FREUD, que quelque chose d'autre existe dans le temps du *sujet* qui n'est pas le temps de l'individu.

La répétition comme essence du fonctionnement pulsionnel, c'est la reprise au niveau du *sujet* d'un temps que j'appellerai *impersonnel*. Celui qui appartient au géniteur. Tout se passerait donc comme si dans le moment synchronique, nous retrouvions là la même division que pour le *sujet*, à savoir : que FREUD introduit dans le temps du *sujet* un autre temps qui n'est pas le même, je l'appelle, en le raccordant au vocabulaire lacanien, le temps de l'*Autre*.

Pour faire l'Œdipe, comme dit mon ami ROSOLATTO, il faut trois générations d'homme, car l'Œdipe c'est la double différence :
- différence des géniteurs entre eux,
- différence des géniteurs et des engendrés.

En quoi elle est à la fois structure et histoire .

[...] marquent les choses depuis la pulsion de mort sur la philogenèse, nous allons le voir dans le rapport : répétition - mémoire.

Il faut ici, dans la théorie freudienne introduire un changement, ce n'est pas moi qui l'introduit, c'est FREUD, ce changement sera précisément celui qui a distingué selon les trois instances, trois catégories de phénomènes qui seront différents pour chacune des trois instances. Voilà ce qu'il dira : ce que la pulsion est au *Ça*, la perception le sera pour le *moi*. Mais nous en sommes arrivés là au point ou nous nous demandons si quelque chose ne fonctionne pas de façon équivalente pour le *surmoi*, ou correspondance.

En effet, nous trouvons ceci, et ceci est décrit par FREUD d'une façon extrêmement spécifique et d'une façon qui, à mon avis, a été très négligée : il appelle cela la fonction de l'idéal. De quoi s'agit-il dans la fonction de l'idéal ?

Il s'agit essentiellement de la fonction du père mort qui se constitue autour du totem. Le rituel funéraire rétablit les liens avec le disparu, liens que le mort a abolis et que la mémoire vénère. La mort est la condition nécessaire pour que des signes procèdent efficacement par leur pauvreté. Économiquement, l'opération a des effets comparables à ce que FREUD confère au fonctionnement de la pensée qui a, par rapport à l'investissement sensoriel ou libidinal, l'avantage d'une épargne considérable.

Ainsi la fragilité des liens qui unissent le sujet au disparu, par la mémoire et l'entretien de leur conservation à travers le rituel, exigent eux aussi une élévation considérable du niveau d'investissement afin de combattre la perpétuelle menace de leur dissolution.

Autrement dit, c'est la question des petites quantités d'énergie qui caractérisent le fonctionnement de la pensée comme LACAN l'a rappelé, mais ces petites quantités d'énergie ne sont tenables que pour autant que le niveau général d'investissement du système est globalement faussé.

Le totem cesse d'être chose, ne se suffit pas d'être témoin, il est absence consacrée par le processus sous-tendu, par le pouvoir de l'illusion, c'est-à-dire du désir, l'agrandissement du disparu…

lerguhätgung [?] est un terme freudien

…emplit toute la scène, voire le père d'HAMLET ou le père d'ORESTE, mais par le même coup le voila aussi lié par sa place, le père mort, par l'alliance qui s'est scellée entre la prolongation infinie de sa présence et la protection, la bienveillance, ou mieux la neutralité bienveillante, qu'il doit accorder. Cette fonction de l'idéal comme formatrice du champ de l'illusion est donc ce qui pourrait se référer justement au grand *Autre* lacanien, bien entendu par la mort, la mort du père et la castration de la mère, ce qui se répète dans la pulsion c'est à la fois la compulsion de la pulsion de vie et la compulsion de la pulsion de mort.

LACAN spécifie ce rapport du langage à la mort dans un de ses séminaires : le langage, dit–il, ne domine pas ce fondement du sexe en tant qu'il est peut-être plus profondément relié a l'essence de la mort sur ce qu'il en est de la réalité sexuelle.

En conclusion de ce chapitre : la répétition est donc bien fondatrice de la distinction entre l'*Un* unifiant et l'1 comptant. Je mettrai cet *Un* unifiant sur le compte de cette expérience individuelle, et le 1 comptant qui s'identifie avec le 0 du sujet avec cette trace de la fonction de l'idéal qui entoure chaque opération, mais le 0 est d'un double emploi.

Il est le 0 de la structure du sujet, il est le 0 à quoi le sujet risque d'être effectivement réduit, c'est-à-dire celui du silence qui n'ouvre sur aucune opération. Les compteurs de fusée comptant à rebours : *5-4-3-2-1-0,* c'est parti, c'est fini.

« *...quand FREUD veut articuler la pulsion, il ne peut faire autrement que de passer par la structure grammaticale…* » (Séminaire 18-01-1967)

LACAN de tirer sous sa référence *Les pulsions et leur destin*, et de l'exemple de *Ein kin wind schlagen,* ce qui aboutit a la réflexion :

- « *Il n'est que dans un monde de langage que puisse prendre sa fonction dominante le « je veux voir » laissant ouvert de savoir d'où et pourquoi je suis regardé.*
- *Il n'est que dans un monde de langage, comme je l'ai dit la dernière fois pour le pointer seulement au passage, que « Un enfant est battu » a sa valeur pivot.*
- *Il n'est que dans un monde de langage que le sujet de l'action fasse surgir la question qui le supporte à savoir : pour qui agit–il ?* » (18-01-1967)

La première remarque c'est que lorsqu'on est tenté de rattacher la fonction au langage on est toujours amené à la réserver à des travaux antérieurs à la pulsion de mort (1915-1919 pour les textes dont il s'agit ici). Le monde du langage est lié a la combinatoire des représentations. Or dans *Les pulsions et leur destin*, le *Vorstellung Repräsentanz* n'est jamais mentionné par FREUD, il n'apparaît qu'avec le refoulement (*texte sur le refoulement*). Toutes *les pulsions et leur destin* reposent sur l'analyse des pulsions partielles : scoptophilie et sado-masochisme. Les destins des pulsions sont quatre :

- retournement contre soi,
- retournement en son contraire,
- refoulement,
- sublimation (chapitre que FREUD n'a jamais pu écrire)…

[...]qui laisse de côté la question des représentants, si vous vous livrez à ce petit exercice amusant qui consiste, comme LACAN l'a fait plusieurs fois devant vous, à prendre une bande de papier et à la diriger vers le dehors, à la retourner contre vous, et à la retourner en son contraire, c'est-à-dire sans dessus dessous, vous obtenez *la bande de Mœbius* dont il vous est parlé si souvent.

Le double retournement est donc la condition de *la structure*, la suture est la précondition de la combinatoire des représentants, la question devient alors de savoir : qu'est-ce qui est mis ensemble en circuit.

Interrogeons-nous maintenant sur ce qu'il en est du tore du langage. Je me réfèrerai ici à la linguistique générale de Ch. BALLY pour y lire les propositions suivantes, paragraphe 214 :

« *La pensée non communiquée, dit-il est synthétique, c'est-à-dire globale et non articulée. La synthèse est l'ensemble des faits linguistiques contraints dans* le *discours de la linéarité, et dans la mémoire de la monoscénie.* »

Retenez-donc bien ce fait, que linéarité et monoscènie vont ensemble. Une forme est d'autant plus analytique qu'elle satisfait aux exigences de *la linéarité* et de *la mono-scènie*. BALLY dit : nous espérons montrer qu'en réalité la dystaxie, c'est-à-dire la non-linéarité, est 1'état habituel, et qu'elle est le corrélatif de la polyscènie et que par suite, la discordance entre signifié et signifiant est la règle. Malheureusement je crois que la lecture de BALLY montre qu'il n'est pas à la hauteur pour soutenir son projet.

Néanmoins, relevons ici le rapport entre linéarité et chaîne signifiante et non linéarité, condensation. Si nous retournons vers des courants plus récents, comment adhérer à une conception générative de la grammaire, quand celle-ci prétend vouloir éliminer l'ambigüité ou le malentendu dans le rejet au nom de l'anomalie sémantique et qui porte sur les faits et les situations qui sont au contraire pour nous le sol le plus ferme sur lequel repose non l'analyse mais la psychanalyse.
Le but de cette linguistique c'est l'absolue transparence du discours c'est-à-dire de la structure du sujet.

Lorsque FREUD donne la définition de la pulsion en 1915, la demande de travail est imposée au psychique par suite de son lien avec le corporel, nous pouvons donc 1à isoler trois termes : corporel psychique, travail psychique, soit : source, objet, but. Ultérieurement, dans *Malaise de la civilisation* FREUD donnera une autre proposition infiniment plus importante, peut-être pas plus importante mais à prendre en considération, c'est-à-dire qu'entre le trajet de la source au but, la pulsion devient opérante psychiquement, qu'on le veuille ou non, nous assistons là à la suture source-objet qui part du corps et qui revient au corps par la *befriedigung,* dans cet intervalle se constitue psychiquement la pulsion par l'opération de la suture.

Ce que quelqu'un dans un article récent a appelé : l'hypostase biologique, comme incohérence de la pensée freudienne, faute de son auteur, d'être au passé, préjugé de médecin, elle est pour moi, pour nous, une nécessité. Il ne suffit pas de la dénoncer, FREUD y revient sans cesse jusqu'à l'abrégé au grand dam de ceux qui voudraient se débarrasser de ce témoin gênant. Je lis :

> « *Mais en retour qu'à considérer la biologie comme le modèle de scientificité inaccessible à une théorie analytique essentiellement provisoire,* FREUD *aboutit à une pure spéculation, suffit à indiquer que cette biologie est un mythe idéologique, l'eschatologie de la psychanalyse.* »

FREUD disait : « *ça n'empêche pas d'exister* » après CHARCOT. Le philosophe n'aime pas son corps, il a voué son amour à la sagesse et s'il le malmène, il faut que ce soit pour une bonne cause. Ce dont il faut rendre compte au contraire, c'est l'acharnement d'une tendance philosophique à l'exclure ce biologique. Nous assistons encore à une *forclusion*, à un rejet de l'*Autre*, et pourquoi ne s'agirait-il pas ici d'une forclusion dont les conséquences seraient au moins aussi désastreuses.

Comme je regrette que cet auteur n'ait pas partagé mon expérience lorsqu'il y a 15 ans, étant interne dans un hôpital psychiatrique de la périphérie, j'avais affaire à des *hébéphréno-catatoniques* au temps où les drogues miracles n'existaient pas, je me rappelle d'un jeune homme dont la vie avait été normale jusque vers l'âge de 17 ans, qui, là ou il était, à l'hôpital psychiatrique, était contraint à rester complètement nu sur une planche, mangeant avec ses doigts, grommelant quelques mots inintelligibles, parce qu'il détruisait tout ce qui se trouvait entre ses mains et qu'il était revenu à une condition qui évoque pour nous beaucoup de choses.

Mais en tous cas, quand FREUD parle de la psychose, du mur de la biologie, il sait ce dont il parle, il le sait d'autant mieux que je pense que cet auteur ne me contredira pas si je lui dis que l'exégèse des textes a du bon, mais que la pratique confrontée avec les exigences des textes en a certainement une vertu éclairante.

C'est ce que disait LACAN, concernant ce retrait monacal. Je pense que si, comme LACAN nous le rappelle, nous n'avons contribué en rien au progrès du biologique en tant qu'analystes, nous sommes quand même obligés d'y penser et peut-être que nous ne pouvons rien en dire mais que nous avons à articuler les rapports du corps à la pensée à travers les effets du langage.
Ce langage que FREUD appelle le progrès dans *l'intellectualité*, ce progrès dans l'intellectualité c'est au prix d'une illusion qu'il s'est instauré et il faut le rappeler. Citation de *Moïse et le monothéisme* :

> « *l'omnipotence de la pensée, fut, nous le supposons, une expression de l'orgueil de l'humanité dans le développement du langage qui eut pour résultat un si extraordinaire progrès dans les activités intellectuelles.* »

Comment le biologique se rappelle-t-il a nous ? Par le mythe d'origine ? Pas seulement, à toutes les étapes, et surtout *l'essentielle*, celle de la fin de la latence, qui institue une coupure dans le sujet, rupture de la phase de latence, renouvellement et apparition de l'adolescence. Il suffit d'avoir vu une seule fois la transformation somatique sexuelle d'un garçon ou d'une fille à cet âge pour se rendre compte que s'ils piquent des fards, ce n'est pas seulement parce qu'ils ont des pensées qui les gênent mais que ces pensées sont incarnées dans un corps, dans une structure une structure du corps qui est fortement structurée, et une structure de la pensée entre les deux : le *Ça.*

De quel corps s'agit-il ? Est-ce qu'il s'agit du corps repoussé par le signifiant ? Oui sans doute, mais pas entièrement. Pas du corps soumis à la structure du signifiant. Est-ce qu'il s'agit du corps de la biologie, oui, sans doute, mais pas entièrement, pas du corps soumis à la structure de l'organisation vitale.

Alors ? Mi chair, mi poisson ? Ici j'emploierai une analogie que LACAN a utilisée lui-même, qui concernait *l'entre-deux mort.* Je pourrais appeler ça : *l'entre-deux corps.* Il n'est pas tout a fait dans l'un, il n'est pas encore tout a fait dans l'autre, il est traversé du signifiant en son circuit mais en tant que son circuit est à constituer et sa constitution est sans cesse menacée. Suture, concaténation, métonymie, linéarité, sont les chaînes dans lesquelles le sujet se prend, mais ce sont aussi celles qu'il brise périodiquement s'il effectue le pas de sens, il est aussi constamment menace du non-sens.

Concluons : il faut unir la force et le sens.

Non les opposer, et montrer leur consubstantialité, ils sont conjoints dans la loi, force doit rester à la loi, une loi qui ne s'appuie sur aucun exécutif n'est pas une loi, ils sont unis dans le pouvoir, le père a le pouvoir réel de châtrer et tout père est infanticide.

Il n'est que de relire *Le problème économique du masochisme*, pour comprendre la compénétration de la force du sens qui est en même temps la compénétration de la nature et de la culture, c'est ce qui rend nécessaire le concept de travail, c'est la condition de la transformation en sens et du retour du sens comme sens fort.

Travail, le mot est dans FREUD, travail du rêve, travail du deuil, travail de la cure, et qui dit travail dit valeur. La valeur dont SAUSSURE parle, il remarque qu'elle n'est pas présente dans tous le champ des sciences, quelques sciences seulement en ont le privilège : *la linguistique*, *l'économie*, ajoutons *la psychanalyse.*

En tant qu'il s'agit d'appliquer la définition saussurienne, toutes les valeurs sont constituées :

1) par une chose dissemblable, susceptible d'être échangée contre celle dont la valeur est *indéterminée.*

2) ou par des choses similaires qu'on peut comparer avec celles dont la valeur est en cause.

Si vous avez le temps de réfléchir sur ces définitions, vous verrez qu'elles concernent très directement *l'objet(a)*, et le rapport au *A*.

Le travail c'est quoi ? C'est ça ! [Il déploie une grande feuille de papier sur laquelle se trouve un schéma] Vous n'y comprenez rien, ça n'a pas d'importance, moi-même je n'y ai rien compris. C'est une malade qui en est à sa septième année d'analyse qui a tenu à me la montrer parce que c'était son travail, elle a tenu à me la montrer, et au sens marxiste on dirait qu'elle est aliénée comme elle le dit elle-même. Il se trouve que c'est une chaudière : un chaudron de plus… Elle m'a toujours dit :
« *comme c'est triste, je ne verrai jamais cette chaudière, je ne fais que la dessiner, je ne saurai jamais à quoi elle ressemble réellement* ».

Mais en tant qu'il s'agit d'une aliénation psychanalytique, je dirai qu'elle ne sait pas que c'est son corps qu'elle me montre, que c'est son sexe qu'elle me montre en tant qu'elle n'a ni homme ni enfant, ni pénis et que c'est une des malades, si je dis qu'elle en est à sa septième année, c'est qu'il y avait chez elle cette forclusion du corps qui la rendait quasiment stupide et qui se manifestait chez elle par une inhibition au travail qui est à rapporter, comme nous l'a toujours enseigné FREUD, comme résultat de l'inhibition à la masturbation infantile.

L'heure est très avancée, j'en arrive au 5ème chapitre, celui des classes pulsionnelles dans leur rapport au A et au *(a)*.

C'est le point le plus périlleux de mon exposé, et je crains de ne pas rencontrer l'adhésion de LACAN, je le supporterai, mais je me demande s'il pourra me suivre jusque là dans l'accord. Par classe pulsionnelle je distingue, avec FREUD, les *pulsions partielles* d'une part, et les *pulsions à but inhibé.* Je ne remets pas en question le statut de la pulsion partielle qui a été parfaitement articulé et avec quoi je suis tout à fait d'accord.

Je voudrais surtout aborder le problème de la pulsion dite à but inhibé, je ne pourrais le faire que de façon cursive, et je vous renvoie au texte paru dans *L'inconscient* où j'y consacre un paragraphe. J'aimerais montrer que les pulsions à but inhibé loin d'être un simple destin de pulsion comme un autre, sont en fait une classe pulsionnelle qui est à opposer dès l'origine aux pulsions à but non inhibé.

Je pourrais vous en donner une démonstration très précise. Je vous dirais simplement que de 1912 à 1932 FREUD leur accordait une place. Quelle est la définition des pulsions dites à but inhibé en 1932 ?

« *En outre nous avons des raisons de distinguer des pulsions qui sont inhibées quant à leur but, mouvements pulsionnels venant de sources bien connues de nous, ayant un but non ambigu, mais qui subissent un arrêt dans leur chemin vers la satisfaction, de sorte qu'il en résulte des investissements d'objets durables, et une inclination permanente, telles sont par exemple les relations de tendresse qui naissent indubitablement des sources des besoins sexuels et invariablement renoncent à leur satisfaction.* » *(Nouvelles Conférences).*

Si nous essayons d'articuler les choses quant à ces deux catégories pulsionnelles, qu'est-ce que nous pouvons dire ? Nous pouvons nous rappeler une autre citation de FREUD selon laquelle l'enfant, c'est au moment où il perd le sein qu'il est devenu capable de voir dans son ensemble la personne à qui appartient l'organe qui lui apporte la satisfaction, et FREUD de dire :
« *À ce moment la pulsion devient auto-érotique* ».

C'est-à-dire que nous avons là en ce qui concerne *l'objet(a)*, l'objet partiel, cette perte comme définitive et c'est à ce moment où cette perte se produit que l'enfant est capable de voir la mère dans son entier. En somme, ou le sein, ou la mère, jamais les deux à la fois. Je voudrais montrer qu'en ce qui concerne la mère, de la même façon que l'objet perdu est à la source de la retrouvaille à partir des pulsions partielles, et à partir de l'échange qui va pouvoir se faire entre les objets, la permutation des objets et des buts, possibilité du remplacement du sein par quelque chose d'autre une autre partie : un mouchoir, n'importe quoi.

Dans l'autre secteur ce à quoi nous avons à faire au moment de la séparation de la mère et l'enfant, c'est précisément à la mise en jeu à ce moment-là de la pulsion à but inhibé qui permet, je dirai, le rabattement du sujet sur lui-même, mais cette opération est elle-même sous-tendue par ce que j'ai essayé d'articuler dans *l'objet(a)*, sur le concept de l'hallucination négative de la mère.

En somme à ce qui correspond à la retrouvaille ou à la recherche de la retrouvaille dans le corps du sujet, du sein perdu, nous aurions dans la sphère du grand Autre l'hallucination négative de la mère. Cette hallucination est rare à rencontrer dans le matériel clinique, nous nous trouvons ici en présence du *hiatus* clinico–théorique qui est absolument irréductible. J'aurais voulu développer ceci de façon plus précise.

En somme ce qui est intériorisé au moment de la perte de l'objet « sein » c'est justement le sein comme objet perdu, une perte intériorisée, et ce qui est intériorisé au moment où apparaît la possibilité de voir la mère en son entier, c'est ce qui précédait mythiquement ce moment, l'encadrement silencieux de l'activité de plaisir lié à la pulsion en tant qu'il ne s'agissait pas de ce plaisir lui-même.

C'est-à-dire l'encadrement silencieux de la mère comme structure du sujet venu créer le moule identificatoire de l'identification primaire et ayant pour support l'hallucination négative de la mère. Ceci est important parce que FREUD oppose la relation à la mère comme étant une relation *aux sens* à la relation du père comme étant une relation *au sens*.

Sensorialité, signification.

Tout se passe comme si l'étape dialectique, l'hallucination négative de la mère, ce qui est constitutif du symbolique en tant que cette étape s'intercale entre *les sens* et *le sens* et en tant qu'elle constitue le moule identificatoire du sujet.

Si nous relions à ceci l'opération de retournement qui préside à la formation de *la bande de Mœbius* comme structure du sujet, nous voyons que c'est la même chose de parler de l'hallucination négative de la mère et de l'effet de ce double retournement, quelque chose qui correspond peut–être dans la pensée de LACAN à ce qu'il appelle la double boucle.

Mais cette clôture du sujet, cette suture, n'est possible qu'en tant que la pulsion à but inhibé a opéré, c'est-à-dire que le courant d'investissement plutôt que d'aller chercher son objet hors de lui se retourne contre le sujet par retournement contre soi et le retournement en son contraire d'activité en passivité, le sujet passivisé et il l'est toujours à partir de ce moment-là. C'est donc dans l'union de ces deux catégories pulsionnelles que nous aurions le rapport du grand Autre et au *(a)*, le *(a)* comme étant le support des pulsions partielles et le grand Autre comme résultat des pulsions à but inhibé.

C'est important parce que nous opposons deux catégories :
– la catégorie de la perte,
– la catégorie du manque,

La catégorie de la perte en tant qu'elle est relative à *l'objet(a)*, la catégorie du manque en tant qu'elle est relative au grand Autre en tant que ce grand Autre est toujours entamé de la sorte, il est donc toujours barré. Mais là aussi je pensais que LACAN peut–être objecterait c'est que nous nous trouvons devant une situation qui a appelé ses critiques si vigoureuses : la fameuse pulsion génitale.

Pourquoi ?

Ce que je suis amené à défendre concernant le grand Autre ce n'est peut-être pas la pulsion génitale, mais c'est en tant que dans la mesure où le résultat de l'opération est l'auto-érotisme : la formation d'investissements durables et permanents, il y a un lien entre l'auto-érotisme et la tendresse, ce n'est pas pour rien que FREUD donne comme essence de l'auto-érotisme des lèvres qui se baisent elles et des manifestations que nous connaissons bien : l'enfant qui se tortille la mèche de cheveux, se caresse le lobule de l'oreille, et la liaison de ces phénomènes avec la tendresse est tout à fait importante.

Elle m'invite donc à postuler sinon la défense de la fameuse pulsion génitale du moins une vocation génitale de l'objet dès le départ, cette vocation génitale de l'objet sera un courant d'investissement qui répondra au courant d'investissement au but dit inhibé et qui va rester là en sommeil jusqu'à la puberté. Il va en rester là.

Le champ restera libre aux pulsions partielles et nous aurons deux courants : courant tendre et courant sensuel, le courant sensuel étant le support de la combinatoire du sujet avec la possibilité d'une permutation des buts et des objets alors que ce qui spécifie la pulsion à but inhibé c'est qu'elle ne change pas son objet, elle n'a pas besoin de le perdre, il suffit qu'elle s'ampute de lui.

S'amputer de lui et le perdre sont deux choses différentes, c'est en quoi deux catégories ici s'originent : celle du manque, celle de la perte en tant qu'elles aboutissent à des résultats différents et qui, au moment de l'adolescence, inversent leurs rapports, c'est-à-dire que les pulsions partielles qui occupaient le devant de la scène sont amenées à une position introductrice au plaisir, là évidemment l'expérience de chacun est parlante, tandis que le terme final est à ce moment-là : le champ lié à la pulsion génitale, qui évidemment n'inhibe plus à ce moment–là son but, elle le découvre littéralement comme s'il s'agissait
de la première fois.

Voilà ce que j'ai essayé d'articuler sur la relation du grand Autre et du *(a),* ceci demanderait de plus amples informations.

Je conclurai donc sur le problème de l'unité subjective en tant qu'elle intéresse la question du narcissisme primaire.
LACAN a critiqué la position des auteurs contemporains sur la fusion, je partage avec lui cette critique, et je pense que la distinction qu'il apporte entre le *Un* unifiant et le 1 comptant est essentielle, la fermeture du circuit nous la montre, comme support d'une chaîne où l'on va pouvoir compter, à tous les sens du terme, le 0 de l'enfant du narcissisme primaire est lié au *Un* de la mère.

Ce *Un* de la mère est marqué en tant qu'il est amputé du *(a)* que l'enfant est pour elle, l'enfant est à la fois : 0 et *(a)* pour la mère en tant qu'il est chu d'elle par un effet de coupure, qui porte un joli nom : la « délivrance » en gynécologie. La mère ne sait pas plus que l'enfant que celui–ci est le *(a)* de son désir d'un enfant de son père, *la métaphore paternelle* est donc bien originaire, *le passage à l'acte* : important, celui de *la coupure du* sujet qui passe de 0 à 1.

À partir du nom et où dans la rencontre maternelle se boucle le circuit par le double retournement, ce double retournement aboutit par la fermeture de ce circuit au renversement des polarités pulsionnelles de la mère et de l'enfant et à un phénomène que j'appelle la décusation primaire qui est le corrélat de ce double retournement de ce croisement des polarités pulsionnelles entre la mère et l'enfant. Ce qui s'instaure de cette façon c'est la différence originaire du *sujet*, différence entre le géniteur et l'engendré,
c'est moi qui compte dit l'enfant, le résultat est celui du *Un* unifiant comme leurre, bien évidemment, puisque l'objet est perdu, mais si l'objet est perdu il restera *le désir* et *le désir* devient objet, se fait objet.

Ici j'ai été intéressé de lire dans BENVENISTE la relation de l'être ou l'avoir, où BENVENISTE montre qu'en fait, il n'y a pas deux auxiliaires, il n'y en a qu'un qui est le verbe être, avoir étant : être à quelqu'un. Ceci m'a évoqué cette lecture de FREUD : avoir et être chez l'enfant, l'enfant comme estimant une relation d'objet par une identification. Je suis l'objet, avoir est le plus tardif des deux, après la perte de l'objet, il rechute dans l'être. Exemple : le sein, le sein est partie de moi : je suis le sein,
seulement plus tard je l'ai, c'est-à-dire je ne le suis pas.

Qu'est-ce que le *Un unifiant*, je proposerai une définition dont les termes seront empruntés au vocabulaire lacanien :
je dirai que le *Un unifiant* en tant qu'il est celui du narcissisme primaire du sujet en tant qu'il se constitue comme l'unité du *Un unifiant*, c'est l'effacement de la trace de l'autre dans le désir de l'*Un*. Le désir de l'*Un* étant pris évidemment dans son sens le plus large. Nous savons qu'il s'agit d'un processus voué à l'échec, à l'aliénation psychotique.

Mais qu'en est-il du rapport de la relation de la structure au *sujet* ?

Je dirai que le *Sujet* comme structure est constamment pris entre le 0 et le 1 et le *Un* comme unifiant comme leurre, le 0 comme 1 comptable, mais aussi que ce 0 doit avoir le double statut, c'est-à-dire qu'il peut être :

- ou le passage du 0 à 1 est production de la chaîne, nécessité du 0 pour la combinatoire,
- ou bien le 0 comme désubjectivation radicale.

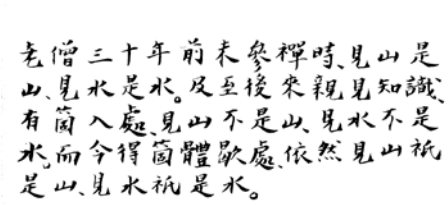
Lorsque je parlais de ce schizophrène, je dirai que ce garçon n'avait rien à apprendre sur le plan du masochisme primaire des héroïnes de M. de SADE. Cette désubjectivation radicale qui fait que le 0 dont il est question ramène le sujet au 0 du corps ou au 0 de la mort.

La conception du sujet comme structure n'est compatible qu'avec une vue conflictuelle, qui est de prendre le 0 à la lettre, ce que FREUD a appelé l'antagonisme d'éros et de la pulsion de mort, si tout le bruit de la vie vient d'Éros, la pulsion de mort a le dernier mot.

Pour faire plaisir à tout le monde, je terminerai sur une citation japonaise : (TCHI NUAN mort en 740)

« *Avant d'étudier le zen pendant trente ans les montagnes m'apparaissaient comme des montagnes et les eaux comme des eaux, quand j'eus atteint un plus profond savoir, j'en arrivais à ne plus voir les montagnes comme des montagnes ni les eaux comme des eaux, mais maintenant que j'ai pénétré la vraie substance j'ai trouvé le recours, car il est juste que je voie les montagnes de nouveau comme des montagnes et les eaux de nouveau comme des eaux.* »

"Il y a trente ans, quand je ne pratiquais pas encore le zen, les montagnes étaient des montagnes et les rivières étaient des rivières. Quand j'arrivai quelque temps plus tard à entrevoir la vérité du zen, j'en vins au point où les montagnes n'étaient plus des montagnes et les rivières n'étaient plus des rivières. Aujourd'hui que, vieux moine, je réside dans la quiétude, les montagnes sont à nouveau des montagnes et les rivières sont à nouveau des rivières."


老僧三十年前未參禪時、見山是山、見水是水。及至後來親見知識、有箇入處、見山不是山、見水不是水。而今得箇體歇處、依然見山祇是山、見水祇是水。

CH'ING Yuan (660-740) *Recueil de la Transmission de la lampe*, in « *Carrément Zen* », Moundaren, 1997, p.54.

LACAN

Je remercie infiniment GREEN de la contribution qu'il nous a apportée aujourd'hui. Je n'ai pas besoin je pense, pour les oreilles averties, de souligner tout ce qui, dans son exposé a pu profondément me satisfaire.

S'il a apporté de nombreuses questions sur des plans divers concernant mon accord ou ma distance d'avec FREUD ou concernant l'élucidation, la mise en question, de tel ou tel point de ce qui est ici *work in progress*…
de quelque chose qui se construit et se développe devant vous et à votre intention
…c'est un remerciement de plus que je lui dois, puisque, grâce à l'étape que constitue son intervention, le niveau de ces questions est posé qui doit nous permettre dans la suite, non seulement ce que je ferai assurément, toujours en désignant le point auquel je me raccorde, de lui répondre, mais même de poursuivre l'édification, je dirai, en prenant le repérage de ce niveau qu'apporte l'étude vraiment si profonde, si substantielle, qu'il a produit aujourd'hui devant vous, en référence - je peux le dire et je pense qu'il en sentira l'hommage - en référence à mon discours.

Je ne peux qu'y ajouter mes compliments sur la longanimité qu'il a mise au cours de cette petite épreuve, à laquelle nous avons tous été soumis et dont je dois en quelque sorte m'excuser auprès de lui, puisque assurément, ce n'était pas sa personne qui se trouvait en l'occasion visée. Je vous donne rendez-vous donc… prochaine réunion au mercredi… quatre plus sept, ceci fait : 11 avril.

Il n'y aura pas de séminaire le 4 avril comme certains pourraient s'y attendre.

Dans la salle : douze ! … douze !

LACAN - Douze ! Le l2 avril.

Non licet omnibus adire… Puisque personne ne finit : …*Corinthum*.

J'ai prononcé à la latine le premier mot, pour vous suggérer cette traduction que « *ce n'est pas l'omnibus pour aller à Corinthe* ». [Rires] L'adage qui nous a été transmis en latin d'une formule grecque, signifie plus - je pense - que la remarque qu'à Corinthe les prostituées étaient chères ! Elles étaient chères, parce qu'elles vous initiaient à quelque chose. Ainsi, dirai-je qu'il ne suffit pas de payer le prix. C'est plutôt ce que voulait dire la formule grecque.

Il n'est pas ouvert à tous, non plus, de devenir *psychanalyste*. Ainsi en est-il, depuis des siècles, pour ce qui est d'être géomètre : « *Que seul entre ici* - vous savez la suite - *celui qui est géomètre*. »

Cette exigence était inscrite au fronton de l'école philosophique la plus célèbre de l'Antiquité et elle indique bien ce dont il s'agit : l'introduction à *un certain mode de pensée*, que nous pouvons préciser, d'un pas de plus : à savoir qu'il s'agit de catégories (au pluriel). *Catégories* veut dire, comme vous le savez, en grec, l'équivalent du mot « *prédicaments* » en latin : ce qui est le plus radicalement prédicable pour définir un champ. Voilà ce qui emporte avec soi un registre spécifié de démonstration.

C'est pour cela qu'on a entendu, dans la suite de l'exigence platonicienne, se manifester de façon réitérée la prétention de démontrer « *more geometrico* », ce qui témoigne combien le dit mode de démonstration représentait un idéal.

On sait - *on souhaite que vous sachiez*, je vous l'indique autant que je peux, c'est-à-dire dans les limites du champ qui m'est, à moi, réservé - que la *méta-mathématique* qui vient maintenant…
sur l'éventail des réfections catégorielles qui ont scandé historiquement les concepts du géométrique
…que cette *méta-mathématique* - dis-je - vient à radicaliser plus encore le statut du *démontrable*.

Comme vous le savez, de plus en plus la géométrie s'éloigne des intuitions qui la fondent, spatiales par exemple, pour s'attacher à n'être plus qu'une forme spécifiable, et d'ailleurs diversement étagée, de démonstration. Au point qu'au terme, la *méta-mathématique* ne s'occupe plus que de l'ordre de cet étagement, dans l'espoir d'en arriver, pour la démonstration, aux exigences les plus radicales.

Supposons une science qui ne peut commencer que par ce qui est, dans les réfections, ainsi évoquées, d'un certain champ, leur point terminal. Inutile pour une telle science d'y balbutier un arpentage - d'abord - où s'ordonnerait une première familiarité au mesurable, voire la transmission des formules les plus grosses d'avenir, émergeant singulièrement sous l'aspect du secret de calculs.

Je veux dire : *inutile* pour elle - *à tout le moins trompeur et vain* - de s'arrêter à l'étape babylonienne de la géométrie.
Ceci parce que *tout étalon de mesure* que vous rencontrez au départ, *y emporte la souillure d'un mirage impossible à dissiper*.

C'est ce que nous avons pointé d'abord dans notre enseignement, en dénonçant - sans le nommer encore de son terme, tel que nous l'avons épinglé comme l'*imaginaire* - les tromperies du narcissisme, quand nous avons établi la fonction du *stade du miroir*.
De rencontrer un tel obstacle, ce fut le lot de beaucoup de sciences, en effet. C'est même là que se situe le privilège de la géométrie. Ici bien sûr, s'offre à nous, presque d'emblée, la pureté de *la notion de grandeur*. Qu'elle ne soit pas « *ce qu'un vain peuple pense* [66] » n'a pas ici à nous retenir. Pour la science que nous supposons, c'est une tout autre tablature : ce n'est pas seulement que *l'étalon de mesure* y soit inopérant, c'est que la conception même de l'unité y boîte, tant qu'on n'a pas réalisé la sorte d'égalité où s'institue son élément, c'est-à-dire l'hétérogénéité qui s'y cache.

Qu'on se rappelle *l'équation de la valeur*, aux premiers pas du *Capital*…
de MARX pour ceux qui l'ignoreraient [Rires] on ne sait jamais, il y a peut–être des distraits
…dans son esprit patent à cette équation, c'est *la proportion* qui résulte des prix de deux marchandises : tant de tant égale tant de tant, *rapport inverse du prix à la quantité obtenue de marchandise*.

66 Épicure (341-270 avant JC) : *Lettre à Ménécée* : « *Pense d'abord que le dieu est un être immortel et bienheureux, comme l'indique la notion commune de divinité, et ne lui attribue jamais aucun caractère opposé à son immortalité et à sa béatitude. Crois au contraire à tout ce qui peut lui conserver cette béatitude et cette immortalité. Les dieux existent, nous en avons une connaissance évidente. Mais leur nature n'est pas ce qu'un vain peuple pense.* » Cf. aussi Voltaire : *Œdipe*, IV, 1 : « *Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense : notre crédulité fait toute leur science.* »

Or, il ne s'agit point du patent, mais de ce qu'elle recèle, de ce que l'équation retient en elle, qui est la différence de nature des valeurs ainsi conjointes et la nécessité de cette différence. Ce ne peut être en effet la proportion, le degré d'urgence par exemple, de deux *valeurs d'usage* qui fonde le prix, non plus de celle - *et pour cause* - de deux *valeurs d'échange*. Dans *l'équation des valeurs*, l'une intervient comme *valeur d'usage* et l'autre comme *valeur d'échange*. On sait qu'on voit se reproduire un piège semblable, quand il s'agit de la valeur du travail.

L'important c'est qu'il soit démontré dans *cette œuvre critique* [*Le capital, critique de l'économie politique* (sous–titre)] comme elle s'intitule elle-même, …que constitue *Le Capital,* qu'à méconnaître ces pièges toute démonstration reste stérile ou se dévoie.
La contribution du marxisme à la science - ce n'est certes pas moi qui ai fait ce travail - c'est de révéler ce « *latent* » comme nécessaire au départ - au départ-même j'entends - de l'économie politique.

C'est la même chose pour la psychanalyse, et cette sorte de latent, c'est ce que j'appelle - ce que j'appelle quant à moi - c'est ce que j'appelle : la STRUCTURE. Mes réserves étant prises du côté de tout effort de noyer cette notion…
à serrer, des départs nécessaires dans un certain champ qui ne peut se définir autrement que le champ critique
…de noyer ceci dans quelque chose que j'identifie mal sous le nom vague de « *structuralisme* ».

Il ne faut pas croire que ce « *latent* » manque dans *la géométrie*, bien sûr ! Mais l'histoire prouve que c'est à sa fin : maintenant qu'on peut se contenter de s'en apercevoir, parce que les préjugés sur la notion de la grandeur, qui proviennent de son maniement dans le *réel*, n'ont pas fait tort *par hasard* à son progrès logique. Encore n'est-ce que maintenant qu'on peut le savoir, en constatant que la géométrie qui s'est faite n'a plus aucun besoin de la mesure, de la métrique, ni même de l'espace dit *réel.*

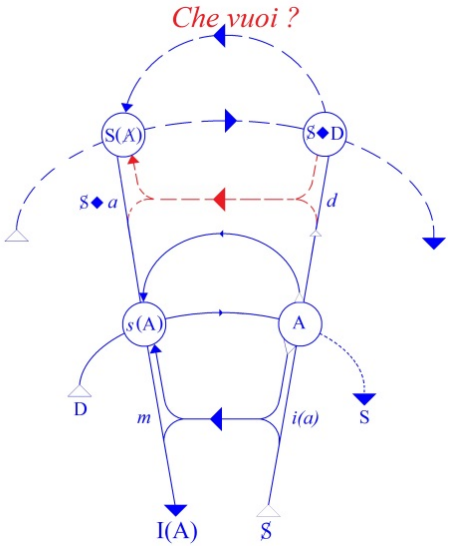
Il n'en va pas ainsi, je vous l'ai dit, pour d'autres sciences, et la question est :

« *Pourquoi en est-il qui ne sauraient démarrer sans avoir élaboré ces faits ?* ».

Je dis, ces *faits* - qu'on peut dire *derniers*, comme étant de structure - peut-être en pouvons-nous poser dès maintenant la question comme pertinente, si nous savons *la rendre homologue* à ces faits. À la vérité, nous y sommes prêts puisque cette structure, nous l'avons notée autant que pratiquée, à la rencontrer dans notre expérience psychanalytique, et que *nos remarques*…
si nous les introduisons de quelque vue, d'ailleurs triviales : j'enfonce là des portes ouvertes sur l'ordre des sciences
…*nos remarques* ne sont pas sans viser à de tels résultats qu'il faille bien que cet ordre - *je dis : l'ordre des sciences* - s'en accommode.

La structure enseignai-je - depuis que j'enseigne, non depuis que *j'écris,* depuis que *j'enseigne* - la structure, c'est que le sujet soit un fait de langage, soit un fait *du* langage. Le sujet ainsi désigné est ce à quoi est généralement attribuée la fonction de la parole.
Il se distingue d'introduire un mode d'être qui est son énergie propre - j'entends : *au sens aristotélicien* du terme ἐνέργεια [energeia] - ce mode est *l'acte où il se tait. Tacere* n'est pas *silere* [67] et pourtant ils se recouvrent à une frontière obscure.

Écrire, comme on l'a fait, qu'il est vain de chercher dans mes *Écrits* quelque allusion au silence, est une sottise.
Quand j'ai inscrit la formule de la pulsion - au haut à droite du graphe - comme S *barré poinçon de* D (la demande) $ \$ \diamond D $,
c'est quand la demande se tait, que la pulsion commence.



67 Silere : ne rien dire, être en silence. *Muta silet virgo. Tacere*, se taire lorsqu'on devrait parler. « *Sileteque et tacete atque animum aduortite* », PLAUTE : Pœnulus, prologue.

Mais si je n'ai point parlé du silence, c'est que *justement sileo* n'est pas *taceo*. L'acte de *se taire* ne libère pas le sujet du langage. Même si l'essence du sujet, dans cet acte, culmine - s'il agit l'ombre de sa liberté - ce « *se taire* » reste lourd d'une énigme qui a fait lourd si longtemps la présence du monde animal. Nous n'en avons plus trace que dans la phobie, mais souvenons-nous que, longtemps, on y put loger des dieux.

Le silence éternel de quoi que ce soit - de tout ce que vous savez [68] - ne nous effraie plus qu'à moitié, en raison de l'apparence que donne la science à la conscience commune, de se poser comme un savoir qui refuse de dépendre du langage, sans que pour autant cette prétendue conscience soit frappée de cette corrélation : qu'elle refuse *du même coup* de dépendre du sujet.

Ce qui a lieu en vérité, ça n'est pas que la science se passe du sujet, c'est qu'elle le « vide » du langage - j'entends : l'expulse - c'est qu'elle se crée ses formules d'un langage *vidé du sujet*. Elle part d'une interdiction sur *l'effet de sujet* du langage.
Ceci n'a qu'un résultat, c'est de démontrer - en effet - que le sujet n'est qu'un effet, et du langage, mais c'est un effet de vide.

Dès lors, le vide le cerne au plus strict de son essence, c'est-à-dire : le fait apparaître comme pure structure de langage, et c'est là le sens de la découverte de l'inconscient. L'inconscient c'est un moment où parle, à la place du sujet, du pur langage : une phrase dont la question est toujours de savoir qui la dit.

L'inconscient, son statut - qu'on peut bien dire scientifique*, puisqu'il s'origine du fait de la science - c'est que le sujet…, c'est que c'est le sujet qui, rejeté du symbolique reparaît dans le réel,* y présentifiant…
ce qui est maintenant *fait* dans l'histoire de la science, j'entends dire : accompli
…*y présentifiant son seul support : le langage lui-même*. C'est le sens de l'apparition dans la science, de la nouvelle linguistique.

De quoi parle le langage lui-même quand il est ainsi désarrimé du sujet, mais par cela le représentant dans son vide structural radicalisé ? Ceci nous le savons : en gros il parle… il parle du *sexe*. D'une parole, dont ce que je vais aborder : *l'acte sexuel* - pour l'interroger - dont *l'acte sexuel* représente le silence.

C'est-à-dire - vous allez le voir combien nécessairement - d'une parole tenace, obstinée - ce silence, et pour cause - à le forcer. Je prendrais le temps, quand même… Je prendrais le temps de dissiper ici, d'une façon que je ne crois pas inutile, le premier préjugé à se présenter, il n'est pas neuf, bien sûr, mais l'éclairer d'un jour nouveau a toujours sa portée.

Le premier *préjugé* à se présenter *dans le contexte psychologisant*…
la différence est là constituée par référence à l'énonciation que nous venons d'en faire - la seule vraie - de l'inconscient
…pourrait se formuler de la chute, dans notre énoncé, d'un indice essentiel à la structure.

Au nom du sexe, comme je l'ai dit, *parlerait-il cet inconscient* ! Ici, la tête frivole - et Dieu sait qu'elle abonde ! - avale ce « *du* » : *l'inconscient parle sexe, il brame, il râle, il roucoule, il miaule* ! Ce n'est pas de l'ordre de tous *les bruits vocaux* de *la parole* : c'est une « *aspiration sexuelle* »… Tel est le sens, en effet, que suppose au meilleur cas, l'usage qui est fait du terme d'*instinct de vie*, dans la rumination psychanalytique.

Tout usage erroné du discours sur le sujet a pour effet de le ravaler, ce discours même, au niveau de ce qu'il fantasme à la place du sujet : ce discours psychanalytique dont je parle est lui-même râle.

Il râle à appeler la figure d'un Éros qui serait puissance unitive et encore : dans un impact universel. Tenir pour de la même essence ce qui retient ensemble les cellules d'un organisme - j'entends de la même essence ! - et la force supposée pousser l'individu ainsi composé, à copuler avec un autre, est proprement du domaine du *délire*, en un temps pour lequel *la méiose* - je pense - se distingue suffisamment de *la mitose*, au moins au microscope ! [Rires] Je veux dire pour tout ce que supposent les phases anatomiques du métabolisme qu'elles représentent.

L'idée d' Ἔρως [Éros] comme d'une âme aux fins contraires de celles de Θάνατος [Thanatos] et agissant par le sexe, c'est un discours de « *midinette au printemps* » comme s'exprimait autrefois le regretté Julien BENDA, bien oublié de nos jours mais enfin qui a représenté, un temps, cette sorte de bretteur qui résulte d'une *intelligentsia* devenue inutile. [Rires]

S'il fallait quelque chose pour replacer les égarés dans l'axe de « *l'inconscient structuré comme un langage* », ne suffit-il pas de l'évidence fournie par ces objets qu'on n'avait jamais encore spécifiés comme nous pouvons le faire :

- le *phallus*,
- les différents *objets partiels* ?

Nous reviendrons sur ce qui résulte de leur immixtion dans notre pensée, sur le tour qu'ont pris les fumées de telle ou telle vague philosophie contemporaine,
plus ou moins qualifiée d'*existentialisme*. Pour nous, ces *objets* témoignent que l'inconscient ne parle pas la sexualité, non plus qu'il ne la chante, mais qu'à produire ces *objets* il se trouve justement - *ce que j'ai dit* - en parler, puisque c'est d'être à la sexualité

68 Cf. Pascal : « *Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie.* »

dans un rapport de *métaphore* et de *métonymie* que ces objets se constituent.
Si fortes, si simples que soient ces vérités, il faut croire qu'elles engendrent une bien grande aversion, puisque c'est à éviter qu'elles restent au centre, qu'elles ne puissent être désormais plus le pivot de toute articulation du sujet, que s'engendre cette sorte de liberté falote, à laquelle j'ai déjà fait allusion plus d'une fois dans ces dernières phrases et que caractérise le manque de sérieux.

Que dire de ce que dit de l'acte sexuel, l'inconscient ?

Je pourrais dire, si je voulais faire ici du BARBEY D'AUREVILLY : « *Quel est…* »
un jour, imagina-t-il de faire dire à un de ces prêtres démoniaques qu'il excellait à feindre
… « *Quel est le secret de l'Église ?* » « *Le secret de l'Église…*
vous le savez bien fait pour effrayer de vieilles dames provinciales
…C'est qu'il n'y a pas de Purgatoire ».[Rires]

Ainsi m'amuserais-je à vous dire ce qui, peut-être, vous ferait quand même un certain effet, et après tout ce n'est pas pour rien que je scande ce que je vais dire de cette étape : « *Le secret de la psychanalyse, le grand secret de la psychanalyse, c'est qu'il n'y a pas d'acte sexuel.* »

Ceci serait soutenable et illustrable, à vous rappeler ce que j'ai appelé *l'acte,* à savoir ce redoublement d'un effet moteur aussi simple que « *je marche* », qui fait simplement qu'à *se dire* seulement d'un certain accent, il se trouve *répété* et, de ce redoublement, prend la fonction signifiante qui le fait pouvoir s'insérer dans une certaine chaîne pour *y inscrire le sujet.*

Y a-t-il dans l'acte sexuel ce quelque chose où - *selon la même forme* - le sujet s'inscrirait comme sexué, instaurant du même acte *sa conjonction au sujet du sexe qu'on appelle opposé* ?

Il est bien clair que tout dans l'expérience psychanalytique parle là contre : *que rien n'est de cet acte, qui ne témoigne que ne saurait s'en instituer qu'un discours où compte ce tiers, que j'ai tout à l'heure suffisamment annoncé par la présence du phallus et des objets partiels*, et dont il nous faut maintenant articuler la fonction, d'une façon telle qu'elle nous démontre quel rôle elle joue, cette fonction, dans cet acte.
Fonction toujours glissante, fonction de substitution, qui équivaut presque à une sorte de jonglage et qui, en aucun cas ne nous permet de poser dans l'acte - j'entends : l'acte sexuel - l'homme et la femme opposés en quelque essence éternelle.

Et pourtant, j'effacerai ce que j'ai dit du « *grand secret* » comme étant *qu'il n'y a pas d'acte sexuel*, justement en ceci :
- que ce n'est pas un grand secret !
- que c'est patent !
- que l'inconscient ne cesse de le crier à tue-tête
- et que c'est bien pour cela que *les psychanalystes* disent :

« *Fermons-lui la bouche, quand il dit cela, parce que si nous le répétons avec lui, on ne viendra plus nous trouver !* » [Rires]

À quoi bon, s'il n'y a pas d'acte sexuel ?
Alors on met l'accent sur le fait qu'il y a de la sexualité. En effet, c'est bien parce qu'il y a de la sexualité qu'il n'y a pas d'acte sexuel !
Mais *l'inconscient* veut peut–être dire qu'on le manque ! En tout cas, ça a bien l'air !… Seulement, pour que ceci prenne sa portée, il faut bien accentuer d'abord que l'inconscient le *dit.*

Vous vous rappelez l'anecdote du curé qui prêche, hein ? Il a prêché sur le péché. Qu'est-ce qu'il a dit ? *Il était contre…* [Rires]
Eh bien, l'inconscient - *qui prêche lui aussi à sa façon sur le sujet de l'acte sexuel* - eh bien : *il est pas pour* !
C'est de là d'abord, pour concevoir ce dont il s'agit quand il s'agit de l'inconscient, qu'il convient de partir.

La différence de l'inconscient avec le curé mérite quand même d'être relevée à ce niveau : c'est que le curé dit que le péché est le péché, au lieu que, peut-être, l'inconscient c'est lui qui fait de la sexualité un péché. Il y a une petite différence. Là-dessus, la question va être de savoir comment se propose à nous ceci : que le sujet a à se mesurer avec la difficulté d'être un sujet sexué.

C'est ce pourquoi j'ai introduit dans mes derniers propos logistiques cette référence…
dont je pense que j'ai suffisamment souligné ce qu'elle vise : d'établir le statut de *l'objet petit(a)*
…celle qui s'appelle *le Nombre d'or,* en tant qu'il donne proprement, sous une forme aisément maniable, son statut à ce qui est en question, à savoir : l'incommensurable.

Nous partons de l'idée - *pour l'introduire* - que dans l'acte sexuel il n'est aucunement question que ce *petit(a),* où nous indiquons ce quelque chose qui est en quelque sorte *la substance du sujet…*
si vous entendez cette *substance* au sens où ARISTOTE la désigne dans l'οὐσία [ousia], à savoir - *ce qu'on oublie* - c'est que ce qui la spécifie est justement ceci qu'elle ne saurait d'aucune façon être attribuée à aucun sujet, le sujet étant entendu comme l'ὑποχείμενον [upokeimenon]
…cet *objet petit(a),* en tant qu'il nous sert de module pour interroger celui qui en est supporté, n'a pas à chercher

son complément à la dyade : ce qui lui *manque* pour faire deux, ce qui serait bien désirable.

C'est que la solution de ce rapport, grâce à quoi peut s'établir le *deux*, tient tout entière dans ce qui va se passer de la référence du *petit(a)* - *le Nombre d'or* - au « 1 » en tant qu'il engendre ce manque, qui s'inscrit ici d'un simple effet de report et, du même coup de différence : sous une forme : 1-*a* qui, au calcul…

un fort simple calcul que j'ai déjà assez inscrit sur ce tableau pour vous prier de le retrouver vous-mêmes

…se formule par a *au carré* : $1-a = a^2$.

Je ne le rappelle ici, que pour mettre, à l'orée de ce que je veux introduire, ce qui essentiel à articuler pour vous, comme je l'ai dit tout à l'heure, d'abord, au départ de notre science, à savoir ce qui introduit nécessairement, quoique paradoxalement, à ce nœud sexuel, où se dérobe et nous fuit l'acte qui fait pour l'instant notre *interrogation*.

Le lien de ce *petit(a)* en tant :

- qu'ici vous le voyez, il *représente*, *darstellt,* supporte et présentifie d'abord le sujet lui-même,
- que c'est là le même qui va apparaître dans l'échange, dont nous allons maintenant montrer la formule, comme pouvant servir de cet objet que nous touchons dans la dialectique de la cure, sous le nom de l'objet partiel,

…le rapport donc de ces deux faces de la fonction *petit(a)* avec cet *indice*, cette *forme de l'objet* qui est au principe de *la castration*.

Je ne clorai pas ce cycle aujourd'hui, c'est pourquoi je veux l'introduire par deux formules répondant à une sorte de problème que nous posons *a priori* : quelle valeur faudrait-il donner à cet *objet petit(a)*…

s'il est bien là comme devant représenter dans la *dyade sexuelle*, la différence

…pour qu'il produise deux résultats entre lesquels est suspendue aujourd'hui notre question ?

Question qui ne saurait être abordée que par la voie où je vous mène en tant qu'elle est la voie logique, j'entends : la voie de la logique. La *dyade* et ses suspens, c'est ce que, depuis l'origine, si l'on sait en suivre la trace, élabore la logique elle-même.

Je ne suis pas fait pour vous retracer ici *l'Histoire de la logique*, mais qu'il me suffise ici d'évoquer, à l'aurore, que l'*Organon* aristotélicien est bien autre chose qu'un simple formalisme, si vous savez le sonder. Au premier point de la logique du prédicat, s'édifie l'opposition entre les *contraires* et les *contradictoires*. Nous avons fait, vous le savez, bien des progrès depuis, mais ça n'est pas une raison pour ne pas nous intéresser à ce qui fait l'intérêt et le statut de leur entrée dans l'Histoire.

Ce n'est d'ailleurs pas - je le dis aussi entre parenthèses, pour ceux qui ouvrent quelquefois les bouquins de logique - pour nous interdire - quand nous reprenons à la trace ce qu'a énoncé ARISTOTE, en *même temps*, même pas en marge - d'introduire ce dont par exemple LUKASIEWICZ[69] l'a complété depuis.

Je dis cela parce que dans le livre - d'ailleurs excellent - des KNEALE[70], j'ai été frappé d'une protestation, comme ça, qui s'élevait au tournant d'une page, parce que pour dire ce que dit ARISTOTE, M. LUKASIEWICZ, par exemple, vient à distinguer ce qui tient au *principe de contradiction* du *principe d'identité* et du *principe de bivalence* ! Voilà !

- Le *principe d'identité*, c'est qu'A est A. Vous savez que ce n'est pas clair que A soit A. Heureusement, ARISTOTE ne le dit pas, mais qu'on le fasse remarquer a tout de même un intérêt !
- Deuxièmement : qu'une chose puisse être à la fois, *en même temps* être A et non A, c'est encore tout autre chose !
- Quant au *principe de bivalence*, à savoir qu'une chose doit être vraie ou être fausse, c'est encore une troisième chose !

Je trouve que :

- de le faire remarquer éclaire plutôt ARISTOTE,
- que de faire remarquer qu'ARISTOTE n'a jamais sûrement pensé à toutes ces gentillesses, n'a rien à faire avec la question !

Car c'est précisément ce qui permet de donner son intérêt à ce dont je repars maintenant : à cette grossière affaire des *contraires*. D'abord, en tant que pour nous…

je veux dire pour ce qui n'est pas dans ARISTOTE mais ce qui est déjà indiqué dans mon enseignement passé

…nous le désignerons par le « *pas sans* ». Ça nous servira plus tard. Ne vous inquiétez pas ! Laissez-moi un petit peu vous *conduire*…

Les contraires - c'est ça qui soulève toute la question logique de savoir si oui ou non, la *proposition particulière* implique l'existence – ça a toujours énormément choqué. Dans ARISTOTE, elle l'implique incontestablement : c'est même là-dessus que tient sa logique. C'est curieux que la *proposition universelle* ne l'implique pas !

Je peux dire : « *Tout centaure a six membres* ».

---

69 Jan Lukasiewicz : *Du principe de contradiction chez Aristote*, éd. Éclat, 2000.

70 William Kneale, Martha Kneale : « *The development of logic* », Oxford, Clarendon press, 1986 (1962). Cf. aussi Claude Imbert : « *Pour une histoire de la logique. Un héritage platonicien* » Paris, Puf, 1999.

C'est absolument *vrai*, simplement *il n'y a pas de centaures*. C'est une *proposition universelle*.

Mais si je dis, dans ARISTOTE : « *Il y a des centaures qui en ont perdu un.* » Ça implique que les centaures existent, pour ARISTOTE. J'essaie de reconstruire une logique qui soit un peu moins boiteuse, du côté du centaure. [Rires] Mais ceci ne nous intéresse pas, pour l'instant. Simplement « *Il n'y a pas de mâle sans femelle.* » Ceci est de l'ordre du *réel*. Ça n'a rien à faire avec *la logique*, tout au moins de nos jours. *Et puis il y a le contradictoire,* qui veut dire ceci : si quelque chose est mâle, alors ça n'est pas *non-mâle.*
[Lacan écrit au tableau « Si mâle alors non mâle », puis barre le « n » de non mâle]

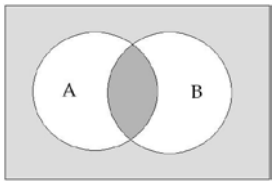
si mâle, alors non mâle

Il s'agit de trouver notre chemin dans ces deux formules distinctes. La seconde est de l'ordre *symbolique*, elle est une convention *symbolique*, qui a un nom, justement : *le tiers exclu.* Ceci doit suffisamment nous faire sentir que ce n'est pas de ce côté-là que nous allons pouvoir nous arranger, puisque, au départ, nous avons suffisamment accentué la fonction d'une différence, comme étant essentielle au statut de la dyade sexuelle. Si elle peut être fondée - j'entends : subjectivement - nous aurons besoin de ce tiers.

Essayons, n'essayons pas… ne faisons pas la vaine grimace de prétendre tenter ce que nous avons introduit déjà, à savoir le statut logique du contraire. Du contraire en tant qu'*ici* « *l'un et l'autre* » s'oppose au « *l'un ou l'autre* » de *là* .

pas sans	si mâle , alors non mâle
l'un et l'autre	l'un ou l'autre

Ce « *l'un et l'autre* », c'est l'intersection, j'entends l'intersection logique : *mâle et femelle*. Si nous voulons inscrire ce « *l'un et l'autre* » sous la forme de l'intersection de l'algèbre de BOOLE, ceci veut dire : cette petite lunule de recouvrement spatial [en gris] :



dont je suis absolument consterné de devoir, une fois de plus, vous présenter la figure, car, bien entendu, vous voyez bien qu'elle ne vous satisfait à aucun degré. Ce que vous voudriez, c'est qu'il y en ait un qui soit mâle et l'autre femelle, et que de temps en temps, ils se marchent sur les pieds !

Ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Il s'agit d'une multiplication logique. L'importance de vous rappeler cette figure booléenne, c'est de vous rappeler, à la différence d'ici, qui est ce lieu très important du jeu de « *pile ou face* »…

> à quoi j'essayé de former ceux qui me suivaient les premières années, au moins pendant un trimestre, histoire de leur faire entendre ce que c'était que le signifiant

…à l'opposé du jeu de « *pile ou face* »…

> qui s'inscrit tout uniment en *une succession de* + *ou de* –

…le rapport de *l'un et l'autre* s'inscrit sous la forme *d'une multiplication*, j'entends d'une *multiplication logique*, d'une *multiplication booléenne.*

Quelle valeur - puisque c'est de cela qu'il s'agit - pouvons-nous supposer à l'élément de différence, pour que le résultat soit, tout net, la dyade ? Mais bien sûr, c'est vraiment à la portée de tout le monde de le savoir. Vous avez tous au moins gardé ceci de teinture des mathématiques qu'on vous enseignées, si stupidement pour peu que vous ayez plus de 30 ans, puis si vous avez 20 ans vous avez peut–être eu des chances d'en entendre parler d'une façon un peu différente, qu'importe !

Vous êtes tous sur le même pied, concernant la formule $(a + b) . (a – b)$. Voilà la différence :

- il y en a un qui l'a en plus,
- l'autre qui l'a en moins.

Si vous les multipliez, ça fait $a^2 - b^2$. Qu'est-ce qu'il faut pour que $a^2 - b^2$ soit tout net égal à 2, à la dyade ? C'est très facile, *il suffit d'égaler* ce qui est écrit ici :

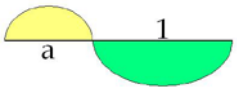
- *b à racine de moins un,* $b = \sqrt{-1} = i$, c'est-à-dire à une fonction numérique qu'on appelle *nombre imaginaire* et qui intervient maintenant dans tous les calculs, de la façon la plus courante, pour fonder ce qu'on appelle - extension des nombres réels - les *nombres complexes.*
- *a* - s'il s'agit de le spécifier de deux façons opposées, avec *plus* quelque chose, et avec *moins* quelque chose, et qu'il en résulte 2 - il suffit de l'égaler à 1.

C'est ainsi que, d'habitude, on écrit, d'une façon abrégée, d'ailleurs beaucoup plus commode, cette fonction dite imaginaire du $\sqrt{-1}$.

Ne croyez pas que ça ne doive nous servir à rien du tout, ce que je vous explique là ! Je l'introduis ici, à l'orée de ce que j'ai à vous indiquer, parce que cela nous servira dans la suite et que ceci est le cœur d'un rapprochement, qui s'offre à nous comme autre possibilité, à savoir : si nous nous demandons à l'avance ce qu'il convient d'obtenir. Ce qui a peut–être aussi pour nous son intérêt !

Car il est très intéressant aussi de savoir pourquoi, pourquoi dans l'inconscient - concernant l'acte sexuel - eh bien justement, ce qui serre, ce qui marque *la différence* - au premier rang de quoi est le sujet lui-même - eh bien, non seulement nous sommes bien forcés de dire que ça reste à la fin, mais il est *exigé*, pour que ce soit un acte sexuel, que ça reste à la fin !
Autrement dit, que : $(a + b)(a – b)= a$!

Pour que ceci égale a, quand a, bien sûr, naturellement ce n'est pas ce a d'ici $[(a+b)(a–b)= 2]$ dont je parle, le a d'ici, nous allons le faire - comme tout à l'heure, quand il s'agissait *d'obtenir 2* - nous allons le faire égal à 1.
Il est bien entendu que c'est $(1+i)(1–i)$ qui est égal à 2.



$(1+a)(1- a)$ donne a, à condition que a soit égal à ce *Nombre d'or* - c'est le cas de le redire - dont je me sers pour introduire pour vous la fonction de *l'objet petit(a)*.Vérifiez : quand *petit(a)* est égal au *Nombre d'or*, le produit de $(1+a)$ $(1-a = a$. $[1+a=1/a$; $1–a = a^2$; $(1+a)$ $(1–a)= (1/a)a^2 =a]$

C'est ici que je suspends pour un temps - le temps de la leçon que j'ai à finir - ce dont j'ai voulu, pour vous, proposer *la grille logique.*
Venons maintenant à considérer ce dont il s'agit, concernant l'acte sexuel. Ce qui va nous servir à nous en occuper, est ce qui justifie le fait que tout à l'heure j'ai introduit la formule de MARX. MARX nous dit, quelque part dans les *Manifestes philosophiques,* que l'objet de l'homme n'est rien d'autre que *son essence–même* prise comme objet, que l'objet aussi auquel un sujet se rapporte - par essence et nécessairement - n'est rien d'autre que l'essence propre de ce sujet non objectivé.

Des gens, parmi lesquels j'ai quelques–unes des personnes qui m'écoutent, ont bien montré le côté, je dirais primaire, de cette approximation marxiste. Il serait curieux que nous soyons très en avance sur cette formulation. Cet objet dont il s'agit, cette essence propre du sujet, mais objectivé, est–ce que ce n'est pas nous qui pouvons lui donner sa véritable substance ?

Partons de ceci où nous avons dès longtemps pris appui : qu'il y a un rapport entre ce qu'énonce la psychanalyse sur le sujet de la loi fondamentale du sexe et *l'interdiction de l'inceste*, pour autant que pour nous elle est un autre reflet, et déjà combien suffisant, de la présence de l'élément *tiers* dans tout acte sexuel, en tant qu'il exige présence et fondation du sujet. Aucun acte sexuel - c'est là l'entrée dans le monde de la psychanalyse - qui ne porte la trace de ce qu'on appelle improprement, la scène traumatique, autrement dit un rapport référentiel fondamental au couple des parents.

Comment se présentent les choses à l'autre bout ? Vous le savez – LÉVI-STRAUSS : *Structures élémentaires de la parenté - l'ordre d'échange* sur lequel s'institue *l'ordre de la parenté*, c'est la femme qui en fait les frais : *ce sont les femmes qu'on échange.*

Quelle qu'elle soit - patriarcale, matriarcale, peu importe ! - ce que la logique de l'inscription impose à l'ethnologue, c'est de voir comment voyagent les femmes entre les lignées. Il semble que, de l'un à l'autre, il y ait là quelque *béance.*
Eh bien, c'est ce que nous allons essayer, aujourd'hui d'indiquer comment cette béance, pour nous, s'articule, autrement dit, comment, dans notre champ elle se comble.

Nous avons tout à l'heure marqué que l'origine du *démasquage*, de la *démystification* économique, est à voir dans la conjonction de deux valeurs de nature différente. C'est bien ici ce à quoi nous avons affaire. Et toute la question est celle-ci, pour le psychanalyste : de s'apercevoir que ce qui, de l'acte sexuel, fait problème, n'est pas *social,* puisque c'est là que se constitue le principe du social, à savoir dans la loi d'un échange.

L'échange des femmes ou… *non, ceci ne nous regarde pas encore*. Car si nous nous apercevons que le problème est de l'ordre de la valeur, je dirai que déjà tout commence à s'éclairer suffisamment de lui donner son nom.

Au principe de ce qui redouble - de ce qui dédouble en sa structure - *la valeur* au niveau de l'inconscient, il y a ce *quelque chose* qui tient la place de *la valeur d'échange*, *en tant que de sa fausse identification à la valeur d'usage*, résulte la fondation de *l'objet-marchandise.*
Et même on peut dire plus : qu'il faut le capitalisme pour que cette chose, qui l'antécède de beaucoup, soit révélée.

De même, il faut le statut du sujet, tel que le forge la science, de ce sujet réduit à sa fonction d'intervalle, pour que nous nous apercevions que ce dont il s'agit, de l'égalisation de deux valeurs différentes, se tient ici entre *valeur d'usage* - et pourquoi pas ? nous verrons ça tout à l'heure - et *valeur de jouissance.* Je souligne : *valeur de jouissance* joue-là le rôle de la *valeur d'échange.*

Vous devez bien sentir tout de suite que ça a vraiment quelque chose qui concerne le cœur même de l'enseignement analytique, cette fonction de *valeur de jouissance*, que peut-être c'est là ce qui va nous permettre de formuler d'une façon complètement différente, ce qu'il en est de la castration.

Car enfin, si quelque chose est accentué, dans la notion même, si confuse soit-elle encore, dans la théorie, de maturation pulsionnelle, c'est bien quand même ceci : *qu'il n'y a d'acte sexuel* - j'entends au sens où je viens d'articuler sa nécessité - *qui ne comporte* - chose étrange - *la castration*. Qu'appelle-t-on *la castration* ? Ça n'est tout de même pas…
comme dans les formules si agréablement avancées par le « *Petit Hans* »
…qu'on *dévisse le petit robinet* ! Il faut bien qu'il reste à sa place.

Ce qui est en cause, c'est ce qui s'étale partout d'ailleurs dans la théorie analytique, *c'est qu'il ne saurait prendre sa jouissance en lui–même*.
Je suis à la fin de ma leçon d'aujourd'hui, de sorte que là, n'en doutez pas, j'abrège. J'y reviendrai la prochaine fois.
Mais c'est pour accentuer simplement ceci, d'où je voudrais partir, c'est à savoir ce que cette équation des deux *valeurs*, dites *d'usage* et *d'échange,* a d'essentiel en notre matière.

Supposez l'homme réduit à ce qu'il faut bien dire - on ne l'a jamais encore réduit institutionnellement - à la fonction qu'a l'étalon dans les animaux domestiques. Autrement dit servons-nous de *l'anglais* où comme vous le savez, on dit *a she-goat* pour dire *une chèvre*, ce qui veut dire *un elle-bouc*.

Eh bien, appelons l'homme comme il convient : un *he-man*. C'est tout à fait concevable, instrumentalement. En fait, s'il y a quelque chose qui donne une idée claire de la valeur d'usage, c'est de ce qu'on fait quand on fait venir un taureau pour un certain nombre de saillies. Et il est bien *singulier* que personne n'ait imaginé d'inscrire *les structures élémentaires de la parenté* dans cette circulation du tout-puissant *phallus* !

Chose curieuse : c'est nous qui découvrons que cette valeur phallique, c'est la femme qui la représente ! Si *la jouissance* - j'entends : la jouissance pénienne - porte la marque dite de *la castration*, il semble *que ce soit pour que* - d'une façon que nous appellerons avec BENTHAM : « *fictive* » - *ce soit la femme qui devienne ce dont on jouit*. Prétention singulière, qui nous ouvre toutes les ambiguïtés propres au mot de « *jouissance* » pour autant que dans les termes du développement juridique qu'il comporte à partir de ce moment, il implique : possession.

Autrement dit que voici quelque chose de retourné : ça n'est plus le sexe de notre taureau - valeur d'usage - qui va servir à cette sorte de circulation où s'instaure l'ordre sexuel, c'est la femme, en tant qu'elle est devenue à cette occasion, elle-même le lieu de transfert de cette valeur soustraite au niveau de la valeur d'usage, sous la forme de *l'objet de jouissance. C'est très curieux !*

C'est très curieux, parce que ça nous entraîne : si j'ai introduit tout à l'heure, pour vous, le *he–man,* me voilà…
et d'ailleurs, d'une façon très conforme au génie de la langue anglaise, qui appelle la femme *woman* et Dieu sait si la littérature a fait des gorges chaudes sur ce *wo* qui n'indique rien de bon [Rires] - je l'appellerai: *she-man,* ou encore en langue française, de ce mot - qui va prêter, à partir du moment où je l'introduis à quelque gorges chaudes et je suppose à énormément de malentendus : *L, apostrophe, homme-elle.*J'introduis ici *l'homme-elle !* [Rires] Je vous la présente, je la tiens par le petit doigt, elle nous servira beaucoup. [Rires]

Toute la littérature analytique est là pour témoigner que tout ce qui s'est articulé de la place de la femme dans l'acte sexuel, n'est que *pour autant que la femme joue la fonction d'homme-elle*. Que les femmes ici présentes ne sourcillent pas, car à la vérité, c'est précisément pour réserver, où elle est, la place de cette *Femme* (grand F), dont nous parlons depuis le début, que je fais cette remarque.

Peut–être que tout ce qui nous est indiqué, concernant la sexualité féminine…
où d'ailleurs, conformément à l'expérience éternelle, joue un rôle si éminent *la mascarade*
…à savoir la façon dont elle use d'un équivalent de l'objet phallique, ce qui la fait depuis toujours la porteuse de bijoux - « *Les bijoux indiscrets* », dit DIDEROT, quelque part : nous allons peut-être savoir les faire enfin parler.

Il est très singulier que, de la soustraction quelque part d'une jouissance qui n'est choisie que pour son caractère bien maniable, si j'ose désigner ainsi la jouissance pénienne, nous voyions s'introduire ici, avec ce que MARX et nous-mêmes appelons « *le fétiche* » à savoir cette *valeur d'usage*, extraite, figée - un trou quelque part - le seul point d'insertion nécessaire à toute l'idéologie sexuelle.

Cette *soustraction de jouissance* quelque part, voilà le pivot.

Mais ne croyez pas que la femme…
là où elle est l'aliénation de la théorie analytique et celle de FREUD lui-même qui, de cette théorie, est le père assez grand pour s'être aperçu de cette aliénation dans la question qu'il répétait : « *Que veut la femme ?* »
…ne croyez pas que la femme, sur ce sujet, *s'en porte plus mal* !

Je veux dire que sa jouissance elle, elle reste en disposer d'une façon qui échappe totalement à cette prise *idéologique*.

Pour faire *l'homme-elle,* elle ne manque jamais de ressources et c'est en ceci que même la revendication féministe ne comporte rien de spécialement original, c'est toujours la même *mascarade* qui continue, *au goût du jour* tout simplement.
Là où elle reste inexpugnable, inexpugnable comme femme, c'est en dehors du système dit de l'acte sexuel.

C'est à partir de là que nous devons jauger de la difficulté de ce dont il s'agit, concernant l'acte, quant au statut respectif des sexes originels, l'homme et la femme, dans ce qu'institue l'acte sexuel, pour autant que c'est un sujet qui pourrait s'y fonder, les voici portés au maximum de leur disjonction, par le point où je vous ai menés aujourd'hui.

Car si je vous ai parlé d'« *homme-elle* », l'« *homme-il* » lui : *disparu* ! Hein ! Il n'y en a plus ! Puisqu'il est précisément comme tel, extrait de la valeur d'usage. Bien sûr, ça ne l'empêche pas de circuler *réellement*. L'homme, comme valeur pénienne, ça circule très bien. Mais c'est clandestin ! Quelle que soit *la valeur*, certainement *essentielle*, que cela joue dans l'ascension sociale. [Rires]
Par la main gauche, généralement !

Je dirai plus, nous ne devons pas omettre ceci : que si l'« *homme-il* » n'est pas reconnu dans le statut de l'acte sexuel au sens où il est, dans la société, fondateur, il existe une « *société protectrice de l'homme-il* ». C'est même ce que l'on appelle l'homosexualité masculine.

C'est sur ce point, en quelque sorte marginal et humoristiquement épinglé, que je m'arrêterai aujourd'hui,
simplement parce que l'heure met un terme à ce que j'avais, pour vous, préparé.

Je vous ai apporté un certain nombre d'énoncés la dernière fois. J'en ai formulé de tels que par exemple « *Il n'y a pas d'acte sexuel* ».

Je pense que la nouvelle en court à travers la ville… Mais enfin, je ne l'ai pas donnée comme une vérité absolue… j'ai dit que c'est ce qui était à proprement parler articulé dans le discours de l'inconscient.
Ceci dit, j'ai encadré cette formule et quelques autres dans une sorte de rappel - je dois dire assez dense - de ce qui en donne *le sens* et *les prémisses* aussi bien.

Ce cours était une sorte d'étape marquée de points de rassemblement, qui pourra peut-être servir au titre *d'introduction* écrite à quelque chose donc, que je poursuis - que je veux poursuivre aujourd'hui - je dirais sous une forme peut-être plus accessible, en tout cas conçue comme une marche facile, une première façon de débrouiller les articulations dans lesquelles je vais m'avancer, qui sont toujours celles que j'ai présentifiées pour vous depuis deux ou trois de mes cours, à savoir, cette articulation tierce entre :

- le *(a)*,
- une *valeur* 1, qui n'est là que pour donner son sens à la *valeur (a),* étant donné que celle-ci est un nombre, à proprement parler le *Nombre d'or,*
- et une deuxième *valeur* 1.

Bien sûr, je pourrais une fois de plus les *réarticuler* d'une façon que je pourrais dire être *apodictique, en montrer la nécessité.* Je procéderai autrement, pensant plutôt commencer par exemplifier l'usage que je vais en faire, quitte à reprendre les choses par la suite de la façon nécessitée, dont je vais donc m'écarter. Je vais le faire sous *un mode* qu'on peut appeler *éristique*. Ceci donc, en pensant à ceux qui ne savent pas de quoi il s'agit.

Il s'agit de psychanalyse. Il n'est pas nécessaire de savoir ce dont il s'agit dans la psychanalyse pour *tirer profit* de mon discours. Encore faut-il, ce discours, l'avoir un certain temps pratiqué. Je dois supposer que ce n'est pas là le cas pour tout le monde, spécialement parmi ceux qui ne sont pas psychanalystes.

Si j'ai ce souci de ceux qu'il convient d'introduire à ce que j'ai appelé mon discours, ce n'est bien entendu pas sans penser aux psychanalystes, mais c'est aussi que, jusqu'à un certain point, il m'est nécessaire de m'adresser à ceux que je viens d'abord de définir…

et que je me suis trouvé un jour épingler comme étant « *le nombre* »

…il m'est nécessaire de m'adresser à eux pour que mon discours revienne, en quelque sorte d'un point de *réflexion*, aux oreilles des psychanalystes.

Il est en effet frappant - et *interne* à ce dont il s'agit - que le psychanalyste *n'entre pas de plein vol dans ce discours*, précisément dans la mesure où ce discours intéresse sa pratique et qu'il est démontrable… la suite même de mon discours et de mon discours d'aujourd'hui, mettra le point sur ce pourquoi il est concevable que le psychanalyste trouve dans son *statut* même, j'entends dans ce qui l'institue comme psychanalyste, ce quelque chose qui fasse *résistance, spécialement* au point que j'ai introduit, inauguré dans *mon dernier discours.*

Pour dire le mot : l'introduction de *la valeur de jouissance* fait question, à la racine même d'un discours, de tout discours, qui puisse s'intituler *discours de la vérité.* Au moins pour autant – comprenez-moi - que ce discours entrerait en compétition avec le *discours de l'inconscient*, *si ce discours de l'inconscient est bien*, comme je vous l'ai dit la dernière fois, *réellement articulé par cette valeur de jouissance.*

Il est singulier de voir comment *le psychanalyste* a toujours une petite retouche à faire à ce discours compétitif.
C'est juste là où son énoncé éventuel est bien dans le vrai, qu'il trouve toujours à reprendre. Et il suffit d'avoir un peu d'expérience pour savoir que cette contestation est toujours *strictement corrélative* - quand on peut la mesurer - à cette sorte de *gloutonnerie* qui est liée en quelque sorte à l'institution psychanalytique, et qui est celle constituée par l'idée de se faire reconnaître sur le plan du savoir.

La valeur de jouissance, ai-je dit, est au principe de l'économie de l'inconscient. L'inconscient, ai-je dit encore - en soulignant l'article *du* - parle *du* sexe. Non pas « *parle sexe* » mais « *parle du sexe* ».Ce que l'inconscient nous désigne sont *les voies d'un savoir*. Il ne faut pas, pour les suivre, vouloir savoir avant d'avoir cheminé.

L'inconscient parle du sexe. Peut-on dire qu'il *dit* le sexe ? Autrement dit : *dit-il la vérité* ?
Dire qu'il *parle* est quelque chose qui laisse *en suspens ce qu'il dit.*
On peut parler pour ne rien dire, c'est même courant, ce n'est pas le cas de l'inconscient.
On peut dire des choses sans parler, ce n'est pas le cas de l'inconscient non plus.

C'est même le relief, bien entendu inaperçu comme beaucoup d'autres traits qui dépendent de ce que j'ai articulé en ce point de départ : que *l'inconscient « ça parle »*. Si on avait un petit peu d'oreille, on en déduirait que *c'est obligé de parler pour dire quelque chose* !

Je n'ai encore *jamais vu* que personne ne l'ait dégagé, quoique dans mon *Discours de Rome* c'est dit au moins sous une dizaine de formes, dont une m'a été récemment représentée au cours d'entretiens avec des jeunes fort sympathiques, très accrochés par une partie au moins de mon discours, à propos de ma *fameuse formule*, qui a eu fortune…

d'autant plus, bien sûr, que c'est *une formule* : méfiance, toujours à vouloir ramasser tout dans *une formule*

…quand j'ai dit : « *Quand l'analysé vous parle à vous analyste, il parle de lui, et quand il parlera de lui à vous… tout ira bien.* » Des formules qui ont, comme celle-là, le bonheur d'être recueillies, doivent être replacées dans leur contexte, faute d'engendrer des confusions.

Est-ce que l'inconscient donc, *dit la vérité* sur le sexe ? Je n'ai pas dit ceci, dont FREUD - souvenez–vous - a déjà soulevé la question. Ceci, bien sûr, convient-il d'être précisé : c'était *à propos d'un rêve*, du rêve d'une de ses patientes, manifestement fait - ce rêve - pour *le mener en bateau,* lui FREUD, *lui faire prendre des vessies pour des lanternes.*

La génération des disciples d'alors était assez fraîche pour qu'il fallût lui expliquer cela comme un scandale. À la vérité, on s'en tire aisément : *le rêve est la voie royale de l'inconscient… mais il n'est pas*, en lui-même, *l'inconscient.* Poser la question au niveau de l'inconscient est une autre paire de manches, que j'ai déjà retournées - je veux dire : les dites manches - comme je le fais toujours : très vite, et ne laissant pas place à l'ambiguïté, quand…

dans mon texte qui s'appelle *La chose freudienne,* écrit en l956 pour le centenaire de FREUD

…j'ai fait surgir cette entité qui dit : « *Moi la vérité, je parle.* » [*Écrits* p.409]

La vérité parle. Puisqu'elle est la vérité, elle n'a pas besoin de dire la vérité. Nous entendons *la vérité*, et ce qu'elle dit ne s'entend que pour qui sait l'articuler. Ce qu'elle dit où ? *Dans le symptôme*, c'est-à-dire *dans quelque chose qui cloche.* Tel est le rapport de l'inconscient, en tant qu'il parle, avec *la vérité.*

Il n'en reste pas moins qu'il y a une question que j'ai ouvert… ouverte l'année dernière, à mon premier cours, paru…

quand je dis « l'année dernière », je ne dis pas novembre dernier : le novembre d'avant

…celui qui a été publié dans les *Cahiers pour la psychanalyse*, sous le titre de *la Vérité et la Science*[71]. La question y reste ouverte de savoir pourquoi, l'énoncé de LÉNINE qui introduit ce cahier, pourquoi « *la théorie vaincra parce qu'elle est vraie.*[72] » Ce que j'ai dit tout à l'heure du psychanalyste, par exemple, ne donne pas tout de suite à cet énoncé une sanction qui convainque.

MARX lui-même là-dessus - comme tant d'autres - laisse passer quelque chose qui ne manque pas de faire énigme. Comme bien d'autres avant lui, en effet - à commencer par DESCARTES - il procédait, quant à la vérité selon *une singulière stratégie*, qu'il énonce quelque part dans ces mots piquants :

> « *L'avantage de ma dialectique est que je dis les choses peu à peu, et comme ils croient* - au pluriel, « *ils* » ! - *ue je suis au bout, se hâtant de me réfuter, ils ne font qu'étaler leur ânerie* »[73].

Il peut paraître singulier que quelqu'un dont procède cette idée que « *la théorie vaincra parce qu'elle est vraie* » s'exprime *ainsi. Politique de la vérité et*, pour tout dire, *son complément dans l'idée* qu'en somme, seul ce que j'ai appelé tout à l'heure *le nombre*

à savoir ce qui est réduit à n'être que *le nombre*, à savoir que ce qu'on appelle dans le contexte marxiste « *la conscience de classe* » , en tant qu'elle est *la classe du nombre*

…ne saurait se tromper !

Singulier principe pourtant sur lequel tous ceux qui méritent d'avoir poursuivi dans sa voie la vérité marxiste, n'ont jamais varié. Pourquoi la conscience de classe serait–elle aussi sûre dans son orientation…

j'entends : alors même qu'elle ne sait rien ou sait fort peu

…de la théorie, quand *la conscience de classe* fonctionne…

à entendre les théoriciens, même au niveau non éduqué

…si proprement elle est *réduite à* ceux qui appartiennent au niveau défini dans l'occasion par le terme de « *la classe exclue des profits capitalistes* » ?

---

71 *Cahiers pour l'analyse* N° 1, éd. S.e.r., 1966, « *La science et la vérité* », leçon d'ouverture (01-12-1965) du séminaire 1965-66 : « *L'objet de la psychanalyse* », pp. 1-31.

72 Lénine : *Les trois sources et les trois parties constitutives du marxisme.*
« La doctrine de Marx est toute-puissante, parce qu'elle est juste. Elle est harmonieuse et complète ; elle donne aux hommes une conception cohérente du monde, inconciliable avec toute superstition, avec toute réaction, avec toute défense de l'oppression bourgeoise. Elle est le successeur légitime de tout ce que l'humanité a créé de meilleur au XIX[ème] siècle : la philosophie allemande, l'économie politique anglaise et le socialisme français. C'est à ces trois sources, à ces trois parties constitutives du marxisme, que nous nous arrêterons brièvement. »

73 Cf. lettre de Marx à Engels du 26-6-1867 « *L'avantage de ma dialectique est que je dis les choses peu à peu, et comme ils croient que je suis au bout, se hâtant de me réfuter, ils ne font rien qu'étaler leur ânerie* ». (L. Althusser, É. Balibar : Lire le capital (I), p.30. Petite coll. Maspero 1971).

Peut-être la question concernant *la force de la vérité* est-elle à chercher dans ce champ où nous sommes introduits, qui est celui - métaphorique - que nous pouvons - je le répète : par métaphore - appeler le *marché de la vérité*.
Si, comme - de la dernière fois - vous pouvez l'entrevoir, le ressort de ce marché est *la valeur de jouissance*, *quelque chose* s'échange en effet, qui n'est pas la vérité en elle-même. Autrement dit, le lien de « *qui parle* » à « *la vérité* » n'est pas le même selon le point où il soutient *sa jouissance*. C'est bien toute la difficulté de *la position du psychanalyste* : qu'est-ce qu'il fait, de quoi jouit-il à la place qu'il occupe ? C'est l'horizon de la question, que je n'ai fait encore qu'introduire, la marquant dans son point de fêlure, sous le terme du *désir du psychanalyste*.

La vérité donc, dans cet échange qui se transmet par une parole dont l'horizon nous est donné par *l'expérience analytique n'est pas en elle-même l'objet d'échange*. Comme il se voit dans la pratique. Ceux *des psychanalystes* qui sont là en témoignent par leur pratique. Bien sûr *ils ne sont pas là pour rien*, ils sont là pour : ce qui de *la vérité* peut tomber de cette table, voire ce qu'ils pourront en faire en truquant un petit peu.

Telle est la nécessité où les oblige le fait d'un statut entravé concernant *la valeur de jouissance* attachée à leur *position de psychanalyste*. J'en ai eu, je peux dire « confirmation », je l'aurai assurément renouvelée. Je vais prendre un exemple. Quelqu'un qui n'est pas psychanalyste - M. DELEUZE pour le nommer - *présente* un livre de Sacher MASOCH : « *Présentation de Sacher Masoch* ». Il écrit sur le masochisme incontestablement le meilleur texte qui ait jamais été écrit ! J'entends : le meilleur texte, comparé à tout ce qui a été écrit sur ce thème dans la psychanalyse.

Bien sûr a-t-il lu ces textes, il n'invente pas son sujet. Il part d'abord de Sacher MASOCH… qui a tout de même son petit mot à dire quand il s'agit du masochisme ! Je sais bien qu'on a un petit peu *tranché* sur son nom, et que maintenant on dit « *maso* ». Mais enfin, il dépend de nous de marquer *la différence entre* « *maso* » et « *masochiste* », même « *masochien* » ou MASOCH tout court.

Quoi qu'il en soit, ce texte sur lequel nous reviendrons sûrement, car littéralement je puis dire…

> comme sur un sujet sur lequel je ne suis pas resté muet, puisque j'ai écrit *Kant avec Sade,* mais où il n'y a littéralement vraiment qu'un aperçu, nommément sur ceci, que le *sadisme* et le *masochisme* sont deux voies strictement distinctes, même si bien sûr, on doit, toutes les deux, les repérer dans la structure

…que tout sadiste n'est pas automatiquement maso, ni tout maso un sadiste qui s'ignore. Il ne s'agit pas d'un gant qu'on retourne.

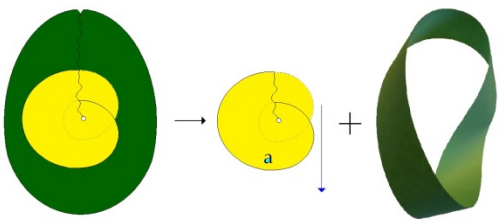
Bref, il se peut que M. DELEUZE - *j'en jurerai d'autant plus qu'il me cite abondamment* - ait fait profit de ces textes. Mais n'est-il pas frappant que ce texte vraiment anticipe sur tout ce que je vais avoir effectivement maintenant à en dire, dans la voie que nous avons ouverte cette année. Alors qu'il n'est *pas un seul des textes analytiques* qui ne soit entièrement à reprendre et à refaire dans cette nouvelle perspective. J'ai pris soin de me faire confirmer par l'auteur que je cite - lui-même - qu'il n'a aucune expérience de la psychanalyse.

Tels sont les points que je désire marquer ici à leur date, parce qu'après tout, avec le temps ils peuvent changer, les points qui prennent valeur exemplaire et méritent d'être retenus, ne serait-ce que pour exiger de moi que j'en rende pleinement compte, je veux dire dans le détail.

Là-dessus, il reste à entrer dans l'articulation de cette structure, dont le trait - très simple - qui est au tableau, donne la base et le fondement, et dont déjà vous n'êtes pas sans avoir de ma bouche, quelque *éclaircissement* sur la façon dont ça va servir. Néanmoins je répète, le *petit(a)* ici, c'est ce que déjà, à propos de l'objet ainsi désigné, j'ai pu vous faire sentir comme étant en quelque sorte ce qu'on pourrait appeler « *la monture* », *la monture du sujet*. Métaphore qui implique que *le sujet est le bijou*, et *la monture* ce qui le supporte, ce qui le soutient, le cadre.

Déjà, je le rappelle pourtant, l'objet petit(a) nous l'avons défini et imagé comme ce qui fait chute dans la structure, au niveau de l'acte le plus fondamental de l'existence du sujet, puisque c'est l'acte d'où le sujet comme tel s'engendre, à savoir la répétition. Le fait du signifiant, signifiant qu'il répète, voilà ce qui engendre le sujet et quelque chose en tombe.

Rappelez-vous comment la coupure de *la double boucle* - devenue objet mental qui s'appelle *le plan projectif* – découpe ces deux éléments qui sont respectivement :

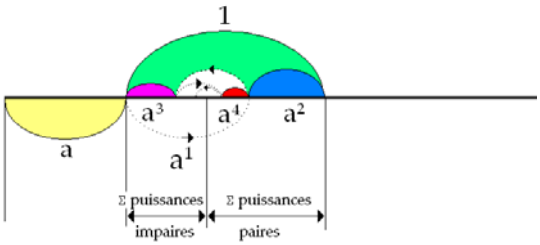


- *la bande de Mœbius* qui pour nous fait figure du support du *sujet* [*structure « mœbienne »*],
- *la rondelle* [*(a)*] qui obligatoirement en *reste* [*structure « sphérique »*], qui est *inéliminable de la topologie du plan projectif.*

Ici *cet objet petit(a)* est supporté d'une référence *numérique* pour figurer *ce qu'il a d'incommensurable*, d'incommensurable *à ce dont il s'agit* dans son *fonctionnement de sujet*, quand ce *fonctionnement* s'opère au niveau de l'inconscient, *et qui n'est rien d'autre que le sexe*, tout simplement. [a *au lieu du rapport sexuel qui n'existe pas*]

Bien sûr, ce *Nombre d'or* n'est-il là que comme un support choisi d'avoir ceci de privilégié…
qui nous le fait retenir, mais simplement comme *fonction symbolique*
…d'avoir ceci de privilégié…
que je vous ai déjà indiqué comme j'ai pu, faute de pouvoir vous en donner - ce serait vraiment nous entraîner - la théorie mathématique la plus moderne et la plus stricte
…d'être si je puis dire l'incommensurable qui resserre le moins vite les intervalles dans lesquels il peut se localiser.

Autrement dit, celui qui, pour parvenir à une certaine *limite* d'approximation, demande de toutes les formes…
elles sont *multiples* et, je pense, presque *infinies*
…de l'incommensurable, d'être celui qui demande le plus d'opérations.



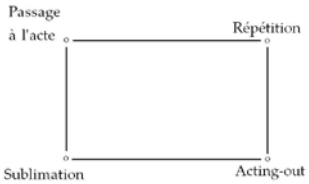
Je vous rappelle en ce point ce dont il s'agit c'est à savoir que *si le petit(a) est ici reporté sur le 1*, permettant de marquer de a^2 *sa différence 1–a* d'avec le 1. Ceci tenant à sa propriété propre de *petit(a)* : qu'il soit tel que $1 + a$ soit égal à $1 / a$, d'où il est facile de déduire que $1 - a = a^2$, faites une petite multiplication [par a] et vous le verrez tout de suite.
Le a^2, ensuite sera reporté sur ce *a* qui est ici dans le *1* - ici, par exemple… - et engendrera un a^3, lequel a^3 sera reporté sur le a^2, pour qu'il sorte, au niveau de la différence, un a^4, lequel sera reporté ainsi pour qu'il apparaisse ici un a^5.

Vous voyez que *de chaque côté s'étalent*, l'une après l'autre :
- toutes *les puissances paires* de *a* d'un côté,
- et *les puissances impaires* de l'autre.

Les choses étant telles qu'à les continuer à l'*infini*, car il n'y aura jamais d'arrêt ni de terme à ces opérations, leur limite n'en sera pas moins :
- *a*, pour *la somme des puissances paires*, $a^2 + a^4 + a^6 + \ldots = a$
- a^2, à savoir la première différence ($1 - a = a^2$), pour *la somme des puissances impaires*, $a^3 + a^5 + a^7 + \ldots = a^2$

C'est donc ici que viendra s'inscrire, à la fin de l'opération, ce qui dans la première opération était ici marqué comme la différence. Ici, au *a*, le a^2 va venir à la fin s'ajouter, réalisant dans sa somme, ici, le *1*, constitué par la *complémentation* du *a* par ce a^2. Ce qui ici s'est constitué par *l'addition de tous les restes*, étant égal au *a* premier, d'où nous sommes partis.

Je pense que le caractère suggestif de cette *opération* ne vous échappe pas, d'autant plus *qu'il y a beau temps* - il y a au moins un mois ou un mois et demi - que je vous ai fait remarquer comment il pouvait supporter, *faire image pour l'opération de ce qui se réalise dans la voie de la pulsion sexuelle sous le nom de sublimation*.



Je n'y reviendrai pas aujourd'hui car il faut que j'avance. Simplement, à l'indiquer ainsi, vous donner la visée de ce que nous allons avoir à faire en nous servant de ce support : comme vous le verrez et comme déjà vous pouvez le pressentir, il ne saurait nous suffire.

Tout nous indique - la réussite même, si *sublime* c'est le cas de le dire, de ce qu'il nous présente - que si les choses en étaient ainsi : que *la sublimation* nous fasse atteindre à cet 1 *parfait* [*sic*],lui-même placé à l'horizon du sexe, il me semble que *depuis le temps* qu'on en parle de cet 1, ça devrait se savoir.

Il doit rester, entre ces *deux séries des puissances paires et impaires* du *magique petit(a),* quelque chose comme une béance, un intervalle. Tout, en tout cas dans l'expérience, l'indique.

Néanmoins il n'est pas mauvais de voir qu'avec le support le plus favorable à telles articulations traditionnelles, nous voyions pourtant déjà la nécessité d'une complexité qui est celle dont, en tout cas, nous devons partir. N'oublions pas que si *le premier* 1, celui sur lequel je viens de projeter la succession des opérations, est là, il *n'est là que pour figurer le problème à quoi*, précisément, en tant que tel, *le sujet a à être confronté*, si ce sujet est le sujet qui s'articule dans l'inconscient, *à savoir : le sexe. Ce* 1 *du milieu*, des trois éléments de mon petit mètre de poche, *ce* 1 *du milieu, c'est le lieu de la sexualité*. Restons-en là ! Nous sommes à la porte.

La sexualité, hein ! c'est un genre, une moire, une flaque, une « marée noire » comme on dit depuis quelque temps. Mettez le doigt dedans, vous le portez au bout du nez là vous sentez de quoi il s'agit. Ça tient du sexe quand on dit « sexualité ». Pour que ce soit du sexe, il faudrait pouvoir articuler quelque chose d'un petit peu plus ferme.

Je ne sais pas, là, à quel point d'une bifurcation, où m'engager. Parce que c'est un point d'extrême *litige*. Est-ce qu'il faut qu'ici je vous donne tout de suite l'idée de ce que ça pourrait être, si ça marchait, la subjectivation du sexe ? Évidemment, vous pouvez y rêver. Vous ne faites même que ça, parce que *c'est ce qui fait le texte de vos rêves* !

Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Qu'est-ce que ça pourrait être, si ça était ?… si ça était…
et si on donne un sens à ce que je suis en train de développer devant vous
…un signifiant, dans l'occasion ce qu'on appelle…
et vous allez voir tout de suite comme on va être embarrassé, car si je dis « *mâle* » ou « *femelle* », quand même, hein ?… c'est bien animal ça ! alors, je veux bien…
…« *masculin* » ou « *féminin* ».

Là s'avère tout de suite que FREUD, le premier qui s'est avancé dans cette voie de l'inconscient, là-dessus est absolument sans ambages : il n'y a pas le moindre moyen…
Je dis : *ce n'est pas que je dise à vous qui êtes là devant moi,« à quelle dose êtes-vous masculin et à quelle dose féminin ?* », ce n'est pas de cela qu'il s'agit, il ne s'agit pas non plus de la biologie, ni de l'organe de WOLFF et de MÜLLER
…il est impossible de donner un sens, j'entends *un sens analytique,* aux termes « *masculin* » et « *féminin* ».

Si *un signifiant*, pourtant, *est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant*, ça devrait être là le terrain élu. Car vous voyez comme les choses seraient *bien*, seraient *pures*, si nous pouvions mettre quelque subjectivation, j'entends *pure* et *valable*, sous le terme *mâle*. Nous aurions ce qui convient. À savoir qu'un sujet se manifestant comme *mâle* serait représenté comme tel, j'entends comme sujet, auprès de quoi ? - d'un signifiant désignant le terme *femelle* et dont il n'y aurait *aucun besoin* qu'il détermine le moindre sujet ! La réciproque étant vraie.

Je souligne que si nous interrogeons le sexe quant à sa subjectivation possible, nous ne faisons pas là preuve d'aucune exigence manifestement exorbitante d'intersubjectivité. Il se pourrait que ça tienne comme ça.
Ça serait même non seulement ce qui serait *souhaitable*, mais ce qui, tout à fait clairement…
si vous interrogez ce que j'ai appelé tout à l'heure *la conscience de classe*,
la classe de tous ceux qui croient que l'homme et la femme, ça existe
…ça ne pourrait pas être autre chose que ça.

Et comme ça, ça serait très bien, si c'était. Je veux dire que le principe de ce qu'on appelle comiquement - je dois dire que là le comique est irrésistible - « *la relation sexuelle* », si je pouvais faire…
dans une assemblée comme ça, qui me devient familière, une assemblée où je peux faire *entendre*, juste comme il convient « *qu'il n'y a pas d'acte sexuel* », ce qui veut dire : il n'y a pas d'acte à un certain niveau et justement c'est bien pour ça que nous avons à chercher comment il se constitue
…si je pouvais faire que le terme de « *relation sexuelle* » prenne dans chacune de vos têtes exactement la *connotation bouffonne* qu'elle mérite, cette locution, j'aurais gagné quelque chose !

Si *la relation sexuelle* existait, c'est cela qu'elle voudrait dire : c'est que le sujet de chaque sexe peut toucher *quelque chose* dans l'autre, au niveau du signifiant. J'entends que ceci ne comporterait chez l'autre, ni conscience, ni même inconscient, simplement l'*accord*. Ce rapport du signifiant au signifiant, quand il se trouve, est assurément ce qui nous émerveille dans un certain nombre de petits points saisissants… des tropismes, chez l'animal.

Nous en sommes loin quand il s'agit de l'homme. Et peut-être aussi bien, d'ailleurs, chez l'animal, où les choses ne se passent que par l'intermédiaire de *certains repères de phanères*, qui certainement doivent prêter à quelques *ratés* !

Quoi qu'il en soit, la vertu de ce que j'ai articulé ainsi n'est pas toute décevante. Je veux dire que ces signifiants, faits pour que l'un *présente* et *représente* à l'autre, à l'état pur le sexe opposé, mais *ils existent* au niveau cellulaire !
On appelle ça *le chromosome sexuel* ! Il serait surprenant que nous puissions un jour, avec quelque chance de certitude, établir que *l'origine du langage*, à savoir ce qui se passe *avant qu'il engendre le sujet,* ait quelque rapport avec ces jeux de la matière qui nous livrent les aspects que nous trouvons dans la conjonction des cellules sexuelles.
Nous n'en sommes pas là et nous avons autre chose à faire !

Simplement, ne nous étonnons pas qu'à la distance où nous sommes, de ce niveau, où se manifesterait, en somme, quelque chose qui n'est pas du tout fait pour ne pas nous séduire, à ce niveau où ce pourrait désigner quelque chose que j'appellerai « *transcendance de la matière* »…

croyez-moi : ce n'est pas moi qui ai inventé ça, c'est déjà apparu à quelques autres personnes

…seulement, si je le désigne ce point d'extrême…

tout en soulignant expressément qu'il est tout à fait irrésolu, que le pont n'est pas fait

…c'est simplement pour vous marquer que - *par contre* - dans l'ordre de ce qu'on appelle plus ou moins proprement la pensée, on a pendant tout le cours des siècles - au moins de ceux qui nous sont connus - jamais rien fait d'autre que de parler comme si ce point était résolu !

Pendant des siècles, la connaissance, sous une forme plus ou moins masquée, plus ou moins figurée, plus ou moins en contrebande, n'a jamais fait que parodier ce qu'il en serait si l'acte sexuel existait, au point qui nous permit de définir ce qu'il en est, comme disent les Hindous, de *Purusha* et de *Prâkriti*, d'*animus* et d'*anima*, et de toute la lyre !

Ce qui est exigé de nous, c'est de faire un travail plus sérieux. Travail nécessité simplement par ceci : c'est qu'entre ce jeu des *significations primordiales*, telles qu'elles seraient inscriptibles en termes - je le souligne - impliquant quelque sujet, eh bien, nous en sommes séparés par toute l'épaisseur de quelque chose que vous appellerez comme vous voudrez, « *la chair* », ou « *le corps* », à condition d'y inclure ce qu'y apporte de spécifique *notre condition de mammifère*.

À savoir une condition tout à fait spécifiée et nullement nécessaire, comme l'abondance de tout un règne nous le prouve, je parle du règne animal, rien n'implique la forme que prend pour nous la subjectivation de la fonction sexuelle, rien n'implique que ce qui vient y jouer à titre symbolique, y soit nécessairement lié. Il suffit de réfléchir à ce que ça peut être chez un insecte, et aussi bien d'ailleurs, les images qui peuvent en dépendre, ne nous privons-nous pas d'en user pour faire apparaître, dans le fantasme, tel ou tel trait singulier de nos rapports au sexe.

Eh bien voilà, j'ai pris une des deux voies qui s'offraient à moi tout à l'heure. Je ne suis pas sûr que j'aie eu raison. Il faut maintenant que je reprenne l'autre. L'autre est pour vous désigner pourquoi le 1 vient ici à droite du *(a)* dans ce point que j'ai désigné comme représentant - ici localement -par un signifiant, le fait du sexe.

Il y a là une surprenante convergence entre ce dont il s'agit vraiment, c'est-à-dire ce que je suis en train de vous dire, *et ce que j'appellerai d'autre part le point majeur de l'abjection psychanalytique*. Je dois dire que vous devez uniquement à Jacques-Alain MILLER - qui a fait de mes *Écrits* un *index raisonné* - de n'avoir pas eu *l'index alphabétique* dont je m'étais - je dois dire - un tant soit peu mis à jubiler en l'imaginant commencer par le mot « *abjection* » [sourire]. Il n'en a rien été. Ce n'est pas une raison pour que ce mot ne prenne pas sa place.

L'1 que je mets là, par pure référence *mathématique*, je veux dire qu'il figure simplement ceci : que pour parler d'incommensurable il faut que j'aie une unité de mesure et il n'y a pas d'unité de mesure qui ne soit mieux symbolisée que par le 1. Le sujet, sous la forme de son support le *petit(a),* se mesure – *se mesure* – au sexe. Entendez ça comme on dirait *qu'il se mesure au boisseau ou à la pinte*. C'est cela le 1, *l'unité sexe,* rien de plus. Eh bien, ce n'est pas rien que ce 1.

Il s'agit de savoir jusqu'à quel point converge, comme je l'ai dit tout à l'heure, avec ce *Un* qui règne au fondement mental - jusqu'à ce jour - *des psychanalystes*, sous la forme de *la vertu unitive*, qui serait au principe de tout ce qu'ils déroulent de *discours sur la sexualité.*

Il ne suffit pas de la vanité de la formule que le sexe « unisse », il faut encore que l'image primordiale leur en soit donnée par la fusion dont bénéficierait le jouisseur de la « *jouissade* ».[Rires] Le petit *baby* dans le sein de sa mère, où nul jusqu'à ce jour n'a pu nous témoigner qu'il soit dans une position plus commode que n'est la mère elle-même à le porter et où s'exemplifierait *ce que vous avez entendu encore ici, l'année dernière, dans le discours de* M. Conrad STEIN, *que nous n'avons plus revu d'ailleurs depuis, je le regrette,* comme nécessaire à la pensée du psychanalyste, comme représentant de ce *Paradis perdu de la fusion du moi et du non moi*, qui - je le répète : à les entendre, les psychanalystes - serait le « *corner stone », la pierre angulaire* sans laquelle rien ne saurait être pensé de l'économie de *la libido.*

Car c'est de cela qu'il s'agit !Je pense qu'il y a là une véritable *pierre de touche*, que *je me permets de le signaler à qui que ce soit qui entende me suivre,* c'est que toute personne qui reste de quelque façon attachée à *ce* schéma du « *narcissisme primaire* », peut bien se mettre à la boutonnière tous les *œillets lacaniens* qu'elle voudra, ladite personne n'a absolument rien à faire, de près ni de loin, avec ce que j'enseigne. Je ne dis pas que cette question du *narcissisme primaire* dans l'économie de la théorie, ne soit pas quelque chose qui pose question et mérite un jour d'être accentué.

Je commence aujourd'hui précisément, à faire remarquer que si *la valeur de jouissance* prend origine dans le manque marqué par le complexe de castration…

autrement dit l'interdit de l'auto-érotisme portant sur un organe précis, qui ne joue là rôle et fonction que d'introduire cet élément d'unité à l'inauguration d'un statut d'échange, d'où dépend tout ce qui va être ensuite économie, chez l'être parlant dont il s'agit dans le sexe

…il est clair que l'important est de voir *la réversion* qui en résulte.

À savoir : que c'est pour autant que *le phallus désigne ce quelque chose de porté à la valeur par ce moins que constitue le complexe de castration*, ce *quelque chose* qui fait précisément la distance du *petit(a)* à l'*unité* du sexe. C'est à partir de là, comme toute l'expérience nous l'enseigne, que *l'être qui va venir être porté à la fonction de partenaire* dans cette épreuve, où le sujet est mis, de l'acte sexuel : la femme pour imager mon discours, va prendre, elle, sa valeur d'*objet de jouissance*.

Mais en même temps et du même coup, regardez ce qui s'est passé : *il ne s'agit plus de* « *il jouit* », *mais de* « *il jouit de…* ».
La jouissance est passée du subjectif à l'objectif, au point de glisser au sens de *possession* dans la fonction typique, telle que nous avons à la considérer comme déductible de l'incidence du complexe de castration, et - ceci je l'ai déjà amené la dernière fois - elle est constituée par ce virage qui fait que le partenaire sexuel est un objet phallique.

Au point que je ne mets ici en relief, dans le sens de « *l'homme* » à la « *femme* » - *les deux entre guillemets* - que pour autant que c'est là que l'opération est, si je puis dire, la plus scandaleuse. Car elle est articulable bien sûr, tout autant, dans l'autre sens, à ceci près que la femme n'a pas à faire le même sacrifice, puisqu'il est déjà porté à son compte au départ.

En d'autres termes, je souligne la position de ce que j'appellerai la *fiction mâle,* qui pourrait à peu près ainsi s'exprimer : « *on est c'qui y a* »…
il n'y a rien de plus content qu'un type qui n'a jamais vu plus loin que le bout de son nez
et qui vous exprime la formule, comme ça, provocante : « *en avoir ou pas* »
…« *on est c'qui y a* »… « *c'qui y a* » : *ce que vous savez*.

Et puis « *On a ce qui est* ». Les deux choses se tiennent. « *ce qui est* », c'est *l'objet de désir* : c'est *la femme*.
Cette *fiction* - simplette je dois dire - est sérieusement en voie de révision.
Depuis quelque temps on s'est aperçu que c'est un tout petit peu plus compliqué.

Mais encore que dans un rapport dénommé *Direction de la cure, les principes de son pouvoir*... j'ai cru devoir le réarticuler avec soin, on ne semble pas avoir très bien vu ce que comporte ce que j'opposerai à *cette fiction mâle* comme étant, pour reprendre un de mes mots de la dernière fois, la valeur *homme-elle* : « *on n'est pas ce qu'on a* ».

Ce n'est pas tout à fait la même phrase, faites attention, hein : « *On est c'qui y a* » mais « *on n'est pas ce qu'on a* ».
En d'autres termes, c'est pour autant que l'homme a l'organe phallique, qu'il ne l'est pas.
Ce qui implique que de l'autre côté, on peut et même « *on n'est pas ce qu'on a* » : ce qu'on n'a pas.
C'est-à-dire, c'est précisément en tant qu'*elle n'a pas le phallus que la femme peut en prendre la valeur*.

Tels sont les points qu'il est extrêmement nécessaire d'articuler au départ de toute induction de *ce que dit l'inconscient sur le sexe*, parce que ceci est proprement ce que nous avons appris à lire dans son discours !

Seulement, là où je parle de complexe de castration, avec bien sûr tout ce qu'il comporte de litigieux, car le moins qu'on puisse dire c'est qu'il peut prêter un tant soit peu à erreur sur la personne, et spécialement du côté mâle, concernant ce que nous décrit si bien la *Genèse*, à savoir : *la femme* conçue comme *ce quelque chose dont le corps de l'homme a été privé*. On appelle ça, dans ce chapitre que vous connaissez bien : « *une côte* ». C'est par pudeur…

Ce qu'il convient de voir, c'est qu'en tout cas, là où je parle du *complexe de castration* comme originel dans la fonction économique de *la jouissance*, *le psychanalyste* se gargarise du terme de « *libido objectale* ». L'important, c'est de voir que s'il y a quelque chose qui mérite ce nom, c'est précisément le report de cette fonction négativée qui est fondée dans le *complexe de castration* : *la valeur de jouissance* interdite au point précis, au point d'organe constitué par *le phallus*, c'est elle qui est reportée comme « *libido objectale* ».

Contrairement à ce qu'on dit, à savoir que la *libido* dite « *narcissique* » serait le réservoir d'où a à s'extraire ce qui sera « *libido objectale* ». Ça peut vous paraître une subtilité. « *Parce qu'après tout* - me direz-vous - *si, quant au narcissisme, il y a la libido qui se porte sur le corps propre, eh bien - encore que vous précisiez les choses - c'est d'une partie de cette libido qu'il s'agit* - me diriez-vous. Dans ce que j'énonce présentement, il n'en est rien !

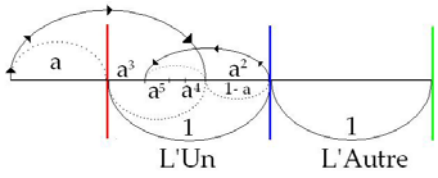
Très précisément en ceci : c'est que pour dire qu'une chose est *extraite* de l'autre, il faudrait supposer qu'elle en est purement et simplement séparée par la voie de ce qu'on appelle une coupure, mais pas seulement par une coupure, par quelque chose qui joue ensuite *la fonction d'un bord*. Or c'est précisément ce qui est discutable…
et non seulement ce qui est discutable, mais ce qui est d'ores et déjà tranchable
…c'est qu'il n'y a pas *homomorphisme*, il n'y a pas *structure* telle que « *le lambeau phallique* » si l'on peut dire soit *saisissable* à la façon d'*une partie de l'investissement narcissique*.

C'est qu'il ne constitue pas ce *bord*, ce qu'il faut que nous maintenions entre ce qui permet au *narcissisme* de construire cette *fausse assimilation* de l'un à l'autre, qui est doctrine dans *les théories traditionnelles de l'amour*. *Les théories traditionnelles de l'amour* laissent en effet *l'objet du Bien* dans les limites du *narcissisme*, mais le rapport dont il s'agit vraiment - *l'économie de la jouissance* - est distinct.

La *libido objectale* en tant qu'elle introduit quelque chose qui, si je puis dire, nous laisse à désirer la note exacte de *l'acte* qui se prétend *sexuel*, est d'une nature - c'est le cas de le dire - à proprement parler tranchée, distincte.
C'est ici que *gît le point vif*, autour duquel il est essentiel de ne pas fléchir. Car, comme vous le verrez dans la suite, c'est seulement autour de ce point que peuvent prendre leur place juste, spécialement tout ce qui se passe dans le champ de l'acte analytique, qu'il s'agisse du rapport analysé-analyste ou des effets de régression.

Je m'excuse de laisser en *suspens* : la loi de mon discours ne me permet pas de le trancher au point de chute qui toujours me conviendrait.

L'heure nous interrompt ici, aujourd'hui. Je poursuivrai la prochaine fois.



Ce dessin est *imparfait*, mais ne perdons pas de temps. Il est imparfait en ce sens qu'il n'est pas fini, que la même longueur qui définit le champ *petit(a)* [dans le 1 de L'Un] devrait être reproduite ici [dans le 1 de L'Autre].

Je vous ai déjà suffisamment indiqué que *ces deux segments*, nommément celui-ci [1 de L'Un], et celui qui n'est point terminé [1 de L'Autre], sont, si vous voulez, qualifiables de l'*Un*, et de l'*Autre* : l'*Autre au sens* où je l'entends ordinairement le lieu de l'Autre, grand A, le lieu où s'articule *la chaîne signifiante* et ce qu'elle supporte de *vérité*. Ce sont-là les termes de *la dyade essentielle* où a à se forger la trame de *la subjectivation du sexe*. C'est-à-dire ce dont nous sommes en train de parler depuis *un mois et demi*.

« *Essentielle* » : pour ceux qui ont l'oreille formée aux termes heideggeriens - qui, comme vous le verrez, ne sont pas, par référence, privilégiés - néanmoins, pour eux je veux dire : non pas *dyade essentielle* au sens de *ce qui est*, mais au sens de ce qui - il faut bien le dire en allemand - de ce qui « *west* », comme s'exprime HEIDEGGER, d'ailleurs *d'une façon déjà forcée* au regard de la langue allemande. Disons : de ce qui opère en tant que *Sprache,* soit la connotation laissée à HEIDEGGER, du terme de langage.
Il ne s'agit là de rien d'autre que de *l'économie de l'inconscient*, voire de ce qu'on appelle communément le *processus primaire*.

N'oublions pas que pour ces termes… ceux que je viens d'avancer comme ceux de *la dyade*, de la dyade dont nous partons, de *l'Un* et de *l'Autre*...

- *l'Un* tel que je l'ai précisément *articulé la dernière fois* et que je vais d'ailleurs reprendre,
- *l'Autre* dans l'usage que j'en fais depuis toujours

…n'oublions pas, dis-je, que nous avons à partir de leur effet.

Leur effet a ceci de dérisoire qu'il prête à la grossière métaphore que ce soit *lui*, l'enfant. *La subjectivation du sexe n'enfante rien, si ce n'est le malheur*. Mais ce qu'elle a produit déjà, ce qui nous est donné de façon univoque dans l'expérience psychanalytique, c'est là ce déchet dont nous partons comme du point d'appui nécessaire pour reconstruire toute la logique de cette dyade.

Ceci, en nous laissant guider par ce dont cet objet est la cause - vous le savez, à proprement parler - est la cause, à savoir : *le fantasme*. La logique - s'il est vrai que je puis poser comme sa thèse initiale ce que je fais : *qu'il n'y a pas de métalangage* - c'est ceci la logique : qu'on peut extraire du langage nommément les lieux et les points où, si l'on peut dire, le langage parle de lui-même.

Et c'est bien ainsi qu'elle s'épanouit de nos jours. Quand je dis « *s'épanouit de nos jours* », c'est parce que c'est évident : vous n'avez qu'à ouvrir un livre de logique pour vous apercevoir que ça n'a pas la prétention d'être autre chose. Rien d'*ontique* en tous cas, à peine d'*ontologique*. Là-dessus, tout de même, reportez-vous - puisque je vais vous laisser quinze jours de battement - à la lecture du *Sophiste* - j'entends : du dialogue de PLATON - pour savoir combien cette formule, je dis : concernant la logique, est exacte, et que son départ ne date donc pas d'aujourd'hui, ni d'hier.

Vous comprendrez que c'est en fait de ce dialogue, *Le Sophiste,* que part Martin - je dis : Martin HEIDEGGER – pour sa restauration de la question de l'Être. Et après tout ce ne sera pas une discipline moins salubre pour vous que de lire… puisque mon manque d'information a fait que, ne l'ayant reçu que récemment par un *service de presse*, ce n'est que d'aujourd'hui que je peux vous conseiller de lire l'*Introduction à la Métaphysique* [74], dans l'excellente traduction qu'en a donnée Gilbert KAHN.

Je dis « *excellente* », parce qu'à la vérité il n'a pas cherché l'impossible et que, pour tous les mots dont il est impossible de donner un équivalent, sinon un équivoque, il a tranquillement forgé ou reforgé des mots français, comme il a pu, quitte à ce qu'un lexique, à la fin, nous donne son exacte référence allemande. Mais tout ceci n'est que parenthèse.

Cette lecture… facile, ce qui, *peut-être*, peut être contesté des autres textes de HEIDEGGER, mais je vous l'assure - celle-là - extraordinairement facile, même d'une note *très nettement tranchante* de facilité : il est impossible de rendre plus transparente la façon dont il entend que se repose à notre détour historique, la question de l'Être.

74 Martin Heidegger : *Introduction à la Métaphysique*, Paris, Gallimard, 1958.

Ce n'est point certes que je pense qu'il s'agisse là d'autre chose que d'une lecture d'exercice et, comme je disais à l'instant, de *salubrité*. Cela nettoie bien des choses, mais cela ne s'en fourvoie pas moins de donner la seule consigne d'un retour à PARMÉNIDE et à HÉRACLITE, si génialement qu'il les situe, au niveau précisément de *ce méta–discours* dont je parle comme *immanent au langage*. Ça n'est pas un métalangage. *Le méta-discours immanent au langag*e et que j'appelle la logique, voilà bien sûr, qui mérite d'être rafraîchi à une telle lecture.

Certes, je ne fais usage - vous pouvez le remarquer - d'aucune façon du procédé *étymologisant*, dont HEIDEGGER fait *revivre* admirablement les formules dites *pré-socratiques*. C'est qu'aussi bien, la direction que j'entends indiquer diffère, diffère de la sienne précisément en ceci qui est irréversible et qu'indique *Le Sophiste*...

lecture, elle aussi, extraordinairement facile et qui ne manque pas aussi de faire sa référence à PARMÉNIDE

…précisément pour marquer combien il a été loin et vif contre cette défense que PARMÉNIDE exprime en ces deux vers :

> Οὐ γὰρ μήποτε τοῦτο δαμῆ εἶναι μὴ ἐόντα·
> ἀλλὰ σὺ τῆσδ' ἀφ' ὁδοῦ διζήσιος εἶργε νόημα· [VII, 1 et 2]

« *Non, jamais tu ne plieras de force les non-êtres à être.*
De cette route de recherche écarte plutôt ta pensée. »

C'est précisément la route ouverte - ouverte dès *Le Sophiste* - qui s'impose à nous, à proprement parler : *à nous les analystes,* pour seulement que nous sachions *à quoi nous avons affaire*.Si j'avais réussi à faire un *psychanalyste lettré*, j'aurais gagné la partie. C'est-à-dire qu'à partir de ce moment-là, la personne qui ne serait pas *psychanalyste* deviendrait, de par là–même, une *illettrée*.

Que les nombreux lettrés qui peuplent cette salle se rassurent, ils ont encore leur petit reste ! Il faut que les psychanalystes arrivent à concevoir la nature de ce qu'ils manient comme : *cette « scorie de l'Être », cette « pierre rejetée », qui devient « la pierre d'angle » et qui est proprement ce que je désigne par l'objet(a)*, et que c'est *un produit* - je dis *produit* - de l'opération du langage, au sens où le terme *produit* est nécessité dans notre discours par la levée, depuis ARISTOTE, de la dimension de l'ἔργον [ergon] exactement : du travail.

Il s'agit de *repenser la logique* à partir de ce *petit(a)*. Puisque ce *petit(a)*, si *je l'ai dénommé* je ne l'ai pas *inventé* : que c'est proprement ce qui est *tombé* dans la main des analystes, à partir de l'expérience qu'ils ont franchie dans ce qui est de *la chose sexuelle*, tous savent ce que je veux dire, et en plus, qu'ils ne parlent que de ça.

Ce *petit(a)*, depuis l'analyse, c'est vous-mêmes - je dis : chacun d'entre vous - dans votre noyau essentiel.
Ça vous remet sur vos pieds - comme on dit - ça vous remet sur vos pieds du délire de *la sphère céleste, du sujet de la connaissance.*
Ceci étant dit, *ça explique* - c'est la seule explication valable - *pourquoi*, comme chacun peut le voir, *on part dans l'analyse de l'enfant.*
C'est pour des raisons à proprement parler *métaphoriques* : *parce que le petit(a) est l'enfant métaphorique de l'1 et de l'Autre, pour autant qu'il est né comme déchet de la répétition inaugurale, laquelle, pour être répétition, exige ce rapport de l'1 à l'Autre, répétition d'où naît le sujet.*

La vraie raison de la référence à l'enfant dans la psychanalyse n'est donc en aucun cas la graine de « G'I », la fleur promise à devenir l'heureux salaud qui parait à M. Eric ERIKSON[75] le suffisant motif de ses *cogitations* et de ses peines, mais seulement, cette *essence* problématique : *l'objet(a)*, dont les exercices nous stupéfient, bien sûr pas n'importe où : dans les fantasmes, et très suffisamment mise à exécution de l'enfant.

Que ce soit à leur niveau qu'on en voie les jeux et les voies les mieux frayées : il faut pour ça recueillir des confidences qui ne sont pas à la portée des psychologues de l'enfant. Bref, c'est ce qui fait que le mot « *âme* » a, dans le moindre des ébats sexuels de l'enfant, dans sa « perversion » comme on dit, la seule, l'unique et la seule digne présence qu'il faille accorder à ce mot : le mot « *âme* ».

Alors, je l'ai dit la dernière fois : l'1 c'est simplement dans cette logique, l'entrée en jeu de l'opération de la mesure, de la valeur à donner à *petit(a)* dans cette opération de langage qui va être, en somme - quoi d'autre se propose à nous ? - tentative de réintégrer ce *petit(a)* - dans quoi ? - dans cet « *univers de langage* », dont j'ai déjà posé au départ de cette année - quoi ? - qu'il n'existe pas !
Il n'existe pas, pourquoi ? Précisément à cause de son existence à lui, *l'objet petit(a)*, comme effet.

Donc, opération contradictoire et désespérée, dont heureusement la seule existence de l'*arithmétique*, fut-elle élémentaire, nous assure que l'entreprise est féconde. Car même au niveau de l'arithmétique, on s'est aperçu - *récemment il faut le dire* - que *l'univers du discours n'existe pas*. Alors, comment les choses se présentent-elles au départ de cette tentative ?

$$\frac{1+a}{1} = \frac{1}{a}$$

Que veut dire d'écrire, puisqu'il nous faut ce 1 et que nous nous en contenterons pour la mesure de *l'objet petit(a),* ceci : $1+a = 1/a$?

75 Eric Erikson : Insight and Responsibility : Lectures on the Ethical Implications of Psychoanalytic, W. W. Norton & Company, 1995, (1964).

Vous soupçonnez bien que dès que commencera ma théorie à être l'objet d'une interrogation sérieuse de la part des logiciens, il y aura beaucoup à dire sur l'introduction ici des trois signes, qui se figurent comme *plus*, *égale*, et aussi bien *la barre entre le* 1 *et petit(a)* : (+), (=), (–).

Ce sont là *épreuves* auxquelles il faut bien *provisoirement*, pour que mon cours ne s'étire pas indéfiniment, que vous vous fiiez à ce que je les aie faites pour mon compte, n'en laissant apparaître ici que *les pointes*, au niveau où elles peuvent vous être utiles.

Il faut remarquer cependant que si…
parce que ça vient tout seul et parce que vraiment c'est plus commode… nous avons encore assez de chemin à parcourir …j'inscris ici tout simplement *la formule* qui se trouve recouvrir *ce que j'ai appelé le plus grand incommensurable ou encore le Nombre d'Or,* qui désigne à très proprement parler ceci : que de deux grandeurs, le rapport de la plus grande à la plus petite - du 1 au *a* en l'occasion - est le même que celui de leur somme à la plus grande, que si j'opère ainsi, ça n'est certes pas pour faire passer - trop vite d'ailleurs - des hypothèses dont il serait tout à fait fâcheux que vous les preniez pour décisives, je veux dire que vous y croyiez trop à ce paradigme, qui simplement entend faire *fonctionner*, un temps, pour vous, *l'objet petit(a)*, comme *incommensurable* à ce dont il s'agit : sa référence au sexe.

C'est à ce titre que le 1 - ce sexe et son énigme - est chargé de les recouvrir. Mais rien n'indique au reste dans la formule que nous puissions tout de suite y faire entrer la notion mathématique de proportion. Tant que nous ne l'avons pas écrit expressément, ce qu'implique cette écriture telle qu'elle est là, pour quelqu'un qui la lit au niveau de son usuelle mathématique, à savoir que c'est :

$$\frac{1+a}{1} = \frac{1}{a}$$

Tant que cet 1 [en bleu] n'est pas inscrit, la formule peut être considérée comme beaucoup moins serrée. Elle n'indique rien d'autre que ceci : que c'est du rapprochement du 1 au *petit(a)*, que nous entendons voir surgir quelque chose. Quoi ?
Pourquoi pas, à l'occasion, *que le* 1 *représente le petit(a)*.[Forme S^ant/S^é] Je n'emploie guère les symbolisations au hasard.
Et si ceux qui ici peuvent se souvenir de celles - symbolisations - que j'ai données à la métaphore[76]

$$\frac{S}{S'}\cdot\frac{S'}{x} \rightarrow S\left(\frac{1}{s}\right)$$

ils se rappelleront qu'après tout, quand j'écris la suite des signifiants, avec l'indication que dans ses dessous cette chaîne comporte un signifiant
substitué, et que c'est de cette *substitution* que résulte que le nouveau signifiant substitué au grand S, appelons-le S' - de ce qu'il recèle le signifiant auquel il se substitue, prend valeur de ce quelque chose - que j'ai déjà nommé ainsi, prend valeur de l'origine d'une nouvelle dimension signifiée qui n'appartenait ni à l'un ni à l'autre des deux signifiants en cause :

$$\frac{S \text{ ..... } S'}{S} \longrightarrow S'\left(\frac{1}{S''}\right)$$

Est-ce qu'il n'apparaît pas que *quelque chose d'analogue*…
qui ne serait proprement ici que le surgissement de *la dimension de la mesure ou de la proportion*, comme signification originelle …*est impliquée* dans ce moment d'intervalle qui, après avoir écrit *1+a =1/a*, le complète de l' l qui en était absent, quoique immanent, et qui, du fait d'être distingué dans ce second temps, prend figure de la fonction ici du signifiant *sexe* en tant que refoulé.

C'est dans la mesure où le rapport au l énigmatique, pris dans sa pure conjonction : *1 + a*, peut dans notre symbolisme impliquer une fonction du l comme *représentant* l'*énigme du sexe* en tant que refoulé, et que cette *énigme du sexe* va se présenter à nous comme pouvant réaliser la substitution, la métaphore, recouvrant de sa proportion le *petit(a)* lui-même. Qu'est-ce à dire ?

Le l, allez-vous m'opposer, n'est point refoulé, comme ici, où me tenant à une formule approximative, j'ai fait *une chaîne de signifiants* et dont il conviendrait qu'effectivement aucun ne reproduise ce signifiant refoulé - *c'est bien pourquoi il faut que le refoulé je le distingue* - ici ce l de la première ligne, va-t-il là contre l'articulation que j'essaie de vous en donner ?

Sûrement point, en ceci, c'est que comme vous le savez… et vous avez pris la peine de vous exercer un tout petit peu à ce que je vous ai montré de ce qu'il est de l'usage qu'il convient de faire du *petit(a)* par rapport au l, c'est-à-dire ayant marqué sa *différence* et opéré sa soustraction d'avec le l, de remarquer, comme je vous l'ai dit que : le *1 – a* n'est égal à rien d'autre qu'à un a^2 (ou *a* au carré), *1 – a = a^2*, auquel succède… pour peu que vous reployiez ce a^2 sur le *a*, ici amené dans la première opération, auquel succède un a^3, lequel se reproduit ici sur l'a^2, par le même mode d'opération, pour obtenir ici un a^4.
Toutes les *puissances paires* [$a^2 + a^4 + a^6 + ...$] d'un côté, à la rencontre des *puissances impaires* de l'autre [$a^3 + a^5 + a^7 + ...$] qui s'étageront ici, et leur tout réalisant cette somme, ce chiffre du 1. [$a^2 + a^4 + a^6 + \ldots + a^{2n} = a$; $a^3 + a^5 + a^7 + \ldots + a^{2n+1} = a^2$; $a + a^2 = 1$]

76 Écrits : *D'une question préalable*…p.577.

Ce que nous avons donc en haut de cette proportion, n'est rien d'autre que : $a+(a^2+a^3+a^4+\ldots)$ et *ainsi de suite*.
Ce qui commence à partir de a^2 jusqu'à l'infini, étant strictement égal au grand l. Il en résulte donc que vous avez là une figure assez bonne de ce que j'ai appelé dans *la chaîne signifiante* l'effet *métonymique*, et que j'ai depuis longtemps et d'ores et déjà illustré du *glissement* dans cette *chaîne* de la figure *petit(a)*.

Ce n'est pas tout. Si la mesure, qui est ainsi donnée dans ce *jeu d'écriture*, car il ne s'agit de rien d'autre, est exacte, il en découle très immédiatement qu'il nous suffit de faire passer ce bloc total du $1 + a$ à la fonction du l auquel il s'impose comme substitution, pour obtenir ceci :

$$\frac{1+(1+a)}{1+a} = \frac{1+a}{1}$$

que je peux très bien m'offrir le luxe - histoire de continuer à vous amuser, je veux dire - le dernier 1 de ne pas l'écrire, reproduisant à son niveau la manœuvre de tout à l'heure, qui me permettrait d'écrire à la suite $1 / a$:

$$\frac{1+(1+a)}{1+a} = \frac{1+a}{1} = \frac{1}{a}$$

lequel, si vous continuez à procéder dans la même voie, se poursuit de la formule : $a / (1- a)$, lequel $(1- a)$ étant égal à a^2, n'est rien d'autre que a / a^2, c'est-à-dire a.

$$\frac{1+(1+a)}{1+a} = \frac{1+a}{1} = \frac{1}{a} = \frac{a}{1-a} = \frac{a}{a^2} = a$$

L'identification finale, en quelque sorte, sanctionne qu'à travers ces détours, ces détours qui ne sont pas rien puisque c'est là que nous pouvons apprendre à faire jouer exactement [que] les rapports de *petit(a)* au sexe nous ramènent purement et simplement à cette identité du *petit(a)*.

Pour ceux à qui ceci reste un peu encore difficile, n'omettez pas que ce *petit(a)* c'est quelque chose de tout à fait existant !
Je ne l'ai pas fait *jusqu'à présent*, mais je peux vous en écrire la valeur, tout le monde la connaît, n'est–ce pas ?

C'est $(\sqrt{5}-1)/2$. Et, si vous voulez l'écrire en chiffres, si mon souvenir est bon, c'est quelque chose dans ce genre-là : 2,236068…
[Lacan rectifiera en début de séance suivante : la valeur de $(\sqrt{5}-1)/2$ est 1,618 033 988… En fait le Nombre d'Or est égal à $(\sqrt{5}+1)/2$ = 1,618 033 988.]

Bref, je ne vous réponds pas de ce chiffre, c'est un souvenir… De mon temps on savait un certain nombre de chiffres par cœur. Quand j'avais 15 ans, je savais par cœur les six premières pages de ma table de logarithmes. Je vous expliquerai une autre fois à quoi ça sert, mais il est bien certain que ce ne serait pas une des moins bonnes méthodes de sélection pour les candidats à la fonction de psychanalyste. Nous n'en sommes point encore là…J'ai tellement de peine à faire entrer la moindre chose sur ce sujet délicat, que je n'ai même pas *suggéré* jusqu'à présent, de prendre ce critère. Il vaudrait largement tous ceux qui sont en usage à présent !

Nous reprendrons donc, dans cette formule, ces temps pour désigner à proprement parler ici dans le *1+a*, *le point de ces formulations qui désigne le mieux ce que nous pouvons appeler le sujet sexuel*. Si le l désigne, en son temps premier d'énigme, la fonction signifiante du sexe, c'est à partir du moment où le $1 + a$ arrive au dénominateur de l'égalité telle que nous la voyons ici se développer :

$$\frac{1+(1+a)}{1+a} = \frac{1+a}{1}$$

toujours la même, que *surgit* comme vous pouvez le voir, quoique je ne l'aie pas écrit imprudemment, au niveau supérieur, ce fameux 2 de la dyade qu'on ne saurait écrire sous la forme d'un 2 sans avoir averti que cela nécessite quelques remarques supplémentaires concernant dans cette occasion ce qu'on appelle l'associativité de l'addition. Autrement dit, que je détache le second l ici en tant qu'il est dans cette parenthèse, pour le grouper dans une même parenthèse avec l'autre l qui le précède, mais qui a une fonction différente.

Or, il n'est pas difficile de remarquer dans ces trois termes : ce l, ce l, et ce *petit(a)*, les *trois intervalles* qui sont ici en cause, à savoir ceux qui mettent le *petit(a) en problème* au regard des deux autres l. Qu'est-ce que tout ceci peut vouloir dire ? Pour confronter le *petit(a)* avec l'unité - ce qui est seulement instituer la fonction de la mesure - eh bien, cette unité, il faut commencer par l'écrire. C'est cette fonction que depuis longtemps j'ai introduite sous le terme du *trait unaire*. *Unaire* ai-je dit, car il arrive que ma voix baisse.

Alors, où l'écrit-on, ce *trait unaire* essentiel à opérer pour la mesure de *l'objet petit(a)* au regard du sexe ? Eh bien, sûrement pas

sur le dos de *l'objet petit(a)*, puisque aucun *objet petit(a)* n'a de dos. C'est précisément à ceci que sert - je pense que vous le savez depuis toujours - ce que j'ai appelé « *le lieu de l'Autre* », en tant qu'il est précisément ici représenté, comme *appelé* par toute cette démarche logique.

C'est-à-dire « *le lieu de l'Autre* », d'abord en tant que, comme tel, il *introduit le redoublement du champ de l'1,* c'est-à-dire…
encore que *nous avons là rien d'autre, à proprement parler, que la figuration de ce que j'ai articulé comme la répétition originelle*
…comme ce qui fait que l'*Un* premier - cet *Un si* cher aux philosophes et qui pourtant, à leurs *manipulations* oppose quelque difficulté - que *cet Un ne surgit* qu'en quelque sorte *rétroactif* à partir du moment où s'introduit *comme signifiant une répétition*.

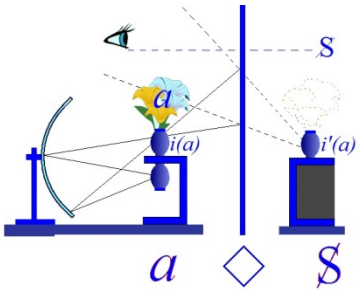
Ce *trait unaire* …
il me souvient des cris désespérés d'un de mes auditeurs des plus subtils, quand je l'ai simplement *ramassé* dans un texte de FREUD, l'*einziger Zug* où il avait passé inaperçu pour cet interlocuteur qui aurait bien aimé en *faire la trouvaille lui-même*
…ne croyez pas pourtant qu'il n'existe que là, FREUD n'a pas découvert le *trait unaire*.

Et si vous voulez, simplement, entre autres - bien sûr, naturellement, je vais parler tout à l'heure des grecs - mais simplement pour rester dans l'actualité, ouvrir le dernier numéro de l'excellente revue qui s'appelle *Arts Asiatiques,* vous y verrez la traduction d'un très joli petit traité de la peinture par un peintre - dont, heureusement j'ai le bonheur d'avoir de petits *kakémonos* [77] - qui s'appelle SHITAO et qui - ce *trait unaire* - en fait, ma foi, grand état : *il ne parle que de ça, oui, il ne parle que de ça pendant un petit nombre de pages*.

Cela s'appelle en chinois - et pas seulement pour les peintres, car les philosophes en parlent beaucoup - *yi* qui veut dire *Un*, et *sua* qui veut dire *trait*. C'est le *trait unaire*. Il a beaucoup fonctionné, je vous l'assure, avant qu'ici je vous en rebatte les oreilles.

Mais l'important donc, aussi, c'est de reconnaître ici dans cette fonction essentielle…
qui nécessite comme s'opposant, comme en miroir *le champ de l'Autre* à *ce champ de l'*1 énigmatique
…à proprement parler ce qui est figuré depuis longtemps dans mon graphe par la connotation : *signifiant du grand A barré* : S(Ⱥ).

Ce qui permet aussi, dans cet article que j'ai intitulé *Remarque*[78]… et qui donne la formule de ce qu'on appelle, dans la psychanalyse et dans les textes freudiens, l'une des formes de *l'identification* : *identification à l'Idéal du moi*, dont j'ai placé *le trait* précisément dans l'Autre, comme indiquant au niveau de l'Autre cette référence en miroir, d'où part précisément pour le sujet la veine de tout ce qui est identification.



C'est-à-dire ce qui est spécialement - dans le champ dont nous parlons aujourd'hui : de la dyade - à distinguer comme se situant, et se situant comme distinct des deux autres fonctions qui sont respectivement celle de *la répétition* - *l'identification* nous la mettons au milieu - et enfin *la relation* - je vous ai dit la dernière fois *ce qu'il fallait en penser* concernant quoi que ce soit qui puisse s'autoriser de la dyade sexuelle. Je l'ai qualifiée de « *bouffonne* » cette *relation*, dont on parle comme de quelque chose qui aurait la moindre consistance quand il s'agit de sexe.

Je voudrais simplement ici, vous faire une remarque. Au temps même - juste après celui du *Sophiste* - où ARISTOTE intervient, où il fonde d'une façon dont il est juste de dire…
quelque soit la dissolution que nous avons su dans la suite opérer des opérations de la logique
…dont il est juste de dire que ses *Catégories* gardent un caractère inébranlable. Je vous ai déjà *vivement incités* à reprendre ce *petit traité*.

Il est purement admirable pour tout ce qui concerne cet exercice qui peut vous permettre de donner un sens au terme de sujet. L'énumération des catégories[79]…
je ne vais pas vous la refaire, celle de lieu, de temps, de quantité, de comment, de pourquoi…
…n'est-il pas frappant qu'après une énumération qui reste si exhaustive, on remarque que précisément, ARISTOTE n'a pas introduit dans les catégories cette sorte de relation qu'on pourrait écrire…
mais essayez un peu, vous m'en direz des nouvelles
…la relation sexuelle?

---

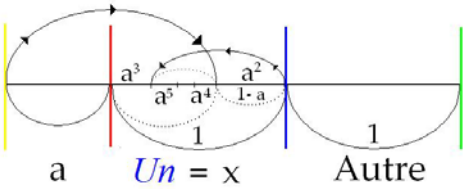
77 Kakemono 掛物 : littéralement « chose pendue » se présente sous la forme d'un rouleau, supporté par une fine baguette de bois semi-cylindrique à son extrémité supérieure et lesté par une baguette de bois cylindrique de diamètre supérieur, à son extrémité inférieure, que l'on accroche au mur.

78 Écrits p.647 ou t.2 p.124.

79 Aristote : Les catégories (Organon I)

Tous les logiciens ont l'habitude d'exemplifier les différents types de relations qu'ils distinguent comme *transitives*, *intransitives*, *réfléchies*, à les illustrer par exemple des termes de parenté : si Untel, *si A est le père de B, B est le fils de A*, et ainsi de suite.
Il est assez curieux, au moins aussi curieux que l'absence dans les *catégories* aristotéliciennes de la *relation sexuelle*, que jamais personne ne se risque à dire que si A est l'homme de B, B est la femme de A.

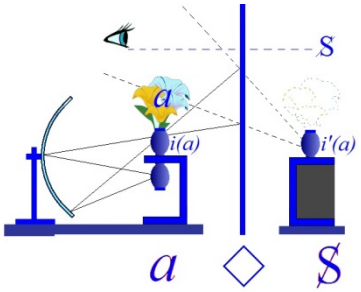
Cette relation pourtant, bien sûr, fait partie de notre question concernant ce dont il s'agit, à savoir cette question du statut, qui puisse fonder ces termes, qui sont à proprement parler ceux que je viens d'avancer sous la forme d'*homme* et de *femme*.
Pour ce faire, il est tout à fait vain de projeter - pour employer un terme dont les psychanalystes usent à tort et à travers – de projeter l'1 qui vient marquer le champ de l'Autre, dans ce que je vais maintenant appeler x, pour bien marquer que cet 1 n'était rien d'autre, jusqu'à présent qu'une *dénomination*.



Qu'il faille dénommer de l'1 du *trait unaire* ce qu'il est là entre le *petit(a)* et le *grand Autre*, c'est ce qu'on ne peut que par abus considérer comme - ce champ x - l'unifiant, le faisant unitif bien plus ! Bien sûr, ce n'est pas d'hier que ce glissement s'est opéré, et ce n'est pas le privilège des *psychanalystes* ! la confusion d'un *Être* - quel *Être* ? - *Suprême* avec le *Un* comme tel, c'est ce qui s'incarne d'une façon éminente par exemple sous la plume d'un PLOTIN. Chacun sait cela.

La prévalence de cette fonction médiane - qui n'est pas rien, puisqu'elle opère - je l'ai appelée celle, fondamentale, de l'*Idéal du moi*, en tant qu'en dépend toute une cascade d'*identifications secondaires*, nommément celle du *moi idéal*, lequel est noyau du *moi*.
Tout ceci a été exposé et reste inscrit à sa place et en son temps, et à soi seul fait bien surgir la question de quel motif la multiplicité de ces identifications est nécessitée.

Il est clair qu'il suffit de se reporter au petit *schéma optique* que j'en ai donné qui - lui - n'est qu'une métaphore, alors que ceci n'a rien de métaphorique, puisque ce sont les métaphores qui précisément sont opérantes dans la structure !



Bref, que le lien de l'*Un* à l'*Autre* par *identification*, et surtout s'il prend cette forme réversible qui fait de l'*Un l'Être suprême*, est à proprement parler typique de *l'erreur philosophique*. Bien sûr, si je vous ai dit de lire *Le Sophiste* de PLATON, c'est qu'on *est loin d'y tomber dans cet Un*, et que PLOTIN est ici la meilleure référence pour en faire l'épreuve.

Je ne voudrais y opposer que les mystiques, pour autant que ce sont ceux que nous pouvons définir comme s'étant avancés, à leurs dépens, de *petit(a)* vers cet Être qui - lui - n'a rien fait que de s'annoncer comme imprononçable, imprononçable quant à son nom, par rien d'autre que par ces lettres énigmatiques qui reproduisent - *le sait-on ?* - la forme générale du « *Je suis...* - non pas *celui qui suis* ni *celui qui est* mais - *...ce que je suis* ». C'est-à-dire cherchez toujours !

Vous ne voyez là rien qui spécifie tellement…
encore qu'il mérite d'être spécifié à un autre niveau pour la référence qu'on en fait au père
…le Dieu des Juifs, car à la vérité le *Tao* s'énonce, comme vous le savez, de notre temps où le Zen court les rues, vous avez bien dû récolter dans un coin que « *Le Tao qui peut se nommer n'est pas le vrai Tao* ». Enfin, nous ne sommes pas là pour nous gargariser avec ces vieilles plaisanteries. Quand je parle des mystiques, je parle simplement des trous qu'ils rencontrent.

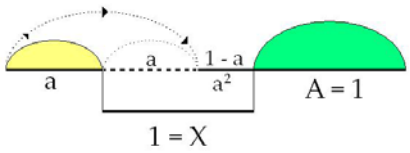
Je parle de *La Nuit obscure* [80] par exemple, qui prouve que, quant à ce qu'il peut y avoir d'unitif dans les rapports de la créature à quoi que ce soit, il peut toujours - même avec les méthodes les plus subtiles et les plus rigoureuses - s'y rencontrer un os.

---

80 Saint Jean de la Croix : *La nuit obscure*, Seuil, 1984. Cf. aussi Hegel : « *L'homme est cette nuit, ce néant vide* [...] *C'est cette nuit qu'on découvre lorsqu'on regarde un homme dans ses yeux* [...] *on plonge son regard dans une nuit qui devient effroyable, c'est la nuit du monde qui s'avance ici à la rencontre de chacun* » *Philosophie de l'esprit*, PUF, 1982.

Les mystiques, pour tout dire - c'est, je dois dire aussi, le seul point par où ils m'intéressent. Je ne suis pas en train de vous faire de l'acte sexuel, je pense que vous vous en apercevez suffisamment, une « théorie » entre guillemets « mystique » - les mystiques, on en parle pour signaler qu'ils sont moins bêtes que les philosophes, de même que les malades sont moins bêtes que les psychanalystes.

Ceci tient uniquement à ceci : c'est que c'est une des alternatives, renouvelée, de ce que j'ai déjà plusieurs fois donné comme *formule de l'aliénation* : « *La bourse ou la vie ?* », « *La liberté ou la mort ?* », « *La bêtise ou la canaillerie ?* », par exemple. Il n'y a pas le choix !
Quand la question « *La bêtise ou la canaillerie ?* » se pose, au moins au niveau des *philosophes* ou des *psychanalystes*, c'est toujours *la bêtise* qui *l'emporte*, il n'y a aucun moyen de choisir la canaillerie.



Bref, pour prendre ce champ qui est entre le *petit(a)* et le *grand A*, vous voyez que j'ai dessiné deux lignes :

- l'une, faite d'un *pointillé* puis d'un *trait plein*, faite simplement pour marquer que le *petit(a)* s'égale dans sa première partie à ce qu'est le *petit(a)* externe, et qu'il y a ce reste du a^2.
- Mais j'ai fait une seconde ligne, une seconde ligne qui pourrait bien être la seule, pour nous marquer que ce point, ce champ, est à considérer - je dis pour nous, analystes - comme étant dans son ensemble quelque chose d'au moins suspect de participer de *la fonction du trou*.

Et je ne peux faire - ne serait-ce que par reconnaissance pour la contribution que M. GREEN a bien voulu apporter il y a je crois, deux séances, à mon travail - qu'introduire ici - pourquoi pas ? - la référence qu'il a bien voulu y adjoindre. C'est celle qu'il a introduite, je dois dire - ne vous laissez pas emporter - très remarquablement, sous la forme de ce chaudron, de ce chaudron de l'*Es*, qu'il a été extraire là où d'ailleurs suffisamment d'entre nous le connaissent, *du côté de la* 31ème *ou* 32ème *Nouvelle conférences* de FREUD.

Le chaudron, dans une certaine image qu'on peut s'en faire, ça s'exprime, quelque chose comme ceci : « *ça bout là-dedans* ».
À la vérité, dans le texte de FREUD c'est bien de cela qu'il s'agit. Avec quelle ironie, FREUD pouvait laisser passer de telles images, c'est quelque chose, bien sûr, qu'il faudrait étudier. Ça n'est pas à notre portée tout de suite. Il faudrait auparavant, se livrer - enfin... - à une solide opération de *décrassage*, comme je l'ai fait souvent remarquer, de ce qui recouvre le texte : la marée noire…

N'en disons pas trop là-dessus, si ce n'est après tout ceci : qu'*une des choses les plus essentielles à distinguer* - je voudrais que vous en reteniez la formule - *c'est la différence qu'il y a entre la pourriture et la merde.* Faute d'en faire une distinction exacte, on ne s'aperçoit pas, par exemple, que ce que FREUD désigne c'est *ce quelque chose qu'il y a de pourri dans la jouissance*.

Et ce n'est pas moi qui invente ce terme : [...] se promène déjà dans la littérature courtoise, ce sont les termes poétiques dont usent les romans de *La Table Ronde*, et nous les voyons repris - nous trouvons notre bien où il est - sous la plume de *ce vieux réactionnaire* de T.S. ELIOT, dans le titre : *The Waste Land* [81]. Lisez le *Waste Land,* c'est encore une très bonne lecture, et je dois dire *fort amusante*, si moins claire que celle de HEIDEGGER ! Il sait très bien de quoi il parle !

Il ne s'agit de rien d'autre, d'un bout à l'autre, que de la relation sexuelle ! Une des choses les plus utiles, serait, évidemment, de décanter ce champ de *la pourriture*, du *coaltar merdeux* - je dis : à proprement parler, vu la fonction privilégiée que joue dans cette opération *l'objet anal* - dont la théorie psychanalytique actuelle la *recouvre*.

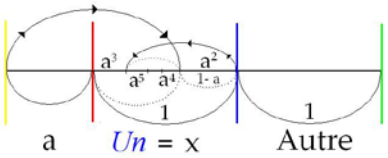
Donc, à la place de ce que j'avais défini comme le *Es* de la grammaire - vous verrez après de quelle grammaire il s'agit - M. GREEN m'a rappelé qu'il ne fallait pas que j'oublie l'existence du chaudron. Chaudron, en tant qu'il fait « *boulou, boulou, boulou, pschitt…* ».
La question est essentielle et à la vérité je lui rends tout à fait cet hommage, qu'il a pris une voie très mienne, à tout de suite faire fonctionner ce qu'il a appelé modestement l'association d'idée, et qui était la référence au *Witz*, pour nous rappeler l'autre usage que FREUD fait du chaudron, à savoir qu'à propos de ce fameux chaudron qu'on nous reproche d'avoir rendu percé, le sujet exemplaire répond communément que :

- *premièrement*, il ne l'a pas emprunté,
- *deuxièmement*, que percé il l'était déjà,
- et *troisièmement*, qu'il l'a rendu intact.

Formule qui, assurément a toute sa valeur d'ironie et de *Witz*, mais qui est ici particulièrement exemplaire quand il s'agit de la fonction des analystes, parce que l'usage que font les analystes de cette place, dont j'accorde volontiers qu'il faut la représenter par quelque chose comme un chaudron, à condition précisément, de savoir que c'est un chaudron troué, qu'il est par conséquent tout à fait vain de l'emprunter pour y faire des confitures, et qu'aussi bien nous ne l'empruntons pas.

81 T. S. Eliot : The Waste Land and Other Poems, Penguin Books, 2003. La terre vaine et autres poèmes, Seuil 1976.

Toute la technique analytique, comme on a tort de ne pas le remarquer, consiste précisément à *laisser vide* cette place du chaudron. Que je sache, on ne fait pas l'amour dans le cabinet analytique ! C'est précisément parce que cette place et ce qu'on a à y mesurer, on y opère de ce qui est là, à droite et à gauche, du *petit(a)* et du *grand A*, que nous pouvons peut-être en dire quelque chose.



Donc, je dirai que ces trois amusantes références à l'embarras du débiteur du chaudron, ne font que recouvrir, de la part des analystes, un triple refus de reconnaître ce qui est justement en jeu :

- *Primo*, que ce chaudron ils ne l'ont pas emprunté : ils nient ce « *ne… pas…* » et s'imaginent qu'*effectivement* ils l'ont emprunté.
- *Secundo*, il semble qu'ils veuillent oublier, tant qu'ils le peuvent faire que - comme ils le savent pourtant fort bien - ce chaudron est percé et que promettre de le rendre intact est quelque chose de tout à fait aventuré.
- C'est seulement à partir de là qu'on pourra se rendre compte de ce dont il s'agit au niveau de phénomènes qui sont ces phénomènes de vérité, que j'ai tenté d'épingler dans la formule : « *Moi la vérité, je parle.* »

Ceci est vrai, quoi que les psychanalystes en pensent. Même s'ils veulent penser quelque chose qui ne les force pas à se boucher les oreilles aux *paroles de la vérité.* Ici, que nous apprend l'élément-même de la théorie psychanalytique, sinon qu'accéder à l'acte sexuel c'est accéder à une jouissance *coupable,* même et surtout si elle est innocente !

La jouissance pleine, celle du roi de Thèbes et du sauveur du peuple, de celui qui relève le sceptre tombé on ne sait comment, est sans descendance - pourquoi ? - On l'a oublié. Bref, cette jouissance qui recouvre – quoi ? – la pourriture, celle qui explose enfin dans la peste. Oui, le roi ŒDIPE a *réalisé l'acte sexuel*, le roi a régné.

Rassurez-vous d'ailleurs, c'est un mythe. C'est un mythe, comme presque tous les autres mythes de la mythologie grecque, *il y a d'autres façons de réaliser l'acte sexuel* : elles trouvent en général leur sanction aux enfers. Celle d'ŒDIPE est la plus « *humaine* », comme nous disons aujourd'hui, c'est-à-dire d'un *terme* dont il n'y a pas tout à fait l'équivalent en grec, où pourtant se trouve l'armoire à linge de l'humanisme.

Quel océan de jouissance féminine - *je vous le demande* - n'a-t-l pas fallu pour que le navire d'ŒDIPE flotte sans couler, jusqu'à ce que la peste montre enfin de quoi était faite la mer de son bonheur ? Cette dernière phrase peut vous paraître *énigmatique.* C'est qu'il y a en effet ici à respecter le caractère d'énigme que doit garder proprement un certain *savoir*, qui est celui qui concerne l'*empan* que j'ai marqué ici par le *trou*.

Aussi bien n'y a-t-il pas d'entrée possible dans ce champ, sans le franchissement de l'énigme. C'est, vous le savez, ce que désigne *le mythe d'Œdipe*. Sans la notion que ce savoir - que ne figure que l'énigme, qu'elle soit ou non raisonnée - que ce savoir, dis-je, est intolérable à *la vérité* - car la SPHINGE c'est ce qui se présente chaque fois que *la vérité* est en cause - *la vérité se jette dans l'abîme quand Œdipe tranche l'énigme.* Ce qui veut dire qu'il montre là - proprement - la sorte de supériorité, d'ὕβρις [ubris] comme il disait, que *la vérité* ne peut pas supporter. Qu'est–ce que cela veut dire ?

- Cela veut dire la jouissance en tant qu'elle est au principe de *la vérité.*
- Cela veut dire ce qui s'articule au lieu de l'Autre, pour que la jouissance - dont il s'agit de savoir là où elle est - se pose comme questionnant au nom de *la vérité.*

Et il faut bien qu'elle soit *en ce lieu* pour questionner - je veux dire : au lieu de l'Autre - car on ne questionne pas d'ailleurs.
Et ceci vous indique que *ce lieu* que j'ai introduit comme *le lieu où s'inscrit le discours de la vérité* n'est certes pas - quoi qu'ait pu entendre tel ou tel - cette *sorte de lieu* que les STOÏCIENS appelaient *incorporel.* J'aurai à *dire* ce qu'il en est, à savoir précisément : qu'*il est le corps.* Ce n'est pas là que j'ai encore à m'avancer aujourd'hui, quoi qu'il en soit. ŒDIPE en savait un bout sur ce qui lui était posé comme question, et dont la forme devrait bien, à notre tour, retenir notre perspicacité.

La figure simplette de *la réponse* ne nous trompe-t-elle pas depuis des siècles avec : ses quatre pattes, ses deux jambes, et puis *le bâton du croulant* qui s'ajoute à la fin ? Est-ce qu'il n'y a pas dans ces chiffres *quelque chose d'autre* dont nous trouverons mieux la formule, à suivre ce que va nous indiquer *la fonction de l'objet petit(a)* ?

Le savoir est donc nécessaire à l'institution de *l'acte sexuel.* Et c'est ce que dit *le mythe d'Œdipe.*

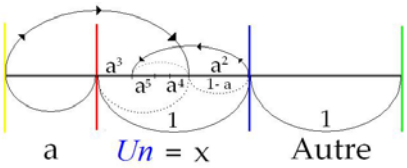
Jugez un peu, dès lors, de ce qu'il a fallu que déploie comme puissance de dissimulation JOCASTE, puisque sur les chemins de la *rencontre*, de la τύχη [tukhé], qui est celle qu'on n'a qu'une fois dans sa vie, de la seule qui puisse le mener au bonheur, puisque ŒDIPE a pu ne pas savoir plus tôt la vérité.

Car enfin toutes ces années que durera son bonheur, *qu'il fasse l'amour le soir au lit ou pendant le jour*, jamais, jamais, ŒDIPE n'a-t-il eu jamais à évoquer cette bizarre échauffourée qui s'est produite au carrefour avec ce vieillard qui y a succombé ? Et en plus, le serviteur qui en a survécu, et qui, quand il a vu ŒDIPE monter sur le trône, *a foutu le camp* !

Voyons, voyons… Est-ce que toute cette histoire, cette fuite de tous les souvenirs, enfin cette impossibilité de les rencontrer, n'est pas tout de même faite pour nous évoquer quelque chose ? Et d'ailleurs si SOPHOCLE nous met bien entendu toute l'histoire du serviteur, pour nous éviter de penser au fait que JOCASTE, au moins, n'a pas pu *ne pas savoir*, il n'a pas pu éviter quand même - je l'ai apporté là pour vous - empêcher de faire JOCASTE crier au moment qu'elle lui dit de suspendre :

- « *Pour ton bien, je te donne le plus sage conseil.* »
- « *Je commence à en avoir assez !* » répond ŒDIPE.
- « *Infortuné, puisses-tu ne jamais connaître qui tu es !* »

Elle le sait, elle le sait bien sûr déjà. Et c'est pour cela qu'elle se tue, pour avoir causé la perte de son fils. Mais qu'est JOCASTE ? Eh bien, pourquoi pas le mensonge incarné dans ce qui est de l'acte sexuel ? Même si personne jusqu'ici n'a su le voir ni le dire, c'est un lieu où l'*on n'accède qu'à avoir écarté la vérité de la jouissance. La vérité* ne peut *s'y faire entendre*, car si elle s'y fait entendre tout se dérobe et le désert se fait. C'est un lieu peuplé pourtant, d'habitude - *comme vous le savez* - le désert !



À savoir ce champ x où ne pénètrent que *nos mensurations*. Il y a normalement un monde fou : les *masochistes*, les *ermites*, les *diables*, les *fantômes*, les *empuses* et les *larves* [82]. Il suffit simplement qu'on commence à y prêcher, nommément le *prêchi-prêcha psychanalytique*, pour que tout ce monde foute le camp ! C'est de cela qu'il s'agit. D'où en parler ?

Eh bien d'où tous, ma foi, y font rentrer *la jouissance*. Car *la jouissance* - vous ai-je dit - elle n'est pas là ! Là est *la valeur de jouissance*. Mais ceci dans FREUD est fort bien dit, précisément par le mythe, quand il révèle le sens dernier du mythe de l'œdipe : *jouissance coupable, jouissance pourrie*, sans doute. Mais encore ce n'est rien dire si l'on n'introduit *la fonction de la valeur de jouissance,* c'est-à-dire de *ce qui la transforme en quelque chose d'un autre ordre.*

Le Maître, du mythe que lui – FREUD - forge, quelle est sa jouissance ? Il jouit, dit-on, de *toutes les femmes*. Et qu'est-ce à dire ? N'y a-t-il pas là *quelque énigme* ? Ces *deux versants du sens du mot « jouir »* que je vous ai dits la dernière fois, versants *subjectif* et *objectif* :

- est-il *celui qui jouit* par essence ? Mais alors, tous les objets sont là, en quelque sorte, fuyant hors du champ.
- Ou dans *ce dont il jouit*, ce qui importe est-il la jouissance de l'objet, à savoir de la femme ?

Ceci n'est pas dit, se dérobe pour la simple raison : que c'est là *mythe*, qu'il s'agit de désigner en ce point, en ce champ où la fonction originelle d'*une jouissance absolue* qui - le mythe le dit assez - ne fonctionne que lorsqu'elle est jouissance tuée, ou si vous voulez, jouissance aseptique. Ou encore, pour prendre à mon compte un mot qu'à lire M. DAUZAT ou M. LE BIDOIS[83] j'ai appris que les canadiens emploient, ils se servent du mot *can*, qui comme vous le savez, est un *jerrycan* par exemple, et ils emploient le mot *canné.* Voilà du bon franglais, une fois de plus ! Une jouissance « *cannée* », voilà ce que FREUD dans le mythe…dans le mythe du père originel et de son meurtre …nous désigne comme étant la fonction originelle sans laquelle nous ne pouvons même pas nous avancer à concevoir ce qui va maintenant être notre problème.

À savoir ce qui joue dans les opérations grâce à quoi s'échangent, s'économisent et se reversent les fonctions de *la jouissance* telles que nous avons à nous y affronter dans l'expérience psychanalytique.

C'est après ce que je vous ai donc avancé aujourd'hui, que je pense boucler - encore que préparatoire - ce à quoi nous nous avancerons à partir du l0 Mai.

---

82 Empuses : mythologie, Spectre dont Hécate inspirait la vision.
Larves : Esprit malfaisant qui, sous forme de spectre hideux, revient sur la terre pour tourmenter les vivants.
83 Albert Dauzat : Le génie de la langue française, Payot. G. et R. Le Bidois : Syntaxe du français moderne…, éd. A. Picard, 1967.

Je vais d'abord vous annoncer qu'à mon grand regret je ne ferai pas ce cours, ou ce *séminaire*, comme vous voudrez l'appeler, mercredi prochain. Pour la raison qu'il y a la grève, qu'après tout j'entends pour ma part la respecter, outre les incommodités que nous donnerait qu'on annonce que, toute électricité étant coupée, ce que je me donne tant de mal depuis de nombreuses séances pour faire fonctionner ici à votre bénéfice et au mien serait rendu inutile.

Donc il faudra le réinscrire d'ici la fin de la séance, pour que les personnes qui arrivent en retard n'ignorent point qu'il n'y aura de prochain *séminaire* - puisqu'on l'appelle ainsi - que dans quinze jours. Nous sommes, je crois, le l0 Mai, ça fait donc le 24. Rendez-vous au 24.

Quelqu'un a-t-il quelque observation à me faire sur ce que je vous ai communiqué à la dernière séance ? Ou quelqu'un s'est-il fait quelque réflexion comportant spécialement - j'éclaire ma lanterne - ce que j'ai écrit au tableau ?

Il ne semble pas… Et je ne sais pas si je dois ou non en respirer !… Est-ce à cause de la profonde distraction avec laquelle on reçoit ce que je peux inscrire ? Mais enfin je me suis fait, en rentrant chez moi, un sang d'encre, pour avoir écrit au tableau la formule de *petit(a)* bien sûr, $(\sqrt{5}-1)/2$, et puis, tout de suite après, la valeur de $\sqrt{5}$: 2,236… enfin, et quelque chose.
Puis je me suis livré à quelques plaisanteries sur la table des logarithmes. Mais j'aurais mieux fait de vous préciser, bien sûr, que ce que j'écrivais là n'était pas la valeur de *petit(a)*, mais de $\sqrt{5}$.

Qu'on ne s'imagine pas que *petit(a)*, c'est *deux*, *virgule et quelque chose* ! Puisque au contraire *petit(a)* est inférieur à l'unité. C'est un chiffre qui est un petit peu plus élevé que six dixièmes, ce qui n'est pas inutile à connaître pour quand vous voulez inscrire ces longueurs ou ces lignes dont je me sers et mettre dans une proportion à peu près exacte la longueur du *petit(a)* à côté de la longueur définie pour équivaloir à l'unité.

La seconde erreur que j'ai faite, c'est qu'à la suite d'une longue série d'égalités, nommément celle qui s'inscrit par : $1 + a / 1$, par exemple, j'ai fini à la fin, par écrire : égale *petit(a)* , alors que c'était 1 qu'il fallait écrire. Bon, enfin… pour ceux qui ont copié ces formules, qu'ils les corrigent !

Nous continuons de nous avancer dans notre objet de cette année et, bien sûr, cette *logique* que j'élabore devant vous sous le nom d'une *logique du fantasme,* à une fin que j'ai plusieurs fois définie et dont il faut bien qu'enfin elle vienne à s'appliquer. À s'appliquer à quelque chose qui ne saurait être, bien-sûr, qu'une œuvre de criblage ou même à proprement parler de critique, contre ce qui est avancé à un certain niveau de l'expérience et sous une forme théorique qui, parfois, prête à défaut.

Dans ce dessein, j'ai ouvert, ou plutôt rouvert, à votre usage, un ouvrage qui n'avait pas manqué de me paraître important au moment qu'il a surgi, et il est à vous tous accessible puisqu'il a été traduit en français sous le nom de *La névrose de base,* de quelqu'un qui assurément ne manque ni de talent ni de pénétration analytique et qui s'appelle M. BERGLER[84].
C'est un ouvrage que je vous recommande - puisque vous allez avoir encore quinze jours devant vous - que je vous recommande à titre d'exemple, de support occasionnel de ce à quoi peut servir notre travail ici.

En vous le recommandant *à titre d'exemple*, bien sûr, ce n'est pas vous le recommander à titre de modèle…
c'est pourtant, comme je l'ai déjà dit, un ouvrage de grand mérite
…ce n'est pas, certes, par ces voies que nous verrons d'aucune façon s'éclairer ce qu'il en est de la nature de la névrose, mais assurément ce n'est pas dire non plus qu'il ne soit pas là aperçu quelque ressort essentiel.

Les notions de structure qui sont ici mises en avant…
et qui d'ailleurs, *au sens où j'emploie pour l'instant ce* mot, ne sont pas le privilège de cet auteur
…ce qui s'énonce d'habitude dans la notion de *couches*…
que pour la même raison on étage : superficiel ou profond, ou inversement : profond ou superficiel
…celles nommément dont part l'auteur, à savoir que dans les cas qu'il envisage…
mais encore faut-il ajouter qu'il les considère de beaucoup comme les plus nombreux dans *la névrose*
…les cas définis à son sens par ce qu'il appelle « *la régression orale* », se définissent par quelque chose qu'après tout je n'ai pas de raison, puisque c'est là résumé en quelques lignes, de ne pas directement emprunter à son texte… Ce sera plus sûr :

> « *Les névrosés oraux font surgir constamment la situation du triple mécanisme de l'oralité que voici :*
> *Premièrement : je me créerai le désir masochique d'être rejeté par ma mère…* »

84 Edmund Bergler : La névrose de base, Payot , Coll. PBP, 2000.

Que quelqu'un écrive [au tableau] :

1) « *être rejeté* »,

tout à fait dans le coin, en haut à droite.
Muriel ? Si vous voulez bien, vous me rendrez ce service. Prenez ces gros machins [les marqueurs] qui sont là pour ça.

> « *Deuxièmement : je ne serai pas*...Je finis le premier paragraphe - *je me créerai le désir masochique* - donc - *d'être rejeté par ma mère, en créant ou déformant des situations dans lesquelles quelque substitut de l'image préœdipienne de ma mère refusera mes désirs.* »

Ceci est *la couche* la plus profonde, celle dont l'accès est le plus difficile, celle contre la révélation de laquelle le sujet se défendra le plus fortement et le plus longtemps. Je dis ceci pour les auditeurs les plus novices de cette salle.

> « *Deuxièmement : je ne serai pas conscient de mon désir d'être rejeté et de ce que je suis l'auteur de ce rejet. Je verrai seulement que j'ai raison de me défendre, que mon indignation est bien justifiée, ainsi que la pseudo-agressivité que je témoigne en face de ces refus.* »

2) *Pseudo-agressivité.*

Écrivez [au tableau] seulement ces mots, s'il vous plaît.

> « *Troisièmement, après quoi je m'apitoierai sur moi-même en raison de ce qu'une « telle injustice »* - entre guillemets - *ne peut arriver qu'à moi et je jouirai, une fois de plus, d'un plaisir masochique.* »

Je passe sur ce que BERGLER y ajoute, ce qu'il appelle « *le point de vue clinique* », singulière différenciation d'ailleurs qu'il fait entre ceci qu'il considère comme résumant la genèse du trouble - *l'élément génétique* - et cette forme ou aspect *clinique* se définissant pour lui par l'intervention d'un *surmoi*, dont *la vigilance* consiste précisément à maintenir la présence de l'élément qu'ici il désigne comme *masochique*, comme élément toujours *actif* dans le maintien de la défense.

Ce second point de vue est en lui-même à discuter, et je ne le ferai pas aujourd'hui.
Ce qu'aujourd'hui, sur ce sujet, j'avance est ceci : que nulle part n'est articulé en quoi ceci…
qui, au reste, est juste : que dans la position orale le sujet, disons veut être refusé
…pourquoi il n'est pas vrai de dire que la pulsion orale consiste à vouloir obtenir, nommément le sein.

Si l'observation est fondée dans sa *position radicale*, dans nul point de ce travail de BERGLER il n'est de quelque façon rendu compte de ce que ceci veut dire au regard d'une pulsion définie comme orale, et pourquoi - en quelque sorte au départ - ce qui en semble la tendance disons *naturelle* est ainsi renversé. Point pourtant important en ceci que, précisément, c'est de sa position naturelle que le sujet arguera pour soutenir cette *agressivité* que BERGLER, *très justement*, dénomme « *pseudo* », car ce n'en est pas une. Ceci bien sûr, laissant ouvert ce dont il s'agit au niveau d'une *agressivité* qui ne serait pas « *pseudo* ».

Comme sur ce sujet j'ai introduit un registre qui est à proprement parler celui du narcissisme…
équivalent à ce que, dans la théorie ordinairement reçue, on appelle « *narcissisme secondaire* »
…comme j'y ai mis l'agressivité comme étant sa dimension constitutive et comme distincte, à ce titre, de la pure et simple agression, nous nous trouvons là dans un éventail de notions :

- depuis celle, brute, d'agression, qui ne convient en presque aucun cas,
- quand il s'agit de phénomène névrotique : celui d'agressivité narcissique,
- enfin de cette pseudo-agressivité que spécifie BERGLER comme ressortant, à un certain niveau, de la névrose orale.

Je pointe simplement ces distinctions, sans leur donner pour l'instant leur développement complet.

Quoi qu'il en soit, la question se pose de ce qu'il convient de maintenir comme le statut, jusqu'à présent défini comme « *agressif* », d'un certain temps de la pulsion orale et pourquoi, dans la névrose orale, cet accent de l'« *être refusé* » est posé par BERGLER comme étant le plus radical.

La seule portée de ma remarque n'est pas d'en *trancher* quant aux faits…
outre que bien sûr d'en trancher impliquerait de chercher de quoi il parle, *à savoir de quelle névrose, de quel moment de son abord*
…mais de ceci, qui manque dans un texte théorique, à savoir s'il n'y avait pas à se pencher, précisément ici, au point où les choses s'arrêtent, à savoir sur ce que veut dire et pourquoi est pertinent le terme « *être refusé* » :

- « *être refusé* » suggère quelque suspens questionnant.
- « *être refusé* » à quel titre ?
- « *être refusé* » en tant que quoi ?

Ce n'est tout de même pas pour nous - à le supposer au seuil de la théorie analytique - chose nouvelle que ce qui se passe quand nous nous présentons dans une relation, par exemple, que l'on qualifiera d'« *intersubjective* ».

Vous savez qu'à cet égard, ce qui a pu être avancé dans un certain mode de pensée, qui est celui - *hégélien* - dont SARTRE lui-même, détachant un rameau, a mis en valeur l'accent qu'à un certain niveau il peut prendre : celui qui a été qualifié d'« *exclusion radicale et mutuelle des consciences* », du caractère *incompatible* de leur coexistence, de cet « *ou lui ou moi* » qui surgirait dès qu'à proprement parler apparaît la dimension du *sujet*.

C'est assez dire aussi, combien ce relief tombe sous la portée des critiques qu'on peut avancer contre la genèse initialement prise dans « *la lutte à mort* », *« lutte à mort » qui prend son statut de cette conception radicale du sujet comme absolument autonome, comme Selbstbewusstsein*. Est-ce de quelque chose de cet ordre qu'il s'agit ? Il ne semble assurément pas, puisque tout ce que nous apporte l'expérience analytique concernant le *stade* dit *oral* y fait intervenir de bien autres dimensions, et nommément, cette dimension *corporelle* de l'*agressivité orale*, du besoin de mordre et de la peur d'être dévoré.

L'« *être refusé* » donc, est-il à prendre dans cette occasion comme concernant l'objet ? À la vérité, on en verrait facilement pointer la justification en ceci : qu'« *être refusé* » serait, dans ce registre, à proprement parler, se sauver soi-même de l'engloutissement du partenaire maternel. Ce serait peut-être aussi un peu trop simple que de répondre ainsi à la question du statut de l'« *être refusé* ».

Et dire que c'est *trop simple* est suffisamment souligné par ceci - ceci deux fois répété dans les lignes que je viens de vous lire, de BERGLER - qui associe à cette névrose orale, comme lui étant essentielle, la dimension du *masochisme*.

L'« *être refusé* » en question est un refus *de défaite*, est un « *refus humiliant* », écrit encore ailleurs l'auteur, et c'est en ceci qu'il se permet d'introduire l'étiquette de *masochisme*, qu'il qualifie de « *masochisme psychique* » en l'occasion. Consacrant en quelque sorte *un usage vulgaire* du terme de *masochisme*, dont je ne dis pas qu'il n'y ait pas, dans tel texte de FREUD, prétexte à l'introduire, mais qui, étendu et pris dans cet usage où il est maintenant de plus en plus courant, est à proprement parler ruineux. L'allusion à la référence à l'*objet*, au niveau de ce refus, est là seulement ce qui pourrait justifier l'introduction de *la dimension du masochisme* à ce niveau.

Il est inexact de dire que ce qui caractérise *le masochisme*, c'est le côté pénible, assumé comme tel, dans une situation. Aborder les choses sous cet angle aboutit à cet abus de faire - certains le font - de la dimension *sadomasochisme*, le registre essentiel, par exemple, de toute la relation analytique. Il y a là une véritable perversion, autant de la pensée de FREUD que de la théorie et de la pratique. Et ceci est à proprement parler insoutenable, tant la dimension du *masochisme* est définie précisément, sans doute par le fait que le sujet assume une position d'« *objet* », au sens le plus accentué que nous donnons au mot « *objet* », pour le définir comme cet *effet de chute et de déchet, de reste de l'avènement subjectif*.

Le fait que le masochiste instaure une situation réglée à l'avance et réglée dans ses détails, qui peut aller jusqu'à le faire séjourner sous une table, dans la position du chien : ceci fait partie d'une *mise en scène*, d'un *scénario*, qui a son sens et son bénéfice et qui, incontestablement, est au principe d'un bénéfice de *jouissance*, quelque note que nous puissions y ajouter ou non, concernant le maintien, le respect et l'intégrité du *principe de plaisir*.

Que cette *jouissance soit étroitement liée à une manœuvre de l'Autre* dirai-je, qui s'exprime le plus communément sous la forme du contrat…
quand je dis « du contrat », je dis : du *contrat écrit*
…de quelque chose qui dicte tout autant à l'Autre - *et bien plus encore à l'Autre qu'au masochiste lui-même* - toute sa conduite.
C'est ceci qui doit nous instruire, concernant le rapport qui donne sa spécificité, son originalité, à la perversion masochique, qui est hautement faite pour nous éclairer jusqu'en son fonds, sur la part qu'y joue l'Autre au sens où j'entends ce terme. J'entends :

- l'Autre avec un grand A,
- l'Autre : *lieu où se déploie*, dans l'occasion une parole qui est *une parole de contrat*.

Réduire l'usage du terme « *masochique* », après cela, à être quelque chose qui se présente comme simplement une exception, une aberration, à l'accès du plaisir le plus simple, est quelque chose de nature à engendrer tous les abus.

Dont le premier – *dont le premier !* – est ceci, pour lequel, mon Dieu, je ne croirai pas employer un terme trop fort ni inapproprié en relevant dans les lignes de BERGLER - d'un bout à l'autre de ce livre remarquable, rempli d'observations très fouillées et toutes très instructives - de relever pourtant ce *quelque chose* que j'appellerai « *une exaspération* » qui n'est pas loin de réaliser *une attitude méchante à l'égard du malade*, tous ces gens qu'il appelle - qu'il appelle, comme si c'était là un grand tort de leur part - « *collectionneurs d'injustices* » ! Comme si, après tout, nous étions dans un monde où la justice soit un état si ordinaire qu'il faille vraiment y mettre du sien pour avoir à se plaindre de quelque chose !

Ces *collectionneurs d'injustices* chez qui assurément il décèle leur opération la plus secrète dans le fait d'être rejetés. Mais après tout, ne pouvons-nous pas nous-mêmes émettre, contre BERGLER, cette idée que dans certains cas après tout, être rejeté…
comme nous l'avons d'ailleurs suffisamment montré… dans les fantasmes c'est autre chose : je parle ici de la réalité
…il vaut peut-être mieux, de temps en temps, être rejeté qu'être accepté trop vite ! La rencontre qu'on peut faire avec telle ou telle personne qui ne demande qu'à vous adopter, n'est pas toujours… la meilleure solution n'est pas toujours de ne pas y échapper !

Pourquoi cette partialité qui, en quelque sorte, implique une sereine… qu'il serait dans l'ordre, dans *la nature des choses, dans leur bonne pente,* de faire toujours tout ce qu'il faut pour être admis ? Ceci supposant qu'« *être admis* » est toujours être *admis à une table bienfaisante*. Ceci assurément, n'est pas sans être de nature inquiétante et ne pas nous paraître à l'occasion à pointer, pour remarquer que telle ou telle chose qui peut se passer dans le monde, et par exemple, tout simplement pour l'instant dans un certain petit district de l'Asie du Sud-Ouest, c'est que… de quoi s'agit-il ?

Il s'agit de convaincre certaines gens qu'ils ont bien tort de ne pas vouloir être admis aux bienfaits du capitalisme ! Ils préfèrent être rejetés ! C'est à partir de ce moment-là, semble-t-il, que devraient se poser les questions sur certaines significations. Et nommément celle-ci par exemple, qui nous montrerait…

qui nous montrerait sans doute, mais ce n'est pas aujourd'hui que je ferai dans cette direction, même les premiers pas

…que si Freud a écrit quelque part que « l'anatomie c'est le destin », il y a peut-être un moment où, quand on sera revenu à une saine perception de ce que Freud nous a découvert, on dira - je ne dis même pas que « la politique c'est l'inconscient » - mais, tout simplement : l'inconscient c'est la politique !
Je veux dire que ce qui lie les hommes entre eux, ce qui les oppose, est précisément à motiver de ce dont nous essayons pour l'instant d'articuler la logique.

Car c'est faute de cette articulation logique que ces glissements peuvent se produire, qui font qu'avant de s'apercevoir de ce que pour être rejeté - pour qu'« *être rejeté* » soit essentiel comme dimension pour le névrotique - il faut en tout cas ceci : qu'*il s'offre.*

Comme je l'ai écrit quelque part : aussi bien le névrotique que ce que nous faisons nous-mêmes, et pour cause, puisque ce sont ces chemins que nous suivons, ça consiste précisément, avec de l'offre, à essayer de faire de la demande, et que bien entendu une telle opération, ni dans la névrose, ni non plus dans la cure analytique, ne réussit pas toujours, surtout si elle est *conduite* maladroitement.

Ceci aussi, d'ailleurs est de nature…

car nul discours analytique n'est sans présenter pour nous l'occasion - l'interrogeant - l'occasion de nous apercevoir de ce qu'il implique dans un certain cours innocent, où il ne sait jamais lui-même - je dis : ce discours analytique – jusqu'où il va dans ce qu'il *articule*

…ceci nous permettrait de nous apercevoir, en effet, que si la clef de la position névrotique tient à ce rapport étroit à *la demande* de l'Autre, en tant qu'il [le névrotique] essaie de la faire surgir, c'est bien, comme je le disais à l'instant, parce que lui *s'offre* et que du même coup nous voyons là le caractère fantasmatique et donc caduc de ce mythe, de ce mythe introduit par la prêcherie analytique, et qui s'appelle *l'oblativité.* C'est un mythe de névrosé.

Mais qu'est-ce qui motive ces besoins qui s'expriment dans ces biais paradoxaux, et toujours si mal définis

- si on les rapporte purement et simplement au bénéfice - recueilli ou non à leur suite - de la réalité,
- si on omet cette première étape essentielle et à la lumière seule de laquelle - je dis : l'étape - ce qui ressort de ses résultats dans le réel peut se juger ?

C'est l'articulation logique de la position, névrotique dans le cas présent, et aussi bien de toutes les autres.
Sans une articulation logique qui ne fait pas intervenir aucun préjugé de ce qui est à souhaiter pour le sujet : qu'en savez-vous ?

- Qu'en savez-vous, si le besoin… si le sujet a besoin de se marier avec telle ou telle ?
- Et s'il a loupé son mariage à tel détour, si ce n'est pas pour lui, une veine ?
- De quoi vous mêlez-vous, autrement dit ?

Alors que la seule chose à quoi vous ayez affaire, c'est la structure logique de ce dont il s'agit, de ce dont il s'agit nommément dans le cas d'une position comme celle qu'on pourra qualifier du *désir d'être rejeté.* Vous avez d'abord à savoir ce que le sujet, à ce niveau, poursuit : quel est pour le névrotique la nécessité et le bienfait peut-être, qu'il y a à être rejeté?

Et y épingler, de surplus, le terme de *masochique* est simplement, dans l'occasion, y introduire une note péjorative, qui est immédiatement suivie - comme je l'avais marqué tout à l'heure - d'une attitude directive de l'analyste qui peut, à l'occasion, aller jusqu'à devenir persécutive.

Voilà pourquoi il est tout à fait nécessaire de reprendre les choses comme j'entends le faire cette année et, puisque nous y sommes, de rappeler que si je suis parti cette année de *l'acte sexuel* dans sa structure d'*acte*, c'est en relation à ceci : que *le sujet ne vient au jour que par le rapport d'un signifiant à un autre signifiant* et que ceci en exige - je veux dire de ces signifiants - le *matériel. Faire un acte, c'est introduire ce rapport de signifiants par quoi la conjoncture est consacrée comme significative*, c'est-à-dire comme une *occasion de penser.*

On met l'accent sur la maîtrise de la situation, parce qu'on imagine que c'est la volonté qui préside au *fort-da,* par exemple - fameux - du jeu de l'enfant. Ce n'est pas le côté actif de la motricité qui est là la dimension essentielle. Le côté actif de la motricité ne se déploie ici, que dans la dimension du jeu, *j.e.u.*

C'est sa structure logique qui distingue cette apparition du *fort-da,* pris pour exemplaire et devenu maintenant un « bateau ».
C'est parce que c'est la première *thématisation signifiante* - sous forme d'opposition phonématique - d'une certaine situation, qu'on peut qualifier *d'active*, mais seulement au sens ou désormais nous ne l'appellerons « *active* » que s'il y a, au sens où je l'ai définie, la structure de *l'acte*, la mise en question de *l'acte* dans cette relation si distordue : ça c'est exclu, mis à l'ombre !

Quelle est la relation entre deux êtres appartenant à deux classes, qui sont définitives pour l'état civil et pour le conseil de révision, mais que précisément notre expérience nous a appris à voir, pour n'être absolument plus évidentes pour la vie familiale par exemple, et assez brouillées pour la vie secrète, …autrement dit ce qui définit l'homme et la femme.

C'est la théorie, c'est l'expérience analytique, qui apportent ici la notion de « *satisfaction* ». Je veux dire comme essentielle à cet acte.
Satisfaction - dans le texte de FREUD, *Befriedigung* - qui introduit la notion d'une paix survenant. Cette satisfaction est-elle la satisfaction de la décharge, de la détumescence ? Satisfaction simple en apparence et tout à fait propre à être reçue.

Néanmoins, il est clair que *tout ce que nous développons* - en termes plus ou moins propres ou impropres - *implique que la satisfaction…*
puisque nous distinguons celle, par exemple, qui serait de l'ordre *prégénital* de celle qui est *génitale*
…implique une autre dimension : celle impliquée même par cette différence. Qu'assurément d'abord, un terme comme celui de « *relation d'objet* » se soit ici imposé, va de soi. Ce qui n'ôte rien au caractère bouffon de ce qui se passe quand on essaie d'inscrire sous ce terme, de le varier, de l'échelonner, selon le plus ou moins d'aise où s'inscrit la relation.

Car il ne s'agit de rien d'autre quand on distingue la relation génitale par ces deux traits :

- d'une part, la prétendue « *tendresse* » qu'on pourrait facilement, aisément - je me targue de le faire - soutenir qu'elle n'est en aucun cas que la réversion d'un mépris,
- et d'autre part, ce qu'on y accentue de la *prétendue* essence de la rupture, voir du deuil.

Ainsi, le progrès de la relation - j'entends : la « *relation sexuelle* », entre guillemets - en tant qu'elle deviendrait *génitale*, serait qu'on aurait d'autant plus d'aise à penser du partenaire : « *Tu peux crever* » !

Reprenons les choses d'un autre plan de certitude : à quoi l'acte sexuel satisfait-il ? Il est bien évident d'abord, qu'on peut répondre, et légitimement, simplement : au plaisir. Je ne connais qu'un seul registre où cette réponse soit pleinement tenable : c'est un plan ascétique, qui est tenu dans l'histoire par DIOGÈNE, qui fait *le geste public de la masturbation*, comme le signe de cette *affirmation théorique d'un hédonisme* dit - en raison même de ce mode de manifestation - « *cynique* » et qu'on peut considérer comme un *traitement*, *Behandlung,* un traitement médical du désir : il n'est pas sans *se payer d'un certain prix*.

Puisque tout à l'heure j'ai introduit la dimension politique – chose curieuse et tout à fait sensible : ce *type philosophique* s'exclut lui-même, comme il se voit non pas seulement aux anecdotes mais à la position du personnage dans son tonneau - eût-il un visiteur comme ALEXANDRE - qui se paie d'une *exclusion* de la dimension de la cité. Je le répète : il y a là quelque chose dont on aurait tort de sourire, c'est une face à proprement parler ascétique, un mode de vivre. Il n'est probablement pas si courant qu'il parait. Je ne peux rien en dire : je n'ai pas essayé.

- *Oh ! S'exclame-t-on au fond de la salle.*
- *Vous entendez ou pas ? Vous n'entendez pas ? Alors à quoi ça sert tout ces machins ?* [Lacan désigne le matériel de sonorisation]
- *Oh, tout de même ! Dit-on encore.* [Rires]

Donc, il ne faudra pas oublier ce lieu du plaisir, de la moindre… tension. Bon. Seulement il est clair qu'il n'est pas suffisant ce lieu, que bien d'autres *modes*, qu'une très grande variété de *modes,* apparaissent, de satisfaction au niveau de la recherche impliquée par l'acte sexuel. Notre thèse - *celle à laquelle donne corps le cours de cette année* - est ceci : de *l'impossibilité de saisir l'ensemble de ces modes*, en dehors d'une scrutation logique, seule capable de rassembler, dans la variété comme dans l'ampleur, les différents modes de cette satisfaction. L'ensemble dont il s'agit qui instaure ce que nous appellerons - provisoirement et sous réserve - *un être masculin et un être féminin*, dans cet acte fondateur que nous avons évoqué au départ de notre discours de cette année, en l'appelant l'acte sexuel.

Si j'ai dit qu'« *il n'y a pas d'acte sexuel* » c'est au sens où cet acte conjoindrait, sous une forme de répartition simple, celle qu'évoque dans *la technique* - par exemple dans les techniques usuelles, dans celle du serrurier - l'appellation de « *pièce mâle* » ou de « *pièce femelle* ». Cette répartition simple constituant le pacte, inaugural, par où la subjectivité s'engendrerait comme telle : mâle ou femelle.

J'ai fait état, en son temps et en son lieu, du fameux « *Tu es ma femme* ». Eh bien, il est tout à fait clair qu'il ne suffit pas que je le dise pour que je reste son homme. Mais enfin, cela suffirait-il, que ça ne résoudrait rien ! Je me fonde comme « *son quelque chose* ». C'est un vœu d'appartenance qui est gros d'un *pacte*, au minimum d'un pacte de préférence.

Ça ne situe absolument rien ni de *l'homme* ni de *la femme*. Tout au plus peut-on dire que ce sont deux termes opposés et qu'il est indispensable qu'il y en ait deux, mais ce qu'est chacun, ou aucun, est tout à fait exclu du fondement dans la parole.

Quant à ce qui est de l'union, matrimoniale si vous voulez, ou de tout autre : qu'une certaine dimension la porte jusqu'à la dimension de sacrement ne change absolument rien… absolument rien à ce dont il s'agit, à savoir : de *l'être de l'homme* ou de *la femme*.

Ça laisse en particulier si complètement à coté la catégorie de la féminité - puisque j'ai pris l'exemple du « *Tu es ma femme* » - qu'il n'est jamais mauvais de *rapporter* à cet exemple qui est celui du maître même de la psychanalyse, dont on peut dire que pour lui ce pacte a été extraordinairement prévalant…
la chose a frappé tous ceux qui l'ont approché : uxorious[85] *comme on dit en anglais, uxorieux, ainsi le qualifie Jones, après tant d'autres*
…mais dont après tout ce n'est pas un mystère non plus que *sa pensée a buté* jusqu'à la fin sur le thème : « *Que veut une femme ?* »
Ce qui revient à dire : « *Qu'est-ce qu'être une femme ?* »

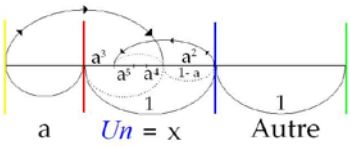
Il faut vous ajouter que depuis, 67 ans de… *surgery psychanalytique* n'ont pas fait que nous en sachions plus sur ce qu'il en est de la jouissance féminine, quoique de la femme ou de la mère - on ne sait pas trop comment ça s'exprime - nous parlions sans arrêt.

C'est quand même *quelque chose* qui vaut qu'on le relève.

85 *Uxorious* : excessivement dévoué ou soumis à sa femme (Robert & Collins).

C'est pourquoi il est important de s'apercevoir…

et ce schéma heuristique que je vous ai donné sous la forme de ces trois lignes : du *petit(a)*, du *Un* qui suit - du *Un percé*, et de *l'Autre*, …nous rappelle simplement ceci qui est la monnaie de ce que nous articulons à cours de journée, à savoir que l'acte sexuel implique un élément tiers à tous les niveaux.



À savoir, par exemple :

- ce qu'on appelle *la mère*, la mère dans l'œdipe sur laquelle sont accrochés tous les ravalements de la vie amoureuse, en tout cas qui reste toujours présente dans le désir de ce fait

- ou encore *le phallus en tant qu'il doit manquer à celui qui l'a*, c'est-à-dire à l'homme, en tant que *le complexe de castration* veut dire quelque chose, quelque chose qui n'est pas du tout encore mis au jour, puisqu'il implique que nous inventions à son propos la portée d'une négation spéciale : car enfin, s'il ne l'a pas - dans le registre et pour autant que l'acte sexuel peut exister - ça n'est pas dire pour autant non plus qu'il le perde (*Le sujet de cette négation*, j'espère, pourra être abordé avant la fin de cette année), que ce *phallus*, d'autre part, devient l'être du partenaire qui ne l'a pas.

C'est ici que nous trouvons sans doute la raison pourquoi ARISTOTE, comme je l'ai rappelé la dernière fois, si soumis à la grammaire - *paraît-il, nous dit-on* - qu'il fût, a développé l'éventail, la liste, le catalogue des *Catégories* : curieusement, après avoir tout dit : *la qualité* [ποιον : poion], *la quantité* [ποσον : poson], *le* ποτε [pote : quand], *le* που [pou : où], *le* το τι [to ti], et tout ce qui suit dans la baraque, n'a absolument pas soufflé…

encore que la langue grecque comme la nôtre soit absolument soumise à ce que PICHON appelle la « *sexuisemblance* » , à savoir qu'il y a *le fauteuil* et qu'il y a *la photo*… comme d'ailleurs - tenez - en passant amusez-vous à renverser l'orthographe, ça vous instruira beaucoup sur une dimension tout à fait dissimulée de la relation analytique : *le photeuil (p,h,o)* et *la fauto* (*f,a,u*), c'est très amusant

…enfin, quoi qu'il en soit, ARISTOTE n'a jamais songé à soutenir à propos d'aucun *étant* - ce qui tout de même s'imposait tout autant de son temps que du nôtre - de savoir s'il y avait une catégorie du sexe.

De deux choses l'une :

- ou il n'était pas autant qu'on le dit guidé par la grammaire,
- ou bien il y a à cela alors, à cette omission, quelque raison.

Elle est probablement liée à ceci : quand j'ai parlé, tout à l'heure *d'être masculin* ou *d'être féminin*, il y avait là un emploi fautif, à savoir que peut-être, l'être est-il - comme s'exprime encore PICHON - « insexuable », que le το τί [to ti], la quiddité du sexe est peut-être manquante, qu'il n'y a peut-être que *le phallus*. Cela expliquerait en tout cas bien des choses.

En particulier cette lutte sauvage qui s'établit autour et qui nous donne assurément la raison visible, sinon dernière, de ce qu'on appelle « *la lutte des sexes* » ! Seulement, je crois aussi, là encore, que *la lutte des sexes* est quelque chose auquel d'ailleurs l'Histoire démontre que ce sont les psychanalystes les plus superficiels qui se sont arrêtés.

Néanmoins, il reste qu'une certaine ἀλήθηια [alétheia]…

à prendre dans ce sens-là, avec l'accent de *Verborgenheit* [*secret*] que lui donne HEIDEGGER

…peut être, à proprement parler, à instaurer quant à ce dont il s'agit concernant l'acte sexuel.

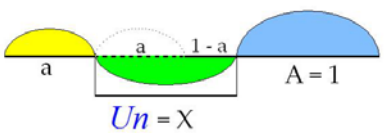
C'est ceci qui justifie l'emploi par moi de ce *schème*, qui je le souligne en passant pour ne pas faire de confusion avec d'autres choses que j'ai dites dans d'autres circonstances et nommément concernant la structure et la fonction de la coupure…

dont je vous ai dit parfois que, telle que je la symbolise quand je la fais jouer sur ce qu'on appelle « *le plan projectif* »

je prétends non pas *faire une métaphore,* mais à proprement parler, *parler du support réel* de ce dont il s'agit

…il n'en est bien entendu pas de même dans ce très simple petit schème :

- de ce *Un*, que j'ai fait la dernière fois, « *pointillé* » et « *perforé* »,
- de cet *Autre*,
- et de ce *petit(a)*.



C'est cette triplicité très simple, *autour* de laquelle peut et doit se développer un certain nombre de *points* que nous avons à mettre en relief à ce propos, concernant ce qu'il en est de ce qui se rapporte au *sexe*, tout ce qui est du *symptôme*, et dont cette année, j'entends poser, certes d'une façon répétée et je ne saurais trop répéter les choses quand il s'agit de catégories nouvelles, répéter ce qui va nous servir de base.

Le *Un*, pour commencer par le milieu, est le plus litigieux. Le *Un* concerne cette prétendue union sexuelle, c'est-à-dire le champ où il est mis en question de savoir si peut se produire l'acte de partition que nécessiterait la répartition des fonctions définies comme « *mâle* » et « *femelle* ».

Nous avons dit déjà, avec la métaphore du chaudron, que j'ai rappelée la dernière fois, qu'il y a - *en tout cas ici, provisoirement* - quelque chose que nous pouvons désigner de la présence d'un *gap*, d'un *trou* si vous voulez. *Il y a quelque chose qui ne colle pas*, qui ne va pas de soi et qui est précisément ce que je rappelais tout à l'heure de l'abîme qui sépare toute promotion, toute proclamation de la bipolarité mâle et femelle, de tout ce que nous donne *l'expérience* concernant l'acte qui la fonde.

Je veux dire ici, pour aujourd'hui, dans le temps qui m'est imparti ce midi, que c'est de là, de ce champ *Un*, *de ce Un fictif*, de ce *Un* auquel se cramponne toute une théorie analytique dont vous m'avez entendu les dernières fois, à maintes reprises, dénoncer la fallace, il importe de poser que c'est de là, de ce *champ* désigné *Un*, numéroté *Un*, non assumé comme unifiant - au moins jusqu'à ce que nous en ayons fait la preuve, que *c'est de là que parle toute vérité*.

En tant que pour nous analystes…
et pour bien d'autres, avant même que nous soyons apparus - quoique pas bien longtemps - pour une pensée qui date de ce que nous pouvons appeler de son nom après tout : le tournant marxiste
…*la vérité n'a pas d'autre forme que le symptôme*. *Le symptôme, c'est-à-dire la signifiance des discordances entre le réel et ce pour quoi il se donne.*
L'idéologie si vous voulez, à une condition : c'est que pour ce terme, vous alliez jusqu'à y inclure la perception elle-même.

La perception c'est le modèle de l'idéologie. Puisque c'est un crible par rapport à la réalité. Et d'ailleurs, pourquoi s'en étonner ? Tout ce qui existe d'idéologies, depuis que le monde est plein de philosophes, ne s'est après tout jamais construit que sur une réflexion première, qui portait sur la perception.

J'y reviens : ce que FREUD appelle « *le fleuve de boue* », concernant le plus vaste champ de la connaissance, toute cette part de la connaissance absolument inondante dont *nous émergeons à peine*, pour l'épingler du terme de *connaissance mystique* : à la base de tout ce qui s'est manifesté au monde de cet ordre : qu'*il n'y a que l'acte sexuel*. Envers de ma formule : *il n'y a pas d'acte sexuel*.

La position freudienne, il est tout à fait superflu de prétendre s'y rapporter en quoi que ce soit, si ce n'est pas *prendre à la lettre* ceci : à la base de tout ce qu'a apporté jusqu'à présent - mon Dieu - de satisfaction, la connaissance…
je dis : *la connaissance,* je l'ai épinglée *mystique* pour *la distinguer* de ce qui est né de nos jours sous la forme de *la science*
…de tout ce qui est de la connaissance, il n'y a, à son principe, *que* l'acte sexuel.

Lire dans FREUD, qu'il y a dans le psychisme des fonctions désexualisées, ça veut dire - dans FREUD - qu'il faut chercher le sexe à leur origine. Ça ne veut pas dire qu'il y a ce qu'on appelle en tels lieux, pour des besoins politiques, la fameuse « *sphère non conflictuelle* », par exemple : un *moi* plus ou moins fort, plus ou moins « *autonome* », qui pourrait avoir une appréhension plus ou moins aseptique de la réalité.

Dire qu'il y a des rapports à *la vérité* - je dis *la vérité* - que l'acte sexuel n'intéresse pas, ceci est proprement ce qui n'est pas vrai. Il n'y en a pas ! Je m'excuse de ces formules, à propos desquelles je suggère que leur tranchant peut être un peu trop vivement ressenti, mais je me suis fait à moi-même cette observation :

- d'abord que tout ça est impliqué dans tout ce que j'ai énoncé jamais, pour autant que *je sais ce que je dis*.

- Mais aussi cette remarque : que le fait que je sache ce que je dis, ça ne suffit pas ! Ça ne suffit pas pour que vous l'y *reconnaissiez*. Parce que, dans le fond, la seule sanction de ce que « *je sais ce que je dis* », c'est *ce que je ne dis pas* !
  Ce n'est pas mon sort propre, c'est le sort de tous ceux qui savent ce qu'ils disent.

C'est ça qui rend la communication très difficile. Ou bien, on sait ce qu'on dit et on le dit, mais dans bien des cas il faut considérer que c'est inutile, parce que personne ne remarque que le nerf de ce que vous avez à faire entendre, c'est justement ce que vous ne dites jamais.

C'est ce que les autres disent, qui continue à faire son bruit et plus encore, qui entraîne des effets. C'est ce qui nous force, de temps en temps, et même plus souvent qu'à notre tour, à nous employer au balayage. Une fois qu'on s'est engagé dans cette voie, on n'a aucune raison de finir.

Il y a eu, autrefois, un nommé HERCULE qui a - parait-il - achevé son travail dans les écuries d'un nommé AUGIAS. C'est le seul cas que je connaisse de nettoyage des écuries, au moins quand il s'agit d'un certain domaine !

Il n'y a qu'un seul domaine, semble-t-il, et je n'en suis pas sûr, qui n'ait pas de rapport avec l'acte sexuel en tant qu'il intéresse la vérité : c'est la mathématique, au point où elle conflue avec la logique. Mais je crois que c'est ce qui a permis à RUSSELL de dire *qu'on ne sait jamais si ce qu'on y avance est vrai.* Je ne dis pas « vraiment vrai », vrai tout simplement. En fait c'est vrai à partir d'une position définitionnelle de la vérité : si tel et tel et tels axiomes sont vrais, alors un système se développe, dont il y a à juger s'il est ou non consistant.

Quel est le rapport de ceci avec ce que je viens de dire, à savoir avec *la vérité*, pour autant qu'elle nécessiterait la présence, la mise en question comme telle de l'acte sexuel ? Eh bien, même après avoir dit ça, je ne suis pas sûr, même, que ce merveilleux, ce sublime déploiement moderne de la mathématique logique, ou de la logique mathématique, soit tout à fait sans rapport avec le suspens de s'il y a ou non un acte sexuel.

Il me suffirait d'entendre le *gémissement* d'un CANTOR car *c'est sous la forme d'un gémissement* qu'à un moment donné de sa vie il énonce qu'on ne sait pas que la grande difficulté, le grand risque de la mathématique, c'est d'être le lieu de *la liberté.*
On sait que CANTOR l'a payée *très cher*, cette liberté !

De sorte que la formule que « *le vrai concerne le réel en tant que nous y sommes engagés par l'acte sexuel* »…
par cet acte sexuel dont j'avance d'abord qu'on n'est pas sûr qu'il existe, quoiqu'il n'y ait que lui qui intéresse *la vérité*
…me paraît être la formule la plus juste, au point où nous en arrivons.

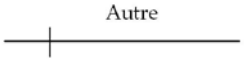
Donc le *symptôme* – tout *symptôme* – c'est en ce lieu de l'*Un troué* qu'il se noue. Et c'est en cela qu'il comporte toujours - quelque étonnant que cela nous paraisse - sa face de satisfaction… je dis : au *symptôme.*

La vérité sexuelle est exigeante et il vaut mieux y satisfaire un peu plus que pas assez.
Du point de vue de la satisfaction, un *symptôme*, à ce titre, nous pouvons concevoir qu'il soit plus satisfaisant que la lecture d'un roman policier. Il y a plus de rapport entre *un symptôme* et *l'acte sexuel* qu'entre *la vérité* et le « *je ne pense pas* » fondamental, dont je vous ai rappelé au début de ces réflexions, que l'homme y aliène son « *je ne suis pas* » trop peu supportable.

Par rapport à quoi, notre alibi de l'« *être rejeté* » de tout à l'heure, encore que pas tellement agréable en soi-même, peut nous paraître plus supportable. Alors ? Fini pour l'instant avec l'*Un.* Il fallait que ceci je l'indique.

Passons à *l'Autre*, comme au *lieu* où prend place *le signifiant.* Parce que je ne vous ai pas dit jusqu'ici qu'il était là, le signifiant :
- parce que le signifiant n'existe que comme *répétition*,
- parce que c'est lui qui fait venir *la chose* dont il s'agit comme *vraie.*

À l'origine, on ne sait pas d'où il sort. Il n'est rien - vous ai-je dit la dernière fois - que ce *trait* qui est aussi *coupure*, à partir duquel *la vérité peut naître.*



L'Autre, c'est le réservoir de matériel, pour l'acte. Le matériel s'accumule, très probablement du fait que l'acte est impossible. Quand je dis ça, je ne dis pas qu'il n'existe pas. Ça ne suffit pas pour *le dire*, puisque *l'impossibilité c'est le réel* tout simplement, *le réel pur.* La définition du possible exigeant toujours une première symbolisation. Si vous excluez cette symbolisation, vous apparaîtra beaucoup plus naturelle cette formule : « *L'impossible c'est le réel.* »

Il est un fait : qu'on n'a pas prouvé - de l'acte sexuel - la possibilité dans aucun système formel. Vous voyez j'insiste, hein ? J'y reviens ! Qu'est-ce que ça prouve qu'on ne puisse pas le prouver, maintenant :
- que nous savons très bien que « *non computabilité* », « *non décidabilité* » même, n'impliquent pas du tout « *irrationalité* »,
- qu'on définit, qu'on cerne parfaitement bien, qu'on écrit des volumes entiers sur ce domaine du statut de la *non décidabilité* et qu'on peut parfaitement la définir logiquement.

En ce point, alors, qu'est-ce que c'est ?
Qu'est-ce que c'est que cet Autre, le grand là, avec un grand A ?
Quelle est sa substance hein ?

Je me suis laissé dire…
quoique à la vérité, il faut croire que je m'en laisse de moins en moins dire, puisqu'on ne l'entend plus… enfin, que *je* ne l'entends plus : ça ne vient plus à mes oreilles
…je me suis laissé dire pendant un temps, que je camouflais sous ce lieu de l'Autre ce qu'on appelle agréablement - et après tout pourquoi pas - l'Esprit. L'ennuyeux c'est que c'est faux.

L'Autre, à la fin des fins et si vous ne l'avez pas encore deviné, l'Autre, là, tel qu'il est là écrit, c'est le corps !
Pourquoi appellerait-on quelque chose comme un volume ou un objet, en tant que soumis aux *lois du mouvement*, en général, comme ça, un corps ? Pourquoi parlerait-on de la chute des corps ? Quelle curieuse extension du mot « corps » !

Quel rapport entre une petite balle qui tombe de la tour de Pise au corps qui est le nôtre, si ce n'est qu'à partir de ceci : *que c'est d'abord le corps, notre présence de corps animal, qui est le premier lieu où mettre des inscriptions, le premier signifiant*, comme tout est à - *pour nous* - le suggérer dans notre expérience, à ceci près bien sûr, que *nous passionnons toujours les choses* : *quand on parle de la blessure*, on ajoute « *narcissique* » et on pense tout de suite que ça doit bien embêter le sujet, qui naturellement *est un idiot* !

Il ne vient pas à l'idée que l'intérêt de la blessure, c'est la cicatrice. La lecture de *La Bible* pourrait être là pour nous *rappeler*, avec les roseaux mis au fond du ruisseau où vont paître les troupeaux de JACOB

- que les différents trucs pour imposer au corps *la marque* ne datent pas d'hier et sont tout à fait radicaux,
- que si on ne part pas de l'idée que *le symptôme hystérique*, sous sa forme la plus simple, celui de la *rhagade*[86] n'a pas à être considéré comme un mystère, mais comme le principe-même de toute possibilité signifiante, il n'y a pas à se casser la tête,
- que *le corps est fait pour inscrire quelque chose qu'on appelle « la marque »*, ça éviterait à tous bien des soucis et le ressassement de bien des sottises.

Le corps est fait pour être marqué. On l'a toujours fait. Et le premier commencement du geste d'amour, c'est toujours, un tout petit peu, ébaucher plus ou moins ce geste. Voilà !

Ceci dit, *quel est le premier effet, l'effet le plus radical de cette irruption de l'*1 *en tant qu'il représente l'acte sexuel, au niveau du corps ?* Eh bien, c'est ce qui fait quand même notre avantage sur *un certain nombre de spéculations dialoguées sur les rapports de l'*1 *et du multiple*. [Cf. Dialogues de Platon : *Parménide, Timée*...] Nous, nous savons que ça n'est pas du tout si dialectique que ça : *quand cet* 1 *fait irruption au champ de l'Autre, c'est-à-dire au niveau du corps : le corps tombe en morceaux.*

Le corps morcelé : voilà ce que notre expérience nous démontre exister aux origines subjectives. L'enfant rêve de dépeçage, il rompt la belle unité de l'empire du corps maternel. Et ce qu'il ressent comme menace, c'est d'être par elle déchiré. Il ne suffit pas de découvrir ces choses et de les expliquer par une petite mécanique, un petit jeu de balle [*Fort-Da*] : l'agression se reflète, se réfléchit, revient, repart ! Qu'est-ce qui a commencé ?

Avant cela, il pourrait bien être utile de mettre en suspens sa fonction à *ce corps morcelé*, c'est-à-dire le seul biais par où il nous a *intéressé* en fait, à savoir *sa relation à* ce qu'il peut en être de *la vérité*, en tant qu'elle-même est suspendue à l'ἀλήθια [alétheia] et à la *Verborgenheit* [*secret*], *au caractère recelé de l'acte sexuel.*

À partir de là, bien sûr, la notion de l'Ἔρως [Éros]sous la forme que j'ai récemment raillée…

> *d'être la force qui unirait d'un attrait irrésistible, toutes les cellules et les organes que rassemble notre sac de peau : conception pour le moins mystique, car ils ne font pas la moindre résistance à ce qu'on les en extraie et le reste ne s'en porte pas plus mal !*

…c'est évidemment *une fantaisie compensatrice des terreurs liées à ce fantasme orphique* que je viens de vous décrire.

D'ailleurs, ce n'est pas du tout explicatif. Parce qu'il ne suffit pas que la terreur existe pour qu'elle explique quoi que ce soit. C'est plutôt elle qu'il faudrait expliquer, pour pouvoir mieux se diriger dans la voie de ce que j'appelle « *système consistant* » logiquement, car en effet, il faut que nous en arrivions maintenant à ceci : pourquoi y a-t-il cet Autre, avec un grand A ?

Qu'est-ce que c'est que la position de cet étrange double que prend - remarquez le - le simple, car l'Autre - *avec un grand A* - lui n'est pas deux, cette position donc, de double que prend le simple, quand il s'agit d'expliquer ce curieux *Un* qui, lui, se noue dans *la bête à deux dos*, autrement dit dans *l'étreinte* de deux corps.

Car c'est de cela qu'il s'agit, ce n'est pas de ce drôle d'**1** qu'il est, lui, l'Autre. Encore plus drôle, *il n'y a entre eux* - je veux dire : ce champ de *l'Un*, ce champ de *l'Autre* , *aucun lien, mais tout le contraire*. C'est même pour cela que *l'Autre c'est aussi l'inconscient*, c'est-à-dire *le symptôme sans son sens, privé de sa vérité*, mais par contre chargé toujours plus de ce qu'il contient de savoir. *Ce qui les coupe l'Un de l'Autre, c'est très précisément cela qui constitue le sujet.*

Il n'y a pas de sujet de *la vérité*, sinon de *l'acte* en général, de *l'acte* qui, peut-être, ne peut pas exister en tant qu'acte sexuel. Ceci est très spécifiquement cartésien : le sujet ne sait rien de lui, sinon qu'il *doute*. Le *doute*… le *doute*, comme dit le jaloux qui vient de voir par le trou de la serrure un arrière–train en *position* d'affrontement avec des jambes qu'il connaît bien.

Justement si ce n'est pas Dieu et son *âme* le fondement du sujet de DESCARTES, son incompatibilité avec *l'étendue* n'est pas raison suffisante à identifier à l'étendue, le corps, mais son *exclusion de sujet* est par contre, par là *fondée* à le prendre par le biais que je vous présente. La question de son intime union avec le corps - je parle du sujet, non pas de l'âme - n'en est plus une.

Il suffit de réfléchir à ceci : *qu'il n'y a* - attention, hein, ceux qui ne sont pas habitués[Rires] - *quant au signifiant, c'est-à-dire à la structure, aucun autre support - d'une surface par exemple - que le trou qu'elle constitue par son bord : il n'y a que cela qui la définit. Élevez les choses d'un degré, prenez les choses au niveau du volume : il n'y a d'autre support du corps que le tranchant qui préside à son découpage.* Ce sont là des *vérités topologiques*, dont je ne trancherai pas ici si elles ont rapport ou non avec l'acte sexuel.

---

86 Rhagade : plaie linéaire d'origine traumatique sans perte de substance, mais formée dans un tissu dermique altéré par un processus inflammatoire.

Mais toute élaboration possible de ce qu'on appelle « *une algèbre de bords* », exige ceci qui nous donne l'image de ce qu'il en est du sujet à ce joint, entre ce que nous avons défini comme l'*Un* et *l'Autre* : *le sujet est toujours d'un degré structural au-dessous de ce qui fait son corps*. C'est ce qui explique aussi que d'aucune façon sa passivité, à savoir ce fait par quoi il dépend d'une marque du corps, ne saurait être d'aucune façon compensée par aucune activité, fût–elle son affirmation en acte.

Alors, de quoi l'Autre est-il l'Autre ?

J'en suis bien chagrin : le temps, une certaine démesure, peut-être aussi un certain usage, paradoxal, de la coupure…
mais dans ce cas-là prenez-le pour intentionnel
…fera que je vous laisserai ici, aujourd'hui, avec le terme de l'heure.

L'Autre n'est l'Autre que de ceci - qui est le premier temps de mes trois lignes - *à savoir ce petit(a).*

C'est de là que je suis parti lors de nos derniers entretiens, pour vous dire que sa nature est celle de *l'incommensurable*, ou plutôt que c'est de *son incommensurable* que surgit toute question de mesure.

C'est sur ce *petit(a)*, objet ou non, que nous reprendrons notre entretien de la prochaine fois.

Je vais essayer de vous faire entrer aujourd'hui dans cet *arcane*, qui pour être trivial dans la psychanalyse, n'en est pas moins un *arcane,* à savoir ceci que vous rencontrez à tous les tournants : que si le sujet analysé, si le sujet analysable, adopte ce que l'on appelle une position régressive ou encore « *pré* » - *pré-œdipienne*, *pré-génitale*, enfin *pré-quelque chose* - qui serait bien souhaitable, et dont on pourrait d'ailleurs s'étonner à cette occasion, qu'on ne la désigne que « *post* », puisque c'est pour se dérober au jeu, à l'incidence de *la castration*, que le sujet est censé s'y réfugier.

Si j'essaie cette année d'ébaucher devant vous une structure qui s'annonce comme logique…
d'une logique hasardeuse, combien précaire peut–être, où aussi bien je vous ménage, n'y donnant pas trop vite les formes auxquelles j'ai pu me fier dans mes propres gribouillages, mais essayant de vous montrer l'accessible d'une articulation de telle sorte, sous cette forme facile qu'enfin j'ai choisie entre d'autres, qui consiste très simplement à m'emparer de ce qu'il y a de plus incommensurable au 1, nommément *le Nombre d'or*
…et ceci, à cette fin seulement de vous rendre tangible combien par un tel chemin…
où, je vous le répète, je ne prétends point ni vous donner les pas définitifs, ni même les avoir faits moi-même
…mais combien est préférable un tel chemin qui s'assure de quelque vérité concernant la dépendance du sujet, plutôt que de se livrer à ces exercices pénibles qui sont ceux de la prose analytique commune et qui se distinguent en ces sortes de tortillements, de détours insensés, qui semblent toujours *nécessaires* pour rendre compte de ce jeu de *positions libidinales*.

La mise en exercice de toute une population d'entités subjectives, que vous connaissez bien et qui traînent partout : *le moi*, *l'idéal du moi*, *le surmoi*, *le ça*, voire…
sans compter ce qu'on peut y ajouter de nouveau, de raffiné, en distinguant le *moi idéal* de *l'idéal du moi*,
est-ce que tout cela ne porte pas en soi-même
…voire, comme il se fait dans la littérature anglo-saxonne depuis quelque temps, y adjoindre « *le self* » qui, pour manifestement y être adjoint pour *porter remède* à cette multitude ridicule, n'y échoue pas moins, pour ne représenter, de la façon dont il est manié qu'une entité supplémentaire. Entité, être de raison, toujours inadéquat à partir du moment où nous faisons entrer en jeu, d'une façon correcte, la fonction du *sujet* comme rien d'autre que *ce qui est représenté par un signifiant auprès d'un autre signifiant*.

Un sujet n'est en aucun cas une entité autonome, *seul le nom propre peut en donner l'illusion*. Le « *je* », c'est trop dire qu'il soit suspect - depuis que je vous en parle, il ne doit même plus l'être - il n'est très précisément que ce *sujet* que - comme signifiant - « *je* » représente pour le signifiant « *marche* », par exemple, ou pour le couple de signifiants « *la boucle* » *:* « *je la boucle* » !

Vous sentez que si j'ai pris cette formule, c'est pour éviter la forme pronominale « *je me tais* », qui assurément commencerait à nous mener bien loin si nous posions la question de ce que veut dire le « *me* », dans une telle forme comme dans bien d'autres. Vous y verriez combien son acception prétendue *réfléchie* s'étale en un éventail qui ne permet à aucun degré de lui donner quelque consistance. Mais je ne m'étendrai pas, bien sûr, dans ce sens, qui n'est ici qu'un rappel.

Il est donc une fonction, une fonction subjective, qui s'appelle *la castration*, et dont on doit rappeler qu'il ne peut qu'être frappant qu'on nous la donne - et ceci n'a jamais auparavant, je veux dire avant la psychanalyse, été dit - qu'on nous la donne pour essentielle à l'accès de ce qu'on appelle « *le génital* ».

Si cette expression était appropriée *au dernier carat* - je veux dire qu'elle ne l'est pas - on pourrait s'émerveiller de ce quelque chose qui, alors, s'exprimerait ainsi : que, disons…
enfin… comment ça se présenterait si on l'aborde du dehors, et après tout nous en sommes toujours tous là
…que le passage au fantasme de l'organe est...
dans une certaine fonction, assurément privilégiée dès lors : la génitale précisément
...nécessaire pour que la fonction s'accomplisse.

Je ne vois aucune façon ici de sortir de l'impasse, sinon à dire…
et un psychanalyste d'importance notable dans la topographie politique, a employé ce moyen : je veux dire qu'au tournant d'une phrase, sans même s'apercevoir bien de la portée de ce qu'il dit, il nous affirme
…qu'après tout *la castration*, eh bien « *c'est un rêve !* », ceci, employé au sens où « *c'est des histoires de malade* ». Or, il n'en est rien !

La castration est une structure - comme je le rappelais à l'instant - subjective tout à fait essentielle précisément à ce que quelque chose du *sujet*, si mince que ce soit, entre dans cette affaire que la psychanalyse étiquette « *le génital* ». Je dois dire qu'à cette impasse je pense avoir apporté une petite entrebaillure, avoir - comme on dit - changé quelque chose à cela, pour autant que…
mon Dieu, il n'y a pas très longtemps : il y a quatre ou cinq de nos rencontres
…j'ai introduit la remarque qu'il ne saurait s'agir que de *l'introduction du sujet dans cette fonction du* « *génital* »…
si tant est que nous sachions ce que nous voulons dire quand nous l'appelons ainsi
… c'est-à-dire du passage de la fonction à l'acte, de la mise en question de savoir si cet acte peut mériter le titre d'acte sexuel.

Il n'y a pas ? Il y a ? Chi lo sa ? Il y a peut-être… Nous saurons peut-être un jour s'il y a *un acte sexuel.* Aussi ai-je commenté : le sexe - *le mien, le tien, le vôtre* - repose sur la fonction d'un signifiant capable d'opérer dans cet acte.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait d'aucune façon s'évader de ceci qui est affirmé non seulement par la doctrine mais que nous rencontrons à tous les tournants de notre expérience : …que n'est capable d'opérer dans le sens *de l'acte sexuel*…

je parle de quelque chose qui y ressemble et ne soit pas ce à quoi je vais essayer de me référer aujourd'hui, d'introduire à proprement parler le registre, à savoir la perversion

…n'est capable d'opérer d'une façon qui ne soit pas fautive, que le sujet disons castré et…

répétons–nous à la façon des dictionnaires : sens à ajouter au mot « castré »

…en règle…

ça n'est pas aller loin que de s'exprimer *ainsi*

…en règle avec *ce complexe* qu'on appelle *le complexe de castration*, et qui bien entendu ne veut pas dire qu'on est « complexé », mais bien au contraire…

comme toute littérature digne de ce nom - *psychanalytique je veux dire* - qui ne soit pas les bavardages de gens qui ne savent pas ce qu'ils disent - ce qui arrive même aux plus hautes autorités - ce qui veut dire bel et bien, dans toute littérature analytique saine

…qu'on est, dirai-je, « *normé* » au regard de *l'acte sexuel.*

Cela ne veut pas dire qu'on y parvient, ça veut dire, à tout le moins, qu'on est dans la bonne voie !
Enfin, « *normé* » a un sens très précis au *franchissement* de la géométrie affine vers la géométrie métrique.
Bref, on entre dans un certain ordre de mesure, qui est celle que j'essaie d'évoquer avec mon *Nombre d'or qui ici*, je le répète, *n'est* bien entendu *que métaphorique* : réduisez-le au terme de *l'incommensurable* le plus espacé qui soit au regard de l'1.

Donc, le *complexe de castration* - je le dis, mon Dieu, j'espère n'avoir à le dire ici que pour les oreilles novices - ne saurait aucunement se contenter du support de la petite histoire du genre « *Papa a dit* » : « *On va te la couper… si tu prétends succéder à ton père* ».
D'abord, parce que la plupart du temps, comme bien sûr tout le monde depuis longtemps a pu s'en apercevoir, pour ce qui est de cette petite histoire, de ce menu propos : « *c'est Maman qui l'a dit* ». Elle l'a dit au moment précis où *Jean*, où *Jeannot*, en effet *succédait* à son père, mais dans cette mesure modique qu'il se tripotait tranquillement dans un petit coin - tranquille comme Baptiste – qu'il se tripotait son petit machin, évidemment, comme déjà l'avait fait papa à son âge !

Ceci n'a rien à faire avec le complexe de castration. C'est une petite historiole, qui n'est pas rendue plus vraisemblable par le fait que la culpabilité sur la masturbation se rencontre à tous les tournants de *la genèse des troubles* auxquels nous avons affaire.
Il ne suffit pas de dire que la masturbation n'a rien de physiologiquement nocif et que c'est par sa place dans une certaine économie, subjective dirons-nous précisément, qu'elle prend son importance.

Nous dirons même, comme je l'ai rappelé une de ces dernières fois, qu'elle peut prendre une valeur hédonique tout à fait claire puisqu'elle peut - comme je l'ai rappelé - être poussée jusqu'à l'ascétisme et que telle philosophie peut en faire…

à condition bien sûr d'avoir avec sa pratique une conduite totale cohérente

…peut en faire un fondement de son bien-être : se rappeler DIOGÈNE, à qui non seulement elle était familière, mais qui la promouvait en exemple de la façon dont il convenait de traiter ce qui reste, dans cette perspective, le menu surplus d'un chatouillement organique : *titillation.*

Il faut bien dire que cette perspective est plus ou moins *immanente* à toute position philosophique et même empiète sur un certain nombre de positions qu'on peut qualifier de religieuses, si nous considérons la retraite de l'ermite comme quelque chose qui, de soi-même, la comporte. Ça ne commence à prendre son intérêt, donc à l'occasion sa valeur coupable, que là où l'on s'efforce à atteindre à *l'acte sexuel.*

Alors apparaît ceci : que la jouissance, recherchée en elle-même, d'une partie du corps et qui joue un rôle. Je dis « qui joue un rôle », parce qu'il ne faut jamais dire qu'un organe est fait *pour une fonction.*

On a des organes…
Je vous dis ça… si vous généralisez un peu, si vous vous faites de temps en temps *moule* ou autre *bestiau* et si vous essayiez de réfléchir à ce que ça serait si vous étiez dans ce qu'on peut à peine appeler leur peau, alors vous comprendriez assez vite que *ce n'est pas la fonction qui fait l'organe, mais l'organe qui fait la fonction.* Mais enfin c'est une position qui va trop contre l'obscurantisme dit *transformiste* dans lequel nous baignons, pour que j'y insiste. Si vous ne voulez pas me croire, revenez dans le courant principal.

Il est donc tout à fait hors de jeu d'alléguer, *selon la tradition moralisante*… enfin, *selon la façon dont ça s'explique dans la Divine Comédie,* que la masturbation est coupable et même un péché grave, parce que non seulement « *ça détourne un moyen de sa fin* »…

la fin étant la production *de petits chrétiens, voire* - j'y reviens, quoique ça ait scandalisé, la dernière fois que je l'ai dit – voire *de petits prolétaires*

…eh bien, que ce soit porter *un moyen* au rang de *fin*, ça n'a absolument rien à faire avec la question telle qu'il faut la poser, puisque c'est celle de la norme d'un acte, pris au sens plein - que j'ai rappelé - de ce mot « *acte* », et que ça n'a rien à faire avec les rejets reproductifs que ça peut prendre, dans la fin de la perpétuation de l'animal.

Au contraire, nous devons le situer par rapport à ceci, qui est le passage du sujet à la fonction de signifiant, dans ce lieu précis…
et tout à fait en dehors du champ ordinaire où nous sommes à l'aise avec le mot « *acte* »
…qui s'appelle ce point *problématique* qu'est l'acte sexuel.

Que le passage de *la jouissance*, là où elle peut être saisie, soit par une telle *interdiction* - pour nous en tenir à un mot utilisé - à une certaine *négativation*…
pour être plus prudents et mettre en suspens ceci : que peut-être on pourrait arriver à la formuler d'une façon plus précise
…que ce passage, en tout cas ait le rapport le plus manifeste avec l'introduction de cette *jouissance* à une fonction de *valeur* : voilà en tout cas ce qui peut se dire sans imprudence.

Que l'expérience - une expérience même, où si l'on peut dire, une certaine empathie d'auditeur ne soit pas étrangère - nous annonce la corrélation de *ce passage d'une jouissance à la fonction d'une valeur*, c'est-à-dire sa profonde adultération : la corrélation de ceci avec…
je n'ai aucune raison de me refuser à ce qu'ici donne la littérature, parce que, comme je viens de vous le dire, il n'y a là *d'accès que* « *empathique* », ça devra être purifié secondairement, mais enfin on ne se refuse pas cet accès-là non plus, quand nous sommes en terrain difficile
…donc ait le plus étroit rapport - *cette castration* - avec l'apparition de ce qu'on appelle *l'objet* dans la structure de l'orgasme, en tant - je vous le répète : nous sommes toujours dans l'empathie - qu'il est repéré comme distinct d'une *jouissance*…
ah ! comment allons-nous l'appeler ?Auto-rotique ? : c'est une concession !
…*masturbatoire* - et puis c'est tout ! - étant donné *ce dont il s'agit*, c'est-à-dire *d'un organe* et bien précis.

Parce que, comme l'auto-érotisme, Dieu sait ce qu'on en a déjà fait et donc ce qu'on va en faire…
et comme vous savez que c'est justement là ce qui est en question, à savoir que cet auto-érotisme, qui a ici, en effet - qui pourrait avoir - un sens tout à fait bien précis : celui de jouissance locale et maniable, comme tout ce qui est local !
…on va en faire bientôt *le bain océanique* dans lequel tout ça nous avons à le repérer !

Comme je vous l'ai dit : quiconque… quiconque fonde quoi que ce soit sur l'idée d'un *narcissisme primaire* et part de là pour engendrer ce qui serait l'investissement de l'objet, est bien libre de continuer - puisque c'est avec ça que fonctionne à travers le monde la psychanalyse comme coupable industrie - mais peut aussi bien être sûr que tout ce que j'articule ici, est fait pour le répudier absolument.

Bon ! J'ai dit - donc j'ai admis - j'ai parlé d'un objet présent dans l'orgasme. Il n'y a rien de plus facile, de là, que de filer - et bien sûr on n'y manque pas - vers la mômerie de la dimension de « *la personne* » ! Quand nous copulons, nous autres qui sommes parvenus à « *la maturité génitale* », nous avons *révérence* à la personne : ainsi s'exprimait-on il y a quelque 25 ou 30 ans, spécialement dans le cercle des *psychanalystes* français qui ont - après tout - bien leur intérêt, dans l'histoire de la psychanalyse. Oui… Eh bien rien n'est moins sûr, car précisément poser la question de l'objet intéressé dans *l'acte sexuel*, c'est introduire la question de savoir si cet objet est *L'Homme* ou bien *un homme*, *La Femme* ou bien *une femme*.

Bref, c'est l'intérêt de l'introduction du mot « *acte* », d'ouvrir la question…
qui vaut bien après tout d'être ouverte, parce que c'est certainement pas moi qui la fais circuler parmi vous
…de savoir si dans *l'acte sexuel* - pour autant que pour aucun d'entre vous ce soit jamais arrivé, un *acte sexuel*... - si ça a rapport à *l'avènement d'un signifiant représentant le sujet comme sexe auprès d'un autre signifiant*, ou si ça a la valeur de ce que j'ai appelé dans un autre registre « *La rencontre »,* à savoir : la rencontre unique, *Celle* qui une fois arrivée, est définitive !

Naturellement de tout ça on en parle, on en parle, et c'est ce qu'il y a de grave : *on en parle légèrement*. En tout cas, marquez qu'il y a là *deux registres distincts,* à savoir : si dans l'acte sexuel, l'homme arrive à l'Homme, dans son statut d'homme, et la femme de même, c'est une tout autre question, que de savoir si on a, oui ou non, rencontré son partenaire définitif, puisque c'est de ça qu'il s'agit quand on évoque « *La rencontre* ».

Curieux !… Curieux que plus les poètes l'évoquent, moins ça soit efficace dans la conscience de chacun, comme question. Que ce soit « *la personne* » en tout cas, peut faire doucement sourire quiconque a un petit aperçu de la jouissance féminine ! Voilà assurément un premier point très intéressant à mettre tout à fait en avant, comme introduction à toute question qui peut se poser sur ce qu'il en est de ce qu'on appelle la « *sexualité féminine* », alors que ce dont il s'agit est précisément « *sa jouissance* ».

Il y a une chose très certaine et qui vaut la peine d'être remarquée, c'est que la psychanalyse semble - dans une question telle que celle que je viens de produire - rende incapables tous les sujets installés dans son expérience - *nommément : les psychanalystes* - de l'affronter le moindrement… Les *mâles* ! La preuve est faite surabondamment : cette *question* de « *la sexualité féminine* » n'a jamais fait *un pas* qui soit sérieux, venant d'un sujet apparemment défini comme *mâle* par sa constitution anatomique.

Mais la chose la plus curieuse, c'est que les psychanalystes-femmes, alors elles, manifestement en approchant ce thème, montrent tous les signes d'une défaillance qui ne suggère qu'un fait : c'est qu'elles sont absolument, par ce qu'elles pourraient avoir là-dessus à formuler, terrifiées! De sorte que la question de « *la jouissance féminine* » ne semble pas d'ici un jour prochain, être mise vraiment à l'étude, puisque c'est là - mon Dieu - le seul lieu où l'on pourrait en dire quelque chose de sérieux.

À tout le moins, de l'évoquer ainsi, de suggérer à chacun, et spécialement à ce qu'il peut y avoir de *féminin* dans ce qui est ici rassemblé comme auditeurs, le fait qu'on puisse s'exprimer ainsi, concernant « *la jouissance féminine* », il nous suffit de le placer pour *inaugurer une dimension*, qui même si nous n'y entrons pas, faute de le pouvoir, est absolument essentielle à situer tout ce que nous avons à dire par ailleurs.

L'objet donc, n'est pas du tout donné en lui-même par la réalité du partenaire ! J'entends l'objet intéressé dans la dimension normée, dite génitale, de l'acte sexuel. Il est beaucoup plus proche - en tout cas c'est *le premier accès* qui nous est donné - de la fonction de la détumescence. Dire qu'il y a *complexe de castration*, c'est précisément dire que la détumescence d'aucune façon ne suffit à le constituer.

C'est ce que nous avons, avec quelque lourdeur, pris soin d'affirmer d'abord, maintenant bien sûr ce fait d'expérience, que ce n'est pas la même chose que de copuler ou de se branler.

Il n'en reste pas moins que cette dimension qui fait que la question de *la valeur de jouissance s'accroche*, prend son point d'appui, son point-pivot, là où détumescence est possible, ne doit pas être négligée, parce que la fonction de la détumescence…

> quoi que ce soit que nous ayons à en penser sur le plan physiologique, royalement délaissé bien entendu par les psychanalystes qui, là-dessus, n'ont pas apporté même la moindre petite lumière clinique nouvelle, qui ne soit pas déjà dans tous les manuels, concernant la physiologie du sexe, je veux dire qui n'était pas déjà traînant partout avant que la psychanalyse vienne au monde mais qu'importe ! Ceci ne fait que renforcer ce dont il s'agit

…à savoir que *la détumescence* n'est là que pour son utilisation subjective, autrement dit : *pour rappeler la limite dite du principe du plaisir*.

La détumescence…

> pour être la caractéristique du fonctionnement de l'organe pénien, nommément, dans l'acte génital, et justement dans la mesure où ce qu'elle supporte de jouissance est mis en suspens

…*est là pour introduire*, légitimement ou pas…

> *quand je dis « légitimement », je veux dire : comme quelque chose de réel, ou comme une dimension supposée*

…pour introduire *ceci : qu'il y a jouissance au-delà*. Que le *principe du plaisir*, ici, fonctionne *comme limite* au bord d'une dimension de la jouissance en tant qu'elle est suggérée par la conjonction dite « acte sexuel ».

Tout ce que nous montre l'expérience, ce qu'on appelle *éjaculation précoce* et *qu'on ferait mieux d'appeler* dans notre registre : *détumescence précoce,* donne lieu à l'idée que la fonction - celle de la détumescence - peut représenter en elle-même *le négatif d'une certaine jouissance*.

D'une jouissance qui est précisément ceci, et la clinique ne nous le montre que trop, d'une jouissance qui est ce devant quoi le sujet se refuse, voire le sujet se dérobe, pour autant précisément que cette jouissance comme telle est trop cohérente avec cette dimension de la castration, perçue dans l'acte sexuel, comme menace.

Toutes ces précipitations du sujet au regard de cet au-delà nous permettent de concevoir que ce n'est pas sans fondement que dans *ces achoppements, ces lapsus de l'acte sexuel*, se démontre précisément ce dont il s'agit dans le complexe de castration, à savoir : que la détumescence est *annulée* comme *bien* en elle-même, qu'elle est réduite à la *fonction de protection* plutôt, contre *un mal* redouté…

> que vous l'appeliez jouissance ou castration

…comme *un moindre mal* elle-même, et à partir de là, que plus petit est le mal, plus il se réduit, plus la dérobade est parfaite.

Tel est le ressort que nous touchons du doigt cliniquement, dans les cures de tous les jours, de tout ce qui peut se passer sous les divers modes de l'impuissance, spécialement en tant qu'ils sont centrés autour de l'éjaculation précoce. Donc, il n'y a de jouissance, de toute façon repérable, que du corps propre.

Et ce qui est *au–delà* des limites que lui impose le *principe du plaisir*, ce n'est pas hasard mais nécessité, qui, de ne le faire apparaître que dans cette conjoncture de *l'acte sexuel*, l'associe tel quel à l'évocation du corrélat *sexuel*, sans que nous puissions en dire plus.

Autrement dit, pour tous ceux qui ont déjà l'oreille ouverte aux termes usuels dans la psychanalyse, c'est sur ce plan, et ce plan seul, que Θάνατος [Thanatos] peut se trouver de quelque façon *mis en connexion à* Ἔρως [Éros].

C'est dans la mesure où la jouissance du corps - je dis du corps propre – *au-delà du principe du plaisir* s'évoque, et ne s'évoque pas ailleurs que dans l'acte, dans l'acte précisément qui met *un trou, un vide, une béance*, en son centre, autour de ce qui est localisé à la détumescence hédoniste, c'est à partir de ce moment-là que se pose *la possibilité de la conjonction d'*Ἔρως *et de* Θάνατος.

C'est à partir de là que le fait est concevable et n'est pas une grossière élucubration mythique, que dans l'économie des instincts, la psychanalyse ait introduit ce que ce n'est pas par hasard qu'elle désigne sous ces *deux noms propres*.

Eh bien, tout cela, vous le voyez, c'est encore tourner autour !

Dieu sait pourtant, que j'en mets un coup pour que ce ne soit pas comme ça !
Il faut donc croire que si on y est encore - autour - c'est parce qu'il n'est pas facile d'y entrer ! Nous pouvons tout au moins retenir, recueillir *ces vérités* que la rencontre sexuelle des corps ne passe pas, dans son essence, par le *principe du plaisir*.

Néanmoins, que *pour s'orienter dans la jouissance* qu'elle comporte...
je dis : *« qu'elle comporte » supposée*, parce que *s'y orienter*, ça ne veut pas encore dire y entrer, mais il est très nécessaire de *s'y orienter*
- ...pour s'y orienter, elle n'a d'autre repère que cette sorte de négativation portée sur *la jouissance de l'organe de la copulation*,
en tant que c'est celui qui définit le présumé mâle, à savoir le pénis. Et que c'est de là que surgit l'idée - ces mots sont choisis –
que surgit l'idée d'*une jouissance de l'objet féminin*. J'ai dit : *que surgit l'idée*, et *pas la jouissance* bien entendu ! C'est une idée, c'est subjectif.

Seulement, ce qui est curieux et que la psychanalyse affirme…
seulement faute de l'exprimer d'une façon logiquement correcte, naturellement personne
ne s'aperçoit de ce que ça veut dire, de ce que ça comporte !
…c'est que *la jouissance féminine* elle-même ne peut passer que par *le même repère*, et que c'est ça qu'on appelle chez la femme,
le complexe de castration !

C'est bien pour ça que le sujet-femme n'est pas facile à articuler, et qu'à un certain niveau je vous propose « *l'Homme-elle* ».
Ça ne veut pas dire que toute femme se limite là, justement. Il y a de la femme quelque part : « *Odor di femina* », mais elle n'est pas
facile à trouver. Je veux dire, à mettre à sa place, puisque, pour y organiser une place, il faut cette référence, dont les accidents
organiques font qu'elle ne se trouve que chez ce qu'on appelle - anatomiquement - le mâle.

Ça n'est qu'à partir de ce suspens posé sur l'organe mâle qu'une orientation pour les deux - l'homme et la femme - se rencontre,
que la fonction autrement dit prend sa valeur d'être - par rapport à ce trou, cette béance du complexe de castration –
dans une position renversée. Un renversement, c'est un sens. *Avant* le renversement, il se peut qu'il n'y ait nul sens subjectivable !

Et après tout, c'est peut-être à ça qu'il faut rapporter le fait tout de même frappant que je vous ai dit tout à l'heure, à savoir que
les *psychanalystes femmes* ne nous ont rien appris de plus que ce que les *psychanalystes hommes* avaient été capables, sur leur jouissance,
d'élucubrer. C'est-à-dire peu de chose !

À partir d'un renversement, il y a une orientation, et si peu que ce soit, si c'est tout ce qui peut orienter la jouissance intéressée,
chez la femme, dans l'acte sexuel, eh bien on comprend que jusqu'à nouvel ordre, il faille nous en contenter.

En somme, ceci nous laisse en un point qui a sa caractéristique : nous dirons que pour ce qui est de l'acte sexuel, ce qui peut
actuellement s'en formuler, c'est la dimension de ce qu'on appelle, dans d'autres registres, *la bonne intention.*

Une intention droite, concernant l'acte sexuel, voilà - au moins dans ce qui peut, au point ou nous en sommes, se formuler –
voilà ce que *raisonnablement*, aux dires de *psychanalystes*, voilà ce dont *raisonnablement* nous pouvons, nous devons, nous contenter.
Tout ceci est fort bien exprimé dans le mythe, le mythe fondamental : quand le Père, *le Père originel* est dit « *jouir de toutes les femmes* »,
est-ce que ça veut dire que les femmes jouissent si peu que ce soit ? Le sujet est laissé intact. Et ce n'est pas seulement dans
une intention humoristique que je l'évoque en ce point, c'est que vous allez le voir, c'est là une question-clef !

Je veux dire que tout ce que je vais avoir à articuler - je dis dans notre prochaine rencontre - concernant ce que je vais reprendre,
à savoir ce que j'ai laissé ouvert la dernière fois…
que s'il nous fallait laisser désert et en friche le champ central, celui de l'*Un*, de *l'union sexuelle,* pour autant que s'avère
légèrement dérapante l'idée d'un procès - *quel qu'il soit* - de partition, permettant de fonder ce qu'on appelle « *les rôles* », et
que nous appelons, nous, *les signifiants de l'homme et de la femme*
…que si ce au seuil de quoi je vous ai laissés la dernière fois, à savoir, une tout autre conjonction : celle de l'Autre, du *grand Autre*…
sur le registre, sur les tablettes duquel s'inscrit toute cette aventure, et je vous ai dit que ce registre, et ses tablettes,
n'étaient autres que le corps même
…que ce rapport de l'Autre, du grand Autre, avec le partenaire qui lui reste, à savoir ce dont nous sommes partis, et que ce n'est pas
pour rien que je l'ai appelé *petit(a),* c'est à savoir votre substance, votre substance de sujet, pour autant que, comme sujet, vous n'en
avez aucune, sinon cet objet chu de l'inscription signifiante, sinon ce qui fait que ce *petit(a)* est cette sorte de fragments de
l'appartenance du grand A en ballade, c'est-à-dire vous-même, qui êtes bien ici comme présence subjective, mais qui
- dès que j'aurai fini - montrerez bien votre nature d'*objet(a)* à l'aspect de grand balayage que prendra aussitôt cette salle ! [Rires]

Eh bien, je laisserai en suspens la question de ce qu'il en est de *l'objet phallique*. Parce qu'il faut - *et ce n'est pas une nécessité qui ne s'impose qu'à moi* - que je le dépouille de la façon dont il est supporté comme objet. Tout ceci, justement pour m'apercevoir que lui-même
il n'est pas supporté. C'est ce que veut dire le complexe de castration : *qu'il n'y a pas d'objet phallique.*

C'est ce qui nous laisse notre seule chance, *justement*, qu'il y ait un acte sexuel. Ce n'est pas la castration, c'est *l'objet phallique* - qui est
l'effet du rêve - autour de quoi échoue l'acte sexuel ! Il n'y a pas, pour faire sentir ce que je suis en train d'articuler, de plus belles
illustrations que celle qui nous est donnée par *le Livre sacré*, par *le Livre unique*, par *La Bible* elle-même.

Et si vous êtes rendus sourds à sa lecture, allez dans le *narthex* de ce qu'on appelle l'Église Saint-Marc à Venise, autrement dit
la chapelle dogale, ce n'est rien d'autre, mais son *narthex* vaut le voyage : nulle part, en image, ne peut être exprimé avec plus de relief
ce qu'il y a dans le texte de LA GENÈSE.

Et parmi d'autres, vous y verrez, je dois dire subtilement magnifiée, ce que j'appellerai « *cette idée infernale de Dieu* » :
quand de l'ADAM CADMOS[87]…
de celui qui, puisqu'il était *Un*, il fallait bien qu'ils soient les deux, il était l'Homme sous ses deux faces, mâle et femelle
…« *Il est bon, se dit Dieu* [Rire de Lacan] *qu'il ait une compagne* » !

Ce qui encore ne serait rien, si nous ne voyions pas que pour procéder à cette *adjonction*…
d'autant plus étrange qu'il semble que jusque-là, l'ADAM en question - *figure faite de terres rouges* - s'en était fort bien passé
…Dieu *profite de son sommeil* [Rires] pour lui extraire *une côte*, dont il façonne, nous dit-on, l'ÈVE première !

Est–ce qu'il peut y avoir illustrations plus saisissantes de ce qu'introduit dans la dialectique de l'acte sexuel ce fait que l'homme…
au moment précis où vient - supplémentaire - se marquer sur lui l'intervention divine
…se trouve dès lors avoir affaire, comme objet, à un morceau de son propre corps ?

Tout ce que je viens de dire, la *Loi mosaïque* elle-même, et aussi bien peut-être l'accent qu'y ajoute le soulignage que ce morceau n'est pas le pénis, puisque dans la circoncision il est en quelque sorte incisé, pour être marqué de ce signe négatif, est-ce que ceci n'est pas pour faire surgir devant nous ce qu'il y a - dirai-je - de porte perverse dans l'instauration, au seuil de ce qu'il en est de l'acte sexuel, de ce *Commandement* : « *Ils ne seront qu'une seule chair* » *?*

Ce qui veut dire que dans un champ interposé entre nous et ce qu'il en serait, ce qu'il en pourrait être de quelque chose qui aurait nom l'acte sexuel en tant que l'homme et la femme s'y font valoir l'un pour l'autre, auparavant - et il est à savoir si cette épaisseur est traversable - il y aura le rapport autonome du corps à quelque chose qui en est séparé, après en avoir fait partie.

Tel est l'énigmatique, le seuil aigu où nous voyons la loi de l'acte sexuel dans sa donnée cruciale : que *l'homme châtré* puisse être conçu *comme ne devant étreindre jamais que ce complément*, auquel il peut se tromper - et Dieu sait s'il n'y manque pas - de le prendre pour *complément phallique*.

Je pose aujourd'hui, en terminant mon discours, cette question que nous ne savons pas - ce complément - encore comment le désigner. Appelons-le « *logique* ». La fiction que cet objet soit autre, assurément nécessite le complexe de castration.

Nul étonnement qu'on nous dise…
qu'on nous dise dans les à-côtés mythiques de *La Bible*, ces à-côtés, curieusement,
qu'on trouve dans les petites additions marginales des rabbins
…qu'on nous dise que quelque chose, qui est peut-être bien justement la femme primordiale, celle qui était là avant ÈVE,
et qu'ils appellent - je dis : les rabbins, ce n'est pas moi qui m'en mêle de ces histoires ! - et qu'ils appellent LILITH.

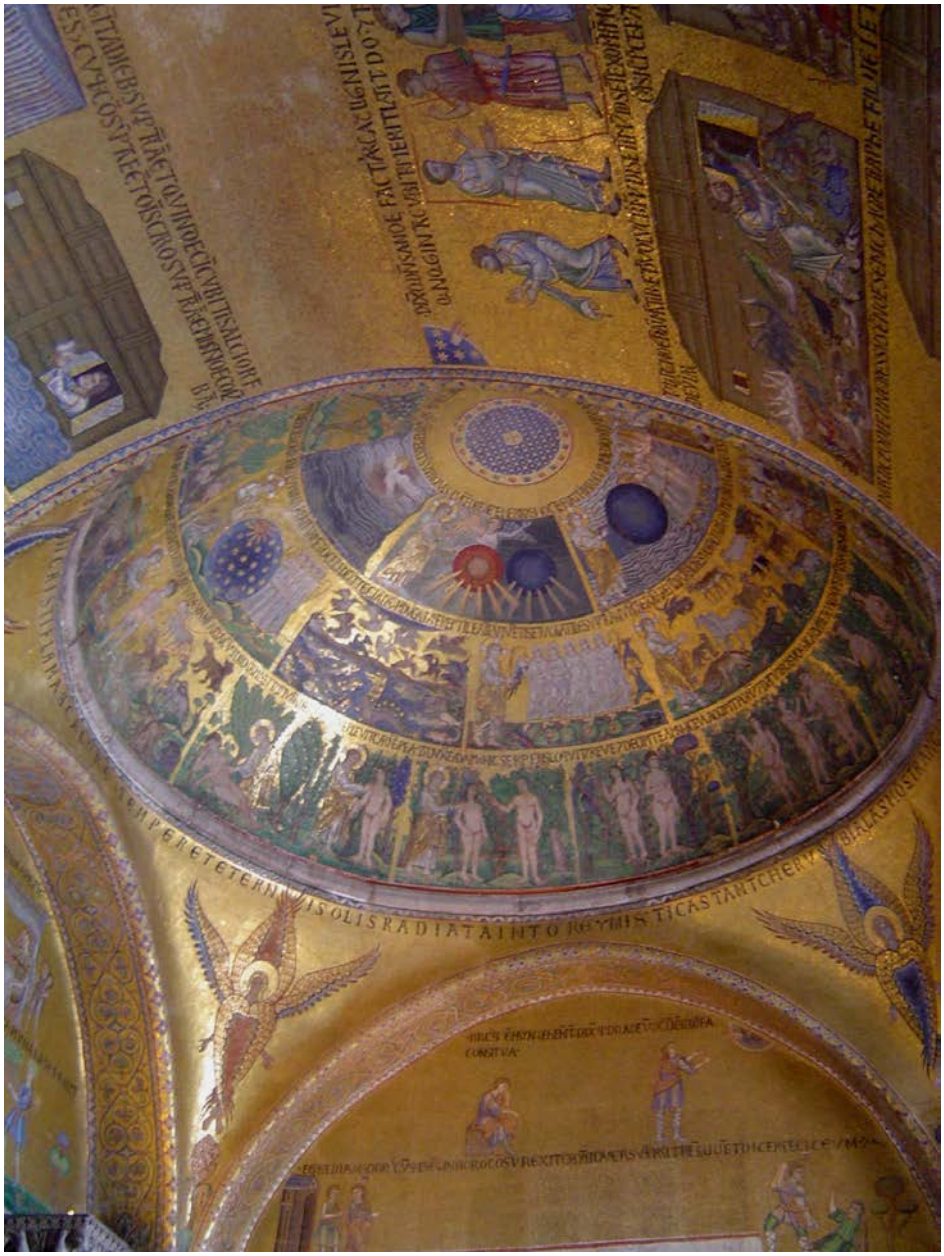
Que ce soit elle, peut–être, qui sous la forme du serpent et par la main de l'ÈVE fasse présenter à l'ADAM… quoi ? La pomme !
Objet oral et qui, peut-être, n'est pas là pour autre chose que *pour le réveiller sur le vrai sens de ce qui lui est arrivé pendant qu'il dormait* !
C'est bien ainsi en effet que les choses, dans *La Bible*, sont prises puisqu'on nous dit qu'à partir de là, il entre pour la première fois dans *la dimension du savoir* !

C'est justement parce que dans cette *dimension du savoir* l'effet de la psychanalyse est celui-ci : que nous y ayons repéré au moins sous deux de ses formes majeures - et l'on peut dire aussi sous les deux autres, encore que le lien n'en soit pas encore fait – quelle est *la nature*, quelle est *la nature* et *la fonction* de cet objet tout concentré dans cette pomme.

C'est seulement par ce chemin qu'il se peut que nous arrivions à préciser mieux…
et justement d'une série d'effets de contraste
…ce qu'il en est de cet objet, *l'objet phallique*, dont j'ai dit qu'il fallait pour l'articuler enfin, que je le dépouille d'abord.

87 Adam primitif ou Adam Cadmos, cf. Carl Gustav Jung, Aïon..., Albin Michel, 1983.

Narthex de l'Église Saint-Marc de Venise



Pour ceux qui se trouvent, par exemple, revenir aujourd'hui après avoir suivi un temps mon enseignement, il faut que je signale ce que j'ai pu, ces toutes dernières fois, y introduire d'articulations nouvelles.

L'une, importante, qui date de notre *antépénultième* rencontre, est assurément d'avoir désigné, expressément dirais-je…
puisque aussi bien la chose n'était pas, à ceux qui m'entendent, inaccessible
…expressément *le lieu de l'Autre*…
ou ce que jusqu'ici, je veux dire depuis le début de mon enseignement, j'ai articulé comme tel
…désigné *le lieu de l'Autre dans le corps*.

Le corps lui-même est - d'origine - ce lieu de l'Autre, en tant que c'est là que - d'origine - s'inscrit la marque en tant que signifiant. Il était nécessaire que je le rappelle aujourd'hui, au moment où nous allons faire le pas qui suit, dans cette *logique du fantasme*, qui se trouve - vous le verrez confirmé à mesure de notre avance - qui se trouve pouvoir s'accommoder *d'une certaine laxité logique*. En tant que *logique du fantasme*, elle suppose *cette dimension* dite *de fantaisie*, sous l'espèce où l'exactitude n'y est pas exigée au départ.

Aussi bien, ce que nous pourrons trouver de plus rigoureux dans l'exercice d'une articulation qui mérite ce titre de logique, inclut-il en soi-même le progrès d'une *approximation*. Je veux dire *un mode d'approximation* qui comporte en lui-même, non seulement une croissance, mais une croissance autant que possible la meilleure, la plus rapide qui soit, vers le calcul d'une valeur exacte.

Et c'est en ceci que… en nous référant à un algorithme d'une très grande généralité, qui n'est rien d'autre que celui le plus propre à assurer le rapport d'un *incommensurable* idéal, le plus simple qui soit, le plus espacé aussi, à resserrer ce qu'il constitue d'irrationnel par son progrès lui-même.

Je veux dire que cette incommensurabilité de ce *(a)*…
que je ne figure que pour la lisibilité de mon texte, *paramètre du Nombre d'or*, car ceux qui « *savent* », savent que cette sorte de nombre, constitué par le progrès même de son *approximation*, est toute une famille de nombres et, si l'on peut dire
...peut partir de n'importe où, de n'importe quel exercice de rapport, à cette seule condition que *l'incommensurable* exige que *l'approximation* n'ait pas de terme, tout en étant pourtant parfaitement reconnaissable à chaque instant comme rigoureuse.

C'est de ceci donc qu'il s'agit : de saisir que ce à quoi nous sommes confrontés sous la forme du *fantasme*, reflète *une nécessité*. En d'autres termes, le problème qui pour un HEGEL pouvait se contenir dans cette limite simple que constitue *la certitude incluse dans la conscience de soi-même*… [un message extérieur est transmis par les haut-parleurs]

- *cette certitude de soi-même*, dont HEGEL peut se permettre…
  peut se permettre étant données certaines *conditions* que j'évoquerai tout à l'heure, qui sont *conditions d'Histoire*
  …de mettre en question le rapport avec une *vérité*,

- *cette certitude* dans HEGEL, et c'est là en quoi il conclut tout un procès par où la philosophie est exploration du savoir, s'il peut se permettre d'y introduire le τήλος [télos], *la fin*, *le but d'un savoir absolu*, c'est pour autant qu'au niveau de la certitude, il se trouve pouvoir indiquer qu'elle ne contient pas en elle-même sa *vérité*. [autre message des haut-parleurs]

C'est en ceci que nous nous trouvons, non pas pouvoir simplement reprendre la formule hégelienne, mais la compliquer : la vérité à laquelle nous avons affaire tient en cet acte par où la fondation de la conscience de soi–même, par où la certitude subjective, est affrontée à quelque chose qui - de nature - lui est radicalement étranger et qui est proprement ceci que…
Est-ce qu'on ne pourrait pas faire quelque chose pour que cette interruption cesse ? [Une longue pause est nécessaire pour faire cesser cette perturbation]

Ce qu'il s'agit donc d'introduire aujourd'hui, et d'autant plus rapidement que notre temps aura été écourté, c'est ceci : l'expérience psychanalytique introduit ceci que *la vérité de l'acte sexuel* fait question dans l'expérience. Bien sûr, l'importance de cette découverte ne prend son relief qu'à partir d'une position du terme *acte sexuel* comme tel. Je veux dire…
pour des oreilles déjà suffisamment formées à la notion de *la prévalence du signifiant dans toute constitution subjective*
…d'apercevoir la différence qu'il y a entre :

- une référence vague à la sexualité qu'on peut à peine dire comme fonction, comme dimension propre à une certaine forme de la vie, celle nommément la plus profondément nouée à la mort, je veux dire entremêlée, entrecroisée à la mort.

- Ce n'est pas tout dire, à partir du moment où nous savons que l'inconscient c'est le discours de l'Autre, à partir de ce moment il est clair que tout ce qui fait intervenir l'ordre de la sexualité dans l'inconscient, n'y pénètre qu'autour de la mise en question de *l'acte sexuel*.

L'acte sexuel est-il possible ? Y a-t-il ce *nœud*, définissable comme un acte, où le sujet se fonde comme sexué, c'est-à-dire *mâle ou femelle* l'étant en soi, ou s'il ne l'est pas, procédant dans cet acte à quelque chose qui puisse - fût-ce à son terme - aboutir à l'essence pure du « mâle » ou du « femelle » ? Je veux dire : au démêlement, à la répartition, sous une forme polaire, de ce qui est mâle et de ce qui est femelle, précisément dans *la conjonction* qui les réunit *dans quelque chose*…

dont ce n'est pas ici, à cette heure, ni la première fois que j'introduits le terme

…*dans quelque chose* que je nomme comme étant *la jouissance,* j'entends comme dès longtemps introduite et nommément dans mon séminaire sur *L'Éthique* [1959-60].Il est en effet exigible que ce terme de *jouissance* soit proféré et proprement comme *distinct du plaisir*, comme en constituant *l'au-delà.*

Ce qui dans la théorie psychanalytique l'indique est une série de termes convergents, au premier rang desquels est celui de la *libido*, qui en représente une certaine articulation, dont il nous faudra désigner, au bout de ces entretiens de cette année, désigner en quoi son emploi peut être assez glissant pour non pas soutenir, mais faire se dérober les articulations essentielles que nous allons tenter d'introduire aujourd'hui. *La jouissance*, c'est-à-dire *ce quelque chose* qui a un certain rapport au sujet, en tant que dans cet affrontement au *trou* laissé dans un certain registre d'acte *questionnnable*, celui de l'acte sexuel, il est - ce sujet - suspendu par une série de modes ou d'états qui sont d'insatisfaction.

Voilà qui à soi seul justifie l'introduction du terme de *jouissance,* qui aussi bien est ce qui à tout instant - *et nommément dans le symptôme* - se propose à nous comme indiscernable de ce registre de la satisfaction, puisque à tout instant pour nous le problème est de savoir comment un *nœud* [*le symptôme*], qui ne se soutient que de malaise et de souffrance, est justement ce par quoi se manifeste l'instance de la satisfaction suspendue, proprement : *ce où le sujet se tient en tant qu'il tend vers cette satisfaction.*

Ici la loi du *principe du plaisir*, à savoir de la moindre tension, ne fait qu'indiquer la nécessité des détours du chemin par où le sujet se soutient dans la voie de sa recherche - recherche de *jouissance - mais ne nous en donne pas la fin*, qui est cette fin propre. Fin pourtant entièrement masquée pour nous, dans sa forme dernière, pour autant qu'on peut aussi bien dire que son achèvement, son achèvement est si questionnable qu'on peut

- aussi bien partir de ce fondement : « *qu'il n'y a pas d'acte sexuel* »,
- aussi bien que de celui-ci : « *qu'il n'y a que l'acte sexuel* » qui motive toute cette articulation.

C'est en ceci que j'ai tenu à apporter la référence, dont chacun sait que je me suis servi depuis longtemps, la référence à HEGEL, pour autant que ce procès…

ce procès de la dialectique des différents niveaux de la certitude de soi-même, de la Phénoménologie de L'esprit comme il a dit

…se suspend à un mouvement qu'il appelle « *dialectique* » et qui assurément dans sa perspective, peut être tenu pour être seulement dialectique d'un rapport qu'il articule de la présence de cette conscience, pour autant que sa vérité lui échappe, dans ce qui constitue le jeu du rapport *d'une conscience de soi-même* à *une autre conscience de soi-même :* dans le rapport de *l'intersubjectivité.* Or il est clair, il est dès longtemps démontré, ne serait-ce que par *la révélation de cette béance sociale*, en tant qu'elle ne nous permet pas de résumer à l'affrontement « *d'une conscience à une conscience* » ce qui se présente comme « *lutte* », nommément « *du maître et de l'esclave* ».

Ce n'est même pas à nous de faire la critique de ce que laisse ouvert *la genèse hégelienne*, ceci a été fait par d'autres…

et nommément par un autre, par MARX pour le nommer

…et maintient la question *de son issue et de ses modes* en suspens.

Ce par quoi FREUD arrive et reprend les choses - en un point *analogique* seulement de la position hégelienne - s'inscrit, s'inscrit déjà suffisamment dans ce terme, dans ce terme de *jouissance,* pour autant que HEGEL l'introduit. Le départ, nous dit-il, est dans « *la lutte à mort du maître et de l'esclave* », après quoi s'instaure le fait que *celui qui n'a pas voulu risquer, risquer l'enjeu de la mort*, *celui-là tombe à l'égard de l'autre dans un état de dépendance*, qui pour autant n'est pas sans contenir tout l'avenir de la dialectique en question.

Le terme de *jouissance* y intervient : *la jouissance* - après le terme de cette « *lutte à mort de pur prestige* » nous est-il dit ! - va être le privilège du maître, et que pour l'esclave la voie tracée dès lors sera celle du travail. Regardons les choses de plus près et cette *jouissance* dont il s'agit, voyons dans le texte de HEGEL…

qu'après tout je ne puis pas ici produire et encore moins avec l'abréviation à laquelle nous sommes contraints aujourd'hui

…de quoi le maître jouit-il ?

La chose dans HEGEL est très suffisamment aperçue : le rapport instauré par l'articulation du *travail* de l'esclave fait que, si peut-être, le maître *jouit*, ce n'est *point absolument.* À la limite et à forcer un peu les choses - *ce qui est à nos dépens vous allez le voir* - nous dirions qu'il ne jouit que de son *loisir,* ce qui veut dire de la disposition de son corps .

En fait il est bien loin d'en être ainsi - nous le ré-indiquerons tout à l'heure - mais admettons que de tout ce dont il a à jouir comme *choses*, *il est séparé* par celui-là qui est chargé de les *mettre à sa merci*, à savoir de l'esclave, dont on peut dire dès lors…

et je n'ai point à *le défendre*, je veux dire : ce point vif, puisque déjà dans HEGEL, il est suffisamment indiqué

…qu'il y a pour l'esclave une certaine *jouissance de la chose*, en tant que non seulement il l'apporte au maître, mais à la transformer pour la lui rendre recevable.

Après ce rappel il convient que je m'interroge avec vous, que je vous fasse vous interroger sur ce que - dans un tel registre - implique le mot *jouissance*. Rien assurément n'est plus instructif, toujours, que la référence à ce qu'on appelle *le lexique*, pour autant qu'il s'attache à des buts aussi précaires que l'articulation des significations.

> « *Les termes inclus dans chaque article…* »

lit-on quelque part dans la note de la préface de ce magnifique travail qui s'appelle le *Grand Robert*…

> « *Les termes inclus dans chaque article constituent autant de renvois, de chaînons, qui devront aboutir aux moyens d'expression de la pensée.* »
> « *L'astérisque…*

car en effet vous pourrez constater que dans chacun de ces articles qui remplissent très bien leur programme

> …« *L'astérisque renvoie aux articles qui développent longuement une idée suggérée d'un seul mot.* »

Moyennant quoi l'article « *jouissance* » commence par le mot *plaisir* marqué d'un astérisque. Ceci n'est qu'un exemple, mais le mot, sans doute ce n'est point par hasard qu'il nous présente ces paradoxes.

Bien sûr « *jouissance* » n'a pas été abordé la première fois par le *Robert,* vous pouvez également étudier ce mot dans le *Littré* : vous y verrez que ce qui est son emploi, son emploi le plus légitime, varie :

- du versant qu'indique *l'étymologie*, qui le rattache à *la joie*,
- à celui de *la possession* et ce dont on dispose au dernier terme : la jouissance d'un titre.

La jouissance d'un titre, que ce titre signifie quelque titre juridique ou quelque papier représentant une valeur de Bourse, avoir la jouissance de quelque chose, des dividendes par exemple, c'est pouvoir le céder. Le signe de la possession, c'est de pouvoir s'en démettre. « *Jouir de…* » est autre chose que « *jouir* », et assurément rien plus que ces glissements de sens, en tant qu'ils sont cernés dans cette appréhension que j'ai appelée tout à l'heure « lexicale », dans son exercice dans le dictionnaire, ne nous montre à quel point la référence à la pensée est bien ce qu'il y a de plus impropre, pour désigner la fonction - radicale, j'entends - de tel ou tel signifiant.

Ce n'est pas la pensée qui donne du signifiant l'effective et dernière référence. C'est de l'instauration qui résulte des effets de l'introduction d'un signifiant *dans le réel*. C'est pour autant que j'articule d'une nouvelle façon ce rapport du mot « *jouissance* » à ce qui est pour nous - dans l'analyse - en exercice, que le mot « *jouissance* » trouve et peut conserver sa dernière valeur. Et ceci, j'entends aujourd'hui vous en faire sentir la portée en son point le plus radical.

Le maître jouit de quelque chose, que ce soit de lui-même - il est son maître, comme on dit - ou aussi bien de l'esclave. Mais de quoi jouit-il dans l'esclave ? Précisément : de son corps ! Comme on le lit dans l'Écriture, le maître dit : « *Va !* » et il va. Comme je me suis permis - je ne sais plus si je l'ai écrit ou si seulement je l'ai énoncé :

- si le maître dit : « *Jouis !* »,

- l'autre ne peut répondre que ce : « *J'ouis* », j'entends, « *J, apostrophe* » [Rires] sur lequel je me suis amusé.

Je ne m'amuse en général pas au hasard, ceci veut dire quelque chose…
ç'aurait pu aussi bien *être relevé* par quelqu'un de ceux qui m'écoutent,
jJe regrette trop souvent de ne *recueillir rien de plus* que ce qui me force à le faire moi-même.
…la question est celle-ci : *ce dont on jouit…*
s'il y a cette jouissance qui s'inaugure dans le « *je* » du sujet en tant qu'il possède
…*ce dont on jouit cela jouit-il ?*

Il semble pourtant que ce soit ça la véritable question. Car aussi bien, *il est clair que la jouissance n'est nullement ce qui caractérise le maître.* Le maître…
en tant qu'il est celui-là, dans la Cité, qui ne saurait d'aucune façon être n'importe qui, mais qui est marqué de sa fonction de maître
…il a bien autre chose à faire qu'à s'abandonner à la jouissance. Et la maîtrise de son corps, car il ne s'agit pas seulement du loisir, est quelque chose qui ne se mène que par les plus rudes disciplines. À toutes les époques de civilisation, celui-là qui est maître n'a nullement le temps de se laisser aller, et fût-ce dans ses loisirs !

Les types sont à distinguer, mais après tout le type du « *maître antique* » n'est pas d'un ordre tellement purement idéal que nous n'en ayons les repères. Il est suffisamment inscrit, je dirais *dans les marques du premier discours philosophique* [Platon, Aristote...], pour qu'on puisse dire que HEGEL nous en donne un témoignage suffisant.

La question est justement celle-ci : est-ce que…

ce qui après tout n'est que juste et conforme au premier enjeu de la partie

…celui qui - à en croire HEGEL - n'a pu dès le départ tenir le risque éventuel de la perte de la vie, ce qui est bien en effet la voie la plus sûre pour perdre la jouissance, celui qui a assez tenu à la jouissance pour se soumettre et pour aliéner son corps, et pourquoi donc la jouissance ne lui resterait-elle pas en main ?

Nous avons mille témoignages de ceci…

qu'une courte vue, on ne sait quel fantasme, qui veut que tout soit toujours du même côté, que le bouquet complet soit dans une seule main

…nous avons mille témoignages que ce qui caractérise la position de *celui dont le corps est remis à la merci d'un autre, c'est à partir de là que s'ouvre ce qui peut s'appeler la pure jouissance.*

Et aussi bien à entrevoir, à suivre les indices qui nous en donnent tout au moins le recoupement, peut-être certaines questions s'effaceraient-elles sur le sens de certaines positions paradoxales et nommément la *masochiste*. Mais après tout il vaut mieux quelque fois que les portes les plus immédiatement ouvertes ne soient pas franchies, parce qu'il ne suffit pas qu'elles soient faciles à franchir pour que ce soient les vraies.

Je ne dis pas que ce soit là le ressort du masochisme. Bien loin de là ! Parce que, assurément, ce qu'il faut dire c'est que, s'il est pensable que la condition de l'esclave soit la seule qui donne accès à la jouissance, dans la mesure où précisément nous pouvons le formuler, comme sujet nous n'en saurons jamais rien.

Or *le masochiste n'est pas un esclave*. Il est au contraire, comme je vous le dirai tout à l'heure, un petit malin, quelqu'un de très fort : le masochiste sait qu'il est dans la jouissance. C'est précisément à son propos - à son terme, à votre usage, pour ce qu'il est d'entendre sur lui ce dont il s'agit - que tout ce discours progresse. Et pour le faire progresser, il convenait de montrer que dans HEGEL il y a plus d'un défaut.

Le premier bien sûr, étant celui qui me permettait, devant ceux qui m'entendent, de le produire, à savoir que dès avant que je l'avance et que j'en parle, avec *le stade du miroir* nous avons marqué qu'en aucun cas cette sorte d'agressivité qui est d'instance et de présence, dans « *la lutte à mort de pur prestige* », n'était rien d'autre qu'un leurre et dès lors, dès lors rendait caduque toute référence à elle comme articulation première.

Je ne fais que repointer au passage les problèmes que pose - que pose et laisse béants - la déduction hégelienne concernant la société des maîtres : comment s'entendent-ils entre eux ? Et puis, mon Dieu, la simple référence à ce qu'il en est, à savoir :

- que l'esclave, pour qu'on en fasse un esclave, il n'est pas mort !
- Que le résultat de « *la lutte à mort* » est quelque chose qui n'a pas mis la mort en jeu.
- Que *le maître n'a que le droit de le tuer, mais que* précisément, et c'est pour cela qu'il s'appelle *Servus* : *le maître, servat, le sauve.*
- Et que c'est à partir de là que se pose la véritable question : *qu'est-ce* que le maître sauve dans l'esclave ?

Nous sommes ramenés à la question de la loi primordiale, de ce qui institue la règle du jeu, à savoir : celui qui sera vaincu, on pourra le tuer, et si on ne le tue pas ce sera à quel prix ? *À quel prix ?* C'est bien là que nous rentrons dans le registre de la signifiance, ce dont il s'agit dans *la position du maître* est ceci : *des conséquences - toujours - de l'introduction du sujet dans le réel.*

Pour mesurer ce qu'il en est concernant ses effets sur la jouissance, il convient de poser, au niveau de ce terme, un certain nombre de principes. À savoir que si nous avons introduit *la jouissance*, c'est sous le mode - logique - de ce qu'ARISTOTE appelle une οὐσία [ousia], une *substance*, c'est-à-dire *quelque chose*, très précisément *qui ne peut être*…

c'est ainsi qu'il s'exprime dans son livre des *Catégories*

...qui ne peut être ni attribué à un sujet, ni mis dans aucun sujet. C'est *quelque chose* qui n'est pas susceptible de « *plus ou de moins* », qui ne s'introduit dans aucun comparatif, dans aucun signe « *plus petit ou plus grand* », voire « *plus petit ou égal* ».

La jouissance est ce quelque chose dans quoi marque ses traits et ses limites *le principe du plaisir*. Mais c'est quelque chose de substantiel et qui précisément est important à produire, à produire sous la forme que je vais articuler au nom d'un nouveau principe :

« *Il n'y a de jouissance que du corps.* »

Permettez-moi de dire que je considère que le maintien de ce principe, son affirmation comme étant absolument essentielle, me parait d'une plus grande *portée éthique* que celle du *matérialisme*. J'entends que cette formule a exactement la portée, le relief, que l'affirmation « *qu'il n'y a que la matière* » introduit dans le champ de la connaissance. Car après tout vous n'avez qu'à voir avec l'évolution de la science que cette matière en fin de compte se confond si bien avec le jeu des éléments dans lesquels on la résout, qu'il devient à la limite presque indiscernable de savoir ce qui devant vous joue, si ce sont ces éléments de cette στοιχεία [stoikeia], ces éléments signifiants derniers, ou ceux de l'atome. À savoir ce qu'ils ont en eux-mêmes de quasiment indiscernable avec le progrès de votre esprit, le jeu de votre recherche, mais ce qu'il en est au dernier terme *d'une structure* que vous ne savez plus d'aucune façon rapporter à ce que vous avez comme expérience commune de la matière.

Mais dire « *Il n'y a de jouissance que du corps* » et nommément *que ceci vous refuse les jouissances éternelles*, c'est bien là *ce qui est en jeu* dans ce que j'ai appelé *valeur éthique du matérialisme*, à savoir qui consiste à prendre ce qui se passe dans votre vie de tous les jours au sérieux, et s'il y a question de jouissance, de la regarder en face et de ne pas la repousser dans des lendemains qui chantent…
« *Il n'y a de jouissance que du corps* » : Ceci répond très précisément à l'exigence de vérité qu'il y a dans le freudisme.

Nous voici donc laissant entièrement à son errance la question de savoir si ce dont il s'agit c'est de *l'être* ou de *ne l'être pas*, s'il s'agit d'être *homme* ou d'être *femme*, dans un acte qui serait *l'acte sexuel*. Et si ceci est ce qui domine tout ce suspens de *la jouissance*, c'est également ceci que nous avons à prendre éthiquement au sérieux. Ce à propos de quoi s'élève ce quelque chose que nous pourrions appeler notre *droit de regard*.

ŒDIPE n'est pas un philosophe. C'est le modèle de ce dont il s'agit quant au rapport de ce qu'il en est d'un savoir, et le savoir dont il fait preuve, au moins nous est-il indiqué dans la forme de l'*énigme* que c'est un savoir concernant ce qu'il en est du corps. Par ceci il rompt le pouvoir d'une jouissance féroce, celle de la SPHYNGE, dont il est bien étrange qu'elle nous soit offerte sous la forme d'une figure vaguement féminine, disons mi-bestiale, mi-féminine.

Ce à quoi il accède après cela - ce qui ne le rend pas, vous le savez, plus triomphant pour cela - c'est assurément une *jouissance*.
Au moment qu'il y entre, il est déjà dans le piège. Je veux dire que cette *jouissance*, c'est celle-là qui le marque d'ores et déjà, et d'avance, du signe de la *culpabilité*.

ŒDIPE ne savait pas ce dont il jouissait. J'ai posé la question de savoir si JOCASTE, elle, le savait.
Et même, pourquoi pas : JOCASTE jouissait-elle de laisser ŒDIPE l'ignorer ?
Disons : quelle part de la jouissance de JOCASTE répond-elle à ce qu'elle laissât ŒDIPE l'ignorer ?

C'est à ce niveau, grâce à FREUD, que se posent désormais les questions sérieuses concernant ce qu'il en est de *la vérité*.
Or l'introduction que j'ai déjà faite de *la fonction d'aliénation*, en tant qu'elle est cohérente avec la genèse du sujet comme déterminé par le véhicule de la signifiance, nous permet de dire que quant à ce qui nous intéresse et qui est premièrement posé - à savoir qu'« *Il n'y a de jouissance que du corps* » - c'est que *l'effet de l'introduction du sujet, lui-même effet de la signifiance, est proprement de mettre le corps et la jouissance dans ce rapport que j'ai défini par la fonction d'aliénation.*

Je veux dire que, comme je viens pendant une demi-heure de l'articuler devant vous, *le sujet, en tant qu'il se fonde dans cette marque du corps qui le privilégie, qui fait que c'est la marque, la marque subjective, qui désormais domine tout ce dont il va s'agir pour ce corps* : qu'il aille là et puis là et pas ailleurs, et *qu'il soit libre ou non de le faire, voilà sans doute ce qui distingue le maître*, parce que le maître est un sujet.

La jouissance est, dans ce fondement premier de la subjectivation du corps, ce qui tombe dans la dépendance de cette subjectivation, et pour tout dire, s'efface.
À l'origine, la position du maître - et c'est cela que HEGEL entrevoit - est justement renonciation à la jouissance, possibilité de tout engager sur cette disposition ou non au corps. Et non seulement du sien, mais aussi de celui de l'Autre.

L'Autre c'est l'ensemble des corps, à partir du moment où le jeu de « la lutte sociale », simplement introduit que les rapports des corps sont dès lors dominés par ce quelque chose qui, aussi bien, s'appelle la loi. Loi qu'on peut dire *liée à l'avènement du maître*, mais bien seulement si on l'entend : *l'avènement du maître absolu*, c'est-à-dire *la sanction de la mort comme devenue légale*.

Ceci dès lors, nous permet d'entrevoir que si l'introduction du sujet comme effet de signifiant, gît dans cette séparation du corps et de la jouissance, dans la division mise entre les termes qui ne subsistent que l'un de l'autre, c'est là pour nous, que doit se poser la question, la question de savoir *comment la jouissance est maniable à partir du sujet.*

Eh bien, la réponse… la réponse est donnée par ce que l'analyse découvre comme *approximation* de ce rapport à *la jouissance* :
sans doute dans le champ de *l'acte sexuel*, ce qu'elle découvre, c'est l'introduction de ce que j'ai appelé *valeur de jouissance,* c'est-à-dire : annulation de *la jouissance* comme telle la plus immédiatement intéressée dans la conjonction sexuelle, ce qu'elle appelle *la castration.*

Ceci ne résout rien.

Bien sûr, ceci nous explique comment il se fait que la forme légale la plus simple et la plus claire de l'acte sexuel, en tant qu'il est institué dans une formation *régulière* qui s'appelle le mariage, d'abord ne soit - à l'origine - que le privilège du maître.
Pas simplement bien sûr, *du maître en tant qu'opposé à l'esclave*, mais - comme vous le savez si vous savez un peu d'histoire, et d'histoire romaine nommément - même *opposé à la plèbe*. N'a pas accès à l'institution du mariage qui veut, sinon le maître.

Mais, aussi bien, chacun sait…
chacun sait - mon Dieu - par l'expérience, pour ce que ce mariage,
qui a été mis dès lors à la portée de tous, traîne encore après lui de déchirements
…chacun sait que cela ne va pas tout seul !

Et si vous ouvrez TITE LIVE, vous verrez qu'il est une époque, pas tellement tard dans *la République*, où les Dames…
les dames romaines, celles qui étaient vraiment marquées du vrai *connubium*
…ont empoisonné pendant toute une génération, avec une ampleur et une persévérance qui n'a pas été sans laisser quelques traces dans la mémoire et que TITE LIVE inscrit, ont empoisonné leurs maris : ce n'était pas sans raison.

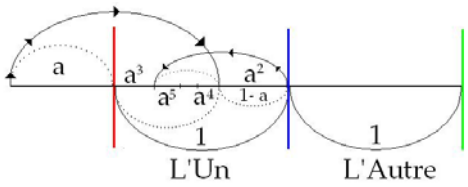
Il faut croire que l'institution du mariage, quand elle fonctionne au niveau de véritables maîtres, doit emporter avec elle quelques inconvénients, qui ne sont pas probablement uniquement liés à *la jouissance* [Rires], puisque c'est plutôt le caractère accentué du trou mis à ce niveau, à savoir du fait que la jouissance n'a rien à faire avec le choix conjugal, que ces menus incidents résultaient.

Quand nous parlons de l'acte sexuel au niveau où il nous intéresse, nous analystes, c'est précisément pour autant que *la jouissance* est en cause. Comme je vous l'ai rappelé la dernière fois, Dieu n'a pas dédaigné d'y veiller. Il suffit que la femme entre dans le jeu d'être cet objet que nous désigne si bien le mythe biblique, d'être cet objet phallique, pour que l'homme soit comblé.
Ce qui veut dire exactement : parfaitement *floué*, à savoir ne rencontrant que son complément corporel.

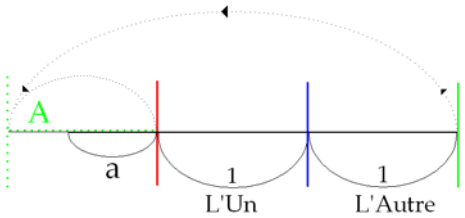
La découverte de l'analyse est précisément de s'apercevoir que c'est uniquement dans la mesure où l'homme ne serait pas floué au point de ne retrouver que sa propre chair - rien d'étonnant que dès lors il n'y ait là *qu'une seule chair*, puisque c'est la sienne ! - c'est justement dans la mesure où cette opération de *flouage* ne se produit pas - à savoir où la castration est produite - qu'il y a, oui ou non, chance qu'il y ait *un acte sexuel*. Mais alors qu'est-ce que veut dire ce qu'il en est de *la jouissance*, puisque la caractéristique d'un *acte sexuel* qui serait fondé, serait précisément dans le fait de *ce manque à la jouissance*, quelque part ?

Cette interrogation sur *ce qu'il en est de la jouissance en fonction tierce*, c'est très précisément ce qui nous est donné dans une autre *approche*, *une approche qui s'appelle*…
exactement à l'inverse de ce pas, de ce franchissement, qui est fait dans le sens de l'acte sexuel
…*qui s'appelle*…
et justement, et uniquement à cause que c'est dans un sens inverse, concernant une certaine progression, progression logique
…*qui s'appelle*, à cause de cela : *la régression*.

Et c'est ici que notre algorithme… que notre algorithme en tant qu'il confronte le *petit(a)* avec le 1, soit vers l'intérieur comme je l'ai déjà dessiné, à savoir : *petit(a)* se rabattant sur le 1, donnant ici la différence $1-a$ qui est en même temps a^2.



Il y a aussi une autre façon de traiter la question, c'est celle qui nous est suggérée par la fonction de l'Autre, à savoir que ce 1 qui est ici :



vient s'inscrire ici en *(a)*, que c'est le *petit(a)* ici - sans se rabattre, à savoir laissant entre lui et le grand A le grand intervalle du *Un* - qui est en cause. Vous ne pouvez que voir que ce fait privilégié : que le $1/a$ soit justement égal au $1+a$ et que c'est ça qui fait la valeur de cet algorithme : c'est justement par là que nous est donné le lieu, la topologie, de ce qu'il en est concernant la jouissance.

Dans le cas de l'esclave : l'esclave est privé de son corps, comment savoir ce qu'il en est de sa jouissance ?
Comment le savoir, sinon précisément dans ce qui, de son corps, a glissé hors de la maîtrise subjective ?

Tout ce qu'il en est de l'esclave, pour autant que son corps va et vient au caprice du maître, laisse néanmoins préservés *ces objets* qui nous sont donnés comme surgis, précisément, de la dialectique signifiante :

- *ces objets* qui en sont l'enjeu, mais aussi la forgerie,
- *ces objets* pris aux frontières,
- *ces objets* qui fonctionnent au niveau des *bords* du corps,
- *ces objets* que nous connaissons bien *dans la dialectique de la névrose*,
- *ces objets* sur lesquels nous aurons à revenir encore et maintes fois, pour bien définir ce qui fait leur prix et leur valeur, leur qualité d'exception.

Je n'ai pas besoin de les rappeler pour ce qui en est de *l'oral* et de ce qu'on appelle aussi *l'anal*, mais *ces autres aussi, supérieurs,* moins connus, au registre plus intime, qui par rapport à la demande, est constitué comme le désir, *et qui s'appellent « le regard » et « la voix »*.
Ces objets, pour autant qu'eux *ne sauraient d'aucune façon être pris par la domination* - quelle qu'elle soit - *du signifiant*,
fût-elle entièrement constituée au rang de domination sociale, *ces objets qui de leur nature y échappent*.

Qu'est-ce à dire, puisque pour l'esclave, il n'y a du côté de l'Autre qu'une jouissance supposée…
HEGEL est trompé en ceci que c'est *pour l'esclave* qu'il y a la jouissance du maître
…mais *la question* qui vaut, je vous l'ai posée tout à l'heure :

« *Ce dont on jouit, jouit–il ?* »

Et s'il est vrai que *quelque chose du réel de la jouissance ne peut subsister qu'au niveau de l'esclave*, ce sera bien alors dans cette place, pour lui, laissée en marge du champ de son corps, que constituent les objets dont je viens de rappeler la liste. C'est là, c'est à cette place que doit se poser la question de la jouissance. Rien ne peut retirer à l'esclave la fonction :

- ni de *son regard*,
- ni de *sa voix*,
- ni celle aussi *de ce qu'il est dans sa fonction de nourrice, puisque si fréquemment c'est dans cette fonction que l'Antiquité nous le montre*,
- ni même non plus dans *sa fonction d'objet déjeté*, d'objet de mépris.

À ce niveau, se pose la question de la jouissance. C'est une question, et comme vous le voyez c'est même une question scientifique. Or, le pervers… le pervers, eh bien, c'est cela qu'il est : la perversion est à la recherche de ce point de perspective, pour autant qu'il peut faire surgir l'accent de *la jouissance*. Mais il le recherche d'une façon expérimentale.

La perversion, tout en ayant le rapport le plus intime à *la jouissance*, est comme la pensée de la science : *cosa mentale*. C'est une opération du sujet en tant qu'il a parfaitement repéré ce moment de disjonction par quoi le sujet déchire le corps de la jouissance, mais qui sait que la jouissance n'a pas seulement été, dans ce processus, *jouissance aliénée*, qu'il y a aussi ceci : qu'il reste quelque part une chance qu'il y ait quelque chose qui en ait réchappé. Je veux dire que tout le corps n'a pas été pris dans *le processus d'aliénation*.
C'est de ce point, du lieu de *petit(a)* que le pervers interroge - interroge ! - ce qu'il en est de la fonction de *la jouissance*.

À ne jamais se saisir que d'une façon partielle, et si je puis dire dans *la perspective* - je ne dirai pas du pervers… car vraiment on peut dire que les psychanalystes n'y comprennent rien…N'y en a-t-il pas un récemment, qui posait cette sorte d'équation, à ce propos qu'il ne saurait à la fois - le pervers - être sujet et jouissance, et que dans toute la mesure où il était jouissance il n'était plus sujet !

Le pervers reste sujet dans tout le temps de l'exercice de ce qu'il pose comme question à *la jouissance*. *La jouissance* qu'il vise c'est celle de l'Autre, en tant que *lui* en est peut-être le seul reste, mais il le pose par une activité de sujet.

Ce que ceci nous permet de remonter, ne peut se faire qu'à une seule condition : c'est que nous nous apercevions que *ces termes, sado-masochisme par exemple*, comme on les noue, *n'ont de sens que si nous les considérons comme des recherches sur la voie de ce que c'est que l'acte sexuel*.
Des rapports que nous appelons *sadiques* entre telle ou telle vague unité du corps social n'ont d'intérêt qu'en ceci :
qu'elles figurent quelque chose qui intéresse les rapports de *l'homme* et de *la femme*.

Comme je vous le dirai la prochaine fois - puisque cette fois-ci, ma foi, j'aurai été écourté - vous verrez qu'à oublier ce rapport fondamental, on laisse échapper tout moyen de saisir ce qu'il en est dans le sadisme et dans le masochisme. Ceci ne voulant pas dire non plus qu'en aucune façon ces deux termes figurent des rapports comparables à ceux du « mâle » et du « femelle ».

Un personnage d'une - je dois dire - incroyable naïveté, écrit quelque part cette vérité, que « *le masochisme n'a rien de spécifiquement féminin* », mais les raisons qu'il en donne vont au niveau de formuler qu'assurément, *si le masochisme était féminin, ça voudrait dire qu'il n'est pas une perversion, puisqu'il serait naturel à la femme d'être masochiste*.

Donc, à partir de là on voit bien que, naturellement, les femmes ne peuvent être qualifiées de masochistes, puisque, étant une perversion, ça ne saurait être quelque chose de naturel ! Voilà le genre de raisonnement dans quoi on s'embourbe.
Non pas, certes, sans une certaine intuition, je veux dire la première, à savoir qu'une femme n'est pas naturellement masochiste.

Elle n'est pas naturellement masochiste, et pour cause ! C'est parce que si elle était, en effet, masochiste, ça voudrait dire qu'elle est capable de remplir le rôle que le masochiste donne à une femme. Ce qui, bien entendu, donne un tout autre sens, dans ce cas, à ce que serait le masochisme féminin.

Elle n'a justement, la femme, aucune vocation pour remplir ce rôle. C'est ce qui fait la valeur de *l'entreprise masochiste*.

C'est pourquoi vous me permettrez de terminer aujourd'hui sur ce point, en vous promettant…
comme point d'arrivée, comme pointe de ce qui est mis en question par cette introduction de la perversion
…en vous promettant de vous indiquer comme pointe, que nous mettrons enfin, j'espère, quelque ordre, tout au moins un peu plus de clarté, concernant ce dont il s'agit, quand il s'agit du masochisme.

Qu'est-ce qu'il y a de commun à ce qu'on appelle en dernière heure « *les structuralismes* » ? C'est de faire dépendre la fonction du sujet de l'articulation signifiante. C'est dire qu'après tout, ce signe distinctif peut rester plus ou moins élidé, qu'en un sens il l'est toujours.

Bien sûr, je sais que certains d'entre vous peuvent trouver qu'à cet égard les analyses de LÉVI-STRAUSS laissent justement ce point central en suspens, nous laissent pour tout dire, devant cette question…

pour autant que depuis quelques années elle est centrée sur le mythe, cette analyse

…faut-il penser enfin que *le miel attendait* - j'entends : depuis toujours - *attendait dans le tabac, la vérité de son rapport avec la cendre* ?

En un certain sens [Rire de Lacan] … c'est vrai ! Et c'est pourquoi, de toute approche semblable, la mise en suspens du sujet découle. Et c'est ce qui suffit à nous faire contribuer à quelque chose qui n'est pourtant pas une doctrine, qui est seulement la reconnaissance d'un efficace, qui semble bien être de la même nature que celui qui fonde la science.

Il n'en reste pas moins qu'une notion de *classe,* telle qu'elle impliquerait « *structuralismes* » au pluriel, qu'un *minimum* de caractéristiques ne saurait d'aucun façon conjoindre en un *ensemble* un certain nombre de recherches, pour autant que pour prendre la mienne par exemple, après tout ce n'est que comme *office*, comme *appareil adjuvant*, qu'elle a dû d'abord rencontrer - pour l'articuler – cette nécessité de l'articulation subjective dans le signifiant.

Elle n'en est en quelque sorte que la préface : rien ne saurait y être correctement pensé sans cela.
Pourtant, ce n'est pas sans raison que nous devons produire en fin, ce qui dans le même champ a été articulé trop vite, qui est *le rapport fondamental du sujet* ainsi constitué *avec le corps*. Ceci…

d'où sort que *symbolisme* veut toujours dire en fin [*in fine*] *symbolisme corporel*

…ceci à quoi j'arrive, a dû pendant des années être par moi écarté, précisément en raison du fait que c'est ainsi depuis toujours, que c'est ainsi traditionnellement qu'était articulé le *symbolisme*, c'est-à-dire d'une façon qui manquait *l'essentiel*, comme il arrive, pour être trop précipitée.

« *Les membres et l'estomac* » ! Il y a bien longtemps... depuis toujours j'ai évoqué à l'horizon la fable de MENENIUS AGRIPPA[88]. C'était pas si mal ! Comparer la noblesse à l'estomac, c'est mieux que de la comparer à la tête, et puis ça remet la tête à sa place parmi les membres…C'est quand même aller un peu vite.

Et si nous le savons, c'est en raison du fait que ce qui est au centre de notre recherche à nous - à nous, analystes - c'est quelque chose qui sans doute ne passe pas par ailleurs que par les voies de *la structure*, les incidences du signifiant dans le *réel*, en tant qu'il y introduit le sujet, mais que *son centre*…

et c'est un signe que je ne puisse le rappeler avec cette force qu'au moment où, à proprement parler, j'installe mon discours dans ce que je puis légitimement appeler « *une logique* », que c'est à ce moment que je puis rappeler…

…que *tout tourne pour nous autour de* ce qu'il en est de ce qu'il faut appeler *la difficulté - non pas d'être, comme disait l'autre*[89] *en son grand âge - la difficulté inhérente à l'acte sexuel.*

Il y a d'autres difficultés qui ont annoncé celle-là. Introduire cette *fonction de la difficulté*, ce n'est pas rien ! Le jour où la difficulté de l'harmonie sociale a pris ce nom - légitime - *la lutte des classes*, un pas était franchi. *La difficulté de l'acte sexuel* peut être d'un certain poids, si on s'y arrête. Je veux dire : si tout ce que nous avons à articuler dans ce champ se centre effectivement sur cette difficulté.

Je soupçonne qu'une des raisons pour quoi *les psychanalystes* préfèrent s'en tenir à ce que poser *la Chose*, *avec un grand C si vous voulez*, à ce que poser *la Chose* au centre, il en résulte de lumière pour toute une région zonale, je soupçonne que, mis à part quelque chose qu'il faudra bien que je signale tout à l'heure, c'est d'abord une difficulté logique.

On pourrait à ce propos tenir pour indiciel que *l'institution du mariage* se révèle comme d'autant plus, je ne dirais pas « *solide* », c'est bien plus que ça : *résistante*, que droit est donné dans notre société, de s'articuler à toutes les aspirations - comme disent les psychologues - à toutes les aspirations vers l'acte sexuel.

---

88 Agrippa Menenius Lanatus, patricien romain, consul en 503 av. J.-C. Devant réaliser la concordance entre *patriciens* et *plébéiens*, il emploie le fameux apologue « *Les membres et l'estomac* » grâce auquel il tente de démontrer que la cité ne peut exister sans la plèbe, mais que, parallèlement la plèbe ne peut vivre sans la cité : « *Un jour* [...] *les membres du corps humain, voyant que l'estomac restait oisif, séparèrent leur cause de la sienne, et lui refusèrent leur office. Mais cette conspiration les fit bientôt tomber eux-mêmes en langueur ; ils comprirent alors que l'estomac distribuait à chacun d'eux la nourriture qu'il avait reçue, et rentrèrent en grâce avec lui. Ainsi le sénat et le peuple, qui sont comme un seul corps, périssent par la désunion, et vivent pleins de force par la concorde* ». (D'après Aurelius Victor).

89 Jean Cocteau : *La difficulté d'être*, LGF - Livre de Poche , 1993.

S'il s'est trouvé que quelque chose a été franchi dans *l'éclaircissement de la difficulté de l'harmonie sociale*, il est en effet tout à fait frappant : que ce n'est pas spécialement là qu'ait été plus ouvert le droit à s'articuler des aspirations vers l'acte sexuel, que le mariage s'y montre - je ne dirai pas plus *résistant*, il n'a pas à résister - plus *institué* qu'ailleurs, et que dans le champ où les aspirations s'articulent sous mille formes efficaces, dans tous les champs de l'art, du cinéma, de la parole, sans compter dans celui du grand malaise névrotique de la civilisation, le mariage, bien sûr, reste au centre, n'ayant pas bougé d'un pouce dans son statut fondamental.

Autrement dit, pour la résumer cette institution, de voir qu'elle est fondée sur cette seule énonciation, une fois prononcée, dont je me suis servi – autrement ! – comme exemple pour y indiquer la structuration du message en lui–même : « *Tu es ma femme* », ce qui n'a même pas besoin d'être redoublé d'une autre annonce, ce qui rend presque purement formel qu'on lui demande, si elle est d'accord.

À ceci tient - et sous toutes les formes où persiste, au moins pour l'instant, cette institution - à ceci tient l'inauguration de ce que nous appellerons un couple défini comme producteur. Ce n'est pas tout à fait dire seulement qu'il s'agit du couple au sens où il s'agit de la paire sexuelle. Bien sûr elle est exigible, mais il faut remarquer que nous pouvons dire que son produit est autre chose que l'enfant réduit au rejeton symbolique, à l'effet de la fonction de reproduction. Et c'est ce que nous voulons dire en désignant comme *(a)* ce que nous avons à interroger, au départ de son entrée dans l'acte sexuel.

Il en est *déjà le produit*, et non pas seulement comme rejeton biologique, ce *(a)*, dont je vous ai dit que vous pouvez grossièrement, si vous voulez absolument le situer dans vos cases philosophiques, l'identifier à ce à quoi est arrivé le *résidu* de cette tradition au dernier terme, après avoir porté jusqu'à la perfection l'isolation de la fonction du sujet, et avoir dû au-delà rester coite.

Il n'en reste pas moins, qu'avant de nous faire signe : « *Bye, bye, voguez maintenant, sur ce qui me succède et où vous êtes un tant soit peu plongés, dans ce monde qui remue, qui va sortir la dernière de ses contradictions, ça commence*… » À ce moment-là aussi elle vous a dit quand même qu'un petit *résidu* restait, de cette bénéfique dialectique à quoi était offert d'avance *l'ordre total*, *le savoir absolu* et qui s'appelle le *Dasein*.

Ce *résidu de présence*, en tant que lié à la constitution subjective, est en fait le seul point par où nous restons en continuité avec la tradition philosophique, nous *le recueillons de sa main*, nous qui le retrouvons précisément comme le sous produit de ce quelque chose qui était resté masqué dans la dialectique du sujet, à savoir qu'elle a affaire à *l'acte sexuel*.

Ce *résidu subjectif* est *déjà là* au moment où se pose la question du mode dont il va jouer dans l'acte sexuel. Si tout le discours humain est ainsi structuré qu'il laisse béante la possibilité même de l'instauration subjective impliquée dans l'acte sexuel, *tout le discours humain a déjà produit* - non pas dans chaque sujet, au niveau de son effet subjectif en soi - *cette pluie, ce ruissellement de résidus* [cf. Lituraterre] qui accompagne chacun des sujets intéressés dans le processus.

Et il se trouve - je pense que vous vous en souvenez, parce que c'est par cet abord que nous l'avons déjà approché - que *ce résidu c'est* en fin de compte la jonction la plus sûre, toute partielle qu'elle soit dans son essence, *la jonction la plus sûre du sujet avec le corps*.
Que *ce petit(a) se présente - certes comme corps, mais non comme on le dit comme corps total - comme chute, égaré au regard de ce corps dont il dépend* selon une structure qui est fortement à maintenir si l'on veut la comprendre.

On ne peut la comprendre qu'à se référer au *centre*. Et c'est bien ce que maintiennent certaines indications, comme celle que l'incidence de ces objets que j'appelle du *petit(a)*, sont toutes liées…
on ne dit pas à l'acte, bien sûr, puisque c'est moi qui l'ai dit le premier
…à quelque chose quand même qui s'y destine, puisque c'est tout entier autour…
pas seulement de la prématuration biologique, pour autant qu'elle invoque cet appel fait au corps vers le lieu de l'acte
…non pas seulement prématuration ou sa tentative : *pré-puberté,* nous dit-on, première poussée qui en sorte, en indique l'avenir et l'horizon, et à soi seule…
mais non sans invoquer toute une conjonction, toute une circonstance sociale de répression, d'appréciation, tout au moins de référence discursive, de demande et de désir
…déjà « *préforme* », fait arriver le sujet comme *petit(a),* comme sous-produit de ce point central de difficulté, à la difficulté même.

Peut-être la carence relative…
et qui, si même elle est *relative*, n'en reste pas moins radicale - je dis : peut-être
…des psychanalystes, eu égard à leur tâche, tient-elle à ce qu'ils ne se posent pas eux-mêmes comme engagés à en éprouver à l'extrême *la difficulté de l'acte sexuel*.

Car la psychanalyse didactique, si bien sûr elle est plus qu'exigible pour - chez eux - disons *cicatriser les effets de hasard*, comme il en est chez chacun, de cette *difficulté*, ce n'est pas dire qu'elle [la psychanalyse] constitue en elle–même le fait de s'éprouver à cette *difficulté* !

Il est assez commode, franchi - appelez ça comme vous voudrez - *le nettoyage*, *la purification préalable* de retourner à ses pantoufles, qui ne sont - quoi qu'on en dise - pas le lieu élu de l'acte sexuel !

Certes, c'est déjà un accès que d'être en état de *penser le désir*. Allez-vous croire [Rire de Lacan] que je vous donne ce mot d'ordre qu'il s'agit de « *penser l'acte sexuel* » ? Un acte - remarquez-le si vous vous souvenez de la façon dont je l'ai introduit – n'a pas besoin d'être pensé, pour être un acte. La question se soulève même, de savoir si ce n'est pas pour ça qu'il est un acte !

Je n'irai pas plus loin dans ce sens, qui ne favorise que trop les semblants d'acte. L'affaire n'est pas commode, mais il est certain - qu'il faille ou non le penser - qu'on ne peut le penser qu'après ! La nature de l'acte : c'est qu'il faut le commettre d'abord. Ce qui, peut–être, n'exclut pas qu'il soit pensé. C'est vous dire que, si l'on part de *la difficulté de l'acte sexuel*, ça n'est pas mettre à la portée de la main *le temps de le penser*.

Alors, reprenons au niveau le plus ras, comment ça se pose : si c'est un acte, constitution en acte d'un signifiant…

à partir de quelque motion, dirons-nous, n'invoquant là que le registre du mouvement, quelque chose de mesurable dans la pesée d'un corps

…il doit y avoir, si le signifiant se réduit à la plus simple chaîne, cette opposition que j'ai déjà inscrite sur deux petites plaques inattendues dans un de mes articles[90], et que nous retraduirons ici par le - je ne dis même pas « *je* » - « *suis un homme* », et son rapport avec « *suis une femme* ». C'est-à-dire que nous revenons à ce qui tout à l'heure se présentait comme *le message sous une forme inversée*.

Est-ce qu'il n'est pas absolument fabuleux que nous ne puissions en aucun cas - absolument pas ! - rendre compte d'un lien entre ces termes qui justifie que nous les prenions pour - l'un de l'autre - l'inverse ?

Et qu'il faut bien, dès lors, que nous les interrogions tels qu'ils sont, c'est-à-dire…

comme vous ne l'ignorez pas et comme articulé à chaque ligne de FREUD

…dans la *totale incapacité* de leur donner quelque corrélat sûr que ce soit : activité, passivité, par exemple, ne sont que des substituts dont, chaque fois qu'il les emploie, FREUD souligne le caractère, je ne dirai pas inadéquat : suspect.

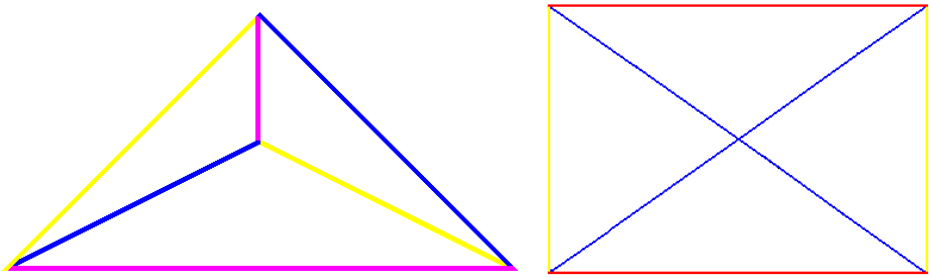
Alors, reposons les questions avec les appareils que nous a fournis notre bonne petite tradition de maniement du sujet. Elle doit pouvoir ici être mise à l'épreuve, et même si elle ne peut servir à rien, la façon dont elle sera rebutée par l'objet nous instruira peut–être de quelque chose concernant l'objet lui–même, son élasticité par exemple!

L'être-mâle, pour le prendre d'abord - mais aussi bien *l'être-femelle* : *ils sont à ce niveau du discours exactement dans la même position* – nous allons lui trouver quelque chose d'analogue à ce à quoi nous a mené notre maniement du sujet, il doit bien y avoir deux faces là aussi, ça saute aux yeux d'ailleurs tout de suite !

Il y a un « *en soi* » et puis un « *pour...* », un « *pour quelque chose* » ! Mais ce qui se voit tout de suite, c'est que ce n'est pas du tout là le « *pour soi* », en raison même de l'exigence fondamentale de l'acte sexuel : il ne peut pas rester « *pour soi* », mais ne disons pas qu'il est « *pour* » celui qui fait la paire ! C'est là que doit nous servir l'introduction de la fonction du grand Autre.

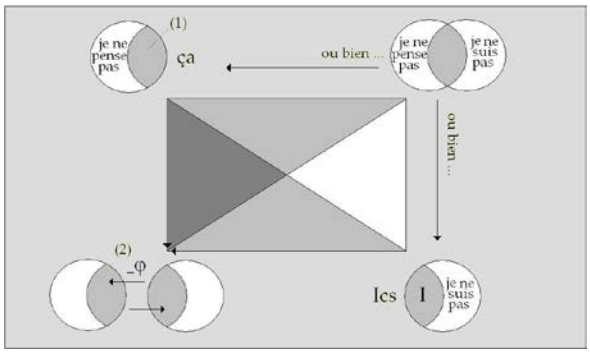
Ce qui correspond ici à notre interrogation, comme opposé à cet « *en soi* » plutôt dérapant, qui correspond à *l'être-mâle* et bien plus encore à *l'être-femme,* c'est un « *pour l'Autre* », avec un grand A. C'est-à-dire, ce qu'il nous a bien fallu évoquer d'abord, c'est-à-dire *le lieu* d'où le message lui revient sous une forme inversée.

Je vous fais remarquer que c'est un petit rappel, je le ferai plus accentué la prochaine fois mais je ne peux ici que l'amorcer, en passant, à *cette alternative* dont j'ai étendu la portée en montrant qu'elle n'est pas celle, simplement, de l'aliénation, puisqu'elle nous a permis d'ores et déjà au premier trimestre, d'instituer cette opération logique de l'aliénation dans sa relation avec deux autres, vous l'avez peut-être oublié, qui forment avec elle quelque chose que j'ai interrogé à la manière d'un *groupe de Klein* [Cf. 21-12-1966].



Bref ! le départ de ce petit rectangle [Cf. 11-01-1967] où j'ai situé l'aliénation fondamentale du sujet, précisément dans son rapport avec une possibilité qui n'était que la place marquée de *l'acte sexuel* sous la forme - logique - de *la sublimation*.

90 *Écrits*, « *L'instance de la lettre dans l'inconscient* », p. 500 :
« *Un petit garçon et une petite fille, le frère et la sœur, dans un compartiment sont assis l'un en face de l'autre, du côté où la vitre donnant sur l'extérieur laisse se dérouler la vue des bâtiments du quai le long duquel le train stoppe : Tiens, dit le frère, on est à « Dames » ! - Imbécile ! répond la sœur, tu ne vois pas qu'on est à « Hommes » ».*



Cette alternative : ou « *je ne pense pas* », ou « *je ne suis pas* », choix séduisant comme vous le voyez, qui est le départ de ce qui est offert au sujet dès que la perspective s'introduit d'un inconscient, en tant qu'il est fait de cette *difficulté de l'acte sexuel*. Vous voyez ici omme elle se répare : le « *je ne pense pas* », c'est assurément le *pour... en soi* [Lacan rectifie son lapsus] « *l'en soi* », si jamais il se manifeste, de *l'être-mâle* ou de *l'être-femme*. Le « *je ne suis pas* » étant de l'autre côté, à savoir du côté du « *pour l'Autre* ».

Ce que l'acte sexuel est appelé à assurer, puisqu'il s'y fonde, c'est quelque chose que nous pourrons appeler un signe, venant d'« où je ne pense pas » : d'où je suis comme ne pensant pas, pour arriver « où je ne suis pas » : là où je suis comme n'étant pas.

Car si « *je suis où je ne pense pas* » et si « *je pense où je ne suis pas* » - c'est bien l'occasion de s'en rappeler - dans ce rapport qui a beau arriver « *où je ne suis pas* » - c'est-à-dire, moi *mâle* : au niveau de *la femme* - c'est quand même là que…

quelles qu'aient été les prétentions des philosophes à détacher le τὸ φρονεῖν [to phronein : *je cogite*], *du* τὸ χαίρειν [to khairein : *je jouis*]

…c'est quand même là que mon destin même, au niveau du τὸ φρονεῖν [to phronein : *je cogite*], se joue. Le fait d'avoir dialogué avec SOCRATE, n'a jamais empêché personne d'avoir des obsessions qui chatouillent, qui dérangent grandement son τὸ φρονεῖν !

Alors le pas suivant est celui-ci qui nous est offert - et c'est pour ça que je l'ai rappelée - par la fonction du message : c'est que c'est un fait, qu'imprudent et ne sachant absolument pas ce que je dis, je m'annonce comme étant « *homme* » là où « *je ne pense pas* ». Et cette forme du « *Tu es ma femme* », là où « *je ne suis pas* », ça a quand même l'intérêt que ça donne à la femme, la possibilité de s'annoncer, elle aussi. Et c'est cela qui exige qu'elle soit là au titre de sujet, car elle le devient, elle comme moi, *dès lors qu'elle s'annonce.*

Cette rencontre, sous la forme pure - d'autant plus pure, j'y insiste, qu'on ne sait absolument pas ce qu'on dit - c'est là ce qui met au tout premier plan *la fonction du sujet* dans *l'acte sexuel*. Et c'est même comme pur sujet que nous nous apercevons, précisément au niveau du fondement de cet acte, que ce pur sujet se situe au joint, ou pour mieux dire au *disjoint du corps et de la jouissance.*

C'est un sujet dans la mesure de ce disjoint. Comment, ici, ça se voit-il au mieux ?

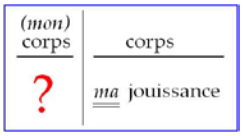
Bien sûr nous le savons *de tradition*, puisque tout à l'heure, j'évoquais le *Philèbe* en particulier, où ce τὸ φρονεῖν [to phronein : *je cogite*] et ce τὸ χαίρειν [to khairein : *je jouis*] sont soumis à cette opération de séparation, avec une rigueur dont c'est précisément pour cela qu'à la veille des dernières vacances, je vous en ai recommandé la relecture.

Mais ici, si même déjà vous vouliez me dire qu'après tout, cet acte, nous pouvons bien nous passer de ses *exigences d'acte*, qu'on n'a pas besoin peut-être de l'acte sexuel pour foutre d'une façon parfaitement convenable ! Il s'agit en effet de savoir, dans le relief de l'acte, ce qu'y exige le sujet. C'est peut-être peu dire que de dire que tout tient dans l'opposition des signifiants *homme, femme,* si nous ne savons pas encore même ce qu'ils veulent dire.

Et en effet, là où se voit *l'incidence du sujet*, ce n'est pas tellement dans le mot « *femme* » que dans le mot « *mâle* ». *La jouissance*, ai-je fait remarquer, est un *terme ambigu* : il glisse. De ceci, qui fait dire *qu'il n'y a de jouissance que du corps* et qui ouvre le champ de *la substance* où viennent s'inscrire *ces limites sévères*, où le sujet se contient, *des incidences du plaisir*. Et puis ce sens où *jouir - ai-je dit* - c'est poser le « *ma...* » : *Je jouis de quelque chose.* Ce qui laisse en suspens la question de savoir si *ce quelque chose - de ce que je jouisse de lui - jouit.*

Là, autour du « *ma...* », est très précisément cette *séparation de la jouissance et du corps.* Car ce n'est pas pour rien que je vous y ai introduits la dernière fois, par le rappel de cette articulation, fragile d'être limitée au champ traditionnel de la genèse du sujet, de la *Phénoménologie de l'esprit*, du maître et de l'esclave.

« *Ma...* » je jouis de ton corps désormais, c'est-à-dire que ton corps devient la métaphore de « *ma* » *jouissance.*
Et HEGEL tout de même n'oublie pas que ce n'est qu'*une métaphore*. C'est-à-dire que si maître je suis, ma jouissance est déjà déplacée, qu'elle dépend de la métaphore du serf. Et qu'il reste que pour lui, comme pour ce que j'interroge dans l'acte sexuel, il y a une *autre Jouissance* qui est *à la dérive*. Et est–ce que j'ai besoin, une fois de plus, de l'écrire au tableau, avec mes petites barres ?



Ce corps de la femme, qui est « *ma* », est désormais la métaphore de ma jouissance. Il s'agit de savoir ce qui est là sous la forme de mon corps - bien sûr je ne pense même pas, innocent que je suis, à l'appeler « *mon* » - il va avoir aussi son rapport de *métaphore*, ce qui assurément, fonderait tout de la façon la plus élégante et la plus aisée, avec la jouissance qui est en question et qui fait la difficulté de l'acte sexuel.

Vous allez me dire : « *Pourquoi est-ce que c'est au niveau de la femme qu'elle fait question ?* » Nous allons le dire très vite et très simplement tout de suite, tous les psychanalystes le savent, ils ne savent pas le dire forcément, mais ils le savent ! Ils le savent, en tout cas, par ceci : *c'est qu'hommes ou femmes, ils n'ont pas été encore capables d'articuler la moindre chose qui tienne sur le sujet de la jouissance féminine* !

Je ne suis pas en train de dire que la jouissance féminine ne peut pas prendre cette place, je suis en train de vous arrêter au moment où il s'agit de ne pas aller trop vite pour dire que c'est là, *la difficulté de l'acte sexuel* ! Et cette référence, qui était moins insupportable uniquement parce que c'est un mythe, que j'ai prise la dernière fois dans les rapports du maître et de l'esclave, à savoir de *la jouissance* à la dérive, vous pouvez bien l'imaginer quand il s'agit de l'esclave, [*Lacan écrit au tableau Jouissance*] à savoir qu'il n'y a pas de raison qu'elle ne soit pas toujours là, la jouissance, et ceci d'autant plus que lui n'a pas eu, comme le maître, l'idiotie de la mettre dans le risque !

Alors, pourquoi ne l'aurait-il pas gardée ? Ce n'est pas [une raison] parce que son corps est devenu la métaphore de la jouissance du maître, pour que sa jouissance à lui ne continue pas sa petite vie ! Comme tout le prouve ! Si vous lisez la comédie antique, si vous relisez le cher TÉRENCE par exemple, qui n'est pas précisément un primitif, qui est même tout le contraire, dont on peut même dire que les choses sont poussées si loin, chez lui, si exténuées, que ça dépasse en *simplicité* tout ce que nous pouvons cogiter.

Beaucoup plus simplet qu'un film de M. ROBBE–GRILLET, même quand il est bâclé ! [Rires] Mais il n'est pas bâclé ! Seulement, nous ne nous apercevons absolument plus de quoi il s'agit ! Il y a une certaine histoire d'*Andrienne*, par exemple… Vous allez le lire et vous allez dire : « *Mon Dieu, quelle histoire !* »

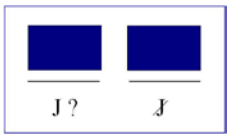
Tout ça parce qu'un garçon qui a un père et qui doit ou non épouser une fille qui soit de *la bonne* ou de *la mauvaise société*. Et comme à la fin, celle qui est de la mauvaise société s'avère être de la bonne – à cause de cette histoire éternelle des reconnaissances, qu'elle a été enlevée tout petite, *et patati et patata*… Quelle histoire ! Et quelle histoire idiote ! Seulement, ce qu'il y a de fâcheux, c'est que si vous raisonnez ainsi, vous ne voyez pas une chose, c'est qu'il n'y a qu'une seule personne intéressante dans toute cette comédie et qui s'appelle DAVOS! C'est bel et bien un esclave. *Car on peut le prendre* tout à fait *au sérieux*, lui qui mène tout, lui qui est le seul intelligent parmi toutes ces personnes, et on ne songe même pas à vous suggérer que les autres pourraient commencer de l'être :

- *Le père joue le rôle paternel au degré, enfin... d'abrutissement souhaitable*, enfin... *véritablement*, enfin *superfétatoire* n'est-ce pas ? [Rires]
- Le fils est un pauvre mignon complètement égaré! [Rires]
- Les filles en jeu ? On ne les voit même pas, elles n'intéressent personne! [Rires]
- Il y a un esclave, qui se bat pour son maître, à ceci près qu'il risque d'être, d'une minute à l'autre - c'est écrit - crucifié ! Et il mène l'affaire de *main de maître*, c'est le cas de le dire ! [Hilarité générale]

Voilà de quoi il s'agit dans la comédie antique. À ceci près que ça n'a pour nous qu'un intérêt, à savoir de vous montrer qu'il peut y avoir une question de ce qu'il advient de la jouissance quand il s'est produit ce petit mouvement de décalage, de *Verschiebung,* qui est à proprement parler constitué dès que s'introduit, entre le corps et la jouissance, la fonction du sujet.

Ça n'est pas avec la jouissance propre à un corps en tant que cette jouissance le définit ! Un corps, c'est quelque chose qui peut jouir. Seulement voilà : on le fait devenir *la métaphore* de *la jouissance* d'un autre ! Et qu'est-ce que devient la sienne ? Est-ce qu'elle s'échange ? Toute la question est là ! Mais elle n'est pas résolue. Elle n'est pas résolue, pourquoi ? Tout de même, nous analystes nous le savons. C'est à dire que nous pouvons toujours le dire !

C'est une observation générale, je ne vais pas tout le temps la répéter ! Écrivons ça... On va faire comme ça, hein, pour le corps, ça va être plus amusant, et ça ressemble à mes *petites plaques*, sur lesquelles, dans un de mes articles, j'ai écrit « *Hommes* », « *Dames* » : ça se voit à l'entrée des urinoirs... [Rires]



Une *petite plaque* peut nous servir de corps, avec *inscrites* dessus, un certain nombre de choses, en effet *c'est la fonction du corps*, depuis que nous avons rappelé que c'est *le lieu de l'Autre*.

Alors, on fait la même petite barre, pour que vous ne soyez pas troublés, et ici on écrit « J » pour dire « *jouissance* ».
Alors, là il y a un point d'interrogation parce que c'est celle-là et que nous ne savons pas finalement si elle vient là, si le corps du mâle est bel et bien - sûrement - ce que le mâle affirme, car il ne fait que l'affirmer, c'est de là que nous partons dans le « *Tu es ma femme* », à savoir *que le corps de la femme est la métaphore de sa jouissance à lui*. Voilà ! Il suffit d'ajouter un trait pour rendre expressive cette petite articulation.

En effet, pour des raisons qui tiennent… qui tiennent à ceci *qu'il n'y a pas que le couple en jeu dans l'acte sexuel*, à savoir que…
comme d'autres structuralistes qui fonctionnent dans d'autres champs vous l'ont rappelé
…le rapport de l'homme et de la femme est soumis à des fonctions *d'échange*, qui impliquent du même coup une *valeur d'échange*, et que le lieu où quelque chose qui est d'usage, est frappé de cette négativation qui en fait une *valeur d'échange*, est ici…
pour des raisons prises dans la constitution naturelle de la fonction de copulation
…est ici prise sur la jouissance masculine en tant, qu'elle, on sait où elle est. Enfin, on le croit ! C'est un petit organe qu'on peut attraper. C'est ce que fait *le bébé* tout de suite, avec *le plus grand aise*.

Ah - ça je puis vous dire, entre parenthèses il faudra vraiment que je vous le montre - on m'a apporté un petit livre romantique sur *la masturbation*… Avec figures ! C'est quelque chose de tellement… enfin, de tellement ravissant, que je ne peux pas croire que si je le fais ici circuler, il me reviendra ! [Hilarité générale] Alors, je ne sais que faire, je ne sais que faire, il faudra… il doit y avoir des appareils, où on peut projeter, comme ça, des objets et l'ouvrir à la page…

Bon, enfin, il faut que vous voyiez ça. Ca s'appelle *Le livre sans titre* et c'est fait pour... il y a au moins vingt-cinq figures, enfin... ou une vingtaine, qui démontrent *les ravages* [Rire de Lacan] qu'exerce sur un malheureux… sur tout malheureux jeune homme, bien sûr - vous savez combien la masturbation avait mauvaise réputation au début du siècle dernier - les ravages et les… les horreurs, enfin, que ça produit ! Et tout ça, avec un trait et des couleurs ! [Rires]Enfin, voir le malheureux jeune homme, le malheureux jeune homme vomir du sang ! Parce que c'est une des choses qui sont les conséquences… enfin, c'est quelque chose de *sublime*. Je vous demande pardon, ça n'a rien à faire avec mon discours, *absolument rien à faire* ! Ça va me coûter horriblement cher ! C'est une des raisons aussi, pour quoi je ne voudrais pas m'en séparer ! [Nouvelle hilarité générale]

Oui, et c'est d'une beauté qui dépasse tout… s'il existe des appareils avec lesquels ont peut projeter, même sans que la chose soit transparente, je voudrais vous montrer ça … Je n'ai jamais rien vu de pareil ! [Rires] Bon, enfin bref ! Enfin bref, vous le savez, cet embargo, hein, sur la jouissance masculine, en tant qu'elle est appréhendable quelque part, voilà quelque chose qui est structural - quoique caché - pour la fondation de la valeur.

Si une femme, qui est un sujet quand même, dans *l'acte sexuel*…
je dirai même plus, je viens d'articuler qu'il ne saurait y avoir d'acte sexuel si elle n'est pas, au départ, fondée comme sujet
…pour qu'une femme puisse prendre sa fonction de *valeur d'échange*, il faut qu'elle recouvre quelque chose qui est ce qui déjà est institué comme valeur et qui est ce que la psychanalyse révèle sous le nom de complexe de castration.

L'échange des femmes, je ne suis pas en train de vous dire qu'il se retraduit aisément par *l'échange des phallus !* Sans ça, on ne voit pas pourquoi les ethnologues ne feraient pas aussi bien *leurs tableaux de structures* en appelant les choses par leur nom !

C'est *l'échange des phallus*, en tant que symboles d'une jouissance soustraite comme telle, c'est-à-dire non pas le pénis, mais ce qui, puisque la femme devient la métaphore de la jouissance, fait qu'on peut à sa place prendre une nouvelle métaphore, à savoir cette partie du corps - *négativée* - que nous appelons *le phallus*, pour le distinguer du pénis.

Et ceci n'en laisse pas moins le problème ouvert que nous venons d'articuler ! En d'autres termes, quelque chose s'instaure, sur quoi un autre processus : celui de l'échange social, dans la fondation du *matériel* - si je puis dire - destiné à l'acte sexuel.
Ceci ne laisse pas moins en suspens si nous pouvons - en raison de cet élément externe - situer quelque chose concernant *la femme* dans *sa fonction de métaphore*, par rapport à une jouissance passée à *la fonction de valeur*. Ce qui est exprimé dans maint mythe.
Je n'ai pas besoin de rappeler ISIS et *son deuil éternel*, de ce qu'il en est *de cette dernière partie du corps qu'elle a rassemblé*.

Je vous signale seulement, au passage, que dans ce mythe extrême, où précisément la déesse se définit comme étant, elle, - c'est ce qui la distingue d'une mortelle - *jouissance pure,* certes séparée elle aussi du corps, mais pourquoi ?
Parce qu'il n'est pas question pour elle de ce qui constitue un corps dans son statut, comme corps mortel.

Ceci ne veut pas dire que les dieux n'ont pas de corps, simplement, comme vous ne l'ignorez pas, ils en changent !
Même le Dieu d'Israël a un corps ! Il faut être fou pour ne pas s'en apercevoir : ce corps est une *colonne de feu* la nuit, et *de fumée* le jour. Ceci nous est dit dans *Le Livre* et ce dont il s'agit là est à proprement parler son corps.

C'est, comme pour mon autre histoire - *c'est une parenthèse* - c'est des choses que j'aurais mieux développées si j'avais pu faire un séminaire sur *Le Nom du Père*.

La déesse est *jouissance*, il est très important de le rappeler. Son statut de déesse est d'être jouissance, et le *méconnaître* c'est proprement se condamner à ne rien comprendre de tout ce qui est de la jouissance. Et c'est pourquoi le *Philèbe* est exemplaire, où une réplique nous annonce qu'en aucun cas les dieux n'ont que faire de la jouissance, ce ne serait pas digne d'eux.

C'est là, si l'on peut dire, qu'est *le point faible* du départ du discours philosophique : c'est d'avoir radicalement méconnu le statut de *la jouissance* dans l'ordre des étants. Je ne fais ces remarques que d'une façon incidente et pour vous rappeler la portée qu'a cette lecture du *Philèbe*, pour autant qu'elle permet de repérer, avec une exactitude exemplaire, le champ limité dans lequel se développe tout ce qui va en être du statut du sujet et de ce que signifie la rentrée, la récupération, des questions qui ont été, de son fait, isolées.

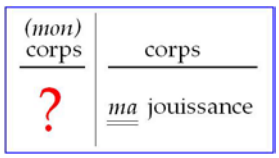
Nous voici donc autour de cette question de ce qu'il en est de la jouissance dans l'acte sexuel.

Disons, pour introduire ce qui est la fin de ce discours - mais qu'il est essentiel, d'abord, d'articuler avec la plus extrême scansion - ce qui est la fin de ce discours est de nous permettre de repérer en quoi les actes qu'on met, et légitimement, *au registre de la perversion* concernent l'acte sexuel.

S'ils concernent l'acte sexuel, c'est parce que, au point où il est question de la jouissance…

> et vous verrez que du fait qu'il y a ce point, il peut n'en être pas moins question au niveau du corps de la femme, mais que c'est par un second biais que nous pouvons l'aborder

…étant donné que la prise, le modèle qui nous est donné, de ce qui va apparaître dans les tentatives de solution, est là à droite, dans *l'instauration de la valeur de jouissance :*



C'est-à-dire dans le fait qu'est négativée la fonction d'un *certain organe*, qui est l'organe même par où la nature, par l'offre d'un plaisir, assure la fonction copulante, mais d'une façon qui est parfaitement contingente, accessoire…

> chez d'autres espèces animales elle l'assure tout *différemment*, elle l'assure *avec des crochets* par exemple

…et rien ne peut nous assurer que dans cet organe il y ait quoi que ce soit qui concerne à proprement parler *la jouissance*.

Ici nous avons ce terme par où s'introduit *la valeur*. C'est par là, qu'au niveau où est la question de *la jouissance*, très précisément *cette jouissance* entre en jeu sous forme de question. Se poser la question de la jouissance féminine, eh bien, c'est déjà ouvrir la porte de tous les actes *pervers*. Ceci résulte… c'est pour ça que les hommes ont, en apparence tout au moins, le privilège des grandes positions perverses. Et qu'on pose la question - c'est déjà quelque chose qu'on puisse la poser - si la femme même en a soupçon.

Bien sûr, par la réflexion de ce qu'introduit en elle *ce manque de la jouissance de l'homme*, elle entre dans ce champ, par la voie du désir, qui comme je l'enseigne, est le désir de l'Autre, c'est-à-dire le désir de l'homme. Mais c'est plus primitivement que - pour l'homme - se pose la question de la jouissance. Elle se pose en ceci qu'elle est intéressée, au départ, au fondement, de la possibilité de l'acte sexuel. Et la façon dont il va l'interroger, c'est au moyen d'*objets*. De ces *objets* qui sont précisément les *objets* que j'appelle *petit(a),* en tant qu'ils sont *marginaux,* qu'ils échappent à une certaine structure du corps.

À savoir, à celle que j'appelle *spéculaire,* et qui est le mirage par quoi il est dit que « *l'âme est la forme du corps* », que tout ce qui du corps passe dans l'âme : là est ce qui peut être retenu, là est *l'image du corps*, là est ce par quoi tant d'analystes croient pouvoir saisir ce qu'il en est dans notre référence au corps. D'où tant d'absurdités.

Car c'est précisément dans cette partie du corps, dans cette étrange limite qui, comme je le dirai en commentant ces images, font *boule* ou font *symphyse*, dans ces parties du corps que nous appellerons, par rapport à la réflexion spéculaire, *parties anesthésiques,* c'est là que se réfugie la question de la jouissance. Et c'est à ces *objets* que *le sujet* pour qui cette question se pose - au premier rang : le sujet mâle - que ce *sujet* s'adresse pour poser la question de *la jouissance*.

Bien sûr, ceci, au moment où je vous quitte, peut vous paraître une formule fermée. Et c'est vrai. Pour autant qu'à tout le moins faudrait-il, sur chacun de ces objets majeurs que je viens d'évoquer, qui sont ceux que je désigne sous le nom d'*objets(a),* le démontrer, de façon exemplaire. Mais ce que je vous démontrerai - ce sera pour notre prochaine rencontre - c'est *comment* ces objets servent d'éléments questionneurs. Ceci ne peut nous être donné qu'à partir de ce que j'ai d'abord articulé, déjà la dernière fois, là encore aujourd'hui, comme *séparation constitutive du corps et de la jouissance.*

Ai-je seulement besoin de commencer à en indiquer quelque chose, pour que vos pensées aillent tout de suite sur la voie de la pulsion qu'on appelle - qu'on appelle à tort - « *sado-masochique* », mais qui est tout de même, pourtant, avec *la scoptophilie*, les seuls termes dont FREUD se serve comme pivot quand il a proprement à définir la pulsion.

Que la pulsion *sado-masochique* joue tout entière, dans un jeu où ce qui est en question est là, dans ce point de disjonction, suffisamment marqué par mon sigle ou algorithme, comme vous voudrez, du *signifiant de A barré* $S(\not{A})$, à savoir la disjonction de la jouissance et du corps – c'est pour autant - *et vous le verrez la prochaine fois dans tous ses détails* - que le *masochiste*, et c'est de lui que je partirai, interroge la complétude et la rigueur de cette séparation et la soutient comme telle, c'est par là qu'il vient à « *soutirer* » si je puis dire, du champ de l'Autre, ce qui reste pour lui disponible d'un certain jeu de la jouissance.

C'est en tant que le *masochiste* donne une solution qui n'est pas voie de l'acte sexuel mais qui se passe sur cette voie, que nous pourrons situer de la façon juste ce qui se dit de toujours approximatif sur cette position fondamentale du *masochisme*, en tant qu'elle est *structure perverse* et qu'à son niveau - *pour l'avoir articulé en son temps, qui est ici primordial* - lui seul nous permet de distinguer, car il faut les distinguer, ce qu'il en est *de l'acte pervers* et ce qu'il en est *de l'acte névrotique.*

Vous le verrez, je vous l'indique parce que j'ai le sentiment de ne vous en avoir pas tant dit aujourd'hui et qu'après tout le temps presse, je vous l'indique pour autant que cela peut à certains servir déjà de thème de réflexion, il faut radicalement distinguer *l'acte pervers* de *l'acte névrotique* :

- *l'acte pervers* se situe au niveau de cette *question sur la jouissance,*
- *l'acte névrotique,* même s'il se réfère au modèle de l'acte pervers, n'a pas d'autre fin que *de soutenir* ce qui n'a rien à faire avec la question de l'acte sexuel, à savoir *l'effet du désir.*

Ce n'est qu'à poser les questions de cette façon radicale - *et elle ne peut être radicale, que d'être articulée, logique* - que nous pouvons distinguer la fonction fondamentale de l'acte pervers, je veux dire : nous apercevoir qu'il est distinct de tout ce qui y ressemble, parce que cela y emprunte son fantasme. Voilà !

À la prochaine fois.

L'analyse peut être interminable, mais pas un cours. Il faut bien qu'il ait une fin. Alors le dernier de cette année, aura lieu Mercredi prochain. C'est donc aujourd'hui l'avant dernier. Cette année, j'ai choisi qu'il n'y ait pas de *séminaire fermé*. J'ai fait néanmoins place au moins - je m'excuse si j'en oublie - au moins à deux personnes qui m'ont apporté ici leur contribution.

Peut-être, au début de cet avant-dernier cours y aura-t-il quelqu'un d'entre vous - quelqu'un ou plusieurs - quelqu'un qui voudrait bien me dire peut-être, sur quoi il aimerait me voir - qui sait - mettre un peu plus d'accent, ou donner une réponse, amorcer une reprise pour le futur, ceci, soit dans cette avant-dernière leçon, soit dans la dernière.

Enfin… je verrai si je peux y répondre aujourd'hui. Je m'efforcerai au moins d'indiquer dans quel sens je peux répondre, où bien - je ne sais pas... - ne pas répondre, la prochaine fois. Bref, si quelques-uns d'entre vous voulaient bien, ici, tout de suite, rapidement, là-dessus me donner si je puis dire quelques indications de leurs vœux, de ce que j'ai pu leur laisser à désirer concernant le champ que j'ai articulé cette année sur *La logique du fantasme*, eh bien, je leur en serais bien reconnaissant.

Eh bien, la parole, à qui ? Il ne faut pas traîner, d'un autre côté. Qui la demande ? Bon… C'est chaud ! Bon, eh bien, *n'en parlons plus*, au moins pour l'instant. Ceux qui auront l'esprit de l'escalier pourront peut–être m'envoyer un petit mot… Mon adresse est dans l'annuaire, c'est rue de Lille. Je ne pense pas que vous aurez d'ailleurs d'hésitation : que je sache, je suis le seul - au moins à cette place - à être repéré comme Docteur LACAN. Bon... Alors, reprenons.

Je vais poursuivre donc, au point où nous avons laissé les choses et comme nous n'avons plus très longtemps pour boucler ce qui peut passer pour former un certain champ, cerné dans ce que j'ai dit cette année, je vais - mon Dieu - m'efforcer de vous indiquer les derniers points de repères d'une façon aussi simple que je le pourrai.

Je vais essayer de faire simple, bien sûr, ce qui suppose que je vous avertisse de ce que cette simplicité peut vouloir dire. Vous voyez bien qu'au terme de cette *logique du fantasme*, terme suffisamment justifié par le fait, que je vais une fois de plus ré–accentuer aujourd'hui, que *le fantasme c'est* - d'une façon bien plus étroite encore que tout le reste de l'inconscient – *structuré comme un langage*, puisqu'en fin de compte : *le fantasme c'est une phrase avec une structure grammaticale*.

Il semble indiqué donc, d'articuler *la logique du fantasme*, ce qui veut dire par exemple, poser un certain nombre de questions logiques qui, pour simples qu'elles soient, ont - certaines - été articulées pas si souvent…

je ne dis pas : « *pour la première fois par moi* », mais : « *peut-être pour la première fois par moi* », dans le champ analytique

…le rapport du *sujet de l'énoncé* - *par exemple* - au *sujet de l'énonciation*.

Cela n'exclut pas qu'au terme de ce premier débrouillage, cette indication, cette direction donnée du sens pourrait se développer dans l'avenir d'une façon plus pleine, plus articulée, plus systématique. Cette *logique du fantasme*, je ne prétends qu'en avoir ouvert cette année le sillon. Non seulement cela n'exclut pas, mais cela indique bien sûr que quelque part cette *logique du fantasme* s'accroche, s'insère, se suspend, à *l'économie du fantasme*. C'est bien pour cela qu'au terme de ce discours, j'ai amené ce terme de *la jouissance*.

Je l'ai amené en le soulignant, en accentuant que c'est là un terme nouveau, au moins dans *la fonction* que je lui donne, et que ce n'est pas un terme que FREUD ait mis au premier plan de l'articulation théorique. Et que si mon enseignement, en somme, pourrait trouver son axe, de la formule « de faire valoir la doctrine de FREUD », c'est bien là quelque chose qui implique, justement, que j'y annonce, que j'y amorce, telle fonction, tel repère, qui y est, en quelque sorte cerné, dessiné, exigé, impliqué…

Faire valoir FREUD, c'est faire ce que je fais toujours. D'abord, comme on dit « *rendre à Freud ce qui est à Freud* ». Ce qui n'exclut pas quelque autre allégeance, celle par exemple de le faire valoir au regard de ce qu'il indique, de ce qu'il comporte de *la relation à la vérité*. Je dirai même que, si quelque chose comme cela est possible, c'est précisément dans la mesure où je ne manque jamais de *rendre à Freud ce qui est à Freud*, que je ne me l'approprie pas. C'est là un point qui, je dois le dire, a son *importance*, et peut-être aurai-je le temps d'y revenir à la fin.

Il est assez curieux de voir que pour certains, c'est à s'approprier - je veux dire à ne pas me rendre - ce qu'ils me doivent le plus manifestement - tout un chacun peut s'en apercevoir - dans leurs formulations, ce n'est pas ça qui est l'important, c'est *ce quelque chose* que ce « *manque à me le rendre* » qui les empêche de faire - ce qui serait pourtant en maint champ bien facile - le pas suivant tout de suite, au lieu - hélas ! - de me le laisser toujours à faire, quitte à - après coup - à se désespérer que je leur aie, comme il semble, coupé l'herbe sous le pied.

Donc cette fonction du fantasme, approchons la.

Approchons la et d'abord pour nous apercevoir, dire simplement, comme le départ même de notre question, une chose qui saute aux yeux : *il est quelque chose de clos*. Il se présente à nous, dans notre expérience, comme *une signification fermée*, pour les sujets qui d'habitude, le plus communément, le plus coutumièrement pour nous, le supportent, à savoir les névrosés.

Qu'on note…
comme le fait FREUD avec force, dans l'examen exemplaire qu'il a fait d'un de ces fantasmes : « *On bat un enfant* », que j'ai déjà fait, si vous vous en souvenez, quand j'ai introduit les premiers schémas de cette année - que bien sûr, je vous conseille, quand vous aurez rassemblé ce que vous avez pu prendre de plus ou moins étendu comme notes, auxquelles, je pense, vous aurez de nouveau recours, pour saisir le chemin qui aura été ici parcouru
…que *quelque chose de clos* donc, est à situer -et doublement - dans ces deux termes que j'ai accentués, l'un comme ce corrélatif du choix constitué par le « *je ne pense pas* » dans lequel le « *je* » se constitue par le fait que le « *Je* » justement, vient en réserve, si je puis dire comme écornage en négatif dans la structure : « *Ein Kind ist geschlagen*. »

Ce fantasme…
non pas « *on bat un enfant* », par exemple, mais pour être strict : « *un enfant est battu* », comme il est écrit en allemand
…ce fantasme…
c'est bien cette structure qu'au niveau du seul terme possible du choix tel qu'il est laissé par la structure de l'aliénation – le choix du « je ne pense pas »
…ce fantasme apparaît, comme cette phrase, grammaticalement structuré : « *Ein Kind ist geschlagen*. »

Mais comme je vous l'ai dit, *cette structure*, la seule qui nous soit offerte : *le choix forcé*, au niveau de l'« *ou je ne suis pas*, *ou je ne pense pas* », si elle est là c'est dans la mesure où *elle peut être appelée à dévoiler l'autre*, la rejeter, et qu'au niveau de l'autre, celle du « *je ne suis pas* », c'est la *Bedeutung inconsciente*, qui vient corrélativement mordre sur *ce « je » qui est en tant que n'étant pas*.

Et le rapport à cette *Bedeutung* est précisément cette *signification*, en tant qu'elle échappe, cette *signification fermée*, cette *signification* pourtant si importante à souligner en tant que, si l'on peut dire, c'est elle qui donne la mesure de *la compréhension,* la mesure acceptée, la mesure reçue, *l'intuition*, *l'expérience*, qu'on *interpelle*, quand à tenir ces discours de faux-semblant qui font appel à *la compréhension*, comme opposée à *l'explication* : sainteté et vanité philosophique, M. JASPERS[91] au premier rang.

Le point des tripes où il vous vise pour vous faire croire que vous comprenez des choses de temps en temps, c'est ça, c'est cette petite chose secrète, isolée, que vous avez au-dedans de vous sous la forme du fantasme, et que vous croyez que vous comprenez parce qu'il éveille en vous la dimension du désir.

C'est là tout simplement ce dont il s'agit concernant ce qu'on appelle *compréhension.* Et le rappeler a ici son importance. Parce que ça n'est pas parce qu'en moyenne, tous tant que vous êtes, je dis pour la majorité, un peu névrosés sur les bords, le fantasme vous donne *la mesure de la compréhension*, *précisément* à ce niveau où le fantasme éveille en vous le désir… ce qui n'est foutre pas rien, car c'est ce qui centre votre monde, ce n'est pas pour ça qu'il faut que vous vous imaginiez que vous comprenez *ce qui seul livre la logique du fantasme, à savoir : la perversion.*

Ne vous imaginez pas que le pervers, pour lui le fantasme joue le même rôle. C'est en ça que j'essaie de vous expliquer l'enracinement de ce que fait le pervers, qui ne saurait se définir que par rapport au terme que j'ai introduit, également neuf de l'avoir accentué, qui s'appelle : *l'acte sexuel.* Donc, vous le voyez, il y a là des connexions qu'il faut distinguer.

Articuler ce qu'il en est de *la jouissance intéressée dans la perversion*, par rapport à la difficulté ou à *l'impasse de l'acte sexuel*, c'est donner quelque chose qui a, par rapport au *fantasme*…
au *fantasme* tel qu'il nous est donné à l'état fermé, et c'est pour ça que j'ai rappelé tout à l'heure cet exemple de *On bat un enfant* dans le texte freudien
…*la fonction de ce fantasme*, qui ne peut comme tel présenter, n'être autre chose, que strictement cette formule « *Ein Kind ist geschlagen* ».

Ce n'est pas parce qu'elle peut intéresser, en ce sens qu'elle a une configuration que vous pouvez pointer, reporter sur l'économie de la jouissance perverse en faisant correspondre tel des termes de l'un à tel des termes de l'autre qu'il est d'aucune façon de la même nature ! En d'autres termes…
pour tout de suite rappeler ce point vif qu'il n'est tout de même pas difficile de *ramasser au passage* dans ce texte si clair de FREUD, c'est par exemple ceci
…qu'il n'a pas une telle spécificité dans les cas de névrose où il l'a rencontré.

Dans la structure d'une névrose, ce fantasme, pour prendre celui-là puisqu'il faut bien prendre quelque chose pour savoir où fixer notre attention, ce fantasme n'est pas lié spécifiquement à tel ou tel. Voilà bien quelque chose qui pourrait un instant retenir notre attention !

91 Karl Jaspers : Psychopathologie générale, Bibliothèque des introuvables, 2000.

Enfin, pour ce qu'il en est de *la structure des symptômes*, *je veux dire de ce que signifient les symptômes dans l'économie* , là nous ne pouvons pas dire que s'arrange la même chose dans une névrose ou dans une autre. Je ne le répéterai jamais trop, même si je semble étonné quand, auprès de ceux qui me font la confiance de venir se faire contrôler par moi, je m'élève par exemple avec force contre l'usage de termes comme ceux-ci par exemple : de « *structure hystéro-phobique* » . Pourquoi ça ? Ce n'est pas pareil *une structure hystérique* et *une structure phobique* ! Pas plus proche l'une de l'autre que de *la structure obsessionnelle*. Le *symptôme* représente une structure.

C'est là qu'est le point frappant, c'est que - *comme nous l'indique Freud dans des structures très différentes* - ce fantasme peut être là qui se balade, avec ce privilège d'être plus ici inavouable que quoique ce soit. Je lis FREUD, je le répète ici pour l'instant. « *Inavouable* » comporte beaucoup de choses. On pourrait s'y arrêter. En tout cas, pour rester au niveau d'approche grossière qui est celui de l'an l9l9, où ceci a été écrit, disons *qu'y est appendu*, comme une cerise sur un pédicule, *le sentiment de culpabilité.*

C'est là en tous cas ce à quoi FREUD s'arrête, pour se mettre en rapport avec ce qu'il appelle « *une cicatrice* ». Celle précisément, du complexe d'Œdipe.

Ceci est bien fait pour nous faire dire que, pour la façon dont il a surgi dans notre expérience, le fantasme participe de l'aspect expérimental du corps étranger. Que nous ayons été amenés - ceci en raison d'un véritable pont théorique de FREUD - à pressentir que cette signification ferme avait rapport avec quelque chose d'autre, bien plus développable, bien plus riche de virtualités, qui s'appelle à proprement parler la perversion.

Ce n'est pas parce que FREUD a fait ce saut très vite, que nous, nous ne devons pas remettre les distances, le juste rapport, nous interroger, après quand-même beaucoup d'expérience acquise sur ce qu'il en est de la perversion. La perversion donc, ai-je dit, est quelque chose qui s'articule, se présente, comme une voie d'accès propre à la difficulté qui s'engendre, disons : « *du projet* » - et vous mettez ce mot entre guillemets c'est-à-dire qu'il n'est là qu'analogique, je le fais intervenir comme une référence à un autre discours que le mien - de la mise en question, pour être plus exact, qui se situe dans l'angle de ces deux termes : « *il n'y a pas*... », « *il n'y a que*... », « *d'acte sexuel* », « *l'acte sexuel* ».

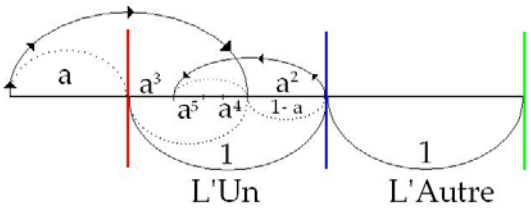
Il n'y a pas d'acte sexuel, ai-je dit, pour autant que nous sommes incapables d'en articuler les affirmations résultantes. Ce qui ne veut pas dire, bien sûr, qu'il n'y ait pas quelques sujets qui y aient accédé, qui puissent dire légitimement : « *Je suis un homme* », « *Je suis une femme* ».

Mais nous, *analystes*, [Rire de Lacan] c'est bien là ce qui est frappant, c'est que nous ne sommes pas capables de le dire. Pourtant, il n'y a que cet acte, mis en suspens à ce niveau, pour rendre compte de ce quelque chose, qui après tout - *la chose non seulement est restée mais reste encore ambiguë* - pourrait en être séparé, qui s'appelle la perversion. Pourquoi ?

Si c'était une perversion au sens absolu, au sens où ARISTOTE la prend par exemple quand il écarte - τέρας [teras] : ce sont-là des monstres - du champ de son *Éthique* un certain nombre de pratiques, qui étaient peut–être, pourquoi pas, plus *manifestes*, plus *visibles*, plus *vivaces* même, dans son monde que dans le nôtre, où d'ailleurs il ne faut pas croire qu'elles ne sont pas là toujours, à savoir tel exemple qu'il nous donne d'amour bestial, voire, *si je me souviens bien,* l'allusion au fait que je ne sais quel tyran de Phalère, si je m'en souviens bien, aimait assez à faire passer quelques victimes, qu'elles lui fussent ou non amicales ou inamicales, à les faire passer par je ne sais quelle machine où elles cuisaient à l'étuvée un certain temps. ARISTOTE écarte ceci du champ de l'*Éthique*.
Ça n'est pas, bien sûr, pour nous un modèle univoque, puisqu'en son *Éthique* l'acte sexuel justement, comme dans aucune éthique de la tradition philosophique grecque, *l'acte sexuel* n'a pas valeur *centrale*, je veux dire *avouée*, *patente*. Il nous reste à nous, à la lire.

Il n'en est pas de même pour nous, grâce au fait de l'inclusion des *Commandements judaïques* dans notre morale.
Mais assurément, avec FREUD, la chose est ferme : l'intérêt que nous portons à *la perversion sexuelle*, même si nous trouvons plus commode d'en relâcher les chaînes, sous la forme de référence à je ne sais quel développement endogène, je ne sais quel stade que nous prétendons, on ne sait pourquoi, biologique, il reste que *la perversion ne prend sa valeur qu'à s'articuler à l'acte sexuel.*

Je dis : à l'acte sexuel comme tel. Et c'est pour cela que j'ai choisi ce petit modèle, ce petit modèle de *la division incommensurable* par excellence, de ce *petit(a)*, le plus large à développer son *incommensurabilité*, qui se définit par le $1/a = 1+a$, et nous permet de l'inscrire en un schème, sous la forme d'un double développement. Vais-je devoir le réinscrire aujourd'hui ?



J'indique seulement ceci étant 1, il y a mode de replier ici le *petit(a)*, puis ce qui en reste, qui se trouve, comme par hasard, être le carré de *(a)*, égal lui-même à 1- *a*, il n'est pas difficile de le vérifier tout de suite, pour produire ici un a^3, lequel sur l'a^2 précédent se replie pour ici faire un a^4, lequel a^4, etc. et aboutir ici à *une somme des puissances impaires* qui se trouve être égale à a^2, tandis que *la somme des puissances paires* se trouve à la fin égale à *(a)*. Par quoi, ce que vous avez vu d'abord se projeter dans le 1, à savoir le *(a)* à gauche, le a^2 à droite, se trouvent à la fin séparés d'une façon définitive dans une forme inversée.

Schème dont il nous serait facile - quoique d'une façon purement métaphorique - de montrer qu'il peut représenter assez bien ce qui, de l'acte sexuel pourra pour nous se présenter d'une façon conforme au pressentiment de FREUD, à savoir : réalisable, mais seulement sous la forme de *la sublimation*.

C'est précisément dans la mesure où cette voie *et ce qu'elle implique* reste problématique, que je l'exclus cette année. Car dire que cela peut se réaliser *sous la forme de la sublimation*, est s'écarter précisément de ce à quoi nous avons affaire, à savoir que dans son champ surgissent, structuralement, toute la chaîne des difficultés qui se déroulent, qui s'incluent d'une *béance* majeure, et d'une *béance* qui reste, qui est, celle de la castration.

C'est dans la mesure… là-dessus le vote commun si je puis dire, des auteurs, de ceux qui en ont l'expérience, est clair : c'est au minimum peut-on dire, *dans une voie qui est inverse de celle qui va à la butée de la castration, que s'articule ce qui est perversion*.

L'intérêt de ce *schéma*, est celui–ci : c'est de montrer que cette mesure *petit(a)*, ici d'abord projetée sur le 1, peut aussi se développer d'une façon externe. À savoir que le rapport de 1/ 1+*a* est aussi égal à ce rapport fondamental que désigne le *petit(a)* qui veut dire ici, je l'ai rappelé en son temps : *a* /1.

Que ce dont il s'agit au niveau de la perversion est ceci : c'est que c'est dans la mesure où le *Un*…
présumé, non pas de l'acte mais de l'union - du pacte si vous voulez - sexuelle
…dans la mesure *où ce Un est laissé intact*, *où la partition ne s'y établit pas*, que le sujet dit « *pervers* », vient à trouver, au niveau de cet irréductible qu'il est, de ce *petit(a)* originel, sa jouissance.

Ce qui le rend concevable est ceci :

- qu'il ne saurait y avoir d'*acte sexuel* - non plus qu'aucun autre *acte* - si ce n'est *dans la référence signifiante* qui seule peut le constituer comme acte.
- Que cette référence signifiante, ici n'intéresse pas - *de ce seul fait* - deux entités naturelles, *le mâle et la femelle*.
- Que du seul fait qu'elle domine, parce que *c'est un champ bas de l'acte sexuel*, cette référence signifiante n'introduit ces êtres, que nous ne pouvons d'aucune façon maintenir à l'état d'êtres naturels, les introduit sous la forme d'une *fonction de sujet*.
- Que cette *fonction de sujet,* c'est ce que j'ai articulé les fois précédentes, a pour effet *la disjonction du corps et de la jouissance*, et que c'est là, c'est au niveau de cette partition, qu'intervient le plus typiquement la perversion.

Ce qu'elle met en valeur pour essayer de les re-conjoindre, cette *jouissance* et ce *corps*, séparés du fait de l'intervention signifiante, c'est là ce par quoi elle se situe sur la voie d'une résolution de la question de l'acte sexuel. C'est parce que dans l'acte sexuel, comme je vous l'ai montré dans mon schéma de la dernière fois, il y a - pour quelque soit lequel des deux partenaires – une jouissance, celle de l'autre, qui reste en suspens.

C'est parce que l'entrecroisement, *le chiasme* exigible, qui ferait de plein droit de chacun des corps la métaphore, le signifiant de la jouissance de l'autre, c'est parce que *ce chiasme* est en suspens que nous ne pouvons, de quelque côté que nous l'abordions, que voir ce déplacement qui en effet met une jouissance dans la dépendance du corps de l'autre.
Moyennant quoi la jouissance de l'autre reste, comme je l'ai dit, *à la dérive*.

L'homme - pour la raison structurale qui fait que c'est sur la sienne de jouissance, qu'est pris un prélèvement qui l'élève à la fonction d'une *valeur de jouissance* - l'homme se trouve, plus électivement que la femme, pris dans les conséquences de cette soustraction structurale d'une part de sa jouissance. L'homme est effectivement le premier à supporter la réalité de *ce trou introduit dans la jouissance*.

C'est bien pourquoi aussi, c'est lui pour lequel cette question de *la jouissance* est, non pas bien sûr de plus de poids - c'est tout autant pour son partenaire - mais telle, qu'il peut y donner des solutions articulées. Il le peut, à la faveur de ceci : *qu'il y a dans la nature de cette chose qui s'appelle le corps, quelque chose qui redouble cette aliénation*, qui est - de la structure du sujet - *aliénation de la jouissance*.

À côté de l'*aliénation subjective* - je veux dire dépendante de l'introduction de la fonction du sujet - qui porte sur la jouissance, il y en a une autre qui est celle qui est incarnée dans la fonction de *l'objet(a)*. EURYDICE, si l'on peut dire deux fois perdue.
La jouissance, cette jouissance que le pervers retrouve, où va-t-il la retrouver ?

Non pas dans la totalité de son corps, celle où *une jouissance* est parfaitement concevable et peut être exigible, mais où il est clair que c'est là qu'elle fait problème quand il s'agit de *l'acte sexuel*. La jouissance de *l'acte sexuel* ne saurait d'aucune façon se comparer à celle que peut éprouver le coureur, de cette démarche libre et altière.

Nulle part plus que dans le champ de la jouissance sexuelle...
et ce n'est pas pour rien que c'est là qu'elle apparaît prévalente -
…*nulle part* plus que dans ce champ *le principe du plaisir*…
qui est proprement la limite, l'achoppement, le terme mis à toute forme qui se situe comme d'excès de la jouissance
…*nulle part*, il n'apparaît mieux, que la loi de *la jouissance* est soumise à cette limite.

Et que c'est là que va se trouver *tout spécialement pour l'homme* - en tant que, je l'ai dit, pour lui *le complexe de castration* articule déjà le problème - va se trouver son champ. Je veux dire qu'*il est des objets qui dans le corps se définissent d'être* en quelque sorte, au regard du *principe de plaisir, hors corps*. C'est là ce que sont les *objets(a)*.

Le petit(a) est ce quelque chose d'ambigu qui, si peu qu'il soit du corps, de l'objet même individuel, c'est dans le champ de l'Autre…
et pour cause, parce que c'est là le champ où se dessine le sujet…qu'il a à en faire la requête, à en trouver la trace.

- *Le sein,* cet objet dont il faut bien le définir comme étant ce quelque chose qui, pour être plaqué, accroché comme en surface, comme parasitairement, à la façon d'*un placenta*, reste ce quelque chose que peut légitimement revendiquer comme son appartenance, le corps de l'enfant. On le voit bien : appartenance énigmatique, bien sûr, j'entends que par un accident d'évolution des êtres vivants, il apparaît qu'ainsi, pour certains d'entre eux, quelque chose d'eux reste appendu au corps de l'être qui les a engendrés.

Et puis les autres, nous l'avons dit déjà :

- *l'excrément,* à peine besoin de souligner ce que celui–ci a, au regard du corps, de marginal, mais non pas sans être extrêmement lié à son fonctionnement : il est assez clair de voir dans tout son poids ce que les êtres vivants ajoutent au domaine naturel de ces produits de leurs fonctions.

- Et puis, ceux que j'ai désignés sous les termes du *regard* et de *la voix*. Cherchant au moins pour le premier de ces deux termes,… ayant déjà ici articulé abondamment ce que cela comporte dans le rapport de vision :
la question reste toujours suspendue qui est celle, si simple à articuler, dont on peut dire que, malgré tout, l'abord *phénoménologique*, comme le prouve la dernière œuvre de MERLEAU-PONTY, [*Le visible et l'invisible*, 1964] ne peut pas le résoudre, à savoir ce qu'il en est de cette racine du visible, laquelle doit être retrouvée dans la question de ce que c'est radicalement que *le regard*.

Le regard qui ne peut, pas plus être saisi comme reflet du corps, qu'aucun des autres objets en question ne peut être ressaisi dans *l'âme*, je veux dire dans cette esthésie régulatrice du *principe du plaisir*, dans cette esthésie représentative, où l'individu se retrouve et s'appuie, identifié à lui-même, dans le rapport narcissique où il s'affirme comme individu.

Ce reste, et *ce reste* qui ne surgit que du moment où est conçue la limite que fonde le sujet, *ce reste qui s'appelle l'objet(a), c'est là que se réfugie la jouissance qui ne tombe pas sous le coup du principe de plaisir.* C'est aussi là, c'est d'être là, c'est de ce que le *Dasein,* non seulement du pervers mais de tout sujet, est à situer dans cet *hors corps*, cette partie que dessine déjà ce quelque chose de pressentiment qu'il y a quelque part dans le *Philèbe*, dans ce passage que je vous ai demandé d'aller rechercher, et que SOCRATE appelle, dans la relation de l'âme au corps, *cette partie anesthésique*. *C'est justement dans cette partie anesthésique que la jouissance gîte*, comme le montre *la structure de la position du sujet* dans ces deux termes exemplaires, qui sont définis comme celui *du sadique* et *du masochiste.*

Pour vous apprivoiser, si je puis dire, avec cette voie d'accès, ai-je besoin d'évoquer pour vous *la marionnette* la plus élémentaire de ce que nous pouvons imaginer de *l'acte sadique* ? À ceci près bien sûr, que j'ai pris au départ *mes garanties*, et que je vous demande *de bien saisir* que là, je vous demande *de vous arrêter* à autre chose qu'à ce que pour vous - je l'ai dit : plus ou moins vacillants sur les bords de la névrose - peut éveiller en vous de vague empathie, le moindre petit fantasme de cet ordre.

S'agit pas de « *comprendre* » ce que peut avoir d'émouvant telle pratique, imaginée ou pas, qui soit de ce registre, il s'agit bien d'articuler ceci, qui vous évitera des questions sur l'économie - dans cette fonction - de la douleur par exemple, sur lequel j'espère bien, on a fini de se casser la tête, *ce avec quoi joue le sadique c'est avec le sujet*, dirons-nous. Je ne vais pas faire là-dessus de prosopopée. D'abord j'ai déjà écrit *quelque chose là-dessus* qui s'appelle *Kant avec Sade,* pour montrer qu'ils sont de la même veine.

Il joue avec le sujet. Quel sujet ? Le sujet dirai-je - comme j'ai dit quelque part *qu'on est sujet à la pensée ou sujet au vertige* - le *sujet à la jouissance*. Ce qui, vous le voyez bien, introduit cette inflexion qui, du sujet, nous fait passer à ce que j'ai marqué comme en étant *le reste*, à *l'objet petit(a)*.

C'est au niveau de l'Autre, avec un grand A bien sûr, qu'il opère cette subversion, en réglant - je dis *en réglant* - ce que depuis toujours les philosophes ont senti comme digne de qualifier ce qu'ils appelaient dédaigneusement les rapports du corps à l'âme, et qui dans SPINOZA s'appelle de son vrai nom : « *titillatio* », le *chatouillement*.

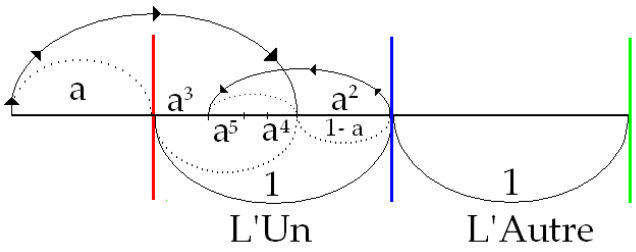
Il jouit du corps de l'Autre, apparemment.

Mais vous voyez bien que la question est à déplacer au niveau de celle que j'ai formulée dans un champ où les choses sont moins captivantes, quand j'ai imagé ce « *rapport du maître et de l'esclave* » en demandant : « *Ce dont on jouit, cela jouit-il ?* »
Donc vous voyez bien le rapport immédiat avec le champ de l'acte sexuel.

Seulement, la question au niveau du sadique est celle-ci : c'est *qu'il ne sait pas que c'est à cette question en tant que telle qu'il est attaché*, qu'il en devient l'instrument pur et simple, qu'il ne sait pas ce qu'il fait lui-même comme sujet, qu'il est essentiellement dans la *Verleugnung*, qu'il peut le sentir, l'interpréter de mille façons, ce qu'il ne manque pas de faire. Il faut bien sûr qu'il ait quelque puissance articulante, ce qui fut le cas du marquis de SADE, moyennant quoi, légitimement, son nom reste attaché à la chose.

SADE reste essentiel pour avoir bien masqué les rapports de l'acte sadique à ce qu'il en est de la jouissance, et pour avoir…
quand il en a tenté dérisoirement d'articuler la loi sous la forme d'une *Règle universelle* digne des articulations de KANT, dans ce morceau célèbre *Français, encore un effort pour être républicains* objet de mon commentaire dans l'article que j'ai évoqué tout à l'heure
…montré que cette loi ne saurait s'articuler qu'en terme, non pas de « *jouissance du corps* » - notez-le bien dans le texte - mais de « *parties du corps* ».

Chacun, dans cet État - *avec un grand É* - fantasmatique, qui serait fondé sur le droit à la jouissance, chacun étant tenu d'offrir à quiconque en marque *le dessein*, la jouissance de telle « *partie* », écrit l'auteur - ce n'est pas là en vain - de son corps.
Refuge de la jouissance, cette « *partie* » dont le sujet sadique ne sait pas que cette partie c'est cela très exactement qui est - à lui – son *Dasein*, qu'il en réalise l'essence. Voilà ce qui est déjà donné comme clé par le texte de SADE.



Bien sûr je n'ai pas le temps - parce que, mon Dieu, le temps avance - de réarticuler ce qui résulte de cette reprise, de ce reclassement l'*Un* par rapport à l'*Autre*, *de la jouissance* et *du sujet*, et combien proche elle est du fantasme - bien entendu immédiatement articulé par SADE - de *la jouissance* là où elle est portée à l'absolu dans l'Autre, très précisément dans *cette part du* 1 *qui est ici le plus à droite,* là où nous avions vu glisser, au début du problème, la jouissance, laissée sans support, celle dont il s'agit, et pour laquelle SADE doit construire - lui athée - cette figure, pourtant la plus manifeste et la plus manifestement vraisemblable de Dieu : celle de *la jouissance d'une méchanceté absolue.*

Ce *mal essentiel et souverain*, dont alors - et alors seulement - emporté, si l'on peut dire, par *la logique du fantasme*, SADE avoue que le sadique n'est que le servant : qu'il doit, au mal radical que constitue la nature, frayer les voies d'un maximum de destruction. Mais ne l'oublions pas, il ne s'agit-là que de *la logique de la chose.* Si je l'ai développée dans *Kant avec Sade* ou indiqué de vous reporter à ses sources, dans le caractère si manifestement futile, bouffon, dans le caractère toujours misérablement avorté des entreprises sadiques, c'est parce que c'est à partir de cette apparence que s'en fera mieux voir *la vérité.*

La vérité qui est proprement donnée par la pratique masochiste où il est là évident que *le masochiste*…
pour *soutirer* si l'on peut dire, dérober, au seul coin où manifestement il est saisissable, qui est *l'objet petit(a)*
…*se livre* - lui, délibérément - *à cette identification à cet objet comme rejeté* : *il est moins que rien*, même pas animal, l'animal qu'on maltraite, et aussi bien *sujet* qui, *de sa fonction de sujet*, a abandonné par contrat tous les privilèges.

Cette recherche, cette construction en quelque sorte acharnée, d'une identification impossible avec ce qui se réduit au plus extrême du *déchet*, et que ceci soit lié pour lui à la captation de la jouissance : voilà où apparaît nue, exemplaire, l'économie dont il s'agit.
Là, observons…, sans nous arrêter aux vers sublimes [rire de Lacan] qui humanisent, si je puis dire, cette manœuvre :

« *Tandis que des mortels la multitude vile,*
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile… »[92]

Tout ça c'est de la blague ! C'est le regret porté sur la loi du plaisir, le plaisir n'est pas un «*bourreau sans merci* ».
Le plaisir vous maintient dans une limite assez tamponnée, précisément, pour être le plaisir.

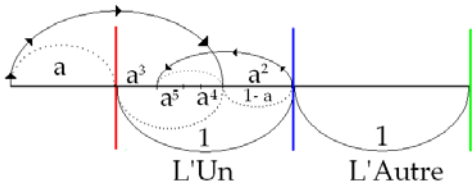
92 Cf. Charles Baudelaire : « *Recueillement* », in *Les fleurs du mal* .

Mais ce dont il s'agit, quand le poète s'exprime ainsi, c'est très précisément de marquer sa distance :

« …*Ma Douleur, donne moi la main, viens par ici, Loin d'eux*…[93] »

Chant de flûte… pour nous montrer les charmes d'un certain chemin, et qui s'obtient, par ces couleurs, ainsi inversé.
Si nous avons affaire au masochiste, au masochiste sexuel observons la nécessité de notre schéma. Ce que REIK souligne, avec une maladresse qu'on peut vraiment dire « *à vous faire tourner la tête »,* du caractère de ce qu'il appelle « *imaginaire* » ou « *fantaisiste* » - exactement *phantasiert* - du masochisme.

Il n'a pas vraiment saisi - encore que tout ce qu'il apporte comme exemples le désigne suffisamment - que ce dont il s'agit c'est justement ce que nous avons projeté là, au niveau du 1, à droite, à savoir le 1 absolu de l'union sexuelle, pour autant que, d'une part, elle est cette jouissance pure - mais *détachée* - du corps féminin.



Ceci, Sacher MASOCH, aussi exemplaire que l'autre [Sade] à nous avoir livré, du rapport masochiste, les structures - incarne dans une femme, essentiellement dans la figure d'une femme, cet Autre, auquel il a à dérober sa jouissance, cette « *Autre jouissance* » absolue mais complètement énigmatique, il n'est pas un instant question, même, que cette jouissance puisse, à la femme - si je puis dire - lui faire plaisir ! C'est bien le cadet des soucis du masochiste ! C'est bien pourquoi, aussi bien, sa femme…
qu'il avait affublée d'un nom qu'elle n'avait pas, du nom de WANDA de *La Vénus aux fourrures*
…sa femme, quand elle écrit ses mémoires, nous montre à quel point de ses requêtes, elle est à peu près aussi embarrassée qu'un poisson d'une pomme.

Par contre, à quoi bon se casser la tête sur le fait qu'il faut que *cette jouissance* - comme je vous le dis : *purement imaginaire* - il faut qu'elle soit *incarnée*, à l'occasion par *un couple*, nécessité justement - ceci est manifeste - de la structure de cet Autre, en tant qu'il n'est que le rabattement de cet **1** *non encore réparti dans la division sexuelle.*

On n'a pas, pour tout dire, à se casser la tête, à entrer dans des évocations *œdipiennes*, pour voir qu'il est nécessaire que cet être, qui représente cette jouissance mythique, ici que je réfère à la jouissance féminine, soit à l'occasion représenté par deux partenaires prétendus sexuels, qui sont là pour le théâtre, pour le guignol, et alternent.

Le masochiste donc - lui d'une façon manifeste - se situe et ne peut se situer que par rapport à une représentation de l'acte sexuel, et définit par sa place, le lieu où s'en réfugie la jouissance. C'est même ce que ça a de dérisoire. Et ça n'est pas simplement dérisoire pour nous, c'est dérisoire pour lui. C'est par là que s'explique ce double aspect de dérision - je veux dire : vers l'extérieur - en tant que jamais il ne manque de mettre dans *la mise en scène*, *comme l'a remarqué quelqu'un qui s'y connaît :* M. Jean GENET, cette petite chose qui marque, non pas pour un public éternel, mais pour quiconque survenant ne s'y trompe pas - ça fait partie de la jouissance – *que tout ça c'est du truc, voire de la rigolade.*

Et cette autre face qu'on peut appeler à proprement parler « *moquerie* », qui est tournée vers lui-même, qu'il suffit d'avoir relu…
puisque vous l'avez maintenant à votre portée à la suite de l'admirable *Présentation* [de Sacher Masoch] de Gilles DELEUZE
…*La Vénus aux fourrures* : voyez ce moment où ce personnage, quand même assez seigneur qu'était Sacher MASOCH, imagine ce personnage de son roman, dont il fait, lui, alors, un *grand seigneur* qui, pendant qu'il joue le rôle de valet à courroter derrière sa dame, a toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire, encore qu'il prenne l'air le plus triste possible. Il ne retient qu'avec peine son rire.

Et c'est encore y introduire - donc comme essentiel - ceci : le côté que j'appellerai…
et qui a aussi frappé, sans qu'il en rende complètement compte, REIK, à ce propos
… le côté « *démonstration* » de la chose, qui fait partie de cette position du masochiste, qu'il démontre, comme moi, au tableau noir : ça a la même valeur, qu'il démontre que *là seulement* est le lieu de la jouissance.

---

93 Charles Baudelaire : « *Recueillement* »
...« Ma Douleur, donne-moi la main, viens par ici,
Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,
Sur les balcons du ciel, en robes surannées ;
Surgir du fond des eaux le Regret souriant... »

Cela fait partie de sa jouissance, de le démontrer. Et la démonstration n'est pas pour cela moins valable. La perversion toute entière a toujours cette dimension démonstrative. Je veux dire non pas qu'elle *démontre pour nous*, mais que le pervers est lui–même démonstrateur. Et c'est lui qui a l'intention, c'est pas *la perversion* bien sûr.

Voilà à partir de quoi peuvent se poser sainement les questions de ce qu'il en est de ce que nous appelons, *plus ou moins prudemment*, « *le masochisme moral* ». Avant d'introduire le terme de masochisme à chaque tournant de nos propos, il faut d'abord avoir bien compris ce qu'est le masochisme au niveau du pervers.

Je vous ai suffisamment indiqué tout à l'heure que dans la névrose, ce par quoi elle est reliée à la perversion…
qui n'est rien d'autre que ce fantasme qui à l'intérieur de son champ à elle, névrose, remplit une fonction bien spéciale, sur laquelle semble-t-il, on ne s'est jamais vraiment interrogé
…c'est uniquement à partir de là que nous pourrons donner *juste valeur* à ce que nous introduirons à plus ou moins juste titre, en tel tournant de la névrose, en l'appelant *masochisme*.

Je suis pris de court aujourd'hui et littéralement ce que je vous dis est - de ne pouvoir continuer sur la névrose - cassé en deux, ça c'est lié au fait que, bien sûr, toujours je mesure mal ce que je peux vous dire en une fois. Mais aujourd'hui, j'ai bien articulé ce qui fait le ressort de la perversion en elle–même, et du même coup vous ai montré que le sadisme n'est nullement à voir comme un retournement du masochisme, car il est bien clair que tous les deux opèrent de la même façon, à ceci près que le sadique opère d'une façon plus naïve.

Intervenant sur le champ du sujet, en tant qu'il est sujet à la jouissance, le masochiste, après tout, sait bien que peu lui chaut de ce qui se passe au champ de l'Autre, bien sûr il faut que l'autre se prête au jeu, mais, lui, sait la jouissance qu'il a à soutirer. Pour le sadique, il se trouve en vérité serf de cette passion, de cette nécessité, de ramener sous le joug de la jouissance, ce qu'il vise comme étant le sujet.

Mais il ne se rend pas compte que dans ce jeu, *il est lui-même la dupe*, se faisant serf de quelque chose qui est tout entier hors de lui, et la plupart du temps restant à mi-chemin de ce qu'il vise, mais par contre, ne manquant pas de réaliser en fait…
je veux dire lui sans le savoir, sans le chercher, sans s'y situer, sans s'y placer
…la fonction de *l'objet(a)*, c'est-à-dire d'être objectivement, réellement, dans une *position masochiste*, comme la biographie de notre « *divin Marquis* » - je l'ai souligné dans mon article - nous le démontre assez : quoi de plus de masochiste que de s'être entièrement remis entre les mains de la Marquise de Merdeuil. [La marquise De Sade était née marquise de Montreuil]

Il me faut bien… il me faut bien aujourd'hui *tourner court*. Je vous ai annoncé, la dernière fois, que ce serait, pour cette année scolaire, mon dernier cours : il faudra clore ce sujet sans avoir fait rien de plus que l'ouvrir. Je souhaite que d'aucuns le reprennent, si j'ai pu de ce désir les animer.

Pour tourner court, j'ai l'intention de terminer sur ce qu'on peut appeler un rappel *clinique*. Non pas, certes, que lorsque je parle de logique et nommément de *logique du fantasme* je quitte, fût-ce un instant, le champ de la clinique. Chacun sait, chacun témoigne, parmi ceux qui sont praticiens, que c'est dans *l'au jour le jour* des déclarations de leurs malades qu'ils retrouvent, très communément, mes principaux termes. Aussi bien moi-même n'ai-je pas été les chercher ailleurs. *Ce que je place* - par ce que j'appelle *ces termes repères* de mon *enseignement - ce que je place*, je veux dire ce dont j'ordonne la place, c'est *le discours psychanalytique* lui-même.

Pas plus tard qu'au début de cette semaine… Là, c'est un témoignage inverse en quelque sorte que celui qui m'est donné très souvent, à savoir que tel malade a semblé donner à son analyste, l'après-midi même ou le lendemain de mon séminaire, quelque chose qui semble en être une répétition, au point qu'on se demanderait s'il a pu en avoir *écho*.

Et si on s'émerveille d'autant plus des cas où c'est vraiment impossible, *inversement*, je pourrais dire que, pas plus tard qu'au début de cette semaine, je trouvais dans les propos de trois séances qui m'étaient apportées, d'une psychanalyse - peu importe qu'elle fût « *didactique* » ou « *thérapeutique* » - les termes mêmes que je savais - puisqu'on était lundi - que j'avais *excogités* la veille, dans ce lieu de campagne où je prépare pour vous mon *séminaire*. Donc, ce *discours analytique*, je ne fais rien que de donner en quelque sorte *les coordonnées* où il se situe.

Mais qu'est-ce à dire, puisque je peux rapprocher - puisque chacun, si fréquemment, peut rapprocher ce « discours » qu'il ne suffit pas de dire que c'est « *le discours d'un névrosé* », ça ne le spécifie pas. Ce discours c'est « *le discours d'un névrosé* » *dans les conditions* mêmes, *dans le conditionnement* que lui donne le fait de se tenir dans le cabinet de l'analyste.

Et - dès maintenant - ce n'est pas pour rien que j'avance cette condition de *local*. Est-ce à dire que ces « *échos* », voire ces « *décalques* », signifieraient quelque chose de bien étrange ? Chacun sait, chacun peut voir, chacun peut avoir éprouvé, que *mon discours*, bien sûr, ici n'est pas celui de l'association libre. Est-ce donc à dire que ce discours, auquel nous recommandons la méthode, la voie, de l'association libre, ce discours des patients, fait, recouvre, celui qui est ici le mien, qu'au moment où il y manque en quelque sorte et où il spécule, où il introspecte, où il élucubre, où il intellectualise, comme nous disons si aimablement ? Non, sans doute !

Il doit bien y avoir autre chose qui, encore, puisse dire que [si] le patient obéit à la recommandation de l'association libre en tant qu'elle est la voie que nous lui proposons, [il] peut tout de même, en quelque sorte légitimement, dire ces choses. Et en effet, chacun sait bien que si on le prie de passer par la voie des associations libres, ce n'est pas dire que ceci commande un discours *lâche*, ni un discours *rompu*.

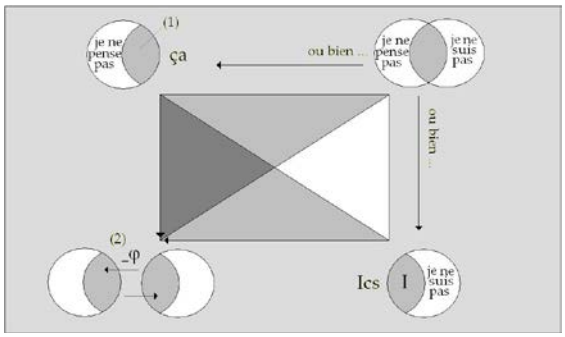
Mais tout de même, pour que quelque chose atteigne, parfois jusque dans les finesses, à telle distinction sur les incidences de son rapport à sa propre *demande*, à sa question sur son *désir*, c'est tout de même bien là quelque chose de nature à nous faire un instant réfléchir à ce qui conditionne ce discours au-delà de nos consignes. Et là, il nous faut bien sûr faire intervenir *l'élément qui* - aujourd'hui, je resterai vraiment au niveau des évidences les plus communes - *qui s'appelle l'interprétation*.

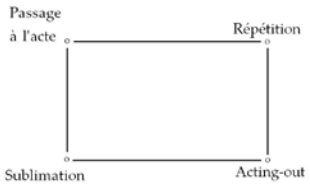
Avant de se demander *ce que c'est*, *comment*, *quand*, il faut la faire… ce qui n'est pas sans provoquer, de plus en plus, chez l'analyste, quelque embarras - faute peut-être de poser la question *au temps préalable* à celui auquel je vais la poser. C'est celui-ci : comment le discours, le discours libre, le discours libre qui est recommandé au sujet, est–il conditionné de ce qu'il est en quelque sorte en passe d'être interprété ? Et c'est là ce qui nous amène à évoquer simplement quelques repères que les logiciens, ici, depuis longtemps nous donnent, et c'est bien ce qui m'a poussé, cette année, à parler de logique.

Ce n'est certes pas, qu'ici j'aie pu faire *un cours de logique,* ce n'était pas - avec ce que j'avais à recouvrir - compatible. J'ai essayé de donner l'armature d'une certaine *logique*, qui nous intéresse au niveau de ces deux registres :

- de *l'aliénation*, d'une part,
- de *la répétition* de l'autre.

Ces deux schémas en quadrangle et foncièrement superposés, dont j'espère qu'une partie d'entre vous au moins se souviendra.





Mais j'espère aussi avoir incité certains à ouvrir, comme ça, à entrouvrir, à lorgner un peu, quelques bouquins de logique, ne serait-ce que pour se rappeler les distinctions de valeur que le logicien introduit dans le discours, quand il distingue, par exemple, les phrases qu'on appelle *assertives*, des phrases *impératives* ou *imploratives*.

Simplement, pour signaler qu'il se passe, qu'il peut se passer, il peut se poser, il se localise au niveau des premières [assertives] des questions que les autres…

> qui ne sont bien sûr pas moins des *paroles pleines d'incidences*, et qui pourraient aussi les intéresser, les logiciens, mais, chose curieuse, qu'ils n'abordent qu'à les contourner et en quelque sorte de biais, et qui fait que, ce champ, ils l'ont laissé jusqu'à ce jour assez intact

…ces phrases que j'ai appelées *impératives, imploratives* pour autant qu'après tout - quoi ? - elles sollicitent bien quelque chose qui, si nous nous en référons à ce que j'ai défini comme *acte*, ne peut qu'intéresser la logique : si elles sollicitent des interventions actives ce peut être quelquefois au titre d'actes.

Néanmoins, seules les premières seraient - aux dires des logiciens - susceptibles d'être soumises à ce qu'on peut appeler « *la critique* ». Définissons celle-ci comme cette *critique* qui exige une référence aux conditions nécessaires pour que, d'un *énoncé*, puisse se déduire un autre *énoncé*. Mais qui, aujourd'hui, serait ici parachuté pour la première fois et qui n'aurait jamais, bien sûr, ouï parler de ces choses, trouverait qu'il y a là quelque chose de bien plat.

Mais enfin, je suppose quand même que, pour tous, à vos oreilles, résonne ici la distinction de *l'énonciation* et de *l'énoncé*. Et ceci : que *l'énoncé* - pour m'entendre, pour m'entendre dans ce que je viens de dire - est constitué par une chaîne signifiante. C'est dire que ce qui est dans le discours, objet de la logique, est donc limité au départ par des conditions formelles et c'est bien ce qui la fait désigner de ce nom cette logique : de *logique formelle*.

Bon, eh bien là, au départ…

> non pas certes énoncée au départ par celui qui est ici le grand initiateur, à savoir ARISTOTE,
> énoncée seulement par lui d'une façon ambiguë, partielle, mais assurément dégagée dans les progrès ultérieurs

…nous voyons, au niveau de ce que j'ai appelé *les conditions nécessaires, mise en valeur la fonction de la négation en tant qu'elle exclut le tiers*. Ceci veut dire que quelque chose ne peut être affirmé et nié en même temps, sous le même point de vue. C'est là, au moins, ce que nous énonce ARISTOTE. Ceci, expressément.

Après tout, nous pouvons bien là, tout de suite, mettre en marge ce que FREUD nous affirme : que ce n'est pourtant pas là que *ce principe* qu'on appelle *de non-contradiction*, se limite à arrêter… à arrêter quoi ? Ce qui *s'énonce*… dans l'inconscient. Vous le savez, FREUD dès *La Science des Rêves* le souligne : la contradiction - c'est-à-dire qu'une même chose soit affirmée et niée, très proprement, en même temps, sous le même angle - c'est là ce que FREUD nous désigne comme étant le privilège, la propriété de l'inconscient.

S'il était besoin de quelque chose pour confirmer, à ceux dans la caboche desquels ça n'a encore pas pu entrer, que *l'inconscient est structuré comme un langage* [Lacan pousse un soupir], je dirais : comment alors, pouvez-vous, vous-même justifier que FREUD prenne soin de souligner cette *absence* dans l'inconscient, du *principe de non-contradiction* ? Car le *principe de non-contradiction*, ça n'a absolument rien à faire avec le *réel* ! Ce n'est pas que dans le *réel* il n'y ait pas de contradiction : *il n'est pas question de contradiction dans le réel* !

Si l'inconscient, n'est-ce pas ?… Comme ceux qui, ayant à parler de l'inconscient, enfin, dans des lieux où en principe on donne un enseignement, commencent par dire : « *Que ceux qui sont dans cette salle et qui croient que l'inconscient est structuré comme un langage, sortent !* » Certes, ils ont bien raison, parce que ça prouve qu'ils savent déjà tout ! Et qu'en tout cas, pour apprendre que ce soit autre chose, ils n'ont pas besoin de rester ! [Rires]

Mais cette autre chose, si c'est les « *tendances* », comme on dit, la tendance pure ou la tension, en tout cas hein ! il n'est pas question qu'elle soit autre chose que ce qu'elle est ! Elle peut se composer, à l'occasion, selon le parallélogramme des forces, elle peut s'inverser, pour autant que nous y supposons une direction - n'est-ce pas ? - mais c'est dans un champ toujours soumis, si l'on peut dire *à composition* !

Mais, dans *le principe de contradiction*, il s'agit d'autre chose. *Il s'agit de négation. La négation* ça ne traîne pas comme ça dans les ruisseaux ! Vous pouvez aller chercher sous le pied d'un cheval, vous ne trouverez jamais une *négation* ! Donc, si l'on souligne, si FREUD - qui tout de même devait en savoir un bout - *prend soin de souligner que l'inconscient n'est pas soumis au principe de contradiction* , eh bien, c'est bien parce qu'il peut être question qu'il y soit soumis ! Et s'il est question qu'il y soit soumis, c'est bien évidemment à cause de ce qu'on voit : qu'il est structuré comme un langage !

Dans un langage, l'usage d'un langage, cet interdit, après tout, peut participer d'une certaine *convention* : cet interdit a un sens, le *principe de contradiction* fonctionne ou ne fonctionne pas. Si on remarque que quelque part il ne fonctionne pas, c'est parce qu'il s'agit d'un discours ! L'invoquer, ça veut dire que l'inconscient viole cette logique et ça prouve, du même coup, qu'il est installé dans le champ logique et qu'il articule des propositions.

Alors, rappeler cela n'est pas, bien sûr, sinon incidemment, pour revenir aux bases, aux principes, mais plutôt pour, à ce propos, vous rappeler que les logiciens nous apprennent que *la loi de non-contradiction* - encore qu'on a pu s'y tromper assez longtemps – ça n'est pas la même chose, c'est à distinguer, de ce qu'on appelle *la loi de bivalence.* :

- autre chose est d'interdire [la contradiction] dans l'usage logique, pour autant qu'il s'est donné les buts limités que je vous ai dit tout à l'heure : limités dans son champ aux phrases *assertives*, limités à ceci : de dégager les conditions nécessaires pour que d'un énoncé se déduise une chaîne *correcte*, c'est-à-dire qui permette de faire la même assertion sur un autre énoncé, *assertion* qui est *affirmative* ou *négative*
- autre chose est de fonder ça et de dire : *loi de bivalence :* toute proposition est ou bien vraie ou bien fausse [cf. l'indécidable].

Je ne vais pas m'étendre ici, *parce que d'abord je l'ai déjà fait* : dès mes premières leçons de cette année j'ai fait quelques *hints* [*allusions*] :
- pour vous faire sentir à quel point il est facile de démontrer que ce n'est pas seulement par ce qu'on ne sait pas, qu'une proposition peut être facilement construite,
- qui vous fasse sentir combien cette *bivalence*, cette *bivalence* comme tranchée, est problématique.

Toutes *les nuances* qu'il y a et qui s'inscrivent dans l'« *est-il vrai qu'il soit faux* ? » ou l'« *il est faux qu'il soit vrai* » *?* Ce n'est pas du tout quelque chose de linéaire, d'univoque et de *tranché.* Mais justement, c'est bien cela qui donne toute sa valeur à la présence de cette dimension, qui est la nôtre, celle à l'intérieur de laquelle se situe ce discours, auquel nous demandons de ne pas regarder plus loin, si je puis dire, que le bout de son nez.

Il suffit que vous ayez à vous poser la question - dis-je à ceux qui chez moi entrent en analyse - de *savoir si vous devez dire ça ou pas* : « *elle est tranchée* ». C'est la façon la plus claire d'énoncer *la règle analytique.* Mais tout de même, ce que je ne lui dis pas, mais qui est le pied sur lequel lui, il part, c'est que ce n'est que la vérité, au dernier terme, qui est-là posée comme devant être cherchée dans les *failles* des énoncés.

Failles qu'en somme, je lui donne tout le loisir, que je lui recommande presque de multiplier, mais qui dès lors bien sûr, supposent, supposent au principe de la règle même que je lui donne, une cohérence impliquant réfection éventuelle des dites *failles.* Réfection qui est à faire selon quelles normes, sinon celles qu'évoque, que suggère, la présence de la dimension de *la vérité.* Cette dimension est *inévitable,* dans l'instauration du discours analytique.

Le discours analytique, c'est un discours soumis à cette loi de solliciter cette vérité, dont j'ai parlé déjà, en les termes qui sont ici les plus appropriés : *une vérité qui parle,* de *la solliciter en somme d'énoncer un ver-dict, un dict véritable.* Bien sûr, la règle en prend une toute autre valeur : cette *vérité qui parle* et dont on attend le verdict, on la caresse, on l'apprivoise, on lui passe la main dans le dos ! C'est ça, le vrai sens de la règle ! On veut *lui faire la pige*, et pour *lui faire la pige*, *on fait semblant* - en somme c'est ça le sens de la règle de l'association libre - *on fait semblant* de ne pas s'en soucier et de s'en foutre, de penser à autre chose, comme ça elle lâchera peut-être le morceau. Voilà le principe. Des choses dont je rougis presque, enfin… d'en faire ici un morceau !

Mais ne l'oubliez pas, j'ai affaire à des *psychanalystes*, c'est-à-dire à ceux qui…
ce que je dis là est tangible et presque à la portée de tout le monde
…ont le plus de tendance à l'oublier et, bien sûr, ils ont pour cela de fortes raisons. Je vais les dire tout de suite.

Donc la question est là, je la pointe en passant, c'est qu'en somme on interroge *la vérité d'un discours*, qui…
s'il est vrai, suivant FREUD, ce que j'ai dit tout à l'heure
…est *la vérité d'un discours* qui peut dire *oui* et *non en même temps*, *de la même chose*, puisque c'est un discours non soumis au *principe de contradiction,* et qui, se disant, se faisant, comme « *drôle de discours* », introduit une *vérité.*

Ça aussi c'est fondamental, à preuve, si fondamental...
encore que bien sûr, pas toujours dégagé dans le type d'enseignement que j'évoquais tout à l'heure
...c'est si fondamental que c'est de là que relève *le sursaut* auquel on sait, on sent, on a le témoignage, que FREUD a eu affaire, quand il a eu - c'est sûrement là que ça s'est passé - à expliquer à sa bande - vous savez, les copains viennois des *Mercredi* [Rires] - qu'une patiente avait eu des rêves faits exprès pour le foutre dedans, lui, FREUD !

Sursaut dans l'assemblée, et même probablement *clameurs* ! Puisqu'aussi bien, on voit que FREUD se met… enfin, il s'est donné un peu de mal pour *résoudre la question.* Il explique ça bien sûr, comme il peut, *c'est à savoir* :

- que les rêves ne sont pas l'inconscient,
- que les rêves peuvent être menteurs !

Il n'en reste pas moins *que le moins qu'on puisse dire* c'est que, cet inconscient, faut pas le pousser ! Je veux dire que si cette *dimension* doit être préservée ce que fait FREUD, c'est au nom de ceci : que *l'inconscient*, lui, *préserve une vérité* qu'il n'avoue pas, et que si on le pousse, alors là bien sûr, il peut se mettre à mentir à pleins tuyaux, *avec les moyens qu'il a.*

Mais qu'est-ce que ça veut dire tout ça ? Bien sûr, l'inconscient, ça n'a de sens - *sauf pour les imbéciles qui pensent que c'est le mal* – ça n'a de sens dès lors, que si l'on voit que ça n'est pas ce que nous appellerons, comme ça, si vous voulez, un « *sujet à part entière* ». Ou plus exactement qu'*il est d'avant, d'avant le sujet à part entière* : *il y a un langage d'avant que le sujet ne soit supposé savoir quoi que ce soit.* Il y a donc une *antériorité logique* du statut de *la vérité* sur quoi que ce soit qualifiable de sujet, qui puisse s'y loger. N'est-ce pas...

Je sais bien que quand je dis ces choses, quand je les ai écrites pour la première fois dans *La Chose freudienne,* ça avait… enfin, ça a sa petite résonance romantique - qu'est-ce que vous voulez, je n'y peux rien - *La Vérité* : un *personnage* auquel on a depuis longtemps donné *une peau*, *des cheveux* et même *un puit* pour s'y loger et pour y faire le ludion. Il s'agit, à ça, de trouver la raison.

Ce que je veux simplement vous dire, *c'est que c'est* - je vous l'ai dit tout à l'heure - *impossible à exclure* pour *la raison* que vous allez voir. C'est que *si l'interprétation n'a pas ce rapport à* ce qu'il n'y a aucun moyen d'appeler autrement que « *la vérité* », si elle n'est que ce derrière quoi, enfin, on l'abrite - dans la manipulation, comme ça, de tous les jours, hein !… On ne va pas tracasser, comme ça, les petits mignons qu'on contrôle, à leur foutre sur le râble la charge de la vérité… Alors on leur dit que l'interprétation a, ou non, « réussi » comme on dit, parce qu'elle a - quoi ? c'est le critère, hein ! - eu son *effet de discours.* Ce qui ne peut rien être d'autre… qu'un discours ! C'est-à-dire qu'il y a eu du matériel, ça a rebondi, le type a continué à déblatérer

Bon ! Mais si c'est ça alors, *si ce n'est que pur effet de discours*, ça a un nom que la psychanalyse connaît parfaitement et qui est d'ailleurs pour elle un problème - ce qui est drôle - *c'est ça très précisément* et pas autre chose, *qu'on appelle la suggestion* ! Et si l'interprétation n'était que ce qui rend du matériel, je veux dire : *si on élimine radicalement la dimension de la vérité, toute interprétation n'est que suggestion.*

C'est ce qui met à leur place ces spéculations fort intéressantes - parce qu'on voit bien qu'elles ne sont faites que pour éviter ce mot de « *vérité* » - quand M. GLOVER parle *d'interprétation exacte* ou *inexacte* [94], il ne peut le faire que pour éviter cette *dimension de la vérité* et il le fait, le cher homme, lui qui est un homme *qui sait très bien ce qu'il dit,* non pas seulement pour éviter *la dimension* - car vous allez voir qu'il ne l'évite pas - seulement voilà : c'est qu'on peut parler de « *dimension de la vérité* », mais qu'il est bien difficile de parler d'« *interprétation fausse* ». La bivalence est polaire, mais elle laisse embarrassé quant au « *tiers exclu* ». Et c'est pour ça qu'il admet la fécondité éventuelle - je dis : GLOVER - de l'« *interprétation inexacte* ». Reportez-vous à son texte.

Inexacte, ça ne veut pas dire qu'elle soit fausse, ça veut dire qu'elle n'a rien à faire avec ce dont il s'agit à ce moment-là comme *vérité,* mais quelquefois, elle ne tombe pas forcément pour autant à côté, parce que… parce qu'il n'y a pas moyen, là, de ne pas la voir ressortir parce que *la vérité se rebelle*, que toute inexacte qu'elle soit, on l'a tout de même chatouillée quelque part.
Alors dans ce discours analytique destiné à captiver la vérité, c'est la *réponse-interprétation*, interprétative, qui représente *la vérité*, l'*interprétation* comme étant là possible, même si elle n'a pas lieu, qui oriente tout ce discours.

Et le discours que nous avons commandé comme discours libre, a pour fonction de lui faire place, il ne tend à rien d'autre qu'à instituer un *lieu de réserve* pour qu'elle s'y inscrive, cette *interprétation*, comme *lieu réservé à la vérité*. Ce lieu est celui qu'occupe l'analyste. Je vous fais remarquer qu'il l'occupe, mais que ce n'est pas là que le patient le met ! C'est là l'intérêt de *la définition* que je donne *du transfert*. Après tout, pourquoi ne pas rappeler *qu'elle est spécifique* ?

Il est placé en position de *sujet supposé savoir*, et il sait très bien que ça ne fonctionne qu'à ce qu'il tienne cette position, puisque c'est là que se produisent les effets-mêmes du transfert, ceux bien sûr sur lesquels il a à intervenir, pour les rectifier dans le sens de la vérité. C'est-à-dire qu'il est entre deux chaises, entre :

- la position fausse, d'être *le sujet supposé savoir*, ce qu'il sait bien qu'il n'est pas,
- et celle d'avoir à rectifier les effets de cette supposition de la part du sujet, et ceci au nom de *la vérité*.

C'est bien en quoi le transfert est source de ce qu'on appelle « résistance ». C'est que s'il est bien vrai, comme je dis, que *la vérité* dans le discours analytique est placée ailleurs, à la place là de celui qui entend, en fait celui qui entend ne peut fonctionner que comme relais par rapport à cette place, c'est-à-dire que la seule chose qu'il sache, c'est qu'il est lui-même comme sujet, *dans le même rapport* que celui qui lui parle, *à la vérité*.

C'est ce qu'on appelle communément ceci : qu'il est obligatoirement, comme tout le monde, en difficulté avec son inconscient. Et que c'est là ce qui fait la fonction, la caractéristique *boiteuse*, de la relation analytique. C'est que justement, seule cette difficulté, la sienne propre, peut répondre, peut répondre dignement là où l'on attend - *où on attend et où quelquefois on peut attendre longtemps !* – là où on attend *l'interprétation* !

Seulement vous voyez, une difficulté - qu'elle soit d'*être* ou qu'elle soit de rapport avec *la vérité* , c'est probablement la même chose - une difficulté ça ne constitue pas un statut. C'est bien pourquoi c'est sur ce point qu'on fait tout pour donner à ceci, qui est la condition de l'analyste : de ne pouvoir répondre qu'avec sa propre difficulté d'être… analyste. Pourquoi pas ? On fait tout pour camoufler ça, en racontant des *trucs*, par exemple que, bien sûr, enfin… avec son *inconscient* c'est une affaire réglée, hein !… il y a eu psychanalyse et encore « *didactique* », et bien sûr ça lui a tout de même permis, enfin là-dessus, d'être un peu plus à l'aise !

Alors que nous ne sommes pas dans le domaine du plus ou du moins. Nous sommes dans le fondement même de ce qui constitue le discours analytique. Ça va pas vite, hein ? [Rires] Eh bien, pourtant *c'est bien comme ça qu'il faut avancer*. Cette *vérité*, si elle se rapporte au désir, ça va peut-être nous rendre compte des difficultés que nous avons à manier ici cette *vérité*, de la même façon que *les logiciens* peuvent le faire.

Qu'il me suffise d'évoquer que le désir, ce n'est pas quelque chose « comme ça », en effet, dont il soit si simple de définir la vérité. Parce que la vérité du désir, ça c'est tangible ! Nous avons toujours à y faire, parce que c'est pour ça que les gens viennent nous trouver sur le sujet de ce qui se passe, pour eux, quand le désir arrive à ce qu'on appelle « *l'heure de la vérité* » !

Ça veut dire : j'ai beaucoup désiré quelque chose, quoique ce soit, je suis là–devant, je peux l'avoir. C'est là qu'il arrive un accident ! Oui, *le désir* - j'ai déjà essayé de l'expliquer - *est manque*, ce n'est pas moi qui l'ai inventé, on le sait depuis très longtemps, on en a fait d'autres déductions, mais c'est de là qu'on est parti, parce qu'on ne peut partir que de là.

Chez SOCRATE, *le désir est manque dans son essence même*. Et ceci a un sens : c'est qu'il n'y a pas d'objet dont le désir se satisfasse, même s'il y a des objets qui sont *cause du désir*. Que devient le désir à *l'heure de la vérité* ? C'est bien à partir de ces accidents bien connus que la sagesse prend avantage et se targue de le considérer comme folie, et puis d'instaurer toutes sortes de mesures diététiques pour en être préservée, je dis, du désir. Voilà !

---

94 Edward Glover : *The therapeutic effect of inexact interpretation : a contribution to the theory of suggestion*, International Journal of Psycho-Analysis, vol. XII, October 1931, Part 4. « *L'effet thérapeutique de l'interprétation inexacte* » in *La Technique de la psychanalyse*, Paris P.U.F. 1958,

Seulement le problème, le problème est qu'il y a un moment où le désir est désirable : c'est quand il s'agit de ce qui se passe, non sans raison, pour l'exécution de l'acte sexuel. Et alors là l'erreur, l'erreur considérable, est de croire que le désir a une fonction qu'on insère dans le *physiologique*. On croit que l'inconscient ne fait qu'y apporter le trouble.

C'est une erreur ! C'est une erreur qu'aujourd'hui - mon Dieu… *comme ça* - je monte en épingle puisque je vous fais comme ça [Lacan fait de la main le signe de l'adieu] pour quelques mois, mes adieux. Mais on s'aperçoit fort bien que c'est, malgré tout, une erreur qui reste inscrite au fond même des esprits les plus avertis, je veux dire *des psychanalystes*.

Il est très étrange qu'on ne comprenne pas que ce qui apparaît, enfin… comme la *mesure*, le test du désir, autrement dit - mon Dieu - l'érection, eh bien - mon Dieu - ça n'a rien à faire avec le désir. Le désir peut parfaitement fonctionner, jouer, avoir toutes ses *incidences*, sans en être aucunement *accompagné*.

L'érection est un phénomène qui - pour le situer - est sur le chemin de la jouissance. Je veux dire que d'elle même, cette érection est jouissance, et que précisément il est demandé, pour que s'opère l'acte sexuel, qu'on ne s'y arrête pas à cette *jouissance auto-érotique*. On ne voit pas pourquoi, s'il en était autrement, cette *jouissance* serait marquée de cette sorte de voile.

Normalement, je veux dire quand l'acte sexuel - du moins faut-il le supposer - a toute sa valeur, eh bien, les emblèmes priapiques s'élèvent à tous les carrefours ! Ce n'est un objet à soustraire à la contemplation commune que pour autant, précisément, que *cette érection* est questionnable, *est questionnable au regard de l'acte sexuel comme acte*.

Ce désir dont il s'agit - *le désir inconscient, celui dont on parle dans la psychanalyse et pour autant qu'il a rapport avec l'acte sexuel* - il faut d'abord, il convient de bien le définir et de voir d'où ce terme surgit avant qu'il fonctionne. Il est très important de rappeler ceci, qui est pourtant, depuis toujours, mon enseignement.

Pour ceci, que c'est que si l'on ne se souvient pas, si l'on ne pose pas en ces termes l'opération indispensable à l'acte sexuel, si ce n'est pas au registre de la jouissance - et non pas du désir - qu'on met l'opération de la copulation, sa *possibilité* de réalisation : on est absolument condamné à ne rien comprendre de tout ce que nous disons du *désir féminin*, dont nous expliquons qu'il est, comme le *désir masculin*, dans une certaine relation à un *manque*, un manque symbolisé, qui est le *manque phallique*.

Comment comprendre, comment situer avec justesse, le sens, la place de ce que nous disons là concernant le désir féminin, si on ne part pas de ceci, *qui sur le plan de la jouissance différencie fondamentalement les deux partenaires, fait entre eux l'abîme,* que je désignerai, je pense, suffisamment, en prenant deux repères :

- celui pour l'homme, que j'ai défini à l'instant comme l'érection, sur le plan de la jouissance,

- et celui pour la femme, pour lequel je ne trouverai pas mieux que ceci, dont heureusement je n'ai pas attendu d'être psychanalyste *pour avoir la confidence* et que vous pouvez avoir chacun : c'est la façon dont les jeunes filles désignent entre elles ce qui leur paraît le plus proche de ce que je désigne à ce niveau, à savoir ce qu'elles appellent « *le coup de l'ascenseur* », quand ça leur fait *quelque chose comme ça* [Lacan mime la chose], comme ce qui se passe quand ça descend un peu brusquement. Elles savent que – *elles savent très bien* – que c'est là quelque chose qui est de l'ordre, du registre, de ce dont il s'agit dans l'acte sexuel.

C'est de là qu'il faut partir pour savoir à quelle distance placer *le désir* - c'est-à-dire ce dont il s'agit dans l'inconscient - *le désir dans son rapport à l'acte sexuel* :

- *ce n'est pas un rapport* d'endroit à l'envers,
- *ce n'est pas un rapport* d'épiphénomènes,
- *ce n'est pas un rapport* de choses qui collent.

C'est pour ça qu'il est bien nécessaire de s'exercer pendant quelques années à savoir que le désir n'a rien à faire qu'avec la *demande,* que c'est ce qui se produit comme sujet dans l'acte de la demande. Et le désir n'est intéressé dans l'acte sexuel, que pour autant qu'une demande peut être intéressée dans l'acte sexuel. Ce qui, après tout n'est pas forcé… enfin, ce qui est courant.

Ce qui est courant dans la mesure ou *l'acte sexuel*, qui est ce que je vous ai défini : à savoir ce qui n'aboutit jamais, ce qui n'aboutit jamais à faire un homme ni une femme… enfin, disons ça pour vous provoquer, c'est que *l'acte sexuel* est inséré dans quelque chose qui s'appelle *le marché* - ou le commerce - *sexuel*. Alors là, on a à faire des *demandes*.

C'est de la demande, et foncièrement de la demande, que surgit le désir. C'est bien pour ça que *le désir* dans l'inconscient, *est structuré comme un langage*, puisqu'il en sort ! Il est malheureux qu'il faille que *je gueule ces choses*, qui sont absolument à la portée de n'importe qui, et qui sont régulièrement omises et oubliées dans tout ce qui s'élucubre des théories les plus simples concernant la psychanalyse. Voilà !

Ceci veut dire, du même coup, que ce désir, qui n'est qu'un sous-produit de *la demande* - ça, je n'ai pas à vous en faire la théorie - c'est bien là qu'on saisit pourquoi il est de sa nature de n'être pas satisfait. Parce que si le désir surgit de la dimension de *la demande*, même si *la demande* est satisfaite sur le plan du besoin qui l'a suscitée, il est de la nature de *la demande* - parce qu'elle a été langagière - d'engendrer cette faille du désir qui vient de ce qu'elle est demande articulée et qui fait qu'il y a quelque chose de *déplacé,* qui rend *l'objet de la demande* impropre à satisfaire le désir. Tel le sein qui est tout… qui est ce *qui déplace tout ce qui passe par la bouche* pour un besoin digestif, *qui y substitue ce quelque chose* qui est proprement ce qui est perdu, ce qui ne peut plus être donné.

Il n'y a pas de chances que le désir soit satisfait : *on ne peut satisfaire que la demande*. Et c'est pour cela qu'il est juste de dire que *le désir, c'est le désir de l'Autre* : sa faille se produit au lieu de l'Autre, en tant que c'est au lieu de l'Autre que s'adresse la demande. C'est là qu'il se trouve devoir *cohabiter* avec ce dont l'Autre est aussi le lieu, au titre de la vérité, en ce sens qu'il n'est nulle part d'abri pour *la vérité* sinon où a place le langage et que le langage, c'est au lieu de l'Autre qu'il trouve sa place.

Alors ? Alors, c'est là qu'il faudrait un petit peu comprendre ce dont il s'agit, concernant *ce désir dans son rapport au désir de l'Autre*. J'ai essayé, pour ça, de construire pour vous un petit apologue, que j'ai emprunté, non pas certes par hasard, mais pour des raisons qui sont bien essentielles à ce qu'on appelle l'art du vendeur. C'est-à-dire l'art de l'offre, dans son dessein de créer la demande : il faut faire désirer à quelqu'un un objet dont il n'a aucun besoin, pour le pousser à le demander.

Alors, je n'ai pas besoin de vous décrire tous les trucs qu'on emploie pour ça. On lui dit qu'il va lui manquer, par exemple de ce qu'un autre le prenne, qui de ce fait aura *barre* sur lui. J'emploie des mots qui vont en écho à *mes symboles habituels.* C'est pourtant littéralement comme ça que *ça fonctionne* dans l'esprit de ce qu'on appelle un bon vendeur. Ou bien encore on va lui montrer que ce sera là, vraiment un signe extérieur tout à fait majeur pour le décor qu'il entend donner à sa vie.

Nous y croyons… En somme, c'est par le désir de l'Autre que tout objet est présent quand il s'agit… de l'acheter. L'acheter, l'acheter… lâcheté. [Rires] Tiens, tiens ! [Lacan prend une petite voix] C'est assez curieux, c'est un mot… lâcheté, *Feigheit*… *Vous êtes un lâche, Monsieur* ! *Tua tes agitur*[95] *:* il s'agit bien, en effet, de lâcheté, mais c'est de toi-même qu'il s'agit. Oui, c'est bien de cela qu'il s'agit… Ce qui se voit à ceci que le résultat principal - tu le sais très bien - qui surgit de cette série de malversations, qui sont celles *que la vie résume sous le signe du désir*, ce résultat principal sera celui *qui te poussera toujours plus loin dans le sens de te racheter. De te racheter de la lâcheté.* [Rires]

J'ai pris soin, quand même, avant d'amener cette dimension toujours bien sûr masquée dans *l'intervention* analytique, mais que les autres, que ceux qui sont dans le coup - je veux dire celui qui tient le discours analytique - ne masquent pas. C'est très bien que la dimension de la lâcheté ait intéressé, mais je ne sais pas… j'ai pris soin de rouvrir pour vous, enfin « comme ça » - n'importe laquelle des grandes observations de FREUD.

Je suis tout de suite tombé, dans *L'homme aux rats*, sur le fait que le patient amène tout de suite cette dimension de sa lâcheté ! Seulement, ce qui n'est pas clair, c'est où elle est la lâcheté. C'est comme pour la dimension de tout à l'heure, celle de *la vérité*. Le courage du sujet, c'est peut-être justement de jouer le jeu du désir, et du désir de l'Autre.

C'est de donner la prime à quelque chose qui est aussi bien, peut-être, la lâcheté de l'Autre qui l'achète et de s'y trouver à la fin. De s'y retrouver, car en fin de compte le problème est bien là quand il s'agit de la névrose.

Mais pour ça, il est important de bien saisir, ou plus exactement de rappeler, de ramener au premier plan ce que j'ai dit du désir, ce que j'ai dit dans son temps du désir, quand j'ai dit : *le désir, c'est son interprétation*. Hein ?

On pourrait tout de même objecter. Parce qu'après tout, ce désir, ce *désir inconscient* dont personne ne veut bien savoir ce que ça veut dire, un *désir inconscient* ! Qu'est–ce qui doit, en principe, être plus conscient que le désir ? Si l'on parle de désir inconscient, c'est bien en effet parce que c'est le désir de l'Autre que c'est possible !

S'il y a justement ce que je viens d'évoquer, par un rappel de la métaphore de l'achat, dont on ne sait pas sur qui il a prise, de cette art-captivation dans le désir de l'Autre… c'est qu'il y a un pas à franchir. Le *désir inconscient*, s'il est inconscient, nous dit-on, c'est que dans le discours qui le supporte, on a fait sauter un chaînon pour que le désir de l'Autre soit - quoi ? - méconnaissable !

C'est le truc le meilleur qu'on a trouvé, pour stopper cette mécanique : il y a un « *pas* », eh bien, nous créons, en deçà de ce « *pas* », non pas le *non-désir* mais le « *désir-pas* ».

La définition du désir inconscient : c'est ça…
que nous permettent d'exprimer les subtilités de la négation, en français
…à savoir ce point de chute que nous désigne le « *pas* », le « *point* », dont j'ai fait déjà usage sur le sujet du « *pas de sens* ».

95 *Tua res agitur* : *Il s'agit de vous* (Horace, I, XVIII, vers 80). *Nam tua res agitur, paries quum proximus ardet* (*Votre intérêt est en jeu, quand la maison du voisin brûle*).

Ce « *désir-pas* », j'irai même - si vous me laissez un tout petit peu la bride sur le cou - jusqu'à en faire un nom écrit d'une seule tenue et ce « dés… » qui le commande, de lui donner le même accent que *dés-espoir,* ou que *dés-être*, et dire que le désir inconscient du « *dés-irpas* », c'est quelque chose qui déchoit par rapport à je ne sais quel « *irpas* ».

Irpas qui désigne très précisément le désir de l'Autre, par rapport à quoi l'interpréter se verbaliserait assez bien d'un « *irpassé* ». C'est cela autour de quoi peut se faire l'inversion. C'est que l'interprétation, en effet, c'est elle qui prend la place du désir, au sens où, tout à l'heure, vous m'objectiez qu'il est là - tout inconscient qu'il soit - d'abord. Mais il est là aussi, tel qu'on y repasse, parce qu'il est là déjà articulé et que *l'interprétation*, quand elle a pris sa place, heureusement ça n'arrange rien, car il n'est pas du tout sûr que le désir que nous avons interprété ait son issue, nous comptons même bien qu'il ne l'aura pas, et qu'il restera toujours et d'autant mieux un « *désir-pas* ». Ça nous donne même, pour l'interprétation du désir, *des coudées assez larges.*

Mais alors, il conviendrait quand même de savoir ici ce que veut dire ce qui est son support sous le nom du « *fantasme* », et quel jeu nous jouons en interprétant ces désirs inconscients, nommément ceux du névrosé. C'est là qu'il s'agit de poser la question concernant le *fantasme.* Nous l'avons posée sans arrêt, reposons-la ici, au terme, une dernière fois. Quand les logiciens, d'où tout ce discours aujourd'hui est parti, se limitent aux fonctions formelles de la vérité, je vous l'ai dit : ils trouvent un *gap,* ils trouvent un espace singulier, entre ce principe de *non-contradiction* et celui de la *bivalence.*

Et vous le trouvez dès ARISTOTE, précisément dans le livre qui s'appelle *De l'Interprétation* et qui - pour être commode, je vous le signale - est *au paragraphe* l9a, dans la notation qui désigne les manuscrits classiques d'ARISTOTE et que vous trouvez à la page l00 - c'est facile à retenir - dans la très mauvaise traduction que je vous recommande, celle de TRICOT[96], qui est courante.

ARISTOTE met en cause la fonction que comporte la bivalence du *vrai* et du *faux* dans ses conséquences. Je veux dire dans ce qu'elle comporte quand il s'agit du *contingent,* dans ce qui va arriver. Ce qui va arriver, si oui ou non, si nous posons que c'est *vrai* ou *faux*. C'est donc *vrai* ou *faux tout de suite*, c'est-à-dire que c'est déjà décidé. Naturellement, ça ne peut pas marcher.

La solution qu'il en donne, celle qui est de mettre en doute *la bivalence*, n'est pas ce qui est ici en cause. Je ne pousserai pas ici la discussion. Mais par contre, ce que je ferai remarquer, c'est que la solution logicienne banale, courante, celle qui est donnée par exemple dans le volume des KNEALE[97] - je crois bien que je prononce correctement leur nom -*Développements de la logique,* celle qui consiste à dire que *ce qui est vrai, ce ne saurait être l'articulation signifiante, mais ce qu'elle veut dire* : cette solution est fausse.

Cette solution est fausse, comme *tout le développement de la logique* le montre, je veux dire que ce qui se déduit de toute instauration formelle ne saurait *en aucun cas* se fonder sur *la signification*, pour la simple raison qu'il n'y a pas de possibilité de fixer *aucune signification qui soit univoque*, et que quels que soient les signifiants que vous avancez pour l'épingler vrai ou faux, il est toujours possible de l'impliquer dans une circonstance où la vérité, la plus clairement énoncée au titre du *contenu signifié*, sera fausse, voire plus que fausse : une caractéristique tromperie.

Il n'est possible d'instaurer *un ordre* qu'à attribuer - je parle de logique - qu'à attribuer *la fonction de la vérité* à *un groupement signifiant.* C'est pourquoi cet usage logique de la vérité ne se rencontre que dans la mathématique où, comme le dit Bertrand RUSSELL, on ne sait en aucun cas de quoi l'on parle. Et si l'on croit le savoir, on est vite détrompé : il faudra rapidement faire le ménage et faire sortir l'intuition.

Je rappelle ceci pour interroger ce qu'il en est de la fonction du *fantasme* - je dis - *modèle : Un enfant est battu* - que le *fantasme* n'est qu'un arrangement signifiant, dont j'ai donné la formule il y a longtemps, en y couplant le *petit(a)*, à l'S *barré* : $S◇a.

Ce qui veut dire qu'il a deux caractéristiques : la présence d'un *objet petit(a),* et d'autre part, rien d'autre que ce qui engendre le sujet comme $ (S *barré*) à savoir : une phrase. C'est pourquoi *Un enfant est battu* est typique : *Un enfant est battu* n'est rien d'autre que l'articulation signifiante : « *un enfant est battu »,* à ceci près - lisez le texte, reportez-vous y - *que là-dessus erre*, *que là-dessus vole* rien d'autre que ceci, mais impossible à éliminer, qui s'appelle *le regard* .

Avant de faire jouer *les trois temps* de la genèse de ce produit qui s'appelle le *fantasme*, il importe quand même de désigner ce qu'il est ! Ce n'est pas parce que FREUD avait affaire à des illettrés que ça ne reste pas intéressant de poser les arêtes fermes du statut du fantasme et de dire : ce n'est strictement rien d'autre…

conformément à ce que je vous ai apporté au début de cette année,
concernant le couplage d'une part du « *je ne pense pas* », avec la structure grammaticale

…de vous dire que c'est à la place même de cette structure grammaticale qu'au quatrième sommet du quadrangle surgit *l'objet(a)*, et d'ajouter - *puisque nous venons déjà d'en désigner deux, les deux à gauche* - que l'angle *en bas et à droite*, celui d'où « *je ne suis pas* » laisse la place - qu'il écorne au niveau de l'inconscient - à ceci qui est *le complément de la structure purement grammaticale signifiante du fantasme*, à savoir ce dont je suis parti aujourd'hui et qui s'appelle : une *signification de vérité.*

96 Aristote : *Organon* I et II, trad. Tricot, Vrin 2004, p. 111.
97 William Kneale, Martha Kneale : « T*he development of logic* », Oxford, Clarendon press, 1986 (1962).

Ce qui est à retenir, à monter en épingle, dans tout ce qu'énonce FREUD concernant le fantasme, c'est simplement *ce petit trait clinique* celui ici qu'il avance pour, certes, nous démontrer tellement de choses de son usage, à le manipuler, mais ce qu'il faut retenir c'est un trait comme celui–ci : que ce *fantasme*, le même, se rencontre dans des structures névrotiques très différentes, mais aussi bien - vous le savez - que ce *fantasme*, il reste à une distance singulière de tout ce qui se débat, de tout ce qui se dispute dans les analyses, pour autant qu'il s'agit d'y traduire *la vérité des symptômes*.

Il semble qu'il soit là comme une sorte de béquille ou de corps étranger, quelque chose à l'usage, après tout vous le savez, qui a une fonction bien déterminée : c'est de subvenir à ce qu'après tout on peut bien appeler par son nom : une certaine *carence* du désir. Pour autant qu'il est mis en jeu, intéressé - il faut bien qu'il le soit, ne serait-ce que pour faire les pas de l'entrée, mettre de l'ordre dans la pièce - à l'entrée de l'acte sexuel.

Cette « distance » du *fantasme*, par rapport à la zone où se joue ce que j'ai mis en valeur tout à l'heure comme primordial, de la fonction du désir et de son lien à la demande et de ceci, si évident que c'est de cela que résulte l'inflexion tout entière de l'analyse autour des registres dits « de la frustration » et des termes analogues, c'est ceci qui nous permet de faire le point de la différence qu'il y a de la structure perverse à la structure névrotique.

Qu'est-ce que je veux dire quand je dis que le *fantasme* y a rôle de *signification de vérité* ? Eh bien, je vais vous le dire ! Je dis la même chose que disent les logiciens, à savoir : vous loupez la commande à vouloir à tout prix, ce *fantasme*, l'insérer dans ce discours de l'inconscient, quand de toute façon, il vous résiste fort bien, à cette réduction. Et quand vous devez dire qu'au temps médian, le temps II d'*Un enfant est battu*, celui où c'est le sujet qui y est à la place de l'enfant, celui-là, vous ne l'obtenez que dans des cas exceptionnels.

C'est qu'à la vérité la fonction du *fantasme*… je veux dire : dans votre interprétation et plus spécialement encore dans l'interprétation générale que vous donnerez de la structure de telle ou telle névrose, qui devra toujours, au dernier terme, s'inscrire dans les registres qui sont ceux que j'ai donnés, à savoir :

- pour *la phobie* : *le désir prévenu*,
- pour *l'hystérie* : *le désir insatisfait*,
- pour *l'obsession* : *le désir impossible*.

Quel est *le rôle du fantasme* dans *cet ordre du désir névrotique* ? Eh bien, *signification de vérité* ai-je dit : ça veut dire la même chose *que quand vous affectez d'un grand* V- pure convention dans la théorie donnée par exemple de tel ensemble - *quand vous affectez de la connotation de vérité* quelque chose que vous appellerez un *axiome* : *dans votre interprétation le fantasme n'a aucun autre rôle*, vous avez à le prendre, aussi littéralement que possible et ce que vous avez à faire, c'est à trouver dans chaque structure, à définir *les lois de transformation* qui assureront à ce fantasme, dans la déduction des énoncés du discours inconscient, *la place d'un axiome*.

Telle est la seule fonction possible qu'on puisse donner au rôle du *fantasme* dans l'économie névrotique.

Que ça advienne, *que son arrangement soit emprunté au champ de détermination de la jouissance perverse*, c'est cela - vous l'avez vu - que j'ai démontré, et dont je crois, dans nos entretiens précédents avoir suffisamment fixé la formule, au regard de *la disjonction, au champ de l'Autre, du corps et de la jouissance, et de cette part préservée du corps où la jouissance peut se réfugier*. Que le névrosé trouve, dans cet arrangement, le support fait pour parer à la carence de son désir dans le champ de l'acte sexuel, c'est là - dès lors – ce qui est moins fait pour nous surprendre.

Et si vous voulez que je vous donne quelque chose qui vous serve à la fois de lecture…

> je ne peux pas dire que ce doive être pour vous lecture bien agréable : *c'est emmerdant comme la fumée !*

…mais tout de même, comme exemple d'une véritable saloperie en matière scientifique, je vous recommanderai la lecture, dans HAVELOCK ELLIS, du cas célèbre de FLORIE.

On ne peut mieux voir à quel point un certain mode d'abord d'un champ dont on se targue - au nom de je ne sais quelle *objectivité* - de *forcer les portes*, alors qu'on en est intégralement serf, et serf d'une façon vraiment très singulière : il n'y a pas une des lignes de cette observation célèbre qui ne porte en quelque sorte les marques de la lâcheté du professeur.

C'est un texte sensationnel, ce cas de FLORIE. Assurément, il vous apparaîtra avec toutes les caractéristiques, après les repères que je vous ai donnés, d'être une névrose.

D'aucune façon, le moment où FLORIE franchit…

> dans le sens de ce quelque chose qui peut en quelque sorte arriver au névrosé sans que jamais il y ait rien pour lui d'équivalent à la jouissance perverse, mais « franchit » dans le sens ambigu qui en fait à la fois *un passage à l'acte* et, pour nous qui lisons, *un acting-out*

…quelque chose qui fait que FLORIE, affectée de ses fantasmes de flagellation, arrive une fois à en franchir l'interdit qu'ils représentent pour elle.

Ceci vaut d'être confronté avec les carences absolument manifestes de cette observation, et jusqu'au point où, FLORIE lui ayant confessé que ce n'est qu'exceptionnellement qu'elle fait entrer dans ses fantasmes *une personne réelle, quelqu'un qu'elle admire et qu'elle vénère*, il est vraiment incroyable de voir la plume D'HAVELOCK ELLIS inscrire : « *De qui il s'agit, je ne le lui ai pas demandé* ». *Alors qu'il est clair* [Rires] - comme dans le cas du PÈRE UBU, quand vous lui voyez encore la queue du cochon entre les dents - *que bien entendu, c'est* D'HAVELOCK ELLIS, qui est là roulé dans la farine de bout en bout par cette patiente, *naturellement qu'il s'agit* ! Et après ça, il vaut mieux avoir à faire le grand personnage pour reprendre les membres de la communauté analytique, qui se sont permis d'opiner sur ce même cas, avec un respect d'ailleurs complètement injustifié, pour le recueil de cette observation par HAVELOCK ELLIS.

Ceci quand même, est bien de nature à vous montrer à la fois, tout ensemble, toutes les difficultés que j'ai voulu mettre en relief aujourd'hui, concernant ce qu'il en est de l'appréciation du *fantasme*. Si l'on peut dire, je dirai que du *fantasme* - tel que nous l'imaginons nous autres pauvres névrosés - du *fantasme* dans sa fonction au niveau dit *pervers*, à celui de sa fonction dans le registre névrotique, *il y a exactement la distance* - je finis là-dessus pour faire « *clinique* » - *de la chambre à coucher* !

Est-ce qu'il y a des chambres à coucher ? *Il n'y a pas d'acte sexuel.*
Ça laisse, sur la chambre à coucher, hein...
mise à part celle d'ULYSSE, où le lit est un tronc enraciné dans le sol
...ça laisse sur le sujet des chambres à coucher…
et puis surtout à notre époque, hein, où toutes les choses se balancent dans le mur !
…ça laisse un sérieux doute, mais enfin c'est une place qui, au moins théoriquement, existe.

Il y a quand même une distance entre *la chambre à coucher* et *le cabinet de toilette*. Faites bien attention que tout ce qui se passe de névrotique se passe essentiellement dans le cabinet de toilette - c'est très important ces questions d'arrangement de logique ! - dans le cabinet de toilette ou dans *l'antichambre,* c'est la même chose.

L'homme du plaisir au XVIII[ème] siècle aussi, lui, tout se passait dans le *boudoir*. Chacun a son lieu ! Si vous voulez des précisions :

- *La phobie*, ça peut se passer *dans l'armoire à vêtements,* ou dans le *couloir,* dans la *cuisine.*
- *L'hystérie*, ça se passe *dans le parloir,* le parloir des couvents de nonnes, bien entendu.
- Quoi ? *L'obsession* ? *Dans les chiottes* !

Faites très attention à ces choses-là, c'est tout à fait important. Oui, tout ceci nous amène à la porte de ce que je vous inviterai à franchir l'année prochaine, à savoir : *une chambre à coucher* où il ne se passe rien, si ce n'est que l'acte sexuel s'y présente comme forclusion, à proprement parler : *Verwerfung*. C'est ce qu'on appelle communément *le cabinet de l'analyste.*

Le titre que je donnerai à mes leçons de l'année prochaine, s'appellera : *L'acte psychanalytique.*

Table des séances